


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
8
27 K
35
ROMA
12.8.51.

LA

COVR SAINTE

DV R. PERE

NICOLAS CAVSSIN.

de la compagnie de IESVS.

TOME III

LES MAXIMES.

Reveu,& exactement corrigé de plusieurs fautes,dictions & sentences obmises,qui ont esté supplées, dans cette Edition.



A LYON,

Chez JEAN BRVYSET Imprimeur, ruë Noire.

M. DC. XCI.

AVEC APPROB. ET PERMISSION.





A MONSEIGNEVR,

MONSEIGNEVR LE PRINCE.

MONSEIGNEVR,

L'Excellence du sujet que je traite en ces discours, me fait regarder celle de vostre Grandeur; pour luy donner un ouvrage, qui estant conceû par son authorité, ne peut naistre que sous sa faveur C'est la troisiéme partie d'une Cour toute sainte, laquelle semblable à la Cité que saint Iean vid dans ses grandes idées, ne sçauroit monter de nos mœurs dans le Ciel, si elle ne descend du Ciel dans nos

mœurs. Ie tâche aussi à la façonner sur les liures, au modelle des choses celestes, pour la former sur les vices, & i'entre maintenant dans la défense de ses veritez, qui faisant vostre salut, & composant vostre bon-heur, meritent bien d'estre les plus dignes occupatiens de vostre esprit.

Il est vray MONSEIGNEVR, *que toutes les maximes des Estats qui ne tiennent point aux maximes de Dieu, sont des effets de la prudence de la chair, qui se terminent en la chair ; & toutes fortunes qui n'ont point d'appuy sur celuy qui soûtient avec trois doigts la rondeur de la terre sçavent mieux le chemin des precipices, que celuy de l'élevation. La sagesse du monde n'ayme rien tant que ce qu'elle ignore le plus : elle court apres l'honneur sans sçavoir que c'est l'honneur ; tousiours affamée, & tousiours necessiteuse, n'ayant autre but que de se faire la maistresse des esprits legers, pour estre l'esclave de toutes les passions. Ce qui me fait dire, qu'il n'y a que les aveugles qui recherchent, que les*

miserables qui la trouvent, que les insensez qui la servent, & que les perdus qui s'attachent à ses principes.

Mais la sagesse du Ciel, que je vous presente dans ces Maximes, est autant eslevée par dessus toutes les inventions humaines, que la lumiere des astres excelle sur les petits ardents, & les feux volages de la terre : C'est elle qui marche à grands pas par des routes sacrées, jusqu'aux sources du jour, & qui comme l'assistante des Trônes de Dieu, voit éclorre la gloire & la felicité dans ses mains. Cest l'element des grandes ames;comme la vostre, & quand elles y sont une fois bien attachées, elles y trouvent du goust, qui passe en nourriture, & la nourtiture qui va jusqu'à l'immortalité.

Vostre prudence peut lire dans ses experiences ce que j'escrits dans mes traitez, & n'aller pas plus loin que sa vie pour trouver les preuves de ces excelentes veritez.

Vous savez, MONSEIGNER,

comme la Providence divine dés la premiere fleur de vôtre âge vous tira d'un mauvais pas, & vous arracha des mains de l'infidelité, comme un Constantin du Palais de Diocletien, pour servir de bouclier à l'Eglise, dont l'impieté vous vouloit faire le persecuteur. Cette Providence a sçû si bien demesler le sang d'avec les mœurs, qu'elle vous a fait abbatre ce que vos Peres avoient élevé, & gardant leur dignité sans en prendre les erreurs, faire du malheur de leur conduite l'apprentisage de vôtre felicité.

De là vous voyez avec quels succez la main de Dieu vous conduit iusques au faiste de cette tres-éminente gloire, où la France vous regarde maintenant comme un Prince consommé dans les experiences des affaires, & des temps, le Pere des Conseils, l'Ouvrier des grandes Actions, doüé d'un esprit qui semble un feu eternel, & n'avoir rien d'égal que la bonté de son cœur.

Vous vivez paisible, comme dans la

ſphere droite de la vraye grandeur, où vous regarderez perpetuellement deux poles, Dieu & le Roy. Vous cherchez l'un dans l'autre, & vous allez au Dieu des vies par la plus vivante de ſes images; ſes armes ſe ſont veües proſperer entre vos mains, auſſi bien que ſes Edicts dans vôtre bouche. Vous avez porté par la France ſous ſes auſpices, la foudre, & les olives; redoutable en un temps, aymable en l'autre; mais heureux en tous les deux.

Pour combler encore voſtre bon-heur à pleines mains, la Bonté divine vous a donné une Maiſon floriſſante en biens & en honneur, qui enferme dans ſon pourpris deux Princes du ſang, pour ſervir de colomnes à l'Eſtat. Elle vous a donné une Eſpouſe, qui a fait de ſa fecondité le prix de ſes vertus, & qui eſt entrée par amour dans l'eclypſe pour devenir la Mere des lumieres, & porter des enfans qui portent l'eſperance des Fleurs-de-lys Ce fils aiſné que voſtre Grandeur a confié comme un ſacré depoſt à noſtre College de

Bourges, nous mettroit en peine de ſçavoir où il a pris tant de clartez, & d'eclairs d'eſprit, qui donnent de l'eblouïſſement à ceux qui ont l'honneur de l'approcher, ſi vous n'en eſtiez le Pere. C'eſt une perle qui fait voir par la diſpoſition de ſon orient, que ſi la nature a égalé ſa naiſſance aux plus grandes de la terre, il égalera ſes vertus à ſa naiſſance.

Ie dis volontiers cecy, MONSEIGNEVR, pour vous faire voir en vôtre Perſonne ce que je traitte dans mes Livres; & vous verifier que la vraye Pieté jette les ſemences de la plus ſolide grandeur.

Mais outre le rapport que ce deſſein me ſemble avoir à la conduite de Dieu ſur vous, j'ay une ſinguliere obligation de vous l'offrir, comme un petit temoignage d'une grande reconnoiſſance de nos Superieurs, & de toute noſtre Compagnie, qui ſe ſerviroit volontiers de ma plume, pour exprimer les ſentimens de ſon cœur, ſi elle avoit autant d'eloquence, que tout

le Corps a de respect & de passion à vôtre service.

Vous l'avez voulu connoistre par dessein, aymer par élection, defendre par Iustice, honorer de vostre bien-veillance, accroistre de vos liberalités, & si vos bien-faits luy servent, d'ornemens, vos jugemens luy sont des apologies.

I'ay pris une notable part à ces faveurs dans le sejour de la ville de Bourges, où vostre Grandeur me fit appéller pour luy porter la parole de Dieu, & connoistre ses mœurs dans mes discours, comme je reconnoissois mes discours dans ses mœurs. C'est là que je sentis en vôtre conversation, que comme il n'y avoit rien de trop haut pour vôtre esprit, aussi rien ne se trouvoit trop bas pour vostre bonté. Dieu vous a donné le don que l'Escriture attribuë au Patriacheche Ioseph, qui est de lier les cœurs avec des douceurs semblables aux machines d'Archimede, qui faisoient monte l'eau en descendant. Aussi les vostres ne font descendre vostre humilité que pour la

faire remonter à la source de la premiere hauteur.

Cela fait que n'osant rien au regard de vôtre Excellence, j'ose tout pour vôtre affabilité, & que je vous presente ces Maximes de la Cour Sainčte, dont plusieurs feront leur lečture & d'autres leurs preceptes : mais j'espere que vous en ferez en terre vos vertu[illegible]ur en faire au Ciel vos couronnes. C'est le souhait,

MONSEIGNEVR,

De vostre tres-humble, & tres obeyssant serviteur en N. S.
NICOLAS CAUSSIN,
Religieux de la compagnie de IESUS.

TABLE.

TABLE DES MAXIMES ET EXEMPLES

contenuës en ce III. Tome de la Cour Sainte.

PREMIERE PARTIE touchant la Divinité.

Maxime I. *De la religion.* pag. 1
Exemple I. *De l'estime qu'on doit faire de sa Religion.* 13
Maxime II. *De l'Estre de Dieu.* 21
Exemple II. *L'Empire de la Divinité sur les ames fidelles.* 34
Maxime III. *De l'Excellence de la Divinité* 44
La grandeur de Dieu comparée à la bassesse des hommes. 48
Exemple III. *De la foiblesse des hommes, & de l'inconstance des choses humaines* 61
Maxime IV. *De la providence de Dieu.* 71
Les fondemens des veritez de la Providence divine. 97
Exemple IV. *Diverses observations sur la Providence.* 87

Maxime V. *Des Adventures.* 93
Exemple V. *De la Providence de Dieu sur les estats. & richesses du monde.* 110
Maxime VI. *De la Predestination.* 120
Exemple VI. *Du secret ressort de la Predestination.* 113
Maxime VII. *De la Divinité de Iesus.* 140
de la revelation du Verbe incarné, & comme toute les creatures rendent témoignage de sa Divinité. 141
Exemple VII. *Le triomphe de Jesus sur les ennemis de la Foy.* 153
Maxime VIII. *Des perfections de Iesus, qui le rendent aymable.* 164
Excellence de la Personne de nostre Seigneur. 166
Exemple VIII. *De l'admirable changement de l'amour mondain en celuy de* JESVS-CHRIST



SECON

SECONDE PARTIE touchant la conduite de la vie presente.

Maxime IX. De la Devotion. 191
De la Devotion, noire. 193
La devotion affectée. 198
De la devotion transcendante. 295
La devotion solide. 211
Exemple IX. Des Devotions solides 216
Maxime X. De l'interest. 226
Exemple X. De la liberalité, & du malheur de ceux qui recherchent leurs interests par voyes illicites 241
Maxime XI. Des finesses. 251
Exemple XI. De la vengeance. 270
Maxime XII. De la reconciliation. 285
Maxime XIII. De la vie Epicurienne. 295
Exemple XIII. Des funestes issuës de la volupté. 307
Maxime XIV. Des souffrances. 314
Que la Providence de Dieu reluit excellemment dans les afflictions des Iustes. 316
Exemple XIV. De la constance dans la tribulation. 327

TROISIEME PARTIE

Maxime XV. De la mort. 338

Exemple XV. *De la façon de bien mourir tirée sur le modelle de nostre Dame.* 353

Maxime. X V I. *De l'immortalité de l'ame.* 367

Exemple X V I. *Du retour des ames.* 384

Maxime X V I I. *Du Purgatoire.* 393

Exemple X V I I. *De l'apparition des ames du Purgatoire.* 410

Maxime X V I I I. *Du malheur Eternel.* 416

Exemple X V I I I. *Du jugement, & des peines de l'Enfer.* 435

Maxime. XIX. *Du bon-heur souverain.* 441

Exemple XIX. *Des plaisirs de la beatitude* 456

Maxime X X. *De la Resurrection.* 402

Que la resurrection de Iesus-Christ est le fondement de la nostre, & qu'il faut contempler ses douceurs, & ses gloires, comme les sources de nostre eternité. 474

Exemple X X. *Diverses observations sur la durée de la vie & le desir de l'estat de la Resurrection.* 486

Conclusion des Maximes. 492

De l'obscurité, & de la persecution de la Verité au mesme.

La definition du libertinage, la description, sa division, & les diverses sortes, de Libertins. 495

Les causes du libertinage, bien remarquées par l'Apostre S. Iude. 502

De l'ignorance, & de la brutalité du libertinage. 507

Des effets du libertinage, & la punition des impies. 511

Horrible traitement des impies. 516

Avis à la jeunesse, & ceux qui tolerent trop facilement l'impieté. 521

Que le remede de nostre mal consiste au zele qu'il faut avoir pour sa Foy. 525





LES MAXIMES DE LA COVR SAINTE, CONTRE LA COUR PROFANE.

Premiere Partie touchant la Divinité.

MAXIME PREMIERE. De la Religion.

LA COUR Profane.

Que les choses de la Foy estant invisibles & incertaines, il faut s'attacher au Monde, qui est visible, & certain.

LA COVR Sainte.

Que les choses de la Foi estant tres certaines, & tres-excellentes, nous y devons attacher toute la conduite de nôtre vie.

IL n'y a rien de si raisonnable en la Nature, que de vouloir le bien; rien de si éclatant, que de sçavoir beaucoup; rien de si absolu, que de pouvoir tout : mais rien de si profitable que d'aller à la vraye Sagesse par une mysterieuse ignorance, & se trouver dans la lumiere increée par l'aveuglemẽt. L'ame devient là un autre monde par le moyen de la science, ou

bien comme Dieu fait un móde en essence, & elle en fait un autre en idée ; mais si la verité & l'amour n'y travaillent, l'homme se tourmente dans ses connoissances, & se fait des maux sans fin, dont il ne peut sortir mesme en sortant de la vie.

Le bonheur d'estre né Chrestien.

La Cour profane, dites-vous, *vous mene à un monde visible;* mais c'est pour y voir des miseres : *A un monde certain*, mais c'est pour vous apprendre que le bonheur y estant incertain, la perte en est tres-certaine. Tout ce que nous avons dans le monde est bas, chetif, épineux sans la connoissance du vray Dieu : ce n'est qu'un tracas laborieux d'affaires, un amusement de plaisirs volages, une illusion de biens trompeurs, qui nous troublent, & nous affament au lieu de contenter nos desirs, & de nourrir nos esperances : *Mais la Science de Dieu est la racine de l'immortalité.*

Sap. c. 15. 3.

Je vous demande donc, mon Lecteur, qu'à l'entrée de ce discours vous adoriez la conduite de Dieu sur vous, qui vous a tiré de la masse de tant d'infidelles, pour vous enrooller au nombre de ses enfãs, & vous a tiré des confusions de si grandes tenebres pour vous appeller à la lumiere du Christianisme : Voilà tant de peuples couverts sous le voile d'une profonde nuit, qui naissent avec l'erreur pour vivre dans la brutalité, & mourir dans le desespoir du salut Eternel, & vous estes éclairé du rayon de Dieu, illuminé de sa sagesse, dressé par sa conduite, couvert de sa Protection, nourry de son Sãg, animé de sa vie, & participant de sa felicité.

Trois marques de la perfection d'une chose.

S. Thom. 1. p. q. 6.

Si vous desirez remarquer en quelque façon l'excellence de vostre foy, & de vostre Religion, considerez que la perfection d'une chose se reconnoit en trois principales marques, *l'estre, l'operation, & le repos*: Et vous les avez toutes visibles en cette

sagesse

sagesse du ciel que vous professez. Son estre est d'une infaillible verité, ses operations miraculeuses,& sō repos un bon-heur inalterable. Car quelle asseurance plus solide, que d'avoir un Dieu incarné pour autheur, qui est venu jetter les semences d'un siecle d'or, & adopter un monde nouveau dans le sang d'un testament eternel ? qui nous pouvoit mieux enseigner les secrets de Dieu, que Dieu même ? *Ie n'estime pas* (disoit Varon) *que celuy là soit un grand Maistre, qui n'apprend rien de soy-mesme* : Et celuy-cy a tout appris dans le sein de son Pere eternel: & de sa propre sagesse qui n'est autre que son essence Il avoit esté promis dés le commencement du monde, presché par tous les siecles, donné en dépost à la memoire de tous les hommes. Tant de temps auparavant on avoit designé sa venuë, son temps, sa naissance, sa vie, & sa mort. Il est venu à poinct nommé tout environné de prodiges, & de miracles, tout composé de vertus, faisant sortir les grandeurs de la bassesse de sa vie humble & voyagere, comme l'on voit luire les éclairs & l'obscurité de la nuë.

Solidité de nostre Religion.

Varro apud Vinc. tom. 2.

II. Quels fondemens pensez-vous qu'il a jetté de vostre foy ? Les hommes croyent les hommes sur un petit morceau de papier, & bien souvent sur le vent d'une foible parole. Et Iesus n'a point voulu estre crû sinon en escrivant sa Loy avec les rayons d'une infinité de Prophetes, qui ont esté verifiées en sa personne, avec le sang de plus de dix millions de Martyrs, qui ont enduré pour sa doctrine, avec des miracles si visibles & si irreprochables, qu'ils ont changé les bourreaux mesmes en Confesseurs, & les Tyrans en Martyrs.

Les fondemens de la foy.

A parler sincerement il pouvoit vous obliger à luy, sans employer tant de choses : car qu'y a-il de

plus essentiel, pour le fondement d'un creance, que la revelation de la premiere verité, qui nous pouvoit estre connuë avec moins de preuves ? Mais voyez sa bonté, & comme il traitte avec nos infirmitez, de nous vouloir frapper si insensiblement de l'éclat des grandeurs de nôtre Foy, pour nous apprivoiser à sa conduite. Les Iuifs courent aprés une simple figure, & s'attachent à des foibles elemens. Les Gentils sont remplis de puerilitez & de resveries, qui ont fait que des plus sçavants hommes de leur party se sont mocquez de leur Religion, & ont dit : *Que si leurs Dieux paroissoient soudainement en vie à la façon qu'on les peint, ils passeroient pour des monstres.* On plante dans le cœur des Mahometans une loy tyrannique avec le fer, & les empalemens, il n'est pas permis à personne d'en disputer tant il y a des choses ridicules & honteuses, qui rebuttent d'abord un esprit qui a tant soit peu d'humanité; mais la Religion Chrestienne a paru dans le sein de la gloire, toûjours sainte, toûjours victorieuse, toûjours choquée des impies, & toûjours triomphante de l'impieté Elle s'est enrichie de ses pertes, glorifiée par ses persecutions, affermie par ses ébranlemens, & honnoréé par ses playes. Dieu a ouvert pour elle toutes les plus sçavantes bouches, conduit toutes les meilleures plumes, & pour elle il s'est obligé en autant de témoins qu'il y a de lettres en l'écriture. N'avons-nous pas sujet de nous écrier avec Tertullien. *O que nous sommes heureux de dire que Dieu engage sa Foy méme avec serment pour establir nôtre foy, & ne sommes-nous pas dignes de tous les malheurs, si nous nous deffions de cette éternelle verité ?*

Senec. lib. de superstitione apud S. Aug. lib. 6. de civitat. Dei.

Tert. c. 4. de Pœn.

III. Vous direz peut-estre que tout ce qu'elle enseigne est bien haut, & que pour estre fidelle il faut quasi cesser d'ètre raisonnable. Mais ne dites point que

que la Foy soit oposée à la raison, elle est dessus, & non pas contre, elle commande au sang, pour obeyr à Dieu : elle fait mestier d'instruire, & non pas de destruire: ou si elle destruit, c'est en ruïnant la rebellion, pour establir l'obeyssance. Qu'y a-il de plus raisonnable que d'assujettir à Dieu la raison, & se laisser aler doucement au cours de cette grande authorité, qui a traisné tant de siecles aprés soy, estouffé tant d'erreurs, gaigné tant de batailles & remporté un si grand nombre de couronnes ? C'est un grand don que la Foy, quoy qu'elle soit le don des humbles : *C'est la premiere vie de l'entendement humain, la pierre de jaspe, qui sert de fondemement à la Cité de Dieu, la virginité de l'ame, la source qui arrouse toutes les felicitez du genre humain.* De quoy vous estonnez vous si Dieu demande que vous croyez ce qui est par dessus vos sens, & ce qui surpasse vos connoissances ? *C'est une bien-heureuse ignorance*, dit S. Hilaire, *qui merite plus de recompense que de pardon, quand on se fie à la parole de Dieu, de ce qu'on ne peut comprendre.* Vous voyez comme la police se gouverne par une foy humaine, sans laquelle tout le monde ne seroit que desordre, & la vie une perpetuelle confusion. Et vous trouvez estrange que Dieu dans sa grande police exige une foy toute divine ; pour servir d'entrée à nostre felicité? Si vous ostez la foy humaine, & demeurez dans cette resolution de ne croire que ce que vous verrez, vous deviendrez un monstre, qu'il faudra escarter de la societé des hommes ; vous troublerez les lits des plus saints mariages ; vous attaquerez la pudicité des plus chastes Dames ; vous rendrez tous les enfans douteux, non seulement aux peres, mais aux meres mesmes, qui sont tant de fois contraintes d'en croire les sages femmes, & les nourri-

Qu'estre fidele, c'est se conformer à la raison.

Guillelm. Paris. lib. de moribus, & Guillelm. Lugdun. de fide, prima vita mentis humanæ, &c

S. Hilarius L. de Trinitate

Necessité de la foy.

ces; vous douterez quasi si vous avez un foye, un cœur, une rate, & un poulmon; vous ne croirez pas avoir ce qu'on ne vous peut voir sans vous faire mourir. Ce sont les considerations que S. Augustin & Theodoret ont poursuivies dignement dans les Traittez qu'ils ont fait de la Foy, lesquels ils montrent la necessité d'une créance humaine, pour de là passer à la divine. Quelle occasion doncques y a-t'il de revolter ses sens contre Dieu, qui se fait cautiõ de ce qu'il nous promet, veu qu'à toute heure il se faut fier à la fidelité des plus basses personnes dans les actions de la vie civile? Qui ne voit que d'oster la Foy de la Religion, c'est arracher l'Autel du Temple, la prunelle de l'œil, & le cœur du corps humain?

Grande Providence de Dieu en l'establissement de la Foy.

Ne considerez-vous pas encore que ç'a esté une intention digne de la sagesse eternelle, de nous mener à luy par trois degrez: qui sont comme les trois Cieux remarquables en la nature, & par dessus la nature? Le premier est celuy de la science: le second celuy de la Foy, le troisiéme de la gloire. La science n'appartiẽt pas à tout le monde, il est permis à tous de bien vivre, mais à peu de gens de bien dire. Les uns n'ont point d'esprit pour cela, les autres n'en ont pas les moyens, d'autres n'y ont point d'inclination, d'autres n'y auront jamais d'application. Il falloit donc priver les trois parts du genre humain de la connoissance des choses les plus divines, & les laisser dans l'ignorance, selon le mal heur des rẽcontres sans l'aide de la Foy, qui nous remplit de la science de Dieu. De plus, nous trouvons que les sciences sont grandement sophistiquées, tant par la foiblesse de nostre entendement, que pour la corruptiõ de nos mœurs. On fait les Academies cõme des palais de la verité, & elle n'est jamais si maltraitée, qu'aux lieux où l'on fait contenance de l'ado-

Lactantius.

rer. Sous ombre de la defendre on la déchire, & comme on fit à cét ancien Teresias, on l'étouffe en la caressant. Quel inconvenient donc trouvons-nous, à Dieu pour remedier à cette misere, il nous a donné la Foy, qui contente tout le monde par son universalité, comme elle asseure tous les esprits bien-faits par sa certitude? Si la perfection de nostre nature eust esté bornée dans les actions naturelles, il n'eust point fallu de Foy divine pour nous y conduire; mais puis que Dieu nous a appellé à une felicité, qui est par dessus la nature, n'étoit-ce pas la raison de nous y guider par une connoissance surnaturelle? *S. Thom. 2. 2. q. 2. art. 3.*

IV. Regardez ensuite l'operation de la Religion, qui est la seconde marque de son excellence: vous verrez la fontaine de Mardochée, qui va d'abord dérobant son chemin avec un petit bruit à travers les prairies, puis tout à coup se change en une grosse riviere, & cette riviere en lumiere, & cette lumiere au Soleil: mais un Soleil qui donne de la clarté & des eaux à toute la terre. *Les puissances operations de nôtre Religiō. Esther. 10.*

Les puissances du monde, qui éclatent avec tant de bruit, ont quasi toussours cela de propre, qu'elles sont oisives, ou malignes. Qu'ont fait tous ces grãds Philosophes, qui bâtissoient des mondes en leurs idées? Qu'ont fait les Platons, les Aristotes, & les Zenons? Jamais ont-ils induit une seule bourgade à vivre sous ces belles Republiques qu'ils ont dressées en papier? Qu'ont fait les Alexandres, les Cesars, & les Pompées, avec toutes leurs forces, sinon de tendre à la destruction du genre humain? C'est chose estrange que ce dernier fit bâtir un Temple à Minerve, sur le portail duquel il fit graver qu'il avoit pris, rompu, tué, deux millions, & cent quatre-vingts & trois mille hommes; pillé ou enfoncé huit cens quarante six navires; desolé mille cinq cens trente- *Pline lib. 7. q. 26. Cruelle vanité de Pompée.*

huit villes & bourgades. Voilà comme les Grands de la terre se rendent signalez, ainsi que des cometes affreuses ; par la desolation de l'Univers. Mais Jesus en fondant sa Religion n'a voulu estre puissant que pour bien faire, puis que, *C'est la pierre d'aimant* (dit Salvian) *qui a suspendu cette grande masse de fer de tous les siecles, avec les mains de son amour, & ses vives affections envers la nature humaine.*

Salvian de Provid. l. 4.

A quoy peut-on mieux reconnoître l'arbre que par ses fruits ? & sur quoy peut-on plus raisonnablement establir le jugement qu'on fait d'une Religion, que sur ses œuvres ?

Qu'ont enseigné toutes les autres Religions, sinon de couper la gorge à des enfans pour en arrouser l'autel des idoles ? sinon de faire des ordures & des abominations ? de couvrir de mechancetez secrettes, d'un voile d'hypocrisie? d'authoriser des fables, & de canoniser des vices ? Mais la Religion Chrestienne est celle-là seule qui a porté la Sainteté dans le monde, où elle estoit auparavant inconnuë ; c'est elle qui a écrasé des Dieux meurtriers & adulteres sous les ruines de leurs Temples, qui a demoly les autels profanes, qui a supprimé les sacrifices du sang humain, qui a destruit les Amphitheatres, où l'on faisoit gloire de déchirer des hommes, qui a dissipé les sortileges, qui a dompté l'orgueil, estanché la convoitise, arresté les débordemens de la luxure, reprimé les saillies de l'ambition, estouffé les desirs enragez de l'avarice, changé une terre de Tygres, & de Leopars, & des Serpens brûlans en un paradis de delices. C'est elle qui a tiré du Ciel toutes les vertus, dont les unes étoient auparavant inoüies, les autres meprisées, les autres persecutées. C'est elle qui a enseigné l'Humilité, la Chasteté, la Virginité, la Modestie, la Temperance,

la

la Justice & la Valeur ; elle qui a montré la vraye prudence, qui a ouvert les sources de la contemplation ; qui a dressé la milice des Religions, qui a rompu tant de chaînes du monde, foulé aux pieds tant d'idoles d'or & d'argent, logé la pureté dans un throsne de gloire, relevé les statuës de l'innocence, establi la pureté jusques aux pensées. N'est-ce pas ce qu'ont fait tant de Martyrs, de Confesseurs, de Docteurs, de Vierges, dont nous honorons tous les jours les triomphes ? N'est ce pas sur eux que Iesus aprés avoir écarté tant de monstres, a imprimé les rayons de sa sainteté, qui se conserve & se maintient mesmes dans la corruption des siecles en tant de personnes que Dieu se reserve ? Ne faut il pas avoüer, qu'une vie menée selon la doctrine de Jesus Christ est une conviction manifeste de toutes les erreurs, & un petit miracle dans le monde ?

V. De là, quand on considere par quels moyens nostre Sauveur a procuré cét establissement, qu'on les trouve si contraires à toutes les voyes humaines, & qu'on voit comme il agit en souffrant, comme il attire en repoussant, comme il s'éleve par ses abbaissemens, comme il se glorifie par l'ignominie, comme il s'enrichit par la pauvreté, comme il edifie en détruisant, comme il vit par sa mort, & s'eternise en perissant : C'est ce qui porte un esprit humain dans les ravissemens des grandeurs de nôtre Religion.

Le repos qu. promet nôtre Foy.

Tempus est Alexandrū cum orbi & Sole desinere. Senec. Suasor.

VI. Enfin si vous jettez encore les yeux sur cette derniere perfection du repos, vous aurez bien appris comme Alexandre aprés avoir subjugué les Perses, voulant entrer dans les Indes, ceux qui pensoient estre au bout du monde, lui dissuadoient & disoient, *Qu'il étoit temps qu'Alexandre se reposât, ou le Soleil*

leil & le monde achevent. Mais nôtre Religion va bien plus loing que le Soleil, & que ce bas ordre du monde, elle a tout l'Univers pour l'objet de son travail, & le Ciel des Cieux pour son repos. Toutes les autres sectes se sont imaginées pour la fin de leurs pretentions, des plaisirs qui leur devoient faire souhaitter un corps de cheval, ou de pourceau pour en joüir avec plus d'avantage. Mais Dieu nous eslevant à soy par dessus les routes du Soleil & du temps, nous promet les mesmes delices qu'il a pour luy mesme dans la vision, possession, & joüissance de cette divine face, qui fait tous les bien-heureux. *Nous sçavons que cette maison de mortier & de fange dont nous sommes couverts, venant à manquer, Dieu nous prepare un édifice éternel, qui n'est point fait de main d'homme, dans le Ciel :* ainsi que nous asseure l'Apostre, & que nous deduirons sur la fin de ces Traittez. C'est là que nostre Foy chemine à grands pas, soustenant d'un œil éclairé des lumieres du Ciel, *Vn Dieu invisible, comme s'il estoit déja visible.* C'est à cette vie que nous preparons nostre ame, & que nous commençons à faire en terre les apprentissages de la beatitude.

2. Cor. 5.

Invisibilem tanquam videns sustinuit. Hebr. 11. 27.

VII. Et puis je vous demande, Noblesse, si tout cecy estant bien consideré, vous ne devez pas detester ces petits suffisans, qui semblent estre venus au monde, non pas pour y recevoir les regles de la Foy, mais pour les prescrire. Ceux qui ne sçauroient reformer un petit moucheron dans les œuvres de la nature, veulent faire les Monarques dans les creances de nostre Foy, & regretter ce grand ouvrage de la Religion, qui tient de Dieu son accomplissement. Ils croyent ce qui leur plaît pour deplaire à la premiere Verité, & font un nouveau Symbole dans les chimeres de leur esprit, pour faire un impieté dans le

Erreur du temps.

S. Hilarius li. 8. de Trinitate. Fidem ipsi potius constituunt quàm accipiunt.

le Christianisme. Il faut piquotter sur la Bible, comme si c'estoit un livre d'homme, se tourmenter sur les sources des quatre rivieres du Paradis terrestre, sur le Serpent parlãt, sur l'Arche de Noë sur la tour de Babel, sur la mer rouge, sur la maschoire & sur les renards de Samson, comme si la toute-puissance de Dieu n'estoit pas une caution assez asseurée contre toutes ces foiblesses d'esprit, & ces curiositez, qui au rapport de Tertullien, sont des doctrines des Demons, nées pour la demangeaison des oreilles infidelles. Il faut croire un article, & laisser l'autre, croire la Trinité, & douter du S.Sacrement, de l'invocation des Saints, du Purgatoire, des images, & des ceremonies de l'Eglise, comme s'il n'estoit pas clair, que qui partage la Foy n'en a point. N'est-il pas bien à propos de disputer de la Religion aprés les sueurs des Confesseurs, le sang des Martyrs & tant de millions de merveilles; Iamais les creances ne seroient si malades, si elles n'estoiẽt precedées de la mort des vertus: tout sera malheureux à ceux qui perdent la pieté, qui est la racine du bon heur. Mais quel repos à un Catholique de pouvoir dire en mourant: *Ie me fie à Dieu d'un don, qui ne peut proceder que de Dieu; Ie meurs en la Foy de Constantin, de Theodose, de Clovis, de saint Loüys, & de tant de millions de Saints, Ie vay où va toute la plus sage, & toute la plus entiere partie du genre humain; Ie suis l'authorité des dix-huit Conciles generaux, où tous les siecles ont ramassé les plus sages testes de l'Vnivers; Ie meurs en la creance de l'Eglise, qui est professée de toute la terre habitable; Les vivans & les morts, les pierres & les marbres des tombes de mes peres parlent pour moi: les étoiles tomberont du Ciel devant qu'on ébranle ma Foy.*

Le zele qu'on doit pour sa Religion.

Et partant, ô Catholiques, frappez à la porte du Ciel

Ciel par une continuelle oraiſon, demandez au Pere des lumieres une vive Foy & un zele tres-pur de voſtre Religion, ne laiſſez point alterer voſtre eſprit dans la maſſe du corps, ne le plongez point dans la ſenſualité, poliſſez le pour cette grande joüyſſance de Dieu, entretenez le des conſiderations de ſa beauté, nourriſſez le des avant gouſts de ſa gloire. Il n'appartient qu'aux ames ſenſuelles, noires, ou deffiantes de ſe laiſſer aller à des puſillaminitez, & des decouragemens qui diminuent l'eſtime que nous devons faire de noſtre vocation au Chriſtianiſme. Il n'appartient qu'à des eſprits de chair, & qui manquent de Foy dans la maiſon de la Foy, de mettre l'eſtat & les affaires du monde au deſſus de la religion. Mais vous, ô grandes ames, apprenez deſormais à vous eſtimer, non pas par ces biens caduques & periſſables, qui vous environnent, par cette peau qui vous couvre, par ces faux ornemens de la vie, qui vous déguiſent, par toutes ces beautez, qui jamais ne ſont plus prés de leurs ruines que quand elles ſont plus brillantes en leur éclat. Apprenez à voir toutes les choſes humaines du haut de ce Palais de l'eternité, & vous les regarderez comme des pieces rongées, qui ne poſſedent qu'un rien de ce temps infiny. Que faiſons-nous icy à nous entretenir en des conſiderations de la terre, comme un feu qui éloigné de ſa ſphere ſe nourrit de graiſſe & de charbons. Ouvrons le ſein à des belles eſperances, dont la Religion que nous profeſſons remplit delicieuſement noſtre cœur. Nous ne ſommes plus pelerins & vagabonds, ny hoſtes des teſtamens : mais citoyens des Saints & domeſtiques de Dieu, édifiés ſur le fondement des Apoſtres & des Prophetes, ſur la pierre fondamentale, qui eſt Jeſus-Chriſt. Entrons dans cette grande

Hoc eſt fidem in domo fidei non habere. Cyprian. de mortalitate.

Ephe. 2.

de suite des âges, dans cét admirable commerce des Patriarches & des Martyrs & des Vierges. Allons jusques aux sources de la lumiere, & ne finissons jamais que dans l'infiny.

EXEMPLE I.

Sur la premiere Maxime.

De l'estime qu'on doit faire de sa Foy, & de sa Religion.

LA CONSTANCE PERSIQUE.

Tiré de Theodoret, Cassiodore, & Epiphanes.

SI l'estime des choses éternelles n'entre encore assez avant dans vostre cœur, regardez ce qu'ont fait tant de valereux Champions pour conserver un bien que vous possedez maintenant par grace, & que vous mes-estimez si souvent par ingratitude.

Theodoret, lib. 5. c. 38. Epiphanius scholasticus Cassiod. hist. tripart. li. 10. c. 30. Barron. to. 50. ann. 420. & alij.

J'en veux produire un exemple entre mille, qui est capable de tirer de l'imitation des plus vertueux, & de l'admiration de tout le monde. Du temps que Theodose le jeune gouvernoit l'Empire d'Orient, les Perses qui avoient été pratiquez par l'industrie de l'Empereur Arcadius son Pere, & depuis entretenus par sa grande douceur & debonnaireté, vivoient en assez bonne amitié avec les Chrestiens : de sorte que plusieurs de nostre Religion s'étoient jettées dans leurs terres, les uns pour faire fortune à la Cour; les autres pour leur plaisir; d'autres pour le commerce; & les autres pour y establir la vraye pieté.

Les affaires de la Religion alloient déja assez heureu

Zele indiscret.

Helinandus apud Vincentium.

heureusement, & des plus signalez personnages du Royaume fermoient les yeux au Soleil que cette nation adoroit, pour les ouvrir à l'aurore du Christianisme ; mais comme il y en a qui n'ont jamais rien, aussi les autres n'ont jamais assez. Quelques Chrestiens ne se contentans pas de leurs progrez, qui estoient bien loüables, penserent perdre tout, par le desir qu'ils avoient de ne laisser rien à faire. C'est ce qui fait que j'approuve grandement ces Anciens, qui mettoient les images de la sagesse sur la porte des grands edifices avec cette inscription, *L'experience est ma mere.* Aussi les plus sages & les plus experimentez tenoient qu'il ne falloit rien precipiter, & que les avancemens mediocres accompagnez de la seureté, estoient plus à priser que les grands esclats qui traînoient apres eux des precipices & des ruines. Au contraire les jeunes & boüillants esprits portoient tout à l'extremité, pensant que le pouvoir s'estendoit à la mesure de leur passion. Il n'y a rien de plus dangereux, dans les affaires, que quand la chaleur indiscrette a pris le masque du zele, & qu'une fiévre de la raison a passé pour une vertu. On deifie toutes ses pensées, on sanctifie tous ses pas, & quoy qu'on ne fasse rien pour Dieu, on dit que tout est à lui.

Usus me genuit.

L'Evesque Audas homme doüé d'une part de grandes, & belles qualitez, mais ardent au possible, & incapable d'adjuster son zele à la rencontre des temps, voulut favoriser l'humeur d'une populace aveuglée, & s'en alla renverser en plein jour un Pirée, qui estoit un temple, où les Perses gardoient le feu pour l'adorer. Les hommes qui se piquent soudainement pour les affaires de la Religion, ne manquét pas d'exciter une grosse seditió, qui alla jusques aux oreilles du Roy Ildegerdes : Audas est mandé pour

Audas destruit un Pirée. Mouvement pour les affaires de la Religion.

pour rendre compte de son action. Il se defend avec bien de courage & peu de succez pour la commodité des Chrestiens. Car le Roy tournant à crime sa propre justification, le condamna à rebastir le Temple qu'il avoit demoly sur peine de la vie; ce que refusant de faire, il s'immola librement à la fureur des Payens. Thodoret le blasme d'avoir ruïné ce Temple hors de saison, & le convainc par l'exemple de S. Paul, qui voyant en la ville d'Athenes un grand nombre d'Autels dediez aux faux Dieux, se contenta d'en refuter l'erreur, sans prendre le marteau pour les démolir, jugeant bien que le temps n'estoit pas encore venu: Mais d'autre part il loüa ce personnage d'avoir plûtôt choisi la mort que de se rendre Autheur de l'impieté, dans le rétablissement de ce Temple.

Les autres Baravanes ou Coronaves.

Iuge men de Theodoret sur cette action.

La rage des idolatres allumée par les Mages, ennemis d'interest de nostre Religion ne fut pas toute esteinte dans le sang d'Audas, mais excita une violente persecution qui alloit presque jusques à saper les fondemens du Christianisme dans la Perse. On voyoit par tout des hommes écorchez & rostis, lardez de pointes, de flesches, qui faisoient des spectacles de terreur & de pitié à tous ceux qui les regardoient. Les uns estoient exposez aux guépes dans les cuisantes ardeurs du Soleil : les autres jettez dans les caves, & de lieux remplis d'infection, pour estre mangez des rats, & rongez lentement par des chetives vermines : leurs membres tomboient par pieces, & leur vie se distilloit tous les jours goutte à goutte, sans ébranler leur foy, que le fer de la persecution cherchoit jusques dans leurs entrailles. On ne tourmentoit pas sur eux des membres; car ils n'en avoient plus; mais des playes; car ils en estoient tous couverts: & comme les

Horrible persecution

tours

tourmens redoublés les uns ſur les autres, ne mettoient point de fin à leurs douleurs, Dieu trouvoit le moyen de finir leurs peines,& leur vie par l'eternité de leurs couronnes.

Le Roi voyant que des ſupplices ſi effroyables ſervoient plûtôt à publier la gloire des combattãs qu'à ruïner leur vertu,s'aviſa d'autres cruautez, qui eſtans moins violentes en apparence, eſtoient plus pernicieuſes en effect.

Hormidas, & la force de ſon eſprit.

Il y avoit parmy les Chreſtiens deux Seigneurs de tres grande qualité, dont l'un s'appelloit HORMISDAS, & l'autre SUENES, & comme c'eſtoient les deux yeux de la Cour,& les Porte-enſeignes du Chriſtianiſme, l'effort de la Gentilité fut tres-violent contre eux pour leur faire renoncer la Religion. Hormiſdas eſt ſommé tout le premier de retourner à la ſuperſtition des Perſes, & comme il fut mandé au Palais le Roy qui l'eſtimoit, & pour ſa grande Nobleſſe; car il eſtoit du ſang Royal & pour les ſervices que ſon pere avoit rendus à la Couronne en qualité de Gouverneur de Province, ne le voulant pas perdre, fit joüer toutes ſortes d'artifices pour le gaigner à ſon opinion.

Mais le brave Athelete demeura ferme dans ſa creance, remontrant à ce Monarque avec quantité de belles raiſons, que ruïnant en Perſe la Foy du vray Dieu, il enſeveliroit dans ſa ruïne la fidelité qui eſtoit dûë à ſa Majeſté. Cela fit que Ildegerdes au lieu de rendre l'hommage qu'il devoit à la raiſon & à la verité,entrant dãs une furieuſe colere, aprés l'avoir degradé d'honneur, confiſqué tout ſon bien, ſans lui laiſſer autre choſe qu'un ſimple caneçon, l'envoya garder les chameaux de l'armée, adjoûtant à ce grand dépoüillement le plus cruel opprobre qu'on euſt ſçû inventer pour un Gentil-homme

homme doüé de si éminente qualité : mais ce grand cœur, qui avoit étudié la gloire de la Croix dans le profond abysme des ignominies de Jesus, menoit les chameaux aux yeux d'une armée, où il avoit commandé, avec autant d'allegresse que les autres gouvernoient les Empires, & estimoit sa nudité plus glorieuse que la pourpre des Monarques.

Le Roy le considerant un jour de la fenestre d'un logis parmi ces chameaux, rosty des ardeurs du Soleil, & tout couvert de poussiere, sentit amollir son cœur par les effets de sa propre cruauté, & l'ayant tiré dans son Palais, aprés luy avoir remontré la dignité de son extraction, & les grandes charges dont il le vouloit honorer, le fit couvrir d'un habit precieux, & le conjura par toutes les voyes d'amitié de retourner au thrône de l'honneur, en quittant sa Religion ; mais Hormisdas irrité de semblables discours, prit la robbe qu'on luy avoit jetté sur les épaules, & la mit en pieces en presence du Roy, luy disant ; *Sire, gardez vos presens, & vos impietez, & sçachez que Hormisdas ne fera jamais rien indigne de son courage.* Ce qui fit que Ildegerdes le chassa tout nud de sa Cour, le renvoyant aux chameaux, où il consomma un long & penible martyre.

Le même orage accueillit en même temps Suenes, qui estoit l'un des plus riches & des plus puissans du Royaume, qui avoit bien jusques à mille serviteurs dans sa famille. On envoye des gardes pour se saisir de toutes les richesses qu'il possedoit, non pour nourrir le luxe ; mais pour soûtenir la pitié ; de sorte qu'en peu de temps il se vit reduit jusques à la mendicité. Mais luy considerant comme ce grand Dieu qui habille le Ciel des beautez de la lumiere, & qui fait au Printemps une robbe à la terre, bordée de tant de millions de fleurs, avoit **Suenes persecuté.**

époufé pour nous la nudité, fe mocqua de toutes ces violences, & dit hautement: *Qu'on n'estoit pas prest de luy oster le thresor de la Foy qu'il portoit au cœur, puis qu'on n'en vouloit encore qu'à ce petit meuble de fortune.*

Le Roy à deffein de l'affliger davantage luy fit enlever tous fes enfans, pour les livrer à l'efclavage, & aux chaînes s'ils vouloient fuivre l'exemple de leur pere, dequoy un peu attendry, voyant qu'on lui arrachoit d'entre les bras ceux qui dans la foibleffe de leur âge avoient plus befoin de fes exemples que de fes moyens, leur dit en les baifant: *Mes enfans, tenez fermement la Foy de voftre pauvre Pere, & laiffez aux autres les grandeurs & les fortunes du monde: vous ferez toûjours affez riches quand vous ferez fidelles à Dieu: la Foy effuyera vos larmes, enrichira voftre pauvreté, glorifiera vos chaînes, & immortalifera la gloire de voftre mort. Cette perfecution eft une nuée qui paffe; mais nous verrons bien-toft un jour qui n'aura ny tenebres, ny fin.* Cette conftance, qui devoit ravir tout le monde, aigriffoit les infidelles, & comme l'on cherchoit tous les jours les moyens de le tourmenter & brûler à petit feu, on s'avife de donner la confifcation de tous fes biens à un de fes ferviteurs, qui avoit efté le plus perfide & le plus cruel envers fon maître. Il ne luy reftoit plus qu'une femme qui tenoit dans fon cœur le rang des chaftes amitiez qui luy donnoit la loy de Dieu, & comme elle faifoit contenance au commencement de vouloir fuivre infeparablement la fortune de fon mary, cela confoloit cette ame genereufe, qui n'eftimoit rien à luy que ce qui étoit acquis à Jesus-Christ.

Belle inftruction des enfans.

Eftrange perfecution d'un homme.

Mais voicy une forte batterie pour luy enlever le refte de la confolation. Le Roy fait folliciter puiffam

puissamment cette femme de faire divorce avec son mary, & d'épouser son serviteur, qu'il avoit déja fait possesseur de si grands biens. Cela choqua d'abord l'esprit de la Dame qui avoit encore quelque chose d'humain ; mais elle se vit envelopée d'un nombre de parens, & de gens du monde, qui lui remonstroient selon les Maximes de l'impieté : *Que c'est folie de quitter un bien si present pour courir apres un phantosme de felicité, qu'il faut obeïr aux volontez des Rois, qui sont les Dieux visibles de la terre. Qu'un mary dépoüillé de tous les biens ne tient plus rien d'homme que la peau, & ne peut plus estre mary. Qu'elle s'est mariée avec luy pour vivre & donner la vie aux autres par amour, & non pas pour couper la gorge à soy & à ses enfans par opiniastreté. Qu'un homme qui a renoncé l'honneur ne peut plus rien pretendre à la nature. Enfin que c'est le bien qui fait les hommes, & qu'il n'y a point de des-honneur à epouser un serviteur qui est favory d'un grand Roy. Nous ne sommes pas venus au monde pour estre maistres de la fortune, mais pour faire joug à son Empire. Quel plaisir de s'en aller comme une coquine par les villes & villages, suivant un mary qui est l'objet de la risée du monde ; & reserver tout ce qui reste de ce miserable corps au fer & aux flammes ?* Tentation violente d'une femme.

On luy étourdit tant les oreilles de semblables discours, que par une insigne lascheté elle quitta sa Religion, & son mary, pour épouser ce valet qui luy sembloit assez noble, puis qu'il avoit la toison d'or. Le Roy la voyant renduë, adjoûta pour comble d'inhumanité que Suenes demeureroit dans sa maison en qualité d'esclave de sa femme & de son serviteur. Voilà bien l'extremité de toutes les miseres du monde. *Rend toy* (luy disoit-on) *pauvre Suenes, Ne vois-tu pas que de tant de Palais & de tant* Elle succombe. Merveilleuse constance.

de thresors, il ne te reste pas une maison de charme, de tant d'enfans, il n'y en a pas un qui t'appelle pere. N'est-il pas temps de quitter ta Foy, puis que celle qui dormoit à tes costez t'a quitté? Si tu estois parmi les chaînes des Lestrygons & des Tartares, tu respirerois un air plus doux; mais te voir esclave d'un valet dans ta propre maison, & avoir eternellement en objet l'infidelité d'une femme desloyale, comment cela n'est-il capable d'abbatre la plus forte constance qui soit sous le Ciel.

Mais Suenes r'alliant toutes les forces de son cœur, disoit: *O discours insensez & perfides! on m'a tout osté; mais on ne me peut oster à Iesus-Christ: Je suis à luy, à la liberté, & à la servitude, à la prosperité, & à l'adversité, à la vie & à la mort: tant que j'auray un petit filet de vie dans le cœur, un petit souffle sur les lévres, je combattray les portes d'Enfer, & toutes les loix de l'impieté.* O la force de l'esprit De Dieu! ô la divorce du sang & de la chair! ô le spectacle digne d'estre regardé des Anges sur les portes du Ciel avec admiration. Un homme mourir en tant d'indignitez, tant de supplices, tant de morts, sans mourir, sans fremir, sans paslir, sans dire aucune parole indigne d'une bouche Chrestienne. Que c'est estre puissant que de braver toutes les puissances de la Terre & de l'Enfer! Que c'est estre riche que d'avoir mis tous ses thresors dans le cœur de Dieu.

MAXIME II.

De l'Estre de Dieu.

LA COUR Profane.	*LA COVR Sainte.*
Qu'il est expedient de servir la Nature : toute autre divinité estant fort inconnuë.	Qu'il n'y a rien de si connu que Dieu, quoy qu'il soit méconnu par nos ingratitudes.

LE Philosophe Cynique cherchoit un homme avec un flambeau en plein midy. Et aujourd'huy les impies recherchent DIEU dans un grand jour, & quand ils l'ont rencontré, ils s'aveuglent par leurs propres lumieres, pour ne pas voir celuy qu'ils ne peuvent connoître qu'en qualité de Juge vengeur de leurs offenses. Helas ! qu'est-ce qu'un homme qui n'a point de Dieu ? Tertullien parlant de la Religion du Pont Euxin, dit : Que c'est une terre separée du commerce des hommes, tant par la Providence de la nature, que par l'opprobre de sa brutalité. Elle est peuplée de nations tres-farouches, qui l'habitent ; si toutefois nous devons appeller habitation un chariot branslant, qui leur sert de maison, lequel quoy qu'il soit toûjours en bransle, est moins inconstant que leurs mœurs. Leur sejour est incertain, leur vie toute sauvage, leur luxure vagabonde & indifferente à toutes sortes d'objets. Ils ne font point de scrupule de servir la chair de leurs peres en un banquet avec celles des bœufs & des moutons, & estiment la mort de ceux-là maudite, qui meurent lors qu'ils ne sont plus

Tertull. adversus Marcion. l. 1. c. 1.

Excellente description de Tertullien.

propre à manger. Le sexe n'adoucit point les femmes en cette regiõ, car elles se brûlent les mammelles en bas âge, & se font une lance d'une quenoüille étans au reste si ardétes au combat, qu'elles preferent la guerre au mariage. Le Ciel & les Elemens sont aussi aspres que leurs mœurs, le jour n'est jamais serain, jamais le Soleil n'y rit, l'air n'y est qu'un nuage continuël, toute l'ãnée n'est qu'un hyver, & tout ce qui souffre est la bize. La glace dérobe les rivieres, & s'il y a des liqueurs, c'est le feu qui les donne. Les montagnes sont toutes couvertes de neiges & de glaces : tout est froid en ce païs, horsmis le vice, qui est toûjours en ardeur. Mais il faut adoüer, dit-il, que par tous ces prodiges il n'y a rien de plus prodigieux que *l'impie Marcion*. Car où est-ce qu'on trouvera un monstre plus odieux, & un homme plus insensé en la nature, que celuy qui méconnoist la Divinité, qui veut qu'on luy donne des causes & des raisons superieures de l'estre de Dieu, qui ne furent jamais & jamais ne seront, autrement il y àuroit quelque chose au dessus de Dieu.

L'Empereur Tybere ayant conçeu quelque estime de la Divinité en la personne de nostre Seigneur, le voulut faire mettre au nombre des autres Dieux; mais cela ne fut pas executé, d'autant qu'il devoit passer par l'Arrest du Senat. Dieu qui est tout ce qu'il est par nature, n'avoit que faire du jugement des hommes pour authoriser sa Divinité Autant voudroit nier Dieu, dit Arnobe, que de faire dependre la verité de son estre, de la foiblesse des raisons humaines.

I. Je demande s'il y a chose au monde, qui nous soit plus presente & plus familierement connuë que nous-mesme, que nostre substance, que nostre vie

vie, & que nostre ame ; Il vous semble, dites vous que c'est la plus certaine de vos connoissances. Or si je montre que la science que nous avons de Dieu est encore plus forte, plus asseurée, & plus invincible que celle que nous tirons de nous mémes, j'emporte par necessité que la méconnoissance de la Divinité est stupide, ingrate & punissable par toutes les rigueurs de la Iustice eternelle.

Dieu est plus conneu que nous mê mes.

Ie vous prie de grace quelle connoissãce si asseurée pouvez vous avoir de vous méme ? L'avez-vous par la connoissance de l'histoire qui est une connoissance raisonnable, par la revelation, qui est extraordinaire, par la Prophetie, qui est auguste, par la Foy qui est infaillible ? je ne voy pas que vous alleguiez rien de cecy pour la confirmation de vostre estre. Vous n'avez point d'autres preuves, dites-vous, plus certaines, que vos sens, que vous sçavez neantmoins estre brutaux, trompeurs, & trompez en tant d'objets. Vous vous écoutez parler, vous vous flairez, vous vous touchez, & pour cela vous dites que vous estes, quoy que vous n'ayez aucune connoissance de la meilleure partie de vostre corps, par les plus illustres de vos sens, si ce n'est par le moyen d'un miroir. Au reste vous sçavez si peu de choses de vous-mesme, qu'à peine avez-vous remarqué le nombre de vos dents, tant s'en faut que vous ayez épluché par le menu les parties exterieures de vostre corps. Et si vous donnez dans ces grãdes labyrinthes de facultez de vôtre ame, vous reconnoissez assez vostre ignorance.

Alexan. dre Alez. q. 2 de cognitione Dei

Comparez maintenant cette science que vous avez de vous mesme avec les grandes preuves qui vous conduisent à la connoissance de la Divinité : Premierement, nous sommes nez pour connoistre Dieu, ainsi que mõtre le sage Theologien Alexãdre

Belle considerat on d'Alexandre d'Alez.

Alés, d'autant que si la souveraine Bonté est necessairement desirée par nostre appetit raisonnable, il faut advoüer que la souveraine verité n'est pas moins capable d'étre connuë de nostre entendement; & comme nous sommes naturellement portez à la recherche de ce souverain bien, qui peut arrester toutes les agitations de nôtre esprit; de mesme quasi sans y faire d'autre reflexion, nous sentons nostre ame piquée d'un genereux desir de s'unir à la premiere cause. Nous la regardons à travers tant de creatures, comme par quelque jalousie: & il semble qu'elle nous parle en autant d'objets que nous voyons d'ouvrages de sa bonté. Elle nous tient en impatience, elle nous brûle d'une vive flamme, qui nous apprend qu'il y a un Dieu, & que nous sommes faits pour lui, n'y ayant en toute la nature visible aucune creature qui se mette en peine de semblable recherche, si ce n'est l'homme Cette inclination ardente qu'on a de sçavoir, n'est pas une petite facilité de la science, & nous voyons que l'étude constante est ordinairement recompensée par la joüissance de son objet.

Dieu tres-connoissable.

II Aussi je maintiens que Dieu de son costé est fort connoissable, ayant toutes les conditions, qui peuvent faire connoistre une chose, comme sont l'estre, l'immutabilité, la simplicité, la clarté & la presence. Si vous y recherchez l'estre, qui est un objet necessaire de l'entendement, comme est la couleur de la veuë: *Dieu*, dit S. Gregoire de Nazianze; *est un estre creant, un estre enfermant toutes choses.* Si l'immutabilité; Origene nous apprend, que la Divinité est assise au faiste de la beatitude, toûjours constante & tousiours immuable. Si la clarté; Dieu est toute lumiere, ainsi que l'Escriture nous enseigne en tant de lieux. Si la simplicité; Fauste Evesque

Nazianz. Lambr. c. Origenes humil. in Nu 23.

que de Rheges monstre, que *Dieu est tout ce qu'il a.* Si la presence continuelle ; Porphyre confesse qu'il est par tout, d'autant qu'il n'est à nulle part à la façon des corps. Le Poëte Orphée dans sa mysterieuse Poësie l'apelle φάνητα comme qui diroit le *lumineux & le visible* ; pour nous apprendre que tout le monde est investy de ses clartez. Ie ne veux pas inferer delà qu'on puisse avoir en ce monde une entiere & parfaite connoissance de Dieu, comme d'une chose finie : mais je veux dire que parmy tãt de lumieres, il n'est pas permis à la persõne d'ignorer qu'il y ait un Dieu, Createur de toutes choses.

Faustus de gratia, l. 2. c. 7. Deus est quod habes, Deus ubique est quia nullibi est.

III. Quel Epicurien se pourroit developper de la raison du Trismegiste, qui nous enseigne que s'il n'y a un estre necessaire & independant ; tout ce que nous voions, tout ce que nous touchons, tout ce que nous sentons dans le monde, n'est pas un étre ; mais ce n'est qu'une pure illusion; Pourquoi ? d'autant que les choses qui peuvent estre & n'estre pas indifferemment comme tant de plantes & d'animaux passagers, tantost sont, & tantost ne sont pas. Et on peut dire avec toute verité qu'il y a en un certain temps, auquel elles n'avoient ny estre, ny nom, dans le monde. Or comme rien ne se peut actuer & produire soy-méme, ne faut il pas confesser, que s'il n'y avoit de toute eternité un premier agent, qui eût donné le mouvement à tant de causes enchaînées les unes avec les autres, dont elles sont produites, où nous voyons maintenant ce grand monde, il n'y avoit qu'un neant ; Car il faut avoüer de deux choses l'une, ou le monde est creé, ou non creé. Si l'impieté portoit un homme jusques-là, de dire qu'il n'est pas creé, mais qu'il a esté de toute eternité, tousiours seroit il convaincu par sa propre confession, qu'il y auroit un estre tel

Raison de Mercure Trismegiste. *Trismeg. Poimandr. c. 5.*

que nous le cherchons,eternel,necessaire, indépendant,& cela n'est autre chose que Dieu. Il seroit reduit à ce poinct qu'il ne pourroit plus nier la Divinité, mais seulement il ignoreroit quelle est cette Divinité, & au lieu de donner ce titre à un esprit tres-pur,comme nous faisons; il l'attribueroit à un corps,comme au Ciel, aux eaux, à la terre, où il se trouveroit incontinent honteux de sa baitise, de prendre pour la Divinité une chose qui n'a point d'intelligence, & qui par consequent est beaucoup moindre que luy. Au lieu d'un vray Dieu, il feroit un milion de divinitez pour se faire autant de pieges de son erreur, & de témoins de sa brutalité Que si ce möde est creé cöme il n'est pas foible d en douter,il faut avoüer de trois choses l'une, ou qu'il s'est produit soy méme, ou qu'une piece a fait l'autre, ou qu'il y a une cause exterieure, supreme,& qui n'est point censée au nombre des autres, qui a fait toutes les pieces de l'univers. Dire qu'une chose s'est faite de soy-méme,c'est à dire, qu'elle étoit devant que d'estre, & asseurer une proposition ridicule à tous les sentimens humains. Que si pour échapper cette contradiction manifeste on veut maintenir qu'une piece a fait l'autre, toûjours faudroit-il venir à une derniere piece qui n'auroit été produite que de soy-mesme, qui feroit retomber en la méme difficulté. Voilà pourquoy il faut par necessité s'arrester à une cause generale: qui est hors de la masse de toutes les causes,& qui donnant l'étre,la vie, le sētimēt, l'intelligence à tant de creatures selon la portée & les qualitez de chacune demeure eternelle & immobile. Or qui dit cela,ne dit autre chose que Dieu.

Proclus lib. 1.

Tertull. l.1.advers. Marcion cap.1.

Instance sur l'infinité des impies.

IV. Que si quelque impie veut encore broüiller la clarté de cette proposition à l'imitation des sorciers qui

qui jettent des bruines dans les plus claires matinées, & dire qu'une chose a produit l'autre de pere en fils; mais que cela va tousiours montant jusques à l'infiny, & ainsi pense nous faire perdre le jugement & la raison dans ce labyrinthe d'infinitez. Premierement, on répond que selon la doctrine des Philosophes, il n'y a rien qui soit dans le monde actuellement infiny & quand bien on admettroit une infinité de generations d'hommes & d'animaux, & d'autres creatures, toûjours faudroit-il confesser que cette masse d'hommes infinie auroit esté produite d'une cause independente. Car ce qui convient à chaque partie d'une espece, & qui luy est proprement affecté, convient aussi au gros de toute l'espece: comme si c'est le propre de chaque homme vivant d'entendre & de raisonner, il faut inferer que toute l'espece est intellectuelle & raisonnable. Mais dans cette masse infinie des hommes qu'on suppose, on n'en peut pas assigner un seul qui n'ait esté produit, & partant il faut conclure que toute la masse est produite, non point de soy-mesme, ce que nous avons déja refuté, mais d'une autre cause independente de cét amas supposé. Et cette cause est le Dieu que nous voulons.

Force de la raison

V. Secondement, comme le mensonge est ingenieux à ruiner ses propres efforts, ceux qui supposent cette infinité de generations, & de causes efficientes, destruisent toute sorte de generations, lors qu'ils pensent l'establir. Car tout ainsi qu'une quantité, ne peut estre divisée en parties proportionnées & correspondantes jusques à l'infiny, aussi n'y a-t'il point de causes essentiellement sousordonnées les unes aux autres qui aillent dans cette infinité: il faut necessairement dans telles sousordinations un premier, qui soit cause d'un milieu, & un milieu qui

Theophil. Raynaudus.

soit

soit cause d'un dernier. Il faut que tous ces estres creés, qui n'estoient qu'en puissance, presupposent essentiellement un estre actuel tousiours subsistant, qui serve d'appuy à tous les autres, comme la terre à toutes les pieces d'un bastiment rangées les unes sur les autres. Il faut pour vous avoir mis au monde, que vostre pere ait agi apres vostre ayeul, & l'ayeul apres le bisayeul par une entresuitte distincte & mesurée comme en une chaîne, depuis le premier chaisnon jusques au dernier. Que s'il n'y avoit un premier, un milieu, un dernier, il n'y auroit ny ordre, ny subordination, & s'il n'y avoit point de subordination, il n'y auroit point d'action. S'il falloit faire joüer une infinité de roües pour faire sonner un horloge, jamais il ne sonneroit, d'autant que le bransle devant estre donné à toutes les autres d'une premiere roüe : puis que dans l'infinité il n'y a point de primauté. Et quand il l'auroit trouvée, elle ne pourroit communiquer son activité à la derniere, autrement il faudroit qu'elle passast en un certain temps un espace infini qui ne peût jamais estre mesuré Si vous descendiez de pere en fils d'une infinité d'hommes, pour estre produit cōme vous dites, vous ne seriez pas homme; car il eût fallu passer des siecles infinis avant que d'en venir au pere qui vous a engendré : & si on pouvoit passer des siecles infinis, ne voyez vous pas que l'infiny seroit finy, tant vous dementez toute raison, & toute verité dans les chimeres de vostre esprit; Et puis quelle absurdité de donner à une nature si petite, & si limitée qu'est celle de toutes les choses corruptibles un attirail de causes infinies ?

Cicero 2. de natura Deorum.

V I. Mais tirons-nous de ces espines sans presser maintenant la raison qui convainquit autrefois Epicure

Epicure,& le porta tout brutal qu'il estoit à la connoissance de la Divinité, lors qu'il se figura qu'il y avoit necessairement dans l'Univers une excellente nature relevée par dessus toutes les autres, & la meilleure de toutes, & que celle-là estoit Dieu. N'alléguons point aussi celle qui a esté touchée par Scot, qui dit, que l'acte pur estant possible, n'y ayant point d'incompatibilité entre l'estre & la pureté de l'estre, il faut necessairement qu'il soit, puis qu'il exclut formellement toute puissance, non encor actuée. Laissons encore passer celle d'Aristote prise de la necessité d'un premier moteur, qu'Averroës juge tres-efficace.

Arist. 8. Physic. & 12. Metap.

Lumiere de Dieu invincible.

VII. Je te demande, ô homme brutal, qui ternis si souvent tes connoissances par l'impureté de ta vie ; diroit-on, qu'un homme seroit caché qui seroit mõtré par mille flambeaux, enseigné par mille voix, & mille trompettes, representé par mille tableaux? Et toutes les creatures, qui les veut bien considerer ce sont des flambeaux, des voix, des images, qui éclairent devant le pavillon de la Divinité qui l'annoncent, qui la figurent, qui la gravent dans nos cœurs d'un charactere eternel. *Les leçons de la Divinité sont communes à tout le monde*, disoit Prosper, *nous les apprenons dans les pages des elemens, & dans les volumes des temps, nous ne les pouvons oublier, si nous ne venons à nous oublier nous-mesmes.* Nous admirons chez Philostrate un Herode Athenien, qui donne vingt-quatre Pages à son fils, dont chacun portoit le nom d'une lettre Grecque, pour luy faire apprendre son Alphabet en appellant ses serviteurs. Mais, ô homme ingrat! Dieu te donne un million de Creatures, qui contribuent à tes services, pour t'enseigner son nom qui ne peut estre ignoré pour sa grandeur, & ne doit estre méprisé pour sa bonté.

Prosp. 2. de vocat. gentium. c. 4.
Philostrat. in vita Herodis Attici

Ie

Ie ne dis rien maintenant de toutes les merveilles du monde d'où on se sert pour preuve de la Divinité, d'autant qu'elles sont assez en veuë, & que c'est le lieu ordinaire où se repandent ceux qui traitent ce sujet. Il est impossible, dit Cleomede, qu'un homme qui voudra attentivement considerer cinq choses qui se trouvent dans la structure de l'univers c'est à sçavoir, la tissure de tant & de si differentes parties, l'ordre des productions, le rapport qu'ont les creatures les unes aux autres, leurs fins & leurs usages, ne demeure ravy, & ne connoisse que ce grand Tout est fait par une nature souveraine, dominante, & monarchique, qui a produit toutes choses de l'unité, & les fait r'entrer en soy par l'unité mesme. Tant de rayons en un Soleil, tant de filets d'eau en une riviere, tant de rivieres dans une mer, tant de rameaux, & de feuilles en une racine, tant de nerfs d'un cerveau, tant de veines d'un foye, tant d'arteres d'un cœur, tant de parties d'un animal, tant de mouvemens d'un principal, conspirent à nous faire entendre cette premiere des unitez. Deux cordes ne se peuvent accorder en un luth sans l'esprit d'un homme, & tant de choses hautes & basses, visibles, invisibles, pesantes, legeres, grandes & petites, chaudes, froides, vives, non vives, mobiles immobiles, sensibles, insensibles, s'accorderont sans l'Esprit de Dieu; Les lignes de Mathematique tracées sur le sable d'un rivage font dire à un homme, qui est en une Isle deserte, qu'il y a passé des hommes; pource que les ours, & les lions ne font point de semblables figures. Et ces grands Cieux avec tout l'émail de leurs estoiles, & cette terre avec tous les fleuves & les mers qui l'arrousent ne nous feroient pas dire, *Dieu a necessairement passé par ici*; Si la grande école du monde & de la voix

Cleomed. lib. 4. de mundo. Hoc autem omne in venisse summa sapientia est, effecisse virtutis invicta, Galen. l. 3. de usu partium. cap. 10.

Tout contribuë à la connoissance de Dieu.

voix publique de la nature ne passent aux sciences, elles portent toutes sur leur front les marques de la Divinité. La Mathematique te monstre le poinct qui fait toutes les lignes; l'Arithmetique l'unité qui fait tous les nombres pour te dire qu'il y a un Createur qui est le centre & le principe de toutes les creatures;la Geometrie represente le compas qui a un pied stable dans le centre, & l'autre mouvant, pour te representer la fermeté de l'estre non creé, & l'instabilité de toutes les choses creées; l'Astrologie te propose ses mouvemens si reglez & si mesurez:la Musique ses harmonies; la Philosophie ses ratiocinations; l'Eloquence ses discours; la Mechanique tant d'ouvrages & d'industries nompareilles, pour te faire connoistre les effets de cét estre increé qui travaille dans toute la nature sans rien perdre de son eternel repos. La connoissance d'un Dieu est donné à l'ame comme un appennage de sa naissance, jamais Dieu ne sera caché, jamais il ne manquera, toûjours il sera entendu, toûjours il sera escouté, toûjours il sera veu. Herodes & Neron l'ont conneu sans se pouvoir dépoüiller de cette science. Les Polyphemes l'ont creu dans l'obscurité de leurs cavernes, lors qu'ils avoient encore la chair humaine sous la dens. La conscience leur en a dit de nouvelles, personne n'en est venu encore à une telle fureur, qu'il ne reconnoisse quelquefois sa dependance dans la frayeur d'un esprit troublé de l'image de ses crimes. Rien ne se trouvera de si connoissable que Dieu qui fait connoître toutes choses, & cependant l'ingratitude des hommes l'a reduit en ce poinct dans le monde qu'est le plus méconnû de toutes.

Tertul. adversus Marcion. l. 1. c. 10. Anima à primordio conscientia Dei dos est.

VIII. C'est la plus brutale des méchancetés de ne vouloir pa connoître celuy qu'on ne peut ignorer.

'ngratitude
:e l'homme
envers Dieu.

rer Nostre ignorance est convaincuë par ses lumieres, & nostre ingratitude opprimée par sa bonté. Et puis un homme demande si Dieu gouverne toutes choses, pourquoy ceci, & pourquoy cela, pourquoy du mal, & des mauvais, & pourquoy tant de miseres dans la vie des mortels? Il veut sçavoir les causes de la volonté de Dieu qui n'a point de causes, mais qui est la premiere de toutes les causes; & doublement stupide qu'il est, il se plaint des maux qu'il a fait naître, & accuse Dieu du neant, d'autant que sa misericorde n'a point à toute heure les foudres en main pour chastier ses crimes Il est contraint de confesser un estre souverain, auquel il doit tout ce qu'il est, & en le confessant il se sert si negligemment, qu'il vaudroit quasi mieux n'avoir point de Dieu, que d'en croire un pour le faire l'objet de son mépris.

Qui nous ressuscitera la bouche d'Isaye, pour dire encore une fois. Escoutez Cieux qui roulez sur nos testes tout en astres, & en lumieres. Escoute terre qui a tremblé tant de fois pour l'horreur que tu avois des crimes de tant de mortels. Pour dire vray, dit le Createur, quand je n'aurois autre titre de recommandation envers l'homme que moy-même, que mon sceptre, mon domaine, & ma dignité, toûjours me devroit-on de l'honneur & de la reconnoissance. Mais écoutez ce que j'ay fait: J'ay nourri des enfans avec des douceurs nompareilles; je les ay élevez, & portez dans le sein de ma Providence avec des tendresses qui ne se peuvent dire; & pour cela j'ay merité d'estre méprisé par ceux là mesmes à qui j'ay imprimé les rayons de ma gloire sur le front. La seule oubliance est insupportable à l'amour: & que dirons-nous du mépris? Que dirons-nous de l'injure? Il n'y a excellence

ny perfection en moy qui n'ait esté attaquée, & contrepointée, ô homme, par tes vices! tu as combattu l'immensité de mon Estre, par tes avarices, & tes ambitions, qui n'ont point de limites, mon infinité par tes concupiscences dereglées, qui vont jusques dans l'infiny; mon immortalité par ton inconstance; mon eternité par l'amour des choses perissables; ma puissance par tes foiblesses, & tes lâchetez; ma sagesse par ton ignorance; ma perfection par tes manquemens; ma sainteté par tes vices; ma largesse par ton ingratitude; mon domaine par ta tyrannie; ma providence par ta stupidité; ma misericorde par ta dureté; & ma justice par ton iniquité.

Ie ne me plains pas des Mores, & des Arabes, qui m'ont persecuté: je me plains d'estre navré dans ma propre maison par mes enfans dénaturez. S'il failloit que j'endurasse les contradictions de tout le monde, veritablement, ô Chrestien! ta main devroit estre la derniere levée contre moy.

Le bœuf, tout brutal qu'il est, reconnoist son maistre, l'asne cherit la crêche de celuy qui le possede; que dis-je? les bestes sauvages qui ont toûjours quasi le carnage & le sang sous les griffes, s'aprivoisent par les bien-faits, & tu t'endurcis par ma liberalité. Qui a-t'il de plus méchant & de plus insupportable que de voir un serviteur s'élever contre son maistre dans son propre logis, lors qu'il mange encore de son pain, & qu'il tremble encore sous ses verges? N'est il pas temps d'adorer d'une reverence tres-profonde celuy que tu ne peux comprendre; de moüiller la terre de tes larmes, & appaiser le Ciel par ta penitence, & dire: [Malheur au temps auquel je ne vous ay pas connû! Malheur à l'aveuglement qui m'a fait vous mécon-

Tertull. adversus Marcion. l. 1. c. 23.

noistre ! Malheur à la surdité qui a fermé mes oreilles à vos saintes paroles. Aueugle & sourd je me jettois à corps perdu parmy tant d'objets des creatures du monde, & des beautez qui ne seruoient qu'à m'en laidir. Vous estiez avec moy, & je n'estois pas avec vous, & tout ce qui ne peut estre sans vous me tenoit estoigné de vous. C'est trop tard commencer à vous connoistre, & trop tard commencer à vous aimer; ce sera pour ne finir jamais que dans celuy qui finit toutes choses.]

EXEMPLE II,
Sur la Seconde Maxime,

L'Empire de la Divinité sur les ames infidelles,

ANTIOQVE LE THEOMAQVE, ou l'ennemy de Dieu.

Tirée de l'Escriture sainte de S. Hierôme sur Daniel, de Joseph, &c.

IL seroit bien difficile de trouver une ame plus prostituée à l'impieté que celle d'Antioque surnommé le Theomaque, & un cœur plus saisi de la crainte d'une Divinité que celuy d'Eleazar. C'est pourquoy comme la rencontre des temps & des combats les a si bien oppposez, nous les proposerons en cette Histoire. Cet Antioque qui s'est rendu tant signalé dans la sainte Ecriture par l'excez de ses méchancetez, sembloit avoir tiré l'impieté de sa naissance : car les Antioques ses peres s'estoient desia fait nommer les Sauveurs & les Dieux de la terre.

Antioque esprit politique, qui n'avoit autre Dieu que l'ambition.

C'estoit un esprit fier, couvert & rusé, intelligent, hardy, entreprenant, qui montra dés ses jeunes années, n'avoir point d'autres Dieux que les sceptres,

sceptres, ny d'autre Paradis que la joüissance des Empires. Son Pere Antioque le grand luy avoit donné cette leçon ; car c'estoit un Prince remuant, mais avec plus de jugement que son fils ; qui ne cessa d'inquieter ses voisins, & de muguetter le Royaume d'Egypte par armes & par finesses, jusques à tant que les Romains rognerent les aisles à ses ambitions, tant pour arrester le cours de sa trop grande puissance, qui se rendoit redoutable à l'Empire, que pour le punir des intrigues qu'il avoit euës avec Hannibal. Il fut contraint à raison de quelques accords, & transactions de paix, d'envoyer son fils à Rome en ôtage, qui est cét Antioque dont nous parlons.

Ce jeune Prince, qui portoit déja en sa teste les desseins des Empires, ménagea cette occasion, & tirant son bon-heur de la necessité des affaires de son Pere, apprit là dedans tous les ressorts des puissances souveraines de la terre, & commença à regarder les Romains comme les Dieux de l'Vnivers. D'autre part Scipion & tous ces autres grands Capitaines estoient bien aises de faire voir au peuple le rejetton des Roys d'Asie, comme on montreroit un jeune lion enchaîné ; & voyant qu'il estoit assez vain, ils ne luy épargnoient point les menus complimens & les fumées de la Cour, mais ils retiroient tousiours par devers eux le haut bout de l'authorité, & tiroient profit de toutes les affaires.

Il est donné en ôtage aux Romains.

Prudence des Romains.

Durant le sejour qu'il fit à Rome, son Pere Antioque le Grand accablé sous le faix de ses ambitions, trouva la fin de toutes ses pretensions au tombeau : & son fils aisné Seleucus luy succeda, qui eût la vie courte & le regne assez malheureux. Ce fut alors que le jeune Antioque sentit une grande

demãgeaiſon de regner avec plus de puiſſance que n'avoient fait tous ſes ayeuls ; car ayant bien-toſt appris les nouvelles de la mort de ſon frere, qui luy laiſſoit le Royaume d'Aſie, & ſçahant que ſa ſœur Cleopatre mariée au Roy d'Egypte eſtoit vefve & mere ſeulement d'un petit fils, duquel il eſperoit ſe pouvoir facilement défaire, il eut une violente paſſion de joindre les deux Empires, & les unir ſous ſa puiſſance. Or comme le Royaume de Syrie appartenoit à ce petit pupille fils de ſa ſœur : il y entra d'abord avec une grande modeſtie en qualité de tuteur & de regent, & non pas de Roy , ayant fait auparavant diſpoſer les eſprits du peuple par Attale & Eumenes qui lui rendirent de grands offices en cette pretention. Ce loup couvert de la peau d'un agneau penſoit entrer par les meſmes voyes au Royaume d'Egipte, écrivant à ſa ſœur:

Qu'il ſembloit que les Dieux, l'avoient jetté dans les eſpines, au temps auquel les Roys de ſon âge ne marchent que ſur les violettes & ſur les roſes. Qu'eſtãt abſẽt du Royaume il avoit reçeu les triſtes nouvelles de la mort du Roy ſon tres-honoré Pere, & enſuitte de ſon frere bien-aimé, dont il euſt voulu allonger les jours de ſes propres années. Mais que rien ne l'affligeoit tant que de la voir vefve & chargée d'un enfant dont les mains ne ſeroient pas ſi toſt propres à manier un ſceptre. Voilà pourquoy il avoit deſia pris la tutelle du Royaume de Syrie, qui eſtoit le bien de ſes Peres, & duquel elle avoit droit par tiltre de doüaire. Au reſte, quoi qu'il étoit fort chargée de 2. Royaumes, il ne perdoit pas le courage de partager rencor ſes ſoucis à celuy d'Egipte, puiſque outre la charité envers les ſiens, l'uſage continuel des affaires qu'il avoit traitées à Rome dans la plus ſçavante Echole du monde, luy avoit acquis quelque addreſſe & quelque

expe

experience en la conduite des Royaumes. Qu'il la vouloit faire regner dans les grandeurs & les delices d'une florissante Cour, & mettre tout le monde à ses pieds, sans qu'elle eût autre peine que de voir ses soûmissions, comme les Dieux voyent la terre du Ciel, & qu'il luy seroit un aussi fidelle Regent, comme il avoit toûjours esté bon frere.

Cleopatre avoit esté donnée en mariage à Ptolomée Epiphane, & jettée comme une amorce par le Pere, pour attaquer le Royaume d'Egyte, sous esperance qu'il avoit, qu'ayant estudié en son école, elle gouverneroit son mary, & feroit venir le Nil à l'Euprate. Mais comme elle eut ouvert les yeux, elle trouva que sa chair luy estoit plus proche que se chemise, & maintint toûjours son mary, & son fils contre les desseins de son Pere. Elle qui connoissoit l'esprit da son frere rusé & ambitieux jusques à la rage, voyãt qu'elle ne pouvoit pas posseder la Syrie, où il s'estoit desia rendu le plus fort, laissa couler doucement, sous ce tiltre imaginaire de Regnence, ce qu'elle ne pouvoit plus tenir; mais pour ce qui concernoit l'Egypte, elle fit rêponse:

Prudence de Cleopatre contre les finesses de son frere.

[Qu'elle le remercioit tres-humblement de la compassiõ qu'il portoit à sa viduité, & que les Dieux qui donnent les racines plus profondes aux arbres qui sont les plus agitez des vents, luy fourniroient assez de courage pour soûtenir de si rude secousses. Que pour ce qui cõcernoit le Royaume de Syrie, sa prevoyãce avoit prevenu les bonnes volõtés qu'elle avoit pour luy, ayant deliberé de luy en mettre la regnẽce entre les mains. Mais quand à l'Egypte qu'il n'estoit point de besoin qu'il dérobast à la verdeur de sõ âge les plaisirs, qu'il luy sont si bien acquis, pour prendre tant de fâcheuses commissiõs en un Royaume estrãger, où il ne seroit pas regardé cõme les Ptolomées,

Que son peuple étoit un peu ombrageux, & se défioit de la domination des externes : ce qui luy pourra donner du mécótentemét dans la sincerité qu'il apporteroit au bien de ses affaires. Au reste qu'elle étoit assistée d'un bō cōseil, avec lequel elle esperoit maintenir ses peuples dans une profonde paix, & eslever son fils au sommet du bon-heur de sa naissance, & que ce luy seroit tousiours une singuliere cōsolatiō d'etre asseurée des bonnes volontez qu'il auroit pour son Estat, & de vivre avec luy dans une parfaite intelligence.]

Antioque qui ne trouvoit pas son compte dans la lettre de sa sœur mit bas la peau de brebis pour prendre celle de lion, & commença à faire guerre ouverte pour envahir le Royaume d'Egypte. Ce qui fit que Cleopatre se jetta promptement en la protection des Romains, quoy qu'elle ne doutast pas que son frere n'y eust pratiqué bien des appuis & de la creance: mais elle sçavoit d'autre part qu'ils favorisoient la justice, & prenoient volontiers en main les causes de vefves, & des orphelins.

Equité du Senat Romain en support des vefves.

Et de fait le Senat de Rome, soit pour l'integrité de ses mœurs, soit pour tenir en balance les sceptres qui regnoient dessous luy, & ne rendre personne trop grand au prejudice de sa puissance, se ietta du costé de la vefue: & fit commandement au Roy Antioque de se retirer de l'Egypte; Luy qui sçavoit cajoler les hommes voulut endormir Popilius Lenas, qui estoit deputé pour le senat pour vuider cét affaire, & demanda quelque delay pour faire retirer ses troupes tout à loisir, à dessein de couler ainsi le temps pour renoüer ses desseins.

Actions notables d'un Ambassadeur.

Mais l'autre qui estoit un homme resolu, & qui ne se payoit point de parole, se servant d'une baguette qu'il tenoit en main, traça un cercle autour d'An

d'Antioque;& l'enferma dedans, luy disant [Il n'y a qu'un mot,devant que vous sortiez de là, il se faut resoudre necessairemét,ou à la paix avec vostre sœur ou à la guerre contre le Senat & le peuple Romain.] Luy voyant qu'on le pressoit si vivement, en passa par où l'on voulut, écrivant au Senat. [Qu'il estimoit la paix, qui venoit de leur part plus glorieuse que toutes les victoires,& qu'il écoutoit leur Ambassadeur,cóme si les Dieux luy parloiét du Ciel,]imitant en cela les courtisans les plus souples, qui au lieu de témoigner leur mécontentement contre les puissances, rendent graces d'avoir esté battus.

Complaisance masquée.

Si est-ce qu'enrageant de dépit de voir qu'une si belle proye luy échappoit des mains,il alla décharger toute sa colere sur les Iuifs, comme ceux qui font porter la peine à leurs domestiques, des pertes qu'ils ont fait au jeu. Il en vouloit à cette nation religieuse; & par le motif de son impieté, & par raison d'Estat,les supçonnant d'avoir eu plus d'inclination au party du Roy Ptolomée. Voilà pourquoy il entra dans Ierusalem comme un lion enragé avec de grandes troupes, pilla d'abord la ville & le Temple, n'épargnant ny le profane ny le sacré, devora les richesses excessives, & plongea les ardeurs de sa colere dans le sang & les larmes de quatre vingt mille hommes, qui furent partie égorgez,partie vendus,partie mis à la chaîne, sans pouvoir assouvir sa cruauté.

Persecution horrible des Hebrieux.

Car ensuite vinrent ces Edits impies & sanglants, qui prirent Dieu à partie, avec une haine determinée,& lâcherent la bride à l'impieté,jusques à vouloir effacer toutes les marques de la Religion. Les ruës de Sion estoient pleurantes, les Prestres bannis ou massacrez, les Autels renversez, les Temples soüillés d'ordure,& d'impudicités,de gens abomina-

bles qui renouvelloient les sacrifices de Beelphegor & de Bacchus dans le Sanctuaire, qui avoit esté inaccessible aux yeux mortels. *L'abomination de desolation* predite par le prophete Daniel, qui étoit une statuë de Iupiter Olympien, se voyoit plantée dans ce lieu sacré à la veuë de tout le monde. Les livres de la loy estoient courus par toutes les maisons & livrez aux flammes, les jours de festes changez en Bacchanales, tout exercice de pieté interdit avec les foüets, les roües, les flammes, jusques-là que deux pauvres meres ayant esté trouvées administrans la circoncision à deux petits enfans, furent traînées par la ville, ayant leur pitoyable progeniture penduë au col, & en cette façon jettées dans un precipice.

Toute la ville n'étoit plus qu'une face de gibets, & de boucheries, les Payens assistez de quelque faux freres, conspirans à faire executer ardemment les Edits du Roy. Ce fut alors que parut le combat d'Eleazar, & les sept petits Machabées, lequel est descrit si dignement dans l'Ecriture, dans Ioseph, & dans les Peres de l'Eglise, que ce seroit une chose superflue de se vouloir estendre là dessus avec un plus ample discours. Ie dis seulement que si Dieu permettoit qu'on vist d'un costé l'ame effrenée d'un homme ennemy de toute pieté, d'autre part il faisoit contempler un merveilleux spectacle de la crainte & du respect qui estoit rendu à son nom en la personne des fidelles.

Quel prodige de voir un vieillard âgé de quatre vingts & dix ans, des premieres maisons de sa nation, sçavant en la loy, & d'une face Angelique, qui alloit au supplice tout en riant ; comme il fendoit le cœur de compasion à ceux-là mesmes qui presidoient à cette execution, quelques uns luy per-

ſuadoient de aire ſeulement contenance de manger de la chair de porceau,pour contenter le Roy. Mais luy regardant le vray point d'honneur: [La blancheur,*dit-il*, de ce poil venerable, dont ma teſte eſt couverte,apres avoir vieilly dans les exercices de la Religion,ne m'appréd que trop mon devoir.Ce n'eſt pas le fait d'Eleazar de feindre l'impieté ; mais de profeſſer la vertu. A Dieu ne plaiſe que je demente la Loy de mon Dieu,que je des-honore l'eſcole & la doctrine,en laquelle j'ay eſté nourry,& que je ſerve de ſcandale à cette jeuneſſe à qui Dieu veut faire aujourd'huy un theatre de ma conſtance:l'honneur de ma vie paſſera juſques aux cendres de mon tombeau & mon ame s'évolera de ce corps toute innocéte sás porter l'infidelité dans le ſein de mes Peres :]Puis comme on le bourelloit ſous le cliquetis des fouëts, & ſous l'ardeur des flambeaux, il adoûta ; [Mon Dieu qui ſçavez tout, vous n'ignorez pas que pouvant m'affranchir de la mort, pour ne manquer à voſtre crainte, je manque à la vie. Je vous faits le dépoſitaire de mon eſprit,qui ſort des mébres deſchirez ,aimant mieux mourir bourrellé de tous coſtez que de vivre un ſeul moment infidelle.]

Apres Eleazar,marchoit cette glorieuſe mere des Machabées,portant un eſprit d'homme en un corps de femme. Elle entra toute la premiere au combat, quoy qu'elle n'arriva que la derniere à la couronne,& mena ſept enfans à la mort comme à la vraye ſource de l'immortalité. Cette bonne ame eſtoit entre deux braſiers,l'un de l'amour naturel, & l'autre de la Charité de Dieu:tous deux combattoient, mais il n'y en avoit qu'un qui ſurmontoit pour la faire monter ſur tout ce qui eſtoit au deſſous de Dieu.

Comme elle vivoit en ſept ames, elle s'immoloit

en sept corps,elle voyoit arracher la langue à l'un, couper les extremitez des pieds & des mains à l'autre,enlever à celui-ci la peau de la teste toute sanglante,celui-là jetté dans une chaudiere boüillante: enfin elle les contemploit tous égaux en supplice, comme elle les égaloit en amour. Elle tendoit tantost l'un aux bourreaux , tantost elle recevoit le sang sur ses habits , tantost les membres tronçonnés entre ses bras, elle combattoit en tous & pour tous, n'ayant autre peur que celle de leur délivrance. Et comme elle craignoit extrémement pour le plus jeune de ses fils , elle lui montroit le Ciel , & ses mammelles,les unes pour l'avoir nourry , & l'autre pour le devoir glorifier.Quand elle le vit mort , ce fut lors qu'elle pensa l'avoir enfanté , & qu'elle le suivit plus courageusement au supplice. Mere incomparable , dit S. Augustin , qui sçavoit ce que c'estoit de posseder des enfans,puis qu'elle ne craignoit point de les perdre. Mere des Martyrs , & huit fois Martire , qui a égalé ses triomphes à ses enfans , & sa gloire à l'éternité.

Punition de l'impie Antioque.

Enfin comme apres tout ce grand ravage Antioque se fut retiré,le Dieu vivant , qui suivoit cét impie à la trace , & qui lui portoit deja dans les yeux les éclairs de sa justice,suscita Mathatias & ses enfans , qui avec une petite poignée de gens rendirent au temple la sanctification,& la liberté à leurs citoyens , apres avoir defait en quatre rencontres quatre armées Roiales.

Cét homme perdu , & qui n'avoit aucune Religion,quoi qu'en apparence il fist profession de celle des Grecs:s'en alla dans l'Emaide attaquer un temple de Diane , où l'on gardoit de grands thresors:mais il fut si mal mené qu'il retourna plus viste qu'il n'estoit venu,chargé de confusion, & dás peu

peu de temps il apprit la déroute de ses armées, & la victoire des Iuifs, d'où il entra en des fougues si desesperées, qu'il se resolut de se rendre à grandes journées en Ierusalem, & ne faire plus de toute la ville qu'un tombeau.

Mais la main de Dieu avoit desia marqué le sien, car il arriva comme il estoit dans son carrosse, que ses chevaux épouvantez extraordinairement de la rencontre & du cry d'un Elephant, luy donnerent de si rudes secousses qu'estant porté à terre, il en receut une blessure mortelle ; le feu & le venin se coulerent si avant dans ses playes, qu'il sembloit brusler tout vif comme un damné, sentant des douleurs inoüyes en tout son corps, qui devint une fourmiere de vers, & ayant l'esprit agité de spectres, & de furies, qui ne luy permettoient aucun repos : Ce fut alors que ce miserable Atheiste revenant à soy, apres une yvresse de tant d'années, dit cette parole JUSTUM EST SUBDITUM ESSE DEO, ET MORTALEM NON PARIA DEO SENTIRE : Advoüant qu'il y avoit un grand *Dieu, auquel il se falloit soûmettre, & iamais n'aller du pair avec luy.* Et estant au lit de la mort, il connut que l'impieté avoit esté la source de tous ses maux, & si Dieu luy rendoit la santé, il rempliroit Ierusalem de dons & de merveilles, jusques à se faire Iuif, & preschoit par tout la gloire du Createur. Mais les portes de la Misericorde estoient deja fermées à ce déloyal, qui n'avoit pas une vraye repentance : son heure estoit venuë, qui le fit mourir tout consommé de pourriture insupportable à son armée, qui n'en pouvoit plus sentir la puanteur, ennuyeux à soy-mesme, & execrable à la memoire de tout le genre humain. Ioseph Gorjon.

Les Prophetes & le Saints Peres l'ont traité

comme

comme un damné, & comme la figure de l'Ante-christ: pour apprendre aux impies de toute la conduite de cét homme, que personne ne se retire de Dieu que pour fuïr sa misericorde, & tomber entre les mains de sa justice; qui poursuit les libertins par delà les portes d'Enfer.

MAXIME III.

De l'Excellence de la Divinité.

LA COUR Profane.	*LA COVR Sainte.*
Que les Grands sont les Dieux du siecle, dont il faut adorer les faveurs.	Que toute grandeur est chetive devant la Majesté de Dieu, qui est seule adorable.

Diverses opinions de la Divinité.

IL n'y a rien qui ait plus ébarrassé l'esprit des hommes depuis le commencement du monde, que les diverses opinions de la Divinité, puis que les Sages du siecle apres avoir épuisé leur suffisance sur cette question, n'ont rien trouvé de plus certain que leur incertitude. On s'étonne pourquoy la connoissance du vray Dieu estant si importante à l'homme, a esté obscure tant de siecles, & couverte d'un grand abysme de tenebres à ceux là qui s'estimoient les plus clairs-voyans dans la connoissance de toute la nature. Mais qui ne voit que c'est une manifeste punition du peché, & un tres-juste effet de la vengeance Divine, qui a permis que la verité fust cachée à l'homme, d'autant que l'homme s'estoit voulu cacher

cher à la verité, jusques dans l'ombre de la mort, & dans le neant? *Ils se sont evanoüis dans leurs pensées* disoit l'Apôtre : *& leur cœur insensé a esté obscurcy.*

Mais ce qui est encor icy bien considerable, c'est que Dieu a traité de tout temps les impies comme les damnez ; car ces mal-heureux esprits qui sont condamnez aux Enfers, ont une idée de la beatitude qu'ils ont perduë, laquelle leur sert de bourreau : & les infidelles apres le naufrage de la Foy, & de la verité qu'ils ont abandonnée, ne laissent pas de retenir toujours une opinion de l'Excellence de la Divinité, sans sçavoir qui elle est, ny à quoy ils se doivent arrester. C'est en quoy Pline estimoit l'homme beaucoup plus miserable que les bestes : car les animaux qui ne sont pas faits pour la connoissance & la joüissance d'un Dieu, ne s'inquietent de rien, & ne querellent personne là dessus, se contentans de joüir paisiblement des faveurs innocentes de la nature. Mais la curiosité que l'homme a eu dans tous les siecles, de s'informer de l'état de la cause souveraine, est une forte conviction de son infidelité. Il se sent obligé de rechercher la connoissance de Dieu, laquelle selon Tertullien, est le premier habillement de l'ame : mais cette connoissance le suit, tant qu'il renonce à la Foy, à l'innocence, & à la raison, qui sont les premiers ressorts de la vie intellectuelle.

Dieu dés cette vie traite les impies à la façon des damnez

De là est venuë cette grande diversité des Dieux, entassez les uns sur les autres par les Gentils : car la pauvre nature humaine accablée en partie de la grandeur de cét Estre souverain, en partie aussi offusquée par son ignorance, par sa misere, & par son peché, ne pouvant entendre d'une seule atteinte d'esprit un Dieu tres-unique, & tres-simple, en a fait une dissection impertinente, s'estendant en

Diversité des Dieux

Plin. l. 2. c. 7.

autant

autant de parties qu'il y avoit d'erreurs ſur les autels de la Gentilité, chacun au reſte prenant à tâche d'adorer ce qui gattoit le plus ſon imagination, ou ſa ſenſualité. Ceux qui eſtoient plus ſpirituels ont divinisé les vertus, comme la Pudicité, la Concorde, l'Intelligence, l'Eſperance, l'Honneur, la Clemence, & la Foy D'autres plus groſſiers ſe ſont attachez au culte des animaux, comme les Egyptiens, D'autres, qui eſtoient ſans doute des eſprits folets, ont faits des Dieux en forme humaine; les uns vieux, les autres jeunes, les autres touſiours enfans: ils les ont faits maſles & femelles, blancs, noirs, aiſlez & boiteux. Ils ont faiț ſortir les uns d'un vent, les autres de la mer, & les autres des rochers. Ceux qui eſtoient plus craintifs & plus ſuperſtitieux ont adoré la fiévre, & les tempêtes; non pas par eſtime de leur excellence: mais par frayeur de leur malignité. Ils ont porté leurs Dieux enfermez dans des anneaux, & ſe ſont quelquefois ſoûmis à des monſtres, ſe privant du repos & du repas, pour contenter leur ſuperſtition. C'eſt la miſere que Saint Auguſtin déplore en la Cité de Dieu, aprés Pline l'Hiſtorien, & autres Autheurs qui ont traitté ſur ce ſujet.

Dieu des flatteurs.

Mais ceux qui parmy cette grande obſcurité de ſectes s'eſtimoient des plus gentils, & des plus déliez dans la converſation prenant d'autres voyes, & s'ennuyant des vieilles ſuperſtitions, commencerent à canonizer les Empereurs, les Princes, & les Grands de la terre, diſant qu'il n'y avoit point de Divinitez plus viſibles & plus favorables que celles-là, puis qu'ils ſe faiſoient tous les jours les diſtributeurs de la gloire & des fortunes du ſiecle.

Punition remarquable de la flatterie.

Les Atheniens, qui ſe vantoient d'eſtre les eſprits les plus deliez de la terre, ſe laiſſerent bien-toſt

aller

aller à semblables flatteries, dont nos avons un trait fort remarquable dans Seneque, qui nous apprend que Marc-Antoine, qui estoit un Prince extrémement dissolu, fut incontinent appellé le Dieu Bacchus par ses flatteurs, & il estoit desia parvenu à une telle effronterie, qu'il permettoit qu'on gravat ce nom sur la base de ses statuës. Voilà pourquoy comme il faisoit son entrée en la ville d'Athenes, tous les gens de qualité luy allerent au devant, & se voulans rendre complaisans, & par humeur, & par une ambition de gentillesse, ils ne manquerent pas de le traiter du nom de Bacchus; mais voulans encore l'encherir par dessus les autres peuples, ils ajoûterent qu'ils lui offroient de bon cœur leur Minerve en mariage, qui estoit la Deesse Patrone de leur ville, laquelle avoit refusé tous les Dieux.

Ce Prince ne fut point estourdy de ce compliment; car il repartit promptement qu'il agreoit leur offre : mais que comme Minerve estoit une grande Deesse, il la falloit assortir convenablement à sa dignité; & partant qu'il leur ordonnoit de chercher six cens mille escus pour luy donner en mariage. Vn Athenien repliqua, là dessus, que Iupiter son Pere avoit pris la Deesse Semele, sans luy demander aucun argent. Mais cela ne servit de rien, cette flatterie leur cousta une si grande somme d'argẽt qu'il fallut apres exiger parmy la clameur du peuple, plusieurs arrachans des pasquils aux statuës d'Antoine pour effacer les fausses loüanges par un vray blâme.

Si tous les flatteurs étoient punis à proportion, le nõbre en seroit bien petit: mais puis qu'ils trouvent des recompenses, où les autres n'avoient que des punitions, ce n'est pas de merveille si les siecles se sont tous fondus dans une servile complisance. Iamais on

on ne vid un Christianisme plus né à la servitude. On quitte ce grand œil de la Providence Divine, & tous les sentimens de la Religion pour s'attacher aux hommes d'or & d'argent. On ne cesse de les deïfier, & il faut confesser que la faveur des grands & des riches du siecle, est aujourd'huy une fausse Divinité, qui reçoit de l'encens & des victimes, quasi de toutes sortes de mains. Neantmoins celuy-là est maudit dans le Prophete, qui met sa confiance en l'homme, à l'exclusion de Dieu, & pensant s'establir fermement dans le cours des affaires du monde, se fait un bras de chair & de foin, pour élever des fortunes qui s'évanoüiront comme des phantomes.

Pour cét effet, je desire vous representer icy quelques traits de la grandeur de Dieu, pour les opposer à la bassesse, & à l'infirmité des plus grands hõmes de la terre, afin que nous apprenions de ce discours à nous remplir d'une tres-grande estime de la Divinité, & de la connoissance du neant de toutes les plus riches magnificences de la terre.

La grandeur de Dieu comparée à la bassesse des Hommes.

Dieu est celuy qui est. *S. Bern. l. 5. de Consid.*

TOutes les loüanges des grandes choses se terminent en un grand mot : & tant plus une loüãge est simple, d'autant moins faut-il de paroles pour l'exprimer. De qui devons nous apprendre à parler de Dieu, sinon de Dieu mesme ? Et qu'apprenons nous de luy, sinon qu'il est celuy qui est ? C'est peu dire, & c'est tout dit. Car comme S. Bernard a excellement remarqué. Appellez Dieu bon, appellez le Grand, appellez le Bien-heureux, appellez le

le Sage? Appellez tout ce que vous sçauriez dire de semblable, vous le trouvez enfermé dans cette parole. *Ie suis celuy qui suis.* Adjoutez à cela une centaine d'attributs, vous ne vous éloignerez pas de l'estre : si vous les dites vous n'y adjoûtez rien : si vous ne les dites pas, vous n'en diminuez rien.

Saint Denys rend une particuliere raison de cecy; lors qu'il dit que l'estre est la premiere & la derniere couche de la nature, le plus intime, le plus necessaire, le plus independant, le plus simple, & le plus parfait de tous les sujets du monde. Voila pourquoy le Pere celeste ne pouvoit rien dire de plus à propos de luy mesme, sinon ; *Ie suis celuy qui suis.*

Parlons dont icy de l'excellence de l'Estre de Dieu compris sous ces paroles : & luy opposons la caducité & la nullité de nostre estre, afin que penetrez de la grandeur du Tres-haut, nous fondions dans l'abysme d'une profonde humilité. Grandeur de l'estre. *Ego sum qui sum.*

II. Nostre premiere bassesse, & qui est bien capable d'humilier ceux qui sont les suffisans dans le monde, est que nous avons esté une eternité dans le neant. Car si vous allez tousiours montant jusques à la source des temps, aprés que vous aurez compté les millions de siecles, vous ne trouverez que des labyrinthes, & des abysmes de cette grande eternité sans aucun bout ; & quand vous representerez à vostre pensée tout ce temps-là qui vous a precedé, soit réel, soit imginaire, vous serez honteux de voir tant de millions d'années, où vous n'aviez pas seulement l'estre d'un festu, d'un papillon, d'un petit moucheron. Ce fils des Tyrans qui menace trancher des montagnes ; & de foudroyer des hommes, & qui pense que toute cette grande maison de nature n'est faite que pour luy, qui de- Eternité de neant, premiere humiliation de l'homme.

nore le monde par avarice,& le dissipe par le luxe, il y a trente ou quarante ans ne pouvoit pas seulement disputer de l'exellence avec une chenille.

Quelle foiblesse,& quelle confusion de l'estre humain ! Mais le vostre ô grand Dieu, n'a point de commencement ; s'il a veu éclore tous les temps de son sein,il leur a donné les mesures, & n'en a point pris d'autres pour luy que son eternité. On compte le commencement de la vie & du regne de tous les Cesars, mais des années de Dieu personne n'en peut tenir le registre, il n'est ni jeune, ni vieil, ni ancien, ni nouveau, contentez-vous de dire qu'il est eternel.

III. Le second chef de nostre infirmité est qu'aprés avoir eu l'estre pour un petit nombre d'années,nous serons à parler selon les termes du monde, une eternité dans le tombeau comme des corps confisquez par la mort,abandonnez aux vers, dépoüillez jusques aux os, pulverisez & consommez pour estre reduits en la masse des élemens d'où nous sommes sortis.Ie veux que l'ame soit immortelle,ce qui sert bien souvent à immortaliser ses peines. Ie veux que le corps doive ressusciter, si est ce que tous deux estans separez si long temps l'une de l'autre ne sont plus un homme, il faut advoüer l'axiome de saint Bernard : *Tout homme est reduit à n'estre plus homme.* Tant de personnes entrent & sortent tous les jours dans le monde comme des petites goutes d'eau dans la mer, l'Ocean ne s'en remuë point ny pour leur entrée,ny pour leur sortie. Seneque s'estonnoit comme on pouvoit dire qu'il y avoit des Cometes, qui presageoiét la mort des Grands.Il n'est pas croiable,dit-il que l'Univers s'interesse en la perte des particuliers,quand bien ce seroient des Monarques. Nous poussons tous comme la fueille de l'arbre & mourons

Humiliation de la mort.

Bern. c. 3. de anima.

In non hominem vertitur omnis homo.

mourons comme la feuille : nostre vie, ny nostre mort, ne porte point d'interest à ce grand Tout.

Voila ce qui abbesse bien l'orgueil des plus enflez, quand on s'imagine une biere, un tombeau, & qu'on pense à cette grande fosse où va fondre insensiblement tout le genre humain. C'est ce que Iob appelloit la pierre des tenebres: c'est ce que les Anciens nommoient le secret d'horreur. Les plus grands Princes de la terre ressemblent cette pierre precieuse d'Alexandre, qui estoit la plus excellente du monde dans la vigueur de son éclat, mais aussi-tost qu'on l'avoit couvert de poussiere, elle n'avoit ny force ny beauté, non plus que les autres pierres : tant hauts, tant riches, & tant magnifiques soient-ils, la poudre du sepulchre fait paroître qu'ils ne sont rié. Mais Dieu seul a l'immortalité sans dependence, parce qu'il est ce qui est. Tout ce qui peut estre & ne pas estre, a tousiours quelque temps assigné où il n'a pas esté, & auquel il ne sera plus. On peut pour le moins trouver un temps imaginaire, auquel les plus hautes dominations n'estoient rien, & pour ce qui concerne les hommes, il est aisé de leur donner des bornes, ausquelles & dans lesquelles ils ne seront plus hommes : mais de Dieu seul il faut dire avec verité. Ses années, non seulement ne de croissent pas, mais elles ne sçavent que c'est que de croistre. car l'eternité de Dieu, à proprement parler est trop longue & tres courte : tres longue en estenduë : car elle regorge sur tous les siecles : tres-courte, parce qu'en un poinćt elle possede tout ce qu'elle peut avoir dans l'infinité des temps, estant toûjours semblable au centre du cercle, qui regarde toutes les lignes sans se remuer d'une place.

Senec. l. 4. natur qq. cap. 1.

Lapidem caliginis. Iob. 28. 3.

Secretorium horroris.

Novatianus lib. de Trinit. c. 31.

IV. Nostre troisiéme aneantissement est que nous avons beaucoup plus de non estre que de l'estre,

L'homme a plus de non estre que de l'est.e.

comme dispute Platon : parce que si nous avons l'estre d'un homme, nous n'avons pour cela l'estre du Ciel, ny de la terre, ny des animaux ny des plantes; quoy que nous en ayons quelque ressemblance. Nous sommes bornez & limitez dans une essence particuliere, qui comprend une ame ignorante & avide, un corps caduque & fragile, une liaison fort estrange d'une nature mortelle, & immortelle, une alliance d'un rayon de Soleil avec un fumier, d'un esprit prompt subtil avec une chair tres-foible. Mais Dieu, qui est ce qui est, contient en soy tous les estres possibles, & qui plus est, contient sous la seule forme de la Divinité. Le monde est clair dans la lumiere des astres, brûlant dans les flammes, subtil dans les airs, coulant dans les veines eternelles des rivieres, stable sur la base de la terre, riche dans les minieres, fecond dans les plantes, épanoüy dans les fleurs, & tout cela parce qu'il est monde, & qu'il est creature; mais Dieu en un seul poinct, & sous une seule forme, enferme l'ardeur des Seraphins, la science des Cherubins, la Majesté des Dominations, la hautesse des Trosnes, l'excellence des Principautez, la force des Vertus, la surintendance des Archanges, les charitables offices des Anges, la grandeur du Ciel, la beauté des astres: l'éclat des lumieres, la vivacité du feu, la subtilité de l'air, la fecondité de la terre, les fraischeurs eternelles des fontaines, & tout ce que l'on pourroit dire de grand, de beau, d'agreable, Dieu, dis-je, le comprend sous ce grand Nom. *Ie suis celuy qui suis*. C'est ce qui faisoit dire à S. Augustin, *Cecy & cela est bon, ostez cecy & cela quand vous parlez de Dieu, & voyez le souverain bien! Ainsi vous verrez Dieu qui n'est pas bon par un bien emprunté; mais qui est le bien de tous les biens.*

Excellence de la simplicité & universalité de Dieu, en comparaison du monde.

Il est beau ce premier Estre, disoit Maxime de Tyr: & de vray c'est la premiere des beautez. Mais comment pensez vous qu'il soit beau? comme un pré tout parsemé de fleurs, ou comme un Ciel tout émaillé d'étoilles? Ostez-moy ce pré ces fleurs, ce Ciel, ces étoilles, Dieu n'est rien de toutes les choses creées; mais il est celui dont toutes les creatures tirent l'estre; la beauté la bonté la force, la liaison, & la durée; je sçay bien ce qu'il n'est pas: mais je ne puis pas dire ce qu'il est. Ie me contente de dire avec S. Bernard: *Dans ce grand Dieu tout est Dieu, & n'y a rien en luy qui ne soit luy-mesme.*

Aug. l. 1. de Trinit. cap. 3.
Maxim. Tyrius Or. de Deo.
In Deo non est nisi Deus.
S. Bern. de consid. lib. 5.

Mutabilité des hommes

Enfin nostre quatriéme misere est, que nostre estre estant si court & si mince, ne laisse pas d'étre traversé de tant de mutations, tant de vicissitudes, que nous pouvons dire qu'il n'y a rien quasi moins à nous que nous-mesmes. Tout changement, dit le Philosophe, emporte avec soy quelque image du non estre; & partant nous autres qui changeons à tous momens, nous ne sommes quasi rien en la nature qui soit asseuré. On ne sçait avec quel nœud ni avec quelles chaînes on doit noüer & enchaîner les hommes, tant ces Prothées sont changeants & variables. Les Sages nous changent, & en nous changeans ils se changent eux-mesmes. L'enfance devient l'adolescence, l'adolescence est ravie par la jeunesse, la jeunesse par la virilité, la virilité par les années penchantes, & ces mesmes années par la vieillesse. Si vous comptez bien, vous trouverez que chacune de ces mutations fait une espece de mort.

Comme le temps altere nos corps, mille autres choses font impression sur nos esprits, les humeurs, les passions, les conversations, les coûtumes, les rencontres, les vices, & les vertus nous transfor-

ment si souvent en d'autres hommes, qu'on peut dire que nous sommes les plus naturels portrais de l'inconstance qui soient en toute la nature. Il n'y a que Dieu qui puisse dire : *Ie suis le Dieu qui ne change jamais.* Il n'y a pas une seule petite ombre de vicissitude dans ce grand abysme de lumiere : comme il est un sans nombre, infini sans bornes, eternel sans flux & reflux du temps, aussi est il immuable sans augmentation ny diminution. Il demeure immobile chez soy, & renouvelle toute la nature hors de soy. Il ne prend rien des hommes qu'il ne leur ait donné L'estre luy est aussi propre, qu'il lui est eternel.

Malach. 6.

C'est une maxime de Theologie, que les formes simples qui d'elles-mesmes constituent une personne, ne font point de difference entre le sujet & la nature, c'est à dire, que Dieu est sa deité, sa vie, son eternité, & tout ce qu'il est sans diversité. C'est à faire aux choses composées de plusieurs pieces d'estre susceptibles de plusieurs formes, & en suite de diverses mutations : mais Dieu estant de toute eternité un acte tres-pur, comme il n'a que soy-mesme, ne peut avoir rien de different avec soy-mesme. Il n'a rien en soy de meilleur que soy : il n'a point de partie éminente l'une au dessus de l'autre : car il est sans parties & tout cela luy convient sous ce tiltre, *Ie suis celuy qui suis.*

S.Bern. lib. 5. de consid. Ego sum, qui sum, Deus spiritus est. Ioan. 4. Beauté de l'esprit.

V. Si vous n'estes encore assez esclaircis sur la grandeur de cét Estre souverain, & si vous demandez quelque chose de plus particulier, le Verbe vous dira dans saint Iean, ce qu'il a appris au sein de son Pere : *Dieu est Esprit* : Toute substance qui est au monde, & par dessus le monde est esprit, ou corps : mais comme le corps est bas & abject, aussi là beauté, la force, & l'Empire se trouve dans le domaine,

& dans les appartenances de l'esprit : c'est l'esprit qui fait tout, qui anime, qui agit, qui vivifie, qui gouverne tous les ressorts de la nature, qui fait de si grands miracles en des petits corps, & n'a rien de si miraculeux que luy-mesme. La meilleure partie qui soit en nous est l'esprit: & Dieu n'est rien qu'esprit, tout esprit, toute intelligence, toute raison, toute lumiere, disoit S. Irené. Mais quel esprit que Dieu le Pere & le Createur des esprits, qui est aussi relevé sur les plus hautes intelligences, que les esprits le sont sur les corps? *Iren. l. 5. c. 16.*

Nos esprits ressemblent le feu de nostre basse region, un feu grossier & materiel, qui ne peut vivre icy si on ne l'attache au bois, ou au charbon, à la glaisse du pourceau, ou quelque chose pareille. Mais l'esprit de Dieu est semblable à ce feu voisin des globles celestes, que les Philosophes maintiennent estre dix fois plus delié que l'air, & n'avoir besoin d'autre aliment dans sa sphere que de soy-mesme.

Si nous considerons les quatre perfections qui nous portent plus d'Idée de l'Essence divine, qui sont l'infinité l'immensité, l'immutabité, l'eternité, ce grand Esprit les possede par tiltre d'essence. Ne vous efforcez point de le comprendre! car il est infiny. Infiny, non en quelque façon, non par comparaison d'une chose à l'autre, non par puissance, mais absolument & actuellement infiny, comme un thresor tres ample & tres éminent de toutes les essences, & de toutes les perfections. Ne luy plantez point de bornes, car il est immesurable, & estendu par toutes les mesures sans aucune mesure : non pas par une estenduë locale, mais par une indivisibilité de presence. *Il est haut & immense. Il est dans tout l'Univers sans estre enfermé. Il est hors de l'Univers sans en estre exclus.*

Perfections de Dieu.
Magnitudinis eius non est finis. Psal 44.
Excelsus & immensus Baruc. 3.
Intra omnia, sed non inclusus extra omnia, sed nō exclusus.

Ne vous le representez point à plusieurs faces, si vous le pouvez representer en sa nature : car il est immuable. Ne vous informez point de son âge : car il passe l'eternité telle que vous la pourriez imaginer. *Le jour present ne passe point chez luy, & toutesfois il y est, puis que toutes choses sont en iceluy.*

Que si nous regardons les trois excellences qui concernent davantage à vostre advis, les mœurs divines, qui sont la sagesse, la bonté & la sainteté ; je ne dis pas seulement qu'il est sage, mais je dis que c'est l'abysme qui engloutit toutes les sagesses. Ie ne dis pas seulement qu'il est bon, mais je dis que c'est la source de la bonté : une source qui ne s'épuise qu'en soy méme : & qui coule continuellement hors de soy-mesme : je ne dis pas seulement qu'il est saint ; mais je dis que c'est la racine, l'objet, & l'exemple, & la forme de toutes les saintetez.

Psal. 95.

Enfin, si nous contemplons les éminences qui le relevent en consideration de la veuë qu'il a sur les choses externes, comme sont la puissance, le domaine, la prudence, la justice & la misericorde ; cét esprit est si puissant, qu'il peut tout, horsmis l'impuissance, si dominant, qu'il n'y a rien depuis le Ciel jusques à l'enfer qui ne flechise sous ses loix; si provident, qu'il a soin du plus petit papillon de l'air, aussi bien que du plus haut Cherubin du Ciel Empyré; si juste que sa balance ne panche ny d'un coté, ny d'autre ; si misericordieux, qu'il pardonne tout. O grand Dieu ! grand Esprit ! que vous estes terrible à nos connoissances, & que vous estes aimable à nos volontez ! Vous commandez de parole, vous ordonnez par raison, vous accomplissez par vertu tout ce qui est, & donnant la naissance à toutes choses, vous reservez à vous seul

l'eternité. Ne trouvez donc point estrange, si frappez de ces rayons qui ébloüissent les Seraphins, nous succombons à vos grandeurs, & si nous aymons mieux entrer par amour en vostre connoissance, que par connoissance en vostre amour.

VI. Regardons encore en finissant, cét esprit bienfaisant, qui remplit tout le Monde de sa bonté, & la répend sur toutes les creatures avec les douceurs nompareilles. Ne vous semble-t'il pas que vous voyez ce grand Ocean, qui fournit incessamment des vapeurs à l'air, & des eaux à toute la terre, se partageant à tant d'objets, & estant toûjours entier en sa grandeur, & toûjours reglé dans la mesure de ses courses eternelles : Il est unique en essence; mais bien divers en ses noms & en ses effects : comme il fait la ronde par tout l'Vnivers ; chacun luy donne des noms à sa façon. Les uns l'appellent Indien, les autres Persique, les autres Arabique, les autres Ethiopique, les autres Britanique, d'autres le surnomment d'epithetes toutes differentes, chacun l'estudie comme il peut : cependant il ne laisse pas d'aller tousiours son chemin, & non content de faire une ceinture à la terre, il fend les montagnes de Calpe, d'Atbyla ces fameuses montagnes d'Hercule, pour entrer dedans, & arrouser le monde de ses favorables liqueurs. Il court un grand chemin, il fait un grand circuit : Il dresse des Isles delicieuses au milieu de son sein, il s'enfle tantost d'une part, tantost il se retire d'une autre : il se colere, il s'appaise, il porte & engloutit les vaisseaux, il devore la terre, il tuë les flammes : il va tantost à longues erres par dessous le Monde, & raffinant ses eaux qui passent par tant de canaux, il fait des fontaines & des rivieres pour abbreuver tous les mortels. Et afin que rien ne manque à sa grandeur il

Beau rapport de Dieu avec l'Ocean.

monte au Ciel pour y faire des nuées, & y tenir de grands reservoirs d'eaux enfermées comme dans des crespes, pour donner apres l'esprit de vie aux arbres, aux plantes, & à toutes les productions de la nature. O qu'il est admirable ! & toutesfois ce n'est qu'une petite goutte de rosée en comparaison de l'Estre Divin. Dieu, qui est tout en toutes choses, ne pouvant estre assez connu de nous dans la simplicité de son essence est appellé d'une quantité de noms, signifié par une infinité de figures, representé en divers attributs & excellences inexplicables : & apres que nous avons dit tout ce qui se peut dire de luy, nous avoüons que jamais il n'est tant estimé qu'en l'estimant du tout incomprehensible. Non seulement il environne le monde de sa presence ; mais il le porte dans ses bras & dans son sein : il le forme en ses idées, il l'agence en sa disposition, il le penetre par sa vertu, il le maintient par sa conduite, & il l'affermit par sa puissance. Il est dehors & n'en est point exlus, il est dedans, & n'y est point contenu : il est dessous sans en estre ravallé, il est dessus sans qu'il en soit rehaussé : il establit les Sceptres & les Couronnes, il fait les Villes, les Provinces & les Monarchies, il dresse les Estats, il compasse les loix, derige les vertus, il allume les astres dans le Ciel, il taille la gaze des fleurs dans les prairies, & travaille en toute la nature sans jamais se travailler ; tousiours present, & tousiours secret, tousiours agissant, & tousiours en repos, tousiours cherchant, & s'il n'a disette de rien : toûjours aymant, & s'il ne brûle point : toûjours amassant : & s'il n'est jamais necessiteux : toûjours donnant sans perdre rien ; tirant tout à soy, & s'il n'a rien hors de soy. Vray Dieu, que disons nous quand nous disons Dieu !

Et

Et puis, ô pecheur ! tu veux encore lever la main armée contre ton Seigneur & ton maistre, contre un Dieu tout puissant, qui ne veut toutesfois en ton endroit paroistre puissant que pour te faire du bien ? Aveugle & insensé fugitif de l'Estre souverain dans la region du neant, & où iras-tu pour ne trouver les reproches de tes crimes ? Un chetif plaisir, un gain mal-heureux, une satisfaction de vengeance, une compagnie dissoluë t'enlevent du cœur de Dieu pour te donner en proye à tes passions. Tu veux adorer les faveurs des hommes, qui sont sembles à l'Arc-en Ciel ; lequel aprés avoir fait une si belle monstre de tant de dorures & tant de peintures, ne nous laisse rien que de l'eau & du mortier. Tu veux bâtir des fortunes sur un fond de vif argent, sur un fresle roseau, sur un homme qui porte tous les traits de la vanité. Tu veux chercher le Paradis au capitole, comme disoit Tertulien. Tu veux trouver le souverain bien à la Cour de Grands, & toûjours éloigné du Ciel & du Dieu des vivans ; tu ne tiens que des phantômes d'honneur, & des foibles images de contentement : *La force de Pharaon*, dit le Prophete Isaye : *sera ta confusion, & la confiance que tu as en l'ombre d'Egypte, sera l'opprobre de ton visage.*

Cælum in Capitolis quæritis aversi ab ipso Deo & Cælo. Apol. c. 4.
Isai. 30. 3.
Mich. 1.

Ne devrois-tu pas aujourd'huy quitter toutes tes superfluitez ? ne devrois-tu pas porter le sac & la cendre de la Penitence, aprés avoir ensevely les enfans de tes delices, tes amours & tes vanitez, qui t'ont porté si haut dans l'oubliance des biens eternels ? Si Dieu est l'Estre des estres, pourquoy te plais-tu à faire tant de neants en commettant des pechez sans nombre, des infidelitez sans consideration & des ingratitudes sans honte ? Si Dieu est

est esprit, pourquoy te tiens-tu tousiours colé sur des plaisirs de chair, qui te flattent pour t'étrangler ? Regarde les ambitions du monde, & tu les verras bordées de precipices : regarde les plaisirs, & tu les trouveras tous parsemez d'épines ; regarde les voyes du peché, & tu n'y remarqueras que des remords. Ne devrions-nous pas nous resoudre à present en consideration de la grandeur & la bonté de Dieu, de luy porter un respect, & un amour eternel, un respect, en gardant fidellement toutes ses loix & tous ses commandemens, & tenant sa volonté plus chere que la prunelle de nos yeux : un amour, en nous immolant tous les jours, s'il estoit possible, cent fois pour luy, en autant de sacrifices que nostre ame a de pensées, & que nostre corps a des membres. Mon Dieu, faites-moi desormais entrer dans le fond de mon ame, & commandez le silence à toutes ces creatures importunes, à toutes ces passions dereglées, qui me privent tant de fois de l'honneur de vostre veuë. Appaisez leurs troubles & leurs émotions, afin que je puisse tout à loisir parler à vous, entrer avec vous dans ce grand abysme de delices, que vous reservez aux ames les plus nettes, que là je me ravisse dans la contemplation de vos beautez ? que je me fonde en la consideration de vos bontez ; & que je me coule tout à fait en vostre cœur par les saintes ardeurs de vostre amour.

EXEM

EXEMPLE III.

Sur la troisiéme maxime.

De la foiblesse des hommes, & de l'inconstance des choses humaines.

AGRIPPA.

QVI dit l'homme, dit toute la vanité: c'est une chetive creature, disoit cét Ancien, de *qui la fortune joüe au balon, que la misere & l'envie pesent dans une balance, que le temps dépoüille, que la mort ravit, & dont l'inconstance fait une continuele metamorphose.* Il entre au Monde par la porte du peché, avec un corps autant fragile que son esprit est sterile, la foiblesse des membres mortels & la stupidité du cœur luy sont donnés comme en partage de sa puissance, & comme une necessité de sa condition. Si vous n'estes encore persuadez de cette verité, & si vous aymez mieux vous fier au Monde, & vous faire un bras de foin, que de vous appuyer sur celuy qui soustient avec les trois doigts de sa puissance toute la rondeur de la terre; le Roy Agrippa, dont S. Luc fait quelque mention aux Actes des Apostres, & Joseph au dixhuictiéme de ses Antiquitez est capable de vous en faire une belle leçon.

Tirée de Ioseph livre 18. de ses Antiquitez.
De S Luc. *Act.* 12.
Arist.
Bernard. l. 2. *de cons. c.* 9.

Vous avez appris dans l'Histoire d'Herodes comme ce Prince dénaturé fit mourir ses deux fils, legitimes enfans de la chaste Marianne. Cét Agrippa dont je parle, fils du plus jeune, nommé Aristobule, estoit venu au monde avec de grands avantages de la nature, adroit, agreable, complaisant, né pour dire

Agrippa petit fils d'Herodes.

dire les bons mots,& entretenir le beau monde. La Iudée estoit un theatre trop petit pour son grand esprit, il brûloit d'impatience de se faire paroistre à la Cour de Tybere César, où sa mere estoit déja en fort bonne odeur aupres de l'une des plus grandes Princesses de l'Empire qui estoit Antonia, mere du grand Germanique & de l'Empereur Claude. Il ne lui fut pas difficile de contenter son desir, car le voilà incontinent à la Cour de Rome, où il s'attacha fermement à la personne de Drusus fils de l'Empereur Tybere, regardé de tout le monde comme successeur de l'Empire.

Agrippa sçeut si bien gaigner le cœur de ce grand Prince par les doux charmes de sa conversation, qu'il ne pouvoit vivre sans luy; mais comme Tibere estoit un homme espargnant, qui ne laissoit point faire d'excez à son fils Drusus, il se trouvoit plein de bonnes volontez pour son Favory, dont les effects estoient encore fort petits. De sorte qu'Agrippa entretenant une amitié avec le fils d'un si grand Empereur, plus agreable qu'elle ne luy estoit utile, se brûloit tous les jours comme le papillon au flambeau de cette grandeur, tant il faisoit de dépéce par dessus sa portée: la mere en estoit extrémement affligée, & lioit tant qu'elle pouvoit la bourse à son fils, mais il trouvoit toûjours moyen de la délier, jusques à tant que cette Princesse venant à mourir & le fils se voyant les coudées franches, fit des dépences des-mesurées, & s'endebta au tiers & au quart, & plus que ne portoit son vaillant.

C'est ce qui gaste ordinairement les jeunes hommes, qui attendent de grandes successions, & de grandes faveurs. *Ils pensent estre deja au milieu de la ville, lors qu'il voient de bien loin la pointe du clocher.* Ils pensent tenir de biens qu'ils n'auront jamais

Beau trait de Louys XII. à François I.

mais ils promettent & s'engagent, ils s'embarrassent & à force d'esperer, ils ruinent toutes leurs esperances. Voiez un peu le bel appui qu'on peut attendre des hommes du monde. Drusus le fils de l'Empereur, qui portoit toute la gloire en semence, est ravi en l'autre monde, sans faire aucune mention de son Favori; Agrippa tombe du chariot de la faveur, & trouve qu'il n'a rien gaigné au service de son maistre que des debtes & des déplaisirs.

Affliction d'un Courtisan frustré de son esperance

Il regarde le pere pour voir s'il ne sortira point quelque raion de pieté de ses yeux; mais Tibere lui fait commendement de sortir de la Cour, disant pour toute raison qu'il ne pouvoit voir ce que son fils avoit aimé, sans renouveller sa souvenance & ses regrets Le Ieune Prince s'en retourna en Iudée, ou quoi que petit fils d'un grand Roi, il se trouva si necessiteux, qu'il se pensa faire mourir pour n'avoir dequoy vivre.

Pauvreté le premier des fleaux.

Il n'y a rien de plus amer aux gens de qualité, entre tous les fleaux du monde, que la pauvreté, qui traîne tousiours avec soy quatre mauvaises compagnes, la dépendance d'autrui, le mépris la honte, & la misere Ce cœur genereux estimoit que la mort lui feroit tousiours sa condition meilleure: mais sa femme Cypre, qui estoit une bonne Princesse, luy dissipa cette humeur noire, & descendant pour lui jusques à la honte de demander, lui ménagea quelque peu d'argent pour couler plus doucement cette miserable vie: de fait, qu'il vivoit tantost aux fraiz d'Herodes le Tetraque, tantost aux despens de Flaccus, Lieutenant de la Sirie. Neantmoins comme cette vie estoit coquine, & suivie de quelque reproche, il se dépita, & se resolut de retourner à Rome, pour s'ensevelir dans l'ombre de la faveur, puis qu'il n'en pouvoit toucher le corps. Cette pauvre Princesse

Fidelité d'une femme envers son mary.

Princesse sa femme voyant que personne ne luy vouloit prester de l'argent, si elle ne s'obligeoit pour luy, le fit courageusement, s'exposant à toutes les persecutions des creanciers, pour soulager son mary.

Miseres d'un homme endebté.

Mais un homme fort endebté ressemble à ce possedé, qui estoit assiegé d'une legion de demons, un n'estoit pas plûtôt sorty, que dix le tourmentoient. Agrippa se voyoit investy de creanciers, de Prevôts & de Sergens, qui luy faisoient plus de peur que les armes & les machines de guerre. Le plus puissant de tous estoit un Intendant de la maison de l'Empereur, qui luy demandoit une excessive somme d'argent, dont il estoit redevable aux finances de Tybere, auquel il répondit tout froidement, qu'il estoit prest de satisfaire, & qu'il eust patience jusques au lendemain: mais la mesme nuict il se desroba, & prit le chemin de Rome, pour s'approcher de plus prest de la flamme qui le devoit brûler. Neantmoins devant que d'entrer il escrivit à Tybere, qui estoit en son Isle de Capri, pour sonder s'il auroit sa venüe agreable. L'Empereur qui avoit fait de long-temps un cal à sa playe depuis la mort de son fils, luy écrivit fort humainement, l'asseurant, qu'il seroit le bien venu; & de fait, il vit Tibere qui l'accueillit avec une courtoisie extraordinaire, & luy donna logis en son Palais. Tout son affaire alloit bien, n'eust esté que cét Intendant, dont il voyoit tousiours l'ombre devant ses yeux, écrivit promptement à l'Empereur: *Qu'Agrippa estant redevable à ses finances d'un gros argent qu'il avoit promis d'acquitter promptement, s'en etoit fuy, comme un homme de mauvaise foy, & montroit en ces procedures qu'il y avoit de l'imposture en son fait.*

Cette mauvaise lettre ruina d'abord tout son credit,

credit ; car ce vieillard qui pour toutes les amitiez n'eust pas voulu perdre un sol, le fit sortir honteusement de son Palais, & defendit à ses gardes de luy donner l'entrée, devant qu'il eust donné satisfaction à ses creanciers.

Le miserable Agrippa cherchant un Dieu d'argent pour s'y vouër, s'en alla tout droict sans s'étonner, à la Princesse Antonia, pour luy conter sa disgrace, & luy demander secours. La Dame fut si genereuse & si liberale envers luy, qu'elle acquitta cette debte, luy prestant de l'argent en consideration de sa defuncte mere, & de ce qu'il avoit esté nourry avec son fis Claude, outre qu'elle prenoit un singulier plaisir à son humeur. Genereuse action d'Antonia.

Cét homme dont la fortune alloit par flux & par reflux, se vit tout à coup relevé, & rentré en l'amitié de Cesar, il fit une étroitte alliance avec Caligula, par le commandement mesme de Tybere, qui luy ordonna de le suivre. C'estoient deux grands frippons, que le sort avoit extrémement bien accouplez ensemble, tant par la conformité de leurs humeurs, que par la rencontre de leurs esperances. Ils commencerent une vie toute joyeuse, sans penser à l'advenir que pour en bien esperer, sans songer à d'autres choses qu'à celles qui les pouvoient rendre contens.

Agrippa demeurant dans ses complaisances ordinaires, comme un jour il alloit en carrosse avec Caligula, se prit à parler de Tybere, disant : [Qu'il estoit vieil comme terre, & qu'il sembloit que la mort l'avoit passé: si est-ce qu'il estoit temps qu'il payast la tribut à la nature que pour lui, il ne respiroit autre chose au monde que de voir bié-tost Caligula Prince de l'Vnivers en sa place, n'ignorãt pas qu'il prendroit bonne part aux felicitez que le gẽre humain auroit Flaterie d'Agrippa.

sous son empire.]On ne trouve pas que Caligula, quoy qu'il desirast ardemment de se voir bien-tost le maistre montrast prendre plaisir à ce discours, tant il craignoit l'Empereur Tybere. Il tenoit ses pensées dans son cœur, sans les fier à sa langue, de peur que les pierres & les buissons n'eussent des oreilles.

De fait, il arriva qu'Eutices le cocher d'Agrippa entendit tout ce que disoit son maistre, & fut quelque temps sans en témoigner aucune apparence; mais depuis comme il fut recherché devant le Prevost de la ville, à la requeste de son maistre Agrippa, pour ou vol qu'il avoit fait en sa maison, il dit qu'il avoit bien d'autres choses à dire, qui cõcernoient la vie de l'Empereur; sur quoy le Prevost le fit mener à Capri, où Tybere qui estoit plongé dans ses infames voluptez, fut quelque temps sans le voir. Agrippa, qui se vouloit excuser devant qu'il fût accusé, ne se souvenant aucunement de ce discours qu'il avoit tenu à Caligula, pressoit instamment de faire ouyr ce valet, jusques à y employer le credit d'Antonia, qui estoit tres-puissante envers Tybere. L'Empereur répondit, qu'Agrippa n'avoit que faire de s'échauffer si fort sur cête affaire, & que peut-estre elle se decideroit trop tost pour luy. Cela luy donna plus d'inquietudes qu'auparavant, de sorte que pour le contenter il fallut faire venir Eutyches, qui fit sa deposition fort froidement, sur laquelle Tybere, qui ne parloit qu'à demy mot, ne dit autre chose à Macron, Capitaine des Gardes, sinon
Sa prison. *Prenez, Prenez-le*, sans dire, ny qui, ny comment. Macron, qui ne pensoit aucunement à celuy dont on luy parloit pour une telle affaire, se trouva fort estonné, ne sçachant à qui il en vouloit; ce qui fit que l'Empereur repart la parole en colere, & luy dit

claire

clairement : *Ie dis que vous vous saisissiez de la personne d'Agrippa* : & sur l'heure, il fut pris quasi entre les bras de Caligula, & mis à la chaisne devant la porte du Palais avec d'autres criminels qu'on avoit amenez.

Il faisoit alors une grande chaleur, & comme il avoit une ardente soif, il vit passer un valet de Caligula, nommé Thaumaste, qui portoit une cruche pleine d'eau, lequel il appella pour luy demander à boire, & comme celuy cy luy en eust presenté avec bien de la courtoisie, il luy dit apres avoir beu : [Ie t'asseure que je payerai bié un jour ce verre d'eau que tu m'as dóné, & que si je sors de cette captivité je te feray grand,] De là s'estant appuyé contre un arbre, un hibou se vint percher extraordinairement sur sa teste, ce qu'un certain prisonnier Aleman de nation qui estoit grand devin, ayant apperçû, luy predit au rapport de Ioseph, que cét oiseau luy seroit de bonne augure, & qu'il viendroit au dessus de toutes ses affaires, mais quand il le verroit pour la seconde fois qu'il s'attendist de mourir dans cinq jours. Notez que toutes ces predictions-là viennent d'un étrange artifice des Demons, & que les issuës n'en sont jamais bien-heureuses à ceux qui les recherchent. Estrange prediction.

Neantmoins Agrippa se voyãt en cét estat, ne desesperoit pas de sa fortune, il est conduit en la prisõ, sans que la bonne Princesse Antonia, qui en avoit le cœur outré, osast parler pour luy en aucune façon à Tybere, ne sçachant que trop les humeurs du personnage. Tout ce qu'elle pût faire fut de le recommãder au Capitaine, pour le faire traitter & coucher, luy donner le bain, & quelques gardes raisonnables.

Il demeura là quelque temps avec bien de l'ennuy, quand un jour comme il entroit au bain, Marsyas un de ses serviteurs luy apporta les nouvelles

de la mort de Tybere luy disant en l'oreille un mot Hebreu qui porttoit que *le lion estoit mort*. Le Centenier qui le gardoit les voyant parler en grand secret, en voulut avoir sa part,& ayant appris ce que c'estoit,il en fut si rejoüi, qu'il soupa joyeusement avec son prisonnier. Toutesfois comme d'autres gens rapporterent que ce bruit estoit faux, ce Centenier entra dans une si grande colere, qu'allant trouver Agrippa dans son lict, il le fit lever, l'enchaisna,& le pensa tuër du déplaisir qu'il avoit d'avoir témoigné si legerement les sentimens de son cœur. Mais sa colere s'appaisa bien-tost, le decez de Tybere estant tres-certain.

Changement de fortune admirable.

Caligula son successeur brûloit du desir de venir incontinent à Rome, pour delivrer son bon amy; mais Antonia luy conseilla de ne pas tant haster cette affaire,de peur qu'on ne pensast qu'il fist cela pour braver les Arrests du defunct, ce qu'il trouva tres-prudent.Voilà pourquoy apres avoir laissé expirer quelques jours, il donna la pourpre Royale & le diadéme de ses propres mains à nostre Agrippa, y adioustant une chaisne d'or de la pesanteur de celle de fer, dont Tybere l'avoit fait enchaisner, & le fit regner en la Iudée, luy donnant le Royaume de Philippe, dans toute son estenduë. Vn an apres il obtient son congé de l'Empereur,pour aller visiter son Royaume,où chacun le regardoit dans un grand estonnement, le voyant retourner avec la couronne, en un lieu où il avoit esté reduit à la mendicité, Pour n'estre point ingrat des biens-faits reçûs de Dieu, il offrit sa chaine d'or au Temple,& fit Thaumaste,qui lui avoit donné le verre d'eau,Intendant de sa maison; tant un petit office bien assis a d'empire sur une ame genereuse.

Comme il eut regné environ quatre ans, Caligula

gula le petit dieu de son bon-heur aprés un debordement general de tous les vices du monde, est tué par Chereas ; ce qui lui apprit que les plus grands hommes de la terre sont de foibles roseaux, qui tombent en un instant par le soufflet de Dieu Chacun pensoit que toute sa fortune estoit renversée : mais l'Empereur Claude son successeur, avec lequel il avoit esté nourry fort jeune, le mit par dessus le vent & l'orage, adjoustant à ce que Caligula luy avoit donné, toute la Iudée & la Samarie.

Voilà comme le Royaume revint enfin au sang de Mariamne ; dont il avoit esté depossedé, & comme la Providence rend insensiblement une justice fort sensible, Agrippa se voyant inopinément élevé si haut, s'employa tant qu'il put à gaigner le cœur de sa nation, à entretenir la justice, & le commerce, à faire de grands bâtimens, & preparer en certains temps des jeux, & des recreations au public. Mais suivons tousiours à la trace cette chetive grandeur des mortels, qui apres avoir touché les étoilles, se perd dans les abîmes. Ce mal-heureux Prince avoit tant de desir de se rendre complaisant à son peuple Iuif, que par l'excez de cette affection il s'embarqua dans une mauvvaise affaire. Car estant arrivé en Ierusalem au poinct que l'Eglise commençoit, qui estoit outrageusement persecutée des Iuifs, pour leur plaire il fit trancher la teste à saint Iacques, le frere de saint Iean ; & fit prendre en mesme temps le prince des Apostres saint Pierre, qu'il fit enchaisner de deux grosses chaisnes, à dessein le de sacrifier bien tost à la rage de ce peuple insencé, s'il n'eust esté delivré miraculeusement par le ministere d'un Ange. Mais comme l'infortuné Agrippa s'attachoit perpetuellement aux hommes ne craignant pas d'acheter leurs bonnes graces aux

Issue funeste d'Agrippa.

dépens d'un sang innocent & sacré, il se trouva bien tost accablé sous le faix de sa grandeur : pour apprendre aux Princes infidelles, que les grands renversemens de leur fortune ont souvent procedé de la persecution des serviteurs de Jesus Christ.

L'an septiéme de son regne, comme il faisoit des jeux magnifiques à Cesarée, le second jour des spectacles, il parut en plein theatre devant les Ambassadeurs de Tyr, & de Sidon, avec une robe de toile d'argent, sur laquelle le Soleil venant à darder ses rayons, il fut veu à l'instant lumineux comme un astre, & comme il vint à ouvrir la bouche pour haranguer, les flatteurs commencerent à crier avec des applaudissemens extraordinaires, *que c'estoit la voix d'un Dieu, & non pas d'un homme*. Dequoy il entra en une furieuse vanité, & Ioseph dit qu'à l'instant il vit le hibou, dont ce charlatan luy avoit parlé, qui fut le presage de sa mort ; & soudain il dit à ses Courtisans [Voilà le Dieu que vous avez fait qui cesse d'estre hôme: vous m'avez mis entre les immortels, mais je m'en vais prendre place ẽtre les morts] Il ressẽtoit en disant cecy des tranchées d'une colique enragée, qui le firent porter du theatre au lit, & du lit au tombeau. Comme le bruit de sa maladie fut divulguée, le peuple en conçût un si grand regret, que les hommes, les femmes, & les enfans entrerent jusqu'à sa chambre, couverts de haires, gemissans & prians pour sa santé. Luy les ayant consideré dans ses extremes douleurs, en pleura à chaudes larmes, disant Adieu à sa famille, & à son peuple, puis ayãt demeuré l'espace de cinq jours dans des douleurs extremes, il rendit son ame, pour servir à la prosterité d'un monument eternel de la foiblesse des hommes, & de l'inconstance des choses humaines.

MAXI

MAXIME IV.

De la Providence de Dieu.

LA COUR Profane.	LA COVR Sainte.
Que nostre appuy doit estre en nostre suffisance, sans rien attendre de la Providence de Dieu.	Que le fondement de la vie humaine subsiste en la Providence de Dieu.

C'Est une consideration nompareille d'avoir les yeux de Dieu pour témoins de nos souffrances, & lors que nous endurons pour la justice avec un grand courage, de sçavoir que nostre patience est éclairée de ces mesmes regards qui font le Paradis. La creance d'une Providence est la douceur de la vie.

Ces valeureux Champions qui combattoient aux jeux Olympiques, lesquels estoient jadis le spectacle de l'Vnivers, à mesure qu'ils sentoient écorcher leur peau, couler leur sang, craquer leurs os, se consoloient de voir d'un costé les arbitres de leurs combats assis pour considerer leur merite, & de l'autre les couronnes mises en un haut lieu, dont l'éclat leur donnoit dans les yeux, pour charmer leurs peines par l'esperance de leur gloire.

De là nous tirons une maxime bien veritable, que c'est un soulagement ineffable aux fideles, qui endurent quelques incommoditez rudes & épineuses, de sçavoir qu'il y a un œil de la Providence divine, qui non seulement les regarde; mais qui se faisant

depositaire de leurs trevaux, promet des recompenses asseurées à leur perseverance.

Sa bonté

Ie remarque une merveilleuse Providence de Dieu en ce que cette mesme Providence, tousiours querellée par les esprits défiãs & libertins, tousiours subsiste, portant ceux-là mêmes dans son sein, qui le veulent détruire : & qui plus est, elle s'establit par les preuves dont on tasche de la ruiner. Ie laisse maintenant les raisons qui ont esté tant de fois rebattuës, je ne dis rien du consentement de tous les Sages, du mouvement des Cieux, de la dépendance necessaire des creatures, de l'architecture de l'univers, de l'ordre & de la fin de chaque chose, des miracles, des predictions, des esprits, des exemples, & de tant d'autres argumens; dont on se sert ordinairement pour prouver la Providence divine. Seulement je maintiens une chose qui semblera peut-estre estrange; mais qui est veritable, que les raisons mesmes dont les impies font trophée, pour arracher cette creance des fideles, sont des flesches qui retournent contre eux.

Preuve manifeste de la Providence.

Tout ce qui fait murmurer & crier contre le gouvernement d'une cause souveraine, est qu'on voit quantité de maux dans le monde, qui ne seroient pas, si un Dieu tout bon & tout sage, comme nous disons, prenoit soin des choses temporelles. Et à cela je réponds, qu'il faut croire une Providence, puisqu'il y a du mal dans ce bas ordre de l'Vnivers, où nous habitons, & que le profit que nous tirons de nos maux abboutit à la connoissance du Souverain. Car je demande d'où sçaurions-nous que le mal est mal, sinon par l'existence de son contraire? Si jamais il n'y eust eu de santé dans le corps, on ne sçauroit que ce seroit de maladie : mais aprés qu'on a veu un homme sain, frais, gaillard, qui

perd

perd soudain l'appetit & le sommeil, à cause des frissons & des ardeurs qu'il ressent en tout son corps, on dit qu'il est malade, parce que l'ordre de la bonne constitution qu'il avoit auparavant, est changé & renversé. De mesme quand nous voyons arriver au monde quelque mal, nous disons incontinent qu'il est mal, parce qu'il est contre l'ordre du bien, & partant les impies mesmes, qui se plaignent, ne se peuvent plaindre qu'en avoüant, & reconnoissant un ordre, dont ce mal s'est égaré. Or par tout où il y a de l'ordre, il y a necessairement de la direction, & de la providence, veu que nous voyons qu'on ne peut pas seulement conter jusques à quatre, & mettre quelque nombre l'un aprés l'autre sans la conduite de la raison. Vous commettez un peché, & vous sentez qu'il porte incontinent avec soy son remord, qui vous apprend qu'il est peché, sinon la loy [Ie ne suis point entré en la cónoissãce du peché *Rom.* 7.
sinõ par le moyen de la loy: Car je ne sçavois ce que c'estoit de la cõcupiscence, si la loy ne m'eùt dit: Tu ne convoiteras point] disoit l'Apostre.

Or qu'est-ce que la loy, sinon un ordre, & une souveraine raison entée sur la nature intellectuelle, qui commande & ordonne les choses qui doivent estre faites avec une expresse defence de leurs contraires? Qu'est-ce autre chose qu'une regle eternelle, qui gouverne le monde par la science de cõmander & defendre? une ordonnance toute sainte, qui prescrit toute honnesteté, & bannit tous les vices?

De là s'ensuit qu'on ne peut seulement se plaindre du moindre desordre, sans offenser cette eternelle Providence qui établit tous les ordres. O la *Ps.* 63, 8.
merveille de Dieu, qui fait que les traicts de ceux qui attaquent sa sagesse, retournent contre ceux qui les décochent.

Réponse aux plaintes qu'on fait contre la Providence. Des choses minces & chetives

On se plain qu'il y a des choses minces, & chetives dans la nature, qui ne servent de rien parce que l'homme brutal ne veut pas connoistre leur usage, de peur d'y connoistre son ingratitude. On voudroit que Dieu fit le monde tout d'or comme ce Peintre qui ne pouvant peindre la belle Heleine avec une si grande diversité de parties & conformitez de membres, chargea tout son tableau d'une drapperie qui sembloit riche, mais qui estoit tres-mal à propos. Qui ne voit la verité de ce bel axiome de S. Thomas, que jamais il n'y auroit de bonté parfaite dans les choses creées, s'il n'y avoit quelque ordre, & qnelque degré en cette mesme bonté du monde, si on ostoit la multitude & la disproportion de tant de choses qui par une admirable dissension, & par des discords extremement accordans conspirent au bien de ce grand Tout. C'est en cela que cõsiste la Musique du grand Dieu, & vous la voulez troubler c'est sõ tableau diversifié de plusieurs couleurs, & vous le voulez gâter : c'est sa Republique divisée en divers offices, & vous la voulez ruiner.

S. Thom. cont. gentes, lib. 3. c. 71.

Des maux de la nature.

Apres qu'on a blasmé cette diversité tant loüable, on crie contre les maux de la nature: on tempeste contre les serpens & les poisons, & contre d'autres creatures qu'on estime mal-faisantes. Aveugles, qui ne voyez pas qu'un mal bien placé dans le monde n'est plus un mal.

Le feu qui brule la paille, fait reluire l'or & l'argent : L'eau qui noye les hommes, donne tous les jours la vie aux poissons. Si vous ostez au serpent son venin, vous luy ostez dequoy vivre : & que dirons-nous qu'on en trouve mesme parmy les hommes qui ont tourné les poisons en nourriture? Toute creature est bonne à quelque usage: n'accusons donc

point

point de sagesse du Createur, mais corrigeons seulement nostre imprudence. L'autre dit qu'il ne se plaint pas qu'il y a des maux, mais de ce qu'ils sont mal dispensez, puis que les gens de bien en ont la plus grande part. C'est une vieille querelle, & qui a esté tant de fois suffisamment refutée, avec plus de force dans les raisons, que de correction dans les moeurs. On accuse le Ciel & les astres, de ce qu'un bon Prince a perdu la bataille, & qu'ayant suivy l'Innocence en toute sa vie, le mal-heur à suivy ses estendars. On se plaint que l'autre estant si juste est dupé dans un miserable procez, que la mer qui a submergé les innocens, a favorisé les Corsaires; que la gresle est tombée sur des champs qui estoient remplis de Croix & de benedictions, & que la mort épargnant tant de testes inutiles, ou coupables, a ravy cette excellente personne en sa fleur. Ignorans que nous sommes des biens, & des maux de la vie! Avons nous donc pris le charactere du Christianismes sous condition que nous serions heureux dans toutes les afaires du monde? C'est chose bien raisonnable que Dieu aprés avoir donné des biens eternels, nous réponde encore de toutes ces petites bagatelles. Nous disons que les justes ne sont pas les plus heureux, parce qu'ils ne gagnent pas toûjours le plus souvent au jeu & au trafic, & qu'ils ne sont point les plus favorisez des bons succez du siecle: comme si un Favory qui avoit esté traicté de viandes Royales, se plaignoit que le Roy ne luy auroit pas distribué le pain qu'il donne à ses chiens. Nous voudrions que Dieu aprés nous avoir pris si cherement en sa protection pour nostre salut eternel se charge encore de nous representer tous nos pacquets. Cét innocent, dites-vous, est opprimé, & ce mal heureux hôme reüssit. Que sçavez-vous les conseils de Dieu

Hier. Ferr. l. 1. de triumpho Crucis c. 11.

ſur l'un & ſur l'autre ? Cét or, dit S. Auguſtin, d'un coſté eſt épuré dans la fournaiſe, & d'autre part ce poiſſon que vous eſtimez heureux, a déja l'ameçon dans la gorge. Dieu vous attend ſi long-temps à la penitence, & vous ne pouvez l'attendre un moment à la raiſon. Les arreſts de ſa Providence reſſemblent ces lettres eſcrites avec le ſuc de citron; qui ne ſe liſent qu'à la faveur de feu. Ce jour auquel il viendra juger l'Vnivers dans les flammes, fera paroiſtre tout ce que la foibleſſe de nos eſprits ne peut comprendre. Mais ſans attendre un ſi long terme, il ne faut qu'une Tournelle, il ne faut que le quart de la vie d'un homme, pour nous apprendre une quantité d'exemples de la Providence divine.

Gloſſ. in Iob. Tenons-nous touſiours à cette verité que l'ancienne gloſe a prononcé ſur le livre de Iob. [La tentatió n'eſt pas une nuict pour les ames des eſleus; mais un crepuſcule qui obſcurcit la lumiere ſans l'eſteindre.] Tenons nous à la reſolution que nous ſuggere Tertullié. [Nous avons engagé nos ames par un ſerment ſolemnel à cette milice de la tribulation. Ne trahiſſons point noſtre Foy pour trahir noſtre gloire.] Touſiours l'eſpine d'Egypte a eſté bien eſtimée en la tiſſure des couronnes, & touſiours une affliction piquante patiemment ſupportée a remporté le prix pour orner le diadéme de la conſtance.

Tertull. ad Scapul.

De la permiſſion des pechez.

Si d'avanture un eſprit eſt convaincu ſur cét article par un million d'exemples qui montrent que ſi la vertu a eſté affligé pour un temps, Dieu l'a enfin couronnée de guirlandes immortelles: Il ſe jette ſur la permiſſion des pechez, & vous trouvez des Libertins ſi abominables & ſi dénaturez, qu'ils accuſent Dieu d'avoir trop de bonté & trop de clemence à ſupporter leurs deſordres. Pourquoy l'homme ſe plaint-il du mal dont il eſt l'autheur?

Si une jambe est boiteuse, ou tortuë, on n'accuse point la vertu mouvante qui donne de soy la force & la vigueur; mais bien la tortuosité & la debilité de la partie. Que ne traictons nous Dieu pour le moins à la mesme façon? Quand nous voyons une volonté difforme & dereglée, ne disons pas que c'est ce grand moteur qui fait ce dereglement; car il ne cesse de porter toutes les creatures au bien; mais confessons que le defaut est cette mauvaise volonté qui resiste à son Createur.

Quel tort Dieu nous fait-il, si estant gouverneur de cette grande Cité, qu'on appelle le Monde, il ne veut forcer personne; mais laisser vivre un chacun selon sa condition? Il laisse les pierres dans leur inclination, les animaux dans leur instinct, les hommes dans leur liberté: Il ne cesse de leur enseigner le bien, de leur prescrire, de leur donner les moyens de l'executer, & s'ils font le contraire, il tire de leurs maux, ou la justice, ou la penitence. Quel tort donc fait-il, s'il fait un homme libre pour le faire plus semblable à soy mesme?

Faust. Reg. lib. 2. de Grat. Cét Autheur a esté choqué sur le point de la grace. Mais on le peut interpreter favorablemẽt en plusieurs choses; veu que depuis il a esté estimé saint comme dit Baronius.

N'avez vous jamais veu cette belle dispute qui est couchée dans Fauste Evesque de Reges, où la sagesse, la puissance, la bonté, & la justice, plaident l'une contre l'autre devant Dieu, touchant la liberté de l'homme: la puissance craignoit que s'il estoit libre, il n'abusast de ce franc-arbitre à sa ruïne, & disoit qu'il luy falloit donner tout, horsmis la puissance de se perdre: mais enfin il fut conclu, qu'on luy donneroit ce qui estoit le meilleur, & le plus excellent, c'est à sçavoir, la liberté; qu'il ne seroit point jetté dans le monde comme une souche: mais qu'il auroit permission de faire le bien & le mal, pour rendre son extraction plus sublime, & ses actions plus glorieuses: Que la puissance le rendroit

auguste, la sagesse prudent, la bonté l'ayderoit dans ses combats, & la justice le couronneroit dans ses victoires.

[Faisõs-le tel, disoit la Sagesse, qu'il aille au choix du meilleur party, non par necessité, mais de sa pure volonté, Qu'il entende le mal par raison, & qu'il fasse bien par vertu: Faisons-le tel que la bonté se retrouve en sa nature, & la malice hors de la nature : Faisons qu'il ait le bien en la volonté & le mal en puissance & que le premier sujet de sa gloire, soit de pouvoir pecher. & de ne le vouloir pas faire.

Estoit-ce à vostre advis une chose bien raisonnable, que Dieu cessast de faire du bien, parce que l'homme prendroit occasion de faire du mal ? Ne sçavons-nous pas que c'est une maxime de la police bien reglée qu'il ne faut jamais negliger le bien public pour les incommoditez, & les défauts de quelques particuliers ? Nous n'ignorons pas que le franc-abitre est l'un de plus excellens thresors de la nature raisonnable, & pourquoy Dieu en eût-il privé son ouvrage, sous ombre que quelques particuliers en devoient abuser ? Ne nous devrions-nous pas contenter de voir aux histoires de toutes les nations de l'univers, comme Dieu poursuit, chastie, destruit le mal, & les mauvais, tantost manifestement, tantost sourdement, pour recompenser enfin les gens de bien, & remettre les vertus dans le throsne, dont l'insolence des impies tasche à les déposseder ? Adorons donc sur ce poinct la Providence, & confessons cette proposition que j'ay prouvée jusques icy, que les desordres mesmes qu'on accuse en la nature avoüent qu'il y a un premier ordre, & une premiere regle sans laquelle rien ne peut estre bien ordonné.

S. Thom. contra c. 71.

Les fondemens des veritez de la Providence Divine.

IL reste aprés avoir refuté succinctement les objections des ames profanes, d'instruire & d'affermir les fidelles en cette creance, qui est l'une des plus grandes consolations de la vie; & pour cét effect, je dis donc, que la doctrine de la Providence est fondée sur l'Ecriture, sur les saincts Peres, & sur la raison: sur l'Ecriture, qui nous en asseure en tant d'endroits. Maximes de la Providence.

La Sapience nous dit hautement; Que Dieu a fait les petits & les grands, & comme il n'y a chose si grande qui se puisse eschaper de son immensité, aussi n'y en a-t'il point de si petite, qui soit privée des faveurs de sa bóté. Sa Providéce gouverne toutes choses depuis le cómencemét du móde, & ne cesse de démesler cette grande fusée de siecles. L'arbre ne perd pas une de ses feüilles, la teste un de ses cheveux, l'air un de ses petits oiseaux, sans son ordonnance, comme nous apprend le Verbe eternel. Nous puisons la vie, le mouvement & l'estre de son sein, dans lequel il nous porte sans lassitude, & nous cóserve sãs mépris. Tout ce monde est un grãd diocese, dont il est l'Eglise & le Põtife eternel, qui veille infatigablemét sur son troupeau, comme parle Clement Alexandrin. Aussi-tost qu'une creature est en être, elle est arrousée des sources de cette divine Providence, disoit saint Denys. Et selon l'avis de S. Augustin, rien ne se fait sensiblement & visiblement dans le monde qui ne vienne du cabinet interieur, invisible & intelligible de ce grand Mornaque, soit qu'il soit commandé, soit qu'il soit permis.

Or

Or notez que cette Providence est composée de trois chefs,qui sont, la connoissance, la disposition, & la conduite : la connoissance voit & considere toutes choses : la disposition ordonne la liaison des parties, & la correspondance de l'une à l'autre : la conduite embrasse toutes les choses qui concernent la fin,tant pour en divertir les obstacles, que pour en avancer les progrez. Dieu a tous ces trois chefs en éminence,car pour la connoissance elle est tres-parfaicte, comme nous montrerons maintenant. La disposition est telle, que tout l'Vnivers est reglé en toutes ses appartenances, comme un papier de musique. Ce qui a fait dire à Synesius, que le monde estoit la harpe de Dieu, & que les divers ordres de la nature en estoient comme les cordes. Et Iunilius un Evesque d'Afrique, qui florissoit au sixiéme siecle, s'estendant encore plus subtilement sur ce sujet, montre le rapport qu'il y a du monde civil avec la nature, comparant les sept jours de la semaine avec les sept âges du monde. La conduite en est si perpetuelle & si visible, qu'Aristote mesme a confessé, que la communication du premier estre maintenoit toutes les creatures en estat, & que sans ses benignes influences,ce grand Tout retourneroit au neant.

Sinesius Hymn. 4. Iunillus in Genesin nisi sit Beda.

Aristot. epist. de principio.

Que si vous demandez sur quel fondement de raison cette doctrine est appuyée, je réponds qu'elle est soûtenuë de quatre puissantes colomnes, qui sont, la science, la bonté, la justice, & la puissance de Dieu. La science est infinie, & incomprehensible : car il voit tres-distinctement toutes les choses qui ont esté, qui sont, qui seront, & qui peuvent estre dans sa propre essence, qui en est la cause effective, finale, exemplaire & fondamantelle. Il ne faut pas demander comment cét esprit divin pour-roit

Ses fondemens & ses quatre colomnes.

Psal. 146. Sapientia ejus non est numerus.

Science de Dieu

roit il suffire à tant de choses, puisque toutes les choses en comparaison de luy ne sont non plus qu'une goute de rosée, comparée à l'Ocean. Il sçait tout, parce qu'il a creé tout, parce que le monde n'est monde par autre raison que parce que Dieu l'a connu monde. Les vapeurs de la terre ne lassent jamais le Soleil, elle n'en sçauroit tant expirer qu'il n'en digere davantage. Aussi la connoissance de tous les objets du monde n'aporte aucune lassitude à Dieu, parce que tout y est fini, & la science est infinie comme son essence.

VII. A cette science se vient joindre une grande bonté, qui fait que Dieu aime tout ce qu'il a creé, & le conserve avec une certaine tendresse d'affectiõ, & une douceur inestimable. L'Empire des hommes est ordinairement rude & forcé, il divertit le cours des eaux, il fait tarir les fontaines, il range les Lions sous le joug, il met des tours sur le dos des Elephãs, il altere les metaux, il corrompt les pierreries, il sophistique toute la nature pour l'accommoder à ses pretensions. Mais Dieu sans violenter les inclinatiõs des choses creées, s'accommode avec chacune, selon les qualitez de son estre: il éclaire avec le Soleil, & brusle avec le feu : il fait les pluyes avec les nuées, les perles avec les coquilles, & la rosée du Ciel, l'or & les fruicts avec la terre. Sa Bonté.

Nous sçavons qu'il y a trois écoulemens de cette bonté, l'un par generation, l'autre par spiration, & le troisiéme par creation. Les deux premiers sont eternels, le dernier est temporel, par lequel il a tiré le monde du neant, & l'ayant produit il le maintiẽt, & en general & en particulier, donnant jusqu'à la plus petite abeille tous les assortimens qui sont selon sa nature, & selon sa condition. Il ne ressemble point ces Autruches, qui jettent leurs œufs sur le

fable fans les couver : mais luy-mefme fe compare à la Poule Evangelique, qui travaille fans ceffe, foit à couver fes œufs, foit à nourrir & conduire fes petits. Elle s'emmaigrit, elle s'affame, elle fe colere, elle fe heriffe pour fa chere portée, elle préd par amour ce qu'elle ne peut avoir par nature. C'eft une ombre de la bonté de Dieu, qui ne ceffe de pourvoir à nos neceffitez, de nous tenir chers comme fes enfans, de nous defendre comme la prunelle de fes yeux, *I'eftois*, dit-il, par fon Prophete, *comme le pere nourriffier de mon peuple. Ie les portois tous entre mes bras, fans qu'ils daignaffent ouvrir les yeux à ma protection. Encor les veux-je tirer à moy par les liens d'Adã, qui font les chaifnes de ma charité.*

Regardez-moy dans l'Exode ce petit Moyfe, qui flotte fur le Nil dans ce berceau de jonc : la mere de crainte qu'elle a de la rigueur des hommes, l'a defia abandonné à la mort, la fœur le conduit encore de l'œil, pour voir ce qui en arrivera: mais fa foibleffe ne peut rien pour le garantir du peril. Dieu cependant fe fait le Pilote de ce petit vaiffeau, il le conduit fans voiles, fans timõ, fans rames, il le porte fur les flots, il le fait venir à bon port, il tire cét enfant, qui eftoit comme une victime expofée, pour en faire un Dieu de Pharaon, & noyer un jour dans la mer rouge la pofterité de ceux qui l'avoient voulu fubmerger dans le Nil.

Sa bonté. VIII. Adjouftez à cette immenfe bonté, la juftice, une vertu infeparable de la divinité, qui femble obliger Dieu à conferver & cõduire ce qu'il a creé. Et c'eft tres-baffement juger de cét entendement divin, de dire ce qu'a dit Averroës, qu'il aviliroit fa grandeur, & fouilleroit fa dignité, s'il s'occupoit à la direction de tant de petites chofes. S. Ambroife

a bien mieux rencontré quand il a dit : *Si Dieu se fait tort en gouvernant le monde, ne s'est-il pas fait un plus grand tort en le creant ! Car faire ou ne faire pas ce qu'on n'est point tenu de faire, il n'y a point d'injustice: mais jetter à l'abandon une creature aprés l'avoir produite, c'est une tache d'inhumanité*. Et si nous regardons la justice qui concerne le gouvernement des hommes, quelle malignité & quelle prostitution d'esprit, de penser que les ames les plus perduës ayans quelque estincelle de justice, & que Dieu qui doit estre une perfection souveraine, laisse aller le monde à la fortune, & le livre à la tyrannie, comme une proye, sans en avoir aucun soucy, ny faire aucune recherche des injustices ? Il n'y a siecle qui ne fournisse un million de preuves contre ces mal-heureuses creances, si nous voulions ouvrir les yeux pour les considerer ; mais nos defiances & nos pusillanimitez nous aveuglent, & nous esloignent de la connoissance de la verité, que Dieu reserve aux ames les plus nettes.

IX. Enfin la derniere colomne qui doit affermir nostre Foy en la verité de la conduite divine, est la maistresse puissance que Dieux exerce sur tout l'Univers, lequel il gouverne, modere, & conduit d'une seule pensée, bien autrement que ne faisoient ces ingenieux, qui se vantoient d'animer les statuës, d'autant qu'ils leur donnoient le mouvement par certains ressorts. Chetifs aveugles que nous sommes, tousiours couchez à la terre, & tousiours dénuez de ces grandes lumieres des Saints ! Nous mesurons Dieu à l'aulne des hommes, nous l'habillons à nôtre mode, & nous tenons pour impossible à la divinité, ce que nostre entendement ne peut comprendre. Ne dirons-nous jamais avec le Prophete

Sa puissance.

Jeremie : *O le tres-fort ! ô l'uniquement grand, & uniquement puissant ! Le Dieu des armées est vostre nom; Vous estes grand en vos conseils, incomprehensible en vos pensées, & vos yeux ouverts sur toutes les voyes des enfans d'Adam.*

Nous voyons tous les jours aux hommes, qui ne sont que des vers de terre, tant de marques de la puissance de Dieu. Un Roy parle, & cent mille espée sortent du fourreau au son d'une seule parole. Un pere de famille bastit, & à un simple commandement voilà tant d'artisans, tant de mulets & de chevaux, les uns tirent les matieres du fond des carrieres, les autres les charient, les uns font du mortier & du ciment, les autres taillent des pierres, les uns les guindent, les autres les placent, les autres font la charpenterie, & les autres polissent les marbres. Il y en a qui travaillent en fer, & les autres en cuivre, tout se fait au gré d'un homme qui a un peu d'argent dans les mains.

Ne considerez-vous jamais Dieu comme un grand Roy dans une armée, comme un grand pere de famille dans une maison, qui par sa souveraine puissance, gouverne tout ce qu'il a creé, non pas avec un soucy laborieux; mais avec une felicité nompareille. Il a donné au commencement de la creation l'instinct à tous les animaux, & il n'y a si petite araignée qui venant au monde n'apporte ses regles, son livre, & son flambeau, elle est incontinent instruite de tout ce qu'elle doit faire. Dieu parle interieurement à toutes les creatures d'une parole muette, d'une puissante impression, d'un commandement secret : il donne le signal dans le monde, & chacun fait son mestier, chacun travaille reglément comme dans un vaisseau, & toutes choses conspirent à cette grande harmonie du Ciel. Le petit Rossignol dans les

forests fait une orgue de son gosier, découpant tantost sa voix par fredons, tantost la jettant en fuse. L'Hirondelle s'occupe à sa maçonnerie, l'Abeille travaille tout le jour à ses innocentes picorees, l'Araignée dresse l'attirail de ses toiles, & fait ses ouvrages plus delicatement avec les pieds, que les plus habiles femmes n'en sçauroient faire des mains; les Poissons joüent leur jeu sur les eaux, les animaux de service se rangent à leur devoir, les petits grains de semence, quoy que morts & pourris, donnent la vie à ces grands arbres, qui poussent jusques dans les nuës. Il n'y a rien d'oisif en toute la nature, il n'y a rien de desobeyssant que les hommes & les demons, qui ont employé leur liberté à resister à celuy dont l'Empire est autant juste qu'il doit estre eternel.

X. Adorons donc en concluant ce discours cette grande Providence, qui tient le gouvernail de l'Vnivers. Regardons la comme un Phare garny de mille flambeaux, qui esclaire largemẽt cette mer où nous voguons. Regardons-la comme la colomne ardente dans le desert de cette vie. Regardons-la comme nostre estoile polaire, & ne la perdons jamais de vûë. C'est nostre appuy, nostre douceur, nostre consolation. C'est elle qui rafraîchit nos ardeurs, qui essuye nos larmes, qui rompt nos fers, qui dissipe tous nos ennuis. Si nous sommes en tenebres, elle est la lumiere; si nous sommes en inquietude, elle est le conseil, & nous sommes dans un labyrinthe d'erreurs, c'est le fil qui nous guide, si nous sommes dans le naufrage, c'est le port, si nous sommes aux portes de la mort, c'est la vie.

Arriere toutes les curiositez, les devins, devines & les superstitions, indignes du nom Chrestien. Arriere les desespoits, & toutes les afflictions d'esprit.

Apprenous en tout ce qui nous concerne à nous resoudre promptement & efficacement à la volonté du Tres-haut. Disons toûjours, Dieu voit cét affaire, puis que rien n'eschappe à la vivacité de son œil. Il m'aime comme son enfant, d'autant qu'il est la bonté mesme. Il est juste, parce qu'il est la mesure de toute la justice : Il est puissant, parce que rien ne peut resister à ses volontez. Attendons un peu, ce trouble que j'endure n'est qu'une nuée qui passera, & Dieu fera tout pour le mieux. Disons avec S. Augustin.

Pere Souverain qui gouvernez ces grandes machines des Cieux, je m'abandonne à vostre conduite. Menez à droite, menez à gauche, tournez de quel costé qu'il vous plaira, je vous suis sans replique, & sans delay. Car que gagnerois-je, à resister, sinon de me faire traîner en pleurant, & d'endurer en meschant homme, ce que je puis faire en homme de bien ?

Le Ciel, la terre, & la mer, disoit Nicephore Gregoras, *combattent contre un impie, comme contre un fugitif de la providence, & un perturbateur de la justice.*

Apprenons à nous endormir dans cette conformité à la volonté de Dieu, comme un petit enfant sur le tetin de sa nourrice. C'est à l'aspect de cette Providence, que Ionas ensevely dans le ventre d'une Baleine, & couvert des flots de l'Ocean, faisoit une Chappelle de ce gouffre devorant, qui devoit estre son supplice, & disoit amoureusement à Dieu, *Voilà que tous vos flots & tous vos abysmes roulent dessus ma teste. Neantmoins je ne desespere point de revoir vostre saint Temple.*

C'est dans cét aspect que le Patriarche Noé enfermé dedans l'Arche, lorsque le Ciel tonnoit en courroux sur sa teste, que tous les vents estoient deschaînez, que les colomnes du monde estoient

ébranlées

ébranlées par de fatales convulsions : que les maisons arrachées avec les hommes, servoient d'un triste joüet à la mer, que les hurlemens des animaux meslez avec les cris de tant de mortels retentissoient de tous costez. Enfin lors que tout le monde nageoit, il demeuroit dans une tranquilité nompareille, reverant les conseils de la justice de Dieu. Adorable Providence, nous vous adorons derechef prosternés en terre, tirez nous de l'esclavage de nos passions, faites nous mourir à tant de choses mortes des mortels pour vivre desormais dons vos delices.

EXEMPLE IV.

Sur la quatriéme Maxime.

Diverses observations sur la Providence.

Divertissons un peu nostre esprit du discours, pour l'arrester sur la consideration des exemples ; à la façon des travaillans sur quelques ouvrages deliez, qui delassent leurs yeux en comtéplant la verdure des prairies, où la beauté des êmeraudes. On feroit des volumes sans fin, qui voudroit suivre à la trace la Providence divine, dans un si grand labirinthe des temps, & un nombre innombrable d'Histoires : mais ce n'est pas mon dessein dans ces racourcissemens ; où je travaille à supprimer beaucoup, & exprmier peu de choses.

Si vous regardez cette Providence en la nature, ce sont des miracles eternels, qui ont ravy tous les Sages, animé toutes les voix, donné l'essor à toutes les plumes, remply tous les livres du monde. De quel costé que nous tournions les yeux, nous rencontrons cette grande maistresse avec cent bras,

Providence de Dieu aux œuvres communes de la nature.

& cent mains,qui travaillent incessamment à nous faire du bien. Elle nous éclaire dans la beauté des astres & des lumieres, elle nous échaufe dans les flammes,elle nous rafraîchit dans les airs, elle nous delecte dans l'émail des prairies, elle nous arrouse dans le crystal coulant des fontaines,elle nous profite & nous enrichit dans la fertilité des campagnes tant d'arbres & d'arbrissaux, tant de diversité de fruicts,tant d'herbes salutaires une si grande quantité de viandes si bien partagées dans toutes les saisons de l'année,tant d'animaux, dont les uns viennent de l'eau, les autres de la terre, & les autres de l'air: chaque partie du monde apportant son tribut: tant d'eaux medicinales, tant de rivieres qui font des bordures delicieuses à la terre, pour servir au commerce, & à toutes les commoditez des hommes.

Providence particuliere sur les diverses regions. *Cannes Metell.*

Ie laisse passer maintenant tout cela, & pour venir aux choses plus particulieres, je vous demande, qui fait qu'en cette Isle de des Canaries, qu'on surnomme l'Isle de fer, lors que tout est rosty de secheresse, & que le Ciel ne donne aucun secours par ses pluyes;ny les rivieres par les eaux, il se trouve un grand arbre,qui semble changer toutes ses feüilles en autant de petites fontaines: car chacune distille de l'eau, & toutes en rendent en telle abondance, qu'elle suffit aux hommes & à leurs troupeaux. Qui fait tout ce ménage, si ce n'est la Providence? Et qui est-ce qui suplée à la disette des pluyes en Egypte, & qui commande au Nil d'inonder les campagnes,au temps qui luy est limité pour porter dans ses débornemens les richesses des Pharaons, si ce n'est elle?

Qui fait naistre les antidotes aux lieux où naissent les poisons, si ce n'est sa conduite? Si l'Afrique

a une

a une grande quantité de serpens il y des Psylles, qui les détruisent. Si d'autres regions ont un grand nombre de couleuvres il y a des fleurs de fresne qui les chassent. Si l'Egypte a un Crocodile, elle a aussi un rat d'Inde, qui le fait crever. Il se trouve mesme des arbres, qui portans des racines venimeuses d'un costé, portent de l'autre le remede. Par quelle main sont compassées tant de merveilles de la nature, qui font parler sans cesse tous les livres, si ce n'est par celle de cette grande ouvriere?

Si vous la voulez considerer d'autre part en la protection des hommes, que ne fait-elle par le ministere de ses bons Anges? Je vois d'un costé dans les histoires le petit Roy Mithridate, qui est investy des foudres lors qu'il dort innocemment dans son petit berceau, les flammes vont devorans ses drapeaux & ses langes, sans toucher à son corps. A qui voulez-vous que j'attribuë cela?

Admirable protection des hommes en de rares accidents.

D'autre part, je considere ce prodige si hautement chanté dans l'Anthologie Grecque, d'un naufrage, qui enveloppant également le pere & le fils, oste la vie au pere, & fait venir le fils à bon port, sans avoir autre vaisseau que le corps de son pere defunct, qui luy donna la vie par sa mort, comme il luy avoit donné la naissance par sa vie. Qui a fait cela, sinon le Maistre de la vie & de la mort?

D'autre costé, j'apprends dans les Relations de Moscovie, dressées par l'Ambassadeur Demetrius, qu'un villageois du païs s'estant englué par hazard dans le creux d'un grand arbre plein de miel, sans qu'il trouvast aucun moyen de sortir de cette douce & cruelle captivité, voicy qu'une Ourse vient au mesme arbre pour manger le miel, dont ces animaux sont assez friands, ce que sentant ce pauvre desesperé, sans discerner autrement ce que ce pou-

noir eſtre; mais s'attachant comme une perſonne qui ſe noye, à tout ce que le bon-heur luy preſentoit il empoigne la queuë de l'Ourſe, qui ſe ſentant priſe, fait un grand effort pour s'enfuïr de frayeur qu'elle avoit, & tire dehors ſon Payſan, d'un jeu admirable, où il eſtoit mal-aisé de dire lequel des deux avoit le plus d'eſtonnement. Qui gouvernoit cela, ſinon l'œil de la providence ?

J'admire encore en ce tremble-terre de la Poüille qui arriva l'année 1627 le dernier jour de Juillet (où l'on écrit qu'en la ſeule ville de S. Severin, dix mille ames furent enlevées du monde) comme parmy l'horreur de tant de ruïnes, & le tombeau de tant de mortels, une groſſe cloche tombe ſi à propos ſur un enfant, qu'elle l'enferme, & ſans luy faire aucun mal luy fait rempart contre tous les autres maux. Qui balançoit le mouvement de ce metail, ſinon les doigts qui ont eſtendu le ciel ?

Providence ſur les Empires.

Voulez-vous aller des particuliers aux Empires ? Vous ſerez ravy en admiration, quand vous viendrez à penetrer les commencemens, les progrez, & les iſſuës d'un chacun. Vous les verrez naiſtre comme de petites veines d'eau inconnuës, & avec les pas du temps prendre de telles accroiſſances, qu'ils deviendront ainſi que de groſſes rivieres capables d'inonder les campagnes. Il vous ſemblera quelquefois qu'ils ſoient ſouſtenus ſur la pointe d'une éguille, & qu'ils aillent fondre en ruïne, cependant il y une main inviſible, qui les porte & les reſtablit par leurs propres chûtes. Vous vous eſtonnez comme Dieu ſupporte ſi long-tems des nations ingrates & infideles pour les attirer à ſoy, & enfin comme la meſure de leurs pechez étant comblée, s'il les faut perdre, c'eſt pour en faire renaiſtre d'autres de leur perte.

Les

Les Assyriens aprés un regne de trente-huict Rois, se changent aux Medes, & aux Chaldéens; les Medes apres une domination de neuf Rois, & de trois cens vingt-deux ans, se terminent en Astyages: les Chaldéens apres deux cens neuf ans en Darius le Mede. Mais ce sont comme deux fleuves qui s'unissent en la personne de Cyrus, pour grossir la monarchie des Perses. Les Perses aprés deux cens trente ans, & quatorze Rois, se vont fondre aux Grecs. Les Grecs se multiplient aux Ptolomées, & aux Seleucides. Tous s'engloutissent enfin dans l'Empire Romain Rome se perd apres mille deux cens vingt-neuf ans, qu'on compte depuis sa fondation jusques à l'Empereur Augustulus, qui est regardé comme le dernier Monarque devant ce grand debris, qui donna l'Empire au pillage à tant de Nations, qui l'avoient nourry de leur sang; Du démembrement de l'Empire Romain, naissent nos François, les Espagnols, les Anglois, les Goths, les Vandales, les Lombards, les Polonois, les Othomans, & tant d'autres Puissances.

Si de là, vous haussez vos pensées jusques au gouvernement de l'Eglise, qui est le principal ouvrage de Dieu, & si vous la regardez depuis son berceau jusques au siecle où nous sommes: repassant en vostre memoire sa petitesse, son accroissement, ses travaux, ses persecutions, ses gloires, & ses couronnes, vous demeurerez extasié sur la hautesse des conseils de la Providence Divine. Providence sur l'Eglise.

Quelle mere eut jamais tant de soin & tant de tendresse pour son petit enfant dormant au berceau, que cette Providence en a eu pour son Eglise, & pour sa Chrestienté? C'est chose remarquable, qu'au mesme temps que Nabuchodonoser ruinoit le Temple de Hierusalem en Orient, le Capitole se

bastissoit

bastissoit en Occident, pour y planter un jour la Croix,& que Rome dans l'espace de cent quarante-deux ans,ayant esté prisé par six fois,& ravagée par Alaric, par Gesneric,par Odoacer,& les Erules, par Theodoric, par Belisaire, & par Totila, lors qu'on pensoit qu'elle devoit estre aneantie,a esté toûjours conservée de Dieu pour estre la source des lumieres, & la Mere de toutes les Eglises.

Combien de fois Dieu a-t'il attaché des vertus secrettes aux drapeaux des Chrestiens? Combien de fois a-t'il fait batailler les vents & les tempestes sous leurs estendarts? Combien de fois leur a-t'il ouvert des terres inaccessibles, calmé des mers orageuses, changé pour eux des deserts en des Paradis de delices? De petites poignées de soldats battre de grosses armées, prendre des villes imprenables, fendre des rochers, trancher des montagnes, faire un travail de Geants, & trouver de la facilité dans tout ce que la raison humaine jugeoit impossible?

Qu'on lise Paul Emille, & Guillaume de Tyr, sur la conqueste de la Terre saincte,& on verra comme les oiseaux du Ciel mesme semblent estre à la solde d'un Godefroy de Boüillon; car qui ne s'estonneroit de dire que lors qu'il assiegoit Jerusalem, le Sultan qui avoit façonné les Pigeons à porter ses messages, despescha une Colombe avec une lettre qu'elle portoit sous les aisles, pour donner des advis aux assiegez? Mais le bon-heur voulut qu'un Esprevier fondant sur elle, justement dans l'armée Chrestienne,la prit,& fit tomber ce qu'elle portoit pour informer les nostres du dessein de l'ennemy. Combien d'evenemens semblables nous monstrent le soin que Dieu à des siens, & que jamais il n'a permis qu'ils fussent vaincûs que pour vaincre leurs vices,& humilier leur orgueil par le contrepoids des puissances estrangeres?

Estrange rencontre.

Que

Que peut on dire des Conciles ? Que peut-on penser mesme des grands corps de Justice ? Combien de fois a-t'on vû éclorre des conseils, & des resolutions, où il sembloit que personne n'avoit pensé ? Dieu gouvernoit les esprits & les langues de ceux-là mesmes, qui en voulurent abuser contre luy, une grande ame regnoit en tous ces membres assemblez, & faisoit secrettement son ouvrage avec l'admiration de tout le monde. Un mesme mouvement conduisoit par compas tous ces astres comme en la sphere d'Archimede, & les accordoit par leurs propres contrarietez. Grand Dieu, n'avons-nous pas sujet de dire ce que disoit celuy-cy chez Seneque : Pour bien punir ce méchant qui a blessé la Providence de Dieu, je n'ordonne autre chose, sinon qu'il entende le tort qu'il a fait à un si bon Pere.

MAXIME V.

Des Adventures.

LA COUR Profane.	*LA COVR Sainte,*
Que tout se fait par hazard, par necessité, ou prudence humaine.	Que tout se fait par la volonté de Dieu, hormis le peché.

Trois bandes contre la Providence.

LES ennemis de la Providence remuent toute sorte de machines pour combattre leur bon-heur, & se crevent les yeux pour ne pas voir ce grand œil qui poursuit les impies jusques dans l'ombre de la mort. Je trouve que ces Chaldéens

Chaldéens ont fait trois escadrons, afin que nous parlions avec Iob, pour attaquer cette grande maistresse de l'Vnivers Les uns tiennent que tout se fait par hazard, & qu'il n'y a rié que la fortune qui domine dans les actions & dans les affaires du monde : les autres veulent tout assujettir aux loix d'une fatale necessité : les troisiémes ont mis toute leur confiance sur une prudence de chair, qui semblable aux roseaux, leur desrobe l'appuy, leur laisse les piquures.

Heureux celui qui parmi tant de destroits, tant d'écueils & de naufrages, peut tenir le droit chemin, regarde tousiours la Providence comme son estoile polaire, & ne la perd jamais de vûë à dessein de ne se perdre jamais. Taschons à ruïner maintenant ces trois compagnies de Chaldéens par les armes de l'Escriture, des Saints Peres, & de la raison.

Malheur de l'impieté.

I. C'est une chose pitoyable de voir une ame égarée, qui cherche Dieu, & ne le veut pas trouver, faisant autant d'erreurs que de pas ; autant de trébuchemens que de courses, & autant de sacrileges qu'il y a de creatures en tout l'Univers. Le Prophete Isaïe se plaignoit de son temps, de ceux qui dressoient des Autels à la fortune, & luy faisoient des sacrifices. Mais cette secte prit avec le temps de si grandes accroissances, qu'elle remplit toute la terre: car l'Aveugle Gentilité considerant tant de divers évenemens dans la vie des hommes, dont elle ne pouvoit penetrer la cause, s'imagina qu'il y avoit une certaine deïté aveugle, inegale, & furieuse, qui distribuoit toutes les conditions, & tenoit le bonheur, & le mal-heur, comme le jour & la nuict dans ses mains. Cette idolatrie de la fortune estoit si generale, que Pline a bien osé dire : La fortune seule

Adorateurs de la fortune.

ule est invoquée par tout le monde, en tous les
eux, à toute heure, en toutes langues, on ne parle
ue d'elle, on ne loüe qu'elle, on n'accuse qu'elle,
lle fait tous les presens & tous les despens ; & si
ous considerez bien ce grand livre des comptes de
ostre vie, vous trouverez que la fortune en remplit
outes les pages.

Les Romains, qui ont vaincu en armes toutes es autres nations, pour les vaincre en superstition, ne se contentans pas d'une seule fortune, en ont ait naistre plusieurs, qui n'avoient point d'autres ondemens de leur divinité, que les chimeres d'un cerveau perclus de raison, comme nous apprend méme S. Augustin, au quatriéme de la Cité de Dieu. L'une s'appelloit fortune la premiere née, par ce qu'ils tenoient, que c'estoit le principe de toutes choses : l'autre étoit toute couverte de mammelles, & se nommoit *Mammosa*, en témoignage de sa fecondité; l'autre se qualifioit fortune la forte, l'autre feminine, l'autre la Vierge, l'autre la volage, l'autre la gluante ; l'une estoit pour certains jours, & l'autre pour tous les temps ; l'une pour les Empereurs, qui estoit toute d'or, & qu'ils gardoient en leurs chambres comme une Relique, l'une pour le peuple qui estoit de bois, ou de terre.

Phantaisies des Anciens sur les noms de la fortune.

Enfin il n'y avoit pas jusqu'aux jeunes gens qui n'adorassent une *Fortune barbuë*, pour leur faire croistre la premiere barbe de bonne façon. Vray Dieu, quelle ignorance & quelle nuë, nous ne voyons pas ces superstitions si manifestes depuis que le sang de Jesus en a lavé la tache ; mais neanmoins tout est remply d'esclaves de la fortune, qui ne laissent pas d'imputer toutes les prosperitez, & toutes les adversitez de la vie, au hazard des rencontres.

II. Or

Quelle fortune est dans le ressort de la Providence.

II. Or pour decider ce poinct : il faut sçavoir que la fortune n'est autre chose que l'homme mesme, lors que sans y penser, il se fait la cause accidentelle d'un effect non pretendu.

Un homme cherchoit par desespoir un cordeau pour se perdre, & remuant la terre en un lieu escarté, il a rencontré un thresor, on dit que c'est une fortune ; & cette fortune toutesfois n'est autre que l'homme, lequel en cherchant à donné occasion à cét effect qui s'en est suivy, quoy que ce n'étoit pas son intention. Au regard de l'homme cét evenement est tout à fait casuel, au regard de la premiere cause, qui est Dieu, c'est une Providence. Voilà une creature qui a esté écrasée sous les ruines d'un arbre, elle n'attendoit point que cét arbre dût tomber : & partant c'est une fortune pour elle : mais Dieu sans la disposition duquel ne tombe pas une seule feüille d'arbre, avoit prevû cette chûte de toute eternité : ce qui nous contraint d'advoüer que toutes les fortunes des hommes sont enfermées dans le ressort de la Providence.

Belle doctrine de Guillaume de Paris.

C'est une belle doctrine d'un grand Evesque de Paris, qui dit comme quoy Dieu le Pere des essences, engendre & parle eternellemẽt à son Fils, ou son Verbe eternel, & qu'en ce Verbe il a dit une fois tout ce qu'il devoit faire, & tout ce qui devoit arriver : de sorte qu'il n'y a évenement, ny ordre, ny moyen dans cette grande liaison des siecles enchaînez les uns avec les autres, qui puisse échapper à la vivacité de son œil, & à l'estenduë de sa Providence. C'est là, qu'il a ordonné tous les biens de nature, de grace & de gloire : c'est là qu'il a vû tous les maux de coulpe, & n'a pas voulu, ny pu vouloir qu'ils fussent de luy, ny par luy, comme estans indignes de sa saincteté, de sa gloire & de sa

bonté

bonté, Mais quant aux fortunes & infortunes des hommes,aux banniſſemens, aux chaiſnes , aux priſons , aux maladies, aux afflictions,aux proſperitez, aux richeſſes,aux honneurs,aux threſors , aux gloires & aux couronnes, il les a deſtinez ſelon ſon bon plaiſir , pour eſtre les inſtrumens des bonnes volontez , & des glorieuſes actions. Et partant ne diſons jamais que les bonnes & mauvaiſes fortunes du monde viennent par hazard, ſans que Dieu en diſpoſe autrement.

[A moy,dit ce grand Dieu dans les ſaintes Ecritures,appartiennẽt toutes les beſtes des foreſts,& je vois la beauté des cãpagnes éclorre de mõ ſein. Avec moy sõt les richeſſes,la gloire,& les biẽs magnifiques,qui ſont dans la protection de ma juſtice.C'eſt par mon moyen que les Rois tiennent en main les reſnes des Empires,&que lesLegiſtateurs ouvrent leurs bouches pour prononcer des oracles.La trompette sõne au milieu d'une ville,&le peuple fremit sãs ſçavoir les cauſes de ſon malheur.Mais il n'y a mal ny peine dans la cité que je n'aye causé pour de tres-juſtes raiſons.

La ſeconde bande de nos Chaldéens, prenant un chemin tout contraire à celui-ci , veut maintenir brutalement que toutes choſes ſe font par une neceſſité fatale, que les uns attribuënt aux aſtres , les autres à la preſcience divine. Quant à ce qui touche les aſtres, c'eſt une queſtion à part , qui meriteroit bien un plus long diſcours que ne permet le deſſein de celuy-ci. Nous avons monſtré dans quelque autre traicté , & pourrons encore monſtrer une autre fois combien vaine & combien frivole eſt la ſcience des Horoſcopes, étant priſe au poinct où la vanité de quelques impoſteurs l'a portée , ſans que nous pretendions icy blamer ceux qui traictent l'Aſtrologie dans les termes permis par l'Egliſe.

2.Eſcadrõ.

Vanité de l'Aſtrologie.

Maintenant nous nous contentons de dire que c'est une ignorance ſauvage de vouloir inferer du cours des Planetes une neceſſité abſoluë ſur les actions des hommes ; veu meſme que les Aſtrologues judiciaires les plus ardens & les plus determinez , n'en oſent venir juſques là. Tous diſent que les Aſtres font bien des impreſſions de certaines qualitez ſur les corps & ſur les eſprits; mais qu'elles ſe peuvent divertir par precaution ; ce qui a donné vogue à ce fameux axiome de Ptolomée , cité par S. Thomas, au livre du Deſtin,qui dit,*Que le Sage dominera ſur les Aſtres.*

Tertullien au Traicté de l'Idolatrie a dit pertinément, que les mauvais Anges ſe ſont faits les premiers maiſtres de la curioſité des Horoſcopes,&que comme ils ont eſté chaſſez du Ciel,leurs diſciples le ſont de la terre , ainſi que par une extenſion de la ſentence divine.Il adjouſte que celuy-là ne doit rien pretendre au Royaume des Cieux , qui fait meſtier d'abuſer du Ciel & des aſtres. Il ſemble que Dieu ſuit à la trace ceux qui s'adonnent à de ſemblables vanitez,comme des fugitifs de la Providence divine. Et on a remarqué fort ſouvent , que les Grands qui ſe ſont captivez à la ſervitude de cette curioſité, ont experimenté de grandes ſecouſſes , & quelquefois des iſſuës aſſez funeſtes. Henry II. à qui Cardan, & Gauric les deux lumieres de l'Aſtrologie avoient predit une vieilleſſe verde & heureuſe , fut tué miſerablement en la fleur de ſon âge dans les jeux & les dilices d'un tournoy.

Les Princes ſes enfans , de qui on fit rechercer ſi curieuſement les Horoſcopes qui diſoient des merveilles,ne furent gueres plus heureux.Zica Roy des Arabes , à qui l'Aſtrologie avoit promis une longue vie pour perſecuter les Chreſtiens , mourut

l'année

l'année de la mesme prediction. Albumazar l'oracle de l'Astrologie, a laissé par escrit qu'il avoit trouvé que la Religion Chrestienne selon le cours des astres ne devoit durer que mille quatre cẽs ans, il a desia menty de plus deux cens ans ; & mentira jusqu'à la fin du monde. L'an 1524. auquel advint la grande conjonction de Saturne, Iupiter, & Mars, au signe des Poissons, les Astrologues avoient predit que le monde devoit perir par eau ; ce qui fit que quelques gens de qualité firent des arches, à l'imitatiõ de celle de Noë, pour se sauver du deluge, & tout cela se tourna en risée. L'an 1630. fut pareillement menacé par quelques predictions, d'une inondation qui devoit submerger la moitié du genre humain, ce qui fut dementy par une saison toute contraire. On avoit predit à un Connestable de France assez connu, qu'il devoit mourir au delà des Alpes, devant une ville assiegée, l'an de son âge 83. que s'il évitoit ce coup, il vivroit plus de cent ans, ce qui a esté notoirement faux, ce Personnage estant decedé en sa 84 année, de sa mort naturelle. Vn Mathematicien de Iean Galeas Duc de Milan, qui se promettoit une longue vie, selon les Planetes, fut tué sur l'heure qu'il pronostiquoit cecy, par le commandement du mesme Duc. Vn autre Astrologue de Henry VII. Roi d'Anglererre, comme il advertissoit ce grand Prince de se garder de la nuict de Noël, fut interrogé où est-ce que son astre luy feroit passer la mesme nuict, à quoy il respondit que ce seroit dans la maison dans une profonde paix, & à l'instant il fut envoyé dans la tour de Londres celebrer la vigile de ce grand jour. On compteroit par milliers les faussetez, les miseres & les desastres qui suivent ces superstitions.

Qui pourroit donc assez deplorer la follie d'une personne laquelle quittant ce grand gouvernement de Dieu, qui est la fontaine des esprits, & le thresor des fortunes, se fait esclave de Mercure ou de Saturne, contre la voix des Escritures, la decision des Conciles, les oracles des saints Peres, les loix des Empereurs, les consultations des Sages, les experiences des peuples, & le consentement de tous les plus solides esprits.

Comme la necessité qu'on infere de la prescience.

Nous ne voulons pas nous amuser à ruiner une doctrine abandonné d'honneur, & de raison. Nous parlons seulement contre ceux qui veulent inferer une necessité derivée de la presence divine, en vertu de laquelle les pechez mesmes selon leurs sentimens, sont causez directement pas les decrets du Ciel. C'est l'opinion de Velleius Paterculus, qui a dit, que le destin faisoit tout le bien & le mal du monde, & que c'estoit une chose tres-miserable d'attribuër ce qui vient d'en-haut, au demerite des hommes, & faire passer les ordonnances du Ciel comme des crimes des mortels. Cette maxime a esté defenduë par les Heretiques jusques à la fureur, & c'est bien merveille que les hommes ayent esté si detestables que de charger la premiere saincteté de toutes les ordres du monde.

Nous sçavons bien que si le destin se prend pour l'ordonnance, par laquelle Dieu establit les vies des particuliers, & les Estats des Empires, ce n'est autre chose que la Providence divine dont nous parlons : mais il se faut bien garder d'enfermer les pechez dans le ressort des volontez de Dieu, qui se contentant seulement de les permettre, ne les peut aucunement establir, ny vouloir, Et c'est chose impertinente de dire icy, tout ce que Dieu a prevû arrivera necessairement, autrement il seroit trompé

en sa prevoyance, ce qui ne se peut dire sans blaspeme, mais il a preveu toutes les choses futures, donc elles arrivent toutes par necessité. Qui ne voit que c'est une tromperie, & qu'il faut renverser cét argument captieux, en disant: Tout ce que Dieu a preveu necessairement arrive par necessité, & tout ce qu'il a preveu indifferemment arrive par indifference. Or est il, que tout ce qui dépend de nostre liberté, il n'a rien preveu necessairement, mais indifferemment: Donc il faut conclure que tout s'y fait par indifference, & non par une fatale necessité. Escoutez la belle decision de S. Iean Damascene. [Dieu prevoit toutes choses, mais il ne determine pas toutes choses. Il prevoit bien tout ce qui est & sera dans vostre puissance: mais il ne le determine pas, parce qu'il ne veut pas le peché, ny mesme contraindre personne à la vertu.] Platon en sa Republique deteste toutes les opinions qui tâchent d'introduire dans la creance des peuples, des propositions indignes de la bonté de Dieu, nommément celles qui le font autheur du mal, adjoustans qu'il ne faut jamais souffrir que cela soit dit, ny écrit, par qui que ce soit; dans une police bien reglée.

Qui ne sçait que les causes ont de la correspondance avec leurs effects, si les causes sont necessaires, les effets se trouvent aussi enchaisnez dans les bornes de la necessité, si elles sont contingentes, ils vont tous dans l'indifference. Or est-il que la prescience de Dieu, à parler proprement, n'est point cause de nos actions, si ce n'est par une pure rencontre & occasion qui ne peut pas les rendre necessaires. N'est-il pas vray que ce grand œil de Dieu regarde également les choses passées, les presentes, & les futures? Et comme nostre œil ne fait point les choses presentes en les regardant, veu qu'une

muraille n'est ny blanche, ny noire en vertu de mes regards : comme nostre memoire ne fait point les choses passées, en les repassant par ses especes: aussi la prescience de Dieu ne fait point les choses futures en les prevoyant, elles ne sont pas parce que Dieu les a preveuës ; mais il les a preveuës parce qu'elles devoient ainsi arriver.

O homme si tu regardes celuy qui t'a fait, tu pouvois estre bon. Mais si tu le contemples comme celuy qui t'a connu devant la naissance des siecles, tu l'as contraint de faire un mauvais jugement de toy, parce que tu t'es rendu mauvais.

Nostre action si bien elle n'est la premiere en datte dans l'execution pour le moins en l'idée, & en l'ordre de nature, elle devance toûjours la prescience divine : si nous regardons ces premieres intentions, nous pouvons tous estre gens de bien, si nous considerons nos procedures, nous le contraignons de prevoir de nous ce qui est en nous. Si la prescience apportoit quelque necessité, il faudroit conclurre que Dieu seroit necessité en toutes les actions qu'il fait dans le monde, parce qu'il les a toutes preveuës eternellement, ce qui seroit tres-impie. Ne disons donc point, mais si Dieu l'a ainsi preveu, il arrivera d'une necessité inévitable ; car il y a trois sortes de necessitez, l'une tres-absoluë, comme est celle de l'Estre de Dieu ; l'autre naturelle, comme est la lumiere au Soleil, & la chaleur au feu: la troisiéme est une necessité conditionnée, comme est celle-cy, si Dieu a preveu telle & telle chose, elle arrivera, je dis que c'est une necessité de supposition ; car vous presupposez qu'il l'ait preveuë ; mais aussi-tôt vous apprenez qu'il ne la prevoit point, sinon parce qu'elle doit estre, & que sa prescience n'est non plus cause de nostre action, que

noſtre memoire de la priſe de la Rochelle, & des guerres des Huguenots.

Apres cette bande d'écervelez une autre s'éleve, qui comprend les deſliez & les plus raffinez eſprits, ſelon le jugement du monde, leſquels eſtiment que tous les bons ſuccez leur viennent de la providence & de l'induſtrie humaine, ſans que Dieu y mette la main. Ce ſont ceux-là, qui au dire du Prophete, ſacrifient à leurs rets, qui baiſent leur main comme une ouvriere independante des grandes actions, qui goutent ſavoureuſement tout ce qu'ils font à la façon des Ours, qu'on dit lécher leurs pattes, lors qu'ils ont mangé le miel. 3. Eſcadron des deliez, ſelon la prudence humaine. *Heb.* 1.16.

Les lettres des Grecs diſent que Mercure a eſté nourry par les heures, pour nous apprendre que toute la ſageſſe & toute l'eloquence humaine, qui n'eſt point reglée, ny ſouſtenuë par les meſures du Ciel, ne peut avoir de nourriture, ny de ſubſiſtance. Il n'y a rien de plus aveugle que celuy qui s'eſtime clair-voyant aux affaires, ſans la prudence des Saints, tout luy reüſſit mal, & il experimente que Dieu commence le changement des fortunes par la corruption des conſeils. La raiſon en eſt tres-claire, puiſque nous ſçavons que tous les eſprits creés n'operent qu'en vertu de la dependence qu'ils ont de l'Eſtre increé, & que toutes les intelligences ont autant d'excellence, qu'elles ont de rapport à la premiere intelligence, qui eſt le Verbe de Dieu. Remarque des Grecs ſur la dependance que nous avons d'enhaut.

Si nous conſultons nos penſées & nos connoiſſances comme venans de noſtre eſtoc, nous trouverons qu'elles ont trois mauvaiſes qualitez; c'eſt qu'elles ſont peſantes, timides & incertaines; comme peſantes, elles rampent en terre: comme timides, elles vont taſtonnans ſur tous les objets ſans ſe pouvoir reſoudre: comme incertaines, elles Foibleſſe de la ſageſſe humaine.

sont toujours flottantes ; il n'y a que Dieu qui les esleve par son exaltation, les asseure par sa fermeté, & les arreste par son immutabilité.

Vanité des Politiques sans directiõ de Dieu.

Tous ceux qui des-unis de la Providence eternelle, pensent reüssir dans les gouvernemens, les honneurs & les affaires du monde, sont des Icares, qui veulent contrefaire les oiseaux avec des aisles cirées : le moindre rayon sorty du throsne de l'Agneau les bruslera, & fera que leur élevation ne servira d'autre chose que pour rendre leur cheute plus signalée : s'ils ont des lettres, ils s'en serviront comme les larrons font des forests pour couvrir leurs crimes; s'ils ont des dignitez, elles leur seront comme les precipices d'or & d'argent de l'Empereur Heliogabale, qui n'estoient faits que pour rendre sa ruine plus memorable. L'Apostre ne crie-t'il pas d'une voix tonante à la posterité de tous les siecles : Ie perdray la sagesse des plus sensez selon le monde, je reprouveray la prudence des plus deliez ? Et le Saint Iob ne rendoit il pas les mesmes oracles sur le fumier, disant, que Dieu donne souvent des succez d'affaires tres-honteux aux plus habiles Conseillers, & qu'il reduit les Iuges à une certaine stupidité d'esprit. L'experience des siecles n'a pas monstré tant de fois aux histoires des Pharaons, des Herodes, & en tous leurs semblables, qu'il n'y a point de plus grande sagesse au monde que d'estre homme de bien ? (Estre sage est user de la sagesse & s'en servir pour sa conduite, comme l'on se sert de l'œil pour la veüe.)

Premiere conclusion contre ceux qui maudissent la fortune.

Tirons trois conclusions de ces trois propositions que nous avons deduites, dont la premiere sera de ne faire mais ce que font les ames basses & vulgaires, qui est de maudire & detester sa conditiõ, & la fortune, comme si c'estoit un effect de quelque fausse

fausse divinité, & non pas une Providence divine. Souvenez-vous tousiours de ces paroles: *Rien ne se fait sans cause sur la terre; Dieu a disposé toutes choses avec poids & mesure.*

Belle resolution sur les évenemens du monde.

Remettez-vous en la pensée cette belle consideration de Bœce [Il faut endurer patiemment tout ce qui se fait dans ce cercle de la Providence, aprés que nous avõs baissé le col sous ses loix, par la cõdition de nôtre naissãce.] Aussi-tôt que vous estes nés, vous estes entrez dans ce ressort de la conduite de Dieu, vous avez suby le joug pour recevoir les fortunes & infortunes comme il luy plairoit ordonner. Ie vous demande, si vous avez resolu de donner la loy à celle dont vous la devez prendre, ne seriez-vous pas tres-injuste & tres-malheureux? Tres injuste, parce que vous entreprendriez sur le domaine de Dieu; tres malheureux, d'autant que vous ne regimberiez contre l'esperon que pour vous faire piquer davantage. Si vous estiez embarqué en un vaisseau, vous iriez, non selon vostre inclination, mais selon le cours du vent, & de la marée. Si vous aviez appris le mestier des laboureurs, vous semeriez en terre pour recueillir ce qui en proviendroit, & vous auriez tantost des années steriles, tantost des fertiles & abondantes. Vous estes entré dans la vie humaine, qui de sa nature est remplie d'inconstances, & de vicissitudes: tantost il y a du bon-heur, tantost du mal-heur. Laissez rouler les fortunes comme il plaist à Dieu, il n'y a rien de hazardeux pour luy Seriez-vous bien si hardy, que de vous attacher à la rouë d'un chariot toûjours courant pour arrester le cours que la Providence luy donne! Vous voudriez, dites-vous, une fortune stable dans le monde; & ne sçavez-vous pas que si cela estoit, il n'y auroit plus ny monde,

ny fortune, puisque l'estat de ces choses basses est dans une continuelle mutation.

Quand vous voyez les impies fleurir en honneur, en richesses & en credit, ne dites pas que la *prosperité d'un méchant homme est le peché du Ciel*, que Dieu se promene sur les voutes de son Palais, qu'il a abandonné le soin des affaires de la terre. Attendez un peu, la justice viendra, quoy qu'elle vienne souvent à pas de plomb. Que sçavez-vous si Dieu veut convertir cét homme en le comblant de prosperitez, pour confondre son ingratitude ? Que sçavez-vous si ayant resolu de le priver des biens eternels pour ses crimes, il luy donne quelque petit usage des commoditez temporelles en recompense de quelques vertus morales qu'il a autrefois exercées ? Dites plûtost à Dieu,

O Dieu que vos pensees sont profondes, & qu'elles sont impenetrables aux ignorans & insensez ! Attendez le jour qui tirera le rideau, & qui fera voir tous les secrets du monde. Dieu l'attend avec tant de patience dans son eternité, pourquoy ne l'attendrez-vous pas dans vostre mortalité ?

2. Conclusiõ contre la fatalité.

La seconde conclusion sera de n'adherer jamais à cette brutale & farouche opinion, qui met une fatalité dans toutes les actions des hommes, & dans tous les évenemens. Gardez-vous bien de ce fol raisonnement, qui dit : Si mon heure est venuë, infailliblement je mourray, & si elle n'est pas venuë, je n'ay rien à craindre. Car ne voyez-vous pas que selon ces maximes effrenées, il faudroit oster toute deliberation, toute prudence, & toute conduite de la vie humaine ? S'il y avoit une fatalité, il ne faudroit plus parler des vaisseaux pour passer les mers, ny de medecine pour guerir les maladies, ny de pain pour nourrir les affamez. Vn hom-

me qui est coëffé de cette folie , doit impunément marcher sur les ondes;car si son destin ne le porte , il ne finira jamais par eau. Il ne se doit jamais servir de Mededin , car sa mort ne peut estre reculée , ny advancée.Il ne doit pas seulement manger , car s'il doit perir par la faim,quoy qu'il fasse il perira ; & si son destin ne le menace point de ce costé-là , il doit vivre en toute assurance. Ne voilà pas une prodigieuse resverie ? Mais Dieu n'a-t'il pas definy le nombre de mes années,comme dit Iob [Vous tenez le compte de ses annés,& de ses mois: Vous avez estably des limites,qui ne se peuvent outrepasser.

Je veux que Dieu sçache le nombre de vos jours , & qu'il les ait determiné , ne vous a t'il pas d'autrepart obligé à vostre cõseruation par la loy de nature? tant que vous n'avez point de revelation d'en-haut, que Dieu veut que vous mouriez en telle & telle façon , vous devez conserver vostre vie jusques au dernier souspir ; & par temerité vous courez par les precipices,les naufrages , & les mousquetades, sans obeyssance , sans raison , sans discretion , vous estes meurtriers de vous mémes. Dieu a preveu que vous deviez mourir à telle heure , & d'une telle mort : mais il a aussi preveu que cela vous arriveroit par une volonté tres-perverse , & une temerité enragée , qui a voulu tenter les conseils du Tres-haut,contre toutes les maximes de la verité. Ignorez-vous que Dieu a mis le feu & l'eau devãt vous, & que vous tendrez la main auquel il vous plaira ? [La liberté du franc arbitre est donnée pleinement à l'homme pour estre maistre de toutes ses actions,avec une fermeté d'esprit,soit pour garder & conserver le bien volontairement soit pour repousser le mal avec mesme franchise] disoit Tertulien.

La troisiéme conclusion nous apprendra

3. Conclusion contre la prudence, humaine, & la feneätise

de ménager nôtre travail avec la conduite du Ciel dansun bon temperamment; de sorte que nous ne demeurions pas les bras croisez, lors qu'il faut travailler, attendans de la main de Dieu, ce qu'il ne faut pas attendre sans nostre cooperation; & que nous prenions garde d'autre costé, de n'avoir pas une telle presomption de nôtre suffisance, que nous luy osions attribuër tous les bons succez qui nous arrivent: car l'un & l'autre est odieux devant Dieu. Nous sçavons ce que dit ce Sage Grec à un chartier embourbé, qui crioit Minerve à pleine teste sans se remuër; Mon amy avec Minerve il faut mouvoir la main. Dieu est tout prest de vous aider; mais il faut y apporter de la correspondance de vôtre part, tendez le voile, & Dieu luy donnera le vent, travaillez en terre, & vous aurez la benediction du Ciel. Que si vous pensez vous contenter d'une devotion mal reglée; & n'avoir aucun soin des affaires de vostre maison, ne serez-vous pas semblable à ces arbres steriles, qui font un petit bruit de leurs feüilles sous le souffle du vent, & ne portent jamais de fruits? D'autre part, gardez-vous bien de penser reüssir par des moyens purement humains, & politiques, sans la direction du Ciel; car en ce faisant, vous bâtirez sur le vif argent des phantomes de grandeur, qui vous donneront des illusions en cette vie pour vous abysmer en l'autre dans des confusions eternelles. Quand vous aurez fait tout ce que vous dicte la justice & la conscience, laissez à Dieu les succez, & sçachez qu'il y a des coups du Ciel qui ne se peuvent vaincre, ny par la prudence des conseils, ny par aucuns remedes humains. Nous sommes responsables à Dieu de nos bonnes volontez, & non pas de ses pouvoirs, les petits Dieux de la terre ne peuvent rien contre les Arrests du grand

Dieu. Prenez ces paroles de ſaint Paul, non pas comme des paroles communes, mais des oracles d'une verité immuable : *La prudence de la chair eſt une mort; mais la prudence de l'eſprit la paix & la vie.*

Si vous avez de l'heur en ce que vous faites, reconnoiſſez Dieu, & le regardez, comme dit S. Bernard, ainſi qu'une volonté toute puiſſante, une vertu pleine de bien-veillance, une lumiere eternelle, une beatitude ſouveraine, qui remplit tout icy bas de l'abondance de ſon adorable bonté. Que ſi en faiſant tout ce qui vous eſt poſſible, vous experimentez de grandes contrarietez, & de facheuſes afflictions dans le monde, dites ce que diſoit cette chaſte Sara, ſe voyant injuriée par ſa ſervante: [Mon Dieu, je tourne le viſage du coſté que j'attẽds ma conſolation. Je tiens mes yeux arreſtez ſur vous, parce que vous arreſtez toutes mes eſperãces. Je vous ſupplie me delivrer du lieu de cét opprobre, ou bien de m'élever de ce mõde. Vos conſeils sõt impenetrables à la foibleſſe de nos entendemens, mais je ſuis bien aſſurée, que celuy qui vous ſert fidellement ne ſera jamais trompé. Si ſa vie eſt à l'eſpreuve des afflictions elle moiſſonnera des couronnes. Si elle ſe trouve dans l'ardeur des tribulations ; vous luy tendrez la main ſecourable. Et ſi vous l'exercez ſous vos chaſtimens ; ce ſera pour luy faire trouver le ſentier de vos miſericordes.

EXEM

EXEMPLE V.

Sur la cinquiéme Maxime.

De la Providence de Dieu sur les Estats & richesses du monde.

EVLOGIVS.

Tiré des observations de Paul Auth. Grec, & d'un Manuscrit du R. P. Simon.

LA Providence divine est une merveilleuse ouvriere, qui jouë icy-bas sur les testes des mortels, elle travaille dans cette grande masse du genre gumain, elle prend les hommes de terre pour en faire des hommes d'or, & de ces hommes d'or elle en fait des hommes de terre. Elle mesle les serviteurs & les Rois, & fait que les uns sans y penser, naissent des autres dans la revolution des temps, come disoit Platon. Nous autres qui ne sçavons pas tous ses secrets, blâmons quelquefois ses ouvrages, qui devroient plustost provoquer nostre admiration que d'estre sujets à nos censures. On se plaint que les biens du monde ne sont pas bié partagez, & que les impies en ont tousiours la plus grande part. Les hommes qui ne sçauroient souvent diviser un poulce de terre, qu'en divisant les plus intimes charitez, se voudroient faire les distributeurs des fortunes de l'Vnivers, comme s'ils voyoient plus clair dans le monde que celuy qui l'a fait.

Ie veux icy mettre au jour une Histoire memorable d'un Autheur Grec, nômé Paul, qu'il avoit appris des plus grands hommes de son siecle. Il raconte comme du temps de l'Empereur Iustin le vieil, qui

étoit environ l'an 528. depuis la naiſſance de noſtre Seigneur il y avoit en la Thebaïde un certain Eulogius, qui étoit tailleur de pierre de ſon meſtier, pauvre de biens : mais grandement riche en vertu. Ce qui nous fait avouër que la pauvreté reſſemble l'Iſle d'Itaque (ainſi que diſoit Archeſidas) laquelle eſtant rude & épineuſe, ne laiſſoit pas de porter les plus grãds hõmes de la Grece, auſquels elle ſervoit d'une échole de toutes les pratiques de l'hõneſteté. Pauvreté Iſle d'Itaque

Cét hõme qui n'avoit pour lors d'autres richeſſes en terre que ſes mains, ne ceſſoit de mettre des treſors de bõnes œuvres cõme en depoſt dans le Ciel. Vertus d'un bon pauvre.

Il eſtoit craignant Dieu, devot, chaſte, ſobre continent, débonnaire, paiſible, charitable, & nourriſſoit de grandes vertus dans une petite fortune. C'eſt choſe eſtrange, que nonobſtant ſon travail, qui eſtoit aſſez rude, il jeûnoit la pluſpart du temps juſques au Soleil couchant, & de ce peu d'argent qu'il avoit gaigné à la ſueur de ſon corps, il traitoit les pauvres : il alloit comme un Abraham au devant des Pelerins, il leur lavoit les pieds, il les recevoit en ſa petite maiſon avec toutes les charitez poſſibles. Apres avoir recherché les perſonnes neceſſiteuſes de ſon village, pour leur donner quelque refection ſelon ſes moyens, il eſtendoit ſa compaſſion juſques ſur les animaux, & ne permettoit pas que rien échappaſt à ſa bonté. On euſt dit à voir tout ce que faiſoit ce pauvre artiſan, que c'euſt eſté quelque riche Seigneur, tant il trouvoit d'abondance dans une pauvreté ſi profonde.

Il arrive qu'un S. Hermite qu'on appelloit Daniël qui vivoit en grande eſtime pour les rares qualitez de ſon ame, en paſſant ſon chemin, ſejourne en la pauvre cabane d'Eulogius, qui le reçût comme un Ange deſcendu du Ciel, luy qui eſtoit homme Daniël l'Hermite fait une demande temeraire.

fort spirituel, penetrant bien avant dans la vie du maçon, y trouva de si rares perfections, qu'il reconnut bien que la devotion se logeoit quelquesfois à petit bruit dans la vie du siecle, & que Dieu qui est un grand Maistre, trouve des serviteurs par tout.

Cela l'enflamma tellement à l'amour des vertus de son hoste, qu'estant retourné au Monastere il fit de grandes devotions, jusques à jeusner trois semaines entieres avec intention d'obtenir de la part de Dieu de grands moyens à Eulogius. La ferveur emportoit tellement ce bon homme, qu'il ne consideroit plus que Dieu, qui nous aime jusques à la santé, ne nous aime pas jusques à la delicatesse, & que les banquets qu'il a fait à ses plus grands serviteurs, comme à Elie, & à saint Paul l'Hermite lors que pour eux il a ouvert les thresors du Ciel, n'ont esté que de pain & de l'eau claire des fontaines. Neantmoins il importunoit incessamment le Ciel par ses prieres, se pleignoit que Dieu qui étoit tres-juste, donnoit des richesses jusques par dessus la teste à tant de pecheurs, pour enfler leur orgueil, & fomenter le luxe, lors que son pauvre maçon, qui meritoit que les rivieres coulassent pour luy tout en or, estoit attaqué d'une rude pauvreté qui lioit les mains à toutes ses vertus. Comme il persistoit à damander jour & nuict l'effect de sa requeste, il entendit une voix du Ciel, qui luy commanda de se deporter d'une demande si indiscrete, & luy dit que si son Eulogius perdoit la pauvreté il perdroit la conscience, Mais lui s'opiniastrant par une bonté toute aveugle à la poursuite de son desir, répondit qu'il sçavoit bien le contraire, & que jamais ce bon naturel ne deviendroit mauvais des biens de Dieu; mais qu'il les feroit tous remonter à leur source. Que s'il se faisoit riche ce seroit pour les

pauvres

pauvres,& que les moyens ne changeroient rien en luy, sinon de le rendre plus utile à tout le monde. Il adjousta qu'il répondoit pour luy corps pour corps, ame pour ame. Dieu qui vouloit faire reconnoistre à l'Hermite par des preuves bien sensibles la temerité de sa promesse, permit que le maçon devint en un instant haut & puissant homme; car venant à foüir en terre, il y trouva un tres riche thresor, qui luy fit quasi dés le mesme instant ensevelir la sainteté. Le voila changé en un autre homme: luy qui auparavant chantoit perpetuellement les loüanges de Dieu parmy les incommoditez de la pauvreté, comme un petit chardonneret dans les épines, gemit sous le faix de cét or: il devint morne, chagrin, pensif, ombrageux. Il s'oublie de la pitié, du soin des pauvres, & de soy-mesme pour converser avec son or. Enfin il prend resolution de se dérober de son pays, où il estoit trop connu, & se transporter à Constantinople, qui estoit l'abord des nations, pour là estaller le changement de sa fortune avec plus de liberté. Il eut encore cette discretion de ne se pas produire tout à coup dans un grand jour, mais de se polir, & de se ménager, faisant quelque apprentissage dans l'école du monde, & de la vie civile, pour corriger tout ce que le defaut de sa naissance luy avoit laissé de rude & d'imparfaict. Comme il avoit le sens assez bon, & n'estoit point de mauvaise mine il se jetta dans la conversation des honnestes gens, & s'approchant de la source des lumieres, il commença à hanter la Cour, se façonner aux armes dans les Regimens de l'Empereur, ou comme il estoit pecunieux, & se trouvoit à toute heure dans les occasions d'obliger les Soldats, il sçut tellement gaigner les cœurs, & practiquer les volontez de tout le monde, que montant

Changemét de fortune fait le changement des mœurs.

de degré en degré, il se trouva dans quelques années Capitaine des Gardes de l'Empereur Iustin. Le voilà comme transporté de l'élement des hommes de la terre dans une nouvelle sphere, pour converser avec les Dieux. C'est là qu'il est saisi d'une profonde yvresse, que le changement de fortune a coustume de causer dans les foibles esprits. Il ne regarde plus son extraction que pour en couvrir le défaut. Il ne se souvient plus des anciennes amitiez, que pour en effacer toutes les marques. Il ne connoist ny Dieu, ny hommes, que pour son interest & ses services. Il marche dans la ville de Constantinople comme un Dieu de la Comedie, portant les rubis, & traisnant la soye, & celuy qui à peine avoit du fer pour forger un marteau, ou une truelle, ne veut plus cracher que dans l'or, & dans l'argent. La priere luy est un ennuy, les jeusnes des tourmens les ceremonies de l'Eglise des ameusemens, & des contraintes. Cette éclypse de devotion est suivie d'un furieux débordement de festins, de jeux, & d'amours. Tant plus sa naissance estoit honteuse, d'autant plus fait il le brave & le magnifique, pour en divertir tous les ombrages. C'est la façon de quelques grands venus de bas lieu, de noyer dans le luxe leur ancienne fortune, faire ce que faisoient les Romains, qui s'efforçoient de couvrir à force d'or & d'argent la cabane de leur pere, qui estoit un Berger.

Les richesses meres des vices & de l'oubliance de Dieu.

Vision de Daniel l'Hermite.

Comme il estoit plongé dans ces grandes delices, l'Hermite qui ne sçavoit qu'estoit devenu son Eulogius, eut une effroyable vision, dans laquelle il se vit transporté soudainement au jugement de Dieu. Il luy sembloit qu'il estoit tout tremblant devant ce thrône redoutable environné d'Anges de feu, qui tenoient en main des instrumens de terreur.

Le Iuge assis avec une Majesté nompareille le regardoit d'un œil irrité,& luy montroit un homme ensevely dans les roses, & tout consommé de voluptez,luy disant ; *Est-ce donc là le soin que tu as eu de l'ame de ton frere ?* Puis se tournant devers les Anges executeurs de sa justice; *Frappez*, adioustoit-il,*& n'épargnez point ce repondant.* Le pauvre homme demy mort de la peur qu'il avoit, entendit incontinent que ce perdu qu'on luy montroit, estoit Eulogius, qui pour avoir trouvé de grandes richesses par son moyen, menoit à Constantinople une vie débordée. Il se jetta promptement aux pieds du Iuge, le suppliant avec larmes & gemissemens, de suspendre la verge de son courroux, à condition qu'il rameneroit son homme au devoir.

De fait, il ne manqua pas de se transporter en haste,au lieu où il estoit, & le reconnut en cette grande ville premiere de l'Empire d'Orient, dans son haut équipage ; toûjours aupres de la personne de l'Empereur,ou tellemét accablez de visites,d'affaires,& de delices,qu'il fut un mois entier sans luy pouvoir parler, quoy qu'il fist tous les jours bien de l'effort. Enfin Dieu permit qu'il penetra un jour jusques dans son cabinet, & le priant de faire retirer tout le monde, pour l'importance de l'affaire qu'il avoit à traiter,comme cela fut executé, il se donna soudainement à connoistre, faisant ressouvenir Eulogius de son ancienne pauvreté, de sa truelle & de sa vie de maçon, & adjoûtant que par ses prieres il estoit parvenu à cette éminente fortune, il le reprit fort courageusement de ses ingratitudes,& de ses infidelitez envers Dieu. L'autre qui ne prenoit point de plaisir que parmy le clinquant & la soye ; on luy remist en vûë les vieux haillons

Il se transporte à Cõstantinople, & parle à Eulogius

de sa premiere fortune, rompit le discours, & le chassant honteusement de son cabinet, demanda aux Gardes à quoy ils songoient de luy amener un fol, & un hypocondriaque; ce qui fit que l'infortuné Pere Daniël, fut tellement chargé de coups qu'il pensa rendre l'ame sur la place. Il se traîna tout sanglant hors du logis le mieux qu'il put, & levant les yeux au Ciel, il pria Dieu ardemment trempant châque parole dans ses larmes, & dans son sang, d'envoyer à Eulogius, non plus des richesses & des honneurs : mais de l'opprobre & de la pauvreté, sçachant que c'estoit l'unique moyen de le reduire à la raison.

Chûte d'Eulogius.

Cela se fit bien tost comme il l'avoit projetté; car l'Empereur venant à mourir, Eulogius fut reculé & des faveurs qu'il esperoit & de celles mesmes qu'il possedoit: ce qui luy laissa des amertumes en l'esprit contre Iustinien, qui tenoit alors l'Empire. Et comme il est dangereux de laisser croupir en son cœur de mauvaises volontez contre son Prince, il estoit desia si ébranlé qu'il ne luy restoit que l'occasion pour se perdre.

Les rebellions & seditions funestes, aux peuples.

Voicy une horrible sedition qui se forme contre l'Empereur nouveau, laquelle pensa ruïner tout l'Estat de l'Orient, & ensevelir Constantinople dans ses ruïnes. Hypatius & Pompée, néveux de l'Empereur Anastase, qui avoit precedé Justin, nourrissoient encore des pretensions sur l'Empire, qui ayans esté peu favorisées, soit par le manquement des temps, soit par le defaut de leur merite ne manquerent pas à se reproduire dans cette nouveauté où les affaires de Iustinien ne sembloient pas encore bien affermies. Ces rebelles avoient tiré à leur party de grosses factions de mutins, & envenimé l'esprit du peuple, en descriant tant qu'ils pouvoient le

gouver

gouvernement de Iustinien, sous ombre des exactions de deniers excessifs qu'il faisoit lever de tous costez, & mirent la ville en armes, remplie de gens factieux, qui sous couleur de défence du bien public, faisoient des outrages honteux, & des pillages impunis.

Le peuple n'amende jamais de favoriser les rebellions, & seconder les mauvaises intentions des factieux; car c'est le moyen de se mettre entre deux fers, & s'exposer en proye à toutes les violences. L'Empereur qui voyant la malignité de cét ouvage cônut bien qu'il ne se pouvoit divertir que par une forte resistance, depescha les regimens des Herules pour courir sus aux rebelles. Ceux qui estoient de rudes joüeurs, firent un grand massacre du peuple sans que le fer aveugle fist distinction de l'estranger & du citoyen. Cela servit à effarer davantage les esprits, qui portoient tout à l'extremité, disans, *Qu'il ne falloit plus esperer de salut, puis que le Prince avoit vendu leur peau à des barbares.*

La sedition s'echauffe si fort, que les femmes & les enfans se firent de partie, lesquels ne cessoient de gresler du haut des fenetres les pierres & le feu sur les soldats de l'Empereur. Eux se voyans chargez de toutes mains, entrerent en une furie inexorable, qui fut suivie d'une si estrange boucherie, qu'elle couvroit en un instant les ruës de sang & de corps morts. Le Patriarche considerant tout ce ravage, eut recours aux armes du Ciel, puis que les puissances de la terre n'y pouvoient plus rien, & fit promptement avancer une procession d'Ecclesiastiques, qui portoient les livres des Evangiles, & les images de nostre Seigneur. Mais les Herules étoient pour lors des Elephans enragez par l'aspect de leur sang qui ne pouvoient regarder autres images que

fisqué. Le miserable ne sçachant plus de quel bois faire flesche, retourne à son premier mestier, & se cacha dans une grande obscurité pour faire un voile à ses crimes. Toutefois agité des remords de la conscience, il commence dans ce changement d'estat à faire vertu de ses necessitez, & immoler à la Penitence les mẽbres qu'il avoit devoüez au libertinage. L'Hermite Daniel le rencontra depuis par occasion, & l'ayant apperçu beaucoup plus doux & plus traictable qu'il n'estoit à Constantinople : *Qu'est cela,* luy dit-il, *Eulogius, aprés avoir esté le Roy de la tragedie, vous joüez donc à present la farce ?* A quoy il repartit tout couvert de honte, que son ingratitude avoit abusé des biens de Dieu & des hommes, mais qu'elle n'avoit pas pour cela consommé leur bonté, & que si le Pere Daniel vouloit encore prier une fois pour luy, non pas pour le remettre à la Cour, où il avoit trop vécu dans la perte de son innocence, mais pour luy adoucir un peu les rigueurs de sa pauvreté, il en seroit reconnoissant toute sa vie. L'Hermite repliqua: mon amy, vous ne m'y tenez plus, l'experience de vos folies m'a fait plus sage que je n'estois. Si la pauvreté vous est fâcheuse, c'est un mal qui vous est necessaire. Demeurez en la condition où vôtre naissance vous avoit mis, & ne demandez plus des biens, qui ne serviroient qu'à vous rendre mauvais.

MAXIME VI.

De la Predestination.

LA COUR Profane.	*LA COUR Sainte.*
Que nostre salut est une affaire faite, & qu'il n'en faut point avoir de soucy.	Que nostre bon-heur eternel est encor dans nos mains & qu'il attend nostre travail.

Maluit ortus seruari quàm nosse. Lucanus

LEs grandes choses ont du rapport aux sources du Nil, dont ces Anciens disoient que la nature les avoit faites plûtost pour les rechercher, que pour les reconnoistre. Tant de grands esprits se sont employés à la recherche des causes de la Predestination, & tous ont confessé, *Que c'estoit l'abysme des richesses de la Sagesse & de la science de Dieu, dont les jugemens sont incomprehensibles, & les voyes ne se peuvent suivre à la trace.*

Maximes contre la fatalité.

Ne craignez point les jugemens de Dieu, qui de leur part ne sont que justice, & que bonté; mais craignez vos œuvres, qui ont si peu d'assurance & tant d'iniquité : ne dites point que vostre salut est une affaire faite, & que Dieu l'ayãt decidée de toute eternité, sans vous appeller au conseil, les bonnes œuvres ne peuvent rien pour avancer vostre bonheur, ny les mauvaises pour empirer vostre malheur. Sçachés que Dieu, qui vous appelle par sa pure bonté, ne vous veut sauver, ny perdre que par sa justice. Ne pensez point que c'est le destin, ou la necessité

:essité qui taille cette besogne ; Dieu par sa grace
'ous a mis le moule & le cizeau entre les mains
our vous faire tel que vous desirez estre iugé. As-
irez vous premierement de vous-méme en con-
:ibuant aux graces qui vous previennent. Celuy
ui est bon à soy-mesme, jamais ne trouvera Dieu
iauvais.

Le grand jugement de Tertullien a prevenu les isputes des hommes, quand il a dit; *Que ce n'estoit is une bonne Foy, ny bien solide de rapporter tout la volonté de Dieu, & flatter ainsi le monde, en di- nt que rien ne se fait sans l'ordonnance de Dieu; ais que nous devions entendre qu'il y avoit quelque ffort en nous, que Dieu mesme attendoit pour accom- ir l'œuvre de nostre salut.* Dire que ce grand Dieu a liberé de nous dans son eternité, sans faire aucu- reflexion sur nos œuvres. *C'est faire aux uns une 'ille à la paresse, & aux autres dresser un prec pice desespoir.* Ne faisons point Dieu si liberal en cet icle, qu'il nous donne des biens, dont nous pre- ons occasion d'estre mauvais, & n'estimons pas e sa misericorde veuille favoriser nostre fainean- e. *Celuy-là dort trop à son aise, qui pense porter le i-heur en crouppe.* Quel soucy voulez-vous qu'un mme prenne de son salut, qui iuge que cela ne pend aucunement de son soucy ? & quel deses- r n'accablera un cerveau foible, qui pensera que s ses travaux ne font rien pour son avancement ι beatitude; puisque les conclusions de son bon- r, ou malheur auront esté prises sans aucune sideration de son merite ? Vn Laboureur ne droit point s'amuser à cultiver une terre, qui it determinée infailliblement à la sterilité ; ou ιe certaine mesure de fruicts, sans que son tra- entrast en consideration. Et qui se soucieroit

Sentence notable de Tertullien.

Notez le danger qui suit, si on oste la consideration des bonnes œuvres.

de polir son ame, si sa gloire étoit arrestée sans aucun égard à son franc arbitre; tous les labeurs ne sembleroient que de chetifs accessoires, & les bonnes œuvres de frivoles amusemens.

Vraye doctrine de la predestination.

II. Mais quand nous affermissons nos pensées sur cette verité, qui dit: Que la predestination estant une Providence divine, par laquelle certaines personnes sont tirées misericordieusement de la masse de corruption, & tirées pour estre élevées à la beatitude eternelle, par des moyens infaillibles, & que cela se fait, premierement par la misericorde de Dieu, qui arreste en son conseil eternel de nous prevenir de ses graces, & que selon la correspondance que nous y devons apporter, il juge de nôtre bon-heur, ou mal-heur, nous disons une proposition conforme à la doctrine de l'Eglise, avantageuse à la gloire de Dieu, & extrémement utile pour le repos des consciences. Ce sont les trois chefs, sur lesquels il nous faut insister en ce discours.

Trois choix de raisons de cette doctrine de S. Paul & S. Augustin, interpretez sur le fait de la predestination.

Et premierement, il n'y a pas sujet de prendre des ombrages sur les paroles de S. Paul, & de saint Augustin, qui semblent quelquefois attribuër tout à la pure volonté de Dieu, sans y faire entrer aucune consideration de nos bonnes œuvres. Car il faut considerer ces deux grands hommes comme deux grandes mers qui s'enflent par impetuosité d'esprit, tellement en une ruine, qu'ils semblent vouloir laisser l'autre à sec pour un temps. Mais comme l'Ocean apres s'estre largement répandu d'un costé retourne dans les limites que Dieu luy a ordonnées: aussi ceux-cy apres avoir couru sur les esprits rebelles, qui s'élevent contre la verité, retournent dans une égalité paisible pour édifier la maison de Dieu. L'un vouloit ruiner une opinion

Iudaïque

Iudaïque, qui maintenoit que le bon-heur eternel de la predestination estoit attaché par necessité au sang d'Abraham, à la circoncision, aux œuvres, & aux ceremonies de la loy ancienne, sans l'observation desquelles les Iuifs ne reconnoissoient point de salut. Voilà pourquoy cét excellent Apostre, qui voyoit en ceci un mépris de la Grace, & un manifeste rebut de la Gentilité qu'il avoit prise en sa protection, insiste fortement, & se répand avec un torrent de raisons, pour noyer cette arrogance des Hebreux, qui faisoient gloire des restes d'une loy mourante, & couroient apres des phatosmes. D'où vient que toutes les raisons qu'il apporte ne tendent à autre but que pour exalter les Misteres de la Redemption, & montrer qne l'origine & le principe de nostre salut consiste en la Grace de IESUS-CHRIST, qui nous appelle au Christianisme par sa pure misericorde, sans consideration des observations de la Loy Mosaique, ny d'autres œuvres qui ayent devancé cette vocation.

Et c'est en ce sens qu'il dit: Que la grace est la vie eternelle, d'autant que c'est par son moyen que nous obtenons la beatitude: en ce sens qu'il assure que Dieu nous a esleus devant la creation du monde pour estre Saints, c'est à dire, selon l'interpretation mesme de S. Augustin; Que nous avons esté choisis dans les idées de Dieu de toute eternité, pour participer à la grace de l'Evangile, sans que nous y ayons rien contribué de nostre part: car la premiere grace estant le principe de tous les merites, ne peut pas estre produite par les merites: enfin c'est en ce mesme sens qu'il maintient que Dieu a le bien & le mal: car cela s'entend qu'il a donné des

Rom. 6. 2

Ephes. 1. 4. August. li de Pradest sãct. cap. 1.

Rom. 3. 1

de polir son ame, si sa gloire étoit arrestée sans aucun égard à son franc arbitre; tous les labeurs ne sembleroient que de chetifs accessoires, & les bonnes œuvres de frivoles amusemens.

Vraye doctrine de la predestination.

II. Mais quand nous affermissons nos pensées sur cette verité, qui dit: Que la predestination estant une Providence divine, par laquelle certaines personnes sont tirées misericordieusement de la masse de corruption, & tirées pour estre élevées à la beatitude eternelle, par des moyens infaillibles, & que cela se fait premierement par la misericorde de Dieu, qui arreste en son conseil eternel de nous prevenir de ses graces, & que selon la correspondance que nous y devons apporter, il juge de nôtre bon-heur, ou mal-heur, nous disons une proposition conforme à la doctrine de l'Eglise, avantageuse à la gloire de Dieu, & extrémement utile pour le repos des consciences. Ce sont les trois chefs, sur lesquels il nous faut insister en ce discours.

Trois choix de raisons de cette doctrine de S. Paul & S. Augustin, interpretez sur le fait de la predestination.

Et premierement, il n'y a pas sujet de prendre des ombrages sur les paroles de S. Paul, & de saint Augustin, qui semblent quelquefois attribuër tout à la pure volonté de Dieu, sans y faire entrer aucune consideration de nos bonnes œuvres. Car il faut considerer ces deux grands hommes comme deux grandes mers qui s'enflent par impetuosité d'esprit, tellement en une ruine, qu'ils semblent vouloir laisser l'autre à sec pour un temps. Mais comme l'Ocean apres s'estre largement répandu d'un costé retourne dans les limites que Dieu luy a ordonnées: aussi ceux-cy apres avoir couru sur les esprits rebelles, qui s'élevent contre la verité, retournent dans une égalité paisible pour édifier la maison de Dieu. L'un vouloit ruiner une opinion

Iudaïque

Iudaïque, qui maintenoit que le bon-heur eternel de la predestination estoit attaché par necessité au sang d'Abraham, à la circoncision, aux œuvres, & aux ceremonies de la loy ancienne, sans l'obseruation desquelles les Iuifs ne reconnoissoient point de salut. Voilà pourquoy cét excellent Apostre, qui voyoit en ceci un mépris de la Grace, & un manifeste rebut de la Gentilité qu'il avoit prise en sa protection, insiste fortement, & se répand avec un torrent de raisons, pour noyer cette arrogance des Hebreux, qui faisoient gloire des restes d'une loy mourante, & couroient apres des phātosmes. D'où vient que toutes les raisons qu'il apporte ne tendent à autre but que pour exalter les Misteres de la Redemption, & montrer que l'origine & le principe de nostre salut consiste en la Grace de IESUS-CHRIST, qui nous appelle au Christianisme par sa pure misericorde, sans consideration des obseruations de la Loy Mosaique, ny d'autres œuvres qui ayent devancé cette vocation.

Et c'est en ce sens qu'il dit : Que la grace est la vie eternelle, d'autant que c'est par son moyen que nous obtenons la beatitude: en ce sens qu'il asseure que Dieu nous a esleus devant la creation du monde pour estre Saints, c'est à dire, selon l'interpretation mesme de S. Augustin ; Que nous avons esté choisis dans les idées de Dieu de toute eternité, pour participer à la grace de l'Evangile, sans que nous y ayons rien contribué de nostre part : car la premiere grace estant le principe de tous les merites, ne peut pas estre produite par les merites : enfin c'est en ce mesme sens qu'il maintient que Dieu a le bien & le mal : car cela s'entend qu'il a donné des

Rom. 6. 23.

Ephes. 1. 4. S. August. lib. de Predest. sāct. cap. 19.

Rom. 3. 11.

des faveurs temporelles & des graces mesmes spirituelles à Iacob, qu'il n'a pas donné à Esaü, quoy qu'il lui ait eslargi des faveurs suffisantes à sa bóne conduite. Autrement y on veut mener ce passage au poinct de la predestination à la gloire : qui ne voit qu'il faudroit conclure, que comme Iacob auroit esté predestiné à la beatitude eternelle sans aucune consideration des bonnes œuvres : aussi Esaü auroit esté reprouvé sans aucun égard de ses demerites ; Ce qui est tres-faux & condamné par l'Eglise. Tenons donc pour certain, que tons les passages de S. Paul, qu'il allegue sur ce poinct, n'ont autre visée que de relever le don gratuit de la redemption, & les ceremonies legales.

Saint Augustin ne pretend que de ruïner l'opiniõ des Pelagiens.

III. Et quant à S. Augustin, il va d'effort pour ruïner de fonds en comble l'opinion des Pelagiens, & Semipelagiens, dont les uns disoient que nous estions eslûs à la gloire immediatement par les bonnes œuvres que nous faisons de nos forces naturelles, & les autres pour apporter quelque correctif à cette opinion, qui sembloit trop aspre, ont escrit que les œuvres de la nature nous disposoient à la grace, & la grace à la gloire. Or nostre eminẽt Docteur ayant pris à tâche d'abaisser cette superbe nature qu'on vouloit élever au prejudice de la grace, & du sang du Sauveur, donne de grandes batailles, où il n'a autre but que de nous enseigner que nostre predestination, qu'il appelle la preparation à la grace, n'est point deuë aux merites de nostre franc-arbitre, mais que Dieu par sa misericordieuse bonté la verse dans nos cœurs, pour estre le principe des bonnes œuvres, ausquelles il rend la vie eternelle, couronnant les faveurs que luy-mesme a inspirées, & dans cette vüë là il exalte avec S. Paul les

les bonnes œuvres, qui sont les productions de cette semence de la grace que le S Esprit a repâduë dans nos cœurs. L'Apostre ne dit-il pas que Dieu a predestiné ceux qu'il a prevû devoir estre conformes à l'image de son Fils, où quatre des plus celebres Peres de l'Eglise, S. Cyrille, S Ambroise, S. Chrysostome, & Theodoret, n'entendent point autrement ce passage, sinon que la predestination à la gloire vient de la prescience des bonnes œuvres. Et qu'a voulu dire S. Augustin, quand il a dit que la volonté de Dieu ne pouvoit estre injuste, & que la predestination venoit outre la grace de Dieu par des merites tres-secrets, qui estoient connus de cét œil divin, qui discerne toutes les actions humaines? *Rom. S. Aug. lib. de prædestin. sanct. cap. 3.*

IV. Y a-t'il esprit remply de contradiction, qui n'avouë que ce que Dieu fait en certain temps, il avoit deliberé de le faire en son éternité? Or la Foy nous apprend comme au temps qu'il a determiné il rend aux justes la vie eternelle pour recompense de leurs merites, comme luy mesme proteste dans saint Matthieu: Et partant il est necessaire de confesser, que Dieu devant tous les siecles avoit cette resolution de donner la couronne de gloire, non pas indifferemment, mais en consideration de la bonne vie, & des loüables vertus. Et à cela ne sert rien de dire que la fin dans nos intentions va devant les moyens, d'où l'on infere que Dieu a premierement arresté la beatitude, qui est la fin, que de considerer les bonnes œuvres, qui sont les acheminemens à cette fin; car je répons que quand la fin tient lieu du salutaire, comme fait celle-ci, on presuppose toûjours le merite devant la recompense. Et quoi que le maître du tournoy desire le prix à un de ses favoris, toutes fois sa premiere intention est qu'il le merite par sa valeur. Dieu prend les mesmes inclina- Raison manifeste. *Matth. 25.* Réponses aux objections.

ti...

tions dans cette lice du salut, il veut des palmes à tout le monde; mais il les veut pour ceux qui se sçauront bien servir des aides de sa grace.

La doctrine des plus anciens Peres sur la predestination.

C'est ainsi que les plus anciens, & les plus graves Peres de l'Eglise ont opiné, ce sentiment leur venant devant les chicanes des Pelagiens, dans le siecle d'or de l'Eglise par vn rayon plus épuré. Et à ce propos Tertullien a dit; *Que Dieu, qui est tres-bon, du sien, estoit tousiours juste du nostre.* Et S. Hilaire a tres-clairement prononcé, *Que l'eslection n'estoit point un effect d'un jugement indiscret; mais que du choix du merite procedoit le discernement qui se faisoit pour la gloire.* S. Epiphane a escrit le mesme jugement; *Qu'il n'y avoit point d'acceptation de personnes en cette procedure de Dieu; mais que cela se passoit selon le merite & le demerite d'un chacun.* Voilà ce que nous pouvons recueillir de la plus saine tradition de l'Eglise.

Tertull. de resurrect. carnis, Deus de suo, optimus, de nostro justus. Hilar. in Psal. 64.

Les deux chefs des raisons.

Que Dieu est glorifié en cét esgard qu'il a de nos œuvres pour la predestination à la gloire. La plainte que pourroit faire un reprouvé.

V. Que si vous considerez maintenant le second article sur lequel nous insistons, qui est la gloire de Dieu; il est aisé à voir que cette opinion, qui met une certaine fatalité des Arrests divins, sans autre connoissance de cause, n'est point convenable à l'immense bonté de Dieu, & à la tres-sincere volonté qu'il a de sauver tout le monde. Elle n'est point sortable à la justice, ny aux promesses & aux menaces qu'il fait aux vertus, & aux vices: outre qu'elle gesne les esprits, qu'elle enerve le zele des ames, & qu'elle jette dans les mœurs la licence & le desespoir.

Que n'auroit sujet de dire là-dessus un miserable reprouvé? Hé quoy, Seigneur, où sont ces entrailles de bonté & de misericorde, que toutes les plumes écrivent, que toutes les voix publient, & que toutes les loix établissent? Elle estoit donc du miel

pour les autres, & de l'absynthe pour moy, d'où vient que sans aucune connoissance de merites, vous avez tiré celuy-cy de cette grande masse de corruption, pour le faire un fils de vostre adoption, un coheritier de vostre gloire, & que vous m'avez laissé comme une noire victime, marquée d'un charactere de mort : Que m'importe qu'en ce premier triage que vous avez fait, vous ne m'ayez pas condamné sans connoissance de cause ? c'estoit assez penser de mal pour moy, que de ne penser rien de bien. Pouvois-je apres ramer contre ce torrent de vostre puissance ? Pouvois je m'ingerer dans vostre Paradis que vous avez ajusté comme le nid de l'Alcyon, où rien ne peut entrer que son oyseau ? vous aviez bâty vostre Palais d'un certain nombre de pierres esleuës, en telle sorte que le compte en estoit fait, & les mesures prises, on n'y pouvoit pas adjouster un petit grain pour en faire croistre le nombre. Que devois-je faire dans cette funeste exclusion, sinon accuser vostre bonté, & deplorer mon malheur ? *Aug. de verbis Apost. serm. 11.*

Voilà ce que pourroit objecter une ame reprouvée, & il ne serviroit de rien de luy répondre, qu'une beste se pourroit plaindre en la mesme façon, que Dieu n'en auroit pas fait un homme, ou que la mesme chose se pourroit alleguer pour les enfans qui meurent sans Baptesme: car pource qui touche les animaux on ne leur oste rien ; mais on leur donne beaucoup, quand du neant on les donne à l'estre, à la vie, aux contentemens de la nature : & pour ce qui concerne les petits enfans, ils n'endurent point de mal, & ne s'inquietent non plus d'estre privez de la vision de Dieu, que faisoit Nabuchodonosor pour le Sceptre de Babylone, lors qu'en son enfance il estoit nourri parmy les

Réponse aux objections.

Gloss. in Daniele.

les Bergers, pensant estre le fils d'un Paysan, & ne sçachant rien de son extraction Royale. Mais dire qu'un homme qui meurt en âge de discretion, & qui est condamné aux flammes eternelles, ait esté reprouvé de Dieu sans autre prevoyance de ses œuvres, n'est-ce pas une cruauté qui n'estoit digne que du Calvinisme; comme si un pere pouvoit estre excusable en mariant l'une de ses filles richement, coupant la gorge à l'autre pour la mettre sur un bucher. Qui voudra sainement juger, il fuira mesme l'ombre d'une si damnable opinion, & tout ce qui lui peut prester quelque faveur.

Les fruits de la gloire de Dieu, qui se tirent de nostre maxime.

VI. Or quant à la doctrine qui establit la predestination sur la grace, & la prevision des bonnes œuvres, il appert qu'elle va largement au poinct de la plus grande gloire de Dieu. Elle nous descouvre sa science, en luy attribuant une veuë infinie sur toutes les actions des enfans d'Adam devant tous les siecles, par laquelle il a preveu à poinct nommé tout ce qui se devoit faire en general & en particulier, dans une si grande revolution des temps: elle nous rend quant & quant cette science tres-innocente; veu que nous apprenons par la mesme voye que la prevoyance que Dieu a de nos œuvres, n'est non plus cause de nostre malheur, que ma memoire de l'incendie de Rome qui arriva sous Neron; non plus que mon œil de la blancheur de la neige, & de la verdure des prairies par ses simples regards. Rien n'arrive parce que Dieu l'a preveu; mais Dieu la preveu d'autant qu'il devoit ainsi arriver par le mouvement de nostre franc-arbitre, & non par les loix de necessité.

Qui non est præscius omnium futurorum, non est Deus. August. de civit. Dei, lib. 5. cap. 9.

Passage notable.

De plus, la justice du grand maistre est hautemēt relevée en cette action; car nous ne disons point qu'il trâche à l'aveugle, & qu'il veuille faire parade

de

de sa toute puissance, dans le mal-heur des mortels : mais nous disons avec l'Escriture, qu'il separe la lumiere des tenebres avec un diamant, c'est à dire, une connoissance tres forte & tres-lumineuse du merite & du demerite des hommes. Quelle apparence de faire une puissance qui prenne sa gloire de la méconnoissance, & qui se rende puissante au mépris de la raison : N'est-ce pas rendre tout redoutable jusques à ses propres faveurs ? Quel raisonnement de faire un juge qui doit payer tout le monde selon son merite, & luy faire rendre des Arrests irrevocables en faveur de quelques-uns devant la connoissance de tout merite ? Le pouvons nous faire puissant sans le faire injuste?

Adjoûtez encore que dans ce sentiment que nous avons de la Predestination, la misericorde de ce Pere tres-debonnaire y reluit avec des marques visibles : car nous ne luy faisons point damner les hommes par une oysiveté de pensées, & une froideur d'affection qui ne peut estre en un Dieu si actif & en un cœur y aymant, mais nous croyons que sa bonté s'epand jusques à Caïn, & jusques à Iudas & que s'ils eussent voulu, ils avoient le moyen de gaigner la beatitude qui ne manque à personne, si elle ne manque de correspondance. Bonté de Dieu.

Enfin nous reconnoissons encore en ce poinct un tres-sage gouvernement de Dieu, qui ne veut rien d'oisif en la nature ny en la grace. Il nous pouvoit esclairer sans le soleil & nous donner des fruicts sans la terre : mais il veut que ses creatures operent & que celui-cy répende des rayons de sa substance & que celle-là fournisse du suc de son sein. Il se plaist en la mesme façon que nous fassions profirer sa grace, que nous fassions nos richesses de ses faveurs & que nous tirions nostre gloire de sa

bonté. Il veut donner un tiltre de merite à nostre bon-heur, pour rehausser la qualité de ses presens. Il veut couronner en nous ce qui vient de luy, comme s'il estoit purement nostre. Pourquoy fermerons-nous les yeux à sa conduite ? Pourquoy lierons nous les mains à sa liberalité ? Vn ancien disoit, qu'il prisoit plus le jugement de certains hommes,que leurs propres bien faicts. Dieu veut que nous prisions les deux en luy, que nous joüissions de sa bonté par faveur, & de son jugement par merite. Les actions du souverain Monarque sont sans controole, comme ses dons sans repentance.

5. Chefs, repos de la Conscience

Ie vous laisse maintenant à conclure, quel repos nous devons avoir en nôtre conscience sur le fait de la predestination. Ie vous laisse à penser si une bonne ame n'a pas sujet de dire : O que la Providence divine soit loüée à toute eternité, puis qu'elle a si dignement pourveu à ma conduite. Ie ne puis adorer ses conseils que je ne m'affectionne à sa bonté. Il adoucit mes peines,il console mes ennuis, quand il m'apprend que mon bon-heur eternel dépend de luy & de moy ; de luy, qui m'aime tendrement ; & de moy, qui ne me puis haïr, si je ne dements mon estre, apres avoir dementy toutes les vertus. Courage, nous ne roulons point sous cette fatalité,qui escrit ses loix sur le diamant & qui nous attache à des necessitez inévitables La fonte n'est point jettée, nous avons encore le metail tout boüillant dans les mains, nous nous pouvons representer sur le moule des vertus, nous nous pouvons faire tels avec la grace de Dieu, que nous mettons nostre salut en asseurance, nostre vie dans le repos & nôtre mort dans les couronnes.

Ie ne puis craindre Dieu d'une crainte d'esclave, puis qu'il n'est que bonté, mais je veux tousiours

craindre mes œuvres,puisque je suis la mesme fragilité.Vivons desormais en la façon que nous voulons estre jugez ; consacrons nostre vie à l'innocence & bannissons de nous tous les pechez. Prenons la pieté, l'humilité,l'obeyssance, l'aumosne & la devotion envers la sainte Vierge, qui sont les marques les plus asseurées de la predestination. Ne presumons rien de nos forces ; mais ne desesperons aussi rien de la misericorde de Dieu. Si nous sommes debout, craignons tousiours la pente de la nature,qui se tombe facilement au mal ; & si nous sommes courbez, relevons nous promptement, faisant profiter tout à nôtre salut,jusques à nos propres cheutes.Nous avons un grand Advocat dans le Ciel qui ouvre autant de bouches pour nous, que nous avons imprimé de playes sur son corps. Nous les avons faites par felonnie, & elles nous receuvront par misericorde,nous servans au Ciel de chariot de triomphe,comme elles nous auront servy en terre de miroir en la vie,& de sepulchre en la mort.

EXEMPLE VI.
Sur la sixiéme Maxime.

Du secret ressort de la Predestination.
PROCOPE.

C'Est un merveilleux secret que celuy de la Predestination, où l'experience nous apprend qu'il n'y a rien que les heureux ne doivent craindre, & rien que les miserables ne puissent esperer. Les astres tombent du firmament pour estre changés en fumier, & le fumier de la terre monte au Ciel pour estre

Tirée de Simeon de Constantinople. Merveilleux secret de la Predestination.

bonté. Il veut donner un tiltre de merite à nostre bon-heur, pour rehausser la qualité de ses presens. Il veut couronner en nous ce qui vient de luy, comme s'il estoit purement nostre. Pourquoy fermerons-nous les yeux à sa conduite ? Pourquoy lierons nous les mains à sa liberalité ? Vn ancien disoit, qu'il prisoit plus le jugement de certains hommes, que leurs propres bien faicts. Dieu veut que nous prisions les deux en luy, que nous joüissions de sa bonté par faveur, & de son jugement par merite. Les actions du souverain Monarque sont sans controole, comme ses dons sans repentance.

5. Chefs, repos de la Conscience. Ie vous laisse maintenant à conclure, quel repos nous devons avoir en nôtre conscience sur le fait de la predestination. Ie vous laisse à penser si une bonne ame n'a pas sujet de dire : O que la Providence divine soit loüée à toute eternité, puis qu'elle a si dignement pourveu à ma conduite. Ie ne puis adorer ses conseils que je ne m'affectionne à sa bonté. Il adoucit mes peines, il console mes ennuis, quand il m'apprend que mon bon-heur eternel dépend de luy & de moy ; de luy, qui m'aime tendrement ; & de moy, qui ne me puis haïr, si je ne dements mon estre, apres avoir dementy toutes les vertus. Courage, nous ne roulons point sous cette fatalité, qui escrit ses loix sur le diamant & qui nous attache à des necessitez inévitables La fonte n'est point jettée, nous avons encore le metail tout boüillant dans les mains, nous nous pouvons representer sur le moule des vertus, nous nous pouvõns faire tels avec la grace de Dieu, que nous mettons nostre salut en asseurance, nostre vie dans le repos & nôtre mort dans les couronnes.

Ie ne puis craindre Dieu d'une crainte d'esclave, puis qu'il n'est que bonté, mais je veux tousiours

craindre mes œuvres, puisque je suis la mesme fragilité. Vivons desormais en la façon que nous voulons estre jugez ; consacrons nostre vie à l'innocence & bannissons de nous tous les pechez. Prenons la pieté, l'humilité, l'obeyssance, l'aumosne & la devotion envers la sainte Vierge, qui sont les marques les plus asseurées de la predestination. Ne presumons rien de nos forces ; mais ne desesperons aussi rien de la misericorde de Dieu. Si nous sommes debout, craignons tousiours la pente de la nature, qui se courbe facilement au mal ; & si nous sommes courbez, relevons nous promptement, faisant profiter tout à nôtre salut, jusques à nos propres cheutes. Nous avons un grand Advocat dans le Ciel qui ouvre autant de bouches pour nous, que nous avons imprimé de playes sur son corps. Nous les avons faites par felonnie, & elles nous recevront par misericorde, nous servans au Ciel de chariot de triomphe, comme elles nous auront servy en terre de miroir en la vie, & de sepulchre en la mort.

EXEMPLE VI.

Sur la sixiéme Maxime.

Du secret ressort de la Predestination.

PROCOPE.

C'Est un merveilleux secret que celuy de la Predestination, où l'experience nous apprend qu'il n'y a rien que les heureux ne doivent craindre, & rien que les miserables ne puissent esperer. Les astres tombent du firmament pour estre changés en fumier, & le fumier de la terre monte au Ciel pour estre

Tirée de Simeon de Constantinople. Merveilleux secret de la Predestination.

transformé en estoille. Les graces de Dieu s'insinuent par des voyes secrettes, & les plis de la volonté sont extremement delicats : tout le passé nous est comme un songe, & l'avenir une nuée, où grondent les tonnerres dans l'obscurité.

Nous fremissons quand nous lisons dans l'Histoire des saints Peres, qu'un Hermite qui avoit blanchy dans les travaux de la Religion entendât qu'un insigne voleur avoit gaigné le Ciel par un souspir qu'il jetta à l'article de la mort, s'en offensa & devint à l'instant mauvais, parce que Dieu estoit bon, blâmant sa misericorde pour esprouver sa justice : car une seule censure luy fit perdre quarante ans de penitence & luy tira le pied du Paradis, pour livrer son ame à l'Enfer. Ie veux icy en suite vous produire une notable conversion, pour vous faire admirer & craindre les secrettes voyes de Dieu. Simeon de Constantinople en est l'Auteur, qui l'a deduite avec quantité de paroles; mais je la racourciray dans les justesses qui ne la rendront pas moins efficace.

L'Empereur Diocletian apres avoir pacifié l'Egypte, sejourna quelque temps en Antioche, à dessein d'étouffer le Nom de Iesus-Christ, au lieu mesme où les Fidelles commencerent à estre appellez Chrestiens. Là Theodosia, qui estoit une grande Dame, le vient trouver, luy menant son fils qui se nommoit pour lors Neanias, en fort bon équipage, avec intention de l'avancer à la Cour, & contenter ses ambitions. Pour se rendre plus complaisante elle avoüa franchement, que son mary estoit mort Chrestien, qu'elle avoit donné des batailles pour luy faire quitter cette superstitió ennemie des Dieux & des hommes, & que ne pouvant gaigner cela sur une opiniastreté envieillie, elle avoit cultivé cette jeune plante (parlant de son fils

An. 11.

Procope presenté à Diocletian.

l'elevant soigneusement au service des Dieux & du Prince, avec une extréme horreur du Christianisme.

Diocletian, qui prenoit un merveilleux plaisir à semblables rencontres loüa hautement la Dame, & jettant les yeux sur Neanias, il le trouva bien fait, de bonne grace, intelligent & courageux, dont il conçeut une esperance que ce seroit à l'advenir un grand instrument de ses volontez. Ce qui luy plût encore davantage, fut que l'ayant mis en discours sur son instruction, il dit que son pere avoit fait tout le possible pour l'attirer au Christianisme, mais qu'il estoit toûjours demeuré du party de sa mere, ne pouvant goûter les impertinences d'une Religion qui professe un fils aussi vieil que son pere, une mere sans mary, un enfantement joint à la virginité ; un Dieu crucifié, une croix divinisée, & tant d'autres extravagances : sur quoy il se mit à gausser avec tant de caquet, qu'il gaigna le cœur de l'Empereur.

Les railleries ont cela de propres, qu'elles entrent fort avant dans les cœurs enjoüez ; & quoy qu'elles viennent d'un esprit mol, elles font souvent plus d'impression que le fer. L'Empereur agrea tant son humeur, qu'il luy donna une charge dans la ville d'Alexandrie, avec deux compagnies pour battre la campagne, & nettoyer le pays de la secte des Chrestiens. La mere en conçeut une extrême joye, & le fils qui sembloit déja toucher le Ciel du doigt, se mit aux champs, pour l'accomplissement de sa commission. Railleries dangereuses.

Mais quel abysme des jugemens de Dieu, voicy que voulant prendre il est pris, & de lion il devient un agneau, & de victorieux une victime. Comme il estoit proche de la ville d'Apamée en Syrie, la terre tremble sous ses pieds, l'air s'enflamme Conversion admirable.

d'éclairs,& les tonnerres grondent dans la nuë, une voix vient du Ciel qui luy dit : *Neanias, où allez-vous ? & à quoy bon cét equipage ?* Luy, quoy que fort estonné, répond qu'il en vouloit aux Chrestiens.La voix repliqua. *C'est donc à moy,que vous en voulez?* Et comme il eut la hardiesse de luy demander, *qui estes vous ? Ie suis Iesus le crucifie, Fils de Dieu vivant, & vous me serez desormais un vaisseau d'eslection.* Cette vision l'abbat pour le relever comme un S.Paul, & de persecuteur le fait en un moment Confesseur. Il mande secretement un Orfevre, & s'estant fait faire une riche Croix, il l'embrasse, il la baise, & la porte penduë au col pour la graver dans son cœur.

Au lieu d'inquieter les Chrestiens, il tourne ses armes contre une race de Sarrazins, qui couroient le pays, & ravissoient les filles pour contenter leur brutalité : ce qui remplissoit les maisons de frayeur & de larmes. La Croix donna de grands succez à ses armes, & dans peu de temps ayant exterminé cette pernicieuse faction, il se rendit en la ville d'Antioche, s'estant desia fait pleinement instruire sur les poincts de sa Religion.

La mere qui ne sçavoit rien de ce qui s'estoit passé sur cette affaire, l'accueille avec une extreme joye,ne se pouvant souler de le voir, & de luy applaudir sur ses triomphes. Mais luy qui n'estimoit plus rien de tout ce qui estoit au dessous de Dieu, (I'ay bié gaigné d'autres victoires dit-il que vous ne sçavez pas encore. Et qu'elles ? *repliqua la mere*: Madame,je me suis vaincu moy mesme par la grace de Dieu,& estant party d'icy Payen, je suis retourné Chrestié, ne desirant plus rien au móde de vous sinó qu'apres m'avoir donné la naissance,vous preniez de moy

moy les exemples. Comment mon fils, repart la mere, vous avez envie de rire ? *Non, dit-il, & tirant sa Croix*, voilà les marques de la Religion que je professe. Elle bien étonnée le tire en son cabinet, & luy demande qui l'avoit chargé de cette abomination, & s'il estoit devenu fol ? Il n'y a que les fols, dit-il, qui s'amusent apres des Dieux sourds & muets, le temps est venu qu'il faut renoncer à ces foibles deitez, & à toutes ces œuvres de tenebres: & disant cecy il se mit à renverser le cabinet de sa mere, qui estoit tres somptueux, brisant des petites idoles d'or & d'argent : disant, que ces amusemens là n'estoient bons qu'à faire de la monnoye pour donner aux pauvres.

Theodosia fut si picqué de cette action que sans avoir aucun égard au sang & à la nature, elle alla trouver l'Empereur, & luy raconta tout ce qui s'estoit passé; resoluë de livrer plûtost un fils unique aux bourreaux, que de se priver de la satisfaction de sa vengeance. Diocletian autant surpris d'étonnement qu'il estoit allumé de colere, apres avoir loué la mere de son zele escrit à Iuste, Gouverneur de la Palestine, & luy commande de se saisir de la personne de Neanias & de tâcher par tous moyens de le reduire au devoir, & en cas de refus qu'il luy oste l'espée & procede contre luy avec toute la rigueur des supplices ordonnez contre les Chrêtiens. Vengeance de Theodosia.

Le Gouverneur ayant receu le mandement de l'Empereur, se transporte avec ses satellites en la maison de Neanias, & luy signifie la teneur de sa commission, luy mettant en main les lettres de l'Empereur, où comme il eut apperçeu quelques blasphemes contre le Sauveur, il les mit en pieces, & dit à Iuste: (Faites vostre commission : j'ay un corps pour endurer, mais je n'ay pas une ame pour

trahir ma Religion.] L'autre le cõjura par toutes les voyes d'amitié, d'avoir pitié de son âge, & de n'estre point ennemy de sa vie, & de sa fortune, adjoûtant que les conseils temeraires sont les sources des maux irreparables : mais le valeureux Athlete prenant son épée la jetta aux pieds du Iuge, & dit qu'il estoit tout acquis à Jesus-Christ, sur quoy il le fit enchaîner, & mener à Cesarée.

Constance de Procope.

Dans peu de jours il fut conduit au Palais, pour répondre sur les charges qu'on luy imposoit, qu'il avoua tres-franchement, persistant en la confession de la Foy avec une merveilleuse constance. Ce qui fit que le Iuge procedant, selon les formes ordinaires qu'on pratiquoit contre les Fidelles, le fit battre cruellement de verges en presence de tout le monde. Diocletian pensoit que par ces voyes honteuses & barbares il estoufferoit le Christianisme, mais ces cruautez exercées sur les gens de qualité, allumoient le courage des Chrestiens, & jettoient les semences des Martyrs. On vid plusieurs Payens qui pleuroient à ce supplice, considerans un Jeune Seigneur qu'ils avoient veu n'agueres triomphant en gentillesse, en armes, & en valeur, livré entre les mains des bourreaux, & estre traité comme un voleur. Le Martyr s'appercevant des larmes du peuple, leur dit : [Mes peres & mes Freres, ne pleurez pas sur mes souffrances, pleurez sur vos erreurs, mes peines passerõt, mais celles de l'infidelité seront eternelles.] Puis levant les yeux au Ciel, pria Dieu ardemment de le vouloir fortifier dans ses combats, dont il luy laissoit toute la gloire. Iuste le voyant plus fort qu'il n'eust voulu, le fit ramener en la prison où il fut consolé de vision d'Anges, & dit-on que nostre Seigneur mesme luy apparoissant, le baptiza de ses propres mains, luy donna le nom

Ses souffrances pour la Religion.

de Procope, & l'encouragea à bien terminer ses combats.

Le lendemain comme on le vid sortir de la prison ainsi qu'un Soleil sortiroit des nuées tant son corps avoit d'éclat & de Majesté, lors qu'on le pensoit consumé par l'excez des supplices, toute la ville fut en rumeur, & plusieurs Soldats ayans secretement abordé l'Evesque Leontius, se convertirent à la foy, dequoy le Gouverneur adverty les fit promptement decapiter, craignant d'aigrir les compagnies, s'il traisnoit davantage leur supplice. Procope apres avoir esté tourmenté derechef, devant que d'estre ramené en la prison, envoya ces premieres victimes au Ciel par ses prieres, dont l'exemple fut bien-tost suivy de douze Dames pleines d'honneur, qui firent ouverte profession de la Foy. Iuste pensant que c'estoit une chaleur de femmes, qui s'éteindroit quand on leur auroit appliqué le fer sur le corps, les fit cruellement tourmenter, commandant qu'on leur brûlast les costez & les aisselles, neantmoins elles persisterent chantant & loüant Dieu, dans l'ardeur des plus grands tourmens.

Theodosia mere de nostre Martyr estant presente à ce spectacle, se sentit vivement touchée: car l'esprit de Dieu entra en elle comme par empire. Il luy donna la lumiere de la raison, & luy fit voir le fond de son ame, dont elle conçeut bien de l'horreur. Hé quoy, disoit elle, à part soy, qui a donc logé un cœur si barbare que le tien dãs le corps d'une féme? Tout ce sang que tu vois respandu, coule maintenant pour saouler une vengeãce que tu as conçuë contre ton propre sang. Ton fils est à la prison tout dechiré, & s'il n'a déja rendu l'ame, il la tient sur les lévres, attendant peut estre tes dernieres paroles. Si tu n'es

Estrange changement de Theodosia.

encore contente, va te baigner dans ses playes & arrache ce peu de vie que la nature luy avoit donné par ton moyen, & que la cruauté luy oste par tes artifices. Helas ! Theodosia la plus cruelle des femmes, & la plus infortunée de meres, si tu as renoncé la nature, ne renonce pas le Dieu de la nature. Entens la voix qui parle dans ton cœur & te rend à ce Jesus, qui commence à te rendre à toy-même. Pourquoy ne feras tu pas ce que celles-cy font devant tes yeux: elles n'ont point le cœur d'acier, ny le corps de bronze, non plus que toy; mais elles õt plus de resolutiõ, parce qu'elles ont plus de foi; Et pourquoy ne serois tu pas fidelle en suivant leur exemple si tu as irrité la misericorde de Dieu tu ne l'as pas consõmée; Allons au Ciel par la voye de pourpre, puisque la Providence divine te la presente: le sang de ton pauvre fils te parle encore en autant de langues qu'il y en a de goutes versées par ces roües, suivons-le & n'estimõs jamais faire trop tard, ce qui fera bien tost ton salut eternel.

Comme elle sentit le combat de ces pensées en son cœur, elle s'escria soudainement, ainsi que par extase : *Ie suis Chrestienne*. Le Iuge qui redoutoit cette action, fit contenence de n'en rien ouir : mais elle redoubla la mesme voix si hautement & fit une profession si solemnelle, qu'il luy fut impossible de la dissimuler, & voyant qu'elle ne vouloit point se desister de cette resolution, il fut contraint de l'envoyer en la prison où estoit son fils.

Sa prison & son martire.

Procope la voyant venir enchainée avec les autres Dames, fut extremement ravy de ce spectacle, & cria hautement:

Madame ma mere, qui vous mene : A quoy elle répondit, Mon tres-cher fils, le sujet qui vous a mis icy m'y amene pour estre compagne de vostre mort, puisque je suis meurtriere de vostre vie. J'ay trahy le

sang & la nature, & livré mes entrailles aux bourreaux pour côtéter une passion:aprés avoir consômé le bien & l'hôneur,il ne me reste plus que le bô heur de mourir avec vous pour Iesus-Christ. C'est à ce coup,mon fils,qu'il convient accomplir la parole que vous me dites à vostre retour,qu'il falloit que je prisse de vous les exéples,comme vous avez pris de moy la naissance. O Dieu, ma tres honorée Mere que voicy un grand coup du ciel, dit Procope,je n'ay plus rien à desirer dans le monde,puis que je vous vois aujourd'huy estre la chere conqueste de Jesus-Christ. C'est à cette heure qu'estât Mere par nature vous me serez encore Mere par les exemples de vostre pieté. Vous estes au point où Dieu vous vouloit,& tout ce qui s'est passé n'estoit que pour augmenter la gloire de vostre conversion.Allons par la voye du sang au lieu où l'ame de vostre bon mary & de mon tres-cher pere nous attend.

Ces deux cœurs, tout fondus en l'amour de Dieu se parloient de pensées, n'ayant plus assez de langue pour exprimer leur Affection. Theodosia dans peu de temps apres estre baptisée par Leontius fut menée au supplice avec le douze Dames, où elle parut comme le singulier ornement de ce sacré cœur,laissant la teste au lieu où elle avoit premierement confessé Jesus-Christ, avec une constance si heroïque qu'elle tira les larmes de tout le monde. Procope aprés avoir esté balotté dans les tribunaux à diverses reprises, foüetté, rosty, grillé, salé,deschiré en tout son corps,sans ébranler la force de son esprit,tendit le col au bourreau, & rendit sa belle ame à Dieu, apprenant en la conversion de sa mere & la sienne, les divins ressorts de cette grande Predestination.

MAXI

MAXIME VII.

De la Divinité de Iesus.

LA COUR Profane.	*LA COVR Sainte.*
Que Dieu veut estre servy à toute mode, & que chaque secte a raison en sa Religion.	Qu'il n'y a qu'un Jesus auteur de la verité & du salut, à qui toutes les creatures rendent témoignage de sa Divinité.

Cette maxime de la Cour profane est une vieille réverie des esprits complaisans, qui n'ayant aucun zele pour la Foi, & moins encore de courage contre l'impieté, approuvent en apparence toutes les Religions, & n'en suivét pas une. C'est ce qui faisoit dire à Symachus, que Dieu estoit un grand secret, & que ce n'estoit pas de merveille si chacun le recherchoit, & en parloit selon sa petite industrie, qui d'une façon qui d'une autre : C'est aussi ce qui a fait écrire à Maxime de Madaure, qu'il étoit trop grand pour entrer tout entier dans l'esprit d'un homme : mais qu'il le falloit prendre en detail, chacun se contentant d'adorer quelque simbole de Dieu, qui lui sembloit plus convenable.

Voilà le plus court chemin qu'on sçauroit prendre pour arriver à une grande impieté ; car c'est faire de la Religion un Pantheon Romain, où il y aura mille divinitez imaginaires, sans y avoir une estincelle de la connoissance du vray Dieu. Les mensonges

mensonges compatissent quelquefois ensemble pour quelque temps, quoi qu'ils ne laissent pas de se choquer l'un l'autre : mais la vraye Religion a cela de propre, qu'elle va toute à la monarchie,& si vous lui parlez de souffrir d'autres sectes, comme si elles étoient raisonnables, c'est lui mettre des épines aux pieds, & des pailles dans les yeux ? Jesus n'a rien de commun avec Belial, ni le fidèlle avec l'infidelle, ni le Temple de Dieu avec le Temple des Demons. Toutes les Religions qui s'ecartent du rayon de la verité Chrestienne & Catholique, sont des phantosmes de pieté, des spectres de sagesse, & des ardens qui conduisent les esprits dans un abysme de feu & de tenebres. Il n'y a qu'un Redempteur à qui sont deus tous les services, & toutes les adorations. Et je desire ici montrer pour vostre consolation, comme les autheurs de toutes les sectes ayans enfin paru si monstrueux, il n'appartenoit qu'au Fils eternel du Pere celeste de remporter le témoignage de toutes les creatures pour l'hommage de sa divinité. *2 Cor. 6.*

De la revelation du Verbe Incarné, & comme toutes les creatures rendent temoignage à sa Divinité.

CE grand Dieu que le Prophete Isaïe appelloit le Dieu caché,& qui au dire du Psalmiste avoit tendu au tour de son thrône un voile de tenebres inaccessibles aux yeux des mortels, s'est devoilé dans la cresche, au premier de ses jours, en telle façon qu'il ne faut lever que de simples drapeaux pour le connoistre. Le Verbe incarné a rempli si visiblement toute le monde de sa connoissance,qu'il faut estre aveugle pour ne pas voir ses lumieres, &

stupide

stupide pour resister à son amour. Nous nous contenterons pour cette heure d'avancer trois preuves: l'une tirée des voix de la nature insensible, l'autre de la nature raisonnable, & la troisiéme des raisons Divines.

Voix de la nature. Conf. l. 6. cap. 20. Sent. in August. cap. 95. Senec. l. nat. qq. Dist. l. 45.

I. C'est merveille que le Ciel & les elemens ont voulu tenir leur partie dans ce grand concert, qui a publié au monde le Verbe Eternel, envelopé dans les temps, & la Sapience increée, enfermée dans le corps d'un enfant. Si nous voulons chercher les signes du Ciel, je pourrois dire, qu'aux approches de cette Nativité, le Soleil parut entouré d'un merveilleux Arc-an-Ciel, comme s'il eût voulu apprendre aux hommes, que le temps de la reconciliation estoit proche, & que ce grand Mediateur qui devoit reunir toutes choses en sa personne, venoit sanctifier le monde par une paix universelle.

Trois Soleils.

Plin. l. 2. cap. 31.

Ie pourrois alleguer ce qui a esté témoigné par Eutrope, livre sixiéme, & par Eusebe dans sa Chronique, comme on vid trois Soleils reluire en même temps, qui furent depuis unis & incorporez en un seul globe, pour signifier à mon advis trois substances, c'est à sçavoir, celle du Verbe, de l'ame, & de la chair conjointes en la seule personne du Sauveur. Ie pourrois dire comme au mesme temps le Soleil fut veu environné de trois cercles dont l'un portoit une couronne d'espics, pour témoigner l'abondance que le Verbe Incarné devoit apporter dans le monde. Ie pourrois adjouster ce qu'Albumazar le Chaldéen écrit en son Introduction, traicté sixiéme, definition premiere; touchant l'apparition d'une Vierge, en la premiere face du signe de la Vierge. Mais contentons-nous que le Ciel a parlé hautement, se servant d'une nouvelle estoille comme d'une langue pour annoncer ce Dieu vivant, &

quo

que cette apparition s'est renduë si celebre, que les Infidelles en ont eu des témoignages authentiques, ainsi que nous pouvons voir dans le recit de Chalcidius, Philosophe Platonicien. Et c'est merveille que Pline mesme parle d'une certaine estoille aux rayons d'argent, extremement lumineuse, qui monstroit Dieu dans une figure humaine. *Plin. c. 25. l. 5.*

Si nous parlons de l'air, ne sçavons nous pas comme il fut illuminé d'une grande & divine lumiere que S. Luc appelle la gloire de Dieu? Si nous parlons des eaux, la tradition nous apprend qu'on vid saillir une fontaine en la pauvre estable, qui fut honorée toute la premiere de la naissance du Fils de Dieu. Si nous parlons de la terre, n'a-telle pas contribué à cette revelation du Verbe, quand elle a fait courber quelques uns de ses arbres pour adorer le Sauveur? N'a-t'elle pas porté des fleurs visiblement imprimées des plus illustres charecteres du Dieu vivant, ainsi que Roüille nous dépeint la Granadille? Les oyseaux du Ciel ont rendu leur hommage par le moyen de la Colombe qui parut au Baptesme; les Poissons en celuy qui servit comme d'œconome & de boursier à Iesus-Christ. Les animaux à quatre pieds se sont signalez en la cresche, parce que nous avons appris du Prophete; *Le bœuf a reconnu son Maistre, & l'asne la cresche de son Seigneur.* *Baron. Sozom. l. 5. 21.* *Rouillius de plantis. Ioan 1. 32 Matth. 17. 27. Isai. 1.*

II. Si de la voix de la nature nous voulons passer aux voix divinement humaines, comme sont les predictions: qu'y a-t'il de plus admirable que le consentement universel des Propheties? Qui vous diroit qu'on auroit veu dans un Temple un tres-belle statuë de marbre blanc, & qu'elle auroit esté toute composée de pieces rapportées faites par divers artisans en divers siecles; de sorte que l'un commença la teste de cette statuë sans avoir autre dessein Voix de la Prophetie. Merveilleuse statuë. *Bromiardus in summa.*

arresté : l'autre sans voir cette teste qui avoit esté formée,ny sçavoir qu'elle fut en estre,fit un corps, l'autre un bras,l'autre une main, l'autre une jambe,l'autre un pied,enfin chacun fit sa partie, suivant les mesmes procedures : sans que pas un de ces braves maistres sçeust rien des ouvrages de son compagnon. Neantmoins que l'on avoit ramassé toutes ces pieces faites en divers âges, par tant de diverses mains,& en des Provinces fort esloignées l'une de l'autre,& que le tout estant assemblé, on avoit trouvé que chaque piece estoit si mignonnement faite,& adjoustée au corps entier de la statuë, qu'on pouvoit dire,que tous ces Sculpteurs avoient long-temps concerté pour l'accomplissement d'un tel ouvrage.

Si donc ce discours qui se trouve dans les idées des hommes,a quelque lieu dans la verité des Histoires,comme plusieurs ont pensé, ne faut-il pas avouër que quelque intelligence a gouverné les esprits de tous ces artisans pour les faire conspirer insensiblement à toutes les justesses de ce chef-d'œuvre si excellent & si parfait ?

Disons icy quelque chose de semblable,lors que nous contemplons ce grand modelle du Verbe Incarné,que Dieu a mis au frontipisce de ses ouvrages, pour estre admiré, adoré de toute la nature intellectuelle. Nous trouvons des Prophetes, qui étoient éloignez l'un de l'autre,l'espace de plusieurs siecles, qui estoient differens d'âge,d'humeurs, de conditions,de style,d'inventions, d'ordre & de liaisons;qui ne pouvoient ny se voir,ny concerter ensemble en quelque façon, comme seroient David, Daniel,& Isaïe : neantmoins tous sans se connoître travaillent à l'histoire de ce grand Sauveur des hommes,l'un parle de sa naissance, l'autre de sa vie, l'autre

l'autre de sa doctrine, l'autre de ses mœurs, l'autre de ses miracles, l'autre de sa mort, l'autre de ses victoires & de ses triomphes. Quand nous prenons la peine d'assembler & de considerer toutes ces pieces ; nous les trouvons compassées & ajustées avec tant de mesure, que nous sommes contraints d'advoüer, que ce n'est point une œuvre des mains mortelles ; mais une entreprise de l'esprit de Dieu.

Qui avoit inspiré au Patriarche Jacob, lequel a prophetisé tant d'années avant tous les Prophetes, que ce Messie qui estoit l'esperance de toutes les nations, devoit venir lors que le Sceptre de Judée seroit arraché des mains de la race de Juda. Ce qui s'accomplit ponctuellement au temps d'Herode, lequel fit mourir les vrais heritiers de cette Royale lignée, pour assouvir ses ambitions, & contenter sa tyrannie. Qui avoit dicté au Prophete Daniel, que depuis l'Edict du Roy Artaxerces, donné en faveur du rétablissement du Temple, il y auroit septante semaine jusques à la naissance du CHRIST, c'est à dire, l'espace de 490. ans ? Ce qui se trouve verifié dans le calcul des meilleurs Historiens. Qui avoit fait parler le Prophete Aggée avec cette majesté tonante, & digne de la bouche du Dieu des armées : *Dans peu de temps je remueray le Ciel & la terre, & la mer, le desiré de toutes les Nations du monde viendra, & je rempliray cette maison de Gloire ?* N'est-ce pas le mesme esprit qui depuis a operé ces grands mysteres que nous voyons, qui les enseignoit pour lors à ses fidelles serviteurs ?

Propheties excellentes touchant le Sauveur. *Genes. 49. Non auferetur sceptrum de Iuda, &c. Donec veniat qui mittendus est.* *Daniel. 9. 26.* *Agg. 1.*

C'est lui qui conduisoit la plume d'Isaïe, lors qu'il a annoncé que ce Messie devoit naistre d'une Vierge : lui qui avoit revelé au Prophete Michée, *Isaïa 7.*

que cette naissance arriveroit en Bethleem ; lui qui ouvroit les yeux de Zacharie pour le voir au triomphe qu'il fit depuis en Jerusalem : luy qui dechiffroit à David toutes les particularitez de sa Passion, au Psalme 21. Ce grand concert des Prophetes sans dessein, & sans artifice, étonnoit les Juifs qui avoient les Ecritures entre les mains, & qui avoient compté tous les versets de leur Bible ; ils voyoient bien que c'étoit la voix irreprochable des Prophetes ; mais leur vanité les avoit tellement aveuglez, qu'ils aymoient mieux n'avoir point de Messie, que le reconnoistre pauvre, selon le Monde, quoy que sa pauvreté même ait été mise par les Prophetes au nombre de ses grandeurs.

Zach. 9. *Psal. 21.*

Estrange témoignage de Gentilité.

III. Peut-être trouvera-t'on moins étrange que le peuple Hebreu, qui étoit le peuple esleu, ait eu tant de revelations touchant le Verbe de Dieu. Mais qui ne sera ravy d'admiration en considerant les paroles que les plus sçavans, les plus grands, & les plus glorieux hommes de la Gentilité ont laissé à la posterité touchant ce mystere ? Je ne parle point de Trismegiste, de Pythagore, de Numenius, & d'autres dont on pourroit revoquer les écrits en doute. Je parle de Platon, d'Aristote & de Ciceron. D'où pouvoit être venu en la pensée de Platon ce qu'il a couché depuis au quatriéme livre de ses loix si disertement ; c'est à sçavoir.

Plat. l. 4. de legibus.

Que si Dieu devoit être aux hommes la regle & la mesure de toutes choses, & principalement s'il y avoit, on devoit avoir en quelque partie du monde que ce fust un homme Dieu.

D'où pensons-nous qu'Aristote, qui procede si considerément en toutes ses maximes, a laissé couler cette parole.

Que ce n'étoit point une chose messeante aux Dieux

mimor

immortels de se revestir de la nature humaine, pour destruire les erreurs qui s'étoient coulées dans le Monde ?

Qui avoit suggeré à Ciceron, l'un des plus sages Politiques qui fut jamais parmy les hommes, ce qu'il écrit au livre de la Republique ?

Que le temps viendroit qu'il n'y auroit point autre Loy à Rome qu'à Athenes ; mais qu'en toutes nations & en tout temps, il y auroit une même Loy eternelle & immuable, & un commun maistre & Empereur de tous qui seroit Dieu même, l'inventeur, le docteur, & le porteur de cette Loy, & qui ne luy obeïroit point se fuiroit soy-même, comme s'il méprisoit sa nature propre ; mais en ce seulement qu'il n'obeïroit point, il seroit griefvement puny quand même il échapperoit autre supplice.

Ce seroit chose superfluë d'alleguer ici les vers des Sybilles, qu'on sçait avoir été si pressans, que plusieurs des principaux de la Gentilité se sont convertis au Christianisme en lisant les témoignages que ces divines filles rendent au Verbe Incarné. Les Sibilles.

Nous sçavons tous comme Dieu pour rendre encore cét argument plus visible, permit un peu devant la Nativité de nôtre Seigneur, que Virgile le plus eminent de tous les Poëtes, fit ce noble ouvrage, où il touche en vers Latins les pensées de la Sybille Cumée, &. parle clairement d'un enfant qui doit être donné du Ciel pour pardonner les pechés des hommes, & combler la terre de benedictions. Et pour montrer que celà n'estoit point seulement dans l'esprit des particuliers, nous lisons que vers le regne d'Auguste, Iule Marathus predit que *Aug.* 34.
la nature enfanteroit un Roy à l'Empire de l'Univers. Ce qui étonna tellement le Senat au rapport

de l'Historien Suetone, qu'il fit defence d'élever les enfans qui naîtroient au temps que ce divin avoit determiné. Joseph ne fait-il pas aussi mention de la prediction qui disoit : *Que des gens venus de la Judée se rendroient maîtres de l'Univers?* Les Romains n'entendoient point ce langage, & appliquoient cecy, qui à Auguste, qui à Vespasien, jusques à temps que la verité a tiré le rideau, & a fait voir clairement l'accomplissement de ces predictions en la personne du Sauveur.

Il n'y a pas jusques à Porphyre jusques à Mahomet, jusques aux Demons, qui ne donnent quelque eloge d'honneur à JESUS. Porphyre au traité qu'il a fait des benedictions de la Philosophie, dit : *C'est grand cas, que les Demons mêmes ont parlé en faveur de* JESUS, *le confessant doüé d'une singuliere pieté, en consideration de laquelle il est entré en possession de l'immortalité bien heureuse.* Et Mahomet, *Que l'Esprit de Dieu a rendu témoignage au Christ Fils de Marie, qu'une ame de Dieu luy a été donnée, qu'il est le Messager, l'Esprit, & la Parole de Dieu, que sa doctrine est parfaite, & qu'elle éclaircit le vieil Testament.* O Dieu de l'Univers! que la verité est puissante d'arracher des témoignages en faveur de son Verbe, des bouches mêmes les plus prophanes!

Raisons de bien seance.

IV. Adjoûtons encore quelques raisons divines dans cette briefveté, où nous nous sommes volontairement racourcis. Qui ne voit que l'entendement humain forcé par la consideration des mysteres, rend aussi hommage à l'incarnation du Fils de Dieu? Où sont ces tenebres qui pourroient encore faire obstacle au jour de la Foy? Que diront plus les Infideles : que ce mystere est impossible? Impossible! comment! Ou du costé de Dieu, ou de la part de l'homme, ou de la repugnance de l'entendement

dement humain avec semblables propositions, parce qu'à leur dire elles l'enveloppent de contradactions. Comment ne seroit-il possible à Dieu, puis qu'il est Tout-puissant, immesurable, infiny ? pourquoy selon l'aveu des Philosophes anciens pourra-t'il remplir tout le monde de sa Divinité, & il n'en pourra fournir assez pour diviniser sa sainte Humanité ? Est ce pource que nous la disons unie au Verbe en ce mystere, en une toute autre façon que l'esprit de Dieu n'est avec le monde ? Je l'accorde; car l'union en est vrayement personnelle : Mais ne faut il pas confesser que le Verbe dans cette divine essence, comme en tiltre de cause efficiente, il a une influence infinie sur tous les effects du monde ; & comme en tiltre de cause finale, il a une capacité de borner & mesurer toutes les inclinations des creatures ; aussi en tiltre de terme substantiel, pourroit-il limiter & accomplir par sa personalité toutes les essences possibles ? Pourquoy lierons-nous les mains à la Divine bonté en ses communications, puis qu'elle ne lie pas même nôtre entendement en ses conceptions ?

N'est-ce pas chose honteuse que l'homme veut taxer & estimer l'Estre divin ? Si Dieu ne plaist à l'homme, il ne sera pas Dieu. Dirions nous que l'homme est capable de cette communication ? & comment est-ce que cette sainte Humanité eut resisté à la toute-puissance de Dieu au prejudice de sa propre élevation, veu qu'elle s'est trouvé aussi-tôt dans l'union du Verbe, que dans la possession de l'être ? Ne voyons nous pas dans la nature, comme le rayon du Soleil tire des fumées de la terre, & s'incorpore avec elles pour faire des meteores en l'air, sans que pas une apporte de la resistance à son exaltation ? Quelle contradiction de nôtre enten-

dement y peut-il avoir avec une telle maxime, veu que nous voyons que le plus eminent des Philosophes a dit que cette union de Dieu avec l'homme seroit une bien seance ; & que Plutarque même parlant de la communication du Createur à la creature, a prononcé ces paroles.

Plutar, in Numa.

Que Dieu n'est point amateur des oiseaux, ny des autres animaux, & que c'est une chose tres-raisonnable, qui se communique à ses amours, & à ses delices. Mais cela sembleroit ravaler la Divinité. C'est ce que disoit Volusian. *Ie m'estonne si celuy à qui tout ce grand Vnivers est si peu de chose peut-être enfermé au corps d'un petit enfant, qui a la bouche ouverte aux cris comme les autres.*

Plin.

Quelle messéance y a-t'il, si Dieu est uny à un petit corps ? Pline & Seneque n'ont-ils pas dit que la nature n'étoit jamais plus admirable qu'aux petits corps, & que c'étoit une servitude aux grandeurs de ne pouvoir être petites ? *Ie m'estonne si le souverain Seigneur de toutes choses est si long temps absent de son Ciel, & si tout le gouvernement du monde est transferé à une si petite creature.* D'où vient cét étonnement sinon de la bassesse de nos pensées : Si nous disions que Dieu fait homme auroit cessé d'être Dieu & se seroit dépoüillé de son Empire, de sa grandeur, de son être, il y auroit dequoy quereller ce mystere, mais quand nous disons que Dieu est venu à l'homme par inclination d'une souveraine bonté & misericorde, sans partir de luy même. Quand nous disons, que la nature humaine est reçuë dans le Verbe, comme une petite source dans une grosse riviere, & que sans perdre son essence, elle est entrée sur la personnalité du même Verbe, n'est-ce pas honorer la puissance, la majesté & la sagesse de Dieu ?

August.

V.

V. En quoy la Divinité seroit-elle ravallée ? seroit-ce en faisant un ouvrage si relevé, si singulier, si divin, qu'il merite occuper les pensées des hommes & des Anges dans le temps & dans l'eternité ? Qu'y a t'il de plus specieux & de plus doux, que de se representer la personne du Sauveur, qui fait en soy une alliance de tout ce qui estoit de plus relevé en la nature spirituelle, & corporelle, c'est à sçavoir, de Dieu & de l'homme, en fait dis-je un composé d'une composition inoüie, pour rendre la Majesté de son Pere palpable, & visible, aux mains & aux yeux des mortels ? Quelle dignité de voir au monde un homme-Dieu devenu une partie du monde, occuper de toute eternité l'esprit de Dieu, qui se proposoit cette personne comme la fin de ses communications, le terme de sa puissance, le premier né de toutes les creatures ? Qui tenoit pour lui tous les siecles en haleine, tous les cœurs en desirs, tous les esprits en attente, toutes les creatures en propheties ? *Le livre de Dieu me porte écrit sur le front de sa premiere page*, dit le Verbe chez le Psalmiste. *In cap. 10. libri scriptum est de me. Ps. 39. 8. Isa. 4. 10.*

Toutes les creatures de ce grand Univers, toutes les predictions & conceptions de ces deux grands livres, le monde & la Bible alloient à l'accomplissement, & à la revelation de ce Dieu homme, qui devoit faire une teste d'or à toute la nature intelligente, sensitive & vegetative. Toutes les creatures n'estoient que les feuilles & les fleurs, qui promettoient ce grand fruict, que le Prophete appelle le fruict de la terre sublime.

Il faut dire avec religion, ce qui merite d'être oüy avec reverence. C'est pour cét homme incomparable que Dieu a crée le monde ; & toutes les creatures ne sont que comme petits rayons du diademe de gloire qui couvre son chef. Rupert. lib. 13. de glo. Trin.

Quel ſpectacle de les voir toutes bandées comme les cordes d'une harpe, pour loüer & declarer aux hommes le Nom de Dieu ; de voir les neuf Chœurs des Anges entrer dans ce concert, & chacun d'eux honorer cette premiere eſſence par tant de perfections diſtinctes ; neanmoins tous confeſſent que leur ſuffiſance ne peut arriver au poinct que merite la grandeur Divine. Et là-deſſus voici le Verbe Incarné, qui paſſant par toutes les ſpheres de nature, de grace. & de gloire, entre dans cette nouvelle ſphere de l'union hypoſtatique, où il paroit comme un arc-en-Ciel imprimé de toutes les beautez du Pere, il les manifeſte aux hommes, & ſe faiſant un Dieu adorant, un Dieu aimant, un Dieu honorant, il adore, il aime, il honore Dieu, autant qu'il eſt adorable, aymable & honorable, par tous les ſiecles des ſiecles.

Faiſons épanoüir nos cœurs en la connoiſſance, & en l'amour du Verbe Incarné. Adorons ce grand ſigne, ce charactere Eternel du Dieu vivant, pour qui ſont tous les ſignes. Faiſons un ferme propos de ne paſſer jour de nôtre vie, auquel nous ne rendions les trois choſes qui lui ſont dûës par des tiltres legitimes, hommage, amour, imitation. Hommage en l'adorant & lui offrant quelque petit ſervice reglé ſelon le temps, en reconnoiſſance de la dependance que nous avons de lui par une entiere conformité de nos volontez aux ſiennes. Amour, en ayant tout ce qu'il aime, & haïſſant tout ce qu'il haït : Imitation en portant toûjours quelque marque de lui ſur nôtre chair, ſelon le precepte de l'Apoſtre, qui dit : *Glorifiez & portez Dieu ſur vôtre corps.* Et pour conclurre, diſons lui ſouvent.

Repaiſſez, ô Seigneur, voſtre pauvre mendiant des continuelles influences de voſtre Divinité. Je demande,

&

& je desire de tout mon cœur que vostre amour me penetre, & me remplisse, & me transforme tout en lui.

EXEMPLE VII.
Sur la Septiéme Maxime.

Le Triomphe de JESUS *sur les ennemis de la Foy.*

JULIEN L'APOSTAT.

TOUS ceux qui delaissent le Verbe de Dieu sont des hommes de neant, qui sont effacez du Ciel pour estre écrits en terre, & dont la terre méme ne pouvant garder les noms, les abandonne à l'oubliance, ou au mépris, & bien souvent à l'execration. Ceci se manifeste par des preuves sensibles dans les exemples de l'Empereur Julien, qui trahissant sa religion, & des-honorant le caractere du Christianisme, s'est rendu l'un des plus malheureux Prince qui fut jamais sous le Ciel, laissant son ame en proye aux demons, ses entreprises aux mauvais succez, sa vie à une mort sanglante, sa personne à la risée, & à la haine des hommes, & sa memoire à la detestation des siecles. *Recedentes à te in terra scribentur. Hier. 17.*

Neantmoins il ne laissoit pas d'avoir de bonnes qualitez qui le devoient porter bien-haut, s'il n'eût abandonné la source de la hautesse, & de la gloire. La naissance lui donna Constantius frere du grand Canstantin pour Pere, Basiline une tres-illustre Princesse pour Mere, un Empereur pour Oncle, trois pour cousins germains, Constantinople pour son air natal, & pour servir de theatre à de grandes *Qualitez de Julien qui monstrent que sans la vraye Religion tout est inutile.*

actions. Il avoit l'esprit bon, le corps robuste, la langue fort affilée, la conversation agreable, le courage grand. Il n'y avoit science au monde dont il n'eust quelque teinture, il méloit les armes avec les lettres fort heureusement, & paroissoit aussi courageux à la teste des armées que sçavant dans les escoles.

Son corps tenoit fort peu à lui, tant son ame faisoit de divorce avec sa chair, mais les biens du monde ne tenoient à rien dans ses mains, & ne les estimoit que pour les donner. Il disoit que c'étoit à faire à ceux qui n'avoient point d'esprit de mandier des loüanges du corps, qu'il étoit toûjours assez beau lors qu'il estoit chaste, & que si les Peintres faisoient les beaux visages, la chasteté faisoit les belles vies. Son conseil étoit qu'il falloit fuïr l'amour ainsi qu'un maistre enragé, selon le dire de Sophocle, pour vivre dans l'empire de ses passions, & le libre usage de soy-même. Ses valets de chambre & tous ses domestiques qui consideroient sa vie de plus prés, ont assuré qu'on ne vid jamais rien de si chaste. Il dormoit peu, mangeoit fort sobrement, tourmentoit continuellement son corps, l'accoûtumoit au travail, de sorte qu'on le vid dans les neiges d'Alemagne, & dans les ardeurs cuisantes des Perses, toûjours en un méme état.

Aprés les grandes fatigues du jour, il se delassoit aux flambeaux dans les estudes de la nuict. Il ne couchoit quasi que sur la dure, & s'éveilloit à l'heure qu'il avoit proposée, sans avoir besoin de personne pour l'advertir. Il luy falloit si peu de service autour de sa personne, qu'étant à Paris, qu'il appelle sa ville bien-aimée, du temps d'un grand hyver, où la Seine étoit glacée, à peine permettoit-il qu'on fist du feu dans sa chambre : tant

il se traitoit inhumainement. Il haïssoit le luxe, les superfluitez, les balets,& les comedies,& s'il les falloit permettre quelquefois, c'étoit plus pour les blâmer, que pour les regarder.Il rendoit bonne & courte justice : son cœur étoit patient,& humain envers le peuple ; qu'il déchargera tant qu'il peut des tributs accordant ses finances avec les commoditez des particuliers, & disant qu'il vouloit laisser garder ses tresors à ses bons amis, qui étoient ses sujets.

Cela n'est-il pas pitoyable,qu'un si grand homme se soit miserablement perdu, avec tant de rares parties, faute de conserver la premiere de toutes, qui est la pieté ? Il est vray que nos Historiens l'ont traité quasi tous avec bien de la rigueur, dissimulant ce qu'il avoit de bon pour le rendre plus odieux : mais pour moy j'estime que la grandeur du Christianisme paroît davantage en cecy, si aprés avoir montré les ornemens que ce Prince avoit de la nature,nous faisons voir clairement que tout cela luy a tres-mal reüssi,& qu'il ne faut point chercher d'autre source de son malheur que son infidelité.

Les causes de la corruption.

Les lecteurs judicieux remarqueront icy les causes de sa perte, & considereront que la premiere nourriture des enfans est un ply fort delicat, qui n'étant pas bien conduit au commencement, remplit toute la vie de desordre. Les Ministres sont les Peres des esprits, disoit S.Irenée, qui ont plus d'influance sur la ressemblance des ames, que les peres charnels n'en ont sur celle des corps. Le malheur voulut que le petit Julien étant laissé bien jeune en tutelle de Constantin son oncle, fut donné à Eusebe de Nicomedie pour être instruit à la Foy. Or cét Eusebe étoit un loup en la peau d'un agneau qui feignant estre tres-Catholique, ne cessoit

Les Maîtres Peres des esprits.

toutes

toutesfois avec son credit, d'avancer les Ariens: de sorte que ce jeune Prince étant formé dans ses commencemens d'une si mauvaise main ne pouvoit avoir assez de creance & de respect pour la personne de nostre Seigneur. L'heresie est la clef de l'atheisme, & quand un esprit est fait au mépris de cette grande Mere en terre, il apprend facilement à ne reconnoistre plus de Pere dans la Ciel.

Ecebole hypocrite.

Aprés qu'il fut si mal fondé aux elemens de nôtre foy, on le mit sous la discipline d'un Rhetoricien nommé Ecebole, qui tournoit à tous vents & qui prenoit la Religion selon le temps; car lors qu'il voyoit regner les Empereurs Chrétiens, il se faisoit Chrétien par ceremonie. Si les Papes dominoient, il n'y en avoit pas un plus insolent que luy. Si l'Empire retournoit aux Chrêtiens, il s'alloit mettre à la porte d'une Eglise, priant un chacun de le fouler aux pieds, comme un sel gasté. Il ouït sur tous & honora Libanius, l'un des plus grands Sophistes de son siecle, mais Payens jusques à la mort. C'étoit un esprit doux, & fort indifferent sur l'article des Religions, qui reçovoit également les Chrêtiens & les Payens en son école & permettoit même à S. Basile de prêcher ses Escoliers: mais il ne laissoit pas de tramer sourdement le dessein de rétablir les Autels & les temples des Dieux. Il regardoit Julien comme le Palladium de la Gentilité, & le lioit étroitement à sa personne par les charmes de son eloquence, pour l'appliquer à ses conseils.

Eschele de Julien.

Tout ce peu de pieté que Julien pouvoit avoir acquis d'un homme qui n'en avoit point, commençoit à se flétrir dans une école, où l'on sçavoit tout horsmis Dieu. Appollon y tenoit le Nom de Jesus; Diane celuy de Marie; Aristote & Platon en étoient

le

les Prophetes ; Isocrate le Predicateur ; & les noms des Tritons y étoient mieux appris que ceux de S. Pierre & de S. André les pécheurs. Ce nouveau disciple prit un tel goust à l'eloquence, qu'elle luy faisoit oublier la devotion, il eust donné une Province pour une Epistre de Libanius, & luy sembloit que celuy qui étoit Roy des paroles, pouvoit devenir Roy des cœurs & des Empires. Son esprit de feu prenoit de la nourriture de toutes parts, & devoroit aussi bien les cedres, que les épines. Il retenoit encore quelque affection à la connoissance des choses sacrées, mais les curieuses tenoient le haut bout dans son esprit. Il éventoit tant qu'il pouvoit les secrets des sciences, pour perdre le secret de la Foy.

C'est un commencement d'infidelité que de deïfier un homme par la langue, & penser que le Royaume de Dieu consiste en paroles. Qui n'a la Foy & les vertus, se contentant des lettres & des sciences, ressemble à ces arbres des Indes, qui portent des poires musquées, dont l'odeur en est extremement douce, & la saveur tres-agreable : mais elles rendent un suc pestilent, duquel on se sert pour envenimer les fléches.

Julien cultivant toûjours les estudes, & negligeant la pieté, devint fort vain, avide des plus petites loüanges, grand parleur, grand rieur, extremement curieux de sçavoir les choses futures, douteux en la Foy, temeraire en la recherche des choses divines, amoureux de ses sentimens, opiniâtre en ses erreurs, & enfin ennemy du Christianisme. Comme il se deprava.

S. Gregoire dit qu'il remarqua dés lors en luy un esprit inconstant, une tête tournoyante, un œil égaré, des épaules sautillantes, des pieds vagabonds, un ris éclatant, des mines & des contenances immodestes Jugement de S. Gregoire de Nazianze.

modestes des demandes ridicules, des réponses encore pires, & beaucoup d'autres choses, qui ne luy promettoient rien de bon. Maxime, Philosophe Payen, & Magicien, acheva de le corrompre, luy versant au fond de l'ame la noire impieté.

Il fut vingt ans Chrétien, & dix ans à projetter le changement de sa Religion, estant déja fort ébranlé; mais n'osant pas faire éclat à cause de l'Empereur Constantius son cousin, qui étoit fort ombrageux, & qui n'eust aucunement souffert en luy ce changement de Religion, il l'avoit tenu fort bas, sans train, sans equipage, sans officiers, sans argent le voyant fort rarement, & le traittant severement; de sorte que Julien craignoit la Cour comme le feu, & n'osoit lever les yeux devant Constantius; lequel il appelle le bourreau de sa famille.

La crainte, qui est une mauvaise maîtresse du devoir, le retint sous le masque de la Religion, tant que l'Empereur vêcut, qui ne se doutant pas de ses mauvais desseins, l'associa à l'Empire fort solemnellement; car dans une grande assemblée de ses Estats, aprés avoir prononcé une belle harangue sur le chois qu'il faisoit de sa personne, il luy donne la pourpre de ses propres mains, l'appellant son frere, & le conjurant de préter l'espaule également à soûtenir le faix de l'Empire avec luy; & pour lier encore plus fortemét cette amitié, il luy donna sa sœur Helene en mariage, qui ne fut pas de longue vie. Apres toutes les ceremonies de la dignité & du Mariage, il l'envoya gouverner les Gaules, où il fit de beaux faits d'armes contre les Alemands.

Il est Chrétien par police, & infidelle en son ame.

Ce fut là qu'étant dans une grande liberté il acheva de se gâter, & neanmoins il étoit encore si retenu, que quoy qu'il fut déja Payen en son ame, il n'osoit passer les grandes Fêtes sans aller à l'Eglise,

&

& faire toutes les ceremonies de la Religion Chrêtienne, comme il fit le jour des Rois étant en France, ainsi que remarque Ammian Marcellin. Il se vante en une Epître qu'il écrit aux Atheniens, d'avoir passé trois fois le Rhin, pacifié les Gaules, subjugué toutes le villes rebelles, delivré vingt-mille prisonniers des mains des Barbares, & envoyé force matieres de triomphes à Constantius. Mais soit que la vanité, par laquelle il eslevoit ses moindres proüesses, le rendist odieux, soit que ceux qui estoient jaloux de sa gloire le servissent mal auprés de l'Empereur, tout ce qui faisoit n'avoit pas ce grand eclat qu'il desiroit passionnément en toutes ses actions.

Marcell. l.b. 21.

Proüesses de Julien és Gaules.

Constantius, qui craignoit toûjours ce naturel semblable à une eau dormante, le faisoit éclairer au commencement de bien prés, par des gens affidez; mais il secoüoit ce joug peu à peu, & se faisoit aymer tant qu'il pouvoit dans les Gaules, tant par les naturels du païs, qui se plaisoient à la franchise de son humeur, que par les soldats qu'il attiroit secrettement avec de belles promesses, & de grandes esperances.

Enfin comme l'Empereur, qui étoit heretique, s'amusoit à persecuter l'Eglise en Orient, celuy cy luy dresse un party dans l'Occident. Car s'estimant déja assez fort, il se fit proclamer Empereur par des menées secrettes, feignant au reste de refuser tout ce qu'il desiroit: il commença de joüer ce beau jeu, avec un ardeur impatiente, comme il étoit encore à Paris; car ce fut là que les legions de soldats l'environnant devant la pointe du jour, l'appellerent AUGUSTE, avec de grands cris: surquoy il fit mine au commencement de vouloir fuïr, & se cacher: mais à l'aube du jour il parut, fasant une petite

Finesses de Julien pour en trahir l'Empire.

petite reprimande aux Soldats de ce qu'ils avoient fait, & refuſant en apparence le nom d'Empereur. Ceux-cy qui eſtoient gagez pour commettre cét attentat,crioient d'autant plus fort qu'il refuſoit l'honneur qu'on lui preſentoit. Lui pour ne rien obmettre dans cette feinte, tendoit les mains à la façon des ſupplians, & les prioit que cela ne fuſt point, dequoy ils monſtroient entrer en colere, s'il n'acceptoit promptement ce qui lui eſtoit offert. On lui demanda que pour contenter les legions il ſe paraſt ſur l'heure d'un diadême. Il répond, que c'êtoit un ornement auquel il n'avoit jamais penſé, & qu'il n'avoit garde d'en eſtre fourni. Quelques-uns s'écrient là-deſſus, qu'il falloit prendre le collier de ſa femme, & lui mettre ſur la teſte ; mais il repliqua que cela ne ſeroit pas de bon augure, d'orner un Ceſar des atours d'une femme. Surquoy d'autres dirent qu'il falloit donc ſe ſervir des bardes du plus riche cheval pour contrefaire un diademe ? mais Julien s'y oppoſa, diſant, *Qu'il ne vouloit eſtre ny femme,ny cheval.* Le Comte Maure qui avoit le mot, tira ſon collier, & lui mit ſur la tête, les Soldats redoublans leurs clameurs avec de grandes allegreſſes. Ce fut alors que ne pouvant aſſez diſſimuler la fourbe, non ſeulement il ne rejetta point ce faux diadéme;mais promit à chaque ſoldat cinq écus d'or, & une livre d'argent, & là deſſus il depeſcha ſur l'heure un Ambaſſadeur à l'Empereur, avec lettre expreſſe qui portoit.

Ambaſſade de Julien à Conſtantius.

Comme les Soldats l'avoient ſalüé Empereur, dequoy il avoit eu d'abord une extreme horreur, s'efforçant de les reprimer, tant par l'authorité que par douces paroles : mais qu'ils s'étoient tellement opiniaſtrez en leur entrepriſe,qu'il y alloit du danger de ſa vie,s'il ne leur euſt donné ce contentement. Voilà pourquoy il avoit

avoit esté contraint de prendre le diadéme avec toutes les repugnances possibles. Au reste qu'il aimoit beaucoup mieux le jugement & l'approbation de Constantius que tous les Empires du monde, & qu'il le supplioit de ne point écouter quelques esprits malins, qui taschoient de les broüiller pour y trouver leur compte; mais que regardant son sang & sa fidelité, il luy voulut confirmer l'honneur qui luy avoit été donné, l'asseurant qu'il ne seroit pas moins souple à toutes ses volontez, & que la fin de son obeïssance seroit celle de sa vie.

Constantius entra en une telle fureur sur cette nouvelle, qu'il ne daigna pas seulement regarder son Ambassadeur; mais luy envoya promptement lettre de desaveu, qu'il voulut être leuë à l'armée, luy commandant de quitter incontinent ce nom d'Auguste s'il ne vouloit quitter la vie, Julien qui avoit déja passé le Rubicon hazarda l'affaire, & s'avança pour entrer dans l'Italie avec ses troupes. Dequoy l'Empereur irrité à toute extremité fit une harangue au milieu de son armée, remonstrant aux Soldats la trahison & les méchancetez de Iulien, avec des termes fort pressans, disant qu'il alloit pour en tirer prompte satisfaction, sçachant bien, *Que Dieu condamne les ingrats d'un arrest Eternel.* Chacũ cria là dessus qu'il falloit aller pour combatre le traistre, & le rebelle : & de fait l'Empereur s'y acheminoit à grandes journées, lors qu'il se sentit saisi d'une fiévre si ardente, qui brûloit comme un four, & outre cela, il estoit agité toutes les nuicts de songes, & de visions horribles, qui luy disoient que son bon Ange l'avoit quitté, & qu'il estoit temps de mettre fin à l'Empire, & à la vie : ce qu'il fit estant chastié de Dieu pour ses cruautez envers les Catholiques, & laissa par sa mort Iulien

Mort de Constantius.

en pleine possession de toutes choses. Il leva incontinent le masque, & fit ouvrir les Temples des Dieux, persecutant les Chrétiens, non pas tant avec la brutalité de Diocletian, qu'avec toutes les ruses d'une sage Politique.

Punitions de Iulien remarquables.

Mais voyez la force invincible de nostre Religion, & comme le mal-heur est necessairement détaché à tous les desseins de ceux qui quittét le vray Dieu. Il avoit deliberé de renfermer le nom Chrétien dans un petit coin de la terre, nous appellant du nom de Galiléens: & Dieu limitant les entreprises de cét impie sans donner des limites à son nom, a couvert des rayons de sa gloire & de sa connoissance toutes les parties du monde habitable, comme au contraire le nom de ce deplorable Prince est demeuré tres-ignominieux : car quoy que les Empereurs les plus sanglans contre nostre Religion soient nommez sans addition, on ne prononce quasi jamais Iulien, que pour marque d'une eternelle infamie, on n'adjouste l'Apostat. Il fit un Edict, par lequel il privoit les Chrétiens de la connoissance des bonnes lettres : & Dieu a permis que les millions d'Escrivains sont sortis du Christianisme, & que les autres superstitions, comme la Iuïfve, la Gentilité, & la Mahometaine, estant maintenant tombées dans une extréme ignorance, il n'y ait que la Chrestienté qui soit la mere des sciences, & la maistresse du genre humain.

Il avoit pris resolution de faire rebatir le Temple de Ierusalem, en ayant donné la commission à Alypius, & des globes de feu sortis des fondemens à mesure qu'on les jettoit, rendirent ce dessein autant frivole que le lieu fut inaccessible. Il aimoit extrêmement l'honneur. Et le changement de Religion le rendit si miserable, que les plus viles personnes

du

du peuple se mocquoient de luy, disant qu'il falloit tondre sa barbe pour faire des cordes, & qu'il dépensoit tant en sacrifices, qu'il dépeupleroit le monde de bœufs & de moutons. Il vouloit se donner de l'authorité, & ses loix estoient des toiles d'araignées, qui estoient à tous coups rompuës par ses sujets. Enfin pour imiter Alexandre, il voulut entreprendre la guerre contre les Perses, & aprés une infinité de fatigues, il demeura frappé d'un coup du Ciel, qui luy fit bien tost fermer sa vie, & sa bouche par le blaspheme que nous sçavons, lors que remplissant sa main du sang qui couloit de son corps, il le darda contre le Ciel, & dit : *Tu as vaincu Galiléen.*

Ce miserable Prince, qui pensoit avec l'ayde de ses faux Dieux commander aux flots de la mer, & cheminer sur les astres, arraché de l'Empire à l'âge de trente & un an, & le premier de son regne, étoit rapporté dans une biere, comme un triste spectacle à tous ceux qui avoient adoré sa fortune : sa mort estoit suivie des feux de joye des Perses, & des allegresses des Chrestiens, dont ce jour avoit rompu les chaisnes ; sa memoire couverte d'horreurs & d'execrations, & n'y avoit pas jusques au plumes les plus sacrées qui n'eussent du fiel pour luy ; tant il est vray qu'un homme qui a soüillé sa sanctification, & a pris IESUS à partie, trouve l'Enfer par tout, comme par tout il a voulu combattre la Divinité.

MAXIME VIII.

Des Perfections de IESUS, qui le rendent aymable.

LA COUR Profane.

Qu'il faut aymer les choses visibles, sans se tourmenter pour les invisibles.

LA COUR Sainte.

Que tout l'amour est dû à JESUS-CHRIST à raison de ses excellences incomparables.

TOus les plus grands maux qui sont au monde viennent ordinairement du mauvais ménage de l'amour, lequel estant sorty des bornes que Dieu luia prescrit, fait par tout du deluge, pour faire apres des desastres. Les hommes sensuels se persuadent qu'on ne sçauroit aymer que par les yeux : & de fait ce sont ceux-là, qui au dire de Clement Alexandrin, *Commenceront l'escarmouche dans tous les cõbats de l'amour du monde.* Et si nous voulons suivre les sentimens du Prophete Isaïe, nous les appellerõs, *Les pieds du cœur*, puis que c'est par eux qu'il marche aux objets du corps, pour lesquels il a des l'inclinations.

Bassesse des amours du monde.

Mais, ô Dieu, que ces amours des choses visibles sont chetifs! puis qu'ils idolatrent un peu d'écorce, & qu'ils ressemblent ces peuples nommez les Astomes, qui s'abillent de feuilles, & qui vivent de fumee Cét homme charnel, qui se crucifie tous les jours en autant de croix, qu'il a de pensées pour cette creature, qu'il aime, est pris par les yeux à une petite peau exterieure, que les Medecins appellent l'Epi

l'Epiderme. Si vous aviez osté cela à ce corps, qui luy donne tant de martyres, il prendroit pour un monstre celle qu'il adore à present comme une Deesse. N'est-ce pas une grande foiblesse d'esprit ? & ne faut-il pas confesser que les yeux qui sont ardens en leurs poursuites, sont fort necessiteux en leur jouyssance, ne s'estans reservez autres objets que des minces couleurs, qui leur font tant d'illusions, pour leur causer tant de flammes ?

L'amour des choses invisibles est plus penetrant.

Ie maintiens que tout homme Iudicieux sera cõtraint par la seule consideration de la nature, d'avouër que les plus nobles amours, & mesmes les plus grands sont pour les choses invisibles. Car voilà une femme qui aimoit un mary d'un amour tres-vif, & tres-ardent, il est ravy & emporté au tõbeau dans la fleur de son âge, & le plus haut éclat de sa fortune ; maintenant elle est encore passionnée avec plus de necessité que d'election. Ce n'est pas à vray dire, ce corps qu elle ayme ; car qui le luy laisseroit à sa discretion, ce luy seroit dans quelque temps une chose insupportable. Qu'est-ce donc qu'elle cherissoit le plus dans cette personne ? L'esprit, lequel imprimoit le charactere de sa beauté, & de sa vigueur sur cette chair mortelle, & c'est luy toutesfois qu'elle ne voit point, & qu'elle n'a jamais vû ; ce qui nous fait croire que son amour estoit pour une chose invisible.

Nous aymons les grands Personnages, quoy qu'ils soient separez de nous par tant de terres & de mers, & par la mort même pour avoir vû quelque rayon de leur esprit sur le papier. Nous aimons les vertus qui n'ont point de corps, ni de couleur, & les amans mesmes du siecle confessent qu'ils ont souvent des passions excessives, non pour la noblesse, ny pour les richesses, ny pour la beauté

de certaines femmes qu'ils recherchent, jugeant bien qu'il y en a d'autres beaucoup plus accomplies en toutes sortes de qualités, qui neanmoins ne font point d'impression sur leur esprit. Qu'est-ce donc qu'ils ayment? ce qu'ils ne peuvent voir, ny dire, ny penser : tant il est vray que le traict le plus penetrant de l'amour nous vient des choses invisibles. Et si cela se reconnoist aux objets naturels, quel effect pensons-nous qu'il aura dans les choses divines, qui ont les attraits d'autant plus nobles & plus entiers, qu'elles ont les qualitez plus solides & plus eminentes? Ie veux monstrer que Dieu a mis un Iesus composé du visible & de l'invisible, sur le frontispice du Temple de l'éternité, comme une vive image de ses grandeurs pour ravir à soy l'amour & des Anges & des hommes.

Excellence de la Personne de Nostre Seigneur.

Ouvrages des Gentils. 2. *Reg.* 18. 28.

LEs Grands se plaisent naturellement à faire des ouvrages, dans lesquels ils ramassent les marques plus visibles de leur puissance. Ainsi Absalon fit un superbe monument pour conserver sa memoire, qu'il appella *la main d'Absalon* : Ainsi Salomon fit ce throsne magnifique qui estoit tout d'yvoire, couvert de lames d'or, environné de statuës de lions, qui avoient une fort belle grace ; & l'Escriture assure qu'il ne s'est jamais fait un tel ouvrage dans tous les Royaumes du monde.

Ainsi Iustinien l'Empereur fit l'autel de sainte Sophie, d'or, d'argent, de pierreries, de toutes les raretez du monde, qu'il fit fondre, & incorporer en une masse par une merveille non encore vûe, ny visitée. Ainsi avons nous oüi tant de fois parler des

sept

ſept miracles du monde,qui ne ſont à preſent que ſept petits comtes en un morceau de papier.

Or je demande maintenant ſi les mortels qui ne peuvent rien faire d'immortel, tâchent neantmoins de laiſſer à la poſterité des ouvrages racourcis pour témoignage de leur grandeur, que vevoit faire le Pere de la gloire, & le Souverain Monarque de l'Vnivers? N'eſtoit-ce pas choſe raiſonnable, & bien-ſeante à ſa Majeſté, qu'apres avoir étendu ſur nos teſtes ce riche pavillon des Cieux qui n'eſt toutes fois que l'œuvre de ſes doigts (ainſi que parle l'Eſcriture) il fiſt un monument, où il employaſt la force de ſon bras,& où il ramaſſaſt tous les plus delicieux traits de ſa beauté, & tous les plus manifeſtes caracteres de ſon pouvoir? Et c'eſt juſtement ce qu'il a fait au Myſtere de l'Incarnation donnant à la terre un homme-Dieu, duquel nous ne pouvons diſcourir, qu'en diſant ce que dit S. Hilaire, *Mon entendement redoute de toucher le diſcours de ce grand Verbe,& je n'ay parole qui ne tremble de ſe produire à une ſi divine lumiere*: Imitons ces ſacrez animaux du Prophete Ezechiël qui replient leurs aiſles quand ils entendent la voix de Dieu ſur le Firmament: Eſcoutons & liſons avec reverence ce qu'ont dit les Saints des Excellences de la Perſonne de Iesus-Christ.

Ouvrage de Dieu ſingulier.

Vn Dieu Incarné.

II. Si nous demandons ſon Nom au Prophete Iſaïe,il nous enſeigne qu'il s'appelle L'ADMIRABLE. Si nous cherchons ſa beauté aux Eſcrits du Sage, il nous apprend que c'eſt LA BLANCHEUR DE LA LUMIERE ETERNELLE. Si nous conſiderons la liaiſon de deux natures en la Perſonne du Redempteur,& tant de richeſſes & de treſors rangez d'un ſi bel ordre; nous trouverons que le Prophete Zacharie les cõpare à la pomme de Grenade

Belles qualitez de Ieſus-Chriſt

Iſa. 9.

Si nous regardons sa Divinité, c'est *l'Ange de la premiere Face* au dire du Prophete Evangelique. Si nous pensons sa durée ; c'est *l'Ancien des iours, & le Pere des siecles*. Si la science, c'est *l'interprete & l'Oracle des Mysteres Divins*. Si l'harmonie de sa conduite, c'est le *Psalterion du Dieu vivant*, au Psalme trente-sixiéme. Si son office, c'est *l'Evéque Eternel des Ames*, dans saint Pierre. Si ses effects, c'est le *Restaurateur des siecles*. Toutes les bouches s'ouvrent avec des singuliers avantages à la loüange de ce Sauveur, & toutes tarissent dans l'abondance de ses loüanges.

Iesus un assemblage de perfections.

Il semble que Constantin Manasses a bien rencontré en ses Annalles Ecclesiastiques, quand il a nommé le Verbe incarné, *l'Université des Perfections*: car c'est là où Dieu a gravé comme sur l'or, les derniers trais de sa puissance, de son amour, de sa sagesse, la consommation des ses desseins & de ses conseils sur les hommes. Et c'est à mon advis ce qui poussé ce grave Autheur Guillaume de Paris, à dire, que c'estoit *la face de la derniere beauté*. Or sçachez que pour entendre ce tiltre, il est besoin de considerer un axiome de S. Thomas, qui dit, que cette grande diversité des creatures qui se trouve en tout les ordres du monde, ne tend à autre but, qu'à representer la Divinité par quelque image que ce soit. Et d'autant que l'Estre souverain est infiny, il a esté expedient de produire un grand nombre de choses, afin que l'une suppleast au defaut de l'autre, & que toutes conspirassent à exprimer quelque charactere des perfections divines. De sorte que Dieu se voit figurée en tant de beautez qui paroissoient depuis la terre jusques au Ciel.

Mais

Mais toutes ces beautez n'estans pas capables de le representer au vif, luy-mesme s'est peint dans le mystere de l'incarnation, qui est son vray tableau, son dessein, son œuvre, dans lequel il a enfermé son essence, & toutes ses excellences & dans lequel il s'est borné & limité, ne pouvant faire chose plus digne & plus grande qu'un Dieu humanisé, & un homme deïfié.

C'est l'Image visible d'un Dieu invisible, le premier né de toutes les creatures, parce que dans luy, & par luy toutes choses ont esté faites, & il a pleu au Pere celeste de faire habiter en sa seule personne une plenitude de toutes perfections.

Les Valentiniens disoient que Dieu le Pere de l'Vnivers est en son Paradis, comme au milieu d'un jardin tout émaillé de fleurs, & que ces fleurs estoient les intelligences qu'il éclairoit de ses lumieres, sanctifioit de ses vertus, animoit de ses regards, & vivifioit de sa propre vie. Qui se miroit dans toutes, & y voyoit quelque trais de sa beauté assez bien exprimez : mais toutes fois comme elles avoient bien de l'insuffisance en comparaison du premier être, il a plu au Pere Eternel de faire un homme-Dieu pour être Roi de toutes ces intelligences, qu'ils appelloient les *Æons*; & pour cét effect ils adjoustoient qu'aiant pris les plus considerables beautez de toutes les fleurs de ce Divin parterre, il les avoit agencées & enchassées dans ce grand ouvrage du Verbe incarné C'estoit profaner la Theologie que de prendre cela au pied de la lettre, & ce n'est pas de merveille si Tertullien s'en est mocqué, leur objectant qu'ils avoient fait du Redempteur le Geai d'Esope, ou la Pandore d'Hesiode. Mais si nous voulons parler selon la vraie Theologie, nous dirons que ce Dieu-homme, cou-

Invention des Valentiniens.

tient en eminence toutes les vertus & les beautez des Anges, afin qu'en tout & par tout il tienne la primauté.

Trois excellences de Iesus, où se terminent toutes les autres.

Sa Sainteté.

Or pour donner maintenant quelques bornes à un discours, lequel de sa nature va quasi dans l'infiny, disons que comme le premier Adam en tombant fut infecté du peché, obscurcy de l'ignorance, ruïné de puissance; le second Adam se portant pour restaurateur de la Nature humaine, a pris trois grandes qualitez, où se terminent toutes les excellences qui sont la Sainteté, la Sagesse, & la Puissance.

Et pour commencer par la Sainteté, nous trouvons que la mort de Saint, se donnoit promptement à trois sortes de gens. Premierement, à ceux qui estoient purifiez par le sang de l'hostie, dont ils estoient arrousez: car c'est ainsi que se faisoient les expiations de l'ancienne Loi, pour figurer l'effusion du Sang de Iesus-Christ. *Les Saints estoient anciennement ceux là, qui estoient frottez & arrousez du sang de la victime, que l'on immoloit au sacrifice*, disent mémes les Theologiens Scholastiques. Secondement, ce nom estoit approprié à ceux qui se separoient de la vie & des negoces seculiers pour vacquer à Dieu. Troisiémement, à ceux qui dans cette vie separée vivoient fort épurez de la lie & de la contagion de la sensualité. Cela étât ainsi, qui ne voit que ce beau tiltre de Sainteté appartient absolument à Jesus-Christ, parce qu'il a purgé toute la masse du genre humain, non seulement par la sacrée effusion de son Sang, mais aussi estant segregé & separé dés le ventre de sa Mere au culte de son Pere celeste; il a mené une vie qui estoit dans la plus eminente élevation, qui pourroit jamais être imaginée. Sa Sainteté a trois

prero

prerogatives incomparables. La premiere, que c'est une Sainteté non de participation ; mais d'essence, c'est à dire, de necessité, & d'independance, la Sainteté estant aussi intime à Dieu que sa Divinité. C'est ce que vouloit dire saint Denys Alexandrin en la dispute contre Paul de Samosate, que la Sainteté de saint Iean Baptiste, & de tous les autres Saints estoit une œuvre de Dieu : mais qu'en IESUS, c'estoit la natute de Dieu mesme. La seconde qu'elle est la cause originaire & exemplaire de toutes les Saintetez du monde, qui empruntent tout le lustre des lumieres de la premiere Sainteté. La troisiéme, qu'elle a esté de tout temps dans l'impecabilité, tant parce que la Sainteté creée de IESUS CHRIST estoit gouvernée par la Sainteté increée, que parce qu'elle estoit arrosée des sources d'une grace capitale ; & attachée inseparablement à la vision beatifique. O Verbe Eternel, que vous estes digne d'etre appellé par vostre Prophete Daniel, le Saint des Saints, digne que les Seraphins chantent pour vous eternellement le Trisagion, *Saint, Saint, Saint*, digne de porter le sçeau de la Sainteté, & d'imprimer vos caracteres sur tous les Saints. *Ie vous établiray* (dit l'Escriture) *comme le vray sçeau de l'Univers, parce que je vous ay eslû.*

IV. A la sainteté se vient unir cette grande & eminente Sagesse, car ainsi que dit tres-bien S. Bonaventure ; *Comme toute la plenitude de grace estoit en* IESUS-CHRIST, *aussi y avoit-il une plenitude de sagesse par un accompagnement necessaire.* C'estoit une Sagesse increée du costé de la Divinité, une Sagesse beatifique, capitale, infuse, experimentaire en la Ste Humanité qui luy avoit acquis des thresors de sciences infinis. De sorte qu'il avoit cônoissance de toutes Sa Sagesse.

toutes

toutes les choses creées, passées, presentes, futures, possibles, impossibles, découvrant les plus petits atomes du plus haut des Cieux, jusques au plus profond des abismes.

Le Verbe du Pere celeste, Dieu de Dieu, Lumiere de Lumiere, Sagesse de Sagesse, connoit tout ce que sçait le Pere ; mais le sçavoir luy vient du Pere aussi bien que l'estre. C'est le fleuve de Tygris dont parle le Sage, qui deborde dans la nouveauté des Saisons, cette riviere qui s'épand en divers canaux pour arrouser tous les Sages qui sont les plantes de son jardin : Ses pensées sont plus larges que la mer, & ses conseils plus profons que les abysmes.

Les deux Testamens tant le Vieil que le Nouveau, regardent Iesus-Christ comme les Cherubins faisoient le Propitiatoire ; mais il y a autant de difference entre le Vieil & le Nouveau, comme entre le grain & l'espic, ainsi que disoit Iacob le Moine chez Photius. La Doctrine de Jesus-Christ passe toutes les doctrines, parce qu'elle a sa force & sa racine en la Croix ; comme parle S. Hierôme. *Iesus fortifioit toute sa Doctrine par le merite de sa Passion.*

Adjoustez que comme la Sagesse se remarque dans l'ordre & dans l'œconomie des grands affaires lors qu'elles sont bien ajustées à leurs fins, il ne se peut trouver, ny une affaire plus importante que celle du salut Eternel des hommes, ny qui ait esté conduite avec plus de choix, d'ordre & de succez, ny qui ait reüssi avec des moyens plus esloignez de toute la Sagesse humaine. La Science de Iesus-Christ a éclairé les plus ignorans de la connoissance des secrets inconnus aux Philosophes, & sa parole a esté comme la semence eternelle de tant de livres divers que l'on a produits jusques icy, & qui

qui croistront jusques à la consommation du monde. Et quoy que les plus habiles Philosophes, s'ils eussent été persecutez par les Tyrans, n'eussent pas voulu perdre une dent pour la defense de leurs maximes : la Sagesse du Sauveur est celle qui apres avoir occupé le cœur & les mains de ceux qui l'ont professée, leur a fait verser tout le sang de leurs veines, pour apporter autant de courage à sa conservation, qu'elle leur avoit donné de lumiere en son establissement.

De là considerez quelle est cette puissance absoluë sur toutes choses, & remarquez, s'il vous plaist, qu'elle se manifeste principalement en trois articles. Premierement, en cette facilité de prodiges & de miracles, qui parut en Jesus-Christ. Car toute cette grande maison de nature que nous appellons le Monde, n'avoit point d'autres mouvemens que celuy de ses volontez, & il commandoit si universellement, qu'il sembloit tenir les Cieux & les Elemens à gage pour être les instrumens de ses merveilles. Il alluma de nouvelles estoilles à sa naissence : il éclypsa l'ancien soleil à sa mort: il marcha sur les eaux comme sur un pavé de marbre : il fit vomir à la terre les morts de quatre jours. On trouve bien que les Magiciens de Pharaon ont fait de faux miracles, mais ç'a été, dit S. Augustin, en appliquant promptement les choses naturelles actives avec les passives. On trouve que les Saints en ont fait de veritables: mais ç'a été en qualité de Ministres. Il n'appartient qu'à Jesus-Christ de les faire, d'une puissance originaire, qui avoit la source dans son sein : d'un commandement absolu, qui ne recevoit aucune modification en toute la nature : d'une simple volonté qui n'avoit besoin d'autres instrumens. Il n'appartient qu'à luy de les faire

Sa Puissance. *Matth.* 28. 12.

faire pour les grands ressorts du gouvernement du monde, & de les transmettre en la personne des Saincts, jusques à la consommation du siecle.

En second lieu, je dis que cette puissance éclatte merveilleusemēt dans ce grand Empire de l'Eglise, que son Pere celeste luy a mis entre les mains pour la bastir, l'eslever, la cimenter de son sang, l'éclairer de ses lumieres, la nourrir de sa substance, y faire des loix, y establir des Sacremens, y eterniser des Sacrifices, y créer des Pasteurs & des Prestres, & y presider inuisiblement en un chef visible d'un Empire inébranlable aux portes mesmes de l'enfer: exercer une jurisdiction sur les ames, les lier, les délier, pardonner les pechez, changer les cœurs, ordonner les predestinations selon son bon plaisir. Enfin ce grand pouvoir s'est fait voir en ce que tout le premier il a fait l'ouverture du Paradis, son ame estant élevée dés le jour de sa creation à la vision de l'Essence de Dieu, & depuis ayant passé tous les Cieux pour se placer à la dextre du Pere, & mettre ses eslûs en la possession du Royaume qu'il avoit acquis par son Sang. N'avons-nous pas sujet de nous écrier là-dessus, & de dire: *O bien-heureux celuy-là que vous avez choisi pour l'élever à l'union hypostatique! il habitera dans le Palais de la divinité, & nous serons remplis des biens de vostre Maison. Vostre Temple qui est sa sacrée Humanité est sainte à toute mesure.*

Temple de Iustinien.

On dit que Iustinien aprés avoir achevé ce magnifique Tēple de sainte Sophie, qu'il fit bastir avec tant d'estude, & de fraiz, tant d'attiral, & une generale contribution de l'industrie, des richesses, & de la puissance de tout l'Empire, y fit mettre une statuë de Salomon, qui sembloit s'estonner & se cacher de honte & de confusion qu'il avoit de voir son

son Temple surpassé par celuy de l'Empereur : C'estoit une vanité d'un Prince mondain. Mais si nous voulions representer en verité ce qui se passe icy, nous peindrions, & Moyse & tous les Prophetes, abysmez dans un profond respect en la consideration du Temple de l'Eglise, & des merveilles de Jesus-Christ.

VI. Adorons au reste de ce discours ce que nous ne pouvons assez comprendre, & tâchons de porter un amour incomparable à la Personne de N. Seigneur pour les excellences que nous avons deduites. Que si vous demandez la practique de cecy, je dis qu'elle se reduit à trois chefs, qui sõt, *adherer*, *servir*, & *souffrir*. La premiere marque d'une fidelle affection se fait voir en une forte adherence, qu'on a à la chose aymée, de sorte que l'Escriture parlant de l'amour, dit qu'il fait qu'une ame se colle à une autre ame. Si vous commencez à aymer fortement Iesus-Christ, vous trouverez que vous penserez à luy quasi insensiblement à tous momens, & comme dit S Gregoire, à chaque respiration que vous ferez, il vous viendra une agreable idée de Dieu, qui remplira vostre ame de splendeurs, & de douceurs. Vous sentirez un degoust, & un refroidissement du cœur envers toutes les choses de la terre, de sorte qu'il vous semblera qu'on vous aura trempé dans l'abysme des objets les plus delectables du monde. Vous chercherez vostre Iesus en toutes les creatures, vous languirez apres luy; tout ce qui portera son Nom & sa memoire, vous sera delicieux, vous parlerez de luy en toutes compagnies, vous aurez un desir excessif de le voir honoré, chery, reconnu de tout le monde. Et si vous voyez quelque mépris de sa personne si estimable, il semblera qu'on vous touche

Practique de l'amour de Iesus.

la

la prunelle de l'œil. Vostre solitude sera en Jesus, vos entretiens de Jesus : Jesus sera en vos veilles, & en vostre sommeil, en vos negoces, en vos recreations, & vous estimerez que ce sera quelque façō d'infidelité de le perdre de vüe une seule heure. C'est là un grand secret d'amour, qui a été fort bien reconnu par l'Abbé Moyse, chez Cassian : *Que nostre ame, dit il, souspire, & qu'elle s'estime ecartée du souverain bien, dés aussi tost qu'elle perd un peu de veuë cette presence divine, estimant que c'est une fornication spirituelle d'estre separé un seul moment de la contemplation de Iesus.*

Pour le second degré, comme ce n'est point assez dans les amitiez du monde d'avoir des affections, des langues, & des beaux complimens en bouche : mais il faut necessairement venir à quelques bons effects, & quelques offices cōsiderables, qui sont les marques & le ciment de la vraye bien-vueillance ? Aussi ne faut-il pas penser que l'Amour de Jesus consiste en de petites muguetteries de devotions oysives; il faut servir qui veut aimer, il faut épouser ses volontez, il faut recevoir & executer ses commandemens, il faut se vestir de ses livrées, & se transformer tout en lui par imitation de ses exemples. S. Augustin pour confondre la foiblesse de nostre amour enversDieu, se sert fort à propos de la practique des amours profanes. Ragardez, dit il, ces fols & ces deshonnestes amoureux du monde. Ie demande si quelqu'un pris de l'amour d'une fēme, s'habille autrement que selon le plaisir de sa maistresse? si elle lui dit : je ne veux pas que vous portiez un tel manteau, il s'en dépouillera. Je veux qu'au cœur de l'hiver vous preniez un habit d'été, il aymera mieux trembler que de déplaire à une miserable creature, mais encore que luy fera-t'elle s'il n'obeït

n'obeyt, le condamnera-t'elle à la mort ? luy envoyera-t'elle des borreaux ? le fera t'elle mettre dans un cachot ? Rien moins, seulement elle dira si vous ne faites cela, je ne vous verray plus. Et ce mot seul est capable de faire mettre un homme en pieces à force de complaisance, & de service. O l'opprobre de nôtre vie, & la prostitution de nôtre esprit ! Un Dieu, qui fait le Paradis de ses regards, & l'Enfer en se separant de nous, promet de ne nous voir jamais de bon œil, si nous ne gardons ses commandemens, & ses menaces ne peuvent estre que tres-efficaces, puis qu'il a la souveraine authorité entre les mains. Il merite être servy par dessus toutes choses, le service qu'on lui rend non seulement est tres-doux, mais aussi dés cette vie il tien lieu de recompense : & cependant nous aymons mieux vivre escave d'une creature, & demeurer sous la tyrannie de nos passions, que d'embrasser le joug de Dieu. Ne devrions-nous pas desormais regler le petit service que nous rendons à Dieu, tant en nos prieres, qu'en nos actions, en telle sorte qu'il n'y eust, ny œuvre, ny parole, ny pensée depuis le matin jusques au soir qui n'eust toutes ses justesses, & qui ne fût compassée dans l'ordre que Dieu desire de nous, avec des intentions tres-pures, & des ardeurs tres infatigables ?

tremere quam displicere Nunquid illa tamen damnatura est ? Nunquid adhibitura torto es ? Nunquid in carcerem missura, hoc solum ibi timetur, non te videbo, faciem meam non videbis.

Enfin, le dernier charactere de l'amour c'est souffrir pour JESUS, le Pere des souffrans, & le Roy des affligez. Le Prophete Roy disoit, *je seray rassasié quand vôtre gloire me sera apparuë.* Une autre version porte, *Ie seray tout content quand je me verray marqué du charactere de vos souffrances.* JESUS CHRIST dans ce grand sacrifice de patience qui s'est fait dans le commencement des siecles tiēt la personne du grand Pontife portant une chair

3. souffrir. *Satiabor cum apparuerit gloria tua. Psal. 16. Satiabor cum afflictus fuero ad similitudinem tuam.*

toute imprimée de douleurs, un cœur tout noyé d'amertumes, une langue detrempée de fiel : Autour de luy sont toutes les ames les plus élevées, & les plus courageuses qui portent toutes ses livrées & se forment constamment & glorieusement à ce grand modelle de douleurs. Voudrions-nous à l'aspect de tant de braves champions, mener une vie oyseuse, languissante & pourrie ? Ne sçavons-nous pas que toutes les creatures du monde gemissent & enfantent, que tous les elemens sont dans un travail, & dans une agitation continuelle ? L'air même, disent les Philosophes, est frappé perpetuellement du mouvement du Ciel, comme d'un marteau, afin que sa masse engourdie ne couve quelque venin. Les rivieres sont limées & épurées par le courant de leurs eaux. La terre n'est jamais en repos, & le naturel des grandes choses, c'est de souffrir genereusement de grands maux. L'horloge chemine par le moyen de ses contrepoids, & la vie Chrêtienne n'avance jamais en la vertu, que par le contrebalancement de ses traverses. *Nous avons engagé nos ames par serment à cette milice, aussi-tost que nous sommes entrez dans le Christianisme*, disoit le sçavant Tertullien. C'est nôtre mestier, nôtre vœu, nôtre profession, que d'endurer ; l'amour qui ne peut souffrir, n'est pas amour, & s'il cesse d'aimer quand il faut endurer, il n'a jamais été ce qu'il professoit.

Animas nostras authorati, in has pugnas accessimus. Tertull. ad Scap.

Un Amant disoit chez Olympius, que lors qu'il étoit seulement un petit moment absent de la personne qu'il cherissoit le plus au monde, toutes les plus belles saisons luy étoient ennuyeuses, tous les discours importuns, & toutes les plus grandes delices se tournoient en amertume. Les fleurs de lys luy sembloient toutes noires sur les prairies à mesure

Olympius. Te sine, væ misero mihi, lilia nigra videntur. Pallentesque rosæ, &c

sure qu'il les consideroit dans sa triste solitude. Les roses les plus vermeilles passoient, les œillets perdoient leur éclat, les lauriers mêmes qui resistent aux froidures de l'hyver, ne pouvoient resister à la tristesse causée par cette absence ; mais ils luy paroissoient sur l'heure tous dessechez. Les viandes n'avoient point pour luy de saveur, le vin point de goust, le sommeil point de repos. Mais aussi-tost que cette personne retournoit, tout étoit animé par sa presence. Les fleurs de lys se reblanchissoient, les roses reprenoient leur vermeil, les œillets leur éclat, les lauriers leur verdure, le vin & les viandes leurs douceurs, & le sommeil son contentement. Que s'il arrivoit quelques accidens aspres & fascheux qu'il falloit supporter pour cette même personne, cela luy sembloit un Paradis.

Tous les amours du monde disent le même ; & nous ne voudrions rien dire, ny faire pour ce beau Verbe de Dieu, qui est doüé d'une beauté incomparablement relevée sur toutes les beautez des enfans des hommes, Ce Jesus qui fait naistre le Paradis de ses yeux. Ce Iesus qui distille le miel avec de lévres de roses, pour la consolation de ses élûs. Ce Jesus qui fait trembler les nations sous la force de sa parole, comme sous les fléches ardentes, & qui se pare de la conqueste & des dépoüilles des ames.

Le voilà sur ce beau Ciel Empirée, couronné d'un diadéme d'honneur, & revestu de la pourpre Celeste, qui nous regarde, nous contemple, & ne cesse de nous attirer à luy. Tant de grandes ames l'ont suivy parmy les torrens, les épines, & les flammes, qu'ils trouvoient remplies d'une douceur qui charmoit toute leur peine dans la veuë de leur bien-aymé.

C'est cette douceur qui changeoit en fleurs de lys les pierres de S.Estienne, & qui convertissoit en roses les charbons ardens de S.Laurens. Pour elle S. Barthelemy se dépoüilloit de sa peau aussi franchement que d'un habit, & sainte Catherine couroit à la roüe armée de rasoirs tranchans, sainte Tecle aux lions, sainte Agnes au bucher, sainte Cecile au glaive, & sainte Appolline donnoit ses dents arrachées avec autant de facilité que l'arbre laisseroit tomber ses fueilles. O douceur de JESUS! qui faites tous les valeureux, & qui sçavez changer les Colombes en aigles de feu, ne sçaurions nous jamais que c'est d'aimer celui pour qui sont faits tous les chastes amours, pour qui soûpirent tous les cœurs genereux, & par qui toutes les charitez se couronnent de guirlandes immortelles?

EXEMPLE VIII.

Sur la huitiéme Maxime.

De l'admirable changement de l'amour mondain en celui de IESVS-CHRIST.

SAINT BONIFACE.

Tirée de l'Histoire Ecclesiastique, & du Martyrolo ge Romain 14. May. Les amans du monde convertis

C'EST une chose assez rare de voir un amour mondain transporté soudainement du visible à l'invisible, du temporel à l'Eternel, de l'erreur à la verité, & d'une chetive passion à une parfaite charité. Neanmoins les Histoires nous en fournissent quelques exemples, & nous experimentons bien souvent que ceux qui ont été fort sensibles aux affections mondaines, aprés qu'ils ont

trouvé

trouvé le bon objet, sont les plus ardens & les plus courageux en l'amour de Dieu. Tel fut le cœur d'un S. Augustin, & tel aussi celuy de la genereuse Magdelaine : car tous deux sçurent si bien profiter de leurs pertes qu'ils sembloient avoir fait leur apprentissage sur les creatures, pour apprendre comme il falloit aymer le Createur.

sont les plus fervens en l'amour de Dieu.

Les Architectes lors qu'ils bastissent des voûtes & des arcades font de certaines feintes de bois, qu'ils appellent *les cyntres*, pour servir de preparatifs à leur dessein: mais aussi-tost qu'ils ont éleu là-dessus les vrais & solides ouvrages, ils ruinent la fiction, pour donner place à la verité. Il arrive quasi de mêmes aux ames qui sont encor sensuelles ; elles se prennent de petites affections qui ne sont pas quelquesfois deshonnestes, mais qui sont toûjours legéres, & grandement éloignées de la perfection. Si est-ce qu'on apprend là dedans ce qu'on devroit faire pour un Dieu immortel, puis qu'on fait tant de choses pour un homme mortel. Et Jesus batissant insensiblement son architecture dans ces cœurs amans, destruit toutes ces feintes d'amitiés pour y établir son amour.

Beaux rapports.

Ce que je dis se remarque clairement en la personne d'Aglaé, & de S. Boniface, dont je veux produire icy les actes, pour apprendre à sanctifier les amours du monde par l'amour de Jesus Christ. Cette Aglaé étoit une Dame Romaine de grande qualité, qui avoit un bel esprit dans un beau corps, & de fortes passions dans une grande fortune. Elle avoit esté mariée, & étant demeurée véve dans un âge, qui étoit encore plein de verdeur, de grace & de beauté, elle n'avoit pas ensevely tous les amours au tombeau de son mary.

Aglaé Dame Romaine.

Aprés qu'elle eut un peu essuyé ses premieres

larmes que la nature exige en semblables accidens, comme son tribut, elle faisoit déja tant la gentille dans son petit dueil, qu'elle montroit assez vouloir au plûtôt finir ce qu'elle n'avoit jamais bien commencé. Elle ne manqua pas d'être recherchée de plusieurs Gentils hommes qui la voyoient accomplie de toutes les qualitez qu'on desire en un haut mariage ; & quoy qu'elle témoignast aggréer leurs services ; si est ce que ne prenant point de resolution de se marier elle vouloit avoir tout à soy, & n'être à personne, tant elle avoit peur de prendre un maître au milieu d'un mary.

Elle est véve mondaine.

Excez des véves.

Cela n'est nullement loüable en une véve Chrétienne, de faire contenance de n'avoir plus le cœur au monde, pour tirer tout le monde dans son cœur; changer une vie gemissante en une perpetuelle cajollerie, convertir sa viduité en un petit Empire. Aglaé n'étoit point encore dans le vice, mais elle se plaisoit tant à donner de l'amour de sa personne; & n'en prendre point, que sans y penser elle fut prise, & aprés avoir dédaigné les maistres, elle se vit captive d'un serviteur.

Boniface Intendant à Aglaé, sa complaisance.

Elle avoit un Intendant en sa maison nommé Boniface, qui étoit homme d'esprit, & de bonne mine, lequel faisant fort adroittement les affaires de sa maistresse, n'oublioit point les siennes Il sçavoit si bien la servir, selon ses volontez, se conformer à ses humeurs, la nourrir de la gloire, dont elle étoit tres-desireuse, la délivrer de soucis, & luy combler le cœur de joye, qu'il ne tenoit pas déja un petit rang dans ses bonnes graces. Outre qu'il étoit hóme bien-fait, il avoit une singuliere grace à railler sans offencer personne, à dire les bons mots, & entretenir sa maistresse de toutes les affaires joyeuses qui se passoient dans la ville. L'amour entre bien avant

au

au cœur par cette porte-là ; ce n'est pas toûjours la beauté qui prend ; car si elle n'est conjointe avec la gentilesse de l'esprit, & du discours, c'est une amorce qui flotte sur les eaux, mais qui n'a point d'ameçon.

La conversation familiere d'un officier si agreable, n'étoit pas un petit piege en la maison d'une jeune vefve, qui vivoit grassement, & aymoit à passer son temps. Ce n'est pas sans raison que saint Hierôme ne vouloit point voir autour des vefves de ces serviteurs, si frisez & si muguets, craignant que l'amour ne les passast maistres de leurs propres maistresses. Aglaé commença par des amourettes, qui sont comme les petites idoles de l'amour, sans prendre garde que toutes ces mignardises d'une conversation trop libre qu'on pense estre encore dans l'innocence, ne sont pas sans danger. Mais avec le temps elle sentit sa passion si fort allumée envers cét Intendant, qu'elle ne pensoit, ny parloit, ny vivoit plus que pour luy, sans oser declarer ses pensées, tant le vice est honteux de sa propre conscience.

Disposition à l'amour, qu'il faut éviter.

Boniface qui avoit l'esprit intelligent & subtil, jugeoit assez d'où prevenoient ces caresses extraordinaires qu'il recevoit de sa maistresse ; mais tant plus il la voyoit passionnée pour luy, d'autant plus demeuroit il dans son devoir, soit qu'il voulust divertir au commencement cette passion, qu'il n'estimoit pas peut-estre assez seure, soit qu'il voulust attiser le feu par une mediocre resistance. Sa maistresse le voyant plus serieux en cét affaire qu'elle n'eust voulu, luy donna assez clairement à entendre, qu'aprés avoir eu l'intendance de ses biens, il avoit celle de son cœur, & le prit avec plus de courtoisie qu'il n'en falloit

Aglaé se prend.

falloit pour un homme du monde & de fortune.

La Dame ménageoit au commencement ses affections avec quelque discretion, suivant les advis de Boniface, qui sçavoit prudemment couvrir son jeu, sans que sa fortune lui fist perdre la memoire de ce qu'il avoit été, ny la passion la conduite de ce qu'il devoit être. Neanmoins comme il est bien difficile de retenir la bride long-temps à une fureur qui est composée toute de feu, & de boutades, les caresses d'Aglaé étoient si visibles, qu'elles ne pouvoient plus être cachées au monde, qui est un Argus à cent yeux. Elle faisoit parler d'elle jusques à l'infamie, avec un grand bruit de ville, & un scandale qui donnoit bien de la confusion à tous ceux qui lui appartenoient. Mais comme c'étoit un humeur hautaine, qui avoit coûtume d'irriter plus sa passion par la censure, que d'amander ses mœurs, par la raison, elle negligeoit ce qui se disoit d'elle, moyennant qu'elle eust son compte;car l'amour qui lui avoit ôté l'innocence & la majesté, l'avoit déja dépoüillée du soin de la reputation : qui est l'un des grands malheurs qui sçauroit arriver à une ame perduë. Elle sentit bien que ses parens n'avoient pas eu la volonté, ou la puissance d'empêcher ses plaisirs, ce qui lui fit changer des affections secrettes en un manifeste concubinage.

Desordre de l'amour.

L'amour quelquefois s'affoblit par la trop grande facilité qu'on a de l'entretenir, il ressemble le Poulpe, qui ne trouvant rien à combattre, ny à devorer, se mange lui-même en rongeant ses pieds & ses bras. Aussi cette passion ne rencontrant plus de resistance, dont elle se nourrit ordinairement, s'amoindrit & se perd. Aglaé commença premierement à se lasser de l'assitudé de cét infame commerce, elle s'efforça de rappeller en son cœur les

L'amour s'affoiblit par trop de facilité.

sentimens de l'honneur, & en suite ceux de la vertu. Enfin Dieu lui touchant pleinement le cœur, la mit toute en veuë à elle-même, & la vit entrer en un grand déplaisir de cette vie débordée.

Boniface d'autre côté sentoit sa conscience fort ulcerée, & ne pensoit qu'à rompre sa chaîne : ce qu'il avoit souvent demandé à Dieu, faisant quantité d'aumônes au plus fort de ses impudicitez. Aglaé l'appelle dans cette disposition, & lui dit :

Qu'elle avoit resolu de mettre fin aux desordres de sa vie, que c'estoit enfin lasser par trop le Ciel & la terre par ses pechez, & que si l'amour l'avoit blessée, la repentance la gueriroit, Dieu ne luy ayant laissé autre remede sur les maux passez que le regret de les avoir commis. Au reste, comme il l'avoit suivie avec tant de facilité dans la débauche, que ce n'estoit pas la raison qu'il l'abandonnast dans le chemin de la Penitence. Qu'elle estoit femme, & luy homme, que son sexe l'obligeoit à prendre pour le moins autant de courage qu'elle, dans une affaire où il y alloit du salut Eternel, & que desirant a'estre esgale à luy en ce dessein, elle n'auroit dessus luy que le bon-heur de l'avoir prevenu.

Boniface lui repliqua, *qu'elle fit hardiment tout ce que bon luy sembleroit, qu'il tiendroit toûjours à gloire de la suivre en un si bon dessein, & que Dieu ne luy pouvoit faire plus de grace, que de changer les commandemens de sa maistresse aux preceptes de son salut.*

Devotion d'Aglaé en la recherche des Martyrs.

La Dame repartit, qu'elle ne trouvoit rien de plus expedient que d'implorer la misericorde de Dieu par le sang de ses Martyrs,& partant qu'il fist un voyage en la Province de Cilicie, où il s'en faisoit tous les jous quantité, pour luy en apporter des reliques. Cét Intendant qni ne pouvoit encore oublier sa gentillesse, lui dit, Madame vous seriez

bien étonnée, si du pays des Martyrs je retournois Martyr, & qu'on vous rapportast mon corps pour vour servir de reliques. Aglaé répond : Ne riez plus ; mais faites promptement ce que je vous dis, vous estimant bien heureux d'estre aux pieds de tant de glorieux Confesseurs.

Il ne manqua pas de se mettre bien-tost en chemin avec hommes, & argent, suaires & parfums pour l'execution de son dessein, & fit si bien qu'il se rendit promptement en la ville de Tarse, qui étoit alors le theatre des Martyrs. A peine étoit-il arrivé, qu'il entend qu'on alloit conduire vingt Chrêtiens en la place publique, pour les martyriser ; & comme il s'étoit déja changé en un autre homme qui ne respiroit plus que la gloire de Dieu, il se dérobe de ses compagnons, & s'en va promptement en la place publique, où ayant apperçu ces Martyrs, il fend la presse, s'en va baiser leurs chaisnes & leurs playes, arrosant ses yeux de leur sang, & les suppliant instamment de vouloir prier Dieu pour luy.

Le President Simplicien voyant ce jeune estranger se mesler si avant dans un affaire où il n'étoit pas appellé, luy fit commandement de se retirer ; mais comme il parloit avec une genereuse hardiesse, professant publiquement ce qu'il étoit, il le fait prendre & appliquer à la question, où il fut rudement traitté : car les bourreaux ne se contentans pas de luy avoir dechiré la peau avec des griffes de fer, luy mirent des brisures de roseaux pointuës entre la chair & les ongles, ce qui luy causoit un tourment bien sensible. Neanmoins le valeureux Champion n'avoit autre parole en bouche dans la rigueur de ses peines, sinon :

Bonifice martyrisé.

Mon Seigneur JESUS, *je vous rends grace de la faveur*

faveur que vous me faites aujourd'huy d'endurer pour vôtre nom, c'est chose bien raisonnable que ce corps qui vous a tant offencé souffre quelque chose pour vous, si les bourreaux augmentent mes tourmens, augmentez le secours de vôtre grace, & couronnez mon combat d'une fidelle perseverance.

Il parla avec tant d'ardeur, de grace, & de devotion, que les assistans en étoient fort émeus : ce que voyant le Iuge, il commanda qu'on luy versast du plomb fondu dans la bouche, pour lüy imposer un cruel silence : mais cela n'ayant pas reüssi comme il pensoit, le peuple se mutina, & renversa un Autel qu'on avoit là planté, pour y faire sacrifice aux idoles, dont le Prevost fut un peu estonné, & jugeant qu'il ne falloit point pour l'heure irriter davantage les esprits, il fit renvoyer tous les Martyrs en la prison.

Le lendemain il s'achemine sur la place avec plus de force & de terreur, en pensant intimider Boniface, il luy montre une chaudiere de poix toute boüillante, le menaçant de le faire brûler, s'il n'obey'oit aux Edicts de l'Empereur : Surquoy le Martyr fit réponce, qu'il n'y auroit ny feu, ny fer, ny autre horreur de supplices capables de le separer de Jesus-Christ : & comme il se montroit fort resolu, sans luy donner loisir d'en dire davantage, on le plongea dans la chaudiere, de laquelle il sortit fort entier par miracle, avec l'admiration de tout le monde, ce qui commença à operer de grandes conversions dans le peuple.

Simplicien craignant une seconde sedition, luy fit trancher promptement la teste avec une hache, & consommer un glorieux Martyre. Cependant ceux qui étoient de sa compagnie le cherchoient de tous côtez, lors qu'ils apprirent qu'on venoit

d'executer

d'executer un jeune étranger Chrestien qui avoit montré une extrême constance dans son supplice. Eux ne pensant à rien moins qu'à cela dirent que ce n'étoit pas leur Boniface, qu'on le trouveroit toûjours plûtost avec les Courtisans, qu'avec les bourreaux de Tarse. Neanmoins étans venus sur le lieu par curiosité, ils trouverent sa tête d'un côté, & son corps de l'autre, extrémement estonnez de ce qui s'etoit passé. Ils acheterent son corps cinq cens livres, & l'ayant entre les mains, ils lui demanderent pardon en pleurant, du jugement temeraire qu'ils avoient fait au prejudice de sa vertu.

De là ils n'eurent rien en si grande recommandation que de rapporter le corps à leur maistresse Aglaé, jugeant qu'ils ne lui pouvoient donner des reliques, ny plus asseurées, ny plus agreables. La sainte Dame avoit déja eu une revelation par la bouche d'un Ange, de la gloire de Boniface, & s'étant mise en chemin pour lui venir au devant, aussitost qu'elle l'eut rencontré elle se prosterna devant son corps, & dit:

Parole d'Aglaé à S. Boniface.

Mon cher Boniface, je ne répans pas des larmes sur vous, elles tomberoient de trop bas pour pleurer une telle mort que la vostre. Vous estes sorty d'avec moy penitent, & vous retournez Martyr, vous étes devenu maistre du jour de vostre apprentissage, & vous avez vaincu quasi sans voir l'ennemy: & la couronne que vous cherchez pour glorifier les autres Martyrs est tombée sur vostre tête. Ha combien de portes sanglantes il a fallu ouvrir à vostre genereuse ame pour luy faire un large chemin à ses triomphes. Les griffes de fer qui ont déchiré vos membres sacrez ont uny vostre cœur à JESUS *: Les roseaux qui ont entré dans vos ongles ont affermy vostre constance: les chaudieres boüillantes ont trouvé en vostre cœur un*

un amour plus ardent que leurs flammes, & la hache qui vous separa la teste du corps, vous a planté la couronne sur la teste. Ie vous regarde d'un œil tout ravy des beautez de vôtre gloire : je baise mille fois vos playes, je prends part à vos trophées, & je me sanctifie en vous aymant comme un Martyr de Jesus-Christ. *Que reste t'il donc, ô belle ame, sinon que je vous imite, & si les bourreaux épargnent mon corps, que je n'épargne jamais mes peines? Que toute ma vie ne soit plus qu'un Martyre, & qu'il n'y ait partie sur moy qui ne serve de victime au sacrifice de ma patience.*

Aglaé ayant rendu ses devoirs, & fait bastir une Eglise dedié à Dieu, en memoire du martyre de saint Boniface, entra en un Monastere, & se consomma dans les glorieux travaux de la penitence, achevant sa course auprés de son bien-aimé, & logeant encore ses cendres à ses pieds.



SECONDE

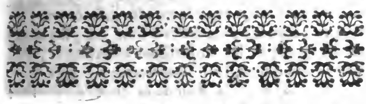


DESSEIN
DE LA
SECONDE PARTIE.



NOUS avons regardé Dieu directement en la premiere Partie, déduisant les Maximes qui concernent de plus prés la Divinité. Je descens maintenant en cette seconde, à celles qui touchent la conduite de la vie presente, & je la considere en trois aspects, dont l'un va au service de Dieu; l'autre au prochain; & l'autre s'arreste sur nous mêmes. Sur le premier je traite de la vraye pieté, contre toutes les devotions sophistiqués: sur le second je montre comme il se faut comporter envers le prochain avec justice, sincerité, & douceur contre l'avidité de ses interests, la fiction & la cruauté. A la troisiéme j'embarasse ce qui est du reglement de la personne en prosperité, contre la secte Epicurienne, & en adversité contre les impatiences des accidens de la vie humaine; où je tâche par tout de noter efficacement les desordres que Platon & Aristote en ont remarqué avoir été les causes de la destruction des familles, des villes & des Empires.

SECON



SECONDE PARTIE, TOUCHANT LA conduite de la vie presente.

MAXIME IX.

De la Devotion.

LA COUR Profane.	*LA COVR Sainte.*
Que s'il faut avoir de la devotion, il faut prendre celle qui est à la mode, & l'accommoder à ses interests.	Qu'il faut être devot pour Dieu, & que si la Devotion n'est solide, elle n'est plus Devotion.

I. C'Est une chose bien considerable, que la Devotion est sujette à beaucoup plus d'illusion que toutes les autres vertus: dequoy nous tirons assez de preuves de nos experiences, quand nous n'en reconnoistrions point d'autres fondemens dans la raison. Neanmoins si le Lecteur judicieux desire en sçavoir la cause, je luy diray, que comme il n'y a jamais rien eu de si traversé, & de si déguisé que la Religion, qui a été en tout temps defigurée par tant de sectes; aussi n'est-ce pas merveille si la Devo

Pourquoy la Devotion est sujette à tant d'illusions.

Devotion, qui est selon S. Thomas, comme un rameau de cét arbre, experimente les mêmes traverses.

Les corps les plus delicats sont les plus aisez à corrompre par les impressions exterieures : Aussi cette vertu qui est d'un temperamment fort delié, veu que c'est quasi la fleur de la charité, peut étre facilement alterée par le mauvais ménage qu'on en fait. Adjoûtez que l'esprit malin voyant que cét exercice nous est si necessaire, tâche de l'empoisonner dans ses sources, afin que nous tirions le venin des choses mêmes dont nous attendons le remede.

Les veaux d'or pris pour des Cherubins.

Outre que les hommes, soit par abondance d'oisiveté, soit par presomption de suffisance, soit par l'amour de leurs propres conceptions, soit par le desir des nouveautez, multiplient leurs intentions sur cette matiere, & plusieurs se font des veaux d'or en Bethel, au lieu des Cherubins de Jerusalem. Les Lacedemoniens habilloient toûjours leurs Dieux selon les modes & les humeurs qui regnoient pour lors dans leur ville : Aussi chacun se plaist de coëffer la devotion au modelle de ses passions.

Artifice des Lacedemoniens.

J'avoüe qu'on ne sçauroit assez dignement loüer les practiques de tant d'ames devotes, qui vivent dans une pureté tres-excellente, soit dans les Religions, soit aussi dans la vie civile. Et je puis dire que c'est une armée du Dieu vivant, autant terrible en ses douceurs, qu'elle est douce en ses terreurs. Je respecte tous les corps & les particuliers, mêmes avec l'honneur & l'admiration que leurs merites ont acquis dessus moi. Mais comme les plus fortes veritez ne laissent pas d'être attaquées de quelques obscurités, aussi n'est-ce pas de merveille si en la conduite des vertus il se coule quelques defauts dans la vie des particuliers, qui ne doivent point prejudicier à l'integrité du general.

De

De la Devotion Noire.

II. IL y a une devotion noire, qui eſt rude & aſſommante, une autre delicate, une troiſiéme tranſcendante, & une quatriéme ſincere & ſolide. J'appelle une devotion aſſommante, celle qui établit toute la vertu en des auſteritez indiſcretes & exceſſives, qui tuent bien ſouvent le corps, & eſteignent toute la vigueur de l'eſprit : celle qui ſans autre obligation de l'Egliſe, ou de quelque ordre particulier ou de quelque ſage direction, s'attache à des obſervations eſtroites & rigoureuſes plus par ſatisfaction de ſa propre volonté, que par autre ſentiment de pieté, & met en cette action toute la perfection du Chriſtianiſme, ſans ſe ſoucier de tant d'autres devoirs qui nous lient étroitement à des choſes plus conſiderables. La devotion groſſiere & chagrine.

Nous avons appris comme ces Idolatres des païs Orientaux ſe tuent à reciter un nombre effroyable des prieres à leurs idoles, à ſe rouler dans les ſables ardens, à ſe charger de chaînes, & ſe dechirer avec des raſoirs, penſant par ces voyes-là eſtre parvenus à la cime de toute la ſainteté. Nous ne pouvons pas auſſi ignorer ce qui nous eſt aſſez declaré par les Ss. Eſcritures, comme pluſieurs eſprits des anciens ont eſté fort enclins à ces devotions ſuperſtitieuſes, eſtabliſſans en cela toute la conduite de la vie ſpirituelle: de ſorte qu'ils affligeoient continuellement leurs corps, & laiſſoient cependant regner leurs eſprits dans des vanitez creuſes, des avarices brulantes, des rigueurs & cruautez envers le prochain du tout inſupportables.

Telle étoit la belle devotion des Phariſiens, qui ſont ſi ſouvent repris, & condamnez en cecy, par la

bouche de la Verité eternelle ; car en les voyant marcher en public, on voyoit des hommes hauts & defigurez qui portoient sur la teste des bandes de parchemin, où ils écrivoient quelque sentence de la Loy de Dieu, & attachoient des épines aux franges de leurs robes, pour se picquer & tourmenter le talon, pendant que le cœur faisoit impunément tous les desordres. Telle estoit aussi la devotion de certains superstitieux, qui sont repris par le Prophete Isaye au chap. 58 où Dieu parle, & leur dit : *Qui a jamais pretendu d'exiger de vous de tels jeusnes, & de telles devotions que vous les pratiquez ? affliger son corps un jour entier, courber la teste, coucher sur le sac & sur la cendre, est-ce donc cela que vous appellez jusner, & tenez-vous que les jours passez en telles actions sont fort agreables au Seigneur? Je vous enseigneray bien un autre jeusne, rompez ces marchez que vous avez fait avec tant d'iniquité, deschirez ces paquets d'obligation injustes & surchargeantes, laissez aller en liberté ces pauvres, qui sont accablez de necessitez, ostez leur ce joug qu'ils ne peuvent plus porter, donnez à manger aux fameliques, logez les pelerins & vagabonds en vostre maison, vestez les nuds, & ne dédaignez point vostre chair.*

Isa. 59. Dissolve colligationes impietatis, solve fasciculos deprimentes, &c.

Trois taches de la devotion chagrine.

III. Cette devotion noire a trois choses qui la rendent fort suspecte, & qui font qu'elle n'est pas bien ajustée à la façon de vivre des esprits solides. La premiere, est qu'elle est extremement sujette aux nouveautez, aux singularitez, & à l'orgueil qui vient de la fole creance de son propre jugement. Plusieurs qui sont sages à leur mode ressemblent la chauve-souris, qui employe l'humeur christaline de ses yeux à se faire de grandes aisles, mais fort inutiles ; de même ceux-cy consomment toutes les lumieres & toutes les inspirations de Dieu à se faire des aisles d'or

La chauve-souris employe ses yeux pour se faire des aîles.

d'orgueil & de vanité, qui ne servent qu'à voler dans la nuict & dans l'ignorance de soy-même. Or chacun sçait assez que la plus fatale peste qui soit en matiere de Religion & de devotion, c'est de se vouloir conduire par ses opinions.

Ce que le grand Gerson a tres bien reconnu, quand il a dit ce beau mot. *Si vous voyez une personne qui marche par le chemin de son propre jugement, quand bien elle auroit déja un pied en Paradis, prenez ce pied & le retirez : car il vaudroit mieux cheminer dans l'ombre de la mort sous la conduite de l'humilité, que d'avoir un Paradis au contentement de ses fantaisies. L'yvrogne est pris par le vin,* dit le Prophete, *& le superbe par ses opinions.*

Belle parole du Chancelier Garson.

in vitis Patrum libro de discretione, littera S. fol. 1?1. citatur à R. hardo Allo. Et quomodo vinum potantem decipit, erit vir superbus. Abbacus. 2.

Tels se sont trouvez qui apres une infinité de travaux passez dans les Religions, se sont miserablement perdus, suivant ce maudit feu volage de leur propre estime.

Quand la devotion chagrine n'auroit que cette tache, toûjours seroit-elle bien à craindre : mais de surplus, je dis que comme les pescheurs peschent en l'eau trouble, aussi le diable pesche dans la melancholie d'une ame troublée, principalement quād elle est fermée à ses superieurs, qui gouvernent sa conscience. Nous sçavons par l'Escriture, & les Peres, les importunitez & les souplesses du malin esprit pour nous perdre. Satan a tendu par tout ses lacets devant nos pieds, toute la terre n'est que piege, piege aux richesses, piege en la pauvreté, & piege en la viande, au boire, au manger, au sommeil, aux paroles, aux œuvres, en toutes nos actions : mais il faut confesser qu'il n'a point de plus malheureux, ny de plus efficace piege que la tristesse & la melancholie : d'autant que c'est elle qui souffle la chandelle, qui esteint la lumiere de l'esprit &

&. par ce moyen donne beau jeu à l'ennemy de nostre felicité.

Cassian coll. 2. de discret.

Cassian ne remarque-t'il pas, qu'un Hermite nommé Heron, qui avoit sué pour le moins l'espace de quarante ans sous l'habit de Religion, & blanchy dans tant de glorieuses palmes; depuis qu'il se laissa aller à une devotion noire, chagrine & escartée fut tellement trompé par les artifices de Satan, que sur la fin de ses jours il se jetta dans un puits, d'où on le retira demy mort, & ne fut possible de luy faire avoüer qu'il avoit mal fait en cette action si dereglée, & si desesperée: le propre jugement l'ayant tellement ensorcelé dans cette tristesse, que toutes ses resolutions luy sembloient des oracles.

Horrible issuë d'une devotion creuse.

S. Thom. 1. 2. q. 37. art. 4.

Et quoy que rarement l'ame en vienne à ces extremitez, neantmoins pour troisiéme instance il faut avouër une preuve tirée de S. Thomas, qui dit, Que comme la tristesse est la plus venimeuse de toutes les passions, d'autant qu'elle ronge la racine du cœur, laquelle consiste en une certaine allegresse & épanouyssement, qui se répand de cette fontaine de vie par tous les autres membres; il est impossible qu'une personne qui s'attache à une devotion melancolique & chagrine, puisse long-temps perseverer dans le train de la vertu.

Gilbertus un grand Docteur, escrivant sur cette sentence de S. Paul tirée de la premiere aux Corinthiens chapitre sixiéme. *Glorifiez & portez Dieu en vostre corps*, dit ces paroles notables. *Il faut porter* JESUS-CHRIST, *& non pas le traîner: Celuy-là le traine, qui le tient à charge, & qui s'afflige indiscrettement dans le service qu'il rend à la divine Majesté, ne considerant pas que Iesus est la fleur du champ, ou bien le bouquet de myrrhe entre les mammelles de l'Espouse, & non pas une charge de foin, sous*

Notable advis du Docteur Gilibert.

qui

il faille gemir comme une roüe mal engraissée.

VI. De ces mesmes principes se forme la superstition qui craint par erreur tout ce qu'il faut aimer par vertu, & ne connoist quasi Dieu que pour violer sa clemence par une fausse presomption de ses rigueurs. Quelle apparence d'entrer à la devotion, comme on monteroit sur le chevalet pour estre à la torture, & n'estimer point de pieté au monde si elle ne déchire le corps & assomme l'esprit? *Senec. Epist. 124.*

Il se faut crucifier dans ses pensées par de vaines apprehensions, nourrir une infinité de scrupules, s'imaginer des pechez qui ne furent jamais pechez, & penser que si on a marché sur des festus croisez, on a fait un grand sacrilege. On s'impose mille observations phantasques, on se donne des gesnes volontaires, & vous en trouvez qui menant une vie toute innocente, se font des Enfers dans leur propre conscience, les veilles les desechent, les songes les épouvantent, & si une feüille d'arbre se remuë, c'est un esprit qui les vient surprendre; & si quelque oyseau funeste jette un cri dans l'obscurité de la nuit, c'est la voix d'un mort qui les advertit de se preparer pour passer en l'autre monde.

Helas! est-il possible qu'une ame qui a tant soit peu de sentiment de la Divinité, puisse apprehender un Dieu tout misericordieux; comme si c'estoit le Minos, ou le Rhadamante des fables, qui vint épier malignement toutes nos actions, compter tous nos pas, prendre ses ébats à nous preparer des supplices, & eslever ses trophées sur nos ruïnes? Y a-t'il tant de peine à croire un bon Directeur qui persuade le contraire, que faute d'un peu de conduite on prenne pour Religion des travaux sans relasche, des inquietudes sans repos, & des miseres sans consolation?

La Devotion affectée.

La devotion muguette.

V. LA Devotion muguette & delicate va bien d'un autre pas : car elle n'a point appris à tuër le corps pour la vie de l'esprit:mais elle cherche des moyens ingenieux pour accorder Dieu & le monde, & sous pretexte de pieté prendre tous les plaisirs qui peuvent flatter la plus déliée sensualité. On voit aujourd'huy plusieurs femmes de qualité, qui grossissent ce second ordre, & qui estant peu interieures s'espandent avec profusion à tout ce qui est de l'appareil exterieur. Les unes y vont par satisfaction de leur propre volonté : les autres par une imitation servile, & par complaisance à l'humeur des personnes puissantes, qui comme les grands Cieux traisnent les plus basses planettes:les autres par interest de fortune : les autres par couleur de pieté, & les autres par amusement. Je sçay que d'autres y procedent fort sincerement; & si les impies & les libertins sçavoient la pureté, l'excellence & la sainteté de tant de belles ames qui traictent la devotion comme il faut, dont l'Eglise fournit à present un bon nombre : ils seroient ravis de voir leur interieur, & jugeroient que leur vie seroit un perpetuel miracle.Mais il faut cōfesser qu'il y a beaucoup de devotes qui degenerent de ces voyes les plus nettes, pour courir apres un phantôme de pieté, & si j'en remarque icy les defauts, je veux que les ames vertueuses sçachent que ma censure ne les touche non plus que la foudre des estoilles.

Elle va tout à l'exterieur.

Le premier estude de cette devotion sophistiquée, consiste à faire un oratoire, ou une chapelle domestique, a bâstir un petit magazin de reliques mandiées de tous costez, avec plus de curiosité que de

de Religion, à ranger des chandeliers, & des tableaux, à faire provision de beaux ornemens, à inventer des nouvelles façons de burettes, à entortiller des ceintures, & dresser une petite mercerie de beatilles. Et quoi que ces actions qui concernent le soin des Autels, soient tres loüables, si est ce qu'elles sont souvent fort alterées, & par l'intention qui est vaine, & par l'execution qui est indiscrette. On trouve quelquefois dans ces cabinets si religieux & si mignards, une Venus avec une nostre Dame, un Cupidon aupres de saint Michel, & un Chappellet qui pend aux ongles de quelque petit marmoset de Sauvage. C'est pour renouveller la practique de cette Dame nommée Marcelline, dont parle S. Augustin au livre des Heresies, qui mesloit des images de nostre Redempteur avec celle de Pythagore. *Aug. lib. de har.*

Au reste ces lieux qui semblent dediez à la pieté suivent tellement l'humeur de leur maistresse, qu'ils s'accommodent à tout: & s'ils ont veu le matin un Prestre celebrant la Messe, il ne feroit aucune difficulté de recevoir le même soir un balet. Toute cette devotion est pompeuse & superbe en son attirail, il n'y a pas jusques aux haires & aux disciplines, qu'on ne fasse d'argent, plustost pour en voir l'éclat, que pour en ressentir les piqueures. Elle a des caballes & des intrigues merveilleuses qui regardent bien souvent la terre sous un voile de couleur celeste. *Sa pompe & ses artifices.*

Il semble à plusieurs que le but de la pieté ne soit autre que de rechercher tous ses petits accommodemens, & tous ses contentemens dans le monde d'avoir la liberté de tout faire, le jeu, la gentillesse, la somptuosité des habits, & un carrosse à soy pour courir les ruës, pendant qu'on méprise les choses

essentielles du mariage ; qu'on neglige les affaires d'une maison, & qu'on fait gronder un mary, qui prend plus d'impatience en une heure que l'autre ne gaignera de devotion en dix ans.

Senec.l.3. de benef.c.16. S'il est question de choisir un Pere spirituel, il y en a qui se plaisent merveilleusement au change, & si Seneque a dit que les Dames Romaines au temps que les divorces étoient permis, comptoient leurs maris par le nombre des Consuls qui changeoient par chaque année, on peut dire à plus juste tiltre, que certaines devotes mesurent leurs Confesseurs au cours des Lunes, en prenant quasi par chaque mois un nouveau. D'autres s'attachent si fortement à un homme, & le mettent si haut, au delà de toutes les choses humaines, qu'à leur advis il a tout seul la grace & les Sacremens, & le Sang de Jesus-Christ entre les mains ; s'il en faut être privées, il n'y a plus pour elles de pieté, ny de Religion dans le monde, les chemins de Sion pleurent, les Eglises & les Autels ne sont plus que solitudes & l'esperance du salut a perdu son Orient.

Il faut rendre des services & des assiduitez à une petite conscience, comme si c'étoit une grande Republique, aprés les longueurs d'une confession, qui font échapper la patience à ceux qui étoient les plus resolus d'attendre ; il faut faire & recevoir des visites frequentes, & traîner des discours, & des parleries eternelles ; on ne se peut persuader qu'elles soient toutes de Dieu, lequel est souvent mieux reveré par le silence ; on a de la peine à croire qu'il faille tant de polissure à une ame qui ne monstre pas être si fort raffinée dans la connoissance des choses divines. L'un pense que cette devote par excez de charité porte tous les pechez de la maison : l'autre qu'elle raconte toutes les nouvelles de la ville,

ville,& ceux qui sont faciles à soupçonner ce qu'ils font sans difficulté, s'imaginent qu'il y a d'autres attaches que j'ayme mieux passer sous silence.

Cette devotion n'est point niaise selon le monde: mais ayant appris à faire flèche de tout bois pour donner au but de ses interests, elle fait servir un Confesseur complaisant & mercenaire à ce dessein. S'il s'en trouve parmy le monde qui élargissent la conscience,qui enseignent à retenir un bien mal acquis, à favoriser les humeurs, entretenir la liberté, & loger le peché quasi jusques dans le sein de la Theologie, ce seront des esprits Saints, & des Prophetes à la mode.

C'est assez pourveu qu'on fasse bien la mine, qu'on tire quelques petites aumônes de ces grands magazins d'or & d'argent, & que l'on se communie souvent, car depuis que quelques Prestres se sont contentez de dire la Messe pour le moins une fois l'an, il est arrivé que certaines devotes, comme si elles vouloient suppléer à leurs defauts, font quasi autant de communions qu'il y a de jours en l'année. A Dieu ne plaise que je blasme un exercice si saint, qui ne sçauroit estre trop recommandé:mais il me fâche qu'on y va sans aucun sentiment de cette Majesté redoutable, & qu'on s'accoustume à Dieu, comme qui voudroit s'apprivoiser avec le feu. Les frequentes communions qui ne devroient estre permises qu'avec grande discretion, comme pour servir de recompense aux vertus les plus solides, sont données au pillage selon les viditez d'un esprit leger & volage. Il ne faut que le manquement d'une petite circonstance pour arrester un Prêtre, & l'empêcher de dire la Messe : mais les devotes passent par tout, & quelques-unes ont trouvé le moyen d'accorder la communion & la comedie en un même jour.

Qu'arrive-t'il de là, sinon que semblables personnes puisent aux fontaines du Sauveur, comme les Danaïdes dans l'Enfer des Poëtes avec un crible : Elles portent souvent la profanation aux Autels, pour en rapporter la vengeance, & ne sçavent pas que tant de maux qui les attaquent, viennent du mépris des choses Sacrées.

Callipides. Aprés tant de communions ces ames profitent dans la vie spirituelle, ainsi que ce petit Cavalier qu'on montroit à Rome, lequel faisoit fort l'empêché à courir dans une roue, quoy que la fin de son travail fût aussi avancée que le commencement. Quand est-ce qu'une douzaine de communions leur ont arraché un seul poil de vanité ! En sont-elles moins pompeuses, moins poudrées, moins frisées, plus retenuës, plus chastes, plus discrettes ? Vous voyez sortir de là des esprits rusez qui biaisent perpetuellement à leurs interests, qui s'intriguent dans les affaires, qui trahissent les plus saintes amitiez, qui ont de petites furies de coleres, qui se rendent inexecrables aux requestes les plus civiles ; qui ont des cœurs de glace envers les miseres du genre humain, qui prennent tribut de tout, & deïfient tout en eux mêmes, jusques à leur sottises. Je dis cecy, pour faire paroistre davantage la solidité des saintes Devotions, qui se pratiquent en l'Eglise, conformément aux traitez qu'en ont écrit le Bienheureux de Sales, & Monsieur l'Evêque de Bellay.

Raisons de la nullité de cette devotion. VI. Vous pouvez facilement juger de telles procedures, comme toutes ces façons de servir Dieu sont foibles & frivoles: que si vous y voulez encore apporter les lumieres de la raison, vous remarquerez qu'une chose est d'autant plus ferme & solide qu'elle a de fond & d'appuy en la Divinité : parce qu'à la Divinité seule appartient l'eternité, qui rend les

les choſes durables. Or cette eternité qui eſt en Dieu comme en ſa ſource, decoule par participation aux choſes qui s'attachent & s'uniſſent plus parfaitement à luy. Voilà pourquoy il faut conclurre, que la vraye devotion, qui a beaucoup d'union avec Dieu, a tant plus de ſubſiſtance. Les abeilles qui produites du corps d'un taureau, portent ſur elles une petite effigie du taureau, & l'arbre en la ſemence duquel l'on aura gravé quelques characteres, les repreſentera quelquefois en ſes feüilles & en ſes fruicts. Toute choſe naturellement tend à l'imitation de ſon principe. Quelle merveille donc ſi la vraye devotion qui eſt emanée de l'eternité de Dieu, ne pouvant pas avoir l'eternité de ſoy comme creature, a pour le moins une liaiſon forte, & durable : ou tout au contraire cette devotion de ſingerie, comme elle eſt toute mondaine, n'a point de vraye racine en Dieu ; & n'en peut tirer aucune nourriture ; donc il s'enſuit qu'il faut qu'elle ſeiche & tariſſe. *Toute plante que mon Pere celeſte n'a pas plantée ſera déracinée*, diſoit noſtre Sauveur dans ſaint Matthieu.

Matth. Deus in omni opere fons & finis. S. Paulinus.

L'ame ſolidement Chreſtienne reſſemble la Palme, qui porte ſa force au coupeau ; elle a toute ſa vigueur en Dieu, & de Dieu, c'eſt lui qui eſt la ſource, & la fin de toutes les bonnes œuvres : & ſi Dieu vient à manquer, il faut que tout l'edifice de ſalut tombe par terre.

D'abondant, cette devotion devient ruineuſe, d'autant qu'elle eſt toute dependante des conſolations tirées des creatures qui ſont muables, courtes, inſuffiſantes pour contenter une ame qui n'eſt faite que pour Dieu. Toute creature vient du neant, & ſi vous la deſliez de la conſervation du premier être ; la voilà incontinent dans le neant, elle ne vous

vous peut rien fournir que du vent pour vous nourrir, comme un miserable Cameleon, ce qui fait que la personne qui s'y arreste demeure toûjours affamée. C'est ce qu'a divinement exposé S. Augustin. *Mon Dieu, ma vie, & mon bon-heur, il faut que je vous confesse ma misere ; depuis que tant de menuës vetilles des consolations temporelles m'ont separé de vous, qui étes un bien Eternel & immuable, je me suis fondu & j'ay coulé par les canaux de mes sens, divisé & partagé en tant & tant d'objects ; & par tout j'ay trouvé la faim ; la disete & la mendicité dans l'abondance même, car rien n'estoit capable de me remplir, puisque je ne trouvois point dans moy-même un bien solide, singulier, inseparable, qui contenta tous les desirs & assouvit tous les appetits.*

August. S. li 1.

Isa. 36. Ecce confido super baculum arũdineum. Plin. lib. c. 23.

Adjoustez qu'en cherchant les petites consolations sensuelles on ne les trouve pas toûjours ; mais on rencontre souvent du rebut, de l'affliction, & du fiel, d'où il arrive que la fausse pieté, qui est attachée à ces mignardises, comme elles viennent à manquer perd tout son appuy, & toute sa vigueur.

Toutes ces devotions-là ressemblent cét oyseau que les Grecs appellent la *Glottide*, qui est une fausse Arondelle, laquelle ne fait rien que gazoüiller avec un tel excez qu'elle estourdit les oreilles de tout le monde, elle ayme extremément l'air chaud & riant ; mais aussi-tost qu'elle sent les premieres prises du froid, elle est morfondë, rampante & traisne l'aisle comme demy-morte : elle veut passer les mers avec les autres Arondelles, pour aller chercher du chaud, & toutefois elle n'a pas volé un jour qu'elle s'en repend, s'il faut retourner en arriere, elle est honteuse, s'il faut suivre elle ne peut pas, il reste qu'elle devienne la proye de quelque malheur. Ne voilà pas justement l'image de cette devotion

devotion plastrée, si la fausse Arondelle est babillarde, cette devotion souvent n'est que babil ; si celle-là cherche le chaud, celle-cy se nourrit des prosperitez temporelles, & de consolations sensuelles ; si l'une est si mattée du froid, l'autre porte avec des impatiences étranges la moindre adversité, si l'une faisant mine de suivre les autres, demeure en chemin, combien d'ames voyons-nous qui pour n'avoir pas bien enfilé la carriere en matiere de devotion, & n'avoir pas pris Dieu pour leur but, se trouvent dans les inconstances, agitations, troubles d'esprit, & enfin rompent avec Dieu.

De la Devotion transcendante.

VII. JE passe à la troisiéme espece, qui s'appelle la devotion transcendante, laquelle fait mêtier de suivre des sentiers écartez, & de raffiner toutes les autres devotions par la subtilité de l'esprit. Les choses communes qui sont bien souvent les meilleures, ne sont pas à son usage; elle ne peut rien souffrir qui soit uni & temperé ; mais il faut necessairement qu'elle fasse du bruit & de l'éclat pour se faire connoistre : elle affecte des observations inoüyes, des methodes alembiquées, des mots grotesques : vous diriez que c'est une riche marchande, qui tient boutique de spiritualité, & qui a de gros magazins remplis de tiltres specieux : mais quand vous venez à foüiller au dedans, vous y trouvez tant de feüilles & d'écorces, tant de vanités & de marchandises creuses, que ce qui donnoit d'abord de la terreur aux simples, sert apres d'objet derisée au plus sensez.

La Devotion transcendante.

Nous n'ignorons pas qu'il y a des façons éminentes

nentes de traiter avec Dieu, reservées aux ames les plus eslevées, & que ce seroit une temerité de blâmer la Theologie mystique, en laquelle tant de grands Religieux reüssissent si hautement. Nous sçavons que l'exercice de l'Oraison va par degrez & que selon Richard de S. Victor, le premier est la pensée,le second la meditation,& le troisiéme la contemplation. La pensée est ordinairement vague & indeterminée, la meditation est serrée & limitée à certains poincts: la contemplation vole comme une Aigle, avec plus de liberté, & effleure, comme dit Sinesius,les fleurs de la lumiere increée pour se colorer & s'illuminer avec plus d'avantage.La pensée est une simple impression qu'on a des choses divines;la meditation est une recherche plus exacte des maximes de nostre Foy; mais la contemplation est un aspect immuable de cette premiere verité, qui nourrit & rassasie l'ame des douceurs de Dieu.

De l'Oraison sublime.

Rich. 1. de contempl. cap. 3. Synes. in hymn.

On divise encore cette contemplation en divers degrez; car il y en a une ordinaire, qui se sert de l'imagination, & des especes sensibles qu'on tire de la vuë des objets, quoy qu'elle les subtilise & les affine par le moyen de l'entendement. Il y en a une autre qui se nomme l'immediate & la pure, qui va droit à Dieu sans meslange des phantosmes, & sans l'aide de creatures, que si elle est fort détachée des images de toutes choses creées,elle s'appelle la contemplation tenebreuse, d'autant qu'en icelle l'ame étant toute ébloüie,& comme aveuglée des rayons de l'Essence divine, ne se forme plus aucune idée sensible de Dieu; mais elle le contemple dans la voye de negation: bannissant toutes les representations & ressemblances des creatures, pour s'attacher fermement à la simplicité de ce premier Estre. Que si elle reüssit hautement en cette procedure, alors

Divers degrez de la contemplation.

alors elle monte jusques à la contemplation appellée l'eminentissime, qui est sœur germaine de la vision beatifique, & le dernier Ciel où S. Paul fut ravy, une sphere toute embrasée d'un amour Seraphique, où l'usage des sens & de l'homme exterieur semble tout aneanty, & l'esprit transporté au commerce ineffable de la Divinité.

S. Ambr. lib. 3. de Virginibus Influentib. divina corporeus peregrinatur affectus usus ille exterioris hominus exolescit.

Or il faut remarquer de ce discours ce qu'a dit le grand S. Thomas, que tant que nostre vie est enfermée dans ce corps mortel, la façon d'agir procede par les moyens simples & ordinaires, qui nous menent au Createur par la contemplation des creatures, & si quelqu'un entend les choses spirituelles dans cette sublime nudité qui se trouve dépoüillée des images; c'est une voye merveilleuse, & qui excede toutes les choses humaines. Il est necessaire d'avoir en premier lieu une pieuse affection aux choses divines, & que de là nous passiós à la meditation, de la meditation à la contemplation ordinaire, qui est suivie de l'admiration, & cette admiration d'une certaine allegresse spirituelle, & cette allegresse d'une crainte de reverence, & cette crainte d'une ardente charité qui se repend dans l'exercice des bonnes œuvres, ce sont là les routes les plus asseurées pour cheminer dans la vie spirituelle.

S. Thom. in 3. dist. 32.

La façon ordinaire de proceder aux choses divines.

Mais ces ames transcendantes veulent d'abord lever un homme de terre & en faire un Seraphin, du premier jour de son apprentissage. Ce n'est pas bien mediter que de faire une revuë sur soy-mesme, & sur ses actions, pour les adjuster aux Commandemens de Dieu, & aux conseils de Jesus-Christ. Il faut voler tout chaudement jusques au troisiéme Ciel, & demeurer ravy, sans sçavoir si on est deça ou delà le monde. Maia helas! combien de fois il arrive à ces Aigles de descendre de

Illusions de cette devotion transcendante.

de ce faux Ciel empiré, pour pescher encore dans les marais de cette basse terre quelque chetive grenoüille?

Aprés tous ces grands Temples d'oraison, dorez de si belles paroles, on voit dans le sanctuaire une effigie de rat, une ame petite & pusillanime, resserrée dans l'amour de soy-méme, attachée à des petits interests, gourmandée par tant de passions tumultuaires, qui joüent leur jeu, pendant que l'esprit dort de ce sommeil mystique, & de cette mort vivante.

On veut d'abord aller de pair avec les ames Seraphiques des Saints, qui sont parvenus à cette pureté d'oraison par de grandes mortifications, & des faveurs de Dieu bien particulieres: mais on les imite si mal, qu'au lieu de se trouver assorty de grandes & solides vertus, on ne retient que ces façons pompeuses, & une veine enfleure de paroles.

Qui importe à une devote, laquelle ne sçauroit encore gouverner sa maison, de sçavoir le retour, l'introversion, l'extroversion, la simplification, l'oraison tenebreuse, le sommeil mystique, l'yvresse spirituelle, le goust, le feu, la quietude, la nuée de gloire: & tant d'autres façons qui servent à déguiser la devotion? Ne sçavons-nous pas que plusieurs esprits de filles se soit perdus là-dedans, & que voulant trop alambiquer la pieté ancienne, elles l'ont fait evaporer toute en fumée, se trouvant autant vuides d'humilité, qu'elles étoient enflées de presomption? Delà est venuë souvent la curiosité des choses ravissantes & extraordinaires, pour s'authoriser dans l'esprit des Grands, & se flatter de l'opinion d'une fausse sainteté. Quand on s'est laissé gagner une fois à un faux pretexte d'erreur, il est aisé de se persuader que tout ce qu'on pense c'est vision, tout ce qu'on dit c'est prophetie, & tout ce qu'on

qu'on fait c'est miracle. L'esprit malin trouvant des ames enyvrées de cét amour propre, a fait de merveilleux jeux, qu'on peut lire dans S. Epiphane & Cassien, & dont il seroit aisé de produire quantité d'exemples, s'il n'estoit plus à propos de les deplorer que de les raconter.

VIII. Cette vanité ne se contentant pas de se nourrir dans l'esprit qui l'a produite, s'épand jusques dans les chaires des Predicateurs, où les esprits des auditeurs curieux & bisarres, feroient volontiers enfanter des chimeres à ceux qui sont encore apprentifs sur le mestier, l'un veut qu'on se serve de pensées transcendantes & extraordinaires, & bien souvent extravagantes, entre-lassées dans un embaras de periodes, qui ne laissent que du bruit dans les oreilles, & de l'enflure dans les esprits : l'autre qui est tres ignorant se pique de la plus fine Theologie, & veut qu'on torde les mysteres, & qu'on disloque le jugement des hommes pour faire venir à tous les sujets du monde, des discours de la Trinité, & de l'Incarnation, envelopez dans des conceptions visionnaires, & roulées sur une contrebaterie d'antitheses affectées, & si cela n'est aussi commun à tous les sermons que le glaive Delphique, qui servoit à tous usages, aux sacrifices, c'est ignorer les sentiers des ames esleuës. L'autre se plaist à des doctrines inoüies à un grand ramas d'Autheurs, & de langues estrangeres, comme si on vouloit exorciser des demons, & non pas instruire des Chrêtiens : l'autre fait gloire de n'alleguer, ny parole divine, ny Pere, ny autre passage que ce soit, de peur de gâter le plis de ses periodes Il fait trophée de prendre tout dans ses propres pensées, & ne rien emprunter des anciens, comme si les Abeilles qui pillent les fleurs des jardins pour en faire du miel,

La parole de Dieu alterée dans les chaires, par les bisarres opinions des Docteurs.

ne valoient pas bien les Araignées, qui tirent ces chetives toiles de leur substance. Il y en a qui veulent qu'on leur enfile une perpetuelle traînée de conceptions bigarées, sans écriture & sans raison, qui semblent dire des merveilles, & des raretés ravissantes, mais qui les voudra peser en une juste balance, il trouvera des veritez qui ne sont grosses que de bruit & de vents. Ceux qui ont la demangeaison aux oreilles se sont consacrez à la beauté du langage. Ils adorent des discours remplis d'une eloquence de jeunesse, & dénuez de sagesse, qui n'ont aucun nerfs pour se soûtenir, & moins d'aiguillons pour perser un cœur.

Sapientia atque facundia caupones Tertull. lib. de anima, c. 3.

Mon Dieu que les Predicateurs seroient sçavans, s'ils sçavoient (comme dit S. Paul) parler & de la part de Dieu, & devant Dieu, & dans Jesus-Christ, comme estans enfermez dans le Verbe devant que d'enfanter la parole, & que les auditeurs seroient bien instruits s'ils écoutoient tous, comme parle S. Paulin, de l'oreille par laquelle entre Jesus-Christ. Prescher Dieu, la haine des vices, & l'amour des vertus, avec un discours ferme & arraisonné, & se persuader tout le premier ce qu'on veut que les autres pratiquent, c'est le poinct où doivent aller toutes les predications. Nous avons sujet de loüer Dieu de ce qu'il a rendu nostre siecle assez fecond en de grands & habiles hommes de ce mestier, pour lesquels j'ay tant de respect & d'admiration, que je ne puis avoir aucune censure. Il seroit à desirer que les jeunes se formassent plûtost selon leurs exemples, que de se laisser surprendre à la demangeaison d'agréer à certaines oreilles, & tant de jugemens dereglez.

Tous ceux qui ne jugent rien des Predicateurs que

que par la mine & l'exterieur, ont coûtume de deifier tous leurs vices, & une marque qu'on ne plaist pas toûjours à Dieu, c'est quand on veut trop plaire à ceux qui n'approuvent que les extravagances. Il se faut soucier des bruits de ville & des opinions du commun, comme l'Aigle se soucie des mouches: la lumiere n'a jàmais rougi pour estre méprisée des chauvesouris, & un grand naturel ne s'inquiete point des jugemens sinistres que font les ignorans moyennant qu'il apprenne à trouver son compte en Dieu, pour lequel il travaille. Les aulx empêchent la force de l'aymant, & toutes ces opinions populaires ne font qu'alterer un esprit, sur qui elles font leurs impressions.

La Devotion solide.

IX. DEsveloppons tant que nous pourrons la devotion des Sacremens, des livres, & des sermons, de ces façons sophistiquées, qui ternissent tout le lustre, & apprenons à la chercher dans les sources les plus pures, & dans la fontaine du Sauveur.

La vraye devotion, si vous desirez sçavoir ses qualitez, porte les mêmes livrées que S. Paul donne à la charité; elle est patiente, elle ne s'offence de rien que de ce qui va à l'offence de Dieu, elle digere toutes les amertumes, les changeant en sa couleur & en sa faveur, elle est douce & bien-faisante, elle n'a point d'émulation que pour les vertus, elle ne fait rien mal à propos, elle ne sçait que c'est des enflures de la vanité, ny des ambitions qui ravagent les esprits du siecle, elle ne cherche point ses interests, elle ne se picque point de colere pour se voir méprisée, elle ne pense point de mal, elle ne se réjoüit point de l'iniquité; mais elle s'épanoüit

La vraye Devotion 1.Cor.13.

d'allegresse dans la verité, elle supporte tout, elle croit tout, elle espere tout, elle soustient tout. C'est une devotion toûjours joyeuse, toûjours contente, toûjours agissante dans ses devoirs, sans penestrer par curiosité les affaires d'autruy; qui a les pensées innocentes, l'œil simple, les mains nettes, peu de bruit & beaucoup de fruict. Une devotion qui ne se plaint de personne, qui ne se tourmente de rien, qui dit peu & fait beaucoup, qui a plus de bons effects que de menus compliments, plus de silence que d'eloquence; plus d'humilité dans l'interieur, que de monstre à l'exterieur, qui vole sur toutes les actions de la vie, comme une abeille sur les fleurs, & tourne tout en miel. O quel thresor de paix, quel thresor d'amour, quel thresor de gloire que cette devotion.

Il ne faut qu'un grand mot pour exprimer les grandes choses. Ne vous inquietez point sur la multitude des preceptes & des livres, pour sçavoir comme vous arriverez à cette excellente vertu, qui jette dans les cœurs les semences de la perfection. Le premier pas que vous y devez faire est la connoissance de la volonté de Dieu. Sçachez ce qu'il veut de vous, ce que vous voulez de lui: en quel estat il vous desire, & quel desir vous avez de le contenter.

Epistre à Demetrius d'un ancien, traduite par un grand personnage de ce siecle

Celui-là offense en servant, qui ne sçait pas comme il faut servir; & c'est toûjours une grande partie de l'obeïssance, d'avoir appris comme il convient obeïr. Il y a de choses defenduës, il y en a de commandées, il y en a de permises, il y en a aussi de conseillées. Dieu defend les mauvaises, commande les bonnes, permet les indifferentes, conseille les parfaites.

Qui fait état de la devotion, fait estat de la perfection; mais qui veut voler par dessus la nature

ne doit pas pour cela destruire la loy de nature. Dire qu'on est devot, & manquer aux devoirs de la charité commune, qui nous commande de faire à nostre prochain ce que nous voudrions estre fait à nous-mesmes, c'est avoir de beaux tiltres, & de foibles actions.

Celui-là n'est pas exempt de la loy, qui veut faire par dessus la loy, & personne n'a plus d'obligation de fuyr les choses non permises, que celui qui pour l'amour de Dieu s'est privé de celles qui sont permises. La devotion n'est pas faite pour excuser les pechez; mais pour perfectionner les vertus.

L'ame vrayement devote a trois veuës qui remplissent toute la capacité des devoirs qu'elle professe; l'une sur Dieu, l'autre sur soy, & la troisiéme sur le prochain: Elle sert Dieu dans la pieté commune, & par dessus la pieté commune: celle-là l'applique à toutes les actions ordinaires de nostre Christianisme, & l'autre la met en un commerce plus haut que le commun, sans toutesfois mépriser le commun. Elle a son secret, ses prieres, ses meditations reglées, & digerées, non par satisfaction de ses volontez; mais par edification. Elle tient tous les sens bien mesnagez avec de grandes justesses, sa langue sous la mesure de la discretion, son cœur dans une profonde paix; & pour le prochain elle porte le miel en la bouche, les charitez dans les mains, & l'exemple en toutes ses actions ce qui l'a fait vivre dans les avant goûts du Paradis.

Non est census super censum salutis corporis, non est oblectamentum super cordis gaudium. Eccl. 30. *Remnit consolari anima mea, memor fui Dei, & delectatus sum, & exercitatus sum, & defecit spiritus meus.*

Comme il n'y a richesse corporelle comparable à la santé, aussi n'y a-t'il richesse spirituelle en ce monde, qui approche de l'allegresse que Dieu va distillant dans un cœur vrayement & solidement devot, qui s'est à bon escient détaché de la terre pour se donner au Ciel.

L'huile des consolations (dit Hugo) tarit aux vaisseaux du monde : mais pour la consolation & la joye qui se tire de la devotion, elle est si exuberante, qu'il n'y a vaisseau ici bas capable de la bien contenir : il faut que le cœur éclatte en soûpirs, & se fonde en desirs qu'il a de la presence de Dieu. J'en appelle à témoin vos consciences, ames devotes ; que je serois eloquent, si je faisois passer par ma plume ce que vous sentez dans vos cœurs ! Je dis que s'il y a vie au monde qui soit capable de nourrir & fomenter cette allegresse dont je vous parle, c'est la vie Chrestienne saintement & purement conduite selon les regles de la parole de Dieu, j'emprunte les preuves de mon dire de ce grand esprit, Tertullien, lequel au livre qu'il a composé des jeux & des spectacles, montre par vives & pressantes raisons qu'il n'y a jeu, ny spectacles en tout l'Univers, qui devoient estre parangonnez à l'ame d'un Chrestien, dont la conscience est un theatre portatif, où se font sans cesse de merveilleuses representations.

Tertull.

Tout ce qui est puissant & energique pour réjouïr une ame bien faite & l'entretenir dans des delices eternels, se trouve en eminence dans les exercices de la pieté : si la premiere source de paix & d'allegresse : c'est d'être bien reconcilié avec Dieu : n'est-ce pas dans cette devotion Angelique, n'est-ce pas dans la pieté qu'on fait une entiere reconciliation avec son maistre, qu'on reçoit l'estole, l'anneau, & la chaussure d'hyacinthe pour cheminer au sentier de ses commandemens ? S'il n'y a rien de si auguste, de si delectable, de si delicieux, que la contemplation de la verité dont nostre ame vit ; comme l'œil fait des couleurs, l'abeille de la rosée & le Phœnix, à ce qu'on dit, des plus deliées vapeurs de l'air ; n'est-ce pas ici, ou apres tant d'erreurs, tant de phantos

phantômes & tant d'illusions qui alloient heurtant nôtre esprit dans les inquietudes du monde, nous joüyssons à pur & à plein de la consideration des plus nobles maximes de la vie spirituelle ? Si c'est un repos doux & sensible, aprés avoir obtenu la remission des pechez de la vie passée, de se retirer dans le paisible sejour d'une bonne conscience ? n'est-ce pas icy le rocher où tant de flots se brisent, tant de petits chiens qui ne cessoient d'abbayer au fond d'une conscience troublée s'appaissent, & l'ame devient comme une mer bonace, flattée, & frisée des rayons du Soleil amoureux & riant : Enfin s'il n'y a point plus grand plaisir au monde que de mépriser les plaisirs temporels, & fouler sous ses pieds les vanitez que le Monarques mêmes ont mis sur leur tête, où est ce qu'on les méprise, sinon en cette échole de vertu, où l'on apprend la mortification des passions, l'exercice des belles & heroïques actions, qui donnent à l'ame un avant goust du Ciel de cette vie mortelle, & l'affranchissent des craintes de la mort : Comment peut une ame devote, qui vit parmy tant d'assistances, tant de remedes, tant de consolations, donner un seul moment de prise à une noire & tenebreuse pensée du monde ? Quel sujet peut-on inventer capable de nous attrister parmy tant de secours & de lumieres ? O mille fois heureuse l'ame qui aprés avoir dissipé toutes les illusions de la vanité, regarde d'un œil serain les rayons adorables de cette verité.

EXEMPLE IX.

Sur la neufviéme Maxime.

Des Devotions solides.

LES Devotions bien solides ressemblent ces rivieres qui vont par dessous terre : elles se dérobent aux yeux du monde pour chercher les yeux de Dieu : elles étudient les solitudes : elles se resserent toutes dans elles-mêmes : & souvent il arrive que celles dont on parle le moins en terre, sont les plus connuës dans le Ciel.

J'estime qu'entre tous les grands exemples qu'on pourroit produire de la pieté des Cours, on n'en trouvera point un plus sincere, ny plus fort que celuy de S.Loüis, comme on voit par tous les actes de sa vie, nommément celle qui a été écrite par son Confesseur. Il est bien aisé de juger que c'étoit la vie la plus sainte, parce que c'étoit la plus desinteressée, veu qu'il n'avoit autre dessein que de fondre sa personne, & son Royaume, sa femme & ses enfans aux interests de Dieu, pour faire que la terre ne fust plus qu'un Temple de la Divinité.

S. Loüis vrai tableau de la plus solide devotion.

La Providence le tira de son Royaume avec une Foy d'Abraham, luy donna parmy tant de terres & de mers, la conduite d'un Moïse, & pour mettre en luy le sceau de toutes ses grandeurs, luy fit achever sa vie par la patience de Job. On trouve quantité de Princes qui ont embrassé la pieté, qui d'une façon, qui d'une autre, & qui ont couvert de grands vices par de grandes vertus : mais il est bien mal aisé

sé d'en trouver un plus universel en toutes les actions de vertu, & plus irreprochable en matiere d'innocence, que nôtre S. Louïs. David doit tout ce qu'il est plus à la penitence, que non pas à l'innocence. Constantin le Grand devant que d'estre Chrétien, se vit par malheur taché du sang de ses plus proches. Theodose l'ancien fut embrazé d'une colere, qui coûta la vie à quantité de peuple dans la ville de Thessalonique. Arcadius persecuta S Chrysostome à la sollicitation de l'imperatrice sa femme. Honorius son frere, qui étoit assez pieux & innocent, n'avoit rien de belliqueux, & sçavoit toûjours mieux ce que faisoit une poule blanche nommée Rome, avec laquelle il prenoit ses ébats, que non pas la ville capitale du monde, dont il étoit Empereur. Theodose le jeune prenoit la haine & l'amour selon que luy dictoient les Eunuques & les fémes.

Belisaire l'un des plus grands Capitaines que la terre ait jamais porté, avoit une pieté de soldat assez loüable, mais il faisoit tout au gré de l'Imperatrice Theodora, servant ses passions, jusques à prendre le Pape, & le mettre en prison par son commandement. Narses, qui luy succeda, fit des merveilles, & subjuga Totila, le plus valeureux Roy qui regna jamais sur les Goths; il étoit extrémement devot à la sainte Vierge, à laquelle il attribuoit toutes ses victoires; mais il étoit si hautain, que pour se vanger d'une parole de desdain que luy avoit dit sa maistresse l'Imperatrice de Constantinople, il donna l'Italie en proye aux Lombards.

Enfin pour former ce rapport par ce qui nous touche de plus prés, Charlemagne a esté le plus grand Empereur du monde en religion, en valeur, en police, en liberalité, en douceurs & affabilité, mais l'amour des femmes, quoy qu'expié par une

forte penitence, a fait des taches dans ce Soleil, que la memoire des siecles a trop de peine de laver. C'est chose étrange que Dieu chastia les pechez du pere en ses propres filles, qui eurent assez peu de soucy de leur honneur par une nourriture trop libre, & l'indulgence de l'Empereur, qui épargnoit la punition de ses propres pechez en autruy.

Il n'y a quasi en tous les Monarques qu'un saint Louys, il estoit si semblable à la vertu, que si elle se montroit d'un côté incarnée aux yeux mortels, & de l'autre ce grand Roy, on auroit de la peine à reconnoistre qui seroit la copie, & qui seroit l'original. Il a eu trois choses fort recommandables, la sagesse religieuse dans le plus haut éclat du monde, l'humilité plantée jusques sur les rubis & diamans de la Couronne Royale, le courage, & la valeur invincible dans une devotion incomparable.

Qui voudra voir une grande marque de sa sagesse, qu'il considere comme son esprit dans les plus grandes secousses des accidens du monde demeuroit toûjours en une même assiete, sans demordre aucunement de la pratique ordinaire de sa pieté. Une seule action de sa vie, qui est sa prise en Egypte fit bien paroistre ce que je dis. Ce bon Roy aprés avoir perdu une grosse bataille, qui ruinoit toutes ses affaires, voyoit les larges compagnies couvertes des corps de ses serviteurs, & le Nil boüillant du sang de ses François : il étoit pris & arresté par ses ennemis, & mené en la tente du Sultan, parmy les huées, les crieries, les farces infernales des Sarrazins, & toutes les images de mort, capables de renverser l'ame de la plus forte trempe : neanmoins quoi qu'il eust le cœur trempé comme une éponge dans une mer de douleurs & de compassion, tenant toûjours le haut bout de la raison, il entra dans ce pavillon

villon du Barbare, sans changer de couleur, & comme s'il fut retourné de faire un tour de jardin dans son Palais, il demanda à ses Pages où estoit son livre de prieres, & l'ayant reçu il se met à payer le tribut ordinaire de ses oraisons en une profonde paix d'esprit. Ce que j'estime tres-rare ; veu qu'il ne faut souvent que la perte d'une bagatelle, pour arrester les devotions qui ne sont pas encore au poinct de la solidité.

Que si vous y cherchez une parfaite humilité, considerez ce qui se passa au Concile de Lyon, & voyez comme il s'agissoit de deposer l'Empereur Federic II. qui étoit ruiné de reputation quasi en l'ame de tout le monde. Les autres Princes, qui n'ont pas toûjours les mains si nettes parmi leurs devotions, qu'ils ne s'emparent volontiers du bien d'autruy, quand quelque pretexte religieux leur presente, avoient bien de l'ambition d'estre mis en la place de celui qu'on pretendoit dépoüiller: mais le consentement universel des Grands jugeoit que cette place ne pouvoit estre dignement remplie que par ce grand Roy : & neantmoins il esquiva cela comme un sage Pilote feroit un écueil, & aima mieux choisir l'extremité de tous les maux du monde parmi les Sarrazins, que de monter au thrône de l'Empire par ces voyes-là.

Mais ce qui est le plus considerable au sujet que nous traitons, se remarque en sa valeur, qui ne fut jamais affoiblie par ses grandes devotions : car c'étoit bien l'un des plus courageux Princes dans la froideur, & dans la raison, qui fut pour lors sous le Ciel. C'estoit le courage qui le dérobant à la douce tranquillité d'une vie toute Religieuse, lui faisoit quitter un Royaume rempli de paix, de contentement, & de delices, pour s'en aller à une terre de

Sarrazin

Sarrazins, vivre par toutes les incommoditez imaginables à la nature. C'estoit le courage qui lui fit tant de fois exposer sa Royale & valeureuse personne, non seulement aux fatigues d'un voyage desesperé ; mais aussi aux coups les plus hazardeux des batailles. Témoin qu'à son arrivée en Egypte, comme la coste estoit toute bordée de Sarrazins, bien resolus d'empescher le passage aux navires, il se lança tout le premier du rivage dans l'eau, où il estoit jusques aux espaules, le bouclier au col, & l'espée en la main, comme un vray spectacle de magnanimité à toute son armée, laquelle encouragée par cét exemple, prit terre selon que le Roy avoit commandé. On mesure la grandeur du Soleil à une petite ombre de la terre, il ne faut quelquefois que fort peu de paroles pour faire paroistre une grande vertu.

Tant de bonnes plumes ont passé par dessus ses beaux faits, qui ont esté rendus si notoires à tout le monde, que ce seroit porter de la lumiere au jour que d'y vouloir toucher.

Diverses Dames excellentes en pieté.

Si on dit qu'il est pour servir d'Idée aux Rois & aux Seigneurs, des Dames qui devroient cultiver la devotion comme un heritage de leur sexe, ne manqueront jamais de grandes lumieres, & de belles instructions, si elles veulent considerer celles qui estant plus voisines de nostre âge, devroient faire plus d'impression sur nos mœurs.

Voyez le Roy Pere Hilarion de Coste.

Si on parle de l'estude de l'oraison ; qu'on regarde une *Barbe Zopoly* Reyne de Pologne, qui demeurant les jours & les nuicts en priere toute couverte d'un cilice, attachoit le bon-heur aux estendards du Roy son mari, & gaignoit pour lui les batailles.

Si on fait état de la pudicité des filles, & de l'éloignement

loignement des compagnies mondaines ; que l'on considere une *Beatrix au Bois*, qui estant l'une des plus ravissantes beautez de son siecle,& voyant que les flammes innocentes de ses yeux,allumoient trop facilement l'amour dans les cœurs de ceux qui la frequentoient, se donna une si rude penitence pour les pechez d'autrui, qu'elle fut quarante ans sans estre veuë, ny voir un seul homme en face.

S'il agit de la modestie, que les muguettes contemplent une *Anthoinette de Bourbon*, femme de Claude premier Duc de Guise, qui aprés la mort de son mari alloit vestuë de simple serge, & se trouvoit continuellement au milieu des pauvres, avec ses filles pour leur apprendre le mestier de l'aumosne.

Si on releve la charité envers les personnes necessiteuses,qu'on jette les yeux sur une *Anne d'Austriche*, Reine de Pologne qui ayant coustume de servir douze pauvres tous les Lundis, le jour même qu'elle rendit son ame à Dieu, lors qu'elle n'avoit quasi plus qu'un petit souffle sur les levres, elle demandoit d'assister pour le moins au disné de ses pauvres : & que la mort lui fermast les yeux lors qu'elle ouvroit les mains à la charité.

Si on estime grandement l'instruction des enfans, qu'on arreste sa pensée sur une *Anne d'Hongrie* mere d'onze filles, & qu'on l'admire au milieu de son petit peuple, comme la mere des Rossignols, qui donne les tons & les mesures des harmonies de toutes les vertus, & qui éleve tellement ces petites creatures,qu'elles reüssissent toutes à de grandes qualitez.

Si on se plaist au bon gouvernement d'une famille, qui est l'une des premieres loüanges des femmes mariées ; qu'on se regle sur *Marguerite* Du-
chesse

chesse d'Alençon, qui poliça toute sa maison avec tant de prudence, que l'ordre, qui est la beauté du monde, y trouvoit toutes ses mesures, & que si on reconnoissoit ses domestiques des autres Seigneurs & Dames aux livrées, elle faisoit reconnoistre les siens à la modestie.

Si on veut des austeritez, qu'on envisage avec respect le cilice & les cloux de *Charlotte de Bourbon*, trisayeule du Roy, qu'on contemple avec admiration une *Françoise de Batarnay*, qui dans une viduité de soixante ans, fut vingt ans sans se coucher.

Si on louë les chastes vefves, qui pourroit passer sans eloge *Elizabeth* véve de Charles neufviéme, qui dans une florissante jeunesse, estant recherchée de tous les plus grands Monarques du monde, répondit, qu'apres estre la véve de Charles de France, elle avoit consommé toutes les grandeurs du monde, & qu'il ne lui restoit plus rien que d'avoir Jesus-Christ pour Espoux. Et de fait elle passa le reste de ses jours dans une conversation toute Angelique, parmi des Religieuses qu'elle avoit fondées.

Si la constance en la mort des proches, veut avoir son lieu, qu'on écoute la leçon que fait une *Magdelaine* épouse d'un Gaston de Foix, qui ayant veu mourir un mary qu'elle aimoit sur toutes les femmes du monde, & en suite un fils unique, qui lui restoit le seul appui de sa maison, fit autant admirer son courage entre les morts, qu'elle avoit fait priser son amour entre les vivans.

Et quel style ne se lasseroit dans une si grande multitude de saintés & solides devotions ; & qui n'estimeroit que le choix en est rendu difficile par l'abondance ? Si nous ne voulons dire que celles-là qui ont été les plus persecutées, ont été les plus eminentes. En quoi il semble que ce soit un jeu de

la

la Providence d'avoir souvent donné à des maris vitieux & infidelles, les meilleures femmes de la terre, comme Marianne à Herodes, Serena à Dioclețian, Constance à Licinius, Helene à Julien l'apostat, Irene à Constantin Copronyme, Theodora à l'Empereur Theophile, Theodelinde à Vthar, Thira à Gormon Roy de Dannemarch, Charlotte d'Albret à Cesar Borgia, Catherine à Henry d'Angleterre. Bonnes femmes de mauvais maris.

Celle-cy se rendit pieuse par mesure & par de là toute mesure. Il est bon d'estre devote dans le mariage, sans toutesfois s'oublier d'estre femme mariée : l'on doit beaucoup donner aux humeurs d'un mari, beaucoup au soin des enfans & des domestiques, & perdre quelquefois Dieu aux Autels, pour le retrouver au mesnage. Catherine d'Angleterre. *Flor de Raymond.*

Mais cette bonne Reine ne vacquoit qu'aux affaires du Ciel, & tenoit déja si peu à la terre, qu'elle monstroit en tous ses deportemens estre faite pour une autre couronne que celle de la grande Bretagne. Elle s'enfermoit le plus souvent dans les Monasteres des filles, & se levoit à minuict pour assister à Matines : elle s'abilloit dés cinq heures, sans se parer en Reyne, se contentant de se vestir d'un simple habit, & disant qu'il falloit donner le meilleur tems à l'ame, puis que c'estoit la meilleure partie de nous même. Quand elle avoit sous ses vêtemens le petit habit de S. François qu'elle portoit ordinairement, elle s'estimoit assez brave.

Les Vendredis & Samedis étoient toûjours destinez par elle aux abstinences, mais les veilles des Fêtes de nôtre Dame se jeûnoient au pain & à l'eau, la confession ne manquoit point les Mercredis & Vendredis, & en un temps où les communions estoient tres-rares, elle en approchoit tous les Dimanches. Au matin elle demeuroit six heures

en

en prieres; aprés disner elle lisoit deux heures entieres de la vie des Saints, & retournoit promptement de l'Eglise, où elle sortoit seulement quand la nuict l'en chassoit. C'estoit manger le miel & la manne par excez, en une condition qui avoit trop de puissantes obligations à la terre, pour se tenir déja comme une habitante du Ciel.

Pendant qu'elle menoit cette vie Angelique, son mari jeune, & boüillant, se debordoit en toutes sortes de desbauches comme nous monstrerons en l'Exemple de la treiziéme Maxime, & en vint enfin jusqu'à cette extremité, que de fouler au pieds les loix divines & humaines, repudier sa femme legitime, qui lui avoit donné des enfans pour servir d'arres au mariage, & épouser cette perduë Anne de Boulan, qui est le sujet de toutes les histoires, comme elle a esté le commencement de tous les malheurs de ce deplorable Royaume.

Depuis cét amour, qui ne fit quasi qu'um tombeau des deux parties du monde, jamais on en vit un plus funeste. Cette pauvre Princesse, qui étoit regardée de la Chrestienté, comme un parfait modelle de toutes les vertus, estoit chassée de son Palais & de son lit, parmi les larmes, & les gemissemens de tous les gens de bien, & s'en alloit à Cimbalton, lieu incommode, & mal sein, lors qu'une prostituée, qui estoit la fable de toute l'Europe, alloit prendre possession du sceptre, & du cœur de ce miserable Roy. Ceci se deduira plus amplement dans l'autre maxime: car nous regardons ici seulement une vertu affligée, & une devotion si constante, que des renversemens de fortune, qui faisoient trembler tout le monde furent incapables de l'ébranler. Elle demeura dans la solitude avec trois Damoiselles, & quatre ou cinq serviteurs mille fois plus

plus contéte, que si elle eust vécu dans le plus haut faiste des Empires du monde, & n'ayant point de larmes pour pleurer, elle pleuroit ces infames adulteres qu'elle avoit laissez dans sa maison. Il reste encore une lettre qu'elle écrivit à son mari, un peu devant sa mort laquelle monstre assez la debõnaireté de son cœur, & la force de la devotion, qui fait oublier les plus cuisantes injures, pour se conformer au Roy des affligez, qui est le miroir de la patience, comme il est la recompense de tous les patiens.

Monseigneur Roy, & tres-cher Espoux. Parce que déja l'heure de ma mort approche, l'amour & l'affection que je vous porte, fait que je vous conjure d'avoir soin du salut eternel de vôtre ame, que vous devez preferer aux choses mortelles, & à tous les biẽs du monde. C'est en consideration de cet esprit immortel qu'il faut negliger le soin de vostre corps, pour l'amour duquel vous m'avez precipitée en beaucoup de calamitez & vostre personne en de grãdes inquietudes. Mais je vous pardonne de tout mon cœur suppliant la divine bonté qu'elle cõfirme au Ciel le pardõ que je vous fais en terre. Ie vous recommende nôtre tres-chere Marie, vôtre fille & la mienne, vous suppliant de vous monstrer meilleur pere envers elle, que vous n'avez été mary envers moi. Souvenez-vous aussi de ces trois pauvres Dames cõpagnes de ma solitude, & de tous mes serviteurs, leur faisant donner les gages d'une année entiere outre ce qui leur est dû, à ce qu'ils soiẽt quelque peu recõpensez des bons offices qu'ils m'ont rẽdu, vous protestant à la fin de cette lettre, & de ma vie que mes yeux vous aimẽt, & vous desirent voir plus que toutes les choses mortelles.

Henry VIII. avec toute sa cruauté leut cette lettre les larmes aux yeux, & ayant depesché un Gentil-homme pour la visiter, il trouva que sa mort l'avoit desia delivrée de la captivité.

MAXIME X.

De l'Interest.

LA COUR Profane.

Que tout habile-homme se doit faire tout pour soy-même, comme s'il étoit son Dieu, & n'avoir point de plus sacré Evangile, que l'interest.

LA COUR Sainte.

Que le propre interest est une tirannie formée contre la Divinité, & que l'homme qui est le Dieu de soy-mesme, est un Demon pour le reste du monde.

Le ravage que fait cette maxime.

LA maxime de la Cour profane est la source de tous les maux, la vraye peste de la vie humaine, & on peut dire que c'est le Cheval Troyen, qui porte le fer & le feu, les saccagemens, & les ravages dans ses entrailles : c'est de là que viennent *les ambitions, les desobeïssances & les rebellions, les sacrileges, les rapines, & les concussions, les ingratitudes, les perfidies, & en un mot, tout ce qu'il y a d'horreur en la nature.*

L'amour propre qui se devoit tenir dans les bornes d'une honneste conservation de soy-mesme, est sorti comme sortiroit une riviere de son lit, & par un furieux débordement il couvre toute la terre, il renverse tous les devoirs, & abysme toutes les considerations de l'honnesteté. Les hommes qui ont renoncé à la pieté, si d'avanture ils se voyent forts, & appuyez des moyens du monde, ne reconnoissent plus d'autres Dieux qu'eux-mêmes ; ils s'imaginent que le Iupiter des Poëtes estoit fait comme

eux, ils sont les petits Sultens, & n'y a rien dont ils ne tirent tribut pour faire croistre leurs grandeurs imaginaires. Quand cét aveuglement se rencontre en des personnes fort eminentes, il est tres pernicieux : car c'est alors que n'estans point retenuës par la crainte d'un Dieu tres haut, elles renversent le monde, pour assouvir une chetive ambition : & tels Princes se sont trouvez, qui ont prodigüé plustost la vie de trente mille sujets que de laisser usurper sur eux autant de terre qu'il en falloit pour dresser leur tombeau. *Heron.*

Les autres, que la naissance n'a pas fait des Cesars, estendant tant qu'ils peuvent leur petite domination : ils flairent les hommes, fondent leurs moyens, leurs habitudes, leurs capacitez, leurs esprits & leurs volontez ; ils ajustent tout cela à leurs pretentions, ils tirent une plume de l'un, ils arrachent une asle de l'autre, ils flattent, ils promettent, ils charment, & descendent jusques à la servitude, pour monter aux honneurs qu'ils pretendent ; sans se soucier apres de la fortune de ceux qui les ont servis, non plus que du songe d'une nuict. Artifice des hommes du monde.

Le monde est remply d'ames ingrates & barbares, qui ne peuvent pas supporter seulement la presence de ceux qui se sont autrefois consommez à leurs services, pensant que leur rencontre est le reproche de leur crime, & on en trouvera qui ne se feindroiét pas de faire un sacrilege du sang de leurs meilleurs serviteurs à l'autel de leur fortune. D'autres qui ne se peuvent pas piquer des plus hautes ambitiõs du siecle, s'acharnét de toutes leurs forces à l'argent, dont ils font une divinité, & vont à toute bride à l'interest des maisõs. C'est pour cela que les amis rõpent les plus fortes amitiez, que les alliez se déchiret, que les familles se partagẽt, que les villes Ingratitude Regne de l'interest.

& les maisons brûlent ; & quand je considere cecy de plus piés, je trouve que c'est une benediction de Dieu que les femmes n'enfantent pas souvent des jumeaux ; car ils se battroient perpetuellement en ce siecle jusques dans le ventre de leur mere , à qui auroit le plus de terre , méme devant que d'avoir de l'air pour respirer. De tant de belles sciences que nos Peres ont cultivées , il ne nous reste quasi plus rien que de chetives images. Il y a une industrie qu'on estime au monde par dessus toutes les autres : c'est ce tour du baston , qui monstre à tirer tout à soy , à s'enrichir des dépouïlles des autres, & devorer quantité de petits serpens pour devenir un gros dragon, comme dit la sentence Grecque. Or remarquez icy trois principaux chefs , qui concluant la perversité de cette Maxime , dont le premier est la tyrannie ; le second , le sacrilege ; & le troisiéme, le desastre.

Raisons contre cette maxime & premieremēt la tyrannie.

Premierement , c'est une chose manifeste que la tyrannie qu'on entreprend sur l'estat , & sur le domaine du Dieu vivant, est tres impie , & tres-audacieuse , & toutesfois cette secte qui fait profession de servir à Dieu par ceremonies exterieures, & à ses interests dans l'interieur de son cœur, usurpe tyranniquement un droict sur l'Empire eternel du souverain Maître, qui est de se regarder en toutes choses comme sa fin & son souverain bien , ce qui fait assez conclurre que ses entreprises ne peuvent estre que tyranniques. Mais pour donner plus de jour à mes pensées , & de force à la raison , sçachez que c'est un axiome de Theologie , que Dieu comme il ne peut rien connoistre au delà de soy-mesme , rien aimer que dans soy-mesme , aussi ne fait-il rien que pour soy-même ; car en faisant pour soy , il fait tout pour nous, puisque nous n'avons amour

ny

ny grace ny gloire,ny grandeur,ny contentement, qui ne vienne de luy,& qui ne soit à luy. Et ce que je dis est confirmé par l'autheur de la Theologie Egiptienne, lequel au livre cinquiéme, chapitre cinquiéme, avance une belle Maxime. *Le premier agent n'agit point pour la fin;n'ayant rien de plus noble que soy-même,en consideration duquel il puisse agir.*

Il n'en va pas ainsi de l'homme;car s'il veut bien regler ses actions.il faut qu'il agisse pour une fin,& pour la fin souveraine,laquelle comme dit le noble Boëce, au premier livre de la Trinité; n'est point composée de cecy, ny de cela:mais elle est simplement ce qu'elle est,sans aucune dependance: & suivant cette fin il est necessaire qu'il proportionne les moyens au but qu'il pretend: car de là resulte ce que nous appellons la bonne conduite,qui est la science la plus rare, & la plus necessaire du monde. Or cette mal-heureuse maxime renverse l'ordre si divinement estably, amortit tant qu'elle peut dans l'esprit de l'homme, la consideration de la dependance qu'il a de Dieu: Elle veut joüir de tout ce qu'il faut user,pour ne joüir jamais de la Divinité. Elle divertit toutes les creatures du but auquel la Providence divine les dresse, & les tire des usages concertez dans le Ciel, pour les approprier en terre au prejudice du Createur. Tout ce qui est de plus excellent dans les creatures n'est pas pour les creatures qui le possedent. La lumiere est bien au Soleil;mais elle n'est pas pour le Soleil: les eaux sont bien à l'Ocean, mais elles ne sont pas pour l'Ocean. Dieu qui donne à l'un des clartez, à l'autre des rivieres; veut que tous deux tendent à la commodité des hommes, pour aller par ce moyen à la gloire de l'Estre souverain. Le Createur, disoit un ancien,a fait toutes les plus nobles creatures, pour

Boëce lib. 1. de Trinit.

se donner elle-même, tant il a banny l'avarice du monde. Les Royaumes ne sont pas tant aux Rois, que les Rois sont aux Royaumes, car ils sont faits pour leur faire du bien, & pour les conserver comme le bien de Dieu méme. Aussi-tost qu'une personne est née avec des belles & grandes qualitez, elle est née pour le public, & quiconque veut retenir pour soy ce que la Providence luy donne pour le commun, commet un sacrilege dans ce grand Temple du Dieu de la nature : s'il se regarde perpetuellement en toutes choses, & tire tout à luy, comme si tout estoit fait pour luy, il prend son juge à partie, & se fait corrival de la Majesté souveraine.

Pesez icy de surplus la grandeur de ce premier Estre qui est attaqué, pour mieux reconnoistre la
Isa. 49. violence de cette tyrannie. A qui comparez vous Dieu? dit le Prophete Isaïe. Dieu, celuy qui enferme la vaste estenduë des mers dans son poing : Dieu celuy qui pese le Ciel avec tous ses globes, dans le creux de sa main : Dieu, celui qui soûtient cette pesante masse de la terre avec les trois doigts de sa puissance : Dieu, celuy qui ajuste les montagnes en balance : Dieu devant qui le monde avec toute la grande diversité de ses nations, n'est non plus qu'une goutte de rosée, & que la languette d'une balance en la main d'un Orfévre : Dieu, devant qui toutes les Monarchies ne sont que poudre, & les hommes ne sont que petites sauterelles. Quand toutes les montagnes semblables à celle du Liban seroient toutes en feu, & toutes en victimes pour ses sacrifices, cela ne seroit rien au regard de sa Majesté.

Et puis, vous petit mondain, vous esprit politique, vous voulez faire la part à Dieu, partager son Empire, élever un autel contre le sien, avancer vos

interests à son prejudice, qu'apellez-vous cela, si vous ne l'appellez tyrannie, puisque c'est entreprendre sur les appartenances du Souverain, qui n'a rien indispensable de ses loix, non pas mesme le neant ?

Encore si vous donniez à Dieu quelque association honorable, quoy que cela fust toûjours tyrannique, il seroit plus supportable mais vous luy donnez un petit méchãt interest d'hõneur, ou de gain, pour compagnon, que vous plantez dans vostre cœur comme sur un Autel, & luy presenterez toûjours la meilleure part du sacrifice. C'est faire tort à un Superieur que de luy comparer un inferieur. On dit que les plumes mesmes de l'Aigle sont si imperieuses, qu'elles ne veulent pas estre meslées avec les plumes des autres oyseaux, autrement elles les consomment comme avec une lime sourde. Et vous pensez mesler Dieu, qui est une Sagesse incomparable, une richesse inépuisable, une pureté infinie, avec vos foibles pretentions, qui ont la phrenesie pour origine, & la misere pour heritage.

2. Raisons. Grand sacrilege de faire une divinité de sõ interest.

Plumes de l'Aigle Imperieuses. *Plin. l. 10. cap. 3.*

Les plus barbares tyrans, comme les Mezences, n'ont point trouvé de plus grandes cruautés que de lier ensemble un corps mort avec un vivãt: & vous alliez des pensées du monde mortes & languissantes avec Dieu, qui n'est que vie. Ce n'est plus une simple tyrannie, mais un sacrilege. La loy Civile porte, qu'il ne faut point s'approprier l'or & l'argent sacré, ny transferer aux usages prophanes ce qui a esté dedié à Dieu : ce qui est mesme couché dans les loix Ecclesiastiques. Et suivant ces axiomes S. Augustin disoit à Licentius: Si vous aviez trouvé un calice d'or, vous le donneriez à l'Eglise. Dieu vous a donné un esprit d'or, & je puis dire aussi un cœur d'or, quand il vous a lavé & regeneré par les eaux du Baptesme, & maintenant tant s'en

Aug. ad Licentium.

faut que vous rendiez au maistre souverain ce qui luy appartient, vous vous servez de ce cœur comme d'un vaisseau d'abomination, pour vous immoler aux Demons. L'un s'immole aux amours, l'autre à la vengeance, l'autre aux vanitez du siecle. Quant à vous, vous voila maintenant tout sur l'interest, qui oste à Dieu toutes les victimes, pour les jetter dans un gouffre d'avarice.

Osée 5.

Vn homme qui a mis cette maxime dans sa tête qu'il faut faire ses affaires à quelque prix que ce soit, n'a plus de Dieu que par ceremonie, il a fait un Temple à un petit demon d'argent, qui est assis au milieu de son cœur. C'est l'objet de toutes ses pensées l'amorce de toutes ses esperances, & le but de tous ses contentemens, là est son tabernable, son oracle, son propitiatoire, & toutes les marques de sa Religion. Ie me suis estonné pourquoy dans l'Ecclesiaste, où la commune version porte, *Que tout obeit à l'argent*; une autre lettre bien ancienne, & tirée de la Phrase Hebraïque, dit, *L'argent rend tous les oracles*; car c'est ce que signifie proprement le mot *respondere*. Mais je cesse de m'en estonner quand je considere le train du monde; car je vois veritablement que l'argent est comme un esprit familier, tel que le Payens & les Sorciers le tenoient en des lieux secrets, enfermé dans une boëte, ou dans une teste de cuivre, ou dans un corps de serpent: quand ils estoient en quelque irresolution, ils alloient consulter leur idole, & le Diable formant des voix à travers le bois & le metail, leur rendoit des responses.

Eccl 31. 17

Eccl. 10. 19 L'argent rẽd les oracles.

Aujourd'huy le Diable d'argent est au coffre de l'avare, comme dans une chappelle dediée à son nom: l'infidelle s'il y a quelque affaire à demesler en sa famille, ne pense nullement d'en prẽdre con-

seil de Dieu, ny d'y appeller sa conscience ; mais il fait le rapport de toutes ses entreprises à ce demon d'argent, qui luy rend des oracles fourchus. Acheteray-je un benefice pour un de mes enfans, qui n'a nulle inclinatiō à l'Eglise? mais il le faut pourvoir en quelque façon que ce soit. Le petit demon répond, *Achete puis que tu as de l'argent*, Corrompray je un Iuge perfide, que je reconnois estre une ame venale pour gaigner ce mauvais procez ? *Fais puis que tu as de l'argent.* Me vengeray je d'un tel homme que je haïs comme la mort, luy subornant de faux témoins, & l'embarassant à force de corruption dans un mauvais affaire ? *Oüy, puis que l'argent te donne ce pouvoir.* Acheterai-je cét office dōt je suis tres-incapable ; car jamais je ne fus propre à rien qu'à faire de la malice ? *Oüy, puis que c'est l'argent qui en dispose.* Prendray-je la vigne de Naboth de force & de violēce, pour bâtir & m'élargir de plus en plus sur les terres de mes voisins, sans avoir autres bornes de mes acquests, que les regles de ma concupiscence? *Oüy, puis que tu le peux faire à force d'argent.* Tiendray-je un estat en ma maison qui n'appartient qu'aux Seigneurs, n'espargnant riē pour les frais de la bouche, ny pour la braverie, en sorte que mes laquais marchent tous les jours aussi bien parez que les Autels des Dimanches ? *Oüy puis que tu as le rameau d'or en ta puissance. Enfin c'est trop peu dire, tu as de l'argent contant, desire tout ce que tu voudras, il arrivera : car tu tiens Iupiter enfermé dans ton coffre*, disoit ce satyrique. Ne voilà pas une grande infidelité, un grand mepris de Dieu, & un atheisme tout formé ?

D'abondant, ce qui rend cette procedure encore plus detestable, c'est qu'outre son Empire incompatable avec Dieu, elle se glisse avec des artifices, &

des pretextes de Religion, comme si elle estoit fort devotieuse. Les ames noires des Sorciers abandonnées à toutes sortes d'execrations, font pour le moins à Dieu la guerre ouverte: ils disent qu'ils sont tout à fait à Belzebut, & qu'ils vont au sabbath pour luy faire hommage, & qu'ils ont renoncé toutes les fonctions de la dicté Chrestienne, en recõpense de cela ils font des bruïnes aux claires matinées par la puissance que leur dõne le malin esprit pour faire mourir des herbes & des arbres, ou choses semblables: car leur malefice ne s'étend que sur le corps: mais cette furieuse passion des interests, qui domine aujourd'huy si puissamment, outre qu'elle succe le sang & la moëlle des peuples, & qu'elle ensorcelle toutes les ames qui s'en approchent d'une manifeste contagion, elle s'estale avec des apparences de Religion & de vray Christianisme: quoy qu'il soit impossible de servir à deux maistres, selon la parole du Sauveur du monde, & d'accorder le demon des interests avec les Maxime de Iesus. Les ennemis le plus dangereux sont tousiours les plus couverts: il vaudroit quasi mieux estre tout à fait dans le desordre, que d'estre chair & poisson: chaud & froid, clocher tantost du costé de Baal, & tantost du costé du Temple de Salomon: & ne servir jamais à Dieu que d'une espaule, encore avec toute sorte d'hypocrisie. *A la mienne volonte que tu fusses froid, ou chaud: mais d'autant que tu es tiede, sans estre ny froid, ny chaud, ie commenceray à te vomir de ma bouche.*

Apoc. 3. 4. Raisons Le desastre de cette cõduite.

A toutes les objections de l'Escriture, & des Saincts, qui se forment contre cette Maxime, on n'a qu'une seule responce, *que c'est le monde, qu'on ne peut vivre autrement, qu'il faut que la chevre broute où elle est attachée, que qui voudra vivre en homme de*

de bien, sans se faire un esprit à la mode, demeurera toûjours pauvre. A cela je réponds, que tant s'en faut qu'on ne puisse estre riche en demeurant dans la probité, que qui voudra bien examiner les familles,& les maisons, il trouvera que les richesses les plus stables, les plus honorables, & les plus delicieuses ont esté toûjours du costé de la vertu, comme nous pouvons voir aux exemples d'Abraham, de Iacob, & de David, si nous ne le voulons apprendre dans nos experiences, *La benediction de Dieu fait les riches, & escarte de leur chef l'affliction.* *Prou. 10.*

Tout au contraire, ces fortunes qui viennent par des voyes obliques, trainent de tres dangereux effects: car devant que d'y arriver, elles apportent des travaux, & des angoisses inexpliquables, quand on y est parvenu elles exposent un homme à la risée publique, au lieu de le rendre digne de respect: puis elles se consomment insensiblement, & enfin elles reservent toûjours à celuy qui les possede, des thresors d'ire & de vengeance. Voulez-vous voir la preuve de tout ce que j'ay dit; Regardez le travail qui est aux acquests des biens injustes, & vous trouverez que c'est pour cela que le Sauveur du monde a nommé les richesses des espines, d'autant que les espines ont la fleur assez douce: mais le fruict tres-mauvais, & qui plus est, elles servent de retraicte aux viperes. Vn petit grain qui rit au commencement dans les yeux, est la fleur de l'espine: quand on l'avale avec de grandes convulsions d'esprit, & du corps, c'en est le mauvais fruict: & en suite quand on demeure entortillé dans une conscience impure,c'est justement la vipere dans les espines. Y voulez vous remarquer la risée & l'indignation du public? Quand on voit un homme de basse naissance,

Simeon Maiolus. qui par des moyens illicites est parvenu à quelque grande fortune, on le regarde comme on regarde cette puce, qu'un artisan avoit enchainée avec une chaîne d'or, pour en faire un spectacle. O la puce, disoit-on, c'est bien à elle à faire à porter une chaîne d'or : le plus vil des insectes porter le premier des metaux ! n'est-elle pas miserable d'avoir ainsi captivé sa liberté ? Que ne se contentoit-elle d'être puce, sans faire la demoiselle ? Et toutesfois ce pauvre animal étoit innocent : mais une personne qui releve excessivement son état par injustice, ne merite-t'elle pas bien d'estre l'objet de tous les traits de la médisance; & de l'ire de Dieu ?

Eccl. 10. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture *fera secher les racines des nations superbes.*

Ioël. Y voulez-vous contempler le progrez & la consommation? La sauterelle, au dire du Prophete Ioël, en emporte une partie, c'est la braverie & le luxe des habits: l'autre partie s'en va à la mouche gourmande, qui est l'excez de la bouche: & l'autre est mangée de rouïlle, comme sont les thresors inutils des avares, qui ressemblent quasi tous la fontaine de Iupiter Hammon, qui est si froide de jour, *Plinius lib 2. cap. 10. 3* qu'on ny peut boire, & si chaude de nuict, qu'on n'y ose toucher. Dans le jour de la prosperité, ils ont les entrailles de glace sur les miseres des pauvres, & dans l'adversité leurs biens sont tout en feu, pillez, brûlez & emportez par ceux qui meritoient moins en jouïr.

Enfin il faut subir un jugement de Dieu, pour expier quelquefois par de longs tourmens les biens dont on n'a plus la jouissance. N'entendons-nous pas comme le Dieu de vengeance parle aux riches de la terre, qui sont riches de l'iniquité ? A toy, je viens à toy, grand dragon, qui te couches au milieu

des

des fleuves *d'or & d'argent*,& qui dis. Ces fleuves *Ezech. 19.*
sont à moy, je te mettray le frain sur les machoires, & j'attacheray à tes écailles tant de petits poissons que tu as attrappez de tous costez, tant d'injustice, tant de considerations, tant de faussetez: & je te tireray hors de ton element, hors des honneurs & des richesses dont tu as abusé,& je te jetteray dans les deserts,sur le sable, honteux que tu seras languissant, & dépoüillé,sans que personne aye compassion de ta misere. *O que ceux-la sont toujours pauvres,qui sont riches de l'iniquité.*

Mais quand en servant Dieu fidellement en sa vocation,il faudroit étre pauvre O pauvreté,qui as reçeu le Fils de Dieu,naissant comme entre tes bras, dans une chetive étable, & qui luy as veu fermer sa vie innocente dans une nudité si grande, qu'elle n'avoit autre voile pour le couvrir, que le sang qui ruisseloit de ses playes, faut-il qu'apres avoir été tant honorée du Roy des Monarques,& de tous les Saints qui l'ont suivi, tu sois icy bas reputée comme la lie de la nature, l'écume du monde, la furie de la vie humaine? Faut-il que les Chrétiens en viennent jusques là, qu'ils aiment mieux estre estimez rusez & ravisseurs, & excommuniez que d'estre pauvres? Personne (dit Minutius Felix)tant pauvre soit-il, n'en vient à la pauvreté en laquelle il est né: nous possederions tout si nous avions appris à ne rien desirer: mais cette rage qu'on a aujourd'hui de paroistre dans le monde ce qu'on a n'est pas,cette fureur,qui fait que les grenoüilles se veulent enfler comme des taureaux,fait aussi que plusieurs appellent pauvreté une fortune mediocre, que mille & mille qui vivent dans le monde parmy des extremes miseres,s'ils l'avoient rencontré, l'estimeroient pareille à la felicité des Cesars.

On s'estime pauvre pour n'avoir pas les trente, quarante, cinquante mille escus pour acheter un office, & c'est un excez effroyable à nostre siecle. On s'estime pauvre pour n'avoir pas vingt-cinq mille écus pour donner à une fille en mariage, & les filles de France autrefois n'en ont eu que six mille. On s'estime pauvre si le tour du bâton ne fait trente ou quarante mille livres de rente, & les Chanceliers de France autrefois n'en ont pas eu sept mille. O convoitise insatiable! le Cerbere & le gouffre du genre humain! Où as tu porté nos mœurs & nos sentimens? Non, non, personne n'est vrayement pauvre, qui n'est dans la necessité des commoditez, sans lesquelles la vie n'est pas supportable à la nature: & c'est ce que vous craignez, me dites-vous, c'est le soucy qui vous ronge en vos ménages, & qui abbrege vos jours, qui detrempe vôtre vie dans le fiel & dans les larmes.

Contre les Défians.

Pusillanimes & infidelles que vous estes à la Providence de Dieu, ne voyez vous pas encore que vôtre défiance, vôtre respect humain, vôtre impatience, c'est la source de tous les maux qui vous devorent? Les oysillons qui volent par les airs, & les nuages, les petits papillons, qui vont rondant les parterres peinturez de l'émail des fleurs, & les fleurs mesmes, qui ne sont que foin, reposent avec toute douceur sous le royal manteau de cette grande Providence qui couvre tout. Les oysillons par son moyen trouvent le grain qui leur est convenable. Les papillons tirent la rosée, & le suc des fleurs: & les fleurs qui n'ont qu'un jour de vie, s'étalent avec des beautez, qui ne cedent en rien aux magnificences de Salomon. Il n'y a si petite bestiole au monde, qui ne leve les yeux à cette main paternelle de Dieu, laquelle luy fait distiller la manne & la rosée,

sans que jamais elle soit frustrée de son esperance. Il n'y a que vous, ô deplorable creature, qui pour avoir une ame raisonnable, marquée à limage de Dieu, faites cõtribuër vôtre prevoyãce à l'excez de vos miseres : ne meritez vous pas bien d'estre pauvre, puis que Dieu n'est pas assez riche pour vous?

A qui sont ces enfans qui vous donnent tant de soucy? Est-ce vous, ô Mere, qui avez tendu leurs nerfs, enfilé leurs veines, compté & alligné leurs os dans vos entrailles? Dieu les a faits, Dieu les conduira, Dieu les portera sur les aisles de sa Providence, Dieu les addressera où vous ne pensez pas. Mais vous ne voulez pas qu'ils endurent rien pourquoy donc les avez vous produits au nombre des hommes, si vous ne voulez qu'ils participent aux fardeaux des hommes?

Quand vous & eux, tombans d'une assez florissante condition, seriez reduits à la mendicité, penseriez vous estre delaissez de la Providence de Dieu, s'il vous faisoit porter les escharpes de la guerre, qu'a fait icy son fils bien aymé? Quelle honte y auroit-il pour vous, si ceux mesmes qui avoient esté dans le monde aussi grands que les Monarques en sont venus à cét estat? Vn Belisaire qui avoit foudroyé sous les esclairs de ses armes les 3. Parties du mõde, qui avoit possedé tout ce qu'une grande vertu pouvoit meriter, tout ce qu'une grande fortune pouvoit donner; apres s'estre vû gravé dans l'or & dãs l'argẽt, quasi à légal de l'Empereur Iustinien son Maistre, en est arrivé jusques-là par une extreme disgrace, qu'il a tendu la main à l'aumosne, & l'a fait courageusement, bravant encore son malheur par excez de vertu. Et vous qui étes biẽ éloigné de sa qualité, vous atterrez vôtre esprit dans cette petite humiliation, qui vous est arrivée? Resolution des grands ouvrages dans la pauvreté.

Rusticiana femme de Boëce, une Princesse des plus éclattantes de Rome, dans les miseres publiques, se vid reduite jusques à cette pauvreté, qu'elle alloit vestuë comme une villageose, sans s'estonner; mais paroissant encore à la face des Rois pour la defence de son mary massacré. Et vous ne pouvez supporter qu'on vous voye seulement à l'Eglise avec un habit modeste ou un simple collet? O que vostre opinion & vostre delicatesse est bien le plus grand de vos maux?

Ne vaudroit-il pas mieux subir toutes les miseres du monde dans la fidelité qu'on rendroit à Dieu, que par l'amour desordonné de ses propres interests devenir un Demon? Car quel nom plus propre merite celuy qui faisant tout pour soi-méme, se regarde comme une divinité, qui tient les autres hommes qui sont plus bas que lui, comme des mouches & des chenilles, qui tyrannise ses inferieurs, tourmente ses égaux, heurte ses Superieurs, force toutes les loix divines & humaines pour aller au gain, ou à l'honneur & pour anticiper ses supplices, se fait un Enfer dans sa propre conscience?

Si ces veritez ne vous persuadent pas encore assez vostre devoir, considerez un homme d'interest dans l'exemple qui suit, & voyez par ses yssuës, qu'il n'y a plus grand malheur au monde que d'estre heureux contre les reigles de la bonne conscience.

EXEM

MAXIME X.

Sur la dixiéme Maxime.

De la liberalité, & du mal-heur de ceux qui recherchent leurs interests par voyes illicites.

ANTIOQUE LE DIEU.

I'AY deliberé de vous representer en cette Histoire, *Antioque le Dieu*, qui s'estoit fait le Dieu de soy-mesme, un homme autant interessé, que malheureux en ses interests : pour l'opposer à Ptolomée Philadelphe, qui estoit un cœur large & genereux : afin que ces Princes autant contraires en leurs mœurs, qu'ils ont esté differens en leurs succez vous fassent connoistre plus sensiblement la verité de la bonne maxime. Tirée du Prophete Daniel. 11. S. Hierôme sur Daniel : Polyene Appian.

Quand une grande fortune, & une bonne volonté concertent ensemble, elles font de beaux effects de liberalité. Ce Ptolomée dont nous parlons avoit l'une par nature, & l'autre par faveur : car il estoit naturellement porté à la magnificence, & la grandeur de son estat secondoit celle de son dessein. Le revenu qu'il tiroit d'Egypte, pouvoit alors monter à quatorze mille huict cens talens, qui estoient la matiere de sa bôté ; mais la forme estoit dans son cœur. Il n'estimoit rien à luy que ce qu'il pouvoit donner, & vouloit qu'on puisast l'or dans Magnificéce de Ptolomée

les tresors pour soulager les necessitez des hommes, comme on puisoit l'eau dans la riviere du Nil. C'est une grande science, que de sçavoir bien donner. Il n'appartient pas à tous, disoit Socrate, de bien ménager les graces. Il y en a qui les donnent si mal, & à des gens qui les meritent si peu, que ces graces estans Vierges de condition, ils en font des filles desbauchées par la stupidité de leur conduite.

Mais ce Prince estoit aussi sage à choisir la personne, qu'il estoit liberal à espandre les bien faits. Il faisoit volontiers du bien à ceux qui faisoient profession d'une vraye pieté, & qui cultivoient les bonnes lettres, sçachant bien que c'estoit jetter des semences dans une terre qui n'en seroit pas ingrate. On a remarqué de tout temps que les Princes, & toutes les personnes de qualité qui ont desobligé les hommes Religieux & sçavants, ont eu de mauvais succez en leurs affaires; & ont donné leur reputation en proye à la posterité. C'est ce qui perdit ce miserable Antioque, surnommé l'Illustre ; car quoy que son pere luy eust monstré l'exemple d'obliger les Hebreux, qui tenoient alors le haut bout dans la Religion,, & les sciences divines, il s'engagea par malheur à les tourmenter, & par ce moyen combla depuis sa vie de mille inquietudes & noircit son nom dans une infamie eternelle.

Il est dangereux de desobliger les hommes pieux & lettrés.

Tout au contraire Ptolomée favorisa le peuple de Dieu, avec toute sorte de courtoisie : car ne se contentant pas d'avoir donné la liberté à plus de cent mille Iuifs qui estoient dans ces terres, jusques à faire racheter à ses propres fraiz les esclaves, des maistres qui les tenoient ; il fit des dons tres-somptueux au temple de Ierusalem. De là estendant ses biens-faits sur les hommes de lettres, il dressa cette Bibliotheque incomparable où l'on a enfin compté

compté jusques à sept cens mille volumes, & en ayant donné la charge à Demetrius Phalerus, il fit venir, comme nous sçavons par tant d'Histoires les Livres de la Loy, avec les Septante deux interpretes; qui les mirent en langage Grec, pour estre un singulier ornement de sa Bibliotheque. Tout cela s'estant passé avec les ceremonies, les magnificences & les merveilles que racontent tant d'autheurs, le Roy pleura de joye, tant il avoit d'affection aux choses divines; en comparaison desquelles il ne faisoit non plus compte de l'or que du fumier. Ce qui fit qu'il gaigna le cœur du genre humain, se faisant aymer & quasi adorer de tout le monde.

Mais Antioque le Dieu, qui estoit Antipode des mœurs à celui-ci, s'entretenant de sa personne comme d'une divinité, ne pensoit qu'à contenter ses ambitions, augmenter ses revenus, & chercher ses interests au prejudice de l'equité, & de toutes les plus saintes amitiez. Cela fit qu'ayant pris un mal'heureux dessein d'envahir le Royaume d'Egypte, il mit sur pied une grosse armée contre Ptolomée Philadelphe, dont nous parlons, sans avoir autre pretexte que la satisfaction d'une ambition enragée, dont il estoit possedé. Ptolomée, qui pour l'amour des Livres n'abandonnoit point le soin de la guerre, avoit mis tel ordre à son Royaume, qu'il pouvoit mettre en campagne une armée de deux cẽs mille pietons, & vingt-mille chevaux, outre qu'il avoit bien deux mille chariots de guerre, quatre cens elephans, cent cinquante gros vaisseaux. De sorte qu'Antioque venant avec toutes les forces de l'Asie pour le surprendre, trouva bien à qui parler; car l'Egyptien sans s'incommoder, lassoit & minoit ses efforts, qui tenoient plus de l'ardeur de sa passion, que de la bonne conduite.

Mœurs d'Antioque.

Guerre cõtre Ptolomée.

Cét homme qui estoit faché de s'en retourner avec sa courte honte, ne pouvant gagner un Royaume s'efforça de gagner une femme. Il rechercha passionnément Berenice, fille de Ptolemee, soit qu'il fust pris d'amour, soit qu'il se voulût servir de ce mariage pour donner quelque couleur à la paix qui ne se pouvoit conclurre sans luy laisser sur le visage les marques de sa temerité. Ptolomée qui estoit un Prince tout pacifique se porta volontiers à la resolution de luy donner sa fille, pour le faire bien-tost deloger de ses terres; mais on trouua que celui cy étoit déja marié à Laodice, dont il avoit mesme des enfans, ce qui sembloit rendre toute cette affaire impossible. Toutefois ce mal-heureux Prince, qui trahissoit Dieu, & les hommes, sans envisager autre chose en ses desseins que ses propres interests fit de grands sermens, pour asseurer qu'il ne tenoit point Laodice en qualité d'épouse & de Reine mais de concubine, laquelle il congedieroit aussi tost que l'amour d'une femme ligitime auroit occupé son esprit. Ceux qui desirent sont ordinairement credules. On vouloit acheter la paix pour la lassitude qu'on avoit de la guerre, & on sacrifioit cette pauvre Princesse comme une victime, sans considerer, que comme d'un côsté la foy, & la perfidie estoient incompatibles en la personne d'Antioque, aussi de l'autre, Laodice qui estoit une Princesse semblable à son mary, n'estoit pas pour loger une creature dans son lict.

Elle se termine par un mariage.

Berenice fille de Ptolomée en Babylone.

Neantmoins le mariage est conclu, Berenice est conduite jusques à Damiette par son propre pere, qui luy donne de grands thresors en mariage, elle est mise entre les mains de ce faux mary qui la mene en Babylone, capitale ville de son Royaume. Cette belle Reine qui portoit tous les traits des graces

graces sur son visage, & le caducée de Mercure entre ses mains, à raison de la paix qu'elle faisoit entre deux puissantes nations, fut reçuë avec de grands applaudissemens. Outre qu'on voyoit marcher avec elle une grande quantité de mulets chargez d'or & d'argent, & de toutes les plus magnifiques richesses de l'Egypte; car le pere qui estoit si liberal envers les Estrãgers, n'avoit rien espargné à sa propre fille. La ceremonie des nopces se fait avec des pompes extraordinaires, ce ne sont que jeux & tournois, que theatres, & allegresses publiques; le Ciel rit, & la terre sert à ces hymenées, il n'y a que Laodice qui estant repudiée regardoit toutes ces joyes d'un œil de hibou, & d'un visage chargé des vapeurs de son envie, qui s'apprestoit pour faire bien de l'orage.

Laodice repudiée.

Elle ne manqua pas d'éclater au commencement, & dire tout ce que luy suggeroit une furieuse jalousie, pour troubler les affaires, & souslever le Royaume: mais voyant qu'elle n'estoit pas secondée, elle couvrit son déplaisir sous le silence, & la rage de sa vengeance sous une apparence de douceur; apres avoir jugé que l'artifice luy pourroit rendre ce que la force luy avoit ravy.

Comme elle se voit fort esloignée de la Cour, & rangée en un estat où elle ne pouvoit pas rien remuër, elle dissimula avec une malicieuse prudence tout ce qu'elle avoit sur le cœur, feignant n'avoir plus de dessein pour le mariage du Roy; mais qu'elle desiroit seulement tirer de luy quelque soulagement pour addoucir le changement de sa fortune.

De fait, elle escrit une lettre fort artificieuse au Roy Antioque, s'excusant sur tout ce qui s'estoit passé & luy remonstrant,

Ses artifices. *Que si elle avoit parlé au commencement un peu trop haut touchant le changement qu'il avoit fait en son Royaume, c'estoit une faute pardonnable, puis que elle n'avoit procedé que de l'amour qu'elle portoit à sa personne. Que la disgrace qu'elle avoit détre privée d'un Dieu, luy sembloit au commencement si rude, qu'elle ne trouvoit point de moyen de la digerer. Mais que le temps luy avoit appris une partie de son devoir, & que sa mauvaise fortune luy enseignoit tous les jours l'humilité qu'elle n'avoit pû apprendre dans les Empires. Qu'elle reconnoissoit bien que ce n'étoit pas à elle à faire controller ses amours; mais de les servir, & avoir plus d'admiration pour celle qui a l'honneur de posseder ses affections, que d'envie. Qu'elle n'a garde maintenant de penser aux throsnes & aux sceptres; mais que le souverain bon-heur dans lequel elle desire expirer les restes de sa miserable vie, est de s'approcher de sa personne qui luy est plus chere que toutes les choses du monde, & le voir d'un œil plus innocent qu'elle n'a fait, la prosperité de ses affaires.*

Antioque estoit tres-bien avec la Reine Berenice, & en avoit desia eu un beau fils, qui estoit comme le seau de ce mariage, neantmoins touché au commencement de quelque compassion de voir cette Laodice si humiliée, il luy permit de s'approcher, ce que Berenice qui estoit toute bonne & credule, ne s'advisa pas de divertir.

Elle retourne avec des feintes d'humilité, des pretextes d'amitié, & des soupplesses admirables, Le Roy Antioque la voit & s'entretient volontiers de discours & railleries avec elle, pensant qu'elle estoit incapable de r'allumer ses affections: mais elle avoit encore une beauté imperieuse accompagnée d'un esprit fourbe, & d'un caquet qui estoit capable de donner de l'amour, que l'autre prenoit assez

facilement

facilement, quoy qu'il le ménageoit toûjours dans ses interests.

La Chronique d'Alexandrie dit un trait remarquable, que Persée regardant la teste de Meduse qu'il avoit tranchée, ne laissa pas d'en prendre le venin, dont il devient aveugle. Il ne se faut point trop fier à ces visages & à ces amours, qui aprés un long cours d'empire semblent estre morts, lors qu'ils ne sont qu'amortis. Les flâmes sont sorties quelquefois des rides & des cendres pour embraser les cœurs qu'elles avoient autrefois possedez.

Antioque sentit bien-tost l'aiguillon de cette Gorgonne, dont il pensoit avoir abbatu l'insolence : car l'ayant autrefois pris par amourettes, elle renouvella son jeu & à force de continuer sa conversation elle commence à le posseder autant qu'elle avoit fait auparavant.

Berenice ne retenoit plus dans ce grand attirail de sa fortune, que des mines & des apparences : mais celle-cy s'estoit emparée du cœur, & avoit tellement ensorcelé l'esprit de ce dieu, qu'elle l'avoit fait devenir beste. La méchante femme n'en demeura pas là, mais comme elle avoit un extreme desir de mettre son fils Seleuque Callinique dans le thrône des Antioques, & qu'elle craignoit l'esprit changeant de ce mal heureux amant, elle prevint son inconstance, & luy donna, comme écrit S. Hierosme, non le brevage des Dieux, mais le poison qu'on donnoit aux criminels, pour l'envoyer promptement en l'autre monde. En suitte elle fait declarer son fils Roy par l'artifice de deux puissants Favoris, qui la servoient en cette affaire, & en mesme temps elle s'empara du petit fils de Berenice, qu'elle donna à deux meurtriers pour l'assassiner.

compagnies dans la citadelle, où elle s'étoit retirée, qui mirent en pieces le corps de garde & ayant tué tous les officiers de la Reine, arriverent jusques à sa châbre pour l'assassiner. Ce fut alors un piteux spectacle de voir ces pauvres filles qui étoient autour de sa personne; car se mettant en defence par dessus les forces de leur sexe, elles arrachoient les armes des mains des Soldats; courant à travers les épées, & les pertuisanes, comme des Lyonnes, jusques là que plusieurs tomberent toutes sanglantes aux pieds de leur bonne maistresse, laissant un monument eternel de leur valeur, & de leur fidelité. La pauvre Berenice demeura parmy les morts indignement massacrée sur les corps de ses servantes. Trois filles resterent de ce combat, qui ayant lavé le corps de la Reine avec leurs larmes, baisant par respect toutes ses playes, la revestirent des habits Royaux, & l'estendirent sur le lict, invoquant le Ciel & ses puissances à leur secours. Le peuple étant accouru au bruit de ce grand meurtre, environna le Chasteau, & mit les meurtriers en fuite, qui ne s'oserent vanter pour lors d'avoir commis cét execrable attentat.

Les filles de la Reine aussi d'autre part se gouvernerent fort sagement parmi des douleurs si extremes; car ne voulant pas encore publier la mort de Berenice, de peur de donner de l'advantage au dessein de Laodice, par le bruit de son decez, elles se monstrerent par une fenestre, & dirent au peuple que leur maistresse avoit esté blessée par les artifices de Loadice; mais que Dieu mercy la blesseure n'étoit pas mortelle, qu'elle avoit besoin seulement d'un peu de repos, & de bons traitemens pour se faire penser & se guerir, à dessein de réconnoître leurs bons offices. Polyene dit, que comme l'affaire

MAXIME XI.

Des Finesses.

LA COUR Profane.	*LA COUR Sainte.*
Que la vie des esprits desliez ne se gouverne que par fiction, & que le trompeur trouve toujours qui se laisse tromper.	Que la sincerité est la Reyne des vertus, & que le trompeur se prend dans le piege qu'il a dresśé.

I. LA Finesse est l'une des capitales Maximes de la mauvaise Cour, qui sert aujourd'huy de leçon à tout âge, à tout sexe, à toute condition; & il semble à plusieurs que de bié reüssir dans les artifices, ce soit la fleur de la sagesse, & le dernier poinct de la felicité. Tous ne sont pas propres aux armes; les lettres choisissent les esprits avec trop de consideration; les arts sont penibles & recherchent tout, en ceux qui les professent, quelque suffisance, qui ne se produit qu'avec le temps, & avec beaucoup de travail. Mais au mestier de feindre, de dissimuler, & de tromper, chacun se persuade d'y pouvoir acquerir promptement quelque maistrise, d'y triompher avec le simple silence; & s'il y faut travailler, d'y faire les meilleurs coups par le moyen de la langue.

De là vient qu'on façonne les enfans à cét exercice, quasi au sortir du berceau. Les femmes, mesmes celles qui font estat de raffiner la devotion, tiennent aujourd'huy boutique des feintes : les Grands

Les feintes regnent par tout.

Grands pensent que ce soit leurs mysteres, & les petits qui sont comme leurs ombres, prennent le méme ply. Le monde devient un theatre de fictions où la verité a bien de la peine à se reconnoître, tant on lui fait de faux visages. A parler sincerement, on diroit que la terre a changé de nature, & qu'elle est maintenant une mer, où les simples sont comme de pauvres reptiles, abandonnez à la malice des plus rusez. C'est la noble pensée de ce Prophete, qui disoit à Dieu; *Helas Seigneur! avez-vous donc fait tant de mortels comme de simples poissons, & de pauvres reptiles, qui n'ont point de conduite? La tromperie a semé par tout ses artifices, par tout elle a tendu ses nasses & ses filets, elle ne cesse de chasser, de prendre & d'attraper; & il semble qu'elle doive enlever tout le monde avec son hameçon. Elle se réjoüit apres son crime, comme si c'estoit une vertu, & fait des sacrifices aux instrumens de sa méchanceté. Elle juge de son bon heur par la multitude de sa proye, & ne reconnoit point d'autre Dieu que sa bonne fortune.*

II. Or quãt à vous, qui ne vous estes persuadé cette maxime, que pour reüssir dans la conversation des hommes, & dans les affaires du siecle, il faut necessairement avoir la peau de Renard, la simplicité étant trop niaise, & trop desarmée pour tenir quelque rang dans la vie humaine. Ie vous prie de considerer à loisir quelques raisons que j'ay à vous representer, & les peser plus dans la ballance du jugement, que dans celle de la passion. Premierement, sçachez qu'au méme temps que vous prenez la resolution d'estre rusé menteur & trompeur, vous declarez la guerre à une grande Divinité, qui vous suivra pas à pas toute vostre vie, qui vous éclairera sans que vous la connoissiez jusques au fond de vos pensées, qui renversera toute vostre pernicieu-

1. Raison contre la fiction, attaque de la verité.

se conduite, & vous tiendra l'espée de la vengeance de Dieu sur la teste, jusques dans les portes d'Enfer. L'empire de la verité.

Cette puissante adversaire contre qui vous entreprenez le combat, si vous l'ignorez encore c'est la verité la plus ancienne, & la plus admirable de toutes les vertus, qui a toûjours esté, & qui ne finira jamais, quand vous penetreriez de pensée dans ce grand abysme des temps, & que vous donneriez par de là dix millions de siecle, vous y trouveriez la verité. Que si vous disiez, qu'elle n'estoit pas devant le Ciel & la terre, & qu'en prononçant cette parole vous eussiez quelque raison, ce qui ne peut pas estre; pour le moins niant la verité & disant vray, vous trouveriez encore la verité, tant son estre est necessaire. Elle court le temps, dit S. Augustin, sans estre sous les loix du temps; elle va par tout, & ne change jamais de lieu; elle est cachée dans la nuict, sans estre offusquée par la nuict, elle est à l'ombre sans estre enfermée dans les ombres, elle n'est point sujette aux sens puis qu'elle domine sur les entendemens. Elle est toûjours proche de nous, mais disons plustost qu'elle est dedans nous, ou que nous vivons dans son sein, & quoy qu'elle n'occupe point de place, elle tient toutes les places dans son Empire; elle advertit au dehors, elle enseigne au dedans; elle change tout en mieux, & n'est chãgée de personne en pire. D'elle, si on ne ne veut mentir, on ne sçauroit mal iuger; & sans elle, si on ne veut flatter sa presomption, on ne peut rien discerner. Et que dirons nous davantage? puis que Dieu méme est la verité? verité d'essence, verité de raison, verité de parole, ainsi que nous apprend la Theologie? Toutes les vertus sont bien à luy; mais il ne s'appelle pas de leur nom, comme il fait de celuy de la verité. Celle-cy est la prunelle

de son œil, son cœur, son entretien, ses delices, sa puissance, sa sagesse, son thrône, & son estat. Tout ce que Dieu est, n'est autre chose que verité. Elle penetre toutes les vertus, comme le feu & la lumiere toutes les parties du monde Il n'y a rien de si victorieux, ny de si triomphant dans toutes les grandeurs; car elle n'a cessé depuis le commencement du monde d'escraser les testes rebelles à la lumiere. Elle a des-ourdy tant de trames, dissipé tant de finesses, terrassé tant de mensonges, aneanty tant de sectes, consommé tant de puissances humaines, foulé aux pieds tant de dragons. Et vous qui pretendez estre des rusés & des raffinés du siecle, vous renoncez donc à son party, vous levez les armes contre elle, & vous n'en avez point d'horreur, vous pensez vous cacher à elle, mais elle se cachera de vous, & le premier de vos supplices sera de l'avoir perduë. Mon Dieu que c'est une hardie entreprise d'attirer un grand adversaire sur ses bras & de provoquer sa justice, lors qu'on peut joüyr de sa clemence!

Action notable d'un Roy d'Ethiopie. *Lib.* 3.

Vous souviét-il de ce fils de Cyrus, qui muguettoit de ses armes l'Ethiopie, & se preparoit pour luy faire la guerre? Mais le Roy des Ethiopiens pour l'arrester, se contenta de luy envoyer son arc, & de luy faire dire: *Ad hunc venis*, c'est au maistre de cét arc que vous en voulez. Il fut tellement estonné à l'aspect de cette armure, qu'il se deporta de la temerité de ses conseils, pour pourvoir à la seureté de sa personne. Or si vous aviez vû les armes de la verité, qui ont depuis tant de siecles abbatu tant de monstres, & gaigné tant de victoires, que vous seriez transsi de frayeur, d'avoir pris une si grande Princesse à partie. Iamais elle ne vous quittera, que vous n'ayez renoncé le mensonge, &

si vous ne le faites en terre vous serez contraint de le faire aux Enfers. Hippocrate a donné des yeux d'estoille à la verité; mais s'il eut veu son visage plus decouvert, il eut dit que c'est un Soleil qui esclaire par sa lumiere, anime par sa vivacité les meilleurs esprits, comme il dissipe par sa vertu les broüillards du mensonge.

V. D'abondant, non contant de cecy quand vous prenez cette façon de faire des discours de soye, & des promesses de vent, de relever le secret, de tendre des pieges à la simplicité d'un homme, pour contenter vostre passion, ou servir vostre interest, vous faites un autre crime, qui est tres-pernicieux à la société humaine, car vous tachez par ces artifices à ruiner toute creance, & toute fidelité. Ces anciens ont fait tant d'estat de la foy humaine, qui est la constance & la fermeté des paroles accordantes avec le cœur, & l'effect des promesses, que les Romains l'avoient mise à leur Capitole, justement au costé de leur premiere Divinité; & un de leur Poëte a bien osé dire, que la Foy estoit devant Iupiter mesme, & que sans elle le monde ne seroit pas, & que c'estoit une divinité qui avoit son Temple au cœur des hommes les plus espurez, & les plus dignes de Dieu. Si d'un seul aspect vous pouviez voir le monde comme un grand theatre, vous y verriez des Empires, des armes, & des Loix des villes, & des Provinces, des sciences, des arts, des richesses, des magnificences infinies. Vous seriez contraint d'avoüer que la base qui soutient tout ce grand attirail des Republiques, c'est la fidelité, sans laquelle les villes ressembloient plustost à des cavernes de Cyclopes, qu'à des Temples de justice & de paix. Que si vous venez à la destruire non point par mégarde, & par fragilité, mais

2. Raison. La fiction ruine la foy humaine.

Excellence de la fidelité.

mais par une fortune de vie determinée : & si par vôtre exéple vous faites que les autres vous imitēt, n'est cé pas renverser tout ce qu'il y a de mieux estably, & profaner tout ce qu'il y a de plus sacré?

3. Raison. Les finesses honteuses à leur auteur.

IV. Vous diriez peut-estre que les vertus publiques vous touchent peu, moyennant que vous avāciez vos interests particuliers. Ie ne veux point dire que cette réponse est plus seante à la bouche d'un Tartare, que d'un Chrestien ; mais j'ose bien vous asseurer que ces voyes de finesse, & de tromperie, qui vous plaisent tant, sont les plus prejudiciables à vostre honneur ; & les plus fatales à vostre ruine, Car en premiere instance, si vous estes homme de qualité, vous n'estes pas si dénaturé que vous n'ayez quelque sentiment de l'honneur. Or tenez pour certain que rien ne vous avilit davantage que d'avoir la reputation d'un homme fin qui porte des labyrintes dans le cœur, & des pieges sur la langue. Dion Chrisostome a iudicieusement remarqué comme la nature a donné la finesse en partage aux animaux, qui sont les plus foibles & les plus méprisables, ainsi qu'aux singes, aux renards, aux chats, & au araignées : mais les plus genereux comme les Aigles & les Lions, ne sçavēt ce que c'est de ruses, & d'artifices. Aussi faut-il avoüer que tous les esprits les plus êlevez, & les plus divins ont des inclinations tres-naturelles à la sincerité : mais il n'appartient qu'aux ames basses, & défiantes de leur propre capacité, de s'amuser à trouver des inventions, & des finesses, pour envelopper ceux qui traictent avec elles par les voyes d'une pure franchise.

Avilissement.

Femmes artificieuses.

Ne voyez vous pas comme les miroirs rendent les images, lors qu'ils sont plombez ? & pensez-vous jamais representer naïfvement les traits de la verité, si vous n'avez une ame solide & ferme,

qui

qui se soûtienne par son propre poids dans la constance & la magnanimité? Seneque à remarqué cõme les fẽmes qui sont plus destituées de force, sont aussi plus enclines aux fraudes, & aux duplicitez d'esprit (ce que je dis ne touche point les prudentes & les genereuses, qui sçavent corriger par vertu les infirmitez du sexe) mais nos experiences journalieres nous apprennent comme il y en a qui sont extremement artificieuses, & comme sous une peau delicate & une langue qui distille le miel, elles cachent souvent un petit cœur de Pantere, qui est méme moucheté de finesses, comme la peau de cét animal de la diversité de ses miroirs. Leur gosier est plus coulãt que l'huile, dit le Sage, mais à la fin vous trouvez des effets plus amers que l'asynthe & plus penetrans qu'un glaive à deux tranchans. Quelle apparence qu'un homme noble qui veut paroistre en toutes choses plus qu'homme prenne des vices de femme, & des inclinations qui ne sont propres qu'aux plus foibles animaux.

Sincerité gardée dans la lumiere de nature.

C'est chose étrange de voir ce que la lumiere de la nature a dicté à ces esprits infidelles, les éloignãt tellement de toute soupplesse, qu'ils faisoient mesme scrupule de traicter avec leurs ennemis par dissimulation. Nous apprenons chez Tite Live qu'un certain Philippes, rendant compte au Senat de ce qu'il avoit negotié en la Cour du Roy de Macedoine; comme il vint à deduire la façon qu'il avoit tenuë pour amuser Persée sous pretexte de paix; & de le duper de belles paroles, les vieux Senateurs se levérent en pieds, & protesterent hautement qu'ils desadvoüoient telles procedures, d'autant qu'elles estoient ennemies de la generosité Romaine. La violence, disoit ce grand Capitaine Brasidas, quoy qu'elle semble injuste, est toûjours plus excusable

en une personne d'authorité, que non pas la finesse qui trame sourdement une action noire sous couleur d'amitié. Qu'y auroit il de plus odieux en la nature, qu'un homme qui pour tromper le monde, auroit cét artifice, que de changer de face à toutes heures, & paroistre tantôt blanc, tantôt noir, tantôt gris, tantôt meslé, tantôt barbu, & tantôt sans barbe ; de sorte qu'il seroit méconnoissable à tous ceux qui traitteroient avec lui ? Or ce que les trompeurs ne peuvent faire en leurs faces, ils le font en leur ame par une estrange profanation de l'image de Dieu, ils prennent mille visages, & mille impostures, pour conduire une pauvre proye dans le filet. Ils flattent, ils promettent, ils jurent, ils protestent, ils appellent à témoin le Ciel, & la terre, vous prendriez toutes leurs paroles pour des veritez éternelles; & si vous leur parlez une heure aprés, & qu'il soit temps de lever le masque, ils vous nieront tout ce qu'ils auront dit avec un front d'airain, ils se mocqueront de tout ce qu'ils auront promis, & defferont tout ce qu'ils auront fait, par les mêmes lévres qui l'avoient auparavant tissu. Quel Behemot, & quel Leviathan fut jamais vû si prodigieux en la nature.

Haine & horreur de la duplicité.

Ie ne sçay que Cresias parmi ces grandes raretez des Indes, fait mention d'un Martiochore, animal qui porte la face d'homme, & le corps d'un lyon, qui contrefait le son des flutes pour charmer les passans, & puis les attrape, & les tuë avec une queuë de scorpion toute herissée de pointes, & qui plus est, se sert d'elle-méme cōme d'arc, de fléche, & de carquois. Ie veux que cela soit terrible, mais l'avoir en teste, c'est avoir une seule beste pour ennemie, qu'on peut éviter par prudence, qu'on peut dompter par force, & terrasser avec le fer : mais en

un

un perfide vous découvrez sous un visage riant mille pestes, mille Centaures, mille Geryons; une infinité de Charybdes, de Sirenes, qui vous tendent des pieges, qui vous perdent, qui vous ruinent, qui vous estranglent, lors qu'elles font contenance de vous embrasser. Puis vous vous étonnez si entre les six abominations du cœur de Dieu, la tromperie tient des premiers rangs. Les loix n'ont point assez de severité, les armes n'ont point assez de terreur, les eschaffauts n'ont point assez de supplices pour châtier, espouvanter, tourmenter un perfide à double langue, à double cœur, qui persecute la verité, qui tuë la foy, qui empoisonne les amitiez, & qui trame quelque fois des effects de mort, jusques dans le banquet, qui est l'entretien de la vie.

V. Tout cela n'importe, dira quelque Polipheme, moyennant qu'on reüssisse dans le monde par trahison, & par artifices, il se faut peu soucier des jugemens de certaines personnes, qui sont plus capables d'abbayer nostre fortune, que d'empescher nostre felicité. Or c'est icy le nœud de l'affaire, où il nous faut considerer, qu'outre que les voyes de la perfidie sont méchantes, penibles, & honteuses, elles traisnent toûjours avec soy la confusion, le mal heur, & la ruine de celuy qui les embrasse. Celuy qui creuse une fosse, dit le Sage, tombera dedans, & la pierre retournera sur la teste de celuy qui l'aura jettée. La reputation d'homme de bien est si necessaire dans le maniment des affaires, que ceux là même qui ont perdu la sincerité des mœurs, s'efforcent d'en retenir l'escorce; de nourrir parmy les hommes une renommée, qui n'est grosse que de fumée, & que d'impostures. Un trompeur ne craint rien tant que d'estre découvert, & d'éventer la mine des desseins qu'il va tramant sourdement

4. Raisons. Les ruses pernicieuses.

Epines & miseres d'un dissimulé.

pour la ruine des hommes. Iugez maintenant combien il est difficile de traitter à present le monde par semblables procedures en un siecle qui est tres-éveillé, & où les petits enfans sont déja déniaisez: Combien de peine à cacher son jeu en une Cour, où il y a tant d'yeux d'Argus qui veillent continuellement sur toutes les actions: si on est surpris devant le coup, il faut s'attendre d'être berné, même par des valets, & traitté comme un homme qui n'a pû reüssir à estre méchant, quoy que ce mestier semble extremément facile; & qui aprés avoir vendu sa conscience aux demons, n'en sçauroit tirer de payement, s'il ne va plaider aux Enfers. Que si on vient une fois à bout de ce qu'on a projetté, comme cela ne peut qu'il n'eclate aux oreilles des hommes, ceux qui sont trompez n'ayant que trop d'éloquence, ou en leur personne, ou en leurs cendres mémes, quand bien ils seroient morts pour décrier les perfidies; il faudra desormais pour un trait de finesse perdre la reputation & la creance, qui sont les deux ressorts de la bonne conduite. Tout le monde vous fuïra comme un écueil, ou comme un monstre: quoy que vous fassiez vous n'avez qu'un cœur, & qu'une langue pour penser, & pour dire des mensonges: mais vous en susciterez mille contre vous; car tous ceux qui sçauront que vous traitterez ce mestier, & que vous ferez estat d'y piper, banderont tous leurs nerfs, & toutes leurs veines pour vous attraper dans les pieges mêmes que vous tendez aux autres; de sorte que vous serez une proye en butte, s'il est possible à tout le genre humain.

Issuës funestes des trompeurs.

Où est-ce qu'on a vû jamais un trompeur reüssir en toutes ses entreprises jusques à la fin? On compteroit aussi-tôt les vagues de la mer, & les feuilles des bois, comme on pourroit compter les

issuës

issuës funestes, & tragiques de tous les effronteurs, qui n'ont jamais pû éviter la vengeance de Dieu. Le pernicieux Machiavel qui conseille cét art de tromper, apporte l'exemple d'un Prince infame, à qui les tromperies succederent si mal, que par mégarde il prit le poison qu'il avoit preparé pour empoisonner un autre en un banquet, & finit ainsi sa detestable vie. Cét homme n'est-il pas bien abandonné de Religion, de cervelle, & de raison, de vouloir persuader la perfidie avec de si foibles exemples ? S'il veut agir par ces voyes-là, opposons & à luy, & à ses semblables les experiences des siecles passez, pour leur mettre comme on dit, tout le Soleil dans les yeux.

EXEMPLE XI.

Sur l'onziéme Maxime.

Des Finesses.

LES vices vont souvent tenir boutique auprés des Vertus, comme disoit Origene, & trompent les Marchands sous couleur de leur vendre de bonnes marchandises. La finesse contrefait volontiers la Prudence, & quelques-uns se trouvent aussi, qui font passer les sages pour fins; mais il y a autāt de difference entre les deux comme entre le verre & le diamant. La finesse est une fausse sagesse, qui se sert de subtilitez contre le droit & la justice : mais si la vraye sagesse est subtile, elle n'est jamais fine, car jamais elle ne pretend rien faire contre l'equité, & la bonne conscience.

Si vous desirez reconnoistre une prudence ac-

Gentillesse de Theora. *Zonoras in Theophilo.*

corte, & la distinguer de la finesse, regardez ce que fit l'imperatrice Theodora, une des excellentes femmes de son siecle. Elle étoit mariée à l'Empereur Theophile, heretique & ennemy capital de l'honneur des images, qu'il defendoit de garder & honorer sur peine de la vie. Neantmoins cette pieuse Princesse, qui maintenoit la Religion dans l Empire tant qu'elle pouvoit, & addoucissoit avec une grande sagesse les humeurs sauvages de son mary, ne laissoit pas de tenir en cachette des tableaux & des images sacrées, leur rendant une singuliere veneration. Il arrive un jour que *Dender* le fou de l'Empereur, qui faisoit ce personnage à la Cour, plus par stupidité naturelle, que par feintise, entre en la chambre de l'Imperatrice, comme il se fourroit par tout, & la surprend lors qu'elle honoroit les images. Il ne manqua pas d'en faire le recit à l'Empereur durant son disner, où il avoit coûtume de l'entretenir de mille sornettes, & dit hautement qu'il avoit trouvé *Manna*, ainsi appelloit il l'Imperatrice, avec ses poupées, & qu'elle en avoit esté fort surprise. Theophile se douta incontinent que c'estoit des images que sa femme honoroit, & au sortir de la table la vint trouver tout escumant de colere, & demandant où étoient ces poupées qu'elle avoit adoré en la presence de Dender? Certes il faut confesser que les femmes devotes ont quelquefois un merveilleux esprit pour se deméler d'une affaire; car elle trouva promptement un expedient qui la delivra de l'importunité de son mary. Au lieu de se monstrer troublée & surprise, elle se prit à rire fort doucement comme elle avoit une extréme grace: & puis voilà (dit-elle) Monseigneur, qui est gracieux, & c'est bien l'un des jolis traits qui soit arrivé de long-temps en vôtre Cour.

Ce

Ce fou de Dender, qui fait toûjours quelque chose digne de son nom, est entré dans ma chambre, comme j'estois devant mon miroir avec mes filles, & il a veu confusement nos visages qui estoient representez dans cette glace, il a cru que c'estoient des images, tant il a l'esprit subtil. Ne voilà pas qui est admirable? Puis faisant prendre le fou par le bras, le mene devant le miroir, & lui dit *Tien Dender, ne sont ce pas là tes poupées?* Cet homme demeura si surpris de la gentillesse d'une si habille Princesse, qu'il crut qu'elle avoit raison, & toute l'affaire incontinent se tourna en risée.

Je n'appelle point cêt exemple une finesse, mais une prudence, non plus que l'estratageme d'un Capitaine nommé Charez, qui ayant commandé à ses Soldats quelque travail pour des fortifications, & voyans qu'ils s'y prenoient froidement; à cause qu'ils avoient peur de gaster leurs habits qui estoient assez beaux, il commanda sur l'heure que chacun se dépoüillast & prist l'habillement de son compagnon. Cela estant fait, & tous ces Soldats se persuadans que leurs casaques ne seroient point épargnées par ceux qui les avoient vestuës s'y porterent d'effort, & executerent bien-tost le commandement qui leur avoit esté fait. Stratageme de Charez *Polyenus. liv. 2.*

Cela se doit qualifier du nom de sagesse, plutôt que de tout autre tiltre. Mais si nous prenons bien garde à ce qui se passe dans le monde, nous trouverons qu'il y a deux sortes de finesses. Les unes sont addresses, politiques & subtilitez, qui ne vont pas tout à fait à l'injustice; mais qui neanmoins visent à l'interest, à la reputation, & à la gloire par des voyes qui ne sont point simples.

Ainsi trouvez-vous des hommes qui ressemblent à ces maisons qui ont de belles portes, &

d'assez beaux escalliers, mais par une belle chambre, ils ont quelque gentillesse d'esprit, quelque promptitude, & du caquet qui ne leur manque jamais. Si est ce qu'ils n'ont pas de fond, ny de capacité, & neantmoins ils veulent paroistre suffisans dans les compagnies; ce qui fait que n'osant examiner ny debatre solidement un poinct de doctrine, ou une affaire, ils se jettent incontinent sur la conclusion, & trouvent d'agreables defaites. D'autres ont des ressorts admirables, pour paroistre sçavants en se servant du labeur d'autruy, & mangent comme les bourdons le miel que les abeilles ont preparé. D'autres en traittant les affaires, & voulant obtenir quelques depesches, amusent & esbloüissent de divers discours ceux avec lesquels ils traittent pour les surprendre. D'autres pour traverser un fait, le font proposer au commencement par un homme qui n'y entend rien, à dessein d'en donner mauvaise impression. D'autres rompent un discours qu'ils ont commencé de quelque chose pour en donner plus d'appetit. D'autres font semblant de n'avoir rien moins en la pensée que ce qu'ils desirent le plus, & font couler leurs principaux textes par manieres d'apostille. D'autres ont des comptes, & des histoires de reserve, où ils sçavent envelopper en termes couverts ce qu'ils ne veulent pas dire manifestement. D'autres aux choses d'importance font sonder le gué par des personnes de moindre consideration, & plusieurs comme on dit, tirent les marrons de la braise avec la patte du chat.

Finesses du monde.

Ce sont là de petites marchandises, tirées de la boutique d'une police mondaine, qui ne vont pas encore tout à fait aux grandes injustices. Mais il y a des finesses noires & hydeuses, qui tendent à sa subversion

version de la societé humaine, & qui meritent estre detestées de tous les vivans. 1. *Math.* 11.

Telles estoient celles de Tryphon, dont il est parlé au premier livre des Machabées, qui furent tres-funestes au peuple de Dieu. Ce mal-heureux homme estant tuteur du jeune Antioque, se monstroit du commencement tres zelé à tout ce qui concernoit le bien de son service, & comme il avoit dessein de subjuger toute la Syrie, il en voulut aux Machabées, qui faisoient alors de l'éclat dans la vigueur de leurs armes. Mais quand il vid Ionathas luy venir aux rencontres avec une armée de quarante mille hommes, le Renard joüa de ses ruses ordinaires le receut avec un visage, ouvert, & l'accabla de fortes courtoisies. Il luy remonstra qu'il desiroit vivre avec lui comme un vray frere, & qu'il se mettoit en trop grand fraix de tenir sur pied une si grosse armée dans une pleine paix, qui ne pouvoit estre que prejudiciable au repos de ses peuples, Qui pouvoit marcher hardiment par tout où il luy plairoit sans avoir autre armure que l'amitié du Roy Antioque, qui estoit un merveilleux bouclier à tous ceux qui en vouloient experimenter la protection. Ce rusé ne se contentant pas des simples complimens, conduisoit Jonathas par tous les lieux de son obeyssance, avec tant d'honneur & de respect qu'il le faisoit obeyr comme sa propre personne, & sembloit que par tout où il mettoit le pied, il y naissoit des lys & des roses. Jamais on ne se prend au piege, qu'il n'y ait quelque amorce sortable à l'apetit de celui qui la recherche. Jonathas aymoit un peu d'honneur, & ses sens estoient éblouïs de l'éclat des pompes & charmez des douceurs de la conversation de ce fourbe Il croit, il se fie, il se prend, toute son armée se rompt à la persuasion d'un

d'un homme qui ne luy vouloit point de bien. Il retint seulement mille hommes avec soy pour luy servir d'escorte, & entre avec Typhon dans la ville Ptolomaide, où il se vid incontinent arresté & ses serviteurs égorgés. La fourbe voulant conduire sa trame plus loin, escrit à Simon frere de Jonathas, qu'il ne se trouble point sur l'affaire qui s'est passé, & que son frere est retenu seulement pour quelque argent du Roy auquel ayant satisfait, il aura toute liberté qu'il envoye cent talens d'argent avec les deux fils de Jonathas en ostage pour acheminer l'affaire au point où il desire. Le pauvre Simon qui se doutoit bien du piege, eut plus de prudence pour le reconnoistre que de force pour l'éviter, car craignant que le peuple ne murmurast s'il ne tendoit aux voyes d'accommodement que lui presentoit celuy-cy, il envoye l'argent & les enfans, dont l'un fut pilé & les autres massacrez avec leur Pere, par le commandement du desloyal Triphon. Cét esprit factieux & cruel, porta ses ruses jusques à s'emparer du diadéme, & se deffaire de la personne de son pupile; mais enfin apres un regne de deux ans, le Ciel, les elemens & les hommes, conjurant contre luy, il fut assommé comme une beste ravissante, & ensevely dans les ruines & les desolations publiques.

Je voudrois bien sçavoir à qui jamais la perfidie a esté si heureuse? A-ce esté à Saül qui apres avoir tant de fois promis à David la seureté de sa personne, comme il ne cessoit de le persecuter, fut reduit à une telle necessité d'affaire, qu'il se tua de sa propre main, laissant enfin sa depoüille à celui qu'il pretendoit affiner? A-ce esté au mal-heureux Ammon, qui ayant fait une feinte pour attirer sa sœur Tamar en sa chambre, & la des-honorer, fut depuis

puis assassiné à la table de son frere Absalon ? A-ce esté à Joab, qui arrosa de son sang l'Autel ou il s'etoit refugié, apres avoir tué Amasas en le saluant ? A-ce esté Amasis Roy d'Egypte, qui perdit le Royaume,& la vie, pour avoir supposé une autre fille que la sienne, qu'il feignoit de donner en mariage à Cambyses Roy des Perses ?

Tant d'imposteurs se sont trouvez qui ont voulu de tout tems ravir des sceptres, & des couronnes par des admirables inventions : n'ont-ils pas esté tous honteusement opprimez dans la temerité de leurs entreprises ? Smerdes le magicien qui s'étoit emparé du Royaume de Perse avec des feintes & des artifices nompareils, ne fut il pas déchiré comme une victime par Darius, & les autres Princes ? Les faux Alexandre,qui se leva sous Demetrius Soter, apres quelque succez, ne fut-il pas dompté sous Nicanor, & tué dans l'Arabie? Archelaus, qui se disoit fils du grand Mithridates, surmonté par Gabinus ? Andusque un homme de neant, qui se glorifiant faussement du sang de Persé Roy de Macedoine, osa bien affronter les armes des Romains, ne fut-il pas subjugé par Metellus-Ariarathres, qui affectoit le Royaume de Cappadoce par les mesmes voyes envoyé au supplice par Cesar ; Le faux Alexius, qui osa bien aspirer à l'Empire de Constantinople, tué par un Prestre de sa propre épée, sous le regne d'Isaac l'Ange.

Le faux Alexandre découvert.

Josephe raconte, comme suivant les mesmes routes il se trouva un jeune Juif, qui avoit esté nourry à Sidon, chez un affranchy d'un Citoyen Romain, lequel ayant quelque ressemblance de visage avec Alexandre fils d'Herodes, que le pere avoit fait cruellement mourir, feignit qu'il étoit ce même Alexandre, disant que ceux à qui Herodes avoit

avoit commis cette execution si barbare, en avoient conçeu tant d'horreur, qu'ils s'étoient resolus de la sauver, & neantmoins pour asseurer leur vie à cause du commandement qui leur avoit esté donné, ils lui avoient fait promettre qu'il seroit caché jusques apres la mort de son pere, ce qu'il avoit fait, demeurant inconnu dans la ville de Sidon ; mais qu'à present il estoit revenu comme des portes de la mort pour demander son droit, estant vray & legitime heritier du Royaume. Ce charlatan avoit gagné un rusé serviteur de la maison d'Herodes, qui luy avoit appris toutes les particularitez de la Cour, pour mieux colorer sa feinte. Celuy-cy menoit l'ours par toutes les villes avec un bon succez, & un grand applaudissement des peuples, qui embrassoient ce faux Alexandre, comme un homme revenu de l'autre monde. Car outre que les Juifs étoient assez credules en ce qui les flatoit, ils avoient toûjours une merveilleeuse inclination au sang de la pauvre Marianne, dont celuy-cy feignoit estre le propre fils. Sous ce pretexte il estoit extremément bien venu en toutes les villes, où il y avoit nombre de Juifs, & ces pauvres gens s'épuisoient volontairement pour donner quelque train raisonnable à ce Roy imaginaire.

Quand il se vid fort de creance, & d'argent, il eut bien la hardiesse de se transporter à Rome, pour disputer la couronne contre les autres fils d'Herodes, ne manquant pas de gens, dont les uns le soûtenoient par credulité, les autres par le desir qu'ils avoient de remuer, le portoient au throsne. Il ne faillit pas de se presenter à Auguste Cesar, qui étoit le Dieu de la fortune, & le distributeur des couronnes, luy remonstrant comme il avoit esté condamné à la mort par son propre pere, sous de faux rapports,

ports,mais qu'il avoit esté delivré par la bonté du Dieu qu'il adoroit , & la pitoyable main des ministres de l'execution , qui n'oserent pas attenter sur sa personne le suppliant au reste qu'il eust pitié d'une fortune si deplorée:& d'un pauvre Roy , qui se jettoit à ses pieds,comme à l'azyle de la misericorde. Tout chacun sembloit déja lui favoriser , mais Auguste, qui estoit un Monarque extrêmement prudent s'apperçut que cét homme ne sentoit point le Prince,& le prenant par la main , il luy trouva la peau rude pour avoir esté exercée autrefois à des œuvres serviles. Là dessus ce grand Empereur le tira à part,& lui dit, contente toy d'avoir jusques icy abusé le reste du monde ; mais sçache que tu es maintenant devant Auguste,auquel tu ne dois mentir non plus qu'à Dieu.Ie te veux pardonner , à telle condition,que tu me diras la verité de cette histoire ; mais si tu mens d'un seul article, tu es perdu pour jamais.Cét homme se trouva tellement esbloüy de l'éclat de cette grande Majesté, que se jettant à ses pieds , il commence à luy declarer toute la fourbe. Auguste reconnut par le recit qu'il n'estoit pas ẫcore des plus determinez à l'imposture,& luy dit, Mon amy, je te donne la vie , à telle cõdition, que tu la gagneras dãs mes galeres; tu as le corps bien robuste , & tu es capable d'un bon travail , le sceptre t'eust donné trop d'épines. Ie veux qu'on te mette une rame entre les mains & que tu vives desormais en homme de bien , sans tromper personne. Quant à ce Docteur , qui avoit servy de maistre au faux Alexandre, l'Empereur le recõnoissant d'un esprit plus matois & plus rompu dãs les mauvaises practiques , il le fit promptement mourir. On pourroit faire un gros volume des imposteurs qui ont esté attrappez dans leurs souplesses ;

ses: mais contentez-vous des experiences du siecle, & si vous me croyez, prenez en toutes vos affaires une façon d'agir noble, franche, sincere, & veritable, vous persuadant bien fort ce que dit le Sage, que qui marche avec simplicité, marche avec toute confiance.

MAXIME XII.

De la Vengeance.

LA COUR Profane.	*LA COVR Sainte.*
Qu'il est bon de regner sur les hommes en lyon, & de se venger, sans que les nouveaux plaisirs fassent perdre la memoire des vieilles offenses.	Que le souverain degré d'une bonne vengeance, est la douceur & le pardon.

Comme cette maxime combat le sens commun.

I. CETTE Maxime de la Cour profane sortiroit plus à propos de la gueule des tygres & des lyons que de la bouche des hommes; & comme elle est rude en la practique, elle est toûjours funeste en ses effects. Les experiences des Tyberes, des Caligules, des Nerons, des Domitiens, des Herodes, & de tant d'autres qui l'ont suivie avec des accidens si tragiques, & des vies si monstrueuses, sont des leçons suffisantes pour convaincre un esprit, qui retient encore quelque chose d'humain.

Veritez notables.

Toute force qui n'est que pour nuire est toûjours pestilente; & apres avoir bien ravagé, elle ressemble

ressemble les ruines des bastimens qui ne peuvent accabler personne sans tomber sur ceux-là qu'elles assomment. L'homme est un animal delicat sur tous les autres, qui veut étre traitté avec bien du respect. Et il n'y a sang si vil qu'on ne doive espargner, tant que la justice & la raison le peuvent permettre.

La pluspart des mortels dans ces miseres, & dans ces foiblesses de la nature, ne rencontrent jamais l'innocence, qu'en passant par plusieurs fautes, celui qui n'en peut supporter une seule, bannit toutes les vertus. Il faut necessairement qu'il pardonne beaucoup de choses à soi-même, pour ne pardonner rien à personne, & s'il estime un Dieu, sa nature est la misericorde; & s'il pense estre un homme, les experiences de ses fautes le doivent rendre plus favorable à celles de ses semblables.

C'est une estrange folie de penser qu'on reüssira hautement par la rigueur, car tout ce qui se fait pour la crainte estant forcé, ne peut estre de longue durée, sans dementir le cours des choses humaines? La beste sauvage est alors bien à craindre, quand elle voit le fer d'un costé, & des barrieres de l'autre: & il n'y a si petite force qui ne se rende aspre sur la defensive dans le terme de la necessité. Vn homme qui menace à tous coups du baston, du fer, & du feu, se devroit souvenir qu'il n'est pas un Briarée à cent bras, & qu'il n'a qu'une vie: or en se rendant cruel & inexorable, il se rend ennemy de tout le genre humain, qui a tant de bras, & tant de vies. Tel pense bien estre accompagné à la vengeance, qui se trouvera tout seul au peril.

Le but du discours.

Monstrons donc icy qu'il n'y a rien de si souverain pour le gouvernement des hommes, que l'amour du prochain, la douceur, & le pardon; & que-

que le caractere d'une excellẽte nature, c'est de pardonner tout aux autres, tant que la raison le peut permettre, & de ne se pardonner rien. L'amour est la premiere loy de nature, & le dernier accomplissement de nos felicitez. L'amour brûle de toute eternité dans le sein du Dieu vivant; & s'il respire avec son Verbe comme il fait d'une respiration substantielle, il ne respire qu'amour. Il respire cét amour par necessité dedãs soy, il l'inspire par grace hors de soy, & tire enfin tout à soy par amour. L'illustre S. Denis au livre des noms Divins, distingue trois sortes d'amour; un qu'il appelle amour circulaire, l'autre amour de droite ligne, & le troisiéme amour reflechy. L'amour circulaire est proprement celuy qui porte l'ame d'un plein vol au sein de Dieu, & la tient comme à un cercle delicieux de contemplations ravissantes, qui la transportent de perfection en perfection, sans que jamais elle trouve de fin, ny de commencement en la Divinité. L'amour de droite ligne est celuy qui va directement aux creatures par voyes non seulement licites & loüables, les aimant pour Dieu, de Dieu, & en Dieu, mais voyes aussi faciles, & condescendantes à l'inclination naturelle. L'amour reflechy est celuy qui tient des deux autres amours, & qui imitant les Anges de l'échelle de Jacob, monte à Dieu par les creatures & descend aux creatures par l'amour de Dieu. Mais voicy un amour des ennemis commandé de Dieu qui semble n'être point compris en cette division, tant il cherche des routes éloignées, & inaccessibles à la nature, toutesfois je pretends monstrer qu'il se retrouve en la troisieme partie de ce denombrement, & que c'est un amour qui par amour de Dieu descend à l'amour d'un homme, pour l'aimer selon Dieu; un amour que

Excellence de l'amour.

Division de l'amour.

que je maintiens estre possible, glorieux, & necessaire, dans trois preuves, qui seront trois chefs de ce discours.

Trois preuves de ce discours.

I. Contredire la possibilité de l'amour des ennemis, c'est dementir l'Evangile, & la raison; l'Evangile qui le commande; la raison qui fortifie la justice de ce commandement. Cette parole sortie de la bouche du Sauveur, *aymez vos ennemis*, n'est point un conseil, mais un Commandement. Ainsi l'explique le Concile de Carthage quatriéme, chapitre nonnante-troisiéme; le Concile d'Agde, Canon vingt-deuxiéme, & tous les saints Peres qui ont presté la lumiere de leur style à la premiere lumiere, sur l'Evangile. Or dire que Dieu commande une chose impossible, c'est faire une tyrannie de la Divinité, & faire un Dieu semblable à ce cruel Duc de Moscovie nommé Basilide, qui commandoit à ses sujets un tribut de Rossignols, au cœur de l'hyver.

1. Raison. Possibilité de l'amour des ennemis.

Diligite inimicos vestros.

La raison nous dicte que ce commandement n'est point seulement du droit divin, mais du droit de nature: tant s'en faut qu'il soit contraire à la nature: d'autant qu'à parler naturellement, nous jugeons qu'il faut faire au prochain ce que nous voulons nous estre fait, & comme nous souhaitons d'estre aymez de tout le monde, même de ceux que nous avons offensez, il faut necessairement selon les maximes naturelles, inferer que nous sommes obligez d'aimer ceux qui nous ont fait quelque injure.

Le droit de nature.

Et nous voyons bien que de vouloir prendre vengeance de sa propre autorité, c'est détruire le droit de nature, & faire d'une vie civile une vie de Cyclopes, qui n'aura point d'autre raison, que la force, ny d'autres bornes que la pointe de l'épée.

Réponse à une objection.

On me dira que cela seroit bon si l'amour se

prenoit aussi facilement, qu'on prendroit une chemise; mais si nous avõs bien de la peine à aimer les choses indifferentes, cõment pourrions-nous aimer les mauvaises & offensives? L'amour suit toujours le bien comme l'ombre fait le corps; & Dieu qui a fait l'amour & la nature, ne veut point qu'elle s'attache, s'il n'y à quelque attrait, ou quelque apparence de bien qui la convie à aymer. Or qu'y a t'il d'aymable en un ennemy, en la persõne duquel tout est odieux, jusque à son nom? Voilà comme la Philosophie charnelle avec de fortes passions, & de foibles raisons, heurte la parole eternelle, comme si au plus méchant homme du monde, il n'y avoit pas toûjours quelque partie qui pût servir d'objet à l'amour raisonnable. On ne nous commande pas de l'aymer d'un amour de tẽdresse, mais de raison; on ne nous dit pas qu'il le faille aymer comme vicieux, qu'il le faille caresser comme injurieux & mal-faisant; car ce seroit forcer la nature, mais on nous commande de l'aymer comme homme, de l'aymer comme Chrestien, de l'aymer comme un ouvrage de Dieu, & comme une creature capable de la vie Eternelle. Toutes les choses du monde, disõit un Ancien, ont deux anses, & deux faces: prenez la bonne anse, regardez le bon visage, & vous trouverez facile ce que vous jugez impossible.

Eccli. 13. 19

Montons encore avec la Theologie à une raison plus eminente, & disons que ce n'est point une chose contre nature d'aimer par dessus la nature, par le commandement de celuy qui a fait la nature. On demande si une creature naturellement peut aymer Dieu plus que soy-mesme, veu que tout ce que la nature ayme, elle l'ayme comme une chose unie en soy-même selon le dire des Philosophes: &

Aristot. Eth. l. 8. cap. 4. D. Thom. 2. 2. q. 26.

& le tout bien consideré, les plus sçavans Theologiens répondent qu'une ame humaine demeurant dans les termes de la raison naturelle, doit aimer son Createur plus que sa propre vie; d'autant que la volonté naturellement bien reglée a une inclination tres-forte à sa fin, qui est le souverain bien, & l'entendement juge necessairement que la subsistance de l'estre increé, & independant doit être plûtost conservé que celle de l'estre creé ; & si cela se fait par les voyes de nature, comment pourroiton dire que ce seroit contre nature d'aimer un ennemy, lors qu'il y a du commandement & de l'honneur de Dieu !

Tant s'en faut, j'adjousteray une raison qui semblera peut-être admirable; mais elle est veritable. Je dis qu'il est beaucoup plus mal-aisé de s'aymer bien soy-mesme, que d'aimer un ennemy: car je vous prie, pourquoy est-ce que le Fils de Dieu a tāt parlé, tant travaillé, tant pleuré, & tant sué, sinon pour nous enseigner comme il nous falloit dextrement aimer nous-mêmes ? Et pourquoy tant de Saints ont-ils esté les cinquante & soixante ans à l'échole dans les desirs, sinon pour apprendre cette difficile leçon? Et qui jamais a estimé chose plus difficile à reprimer que l'amour propre, lequel puissant en furie, & impuissant sur soy-mesme, oublieux de Dieu, & n'oubliant jamais ses interests, toûjours ravissant, & toûjours affamé, engloutit comme un gouffre, entraîne comme un torrent, abbat comme un foudre, & s'ensevelit enfin dans les ruïnes qu'il a faites ? Si pour se bien aimer il faut necessairement dōpter ce mōstre, qui ne voit qu'il y a une tres grande difficulté à se bien aimer soy-même? & que d'autre part il n'y a qu'à aimer le dō de Dieu dās un hōme qui ne peut être mauvais que

Consideration remarquable

Amour propre combien difficile à reprimer.

dans vostre imagination ? Pourquoy allons-nous forgeant tant de difficultez en l'amour d'un ennemy, & nous n'en trouvons point en l'amour de nous mêmes ? Si cela n'estoit naturel, pourquoy dans la loy de nature Caton auroit-il essuyé en riant une gluante salive qu'un ennemy avoit deschargé sur son visage, lors qu'il plaidoit une cause? Pourquoy Socrate apres estre soufleté d'un insolent, se seroit-il contenté de mettre sur sa teste l'écriteau qu'on mettoit aux anciens tableaux, *Licus faciebat?* Pourquoy Auguste dans une souveraine puissance qu'il avoit de se venger, auroit-il supporté avec tant de courtoisie un certain Escrivain nommé Timagene, qui abbayoit perpetuellement contre luy? Traistres que nous sommes à la nature, de couvrir nos laschetez, & nos foiblesses d'un pretexte de nature !

Effets de l'amour des ennemis dans la loy de nature. *Senec. lib. 3. de ira, cap. 38.*

III. Donnons encore plus de force à la verité, & plus d'essor à nostre plume. Entrons au second chef de ce discours, qui nous apprend la grandeur & la gloire d'un homme qui sçait porter patiemment une injure. Les Maximes du monde ne cessent de nos persecuter, & nous dire : *Qu'en souffrant un premier affront, on en provoque un second; que la douceur & la mansuetude sert de joüet à l'insolence, & qu'un homme ne s'avilit jamais tant qu'en témoignãt son peu de courage à venger un affront.* Voila les belles propositions qui ont tiré tant de fois le sang de veines de la France dans ces detestables dueils, qui nourissent apres des haines couvertes, & fomentent des aversions eternelles. O ignorans que nous sommes des grandeurs de Dieu ! & toûjours infideles à sa parole ! Nous craignons qu'en pardonnant nous ne soyons méprisez, & l'unique raison dont Dieu se sert en l'Evangile, pour nous persuader

2. Chefs des preuves, tirez de la gloire du pardon.

ſuader le pardon, eſt l'excellence & la gloire qui ſe tire de cette action. Car il dit, *Que c'eſt le moyen de ſe rendre enfans de Dieu, qui fait luire ſon Soleil ſur les bons & ſur les mauvais, & qui envoye ſes pluyes ſur les coulpables, auſſi bien que ſur les innocens.*

Quelle beauté; quel luſtre, quelle ſplendeur, d'entrer au nõbre des enfans de Dieu; Quelle élevatiõ de ſe tranſporter d'un plein vol dãs les conformitez du Tres-haut? Le Prophete Iſaïe dit que Dieu meſure les eaux avec les poings, & peſe les Cieux avec la paulme de ſa main, pour nous ſignifier qu'il va d'une main reſſerrée aux punitions, qui ſont ſignifiées par les eaux: mais qu'il procede de toute l'eſtenduë de ſa bonté aux recompenſes, qui ſont repreſentées par les Cieux. Cét arc-en-ciel que Dieu a pris pour le ſymbole de ſa reconciliation envers les hõmes, environne le troſne de ſa Majeſté, dans l'Apocalypſe: & c'eſt un arc ſans fleſches, dit S. Ambroiſe, pour nous enſeigner que cette Majeſté divine eſt douce & pacifique. Auſſi dãs le Prophete Ezechiel apres la deſcription de cette nuée terrible qui ſert de chariot au Dieu des armées, vous liſez ces mots, *Et au deſſus, une face riante de la lumiere,* où Theodotion, au rapport de S. Hieroſme, a traduit, *le Zephyre tient le haut bout chez le Createur,* comme voulant dire que la douceur des Zephyrs, & le rafraichiſſement des ardeurs, ſe trouvent dans le pavillon de la gloire, où habite le ſouverain Monarque. O merveille! Dieu qui eſt une ſouveraine Majeſté, ſouveraine Grandeur & ſouveraine Iuſtice, s'eſt monſtré de tout temps ſi patient à ſupporter les hommes, qui ſont les pires de tous les animaux, qu'il a mieux aymé qu'on doutaſt de ſa Divinité, que de revoquer en doute ſa debonnaireté, il a mieux aimé qu'en ſupportant ſi patiemment tant

Iſa. 40.

Ambroſ. de Arcâ & Noë 27.

d'infidelles & de pecheurs, les bouches des blasphemateurs prissent la hardiesse de dire, *Il n'y a point de Dieu*, que non pas en vengeant dans la chaleur du crime chaque peché, on dit: Veritablement il y a un Dieu, mais il est toûjours armé de foudre, & inaccessible aux miseres des hommes, comme ces montagnes qui jettent leurs entrailles toutes ardentes: O prodige! Dieu fait tant de cas du pardon d'une injure, qu'il permet plûtôt qu'on touche à son estre, que de toucher à sa clemence, qu'on luy ravisse plûtôt le titre de Dieu, que la gloire du pardon. Et puis nous mettrons la grandeur dans la vengeance?

Non est Deus.

Tertul. de part. c. 2.

Que de Pirates tous les jours, à qui Dieu ouvre les mers. Que d'Idolatres pour qui il fait luire les Astres, & couler les fontaines, croistre les bleds, jaunir les moissons, & meurir les vignes! Que d'enfans ingrats, qui prennent de luy les bien-faits cõme les pourceaux font le gland, en grondant contre l'arbre qui le leur donne, ne regardent jamais le Ciel. Neantmonis Dieu les supporte & accable leur ingratitude par une continuelle beneficence, dans une souveraine puissance qu'il a de se venger.

Que répondrons-nous à cela? mettrons-nous encore la gloire à faire le petit rat, qui mord celuy qui le pince? ou bien à imiter les perfections de Dieu, qui ne paroit jamais si grand, qu'en pardonnant de grandes injures? Que pouvõs-nous esperer en nous vengeant, sinon d'entrer en la communauté d'une vie brutale? C'est ce que font les ours, les tygres, les serpens, & tãt d'autres animaux, qui employent leurs dents, leurs cornes, & leur venin, & toutes les armes, qu'ils ont de la nature, pour rechercher la vẽgeance, encore la mesurent ils bien souvent à la necessité de leur defense: mais pardonner

à

à un ingrat, & à un ennemy, c'est sortir de nos élemens, & des basses poussieres de la terre, pour entrer en une sphere de gloire, & de lumiere, se mettre au rãg des bõtez; s'associer à tãt de belles & illustres ames, qui ont de tout tems arboré leur gloire sur les actions de la mansuetude, & de la patience.

Entrons, je vous prie, là dedans d'un pas ferme & d'un visage serain. C'est là que nous verrons un Moïse aux pieds d'un Tabernacle, prier, & lier quasi les mains de Dieu, pour arrester le cours de ses vengeances, contre ceux qui le persecutoient jusques au Tabernacle. C'est là que nous verrons un Aaron, dans la majesté de son habit Sacerdotal, qui portoit tout le monde, avec l'encensoir, & le sacrifice dans les mains, pour appaiser l'ire de Dieu contre ses persecuteurs, lors que le Ciel étoit tout en feu sur leurs testes, & que la terre faisoit un gouffre sous leurs pieds pour les engloutir. Là nous verrons un David porter les playes honorables, que la venimeuse langue de Semey avoit imprimé sur sa reputation, & monter au thrône de Saül, par les marches de la patience qu'il témoigna en supportant Saül. Là nous verrons tous les Martyrs chargés de tourmens, qui ouvrent autant de bouches qu'ils ont de playes, pour moyenner le pardon de ceux qui les persecutent, & au milieu de tous les Martyrs JESUS le grand & fidelle témoin, qui vivifie par l'effusion de son Sang, ceux-là mêmes qui répandent son Sang. Là nous verrons enfin Constantin, qui se rit de ses statuës qu'on lapide; un Theodose qui pardonne à ceux qui ont traîné les siennes; un Andronique, qui à la prise d'une Ville, embrasse devant tout le monde celuy qui luy avoit le plus violemment resisté avec toute sorte d'outrage.

Grande compagnie des debonnaires.

Jugeons maintenant lequel est le plus glorieux, d'entrer en pardonnant dans cette compagnie tres-illustre, & tres-genereuse, ou bien en se vengeant, se faire du nombre de quelques petits chicaneurs, quelque coupe-jarrets, quelques ames damnées, & enfin des creatures les plus brutales du monde, qui ont toutes de l'inclination à la vengeance.

3. Chef des raisons tiré de la necessité.

IV. Concluons enfin par la troisiéme raison, & disons, que pardõner les injures, ce n'est pas tant une eslection de vertu, que c'est une necessité de salut, puis que Dieu ne veut pas que nous esperions seulement la remission de nos pechez, sinon à condition que nous mettrons bas le ressentiment des injures. Necessité de salut, puis que la prieré & le sacrifice, qui sont les points essentiels de nostre salut, ne peuvent subsister sans le pardon qu'on fait au prochain. Et suivant ce precepte nous apprenons une tradition des Hebreux, qui nous dit que celuy qui étant prié de pardonner, aprés les semonces faites devant les témoins requis, s'il se montroit inexorable, étoit surnommé par note d'infamie, *le pecheur*, & tenu comme un excommunié, & comme un membre pourry & retrenché de la societé des Fidelles. Je dis encore necessité de salut, puis qu'au dire de S. Augustin, sans cette vertu toute la devotion n'est qu'hypocrisie, toute la Religion un blaspheme, & toute la Foy une infidelité.

Aug. super Joann. hom. 10.

Que sert, dit ce Prelat, de croire & de blaspheme r? adorer un Dieu en son chef, & le blaspheme en ses membres? Dieu ayme son corps qui est son Eglise, si vous vous retrenchez de son corps, il ne quittera pas pour cela ses propres membres. N'entendez-vous pas le chef qui vous parle du Ciel, & vous dit; O homme, c'est en vain que tu m'honores en haïssant ton prochain; si quelqu'un en te baisant la teste, te foulois le pied,

pied, ne l'écrierois-tu pas parmy toutes ses caresses, retirez-vous, vous me blessez ?

Qu'y a t'il de plus fort & de plus persuasif que ces raisons; & neantmoins parmy tant de lumieres & d'éclairs, qui nous investissent de tous costez, on trouve encore dans le monde une infinité d'ames noires, qui exercent des haines, partie secrettes, partie publiques, & font gloire d'eterniser leur vengeance jusques dans l'éternité de leurs supplices. Quelle horreur de voir un homme, qui prié & supplié avec toutes les instances, de pardonner à un frere qui l'a offesé, répond avec un dédain furieux, & intolerable, qu'il ne veut plus d'accord, ny de correspondance avec luy, non plus que de Turc à More ? Ah barbare ! ferme cette bouche plus sale, & plus infame que les voiries; ferme cette bouche, desastreux, & ne l'ouvre point pour le moins devant les playes de Jesus-Christ, qui saignent contre toy. Tu ne veux point d'autre amitié avec ton frere, que celle qui se trouve entre les Turcs & les Mores; Menteur, cherche encore des paroles plus outrageuses, pour exprimer le fiel de ta passion; car si tu l'ignores, les Turcs & les Mores ont de l'amitié & des sentimens d'homme, dont tu t'es dépoüillé. Les Turcs encore en cette déroute generale des Mores, les ont reçûs en leurs terres, & leur ont rendu des assistances que tu as deniées à ton sang & à ta chair. Si cela te semble digne de toy, prens le Turban, & te fais Turc: mais quand tu l'auras pris, tu trouveras encore des Loix qui t'obligeront à aymer un homme. Les Turcs ont leur Behiram, une feste où ils pardonnent toutes les injures, & tu veux être Turc pour retenir une injure. Hors de l'Egise de Dieu, hors de la compagnie des hommes, hors de la nature, monstre sanguinaire? Où

Horreur & confusion de la vengeance.

Où trouveras-tu plus de place au monde, quand tu en auras arraché les Autels de sa clemence ?

Encore ce qui se dit par colere & precipitation sembleroit pardonnable dans la repentãce, n'estoit qu'il y en a qui de sang froid fomentent des procez & des animositez immortelles ; & qui pis est, en monstrant quelquefois en public un beau visage, dans leur secret, ils picquent le cœur d'un pauvre homme comme des Sorciers; ils déchirent les entrailles de sa femme & de ses enfans, pour assouvir une vengeance. Mange barbare, mange plustost ce miserable cœur, que de le picquer ainsi cõtinuellement de tes aiguilles infernales. Je voudrois me taire du reste, s'il n'y avoit des femmes, qui estans infirmes en toutes choses, se font des forces diaboliques pour la vengeance. Que pourroit-on dire d'une creature de ce sexe, laquelle étant offensée assez legerement d'un de ses semblables, comme celle-cy avertie par son Confesseur, s'est mise en tous les devoirs de satisfaction, l'autre l'a regardée avec des yeux de Gorgonne, & jettant une écume de colere, l'a outragée de paroles sanglantes, de sorte qu'il ne restoit qu'à la prendre au poil, & la trainer sur le pavé, & comme on luy a remontré cét excez, elle a dit le refrain de l'ancienne balade, qu'elle ne luy vouloit point de mal ; mais qu'elle ne la vouloit jamais voir. Déraisonnable & furieuse femme, Megere, non pas femme, quelle bouche porterez-vous plus aux Autels, que vous faites semblant d'honorer ; en avez-vous un autre que celle que vous avés soüillée de cette venimeuse colere ? Quel cœur vous reste t'il pour Dieu ? Y en a-t'il une seule partie qui soit détrempée de fiel? Qu'attendez-vous à l'heure de vostre mort, & au poinct de la separation de vostre ame, sinon

que

que Dieu vous repete vos paroles : Ie ne te veux point de mal, je ne te veux point mettre sur la rouë ny sur le chevalet, je n'ay ny rasoirs, ny flambeaux pour te tourmenter; mais tu ne verras jamais ma face. Vous voulez donc nourrir des querelles, vous mêler dans les parties, semer des rapports, soient vrais, soient faux; contreminer sourdement la fortune des hommes, & vous rendre autant inexorable à la reconciliation, que vous estes inflexible à la raison ? Vive Dieu, on dépeschera contre vous un Ange cruel, un mauvais procez, une ruineuse affaire, une maladie fascheuse, une perte de biens, une confusion d'esprit, & puis on verra si le feu étant aux quatre coins de vôtre maison, vous aurez des démangeaisons de vengeance. *Prov. 6.*

Mais vous, ames genereuses, allez par l'union à la premiere des unitez, & estimez que l'unique vengeance est de se bien venger de soy même. Si, comme j'ay monstré, le pardon est possible, glorieux & necessaire, qu'allons nous fomentant nos delicatesses, pour allumer nos fiévres ? Ostons ces petites raisons humaines, cét orgueil délié, qui couve quelquesfois sous la devotion de soye, & qui fait qu'on voit Dieu tous les jours, & qu'on l'adore à deux genoux, sans vouloir, ny parler à une personne qui a commis quelque legere indiscretion, qui fait que feignant honorer le maître de lévres, on étrangle le serviteur dans son cœur.

Dis, ô Chrestien, dis à toy-même, je suis plus puissant en ma petite maison, que Dieu dans l'Univers? Il endure tous les jours tant d'injures, sans menacer les hommes de la foudre, qui suis-je pour avoir les oreilles si tẽdres? Plusieurs ont pardõné leur mort, & je ne puis pardõner une mine froide, une petite parole, une petite Belles considerations pour pacifier son esprit.

negligence

Vide Senecam de irâ.

negligence: c'est un enfant, un jeune homme qui a offensé, l'âge l'excuse; c'est une femme, le sexe; un estranger, la liberté; un amy, la familiarité. Il a offensé, & dépleu une seule fois, & combien d'autres fois l'a t'il rendu de bons offices ? Mais ce n'est pas la premiere fois: tant mieux, nous ne supporterons rien que nous n'ayons deja supporté. L'accoustumance des injures est une bonne maistresse de la patience. Il est amy, il a fait ce qu'il ne vouloit pas: s'il est ennemy, il a fait selon le monde ce qu'il a deu faire: s'il a de la prudẽce, il n'a pas fait cela sans raison: s'il n'a point de cervelle, il est digne de compassion. Qui a jamais mordu un chien, pour estre mordu d'un chien ? Et qui est entré en combat de coups de pieds avec une mule ? S'il l'a fait en colere, dõnons, luy le loisir de revenir chez soy, il se chastiera soy méme sans que nous prenions la peine d'y mettre la main. Si c'est un superieur, ou un homme de grande qualité, portons ce que Dieu a mis sur nos testes; si c'est une personne de basse condition, pourquoy en disputant encore luy le ferons-nous nostre pareil ? Quel plaisir à une femme qui a les mains si delicates de les vouloir gaster en écrazant des mouches, & des chenilles? Regardons la cõduite des choses humaines, nous sõmes tous fautifs, & nous vivõs parmy les fautes. Il n'y a sage à qui il n'échappe quelque indiscretion. Nous ne vivrons jamais cõtents, si nous n'apprenons à excuser en autruy ce que nous sommes. N'avons-nous point de honte de faire dans une vie si courte des inimitiez eternelles? Voicy la mort qui nous vient separer, quoy que nous nous tenions l'un l'autre âprement au collet, donnons un peu de tréve à nostre raison, de lumiere à nôtre esprit, & de repos à nos cẽdres. JESUS-CHRIST *nous a recommãdé le pardõ en ses dernieres paroles, qu'il a trempé dans ses larmes, & dans son sang. Voulons-nous déchirer son testament,*

pour

pour deschirer aprés ses Images ? Le sang de ce juste Abel boüillonne encore sur la terre, & n'est pas vengé, & nous irons chercher de la vengeance ? Mon Dieu, nous y renonçons de toute l'étenduë de nôtre cœur, & nous sommes prests de signer la paix de nostre sang, afin que par vostre sang vous signiez la misericorde,

EXEMPLE XII.

Sur la douziéme Maxime.

De la Reconciliation.

CONSTANTIA.

IL n'y a rien de plus certain que qui se veut venger, trouvera de Dieu la vengeance, elle suit ceux qui la cherchent, & lors qu'ils la pensent exercer sur leurs semblables, ils experimentent qu'elle vient fondre sur leur teste. Il n'appartient qu'à des courages lasches & infames, de se vouloir gorger dans le sang, & de se plaire dans les desastres des mortels : mais les plus illustres sont toûjours marquées des rayons de la clemence.

Theophile, l'un des plus funestes Empereurs qui porta jamais le diademe, ennemy du Ciel & de la terre, des Saints & des hommes, comme il avoit vécu dans le fiel, voulut achever dans le sang. il sentoit son ame sur les lévres qui lui échapoit, & voyoit la mort prochaine, à qui il ne pouvoit eschaper. Il étoit temps qu'il donnast pour le moins la vie aux autres, lors qu'il sembloit ne leur pouvoir plus

Zonar. Theophile Empereur carnassier.

plus oster. Mais cét homme detestable, tenant pour lors Theophobe, un de ses plus grands Capitaines, en prison dans son propre Palais, sur certaines jalousies qu'il avoit de le voir trop habil'homme, & digne de l'Empire, commanda un peu devãt sa mort qu'on luy tranchât la teste; & l'ayant fait apporter sur son lit, la prit par les cheveux, la mania long-temps entre les mains, tant il étoit acharné à ce massacre; puis la contemplant attentivement, il s'écria: *Il est vray que je ne seray plus Theophile, mais tu n'es plus aussi Theophobe:* Et repetant plusieurs fois ces paroles, il rendit son esprit damné; comme un loup garou, qui passa du sang au feu des Enfers, quoy que disent certaines revelations de sa delivrance. Voilà comme pour avoir pris de jeunesse de mauvaises habitudes à la cruauté, & à la vengeance, il continua jusques à la mort, estant au reste tres-malheureux & tres-infame en toutes ses entreprises.

Mais au contraire, on a remarqué comme tous les Grands qui ont eu des inclinations à la douceur, ont été tres-glorieux & tres-heureux devant Dieu & devant les hommes. I'en pourrois raporter icy un bon nombre, neanmoins suivant nôtre dessein je me contenteray de rapporter un pardõ fort notable, octroyé par une Reine à un Prince, le Védredy, en memoire de la Passion de N. Seigneur.

Il faut advouër, que tant plus les injures sont grandes & outrageuses, d'autant plus le pardon en est difficile, nommément quand on a toute la puissance de se vanger entre les mains. Or l'injure dont nous parlons, estoit la mort du pauvre Conradin, laquelle estant bien considerée en toutes ses circonstances, rend cette clemence dont je pretends parler, beaucoup plus admirable. Representez vous

Conradin.

que

que ce jeune Prince étant fils de l'Empereur Conrad, s'étoit jetté dans l'Italie avec une grosse armée pour defendre l'heritage de ses peres, qu'il pretendoit être injustement usurpé par les intrigues de Charles d'Anjou. Il étoit alors au milieu de ses armées brillant comme un astre plein de courage & de feu, lors que le Pape Clement IV. le voyant passer avec tant de Noblesse, dit : *Helas ! que de belles victimes on meine à l'Autel.* Sa valeur dans la tendresse de son âge étoit encore plus innocente que rusée, il avoit affaire à un Capitaine, que l'experience des guerres avoit rendu plus matois à ce mêtier.

Charles étant prest de luy donner la bataille, s'avisa qu'il falloit lasser cette jeune vigueur, & luy donner l'amorce de quelque bon succez en apparence, pour l'attirer plus facilement dans le piege. Il donna la conduite d'une partie de l'armée à un de ses Capitaines nommé Alard, luy faisant porter toutes les marques Royales, comme si luy-même eust été la personne de Charles d'Anjou. Conradin pensant qu'il n'y avoit qu'à vaincre ce qu'il voyoit devant ses yeux, pour decider l'affaire, fit avancer ses troupes, qui fondant comme une tēpeste sur les ennemis, emporterēt biē-tôt Alard, lequel fut tué dans le combat, ainsi que quelques Historiens écrivent, r'emportant de tout cét appareil de Royauté une funeste gloire au tombeau. Il donna la bataille à Charles d'Anjou.

Ce jeune Mars croyant avoir terminé la guerre par la mort de son adversaire, crioit déja victoire, lors que Charles d'Anjou caché dans un vallon avec les plus lestes troupes, qui étoient encore toutes fraîches, vient se jetter sur luy. Il fit tout ce que pouvoit faire un grand cœur dās une mauvaise fortune pour sa defense : mais son armée ayant été taillée,

taillée en pieces, il fut contraint de se sauver, aprés avoir laissé douze mille morts sur la place.

Sa prise.

Sa calamité luy fit changer l'habit de Roy en celuy d'un palefrenier pour sa plus grande seureté, tant il craignoit d'être reconnu par ceux qui vouloient decider le point de la guerre par son sang. Il s'embarque avec son cousin Federic d'Austriche pour passer à Pise, se commettant en cét habit déguisé à un Pilote, qui l'importunoit pour son salaire. Il n'avoit alors sur luy, ny pain, ny argent, de sorte qu'il est contraint de tirer un anneau, & le mettre en gage entre les mains du Pilote pour l'assurer de sa debte : celuy-cy voyant ces jeunes gens de bonne mine, & considerant que cette bague n'estoit point un meuble convenable à leur habit, se douta de quelque surprise, & en avertit le Gouverneur, un homme rusé, qui se laissant aller au cours du temps, s'empare de ces Princes, & les met entre les mains du vainqueur.

Son procez, & sa mort.

Charles d'Anjou craignant ce jeune lion, oublia toute generosité pour servir ses interests, & fit un trait fort lâche, qui a esté detesté de tous les sentimens qui ont quelque chose d'humain. C'est qu'aprés avoir tenu Conradin environ un an dans une estroite prison ; il assembla quelques chetifs Juricõsultes pour decider l'affaire de l'une des plus nobles testes qui fut pour lors sous le Ciel; & ceux-cy pour seconder la passion de leur Maistre, rendirent les loix criminelles, & se servirent du droit écrit, pour tuer un Prince cõtre le droit de nature, le jugeant digne de mort, pour avoir, à ce qu'ils disoient, troublé la paix de l'Eglise, & aspiré à la Royauté. On dresse un échaffaut en la place publique, tout tapissé de rouge, où le pauvre Conradin est cõduit avec d'autres Seigneurs. Un Protonotaire habillé

habillé à l'antique, monte en une chaire qu'on avoit preparée à cét effet, & declame hautement ce desastreux arrest, apres lequel Conradin se levant, & jettant des yeux pleins d'ardeur & de feu sur ce Iuge, luy dit, *Lasche & cruel servi eur, qui vous fait ouvrir la bouche pour condamner vostre Roy.*

Ce fut une chose tres-pitoyable de voir ce grãd Prince sur un échaffaut en un si bas âge, qui estoit sçavant comme un Appollon, beau comme le jour, & vaillant comme un Achille, laisser sa teste sous l'espée d'un bourreau, au lieu où il pretendoit se faire couronner. Il appella le Ciel & la terre à témoins de la cruauté de Charles, qui regardoit ce beau spectacle d'une haute Tour, sans estre vû, il se plaignit qu'apres lui avoir pris le bien, on luy ravissoit la vie comme à un voleur, qu'on moissonnoit la fleur de son âge par la main d'un bourreau, luy ostant la teste pour luy oster la couronne, & jettant son gand il demanda raison de cette inhumanité. Puis ayant vû tomber la teste de son cousin Federic devant ses yeux, il la prit, la baisa, la porta à sa poictrine, lui demandant pardon, comme s'il eût esté la cause de son desastre, pour avoir esté le compagnon de sa valeur. Ce grand cœur n'ayant point de larmes pour se pleurer, pleuroit sur un amy, & achevant ses regrets avec sa vie, tendit le col à l'executeur de la Iustice. Voilà comme Charles, qui avoit esté traité avec toute humanité dans les prisons des Sarrazins, traite un Prince Chrestien; tant il est vray que l'ambition semble effacer le charactere du Christianisme, pour mettre en sa place quelque chose de pire que le Turban.

Cette mort regretée par tout l'Univers; qui fait encore pleurer les theatres, frappa sensiblement le cœur de la Reine Constantia sa Tante, qui estoit

femme de Pierre Roy d'Arragon. Elle pleuroit ce pauvre Prince avec des larmes qui ne pouvoient tarir, comme celui qu'elle aimoit uniquement, & lors qu'elle se representoit tant de vertus & de delices, noyées dãs un sang si genereux, & si indignement épandu, son cœur se fondoit en regrets. Mais comme elle étoit abîmée dãs les larmes, son mary tonnoit dans les armes pour venger cette mort.

Collenutius hist. N apol. l. 5. c. 4. & 5. Le fils de Charles d'Anjou pris.

Il equippe une armée navale, dont il donne la conduite à Roger de Loria, pour attraper Charles second Prince de Salerne, fils unique de Charles d'Anjou, qui commandoit à l'absence de son pere. L'Admiral de l'Arragonois ne manqua pas de lui aller au rencontre, & le combattit si furieusement, qu'aprés avoir enfoncé quantité de ses vaisseaux, il le prit prisonnier, & le mena en Sicile où étoit la Reine Constantia, attendant l'issuë de cette bataille. On ne manqua pas de faire décapiter plusieurs Gentilshommes en vengeance de Conradin, comme pour arroser les cendres du sang de ses ennemis. Charles le fils unique du Roy fut mis à part avec neuf Seigneurs des plus grands de l'armée, & laissé à la discretion de Constance. Sa playe étoit encore toute sanglante, & tous les plus Grands du Royaume lui conseilloient de faire mourir promptement le fils de son capital ennemy, & le peuple se mutinoit pour cette execution. Ce qui fit que la Reine ayant fait instruire son procez comme il fut condamné à mort, lui envoya dire un Vendredy au matin, qu'il étoit temps qu'il se disposât à sa derniere heure ; ce Prince qui étoit neveu de S. Louïs, & qui tenoit quelque chose de la pieté de son oncle, reçût fort courageusement cette nouvelle, & dit,

Qu'outre les autres courtoisies qu'il avoit reçuës de

la Reine en sa prison, il lui avoit une singuliere obligation, d'avoir mis le jour de sa mort au Vendredy, & qu'il étoit bien raisonnable qu'il mourut coupable au jour que JESUS *étoit mort innocent.*

On rapporta cette parole à la Reine Constance, qui en demeura fort édifiée, & ayant pensé quelque temps à part soy, elle repliqua :

Dites au Prince Charles, que s'il a pris du contentement à vouloir mourir le Vendredy, je veux aussi trouver ma satisfaction à lui pardonner le même jour que JESUS *a signé de son propre sang le pardon qu'il faisoit à ses bourreaux. A Dieu ne plaise que je répande le sang d'un homme au jour que mon Maître a versé le sien pour moy. Quoy que le temps me surprenne dans l'aigreur de mes playes, je ne demeureray point dans l'amertume de la vengeance. Je lui pardonne de bon cœur, & il ne tiendra point à moy qu'il ne soit tout à cette heure en pleine liberté.*

Beau trait de clemence.

Ce cœur magnanime fit surseoir l'execution, & comme elle craignoit que si elle l'abandonnoit à lui-même, le peuple ne la déchirât, elle l'envoya au Roy son mary, le suppliant par tout ce qu'il avoit de plus cher, de lui sauver la vie, & de le renvoyer à son Pere Pierre d'Arragon qui recherchoit ses accommodemens en une si bonne prise, le délivra du danger de la mort, sans toutesfois l'élargir si promptement ; car aussi bien sa délivrance devoit venir d'une main toute celeste.

Sylvestre Prêtre écrit, qu'ayant trempé longtemps en prison dans la ville de Barcelone, comme la fête de la sainte Magdelaine, qui étoit sa grande Patrone, approchoit, il se mit en une singuliere devotion, jeûnant, confessant ses pechez, cômuniant, pour la suplier avec larmes de le délivrer de cette captivité, le Ciel ne fut point sourd à ses prieres

Voicy que le jour de la fête, il apperçoit une Dame pleine de Majesté, qui luy commande de le suivre, & à cette parole il sentit comme une infusion de joyes extraordinaires qui s'épandoit en son cœur. Il se met à la suivre pas à pas, comme un homme ravy; & voyant que toutes les portes s'ouvroient devant elle sans resistance, & qu'il se sentoit si alaigre que son corps luy sembloit avoir pris la nature d'un esprit, il reconnut bien que le Ciel operoit pour luy des merveilles. La Dame le regardant aprés quelque peu de chemin, luy demanda où il pensoit estre, à quoy il répond qu'il estoit encore à son avis dans le terroir de Barcelone. Vous vous trompez Charles, repliqua-t'elle, vous estes dans vostre Comté de Provence à une lieuë de Narbonne, & là dessus elle disparut. Charles ne doutant plus du miracle, & de la protection de sainte Magdelaine, se prosterna à terre, adorant la puissance de Dieu dans ses Saints fit bastir un riche Temple à cette bien-heureuse, & eriger une Croix au lieu où elle l'avoit quitté, qui fut appellée la Croix de la lieuë. Ainsi Dieu voulut ratifier par de si grandes merveilles le pardon que Constance avoit donné au Prince Charles.

Je veux encore fermer ce discours par un trait d'une si rare indulgence, d'un Monarque offensé en l'honneur d'une sienne fille, par un simple vassal, qu'elle semble n'avoir peu tomber qu'au cœur d'un Charlemagne.

Curio l. 2. rerum Chronologicarum.

On raconte sur cecy, qu'un certain Eginard qui estoit le Secretaire du Prince, ayant logé ses affections plus haut, que ne portoit sa condition, fit l'amour à une de ses filles, qui étoit à mon avis naturelle, laquelle voyant celuy-cy homme de grand esprit, & d'une pareille grace, n'estima point trop

bas

bas pour elle, celuy que le merite avoit relevé si haut par dessus sa naissance. Elle l'aimoit & luy donnoit un trop libre accez auprés de sa personne, jusques à luy permettre de venir joüer & follater les soirs en sa chambre, qui devoit toutes fois estre gardée comme un sanctuaire, où l'on met les reliques. Il arriva une nuit d'hyver que ces cœurs amans ayant tant de feu, qu'à peine pouvoient ils penser à la froidure, comme Eginard, qui hastoit toûjours ses approches, & étoit fort negligét à son retour, eut un peu trop tardé à se rendre en son departement, la neige luy fit un rempart, qui donna de l'apprehension à tous deux quand ce vint à la sortie. Le temps pressoit de partir, & le Ciel avoit fermé le passage au partement. Il n'estoit pas permis d'arrester, ny loisible d'avancer. Eginard craignoit d'estre reconnu par les pieds, & la Dame ne jugeoit pas qu'il fust à propos de voir de sẽblables vestiges autour de sa porte. Comme ils estoient en une si grande perplexité, l'amour qui oste aux Reines le diadéme de Majesté, aussi-tost qu'elles se sont soûmises à sa tyrannie, luy fit faire un acte pour un amant, que si elle l'eut fait pour un pauvre, c'estoit le moyen de la mettre entre les grands Saints de son siecle. Elle prend son Gentil-homme sur ses épaules, & les porte tout du long de la cour jusques à sa chambre, sans qu'il mit pied à terre, afin que le lendemain on ne vist aucune impression de ses pas. Il est vray ce que dit un saint Pere, que si l'Enfer se pouvoit charger sur le dos de l'amour, il trouveroit assez de courage pour le porter; mais il a plus de facilité à entreprendre qu'il n'a de prudence à se couvrir, l'œil de Dieu ne permettant jamais que ces folies demeurent ou cachées, ou impunies. Charlemagne qui n'avoit point tant

Bonté & indulgence de Charlemagne.

d'affection pour les femmes,qu'il ne passast qu'elquefois les nuits à l'étude, veilloit cette nuit-là, & ayant ouy quelque bruit,il ouvrit sa fenestre,& reconnut tout ce beau jeu,dont il ne sçavoit s'il se devoit piquer,ou rire.

Le lendemain en une grande assemblée de Seigneurs,& en presence de sa fille, & d'Eginard, il propose le fait qui s'étoit passé, en termes couverts,& demanda de quelle punition sembloit estre digne un serviteur qui se servoit de la fille d'un Roi comme d'une mule,& se faisoit porter sur ses épaules en plein hyver parmy la nuit, & la neige, & toutes les rigueurs de la saison. Chacun disoit son avis là dessus,& il n'y avoit personne qui ne condamnast à mort cét insolent. La Princesse & le Secretaire changeoient de toutes couleurs,pensant qu'il ne restoit plus que de les écorcher tout vifs. Mais l'Empereur regardant son Secretaire d'un visage serain,luy dit, Eginard,si tu avois de l'amour pour cette Princesse ma fille, tu devois venir de plein pied au Pere,qui doit disposer de sa liberté, & non pas faire ces friponneries, qui t'ont rendu digne de la mort,si ma clemẽce n'étoit plus grande que le peu de respect que tu as porté à ma persõne. Je te donne aujourd'huy deux vies,l'une en te conservant la tienne,l'autre,en te livrant celle dans laquelle ton ame vit plus qu'au corps qu'elle anime. Prens ta belle porteuse en mariage,& apprenez tous deux à craindre Dieu,& à faire bon ménage. Ces amans pensoient estre à l'instant tirez du fond de l'Enfer pour monter au Ciel, & toute la Cour demeura extremêment ravie de ce jugement. Il appert par ce narré quelle estoit la douceur de Charlemagne en cét article, & comme il suivoit le conseil de saint Ambroise, qui conseilloit à un

pere

pere nommé Sisinnius, de recevoir son fils avec la femme qu'il avoit prise par amour : car les recevant tous deux (disoit-il) vous les ferez meilleurs ; les rejettant, vous les rendrez pires. La bonté de ces grands cœurs ne justifie pas pour cela les fautes de la jeunesse, qui offense griefvement, quand elle prend des resolutions en ce point sans consulter ceux à qui elle doit sa naissance. *Epist. l. 2. epist. 64.*

MAXIME XIII.

De la vie Epicurienne.

LA COUR Profane.	*LA COVR Sainte.*
Qu'il faut traiter delicatement sa chair, & donner à son esprit tous les contentemens possibles.	Qu'une vie sans Croix, & une chair sans mortification, est la sepulture d'un homme vivant.

I. L'EXPERIENCE nous apprend qu'il y a dans le monde une secte d'Epicuriens raffinés, qui ne professent pas ouvertement la brutalité de ces esprits infames, lesquels sont tous plongez dans la gourmandise, & dans l'impudicité ; mais ils prennent des maximes plus deliées, qui n'ont autre visée, à leur dire, que de rendre un homme parfaitement content. Pour cét effet, ils se promettent écarter de l'esprit tous les objets qui luy pourroient apporter le moindre déplaisir, & de donner au corps toute sorte de commoditez, qui les peuvent entretenir dans une florissante santé,

accompagné de grace,de force, & de vivacité des sens.

Les judicieux pourront icy remarquer que telle a esté la doctrine de l'ancien Epicure: car quoy que plusieurs en fassent un monstre tout couvert d'ordure, & de voluptez hydeuses, il est neanmoins bien aisé de prouver que jamais il n'a voulu favoriser les brutaux, qui par l'excez des voluptez ruinent tous les contentemens de l'esprit, & de la chair; mais il alloit totalement à trouver les aises de la nature, & bannir toutes les incommoditez qui pouvoient faire impression sur l'ame, ou sur le corps. C'est pourquoy je pense que Thedoret n'a pas bien pris sa pensée, quand il l'a fait si gourmand que de quereller Iupiter pour la souppe, & que Nicetas qui le represente si friand de tartes emmillées, ne l'a pas bien entendu; car Tertullien S. Hierôme, Laërce, & Seneque, qui ont mieux penetré dans sa doctrine, nous asseurét qu'il estoit homme fort sobre, qui ne parle en ses escrits que de legumes, & de fruicts non pour l'honneur qu'il portoit à la vertu de Temperance, mais parce qu'il luy sembloit qu'il trouvoit mieux son compte dans cette frugalité, que dãs les excez qui sont les bourreaux de la santé. Neanmoins il ne laisse pas d'estre toûjours grandement reprehensible; en ce qu'il a tellement deïfié ce contentement de la nature, & cette vie sans douleur de corps, & sans empéchement d'esprit, qu'il en a fait le souverain bien, la recherchant & l'adorant comme une divinité.

Philosophie d'Epicure en vogue dans le monde.

Theodor. lib. 1. Theorap. Nic. 1. thesa c. 1. Tertull. apol. c. 38. Hier. 2. in Iovin. Laërt. l. 10. Senec. lib. de vita beata.

De ce principe il tiroit des conclusions, qui conduisoient à une vie toute pleine de delicieuses oysivetez, grandement prejudiciables à la societé civile: car il ne vouloit pas qu'un homme sage se méslast des affaires d'Estat, ny entreprist des desseins

pour

pour le bien des communautez, de peur de troubler le repos de son esprit, & donnoit un conseil infame de goûter les plaisirs du mariage, sans prendre le soin d'élever des enfans, parce que cela donnoit de la peine. Surquoy l'Arian d'Epictete luy reproche que son pere, & sa mere l'eussent écrasé au berceau, s'ils eussent sçeu qu'une parole si pestilente eust dû sortir de sa bouche. *Arian.l.1. cap.10.*

Il est suivy aujourd'huy d'une quantité de personnes, qui prennent bien d'autres moyens que luy pour arriver à la practique de ses maximes: car ils traitent leur corps avec tant de delicatesse, qu'ils semblent estre uniques en leur espece, & nourrissent tant qu'ils peuvent leur esprit de joyeuses pensées sans espouser aucun soucy, ny affaire qui les divertisse du bon temps; de sorte qu'ils se laissent fondre tant qu'ils peuvent en une vie molles, truande, & du tout appropriée à eux-mêmes.

1. Raison contre cette maxime de volupté.

II. Or vous qui panchez à cette secte, par les mauvaises habitudes que vous prenez à ce grand service que vous rendez tous les jours à vostre corps, je vous prie de considerer combien elle est éloignée de la raison, & du Christianisme. Premierement, ne voyez-vous pas que de s'imaginer icy bas une vie sans douleur, c'est former des chimeres en son esprit, veu que ce monde est un terroir aussi naturel aux épines, qu'il est rare pour les violettes. Tous les fils Adam, dit l'Escriture, ont assez de peine à traîner leur joug. Où trouvez-vous ce perpetuel contentement d'esprit, cét affranchissement des incommoditez du corps que vous allez vous figurant dans vos pensées? Il est, à mon advis, semblable à cette petite Isle d'Ambre-gris, dont parle Garcias, laquelle fut apperçuë par certains Marchands qui navigeoient dans l'Ocean. Mais cō me

Eccl.40.

Isle d'Ambre, felicité d'Epicure. Garcias.

ils firent de grands efforts pour la conquester, à mesure qu'ils avançoient elle reculoit, & lors qu'ils la pensoient toucher, elle se perdoit dans les vagues. I'ose dire que vous poursuivez une Isle plus imaginaire que celle-là, courant à toute bride apres ces faux plaisirs d'Epicure, c'est un phantosme qui se mocque de vous, & qui vous amuse sur les flots de cette vie, pour vous faire perir; puisque selon Clement Alexandrin, la volupté est le naufrage de la vie spirituelle.

Clement Alexand. Pedag. l. 3. cap. 7.

Il faudroit n'estre pas né de Mere, pour eschaper les mesaises du monde, puisque l'Escriture, qui ne peut mentir, nous apprend que le travail est aussi naturel aux enfans des femmes, que le vol aux oyseaux. Comment y auroit-il des plaisirs du corps sans peine, veu que plusieurs ne seroient jamais plaisirs s'ils n'avoient esté devancez par quelques incommoditez. C'est une subtile raison du Philosophe Simplicius, qui a esté tres-bien considerée par S. Bernard. Ostez la faim, dit-il, il n'y a plus de plaisir à la viande: ostez la soif, les claires fontaines ne vous seront non plus que des marescages, il faut avoir du chaud pour chercher la fraicheur, & du froid pour se plaire à la chaleur: Si vous ostez le mal & la necessité vous ostez le plus subtil aiguillon que les voluptez ont sur la nature.

Raisons de Simplicius.

S Ber. tr. de gratia & libero arbitrio.

Le monde qui est si âgé, la terre qui est si fertile, les experiences qui sont si sçavantes, les histoires qui sont si curieuses, n'ont peu encore fournir un seul homme plainement heureux & content. Ce grand genie de la nature Pline qui a foüillé dans tous les coins du monde, pour rencontrer un homme, tel qu'Epicure le vouloit en son idée, nous assure qu'apres une bien longue recherche, il n'a trouvé qu'un seul Musicien nommé Xenophile, qu'on

Plin. l. 7. cap. 50.

Un seul homme trouvé heureux.

qu'on disoit estre parvenu jusques à l'âge de cent cinq ans sans incommodité, ny maladie. C'est une Rodomontade de la Grece qui a voulu faire braver celuy-cy sur le papier ; mais s'il nous eust esté permis de penetrer dans son cœur, & de déveloper toutes les parties de sa vie, je me persuade que nous aurions maintenant de quoy bannir encore celui-cy du Palais imaginaire de la felicité. Je croiray aussi-tost que Xenophile sera venu au monde sans le peché originel, que de m'imaginer qu'il en soit sorty sans y avoir jamais senty aucune douleur. Il seroit aussi aisé de naviger heureusement parmy les tempestes de l'Ocean, sans avoir autre vaisseau que la coquille d'une tortuë, comme de vivre dans le monde sans souffrir. Nous sommes condamnez à cela devant que d'estre nés, & nos larmes nous apprennent l'arrest au sortir du ventre de la mere.

Que reste-t'il, dit S. Bernard, *pour achever de peindre un homme, & d'en faire un vray tableau de calamité, puis qu'il entre au monde par la porte du peché, avec un corps fragile, un esprit sterile; les foiblesses des membres mortels, & la stupidité du cœur luy étant donnés comme un partage de sa naissance, & une necessité de sa condition.* Le miserable Epicure, qui a été le premier autheur de cette vie faineante, & qui l'a recherchée par speculation, & par pratique, en tout ce qui s'est pû imaginer, pendant toutes ses pensées, & toutes ses actions à ce seul effet, a-t'il trouvé de la satisfaction en sa recherche? L'Histoire nous dit que ce grand pere des heureux avoit une pierre dans la vessie qui le travailloit horriblement ; & comme ce temps ne fournissoit pas les operations qu'on a maintenant pour delivrer les mortels de ces incommoditez, il porta son

Bern. l. 1. de conside-rat. cap. 9.

mal

L'Univers ennemy des delicats.

mal au tombeau, mourant avec des douleurs étagées Et de là vous remarquerez, qu'il sẽble que Dieu,& la nature, & les elemens,& les hommes, conspirent à tourmenter une personne qui recherche avec trop de curiosité, & trop de dessein les contentemens de son esprit,& les aises de sõ corps.

2. Raison.

III. Mais pour vous produire icy une seconde raison, quand bien il vous seroit permis de contenter vostre sensualité dans toute l'estenduë de ses desirs & de sa capacité, que feriez-vous autre chose, sinon de servir un miserable corps, & vous attacher toute vostre vie à la garde d'un fol & d'un malade ; *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez*, disoit l'Apostre aux Romains: Tous les grands esprits qui ont le sentiment de leur extraction, de la beauté, & de la noblesse de leur ame ne prennent les necessitez de la vie qu'avec quelque honte; & quelque regret. Ils regardent cette chair comme la prison d'un esprit immortel, & pensent que la flatter, c'est estouffer la meilleure partie de nous mêmes, qui consiste en l'entendement. Le Philosophe Plotin, qui étoit renommé comme l'oracle du monde, ne pouvoit endurer qu'on tirast le portrait de son visage, disant qu'il avoit assez de peine à supporter un miserable corps, sans en multiplier les images par le moyen de la peinture: & vous pensez que ce soit une vertu du siecle de l'adorer, & luy rendre des soumissions, qui vont jusques au dernier point de la servitude? Tant plus nous profitons en la liberté des enfans de Dieu, d'autant plus allons nous au détachement des sens, & nous entrons comme dans le sanctuaire des esprits, pour y consulter les veritez, & entendre les raisons, qui nous tirent de la lie du monde pour nous faire entrer au commerce des Anges.

Rom. 6.

Les grands esprits ennemis de la chair.

Plotin.

Porphyre en sa vie.

C'est

C'est merveille que le subtil Theologien Scotus pense que d'entendre & de connoistre les objets par des images sensibles, qui passent par la porte de nos sens, & frappent nôtre imagination, ce soit une peine du peché originel. Il trouve que c'est une rude sujetion de s'appliquer au corps pour en tirer des couleurs, des odeurs, & des sons; ce qui me semble toutesfois aussi innocent; que le butin des abeilles, qui succent le miel des fleurs: & nous estimerons qu'il y aura bien de la felicité à plonger nostre esprit dans tous les delices de la chair.

Raisonnement de Scotus sur les sens. *Scotus locis* [illegible] *1.* [illegible]

Ne sçavons-nous pas qu'elle fait souvent à l'ame ce que le Heron fait au Faucon? il tache à voler au dessus de luy, & luy moüiller les aisles de ses excremens, pour appesantir son vol, & rendre son effet inutile. Helas! combien de fois sentons-nous emousser la vigueur de nôtre raison par les saillies de la concupiscence; qui tire même avantage de ses ordures pour la captivité de l'esprit? Et pourquoy voudrions-nous seconder sa violence par nôtre foiblesse?

Remarque de Camerarius sur le Heron.

Je vous demande de surplus, que sçauriez-vous esperer en servant si ponctuellement vostre corps? Vous n'estes par un Geryon à trois testes, & trois gosiers, il faut peu pour vous souler; car quoy que vostre concupiscence soit infinie, vos sens ne laissent pas d'estre finis, & quelquesfois le plaisir les accable devant qu'ils se soient donnez le loisir de le gouster. Si vous avez resolu de vous employer si curieusement à la recherche des voluptez, il vous faudroit desirer une ame de cheval pour en joüyr avec plus de force, & plus de liberté. Mais quelle apparence d'avoir une ame humaine, & pretendre se rassasier du bourbier de la terre; comme qui voudroit nourrir un Phœnix de la charogne dont vivent

Instance sur la foiblesse, & la misere au service du corps.

vivent les Corbeaux. Quand vous aurez fait tout le possible pour vous rendre heureux par la diversité des plaisirs du monde,les bêtes en auront toûjours plus que vous ; car leur ame rencontre bien plûtôt le point de la nature ; & comme leurs voluptez sont sans honte, elles ne traînent point de regrets : Elles ne se rongent point de soucis pour avoir des choses inutiles,elles prennent ce que les élements leur donnent , & ce que l'industrie des hommes leur cultive , & ne sçavent que c'est de trouver des maladies venimeuses dans les plus ardens plaisirs que la sensualité peut imaginer.Mais quād bien vous auriez resolu de vous faire animal avec les disciples d'Epicure , vous ne devriez pas pour cela selon vos mesures,surpasser la brutalité des animaux. Et je vous demande, où est la bête qui a tant soit peu de generosité, qui ne s'estimeroit tres-miserable,si elle étoit condamnée à boire,& manger perpetuellement,& croupir dans une vie oisive ? Elles se rangent toutes volontiers à l'exercice que la nature leur a donné pour le service de l'homme. Et un homme pense être grand Philosophe,de consacrer toutes les parties de son corps à la volupté,sans cōsiderer qu'il est fait pour la contemplation des choses divines , pour l'amour,& pour la joüissance de la premiere cause.

Avicenna, lib. de prima Philosophia, 9. c. 1. apud Iavellum.

Paroles notables d'Avicenne.

Avicenne qui étoit un bon esprit,rangé par le malheur,de sa naissance à la secte de Mahomet,venant à considerer comme ce faux Prophete avoit mis la beatitude de l'autre vie dans la joüissance des plaisirs sensuels,en a eu tant de honte, qu'il a demēti son Prophete, pour ne trahir pas sa raison. La loy,dit-il,que nous a donné Mahomet,a consideré la beatitude,& la misere dans les termes du corps : mais il y a des promesses,& des esperances

d'autres

d'autres biens, qui son beaucoup plus excellens, & qui ne peuvent estre conçeus que par la force d'un entendement bien espuré. C'est pourquoy, les sages Theologiens ont eu toûjours de l'amour pour les biens de l'esprit, sans mettre en ligne de compte ceux des sens, en comparaison de la felicité que nous pretendons un jour avoir dans l'union de nostre esprit immortel avec la premiere verité. Que peuvent respondre nos mondains à cet Arabe? Ne devroient-ils pas rougir de honte, de voir un homme nourry dans l'eschole d'Epicure, qui en sort pour leur apprendre les maximes du Christianisme?

3. Raison. Tyrannie de la volupté.

IV. Enfin pour conclure ce discous par une troisiéme raison. Quand ce service du corps vous seroit possible, & qu'il cesseroit de vous estre honteux, ne voyez vous pas bien qu'il est tyrannisant, & que l'Epicure mesme qui alloit tout à la volupté, retranchoit tout ce qu'il pouvoit à la nature, pour cette seule cause, qui luy faisoit estimer que le trop grand soin du corps estoit extremement contraire à la felicité?

Sentiment des Platoniciens.

Les Platoniciens disoient, que nos ames estoient d'une extraction toute celeste, & qu'elles avoient esté envoyées du Ciel pour servir Dieu en terre, à l'imitation du service que les Anges luy rendent dans le Ciel; mais que plusieurs de ces pauvres ames oublians leur origine, au lieu d'aller tout droit au temple de la vertu, s'estoient amusées dans la maison d'une Magicienne, qui estoit la chair, qui les avoit enchantées par ses charmes, & les avoit mises à la chaisne, où elles estoient contraintes de souffrir un penible esclavage, dont il n'y avoit que 2. issuës, la sagesse, ou la mort. C'est à quoy Synnesius faisoit allusion dãs ses Hymnes, se plaignãt que son

ὕλα μιμοάγοις ἐπιδήσι τέχναις. Synes. Hymn. 3.

Servitude de la chair.

son ame, de servante de Dieu, estoit devenuë esclave de la matiere qui l'avoit ensorcelée par ses artifices. Et de fait, qui pourroit assez exprimer la servitude que souffre une ame qui s'est collée à sa chair, & qui n'a autre estude que de la mignarder, pensant par ce moyen donner un vray contentement à son esprit? Premierement les voluptez ne sont pas exposées aujourd'huy à tout le monde, comme seroit l'eau de la riviere. Tel s'est vendu pour la vie des porceaux, qui n'aura jamais son saoul de la mangeaille des porceaux, ainsi que S. Pierre Chrysologue a dit de l'enfant prodigue. Les hommes avares des commoditez du corps, se feroient volontiers des cornes, & des ongles de fer, pour parler avec le sage Platon, à dessein de ravir, & de defendre, qui ses moyens, qui ses sales voluptez. Il faut rompre souvent des portes de fer pour avoir une joüyssance qui traîne avec soy mille inquietudes.

Plato 9. de Repub.

Amour dereglé de la santé.

Regardez comme un homme qui est excessivement amoureux de la santé, se rend suppliant, & servile à son corps. Il craint ses propres alimens, tous les airs luy sont redoutables, & ne peut prendre qu'avec défiance les biens même qui luy aportent la vie. Il fait de son estomach un terroir de drogues, il consultes perpetuellement les Medecins; il conte ses maux à tout le monde, il cherche des guerisons extraordinaires, comme il a bien souvent des maux imaginaires; il vit avec une justesse affligeante, & aimeroit mieux quelquesfois avoir transgressé les dix Commandemens de Dieu, que d'avoir manqué à un precepte d'Hippocrate. Ie vous laisse à penser quelle mort ne seroit plus douce, qu'une santé si laborieusement conservée.

Esclavage des femess

Voyez d'autre costé une mondaine, qui sent que sa beauté, cette courte tyrannie, est déja sur son couchant,

couchant, & qui la veut retenir dans l'opinion des hommes qui l'ont autrefois adorée, ou de ceux qui sont capables de se prendre encore dans le même piege. Que ne fait cette pauvre creature pour se faire estimer belle? Quel tems ne consumme-t'elle pas à se dégraisser, à se laver, à se farder, à départir le blanc, à bien demêler le rouge, à poudrer ses cheveux, à se faire des sourcils, entretenir la blancheur de ses dents, à mettre du rouge sur ses lévres, des mouches sur ses joües, à choisir des étoffes, à penser aux nouvelles modes? Quelle torture ne donne t'elle pas à son corps, avec ces fermens & ces côtes de Balaine? Combien de tours ne fait-elle tous les jours devant un miroir? Quelles transes, & quelles apprehensions n'a t'elle que ses defauts ne paroissent? Et quel deplaisir quand aprés tant de peines si miserablement consommées, elle se voit méprisée des hommes devant que d'étre mangée des vers? Quel comite de galere a jamais été si cruel aux forçats, que la vanité & l'amour du corps le sont à l'ame? Suivez la piste de toutes les autres voluptez, vous les trouverez laborieuses & tuantes; & enfin vous serez contraints d'avoüer qu'il n'y a pire esclavage que celui qu'on rend à une miserable chair.

Cultûs magna cura, magna virtutis incuria. Caro Conforius.

Le Prophete Isaïe parlant des peines dûës aux pecheurs & mondains, dit qu'elles sont écrites sur le buis, où nous pourrions dire avec S. Jerôme, que c'est pour en montrer la durée; vû que les caracteres imprimez sur un semblable bois, ne se peuvent pas si facilement effacer. Mais je considere ici un secret, qui m'apprend que le buis ne porte point de fruit, se contentant de produire une fleur, qui ayant au reste une assez belle apparence, fait mourir les abeilles qui la succent. Ce Prophete

Scribens super buxum Isa. 30. 8.

Remarque sur Isaïe. Fleur du buis.

nous representoit en cette figure une vive image de la volupté, qui prend les yeux par une vaine illusion, lors qu'elle porte le venin dans le cœur. Tenez donc pour assuré que vous ne rencontrerez jamais le solide contentement de vôtre esprit, si ce n'est par les voyes que le Sauveur du monde nous a montrées en terre, pour nous transporter dans le Ciel. Les Justes sont ici bas comme les petits Alcions sur le bransle des eaux, ou comme les Rossignols sur les épines. Ils trouvent leurs joyes parmi les saintes larmes, & leurs delices dans les âpretez de la vie. Il n'est rien de si souverain que de s'accommoder de bonne heure à dépendre peu de son corps, & quitter déja par élection mille choses, que nous serons contraints d'abandonner par necessité. Quand on choisit une sorte de vie vertueuse, & qui tient de l'austerité, la coûtume la rend douce, la grace la fortifie, la perseverance la nourrit, & la gloire la couronne. Que de mondains pourrissent tous les jours dans un miserable état, pour avoir rendu depuis leur bas âge toutes ses soûmissions à leur chair : & combien voit-on de corps delicats dans les Monasteres, que tout le monde condamnoit à la biere de l'entrée de la Religion, sortir du cilice, & de la cendre, & des jeûnes, comme un Phœnix de son tombeau ? Une vie sans croix, est une mer morte, qui n'engendre que des sterilitez ; & des puanteurs : mais l'austerité est semblable à cette épine d'Egypte qui avoit une tres-bonne grace dans les couronnes. Nous sommes appellez au Christianisme pour porter un Dieu crucifié sur nôtre chair, & comme imprimé avec les caracteres de l'Amour divin, gardons-nous bien de prostituer à la sensualité des membres qui sont faits pour servir de temple au Dieu vivant, &

Vie des Justes.

Glorificate & portate Deum in corpore vestro.

d'orne

d'ornement au Paradis. Le ſaint Job étoit en un état ſi pitoyable, que ceux qui le contemploient avoient de la peine à juger ſi c'étoit un homme reduit en fumier ou un fumier en forme d'homme, neantmoins dans ſes cuiſantes douleurs, qui ravageoient tout ſon corps, & ſes peines qui attaquoient ſon eſprit, il recevoit des conſolations de Dieu ſi exceſſives, qu'il confeſſe luy-méme n'y avoir rien de ſi admirable en ſa perſonne que ſes propres tourmens. Voilà pourquoy il s'éleve ſur ſon fumier, comme ſur le throſne de la vertu, il ſe pare de ſes playes comme de la pourpre Royale, il prend le ſceptre en main ſur toutes les delicateſſes du corps, & nous prononce des oracles, qui apprennent à tous les ſiecles qu'il n'y a mal, ny douleur, où Dieu fait de nos peines ſes miracles, & ſa gloire de nos recompenſes. *Mirabiliter me crucias. Iob. 10.*

EXEMPLE XIII.
Sur la treziéme Maxime.

Des funeſtes iſſuës de la volupté.
HENRY VIII. D'ANGLETERRE.

UN homme qui ayme trop ſon corps, prend le chemin de n'avoir plus d'amis. Cét amour eſt la plus capitale peſte qui ſoit en la nature; car il aſſujetit un eſprit immortel à un fumier, pour opprimer toutes les vertus, & mettre les vices en puiſſance de faire tout le mal du monde. Si quelqu'un deſire voir des preuves manifeſtes de ce que je dis, qu'il regarde tout ce grād ravage du ſchiſme

d'Angleterre, qui a banny l'ancienne Religion pour mettre l'abomination sur le thrône ; il trouvera que tant de maux ne sont procedez d'autre principe que du déreglement de la sensualité.

Hypanis Cuvius Herod. l. 4. Henry VIII. avoit été au commencement assez bien élevé, & sembloit porter de grandes esperances, mais elles étoient comme certaines eaux qui sont douces à leur source, & tres-ameres en leur progrez. C'étoit un corps plein de sang & de feu de concupiscence, qui dans ses tendres années ne monstroit pas encore ses mauvaises inclinations, mais depuis que sa souveraine puissance fut jointe à une extreme passion, il se desborda si furieusement, que Neron sembloit ressusciter en sa personne. Pour arrester ses feux volages de jeunesse on l'avoit lié à l'âge de dix-huit ans par le Sacrement de mariage, avec une Princesse, qui étoit regardée de tout le monde, comme un exemple animé de toutes les vertus. C'étoit Catherine d'Arragon, dont nous avons parlé, laquelle ayant été mariée au Prince Artus, qui mourut en fort bas âge, devant la consommation du mariage, fut depuis donnée par dispense legitime à Henry son frere. Ainsi le mal-heur accoupla cette pauvre Reyne, qui n'aymoit à converser qu'avec les Intelligences, à un homme brutal, qui n'avoit point quasi d'autre Dieu que la sensualité. *Sanderus de schismate Anglico.*

Il étoit esclave de son ventre, & si amoureux de la cuisine, qu'il éleva un homme en dignité, pour luy avoir fait rotir un cochon bien à propos. La gourmandise est le pas ordinaire de la luxure ; & un homme qui nourrit la chair avec tant d'estude, prepare un thrône à la volupté & de chaînes à la raison. Ses amours qui étoient au commencement vagabondes, prenant le chãge à tout propos, reçurent

rent le frein de la main de cette perduë Anne de Boulain, pour se rendre plus effrenez que jamais. Tout le monde s'estonna de l'extreme folie de ce miserable Prince, qui se prit d'affection à cette coquine. C'estoit une fille née d'une mere prostituée & d'un pere incertain, qui étoit grande comme une perche, qui avoit une forme d'un sixiéme doigt en la main, une enfleure au menton, rien de riant aux yeux, rien de delicat au visage, rien d'accomply en tout le corps, une ame au reste Lutherienne, & malicieuse, hostesse d'une chair qui étoit sale comme un bourbier. La fleur de ses jeunes années avoit été cueillie par un serviteur de la maison de son pere pretendu: de là suivant le train de sa mere, elle étoit devenuë quasi la femme de tous les hommes, & neantmoins se voyant recherchée du Roy, & sçachant qu'on ne tient pas compte des coquettes qui sont de trop facile composition, elle se vendoit à gros prix, comme si elle eust été une des onze mille vierges.

Pour moy, j'estime qu'il y a quelque colere du Ciel en semblables amours, & que comme Dieu permettoit que ces peuples idolatres, qui s'étoient retirez de son service par quelque notable ingratitude devinssent si abestis, que n'ayant point de veneration pour le Soleil & pour les astres, ce qui eust semblé moins déraisonnable, ils presentoient de l'encens à des Rats, des Crocodiles, & des Dragôs: Ainsi la Justice divine par une grande punitiõ de l'impudicité, endure que certains amans, apres avoir quitté le Createur, ne s'addressent pas à des beautez qui ont quelque rayon de la divinité: mais à des creatures laides & infames, pour un plus manifeste témoignage de leur brutalité. Tout ce qui pouvoit captiver en cette femme, étoit qu'elle

avoir quelque chose de lascif, de morguant, & de glorieux, qui étoit propre à gourmander un amour captif, & qui se plaît à sa chaisne.

Tel étoit celuy de Henry VIII. car le voilà prest de faire divorce avec l'Eglise, & sa femme, pour mettre une prostituée dans son lit. C'étoit un dessein si monstrueux, qu'il étoit combattu du Ciel & de la terre, dont l'un étoit en courroux, & l'autre en horreur & étonnement, de voir qu'une telle pensée peust seulement entrer en un cœur humain. Cependant le Roy faisant servir son authorité à sa passion, employe les artifices, les faveurs, les presens, les menaces, & les rigueurs, pour venir à bout de son dessein.

Ce fut une chose pitoyable de voir cette pauvre Reyne Catherine qui sçachant qu'on parloit de la démarier & qu'on y procedoit avec des formalitez d'ames venales, qui tâchoient de faire couler un forfait sous couleur de Justice, s'alla jetter aux pieds du Roy, en pleine assemblée.

Elle le conjura les larmes aux yeux, & les sanglots au cœur, que cette affaire qui étoit si importante à son honneur, ne fust point decidée en Angleterre par des Juges interessez; mais au Tribunal du Pere commun de la Chrestienté : adjoustant qu'elle étoit preste de remettre sa couronne à ses pieds, & renoncer à toutes les grandeurs de la terre; mais qu'elle ne pouvoit renoncer à soy-mesme, & rompre un lien noüé à la face de l'Eglise, & du Royaume, qui les avoit si saintement liez; & que si l'extreme affection qu'elle lui avoit toûjours portée, & dont elle avoit mesme donné des gages à son lit, sembloit meriter quelque punition, qu'il avisast de la punir plûtost par tout autre supplice, que par celui qui lui raviroit l'honneur qu'elle possedoit, de vivre sous ses commandemens.

C'étoit

C'étoit chanter la musique aux oreilles d'un tygre, son cœur s'étoit dépouillé de toute humanité, aussi bien que son entendement de la raison. Il méprise les censures & les foudres de Rome, pour ne priser plus que la satisfaction de son amour; il préd par force ce que la Loy lui defend, & quoy que son crime l'eût rendu le dernier des hommes, il se fait le premier au spirituel & au temporel, pour decider son affaire à son contentement. Cranmer, un chetif Prêtre est fait Archevêque de Cantorbie, pour être l'instrument de toutes les volontez du Roy; la Reine Catherine est chassée, Anne du Boulain prend sa place, qui inspire à Henry avec l'amour un esprit de sang & de massacre.

Aprés avoir fermé la porte à la raison, on l'ouvre à la persecution, la liberté est opprimée, & la verité noyée dans le sang. La tête de Jean Fichet Evêque de Rochestre, tres-docte & tres-Religieux Prelat, est mise au bout d'une lance sur le pont de Londres. Thomas Morus Chancelier d'Angleterre aprés quarante ans de services en diverses charges porte la sienne sur un échaffaut. Les Chartreux sont traînez sur des clayes, & mis en pieces. Ces belles nôces se celebrent avec le fer & le feu, les gibets, & les supplices, & cét amour incestueux se baigne dans le sang d'un grand nombre d'innocentes victimes.

Voilà justement le temps où Neron, l'opprobre des Cesars, Pompée une garce éfrontée, & Tigillinus, le plus infame vilain de la terre, étant tout le Conseil privé de l'Empire, jettoient le dé sur la tête de Seneque, de Thraseas, & de Pison, & sur toute la fleur de la Noblesse de Rome. Ce sont les derniers traits de la Providence divine, quand elle veut châtier les grands pechez des Royaumes,

qui sont venus au comble de leur derniere mesure.

Mais comme Neron tua d'un coup de pied sa Poppée, dont il avoit fait son idole; Aussi Henry fit voler la tête de son Anne de Boulain d'un coup de hâche. Il est bien vray ce qu'a dit S. Augustin des biens du monde, leur desir n'est que feu, leur presence que bassesse, & leur perte que regret. Cette miserable qui étoit montée au trône par la méchanceté, en descendit par la justice, qui la fait mourir sur un échaffaut. Le Roy s'ennuya bien tôt de ses embrassemens qu'il avoit acheptez si cherement, & passa, comme on fait d'ordinaire, de la joüissance au mépris. Il se dégoûtat de la maîtresse, pour se donner à la servante, devenant amoureux de Jeanne Seimer, qui étoit une simple Damoiselle suivante de sa femme. Cela brûloit cette malheureuse à petit feu, qui ne sçavoit plus sur quel pied danser pour retenir les bonnes graces du Roy, elle s'attiffoit & se fardoit, & faisoit de la gentille, & de la complaissante, autant que jamais, mais tout lui réüssissoit mal sur un esprit qui étoit dépris de ses chaînes, & qui en alloit chercher ailleurs. Aprés avoir consommé tous ses artifices, elle pensa qu'il ne lui restoit autre moyen que d'avoir un fils pour retenir son diadéme qui branloit, & pour cét effet, elle s'abandonna à quelques infames adulteres, n'ayant point même horreur des embrassemés de son frere. Ses esperances étoient incertaines, & son supplice déja certain. Tout ce qu'elle pensoit être le plus caché, étoit bien connu des yeux du Ciel, & elle ne manquoit point de gens qui la voyans q asi hors de faveur, comme chacun desiroit de donner une femme au Roy de sa main, penetroient dans ses plus secrettes actions pour en faire le rapport à son mary. Il crevoit cependant de rage de voir

les

les crimes de son infortunée maison, il n'osoit publier ses desastres, de peur de blâmer sa conduite, & n'avoit pas assez de patience pour supporter son opprobre;il falloit qu'aprés avoir frapé les oreilles, il vint jusques dans ses yeux.

Vn jour étant à Gravine,où il assistoit aux joutes, il apperçût quelques caresses de son infidelle, qui avoit jetté un mouchoir à un Seigneur pour essuyer son visage,cela le mit sur l'heure en furie,il sort brusquemét sans dire mot à personne, laissant toute la Cour fort étonnée, & Anne transie de frayeur.Elle se met promptement en chemin pour venir trouver le Roy,& divertir ses ombrages par ses artifices ordinaires. Ceux qui ne lui vouloient point de bien empêcherent cette entrevûë, craignant que la presence d'une femme artificieuse ne r'allumât l'affection en un esprit où elle avoit tenu tant d'empire. Comme elle étoit sur la riviere de Tamise assez proche de Londre, elle est saisie par les Gardes, & mise en une forteresse, qui étoit sur la même riviere.Ce fut alors que la crainte,la colere,le dépit,la douleur,& la rage partagerent horriblement cét esprit. Tantôt elle avoit le frisson de l'horreur du peril où elle étoit, tantôt elle parloit avec des fougues desesperées,tantôt elle se lamentoit, & ne cessoit de crier qu'elle vouloit voir le Roy.On lui depute assez chaudement des Juges,au nombre desquels on mit son propre pere,qui n'étoit que trop irrité de ses débauches.Tous la condamnent à la mort avec ses adulteres, & suivant leur arrest,la tête lui fut tranchée publiquement: la Providence divine lui faisant faire une amende honorable à l'ame de la Reine Catherine,& à tant d'autres innocens qu'elle avoit persecutez.

Henry, aprés s'être embarrassé en d'autres mariages,

cles, les remarques de toutes les histoires, les sentimens de tous les peuples, & les voix communes de la nature.

Camerarius en ses problemes, où il suit les traces de la vie commune, sans rechercher d'autres considerations plus divines, fait une question; *Pourquoy ceux qui sont addonnez à la Religion sont toûjours les plus heureux?* Et au contraire, *d'où est-ce qu'il arrive que les impies sont si malheureux:* avoüant que cela se remarque dans toutes les histoires. Or cét autheur, qui monstre bien en ce traité qu'il n'est pas des plus religieux, touche mollement quelques raisons, disant entre autres choses, qu'il y a quelque puissance qui se plaist à ravaler les impies; d'autant qu'ils ont ordinairement l'esprit fier, & insolent; comme si la seule impieté n'étoit pas une cause suffisante de leur mal-heur. Les punitions des méchans sont si frequentes dans les histoires divines & humaines, que dans une si grande mer d'exemples, qui peuvent occuper plus de cinquante siecles, à peine en pouvons-nous produire un seul bien signalé qui n'ait experimenté quelque grande disgrace des ames perverses, & si cela n'est arrivé, c'est afin que nous ayons sujet quelquefois d'employer l'argument de S. Augustin, & de S. Eucher, qui disent que quand Dieu ne punit pas un crime en cette vie, il le fait pour nous asseurer qu'il y a un grand Tribunal & une puissante Justice en l'autre monde. Ce seroit chose superfluë de combattre maintenant cette maxime par les effets qui sont si evidens, & dont je pense avoir produit des marques suffisantes aux Tomes precedens, j'aime mieux employer icy la raison, & monstrer que tout est heureux aux justes jusques à la tribulation.

Que

Que la Providence de Dieu reluit excellemment dans les afflictions des Justes.

II. Les hommes pointilleux en leurs censures, & défians en leurs actions, n'ont cessé de quereller de tout temps la Providence divine sur les afflictions des Justes, & je veux, avec le secours du Ciel monstrer à present que cette conduite eternelle se fait reconnoistre visiblement par les choses mesmes dont on se veut servir pour la renverser. Or je preuve cecy par quatre raisons, dont la premiere montrera que les biens de ce monde ne peuvent étre grands biens que par l'experience des maux. La seconde, que la tribulation est la mere nourrice de toutes les vertus. La troisiéme, qu'il n'y a point de glorieux spectacle entre les œuvres de Dieu, qu'un innocent affligé pour la justice, & patient dans son affliction. La quatriéme, que c'est une preuve de la beatitude.

Disons donc au commencement de ce discours une belle Maxime tirée d'Ænée de Gaze, un ancien Autheur inseré en la Bibliotheque des Peres. On ne connoit jamais assez exactement la douceur des biens sans l'experience des maux, Joseph est monté sur le chariot triomphant de Pharaon par les prisons & par les chaînes : David au thrône de Saül par une infinité de persecutions, & ces grandes prosperitez leur sembloient beaucoup plus douces, d'autant qu'elles avoient été precedées de fortes afflictions. Nous voyons cela mesme dans la nature, où le Soleil est plus beau apres son eclipse, & la mer plus calme apres la tempeste, & l'air plus serain apres la pluye, c'est ce qu'a dit un grand homme d'Estat; *Les tribulations, & les tempestes contribuent*

Plin. in Paneg. Trajan.

buent à la ſerenité du Ciel, & à la bonnace de la mer. La condition des mortels a cela de propre que les adverſitez naiſſent des proſperitez, & les proſperitez des adverſitez; Dieu nous cache les ſemences des unes, & des autres, & ſouvent les cauſes des biens & des maux ſont ouvertes ſous une meſme apparence.

On pourroit icy objecter que s'il falloit toûjours avoir du mal pour goûter le bien, il faudroit inferer, que les Anges ne ſeroient pas aſſez heureux, parce qu'ils ſont parvenus à la beatitude ſans paſſer par les tribulations, étant ces fleurs de lys du parterre de Dieu, qui n'ont ny filé, ni travaillé pour être converts de la robe de gloire; il faudroit conclure que Dieu même auroit quelque manquement en ſa felicité, puis qu'il a toûjours eu une beatitude tres-accomplie, avec excluſion de toute ſorte de mal. Je reſponds à cela, qu'il y a bien de la difference entre l'état des choſes eternelles, & celuy des temporelles. Les Anges ſont entrez quaſi auſſitoſt dans la felicité que dans l'être, parce qu'ils ont été placez en la haute region du monde, où les miſeres ne peuvent arriver, & qu'ayant de ſurplus une excellente connoiſſance des faveurs que Dieu leur faiſoit, ils n'avoient pas de beſoin d'être aydez par les contrepoids des adverſitez. Mais quant à nous, non ſeulement nous naiſſons en un terroir qui eſt auſſi fertile en calamitez, que les foreſts en oyſeaux, & les rivieres en poiſſons; mais d'abondant, nous ſommes fort ignorans des graces de Dieu, lors que nous avons de longues proſperitez; ce qui fait que l'adverſité, outre qu'elle eſt neceſſairement attachée à noſtre condition, nous fait ouvrir grandement les yeux pour connoiſtre les felicitez qui la ſuivent, & ſçavoir de quelle ſource elles viennent. Quant à ce qui concerne la Divinité,

elle

elle ne peut à parler proprement endurer aucune chose contraire, à cause de la condition de son Estre, qui est remply pleinement de toute sorte de beatitude. *Dieu*, disoit Philon, *est incommunicable aux souffrances, il est toûjours vigoureux, toûjours sans peine, & sans douleur, toûjours en action sans se lasser, toûjours plongé dans une mer de tres-pures delices, comme estant la cyme, & la fin, & le but de la felicité.*

De là ne pouvant endurer entant que Dieu, & voulant neantmoins prendre une bonne part à ce grand sacrifice de patience qui a esté commancé dés l'origine du monde, il a pris un corps, & dans ce corps il a beu le Calice de la Passion, monstrant à tous les mortels comme les tribulations servent par leurs tenebres aux plus purs rayons de la gloire; ce que S. Augustin a dit en termes fort exprez. *Ce Fils unique né de la substance du Pere, & égal au Pere en l'essence divine; ce Verbe, par lequel toutes choses ont été créees, n'avoit rien à souffrir comme Dieu, & il s'est revestu de nostre chair pour participer à nos fleaux.*

II. La deuxiéme raison qui monstre visiblement le secret de la Providence divine en la tribulation des Justes, est que Dieu étant la souveraine sainteté, la devoit necessairement procurer, & planter en l'ame de ses éleus par toutes les voyes les plus efficaces que sa sagesse avoit ordonnées. Or est-il qu'il n'y a chemin plus court à la vertu qu'une affliction bien menagée, & partant il étoit necessaire de maintenir l'adversité dans le monde, comme la nourrice de grandes & genereuses actions du Christianisme. *Il étoit necessaire*, dit l'Escriture,
Tob. 12. 13. *de t'éprouver par la tribulation, d'autant que tu étois agreable à Dieu.*

C'est

C'est une chose quasi impossible de maintenir une grande vertu dans une grande & perpetuelle prosperité, il faut étre plus qu'homme, & avoir un double esprit: ce qui est excellemment bien remarqué par S. Augustin, sur ces paroles d'Elizée. *Je vous supplie que vôtre esprit soit double en moy.*

Elizée, dit-il, demandoit que l'esprit d'Elie fut double en lui, parce qu'il devoit vivre dans les faveurs de la Cour, & les prosperitez du siecle, où le pas est plus glissant, & les dangers sont plus ordinaires, son Maître Elie avoit passé sa vie dans beaucoup de persecutions, & pour ce un esprit seul étoit suffisant pour sa conduite, l'adversité n'étant pas si mal-aisée à supporter que la prosperité. Mais d'autant que les éminentes fortunes sont sujettes à de profondes yvresses, & oubliances de Dieu, le Prophete dit par un instinct de la Divinité. *Que vôtre esprit soit double en moy.*

S. Aug. l. 1. de mirac. scrip. Obsecro ut fiat in me duplex Spiritus tuus. Reg. 4. 2. 9.

Boës. de consl. l. b. 1. prosâ 8.

La prosperité sous apparence de felicité, nous trompe; la tribulation est toûjours veritable, l'une nous flatte, l'autre nous instruit: l'une lie nos sens & nôtre raison, l'autre les délie: l'une est venteuse, coulante, volante, ignorante; l'autre est sobre, serrée, & prudente: l'une nous retire du vrai bien par les chatoüillemens de la vanité; l'autre nous ramene par un chemin salutaire dans le devoir d'où nous sommes égarez. S. Bernard le dit excellemment. La prosperité est aux ames foibles & inconsiderées, ce que le feu à la cire, & le rayon du Soleil à la neige. David étoit grandement sage, & Salomon encore plus, & toutes fois tous deux charmez par de grands succez d'affaires, ont perdu l'entendement, l'un pour le moins en partie, & l'autre tout à fait. Il faut avoüer qu'il est besoin d'un esprit fort pour se maintenir dans

l'adver

l'adversité sans alterer sa raison, ny sa constance; mais il est encore plus difficile d'experimenter des prosperitez fort riantes sans se laisser decevoir. C'est ce qui fait que cette sage Providence pour tenir toûjours la vertu en haleine ne cesse de l'exercer dans cette honorable lice des ames illustres,& nous voyons que suivant ces procedures il en tire de grands avantages, & de grandes beautez. L'Ecriture remarque cóme Job retourné qu'il fut dans le lustre de son premier état, donna des noms à ces trois filles grandement recherchées, car il appella l'une du nom *du Iour*, l'autre *la Casse*, ou comme disent certains Interpretes *l'Ambre*,& la troisiéme *la Corne d'Almatée*, ainsi que rendent les Septante. Il ne faut pas penser qu'un saint personnage voulût ici faire quelque chose à la legere, & sans dessein; mais si nous en croyons les SS. Peres, il vouloit par ces trois noms signifier les trois états de sa fortune. La premiere, qui fut devant ses grandes adversitez est comparée au jour, qui nous rejoüit des douceurs naturelles de sa clarté. La seconde, qui est celle de sa calamité; à l'ambre, parce que c'est proprement dans la tribulation que la vertu épand ses bonnes odeurs: elle ressemble à ces especes aromatiques, qui montrent davantage leur vertu quand elles sont pilées & pulverisées au mortier: où à l'encens, qui ne fait jamais tãt paroître ce qu'il est que lors qu'on le jette dans les braises: de sorte qu'on lui peut donner cette devise du Sage: *Vn feu luisant, & un encens brûlant dans le feu.* Enfin venant à sortir des longues souffrances, & aprés s'être endurcie & fortifiée sur les orages, elle ouvre son sein, & épand des fruits admirables qui la font appeller justement *la Corne d'Abondance.* Ce qui nous fait dire avec S. Ambroise qu'il y a une

Iob. 42.

Mercerus in Iob.

Quasi ignis refulgens & thus ardens in igne. Eccl. 50. 10.

une certaine beatitude dans les douleurs, que la vertu pleine de douceur & de delices reprime d'où elle emporte des palmes & des richesses inestimables, tant pour la satisfaction de la conscience, que pour l'estat de sa gloire.

III. Car disons pour troisiéme raison que Dieu n'a point de plus glorieux spectacles en terre, qu'un homme juste affligé & patient. N'est-ce pas ce que vouloit signifier Dieu même dans le livre de Job, où le prince des tenebres racontant comme il a fait le tour de la terre, il ne lui dit point: As-tu veu les Monarchies & les Empires qui se courbent sous mon sceptre, & roulent sous mes loix? As-tu veu les Palais des Rois & des Princes, qui vont perdre leur cyme jusques dans les nuës? As-tu veu les armées couvertes de fer, qui font trembler la terre sous la terreur de leurs armes? As-tu contemplé les theatres des beautez, & les triomphes de la grandeur? As-tu consideré toutes les richesses que la nature me garde dans ses magazins? Il ne dit rien de tout cela. Et quoy donc? As tu consideré mon serviteur Iob, qui n'a point son semblable sur la terre? Et qui le rendoit à vostre advis si admirable, sinon la tribulation qui l'avoit deja dépoüillé de toutes choses, & qui le dépoüilla bien-tost de luy-même, sinon ce qu'a dit Cassien? On voyoit un homme abondant en toutes sortes de bien, devenu tres-pauvre, qui n'avoit pas seulement dequoy couvrir sa nudité; d'une parfaite santé il estoit tombé en une prodigieuse maladie, qui defiguroit tout son corps; & apres avoir perdu tant de belles metairies, il estoit reduit à ce point, que d'estre habitant d'un miserable fumier: mais lui blamant ses miseres, & monstrant comme il estoit peu delicat, prenoit un caillou brisé pour essuyer ses playes, & portant la main

Ambros. offic. 1. c. 4. Iob. 2.

Tert. de pac. c. 13.

Clem. Alexand. Paed. 2.

bien autant dans la profondité de ses ulceres, il en tiroit de la pourriture & des vers, qui le rendoient honorable par les lumieres de sa patience. N'avons-nous pas sujet de nous écrier avec Tertullien? *O quel trophée Dieu a erigé en ce saint Personnage? O quel estendart il a planté à la face de tous ses ennemis?* Ie le diray librement, il n'y a rien qui approche plus de Dieu qu'un homme chargé de fleaux, & invincible dans les armes de sa patience. Et je vous demande, qui a fait appeller Tobie le bon Dieu, sinon cette admirable vertu? I'advouë bien que plusieurs ont esté honorez des marques de la Divinité à cause de leurs faveurs, & de leur benignité envers les hommes, n'y ayant rien qui charme tant un peuple que la profusion des biensfaits; mais l'interest faisoit qu'on flattoit facilement les Grands de semblables tiltres par dessus leurs merites: ou tout au contraire la loüange qu'on rend à la patience est beaucoup plus sincere, comme estant exprimée par une certaine veneration qu'on porte à une vertu toute heroïque. C'est ce qui me fait conclurre que les hommes ravis du spectacle de cette grande patience, qui reluisoit en Tobie, lors qu'apres avoir fait du bien, il recevoit du mal, le surnommant le bon Dieu, non pour autre raison que pour son admirable constance, avoient cette maxime bien gravée au cœur, que Dieu n'a point en terre de plus parfaite image de sa Grandeur, qu'un homme patient. Aussi S. Denys appelle clairement la patience, l'imitation de la Divinité, & adjouste que Moyse fut honoré des rayons de la vision Divine, à cause de son excellente mansuetude.

S. Dionys. epist. 8.

IV. Enfin je dis que la tribulation nous confirme en la foy des choses futures, comme estant une manifeste preuve de la beatitude: car en raisonnant

tant

tant soit peu, par la lumiere de nature, nous jugeons que s'il y a quelque peu de justice aux hommes, elle est en Dieu, comme en sa source, avec une eminence incomparable, & partant nous ne pouvons nous imaginer une Divinité, sans les appannages de la bonté & de l'équité qui l'accompagnent perpetuellement. Or quand nous voyons des hommes innocens continuellement affligez, qui sortent même de cette vie par des issuës sanglantes & horribles, opprimez quelquefois par la tyrannie des hommes, sans que personne vange leurs cendres, nous concluons necessairement qu'il y a en l'autre vie une autre Justice, & un autre tribunal, où les causes se doivent decider en dernier ressort. Nous disons avec saint Paul. *L'attente de la creature attend la revelation des enfans de Dieu : car toute creature est sujette au neant, non de son gré, mais par l'ordonnance de celuy qui l'a assujettie avec esperance de resource, car cette même creature sera delivrée de* Rom. 8. *la servitude de toute corruption dans la liberté des enfans de Dieu.* C'est ce qui consoloit tous les Martyrs dans des peines effroyables, lors qu'on leur arrachoit l'ame du corps, avec des violences nompareilles. Car si bien les membres mortels succomboient au fer de la persecution, si est ce qu'ils voyoient, quoy que d'un œil trempé de sang & de larmes, cette belle gloire qui les attendoit, & contemploient comme dans un miroir, les épines de ces prodigieux travaux, qui se formoient toutes en couronnes. Là saint Estienne consideroit ses pierres changées en autant de rubis qui devoient servir de veneration à la pieté & d'exemple au courage de toute la posterité. Là saint Laurens regardoit ses flammes qui se tournoient en roses, & en delices. Là sainte Felicité, la mere des

gloires & des trophées, voyoit sept fils qui là recevoient les Palmes en main dans ces beaux pavillons du Ciel, où tous les tourmens prenoient fin pour donner commencement à des joyes infinies. C'est ce qui animoit tous les Justes dans un si grand amas de tribulations, & qui leur faisoit dire ces paroles de Tertullien, *Dieu est assez solvable pour être l'arbitre & le depositaire de vôtre patience; si vous lui commettez une injure, il en est le vengeur; si une perte de biens, il en est le reparateur; si une douleur & une maladie, il en est le Medecin; si une mort, c'est lui qui ressuscite les morts. O quel credit a gagné la patience, puis qu'elle fait Dieu même son debiteur qui par la condition de sa nature independante, n'étant redevable à personne, s'oblige neanmoins particulierement à la patience!*

Tertull. de patientia.

Concluons par quatre belles instructions qu'il faut garder dans l'adversité, lesquelles sont couchées dans le livre de Job: car il est dit, *Qu'il dechira ses habits, & aprés avoir tondu ses cheveux; & s'être prosterné en terre, qu'il adora, & dit: Je suis sorty tout nud du ventre de ma mere, & nud je retourneray en terre.*

Job. 1.

Notez que se levant il déchire ses habillemens, pour montrer qu'il se detachoit courageusement de tous les biens exterieurs, qui sont les richesses, & les possessions, signifiées par les habits: il tond ses cheveux, qui étoient un signe qu'il mettoit entre les mains de Dieu tout le corps, pour en disposer à sa volonté. Car comme ces anciens en immolant une victime, lui tiroient premierement du poil qu'ils jettoient dans les flammes, pour témoigner que tout le corps étoit déja destiné au sacrifice: Aussi ceux qui par ceremonie donnoient aux Temples leurs cheveux, protestoient qu'ils étoient dediez

diez au service de la Divinité à qui ils faisoient ce vœu. En troisiéme instance il se prosterne en terre reconnoissant son origine par une tres profonde humilité : pour conclusion il prie & adore avec un grand respect. Voilà tout ce que vous devez pratiquer dans la tribulation, bien exprimée en la personne de ce miroir de patience. Premierement, étes-vous affligé en la perte des biés, soit par quelque evenement inopiné, soit par quelque tyrannie & quelque injustice? N'abbattez point vôtre courage? mais considerant la nulli é de tous les biens de la terre, & la grandeur des richesses éternelles, dites : Mon Dieu, quoi que j'aye tâché à conserver jusques ici le bien que vous m'avez donné, ainsi qu'un instrument de plusieurs bonnes actiõs; neanmoins si vous avez ordonné dans le sacré conseil de vôtre Providence que j'en dois étre privé pour mes plus grands avantages spirituels, j'y renonce dés à present de bon cœur, & je suis prest d'étre dépoüillé jusques à la premiere nudité pour entrer plus parfaitement dans l'imitation de vôtre pauvreté. Dites ce que dit S. Loüis Archevêque de Tholose, Jesus *est toute ma richesse, & avec lui je suis content dans le manquement de tous autres biens. Toute abondance qui n'est pas Dieu, est une pure disette pour moy.*

Divitiæ meæ Christus; esine cætera: Omnis copia quæ Deus non est, mihi in[op]ia est.

Si vous étes tourmenté par la douleur du corps, par les maladies, par la mort des proches, dités ; Mon Dieu, à qui est ce corps affligé ? n'est-il pas à vous ! n'est-ce pas un de vos membres ? il endure maintenant quelque douleur, puisque vous l'avez ainsi ordonné, & il se plaint, & il gemit sous les fleaux. Où sont tant de preceptes de patience ; où est l'amour de vos souffrances ? où est la conformité de vôtre Croix? Sainte Eulalie, une vierge âgée

de treize, à quatorze ans, comme on la martyrisoit, & qu'on luy deschiroit le corps avec les griffes de fer, regardoit ses membres tous sanglans & disoit: O mon Dieu, il fait beau lire ces charactères où je vois vos trophées, & vos monumens imprimez avec le fer sur mon corps, & escrits de mon propre sang! Une creature si tendre & si delicate aura monstré ce courage là au milieu des supplices; parmy des douleurs si perçantes, & je ne me pourray resoudre à souffrir un peu de mal que j'endure avec quelque sorte de patience? Si c'est la mort d'un proche, regardez ce corps, non en l'estre qu'il paroist maintenant; mais dans ce beau lustre de la gloire auquel vous le contemplerez au jour de la Resurrection, & essuyant vos larmes, dites ce que disoit Ruricius. *Que ceux là pleurent leurs morts, qui ne peuvent avoir aucune esperance de la Resurrection. Que les morts pleurent leurs morts, qu'ils s'estiment morts pour jamais.*

Fleant mortuos qui spem resurrectionis habere non possunt. Fleant mortui mortuos suos quos in perpetuum existiment interiisse

En troisiéme lieu, armez-vous d'une profonde humilité, & regardant la terre d'où vostre corps a esté tiré, dites: Mon Dieu, c'est contre mon orgueil que vostre verge est levée dans cette tribulation. Falloit-il qu'une creature comme moy tirée de la poussiere s'orgueillist contre vos commandemens, & secoüast tant de fois ce joug de vostre loy? Je reconnois maintenant au fond de mes pensées la bassesse de mon neant, & j'avouë de tous les ressentimens de mon cœur la dependance que j'ai de vous. Cette petite herbe qu'on appelle le treflle, replie trois feuilles qu'elle porte lors qu'il tonne comme voulant dire que ce n'est pas elle qui se creste & qui se herisse contre le Ciel. Aussi la foudre, qui met en pieces les gros arbres, ne tombe jamais sur elle. Mon Dieu, j'entens vostre main qui gronde sur ma

este dans cette affection, & je me replie dans moy-mesme, & je regarde l'element auquel je dois estre reduit, pour vous rendre l'hommage que vous doit ma mortalité. N'exercez point la rigueur de vos foudres contre un ver de terre, contre un festu qui sert de joüet aux vents. Enfin tant que faire se pourra reprenez haleine dans les accidens qui vous arrivent, & à l'imitation de nostre Seigneur, retirez-vous dans le sein de l'oraison; qui est un souverain moyen pour pacifier tous les orages. Iesus prioit dans son agonie, & tant plus sa tristesse s'augmentoit, d'autant plus il multiplioit ses prieres, dites à son imitation: *Mon Dieu, pourquoy mes persecuteurs sont-ils fort multipliez: plusieurs s'eslevent contre moy, plusieurs disent à mon ame qu'il n'y a point de salut pour elle en son Dieu; mais mon Seigneur vous estes mon protecteur, & ma gloire, vous estes celuy qui me ferez lever la teste par dessus tous mes ennemis.*

EXEMPLE XIV.

Sur la quatorziéme Maxime.

De la constance dans la tribulation.

ELEONORE.

Nous sommes capables d'endurer quasi plus que nous ne sçaurions penser. Il n'y a que des petits maux qui se font volontiers pleurer, & qui excitent un grand bruit, comme ces ruisseaux qui coulent à travers les cailloux; mais des grands passent par une ame genereuse, ainsi que les grosses rivieres, qui roulent leurs eaux avec une majesté toute pacifique.

Maffeus hist. Indic. lib. 16.

Cecy se voit clairement en la mort de Sosa, & d'Eleonore, rapportée par Maffée au seizieme livre de son histoire des Indes. Ce Sosa estoit Portugais de nation, homme de qualité, pieux, riche, liberal, & courageux, marié à une des honnestes Dames qui fust dans tout le Royaume. Comme ils avoient esté déja assez long-temps dans l'Inde, & qu'ils brûloient du desir de revoir leur chere patrie, ils s'embarquent à Cocin, avec leurs enfans qui estoient fort petits, quelques Gentils hommes, & officiers, & environ six cens hommes. Le commencement de leur navigation fut assez heureux; mais comme ils furent arrivez au Cap de bonne esperance, ils y trouverent le desespoir de leur retour: un vent d'Occident les repousse à toute violence, les nuées s'amassent, les tonnerres grondent, le Ciel semble vouloir crever tout en feu sur leur teste: & sous leurs pieds, ils ne voyent rien que des abysmes & des images de mort. S'ils veulent arreter, l'Ocean les chasse, s'ils veulent retourner du costé de l'Inde, les vents contraires s'élevent pour leur en fermer l'entrée; Leurs voiles sont dechirez, le mast brisé, le gouvernail rompu, le Navire battu des flots commence à faire eau, l'industrie des hommes s'y perd, & tout se laisse aller au regne de la tempeste.

Pour achever leur malheur un autre vent du Midy les pousse violemment dans le port où ils trouverent le naufrage: il falloit éviter cét heurt s'ils ne vouloient estre ensevelis dans les eaux, ils jettent l'ancre pour arrester le vaisseau, & sautent dans de petites barques pour gagner terre avec plus de seureté. Sosa se sauva tout le premier avec sa femme, & ses enfans, emportant son or & son argent, & ses pierreries, d'autant qu'un danger si prochain le permettoit

mettoit. Les barques apres un ou deux voyages se dissipent, le cable, auquel l'ancre de leur navire estoit attaché, se rompt, les flancs se lâchent, le fond s'ouvre; se sauve qui peut, plusieurs demeurent submergez, d'autres luittent avec l'Ocean, les coffres dorez, les cabinets peinturez, & les belles richesses de l'Inde, nageans avec des hommes demy-morts, qui sont balottez des vagues parmi leurs hardes, & leurs pacquets, & perdans la vie ils ne peuvent encore perdre de veuë ce qui les faisoit vivre. Les uns sont tous noirs de coups qu'ils ont reçeu, les autres arrosent la mer de leur sang, & tous neanmoins desirent gagner le port, tant l'amour de la vie nous possede. A peine y sont-ils rendus, qu'ils voyent leurs vaisseaux couler à fonds, sans laisser aucune esperance de leur retour. Les corps morts de leurs compagnons, avec un triste bagage tout gasté des eaux de la mer, se viennent rendre à leurs pieds. De quel costé qu'ils regardent ce n'est que calamité: d'une part des morts qui demandent sepulture, de l'autre des vivants tous couverts d'eau, chargez des playes, accablez de travail, consommez de faim, qui abordent en une region des Sauvages, où n'ayans quasi rien à esperer, ils ont tout à craindre.

Tout ce que peut faire le pauvre Sosa, est d'allumer du feu, & d'aprester quelques vivres pourris pour prendre leur refection: il a le cœur saisi du sentiment de ce desastre, dans lequel il voyoit envelopé tout ce qu'il avoit de plus cher; neantmoins rassurant son visage, il consola cette troupe affligée, leur disant:

Qu'il n'estoit pas temps de penser à leur perte; mais de remercier Dieu de ce qu'il les avoit sauvez. Qu'ils n'estoient pas si ignorans de la marine, qu'ils ne sçeus-

sent bien, que quand on fait estat de s'embarquer sur mer il faut attendre la faim, la soif, les pertes, les naufrages, & toutes les incommoditez du genre humain: & partant quand on les voit arriver, qu'il les faut regarder comme choses déja preveuës, & faire profit de ses maux, pour l'expiation de ses pechez. Au reste qu'estans si destituez de toutes choses parmy une nation estrangere, ils n'avoient plus de meilleure richesse que la bonne intelligence parmy eux, qui sauveroit ceux qui s'attacheroient au corps, comme la discorde ruineroit infailliblement les membres dissipez. Il adjousta tirant un souspir, qu'ils voyoient leur pauvre maistresse avec ses tendres enfans, dans le plus fort du peril, & que quoy que le sexe, & l'âge demandassent qu'ils fussent un peu soulagez, il n'espargneroit ny luy, ny les siens pour le salut du commun.

Tous répondirent la larme à l'œil, qu'il les menast hardiment où lui plairoit, & qu'ils n'avoient plus d'autres esperances de leur vie, que dans l'obeyssance qu'ils rendroient à ses commandemens. Apres avoir demeuré treize jours dans ce miserable port baricadez avec de grosses pierres, & des coffres qui estoient demeurez du reste de leur naufrage, pour se guarantir la nuit des voleurs, & des bestes, ils se mettent en chemin à dessein de tirer vers l'Orient, droit à un grand fleuve à qui les Portugais avoient déja donné le nom de Saint Esprit. Sosa marchoit tout le premier avec sa femme, qui monstroit un courage viril dans une chair delicate, elle avoit ses petits enfans à ses costez, que chacun portoit à son tour. André de Vase le Pilote estoit en ce même rang, tenant l'estendart de la Croix, qui estoit suivy encore d'environ quatre ving Portugais, & cent serviteurs portans armes. De là suivoient les matelots, les servantes

vantes & d'autres menus gens, qui n'estoient pas aguerris.

Ces bons serviteurs touchez de la compassion d'Eleonore qu'ils voyoient marcher à pied, luy avoient basty quelque forme de litiere, & s'efforçoient à qui mieux mieux de la soulager; mais cela ne dura pas long-temps. Il fallut enfin que la pauvre Dame cheminast parmy des lieux où l'on ne voyoit que des bestes sauvages, & des Cafres plus inhumains que les bestes, des rochers inaccessibles, des montages qui levoient la teste par dessus les nuës, des vallées qu'on ne pouvoit regarder d'en haut sans horreur, des torrens enflez par les pluyes, des marais pleins de bourbes: & ce qui estoit le plus facheux, c'est qu'il falloit aller à l'aveugle par un chemin que chacun ignoroit, & que personne n'enseignoit, de sorte qu'ils faisoient cent lieuës où il n'en falloit que trente. Ce peu de vivre qu'ils avoient venant à manquer, ils mangerent premierement des pieces de Baleine pourrie, & d'autres ordures de la mer, en suitte des fruits sauvages, des fueilles, & n'épargnerent pas enfin les carcasses des bestes qu'ils trouvoient dans ce desert. De là ils tomberent en une si grande disette d'eau, que si on en vouloit avoir quelque peu de passable, il falloit l'aller chercher parmy les Mores, & les Tygres, pour l'achepter huit écus la pinte: Il y en avoit plusieurs qui accablez de si horribles maux, laissoient la dépoüille de leurs corps aux cruels Æthiopiens, aux oyseaux & aux bestes, disant un triste adieu à leurs compagnons, avec les dernieres paroles qu'ils desiroient estre portées à leurs parens & amis: mais les frayeurs, & les calamitez presentes d'un chacun faisoient oublier les morts avec leurs requestes.

L'Infor

L'infortuné Sosa étoit accablée de tristesse, voyant tant de malheurs redoublez les uns sur les autres : & quand il consideroit sa femme qui pour le consoler, se montroit infatigable d'esprit, & de corps, portant elle-même ses enfans à son tour & donnant courage à tout le monde, cela lui navroit le cœur bien sensiblement, de voir une Dame si delicatement nourrie, endurer avec tant de constance l'extremité des maux du monde. Enfin aprés quatre mois de chemin ils arriverent au fleuve du S. Esprit quasi sans y penser, où commandoit un petit Roy qui les reçût assez humainement, en partie émû du spectacle d'une si grande calamité, en partie aussi desirant ménager dans cette occasion la faveur des Portugais, dont il avoit besoin dans ses affaires. Il se fit entendre comme il pût, pour les supplier de demeurer avec lui attendant la commodité de s'embarquer. Autrement que s'ils se hazardoient d'avancer leur chemin dans ce miserable équipage, il se mettoient en danger d'être volez par un Prince de ses voisins, qui étoit l'un des grands voleurs du pais.

Tant plus ce Roy barbare se montroit humain, d'autant plus Sosa prenoit d'ombrages de sa procedure, & jugeoit sinistrement que tant de douceur en un homme inconnu n'étoit qu'une couverture d'un mauvais dessein. Il le remercia de sa courtoisie, & le supplie avec toute instance de leur faire accommoder des bateaux pour passer la riviere : ce que l'autre fit à regret, voyant le peril dans lequel ils s'alloient precipiter. Ils passent, ne restant plus que six vinges hommes de cinq ou six cens, & ayant été cinq jours sur cette riviere, ils prennent terre où ils peuvent, plus forcez par la nuit, que non pas invités par la commodité.

Le

Le lendemain ils virent un escadron d'environ deux cens Ethiopiens,qui venoient à eux,ce qui les fit preparer à se defendre:mais comme ceux-ci intimidez de leurs armes se montrerent en apparence assez pacifiques, ils leur exposerent de gestes & de signes leurs miseres extrêmes. Ces gens qui étoient faits au badinage, & qui vouloient profiter dans cette occasion, leur font entendre avec peine, qu'ils se devoient transporter en la maison de leur Roy,où ils seroient tres-bien reçûs : ce qu'ils essayerent de faire , & comme ils approchoient de la ville en armes,le Roy de ces barbares timide & malin,leur fait défendre l'entrée,& les relegue en un petit bois,où ils furent quelques jours , s'entretenant d'un petit trafic de coûteaux, & d'autres bagatelles,qu'ils dõnoient en échange pour du pain.

Mais ce Prince infidelle,qui les vouloit attraper dans le piege, voyant qu'ils avoient quelques cõmoditez , fait dire à Sosa qu'il l'excusât s'il lui avoit refusé l'entrée de la ville,& que deux causes l'en avoient empêché , dont la premiere étoit la cherté des vivres qui étoit parmy son peuple , & l'autre la frayeur que les siens avoient des armes des Portugais , n'y étant pas encore accoûtumez : Que s'ils vouloient livrer leurs armes , il le recevroit en sa ville,& assigneroit à ses gens des villages voisins où ils seroient bien traitez. Cette condition sembloit un peu rude;mais la necessité faisoit tout digerer ; ils s'accordent tout d'un consentement à faire ce que le Roy voudroit,hormis Eleonore qui ne fut jamais d'avis qu'on trahit ses defences dans un lieu où l'on avoit tant de besoin. Les voilà desarmez & separez;les uns sont dispersez en diverses bourgades,qui deçà qui delà : Sosa avec sa femme,ses enfans,& environ vingt autres, est mené à la ville Royale.

A peine eſt-il arrivé que tous ſes compagnons ſont volez,chargez de coups de baſton, & traitez cette nuit-là comme des chiens ; luy n'en a gueres meilleur marché ; car ce Prince des ſauvages luy oſte tout ſon or & ſes pierreries, & le chaſſe ainſi qu'un Corſaire, luy laiſſant ſeulement la vie,& ſes pauvres habits. Comme ils ſortirent de ce coupe-gorge,deplorant leur miſere, voicy une autre troupe de Cafres armez de javelots qui les inveſtit, & leur fait entendre qu'il falloit quitter leurs habits, s'ils ne vouloient quitter la peau. Ils eſtoient ſi abbatus qu'ils n'avoient ny force,ny courage de ſe defendre, voilà pourquoy ils donnerent ce qu'on leur demandoit,comme les brebis font la toiſon. Il n'y eut qu'Eleonore qui preferant la mort à la nudité fut long-temps à diſputer une pauvre chemiſe avec ces inhumains ; mais enfin la force luy enleva ce que la honte avoit eſſayé par tous moyens de retenir.

La chaſte & honnorable Dame ſe voyant nuë à la veuë de ſes domeſtiques, qui baiſſoient les yeux à l'indignité d'un tel ſpectacle, s'enterra promptement dans le ſable juſques à la ceinture, couvrant le reſte de ſon corps de ſes cheveux épars,& ayant à tous momens cette parole en bouche,*Où eſt mon mary ?* Puis ſe tournant vers le Pilote,& quelques-uns de ſes officiers qui eſtoient là preſens,elle leur dit d'un viſage conſtant,Mes bons amis,vous avez juſques icy rendu à mon mary voſtre Capitaine,& à moy voſtre maîtreſſe, tous les devoirs qu'on pouvoit attendre de voſtre fidelité : Il eſt temps que vous laiſſiez ce corps qui a déja payé à la terre la moitié de ſon tribut.Allez,penſez à ſauver vos vies & priez Dieu pour ma pauvre ame. Que ſi quelqu'un de vous retourne au pays, il pourra ra-

conter

conter à ceux qui daigneront se souvenir de l'infortunée Eleonore, où mes pechez m'on reduite. Apres avoir dit ces paroles, elle demeura immobile dans un profond silence l'espace de quelque temps, puis levant les yeux au Ciel elle adjousta :

Mon Dieu, voilà l'estat auquel je suis sortie du ventre de ma mere, & l'estat auquel je dois bien-tost retourner en terre, une partie de moy estant dé a comme entre les morts. Mon Dieu je baise & j'adore les verges de vostre justice, qui m'ont si rudement, quoy que justement traitée. Prenez entre vos bras l'ame de mon tres honoré moy, si elle est deja passée : prenez celle de mes pauvres enfans, qui sont à mes costez, prenez la mienne que j'ay sur les levres, & qui je vous rend comme à mon Pere, & mon Seigneur; il n'y a point de lieu qui éloigné de vous, & point de secours impossible à vostre bras.

Comme elle disoit cecy, Sosa son mary échapé de la main de ces voleurs, qui le foüilloient arriva, & trouvant sa femme en cét estat, il se tint à ses costez comme une statuë, sans lui pouvoir dire un seul mot. La Dame aussi ne parloit que des yeux, qu'elle arresta sur lui doucement pour le consoler dans l'ardeur de ses grandes afflictions. Mais luy sentant son cœur tout noyé d'amertumes, se jette dans le bois à dessein de rencontrer quelque proye pour nourrir au moins ces petits fils qui estoient encore aux costez de la mere. De là il retourne dans quelque temps, & trouve l'un des deux qui estoit déja mort, auquel il donna sepulture de sa propre main, & puis il rentra dans la forest pour chasser à l'ordinaire, sans trouver autre soulagement.

Son cœur estoit toujours au cœur d'Eleonore où il vivoit plus qu'en son corps, & l'estant venu revoir

revoir pour la derniere fois, il apperceut qu'elle estoit deja passée avec son autre fils, qui estoit mort auprés d'elle, n'y ayant plus que deux pauvres Damoiselles qui pleuroient leur maitresse, & faisoiét retentir cette solitude de leurs tristes regrets. Il leur commanda de se retirer un peu à l'escart, puis prenant la main d'Eleonore, il la baisa, demeurant assez long-temps les lévres collées là-dessus, sans qu'on entendist rien que quelques soûpirs étouffez. Cela fait, avec l'ayde des filles il l'enterra auprés de ses deux enfans sans se plaindre, ni dire une seule parole. Dans quelque temps il retourne au fond de la forest, où l'on tient qu'il fut devoré, joignant pour le moins son ame à celle qui lui avoit joint son cœur à la mort, avec exemple de sa constance.





LE DESSEIN
DE LA
TROISIE'ME PARTIE.

APRES avoir deduit en la seconde Partie, les Maximes principales sur la conduite de la vie presente, nous entrons dans l'état de l'autre vie, pour y voir l'Empire de la Mort sur les choses mortelles, & dans cette destruction generale des corps, l'immortalité de nos ames. Nous les considerons separées dans les divers chemins qu'elles prennent à leur sortie, & puis nous les contemplons reünies à leurs corps dans la resurrection. C'est sous vos yeux, eternelle Sagesse, & avec vôtre faveur que nous entrons dans ces grands labyrinthes de vos éternitez, y esperans vostre direction, comme nous y pretendons vostre gloire.



LA TROISIE'ME PARTIE DES MAXIMES de la Cour Sainte.

MAXIME XV.

De la Mort.

LA COUR Profane.

Qu'il ne sert de rien de penser à la mort de si loin, & qu'elle vient toûjours assez tost sans qu'on y pense.

LA COUR *Sainte.*

Que le meilleur employ de la vie est de se bien preparer à mourir, & que les bonnes pensées de la mort sont les semences de l'immortalité.

C'Est chose étrange que les hommes étãs tous tirés d'une même masse, sõt si differens en creances, en raisons, en coûtumes, & en actiõs, que le Prothée des Poëtes, n'étãt qu'une fable: nos mœurs nous apprennẽt, tous les jours une verité qui dit, qu'il n'y a rien de si variable sur la terre que le cœur humain.

Nous

Nous voyons encore dans ce siecle quantité d'hommes d'honneur, & de gens de bien qui cheminent à grands pas à cette triomphante Cité de Dieu, cette Ierusalem la celeste, qui regardent les biens de l'autre vie avec un œil épuré par les rayons de la Foy, & les attendent avec une esperance pour qui tout le Ciel est en fleur. Mais il y a une infinité d'ames noires, marquées à la marque de Caïn, qui considerent tout ce qui se dit de l'estat de l'autre monde comme si c'estoit quelque Isle imaginaire, qu'on eust feint dans l'Ocean pour amuser les esprits credules, & les remplir, partie de songes delicieux, partie de fascheuses visions.

Opinion sur l'autre vie.

Si ces gens-là pouvoient trouver quelques preuves apparentes, ils se persuaderoient volontiers qu'il n'y auroit point de mort: mais leurs sens estans convaincus du contraire par l'experience de tous les siecles, ils croyent ce qu'ils n'osent penser, & meurent ordinairement d'une façon si brutale, qu'on diroit qu'ils auroient converty tout en chair les lumieres d'un esprit immortel.

Mais vous ames genereuses, que je pretens conduire maintenant par l'esperance & les terreurs de l'autre vie, regardez-moy ce premier pas qu'il faut imprimer pour entrer dans un nouveau monde, avec une constance digne d'une ame qui ressent son immortalité.

II. La vie, & la mort sont les deux poles, sur lesquels roulent toutes les creatures. La vie est l'acte premier, mobile, & continuel de la chose vivante: la mort est la cessation du même acte. Et comme il y a trois actions notables aux choses animées, dont l'une va à la nourriture, & l'accroissement, l'autre au sentiment, la troisiéme à l'intelligence. Aussi y a-t-il trois sortes de vies, la vegetative,

Vie, & mort, les deux poles du siecle.

Diverses sortes de vies.

la sensitive,& intellectuelle. La vegetative qui est dans les plantes la sensitive, qui se trouve aux animaux, l'intellectuelle, qui n'appartient qu'à Dieu, aux Anges,& aux hommes. Cette vie intellectuelle se divise en deux autres vies, qui sont la vie de grace,& la gloire. Au Ciel qui est la demeure des choses eternelles, regnent ces grandes & divines vies, qui ne meurent jamais, & qui sont dans une vigueur continuelle, étant appliquées à la premiere source des vies qui est Dieu. Mais dans le plus bas ordre du monde, sont des vies mourantes, dont nous voyons tous les jours le commencement, le progrez,& la fin. C'est icy proprement le domaine de la mort, & nostre unique mestier est d'apprendre à bien mourir. Les uns le font par necessité: les autres l'anticipent tous les jours par vertu. Or je desire vous montrer icy que la mort en l'état où le monde est maintenant, est une singuliere invention de la Providence divine, soit que nous considerions le general des hommes, soit que nous regardions les vicieux, soit que nous arrestions nostre pensée sur les justes.

Providence de Dieu sur l'Arrest de la mort dans la generalité des hommes.

Plato in Timæo. Pater misericors illis mortalia vincula faciebat.

III. On se plaint de la mort; mais vous verriez bien d'autres plaintes, si en cette vie que nous vivons, il n'y avoit point de mort: vous verriez des hommes consõmez d'années,& d'ennuis, qui chargeroient tous les jours les Autels de vœux & de prieres, des hommes insupportables à tout le monde, fascheux à la vie, imprenables à la mort, des hommes vieux comme terre, qui crieroient incessamment apres l'heure du trespas, & se mangeroient quasi l'un l'autre de desespoir. Dieu y a bien pourveu, dit Platon; car voyant que l'ame devoit étre enfermée dans le corps comme dans une prison, pour le moins il fait ses chaînes corruptibles.

Qui

Qui vous fait desirer tant la vie ? *Je trouve* (dit ce mondain) *que c'est un plaisir de voir la lumiere, & les astres, & les elemens, & les saisons.* Il y aura bien plus de plaisir de les voir un jour sous ses pieds, qu'il n'y en a maintenant à les voir sur sa teste. Il y a tant d'années que vous étes sur la terre, n'avez-vous pas encore assez veu les elemens; Certains peuples se sont trouvez parmi les Payens qui defendoient par les loix à un homme de cinquante ans, de servir de Medecin, disant que c'étoit monstrer trop d'affection à la vie. Et parmy les Chrestiens, vous en trouvez à l'âge de quatre-vingt ans qui ne veulent point ouyr parler de l'autre monde, comme s'ils n'avoient pas encore eu un jour de loisir pour voir celui-ci. *Mais encore faut-il bien faire les actions de la vie.* Ne les avez vous pas assez faites? Ne voyez vous pas que vivre long-tems, c'est étre long-temps dans la necessité du travail, & de la misere, qui étendent leur empire sur nos restes à mesure que croît la fusée de nostre vie ? Ne considerez vous pas que nous sommes en cette vie comme le poisson dans les flots, toûjours en crainte des filets, ou de l'hameçon? Ne m'avoüerez vous pas que nous vivons icy entre la misere & l'envie comme entre Scylle & Charybde, & que pour ne perir une seule fois, nous faisons tous les jours des naufrages? Neantmoins nous nous plaisons à la vie, comme si l'homme n'étoit pas tant un animal immortel qu'une misere immortelle.

Ambr. l. 1. de Abel, & Caïn. Non advertitis senectutem hanc ærumnarum esse veteranam; processionibusque ætatis miseriarum crescere stipendia; Scilicet quodam usu circumsonari nos quotidianis naufragiis.

Cupidum mortis ut lueret delictum mori voluit. Tertull. contra Mar. l. 2. c. 29.

Ignorez-vous que la vie a été donnée de Dieu à Caïn le plus méchant homme de la terre, pour punition de son crime, & vous voulés qu'elle tienne chez vous un tiltre de recompense ? il y a bien dequoy desirer tant la vie. Quand bien il n'y auroit point d'autres miseres, qui ne sont que trop ordinai-

res, neantmoins cét ennuy & ce tracas d'actions recidives nous devroit lasser. Qu'est-ce que vivre, si non s'habiller & deshabiller, se lever, coucher, boire, manger & dormir, joüer, gaüsser, negotier, vendre, achepter, maçonner, charpenter, quereler chicaner, rouler dans un labyrinthe d'actions qui retournent perpetuellement sur leurs pas : remplir & vuider ce tonneau des Danaides, & estre toûjours attaché à un corps, comme qui garderoit un enfant, un fol, ou un malade ; *Ce n'est pas ce qui nous mene*, dites-vous, *mais il faut voir le monde, & vivre avec les vivans:* Quand vous auriez esté toute vostre vie enfermé dans une prison, & que vous n'auriez veu le monde que par une petite grille, vous en auriez assez veu? Que voit on par les ruës, sinon des hommes, des maisons, des chevaux, des mulets, des carosses & des gens qui roulent comme poissons dans la mer, qui n'ont souvent autre mestier que de se manger l'un l'autre, & de plus, quelques bagatelles penduës aux boutiques; quand j'ay veu tout cela une demie heure, je dis, ô Dieu, que le monde est petit ! Est-ce bien cela pourquoy on trompe, & pourquoy on jure, & pourquoy on fait divorce avec Dieu ?

revolution facheuse.

Bassesse du monde.

Mais quand bien il n'y auroit point de nostre interest en cette action, ne faut il pas acquiescer à la loy de Dieu qui fait la vie, & ordonne la mort par les ressorts de la sagesse, toûjours adorable à nos volontés, quoy que moins penetrable à nos entendemens ? Voulez-vous que je vous die une belle pensée de Tertullien. Le monde est le ventre de la nature, & les hommes sont dedans, comme les enfans dans les entrailles de la mere; les naissances des hommes sont les grossesses du monde, les morts sont ses couches & ses décharges. Voudriez-vous ne

Vterus naturæ. Belle pensée tirée des paroles de Tertull.

ne point mourir pour empescher le monde d'enfanter, & se decharger par la voye que le souverain Maistre luy a ordonnée? On a veu des Tyrans de toutes façons, les uns ont inventé des supplices exquis, & recherchez; les autres ont defendu de boire & de manger; les uns de pleurer, & les autres ont fait prendre les enfans à la mammelle pour les estouffer, les égorger, comme Pharaon & Herodes: mais jamais personne d'entr'eux ne s'est trouvé qui ait défendu aux femmes grosses d'enfanter. Le monde est gros de vous, il y a tant d'années, vous ne voulez pas qu'il enfante au terme que les conseils de Dieu ont ordonné? Seroit-ce chose biensceante de voir un enfant qui auroit déja des dents, & la parole formée, & neantmoins voudroit, si cela se pouvoit faire, demeurer au ventre de sa mere, apportant pour toute raison qu'il y seroit chaudement?

Iugez maintenant & prenez la juste balance, si ce monde est le ventre de la nature, si cette bonne mere nous a porté le temps que la Providence de Dieu luy avoit imposé, si elle procure maintenant sa décharge pour nous faire naistre en la terre des vivans, à un tout autre Ciel, une toute autre vie, une toute autre lumiere, ne sommes nous pas bien simples de nous y opposer, comme les petits enfans qui crient quand ils sortent du sang & de l'ordure pour voir le jour, & neantmoins ne veulent jamais r'entrer d'où ils sont sortis.

Providence en la mort des vicieux. *Boët. lib. 4. de consol. Cũ supplicio carent inest illis aliquid alterius mali, ipsa impunitas.*

IV. Voilà la providence de Dieu en ce qui touche la mort, dans la generalité de tous les hommes. Voyons en ce second point la même Providence envers les méchants, & les riches vicieux, & les Grands superbes, qui crachent contre le Ciel. Il faut premierement establir une maxime tres-veritable,

qu'il n'y a rien de si malheureux que l'impunité des hommes abandonnez aux vices, ce qui fait que la Providence paternelle de Dieu les arreste par le moyen de la mort, qui leur dicte une belle leçon de l'égalité qu'ils ont avec les autres hommes.

S. Eucher. in Paraneſi. Les mortels roulent sur la vie & la mort comme le Ciel fait sur le pole Arctique, & Antarctique d'Orient en Occident; le jour même qui allonge nostre vie au matin, l'accourcit au soir, & tous les siecles vont ce train-là, sans qu'il soit permis à personne de rebrousser chemin. Nos peres ont passé, nous passons, & nôtre posterité nous suit d'un même fil: vous diriez que ce sont des ondes de la mer, où un flot pousse l'autre, & tous s'en vont enfin crever contre un rocher. Quel rocher que la mort: il y a plus de cinq mille ans qu'elle ne cesse d'écraser les testes de tant de mortels, encore ne la connoissons nous pas.

Masius in Josué. Action notable de Noë. Il me souvient à ce propos d'une belle tradition des Hebreux, rapportée par Masius sur Josué. C'est à sçavoir, que Noé en ce deluge universel, qui ouvrit les écluses du Ciel, pour ébranler les colomnes du monde, & ensevelir la terre dans les eaux, pour or, & pour argent, & pour toutes richesses, porta dās l'Arche les ossemens d'Adam, & que les distribuant à ses fils, il leur dit: Tenez, enfans, voilà le plus cher heritage que vostre pere vous sçauroit laisser, vous partagerez les terres & les mers selon que Dieu en ordonnera; mais ne vous laissez pas engluer dans ces vanitez qui sont plus fresles que le verre, plus legeres que la fumée, plus inconstantes que les vents. Mes enfans, tout coule icy-bas, il n'y a rien qui subsiste eternellement, le tems même qui nous a fait, nous mange, & nous consomme: Apprenez cette leçō d'un Docteur muet, des reliques de vôtre grand

grand Pere, qui vous serviront de refuge en vos adversitez, de frein en vos prosperités, & de miroir en tout temps.

De plus, je dis que la mort fait une parfaite leçon de Justice aux impies, qu'ils n'ont jamais voulu bien apprendre, car elle remet dans l'égalité tout ce que le hazard, la passion, & l'iniquité avoient si mal partagé en tant d'objets.

La naissance égale les hommes, puis qu'ils n'apportent tout autre chose du ventre de leur mere, que l'ignorance, le peché, la foiblesse, & la nudité; mais depuis qu'ils sont partis des mains de la Sage-femme, les uns sont mis dans la pourpre, & dans l'or, les autres dans la bure, & dans les haillons, les uns entrent dans de gros patrimoines, où ils sont dans l'argent jusques par dessus la teste, & ne font quasi autre mestier toute leur vie, que de ravir d'une main, & de prodiguer de l'autre; les autres vivent dans des bassesses & des necessitez extrémes. Un bon esprit, qui seroit capable de gouverner une grande Republique est mis à la charruë par la condition de la pauvreté : un autre est donné pour valet à un maistre brutal, qui n'a pas la centiéme partie de sa capacité. C'est la grande comedie du monde qui se joüe en cette façon, pour des raisons tres-secrettes que la Providence divine sçait. Voudriez-vous qu'elle durast une eternité? Ne voyez-vous pas que les Comediens apres avoir fait les Roys & les coquins deux ou trois heures sur un theatre retournent à leur habit, sans qu'ils veuillent s'entretenir jour & nuit dans ce même passe temps? Et qu'y a-t'il de messeant, si apres que chacun a joüé son jeu dans le monde, selon la mesure du temps que la Providence luy avoit prescripte, il reprend son visage.

J'adjoû

I'adjoûte encore que c'est une sorte de bon-heur aux méchans de mourir bien tost, parcequ'il n'est pas expedient de faire long-temps ce qu'on fait tres mal, & comme ils usent si desesperément de la vie, il est à propos, que n'estant pas bonne, elle soit courte, afin que la briéveté du temps en rende la malice moins nuisible.

Si les exemples de leurs semblables, qui meurent soudainement, leur font apprehender le mesme pas, & se preparer de bonne heure à la mort, c'est un bien singulier pour eux. Que si demeurant dans le mépris ils son punis, c'est le bien de Dieu que sa justice soit reconnuë, & qu'elle regne jusques dans les enfers.

Les douceurs de la mort des Iustes.

Qui expectans mortē quasi effundentes thesaurum. Tertul. de pallio. homo pellibus orbi quasi metall's datur.

V. Que si vous regardez à present la mort des Iustes, qui est celle que vous devez desirer, je dis que la Providence de Dieu y reluit en trois principales choses, qui sont la cessation des travaux & des miseres du monde, la douce tranquilité de la sortie, la jouyssance des couronnes & des recompenses promises.

En premier lieu, il faut vous imaginer ce que dit le S. Iob, que cette vie est aux Iustes comme une mine, où l'on fait travailler les pauvres esclaves, pour rencontrer les veines d'or & d'argent. Et Tertullien avoit la même pensée quand il a dit, que le premier homme fust vestu de peaux de la main de Dieu, pour luy apprendre qu'il entroit au monde comme un esclave dans une mine. Or comme ces mercenaires qui n'ont cessé de remuer la terre, la sueur sur le front, les larmes aux yeux, & les sanglots au cœur, aussi tost qu'ils ont rencontré la veine espurée, se réjouyssent, & s'embrassent l'un l'autre du contentement qu'ils ont de voir leurs travaux couronnez de quelque bonne issuë : Ainsi apres

apres tant de combats, tant de rudes tentations, tant de calomnies, tant de chicanes, tant de persecutions, tant d'angoisses, & de facheries, que les ames esleues ont subi dans la captivité de ce corps; quand vient le jour auquel ils rencontrent par un heureux trepas, les veines des tresors inépuisables dont ils doivent prendre possession, ils conçoivent des allegresses inexplicables. C'est alors *Esa. 38.* qu'ils entendent ces paroles de miel, Sortez hardiment, ames fidelles, sortez de ce corps, sortez en toute allegresse, sortez en toute paix & sauf-conduit, les montagnes eternelles, c'est à dire, les Cieux, & ces belles compagnies d'Anges & d'Esprits biẽheureux, qui les habitent, vous iront recevoir avec des hymnes de triomphes. Allez hardiment, voilà Dieu qui s'appreste pour essuyer vos larmes de ses *Apoc. 21.* propres doigts, il n'y aura plus de mort, plus de souspirs, plus de clameurs, plus de douleurs, voicy maintenant un estat tout nouveau: quelle cessation d'armes? quelle paix?

Vous estes vous point figuré autres fois ces pauvres Chrestiens, (dont il est parlé aux Actes de S. Clement) des hommes de bon lieu, bannis pour la Foy, qui travailloient aux carrieres de Chersonese, avec une extréme disette d'eau, & de grandes incommoditez, quand Dieu voulant consoler leurs travaux fit paroistre sur la cime d'une montagne un agneau d'une agreable blancheur, qui frappa du pied, & fit couler à l'instant des fontaines d'eau vive? Quelle consolation, & quel rafraischissement pour cette multitude alterée? mais qu'est-ce en comparaison quand un fidelle Chrestien, qui a passé sa vie dans de belles & glorieuses actions, de grands travaux & de grandes patiences, voit l'agneau de Dieu tout puissant qui l'appelle

l'appelle aux fources de la vie : Quel fpectacle de voir mourir S. Louys apres avoir paffé deux fois avec une groffe armée tant de mers, de tempeftes & de monftres,& d'armes,& de batailles, pour la gloire de fon maiftle? Quel fpectacle de voir mourir un S. Paul l'Hermite, apres avoir fué cent ans fous l'habit de la Religion ?

La feconde condition de cette mort, c'eft la grande tranquillité: car il n'y a rien alors en toutes les chofes humaines, qui foit capable d'affliger & d'ébranler par des actions irrefoluës une ame fortement unie à fon Dieu: *Mais quoy*, direz-vous, *les Juftes s'ils font riches, n'ont-ils point à ce dernier article quelque affection à leurs richeffes & poffeffions?*

Tant s'en faut, il fort allegrement de tous les biens de la terre comme un petit oyfeau fortiroit d'une cage d'argent, pour s'efforer en la campagne aux premieres haleines du Prin-tems. Dites de grace, afin que je vous parle par une excellente penfée de S. Clement Romain, au troifiéme de fes Reconnoiffances, fi un petit pouffin étoit enfermé dans un œuf dont la coque feroit dorée & enjolivée de belles & agreables peintures,& qu'il fuft doüée de raifon,& qu'on luy donnât le choix, ou de demeurer dans cette precieufe prifon, ou de venir au jour avec tous les autres animaux qui font fous le Ciel, eftimez-vous qu'il voudroit demeurer dans une coque d'or au prejudice de fa liberté?& que penfez-vous que ce foit de toutes ces belles fortunes, qui ont tant d'éclat dedans le monde ? ce font des coques dorées, qui ne font nullement comparables à la liberté des enfans de Dieu. Un bon riche meurt comme Abraham, qui dit chez Origene, *Mon Dieu, fi j'ay été riche, j'ay été riche pour les pauvres, je me fuis veu hors de ma maifon fervir de maifon à ceux*

Clement. Rom. Recognit. 3.

qui

qui en avoient besoin, toûjours je me suis persuadé que vous m'avez fait l'œconome de vos biens, pour les distribuer, & non pas pour les couver comme une poule feroit des œufs.

Que si le Iuste meurt pauvre, tant plus est il content de quitter un pauvre nid de paille, & de mortier pour s'en aller en un Palais eternel. *Mais n'est-il point affligé de laisser une femme, & des enfans, & des parens?* Il laisse tout cela sous le manteau Royal de cette Providence eternelle, & croit fermement que celuy qui a soin de la fleur des champs, des oyseaux, des abeilles, des fourmis, ne laissera point des creatures raisonnables, moyennant qu'elles demeurent en leur devoir. Que s'il faut souffrir en ce monde, il fera de leurs tribulations les eschelles & les marches pieds de leur gloire.

Que dirons-nous du corps? ne fait-il point mal à l'ame de le quitter? Ce corps est à l'ame ce qu'est l'ombre de la terre en l'eclypse de la Lune. Ne voyez-vous pas comme ce bel astre qui éclaire nos nuits, semble estre captif à regret dans ces tenebres, & comme il brille pour gaigner le haut, & pour se desfaire des impressions de la terre; ainsi l'ame si elle se desnouë volontiers de son corps, sçachant bien qu'elle a une toute autre maison dans l'heritage de Dieu qui n'est point de la manufacture des hômes, mais le monument des mains du grãd ouvrier. Represẽtez-vous Iob sur le fumier, une grãde anatomie d'ossemens couverte d'une peau saigneuse, un corps qui tombe par pieces, & une ame qui est sur les levres preste à sortir de là, comme sortiroit un locataire d'une maison ruïneuse? Pensez-vous qu'il s'afflige de quitter son corps? Tant s'en faut, il meurt comme un Phénix sur la mõtagne du Soleil, dãs les odeurs de ses heroïques vertus, *Iob. 19. 18.*

Mais

Mais ce qui rend cette mort douce & honorable par dessus toutes choses, c'est l'esperance de la beatitude, de laquelle je parleray en la dix-neuviéme Maxime. Notés que les mondains meurent icy; les uns comme des Arondelles, & les autres comme des araignées. Les mauvais riches passent ainsi que les Arondelles qui ne laissent rien pour memoire d'elles qu'un nid de mortier, & de paille; car telles sont toutes les belles richesses de la terre. Les ambitieux perissent comme les Araignées qui presentent de méchants filets & quelques moucherons dedans. Tels sont aussi les tets, les chasses, & les occupations du siecle. Mais les justes nous quittent à la façon du ver à soye; car ce petit animal, s'il avoit de l'intelligence, il auroit un extréme contentement sortant de sa prison pour devenir papillon, de voir rire les sales des Grands les Eglises & les autels sous ses ouvrages. Que de plaisir en la conscience d'un homme juste à la mort, de considerer les Eglises ornées, les Autels couverts, les pauvres repus, les iniquitez combattuës, les vertus couronnées, comme autant de tapisseries de l'œuvre de ses mains! N'a t'il pas sujet de dire, *Ie suis entré dans la lice, j'ay vaillamment combattu, j'ay bien fourny la carriere, il ne me reste plus que de remporter la couronne de Iustice que Dieu me garde comme en depost.*

Exhortation pour les personnes delicates qui craignent de mourir.

VI. Ie reviens encor à vous, hommes du monde, qui craignez tant cette derniere heure. Apprenez de ce discours à vous fortifier contre ces vaines apprehensions de la mort, qui vous donnent plus d'inquietudes que la mer n'a de flots. Ne vous fait-il pas beau voir trembler à l'entrée d'un chemin si battu, où tant de millions ont passé devant vous, & les plus timides hommes de la terre ont enfilé la

carriere

carriere aussi bien que les autres, sans s'en pouvoir desdire? Tout ce qui semble de plus rude en ce passage se trouve grandement adoucy par deux considerations, dont la premiere est que Dieu l'a fait si commun, qu'il n'y a personne vivante qui s'en exempte : & l'autre que pour nous façonner à la grande mort, nous experimentons toutes les nuits dans nostre sommeil une petite mort.

Douterez-vous encore de mettre fermement le pied sur des traces que le Sauveur du monde, avec sa sainte Mere ont imprimez de leurs pas? Apres avoir dormy tant d'années, & passé si long-temps par les petits mysteres de la mort, ne viendrez-vous jamais aux grands? Pourquoy apprehendez-vous tant de mourir? la maladie & les mesaises du monde vous feront peut-estre un jour desirer ce que vous craignez le plus. Ne vaut-il pas mieux faire par election, ce qu'il faudra souffrir par necessité? Avez-vous si peu profité dans le monde, que vous n'ayez point encore quelque amy, quelque personne cherement aimée qui soit passée en l'autre vie; il faut que vous ayez bien peu d'amour pour elle, si vous craignez encore le jour qui vous doit approcher de sa compagnie.

Qui est-ce qui fait naistre en vostre esprit toutes ces apprehensions? nous fait-il mal de quitter un monde si perfide, si malheureux, & si corrompu! Si vous y avez esté toûjours heureux, ce qui est bien rare, mettez le seau de bon cœur à vostre felicité, & ne laissez point le bonheur qui se peut tourner facilement en grand malheur. Plusieurs ont trop vescu d'un an, & les autres d'un jour qui leur a fait voir ce qu'ils craignoient plus que la mort. Que si vous estes affligé & persecuté dans cette vie, pourquoy n'avez-vous point de honte quand Dieu

vous

vous appelle, de sortir avec lascheté d'un lieu où vous ne pouvez demeurer sans calamité ?

Regrettez-vous l'or, & l'argent, les habits somptueux, les maisons & les richesses? Vous allez en un pays où vous n'aurez plus besoin de tout cela. C'étoient des remedes qui vous étoient donnez pour les necessitez de la vie, maintenant que vos playes seront toutes gueries, voudriez-vous encore porter des emplastres ? Pleurez vous la privation de vos amis? Il y en a qui vous attendent là-haut, qui sont les meilleurs du monde, les plus sages, & les plus asseurez, & qui ne vous donneront jamais que des joyes.

Vous plaignez peut-estre l'état du corps & les douleurs de ce passage. Ce n'est donc plus la mort qui vous fait pasllir ; mais la vie qui vous aymez si tendrement. On vous dit qu'aux approches de la mort, le corps ressent de grandes inquietudes, qu'il se tourne deçà, & delà, qu'on gratte les draps de son lit avec les mains, qu'on a des convulsions, qu'on serre les dents, qu'on étouffe sa voix, qu'on a la lévre inferieure tremblante, le visage pasle, le nez affilé, la memoire confuse, la parole begayante, les sueurs froides, qu'on perd le blanc des yeux, & qu'on change totalement de face.

A quoy sert de craindre tout ce qui ne vous arrivera peut estre jamais? Combien y en a-t'il qui meurent fort doucement, & quasi sans y penser? Vous diriez qu'ils n'y sont pas quand l'affaire se passe. Cesar le Preteur mourut en se chauffant ; Lucius Lepidus, en heurtant du pied contre une porte ; Le Legat des Rhodiens, apres avoir harangué au Senat de Rome ; Anacreon, en beuvant ; Torquate, en mangeant du gâteau ; le Cardinal Colomne, en goûtant des figues, le Peintre Zeuxis, en

en riant du tableau d'une vieille qu'il venoit d'achever:& enfin Auguste le Monarque en faisant un compliment. Que s'il faut endurer quelque chose, pensez-vous que la main de Dieu soit étenduë pour vous tourmenter par dessus vos forces & racourcie pour vous soulager? Il vous donnera l'hyver selon la laine, comme l'on dit, la souffrance selon la force de vôtre corps ; & la couronne pour la patience.

Vous ne craignez rien, dites vous, de tout ce que je dis, mais vous craignez le jugement. Qui peut mettre ordre à cela plus que vous ? Quand vous auriez été le plus desesperé pecheur du monde, si vous prenez une forte resolution de faire desormais une conversion exacte, & efficace, les bras de Dieu tout misericordieux sont ouverts pour vous recevoir. Il pourvoira à vôtre sortie, n'en doutez point, comme il a pourvû à vôtre naissance, il vous accompagnera de ses Anges, il vous tiendra sous le couvert de sa face, sous l'ombre de sa protection & s'il vous faut purger par justice, il vous couronnera par sa misericorde.

EXEMPLE XV.

Sur la quinziéme Maxime.

De la façon de bien mourir, tirée sur le modelle de Nôtre-Dame.

VN des plus importans mêtiers qui soit au monde, est celui de bien mourir; jamais on ne l'exerce qu'une fois, & si on manque de le bien

faite on est perdu sans resource. C'est le dernier trait du tableau de nôtre vie ; la derniere lueur du flambeau qui s'éteint ; le dernier éclat du Soleil qui se couche ; la fin de la carriere qui met fin à la course ; le grand sceau qui seelle toutes nos actions. On peut corriger à la mort tous les defauts d'une mauvaise vie, & toutes les vertus d'une bonne vie sont gâtées, & soüillées par une mauvaise mort. Le mêtier de bien mourir étant d'une si grande consequence, il semble que Dieu ait permis la mort de sa Mere, pour nous enseigner quelle doit être la nôtre. La mort de la Vierge Marie, est la mort du Phénix, qui a trois conditions, *la resolution, le détachement, & l'union.*

1. Qualité de la bonne mort, l'indifference pour le temps, & la façon.

Je commence par la resolution à la volonté de Dieu, qui est la premiere qualité que vous devez avoir pour bien mourir, c'est de tenir la vie dans vos mains, comme un emprunt du Ciel, toûjours prest à la rendre à la moindre semonce que vous aurez de la volonté de Dieu. La perfection est de ne se point ennuyer de la vie par impatience, & ne faire point la sourde oreille à la mort par mollesse de courage. Cette resignation a été tres-excellente & tres admirable en N. Dame pour deux raisons : La premiere étoit la grande connoissance qu'elle avoit de la beatitude. La secóde, l'amour ineffable qu'elle portoit à son Fils. Car je vous laisse à penser, si nos desirs suivent les premiers rayons de nos connoissances, & si tant plus nous sommes ardens aprés un bien, que plus nous sommes informez de son merite ; Quelle impatience N. Dame devoit avoir de la vie, vû qu'elle avoit une science de la beatitude, forte, puissante, & lumineuse par dessus toutes les autres creatures, Dieu lui ayãt fait voir au Calvaire l'abîme de sa gloire dans l'abîme de ses douleurs?

Patience de Nôtre-Dame à supporter la vie.

Ce n'eſt pas de merveille que nous autres ſoyons aſſez facilemẽt reſignez à la vie, puiſque nous ſommes comme de petits enfans de Roy nourris en la maiſon d'un berger, ainſi que la gloſe ſur Daniel raconte touchant la nourriture de Nabuchodonoſor. Nous ne ſçavons que c'eſt du ſceptre, ni de Royaume, ny de Couronne dans ce grand aviliſſement d'une vie baſſe, & terreſtre ; mais ſi nous avions ſeulement parlé un quart d'heure à une ame bienheureuſe, & qu'elle nous euſt entretenus de l'eſtat de l'autre vie, noſtre cœur fondroit tout en deſirs. Ce qui me fait dire que c'eſtoit un acte de reſolution tres heroïque en la Vierge bien-heureuſe dans ces grandes connoiſſances qu'elle avoit du Paradis, d'eſtre demeurée encore longues années en cette vie ; & ſi vous conſiderez l'amour tres-ardant qu'elle portoit à un Fils qui eſtoit l'aimant de tous les amours, vous trouverez que cette ſacrée Vierge qui avoit porté toute la gloire du Paradis dans ſes propres entrailles, a plus merité en cette reſignation qu'elle a eu de ſe voir ſeparée trente ans durant & du Paradis, & de ſon Fils, que tous les Martyrs n'ont fait en ſe reſignant en des morts eſtranges, ſanglantes, & horribles.

Il n'y a rien de comparable au Martyre d'amour: c'eſt une exhalation dans la nuée, c'eſt un feu dans une mine, c'eſt un torrent enfermé dans les digues ; une nuit de ſeparation lui dure des ſiecles, & tout vieillit pour luy, hormis ſon deſir. Or cette ſainte Mere eſtre trente ans ſur la Croix d'amour ſans ſe remuer, ny ſe plaindre, ny s'inquieter, attendant paiſiblement que ſon heure ſonnaſt, quelle vertu ! & combien nous en ſommes éloignez !

Martire d'amour.

Irreſolutions du monde ſur la mort.

Allez aujord'huy par le monde, vous ne voyez

que des pleureurs, qui s'ennuyent de vivre, ou des timides, qui ne voudroient jamais mourir. Les uns crient, *A moy, ô mort paresseuse, tu m'as oublié, que fais-je icy ? je ne suis plus qu'une mort vivante, & un fardeau inutile de la terre. Ah mort ! as tu les oreilles de bronze, & de diamant pour moy seulement ? Ne me sçaurois-tu fermer les yeux que je noye tous les jours dans mes larmes?* Tout au contraire, quand on voit mourir une personne jeune, gaye, florissante, en honneur, en bien, santé, en prosperité, on crie apres la mort, comme si elle estoit cruelle, & malicieuse: *Prendre*, dit on, *cette jeune accordée, cette pauvre fille, ce mary pretendu, cét excellent personnage qui trenchoit si bien du Rodomont; se saisir d'un homme si necessaire au public, en la fleur de son âge, que n'alloit elle prendre cét estropié, ce gueux qui n'a plus dequoy vivre : que n'alloit-elle enlever cét autre qui meurt tous les jours, & s'il ne sçauroit mourir une bonne fois ?* O nos mœurs! ô les belles pensées, & le beau langage! n'estoit un petit respet humain, nous prendrions la providence de Dieu au collet.

Boët. Carm. 1. Heu, cur dura miseros avertens aure : & flentes oculos claudere sæva negas.

A qui en voulons-nous ? cette indifference que nous voyons tous les jours à la mort des hommes, où aussi tost est pris le jeune que le vieil, l'heureux que le miserable, l'Empereur que le faquin, est une des grandes marques de la Providence de Dieu, qu'il est plus raisonnable d'admirer, que de censurer. Dequoy nous plaignons nous ? que Dieu nous fait sortir de la vie quand il luy plaist? Ce n'est pas un supplice, mais une salutaire doctrine, par laquelle nous apprenons les ressorts de la sagesse divine. Premierement, quand nous sommes entrez dans la vie, on ne nous a point demandé nostre advis si nous voulions naistre en tel & tel siecle, tel jour, telle année, & telle heure; aussi quand il en faut sortir,

ce n'est point la raison de prendre nôtre conseil : tendons seulement le denier emprunté, & ne murmurons point contre le Pere de famille. Ne disons point *celuy cy devroit aller devant, & celuy là apés.* Qui les connoist mieux que Dieu? Vous vous plaignez que ce miserable vit si long temps, que sçavez-vous s'il accomplit les années de son Purgatoire? Que sçavez-vous si Dieu le laisse pour vous faire un spectacle de sa patience? Vous grincez les dents de ce que ce riche, & cét heureux, & cette personne si qualifiée est elevée en sa fleur: que sçavez-vous les malheurs, & les naufrages qui l'attendoient s'il fut encore demeuré au monde? Vous dites qu'il estoit necessaire, & Dieu vous veut monstrer qu'il n'y a rien de necessaire au monde que luy même. Petits yeux de chauve-souris, qui ne voyez que des tenebres, vous voulez donner des yeux à Argus, & de la lumiere au Soleil ! *Uno avulso non deficit alter aureus.*

Si vous desirez prendre part à la prudence des Iustes, faites que pour la premiere marque de la bonne mort, vous soyez toûjours indifferens à vivre, & à mourir, selon l'exemple de nostre Dame. Attendez tous les jours la mort, tenez-vous à toute heure sur les deffences, faites comme cét oyseau que les Grecs appellent *l'Onocrotale*, lequel est si bien exercé à attendre l'Espervier pour le combattre, que même quand le sommeil luy ferme les yeux, il dort le bec en haut, comme s'il vouloit choquer son adversaire. Sçachez que nous sommes toûjours dans les écueils, & dans les perils, qu'il ne faut qu'une heure pour tout gaigner, ou pour tout perdre, & que le jour de Dieu vient à pas de larron, & qu'il faut estre prests pour le recevoir, & resolus de combattre la mort pour gaigner l'immortalité. Tenez pour conclusion cette sentence de Tertul-

l'Onocrotale.

Constance de la foy.

Tertull. de Idol. c. 1.

lien comme un oracle : Parmy les roches , & les escueils de cette mer, qu'on appelle la vie, la Foy Chrestienne va fendant les flots, enflant les voiles de l'esprit de Dieu, toûjours asseurée, si toûjours elle est dans la défiance, & toûjours sans crainte ; si toûjours elle est en soucy de l'advenir. Au reste elle voit dessous ses pieds un abysme qu'on ne sçauroit passer à nage, un naufrage inexplicable à ceux qui sont enfondrez, un gouffre qui suffoque tous ceux qu'il a une fois englouty,

Seconde qualité de la bonne mort. *Phil. l. 3. de vita Mosis in fine.*

La seconde qualité de la bonne mort, c'est l'adieu prompt & ferme qu'on fait au siecle, comme fit la Vierge bien-heureuse, qui estoit si détachée du monde à la mort, qu'elle ne touchoit plus la terre que de la plante des pieds.

Parole notable de Philon sur l'estat de Moyse.

Philon dit que Dieu laissa vivre Moyse jusques à une profonde vieillesse, toûjours dans les actions glorieuses, dans les contemplations, dans les lumieres ; tellement que son corps méme estoit usé, consommé & quasi tout changé en la substance de son esprit. A plus forte raison peut-on dire le mesme de la Mere de Dieu ; car il est certain que sa vie ne fut jamais autre chose qu'un perpetuel divorce avec le monde. Mais comme les Physiciens remarquent que l'haleine des Cigognes s'affine, & s'addoucit à mesure qu'elles croissent en âge , de façon qu'en leur vieillesse elles rendent des exhalaisons tres-douces : Aussi la vie de cette sainte Mere qui estoit toûjours pendant au cœur de son Fils, toûjours dans la consideration des grands Mysteres de nostre salut , toûjours dans la fournaise d'amour, s'estoit toute transformée en son bien-aimé, comme la cire fonduë en une autre cire; comme la goute d'eau versée dans une grande cuve de vin ; comme l'encens consommé dans les flammes,

flammes. O quelle douceur d'haleine, quelle odeur de vertus en sa vieillesse! Son corps sembloit s'exhaler & evaporer tout en ame; l'ame qui est le nœud de la vie, & qui tient en nous la plus basse partie de la spiritualité, se fondoit tout en esprit, lequel tient le milieu; & l'esprit se liquefioit tout en l'entendement qui possede le plus haut ordre de l'ame, & qui porte l'image de la tres-sainte Trinité. Sa memoire étoit dans un silencieux repos, affranchie de toutes les souvenances du monde; sa volonté étoit dans les ardeurs languissantes, & son intellect tout englouti dans de grands abîmes de lumiere, il n'y avoit pas un seul petit filet de pensée qui la retint en terre. O quel adieu du monde! c'est ce qui est tres-bien declaré au Cantique par ces paroles? *Qui est celle-là qui monte par le desert, comme une vapeur deliée, composée de senteurs, de myrrhe, d'encés, & de tous les parfums les plus exquis?* Harphia. c. 49. lib. de yst tem Theol. Cantic. 16.

Cela veut dire en un mot, que la Vierge sacrée étoit toute spiritualisée, toute vapeur, tout parfum, tout esprit, & qu'elle n'avoit quasi plus de corps, plus de masse, & plus de terre. Les trois attaches du monde.

O que plusieurs manquent déraisonnablement à cette seconde condition; Quand la mort nous vient sonner de la trompette aux oreilles, & nous vient dire, *Allons il faut déloger de vos terres, & de vos heritages, pour n'y plus retourner, de vôtre parenté, de la maison que vous a donné vôtre Pere, c'est à dire vôtre corps?* Que cela est rude à des esprits mal mortifiez, & qui tiennent au monde par des racines profondes, *sortez de vostre terre*, que ce premier pas est difficile; sortir de la terre, quitter la terre, ne pretendre plus rien à la terre, à cét or, à cét argent, à ces pierreries, à cét heritage, à tout ce bel appareil de fortune. Voilà la premiere Genes. 12. *Egredere de terra tua, & de cognatione tua, & de domo Patris tui.* Desir furieux des biens du monde.

gêne des esprits mondains. Tels se sont trouvez, au rapport de Jean Nider, qui se voyant aux approches d'une mort inevitable, ont avallé leurs écus ainsi que des pillules; les autres, pour s'éterniser en terre, ont fait bâtir des sepulchres effroyables, où ils ont mis tout leur vaillant, comme ce Roy d'Egypte Cheopes: qui prostitua jusques à sa propre fille, pour lever une pyramide de sepulture si énorme qu'il sembloit que la terre étoit trop foible pour la porter, & le Ciel trop bas pour se défaire de son importunité. Au reste il fit graver dessus, que les manœuvres seuls de ce sepulchre avoient coûté six millions d'or en choux, & en raves. Les autres faisoient ensevelir avec eux des chiens & des chevaux, des esclaves, des habits, de la vaisselle pour leur servir en l'autre monde.

An. 1544. Bellefo-rest. Riche tombeau de Marie l'Imperatrice.

Encore n'y a-t'il pas long-tems qu'à Rome on a trouvé un cercueil de marbre, long de huit pieds, & dans icelui une robbe chargée d'orfevrerie, qui rendit trente six livres d'or, de plus, quarante anneaux, un raisin d'emeraude, un petit rat fait d'une autre pierre precieuse, & parmi toutes ces magnificences, deux os des jambes d'un corps mort, qu'on reconnu par l'inscription du sepulchre être les os de l'Imperatrice, Marie, fille de Stilicon, & femme de l'Empereur Honorius, laquelle mourut devant la consommation du mariage. Douze cens ans environ étoient passez depuis qu'elle avoit été enterrée avec toutes ces belles bagatelles, qui donnoient bien du rafraîchissement à son ame. Mon Dieu, que nous sommes attachez à la terre! Ne me dites point qu'on ne fait rien maintenant de semblable, car on fait pis, veu que ceux cy se faisoient ensevelir tous morts avec leurs richesses; & vous ô mortels tous vivans que vous êtes, vous y bâtissez

vôtre

vostre sepulchre. On trouve qu'un homme qui a déja un pied au tombeau, si on luy va parler des affaires de sa conscience, tout ce que luy reste d'esprit encore peut estre pour deux ou trois heures, est assiégé d'une infinité de pensées de biens de la terre. Il faut que la mort jette un grand cry à ses oreilles, lui disant, *Sortez de vostre terre*, & vous l'arrache comme avec des griffes de fer. *Egredere de terra tua.*

Apres cela vient la parenté, & tout le cousinage, & les amis de table, & les amis de jeu & les bouffons, & les amourettes, & toutes les delices des anciennes compagnies. Les uns pleurent, & les autres font semblant de pleurer, & les autres sous un voile de tristesse font des feux de joye dedãs leur cœur: ils semblent tous paroistre autour du lit, & dire cette Nenie de S. Augustin, *Hé quoy, vous nous quittez, & desormais nous n'aurons plus rien à demêler ensemble? Adieu les douces amitiez, adieu les festins, adieu les jeux, adieu les amours, cecy & cela ne vous sera plus permis depuis ce moment à jamais.* Voilà un autre pas fort glissant, & dãgereux, neãtmoins il faut frãchir, la mort presse, & dit, *Sortez de vostre parenté.* *Aug. Confess. l. 6. c. 11*

En dernier lieu se presente le corps, & la chair, qui semble dire: Hé quoy mon ame, où allez-vous? où allez-vous ma chere hotesse? Vous m'avez jusques icy si delicatement nourrie, si pompeusement vestuë, si mignardement chatoüillée? j'estois vôtre idole, vôtre paradis, vôtre petite Deesse, & où m'allez vous mettre en une fosse avec des serpens, & des vers, & que feray-je là & que deviendray je? Voilà une fusée difficile à demêler, principalement à ceux & à celles qui ont aimé tendrement leur corps, comme cette Duchesse de Venise, dont parle le Cardinal Pierre Damien, qui estoit dans le luxe avec tant de profusion, qu'elle ne pouvoit habiter *Damian. opusc. in inst. ad Blanch. 11.* Luxe d'une dame Venitienne & sa punitiõ.

que

que dans des chambres pleines des plus delicieux parfums de l'Orient. Elle ne se vouloit laver d'autre eau que de la rosée du Ciel, qu'il lui falloit conserver avec beaucoup d'artifice. Son habillement étoit si pompeux, qu'il ne lui restoit plus qu'à chercher dãs le Ciel des nouvelles étoffes; car elle avoit épuisé les tresors de la terre, son mãger étoit si friand, que toutes les bouches des Rois n'avoiẽt rien goûté de si exquis; au reste, elle ne pouvoit toucher la viande qu'avec des fourchettes d'or & de pierreries. Dieu pour punir ce maudit luxe, la jette sur la litiere, & l'attaque d'une maladie si hideuse, si puante, & si effroyable que tous ses plus proches furent contraints de l'abandonner sans qu'il y demeurât personne auprés d'elle qu'une pauvre vieille, déja toute apprivoisée à la puanteur, & à la mort. Encore cette superbe creature ne pouvoit elle partir de ce corps infame qu'à regret, elle étoit de ces ames que Platon appelle *Philosomates*, qui s'attachent au corps tant qu'elles peuvent, & aprés le trépas roderoient volontiers encore autour de leur chair pour y r'entrer.

La façon de se bien detâcher à la mort.

Sçavez vous ce que vous ferez pour bien mourir? tranchez-moy de bonne heure ces trois chaînes, qui garrottent les ames folles & sensuelles. Pour la premiere sortie qui touche le bien de la terre, disposez de bonne heure vôtre temporel, ne broüillez point vos mains pour si peu que vous avez à vivre, dans de grandes affaires perilleuses & incertaines, qui vous feront secher sur les pieds toute la vie, & vous accableront à la mort. Ne faites pas comme les mauvais pelerins, qui attendent à compter & estriver avec leur hôtesse, lors qu'il est déja grand jour, & que l'on gronde & jure aprés eux. Digerez vôtre petit fait pour ne point mettre en

trouble vostre famille apres la Mort. Faites un testament clair & net, qui ne traine point de procez en queuë. Gardez-vous bien d'imiter ce malheureux homme, qui fit fondre tout son or & son argent en une masse, pour faire battre ses heritiers, qui s'entretuerent tous, arrosant de leur sang la pomme de discorde, & l'objet de leur convoitise. Dites, je n'ay rien apporté au monde, je n'en veux rien emporter, non pas seulement le desir, voilà une partie de mes biens qui doit estre restitué à tels & tels, ce sont de debtes legitimes, qu'il faut necessairement acquiter; voilà une autre pour les legs pieux, une autre pour les aumônes des personnes indigentes & necessiteuses, une autre pour mes serviteurs & servantes, & de pauvres amis qui m'ont fidellement servy. Ils ont usé leur corps & leur vie pour contribuer tout ce qu'ils pouvoient à mes volontez, ce n'est pas la raison que je les oublie, mesmes je veux que mes ennemis ayent quelque part à mon testament. Pour mes enfans, & mes heritiers, le principal leur demeure, ils ne seront que trop riches s'ils sont assez vertueux. Voilà comme il faut disposer de son temporel.

Et pour ce qui concerne la parenté, donnez la benediction de Dieu à vos enfans, & à toute vostre famille, laissez de beaux exemples du mespris du monde, d'humilité, de patience & de charité; procurez la reconciliation entiere avec vos ennemis; tenez de sages propos à vos amis qui montrent que vous prenez en gré les visites de Dieu: que vous mourez plein de consolatiõ, que vous leur allez preparer la place, & que vous attendez de leurs charitez des prieres & des satisfactions pour vos negligences & tepiditez. S'il faut payer quelque petit tribut à la nature en deux ou trois larmes, cela

cela est supportable, mais ostez moy ces grimaces & ces chimagiées, & ces pleureuses de loüage, qui pleurét sans sçavoir quoy, ni de quoy elles pleurét.

Quant à ce qui touche l'estat de vostre corps, il vous feroit beau voir le regreter, apres avoir reçeu tant d'incommoditez; sortez en comme de la captivité d'une petite Babylonne, sortez-en cóme d'une prison de terre & de mortier; sortez en comme vous sortiriez sur la mer d'un vaisseau pourry pour sauter sur le port, & ne vous souciez pas beaucoup de ce qu'il deviendra apres vostre trépas, moyennant qu'il soit en terre sainte. Les ames bien mortifiées ne parlent de cette chair, considerant l'éclat du peché, qu'avec horreur. Encore trouvons nous un testament d'un des fils de S Louïs, le Comte d'Alençon, qui porte ces mots : *Je veux que la tombe qui couvrira mon ordre charogne ne soit que de cinquante livres de dépense, & celle qui enclora mon mauvais cœur n'excede trente livres.* Voilà comme parle le fils du plus grand Roy du monde, de son corps, & vous voudriez idolatrer le vostre ?

Modestie d'un fils de de saint Louis.

Enfin pour la troisiéme condition de la bonne mort, il faut avoir l'union avec Dieu, dont nostre Dame nous fournit un parfait exemple : car cela estant bien verifié par la Theologie, qu'il y a trois unions surnaturelles, & quasi du tout ineffables, dont la premiere est le nœud sacré de la tres-sainte Trinité qui lie trois personnes en une même essence : la seconde est la liaison du Verbe avec la nature humaine, qui subsiste par l'hypostase du même Verbe; & la troisiéme l'intime conjonction d'un Fils Dieu avec une Mere Vierge. Il faut advoüer que la Vierge estant pure creature ne peut pas égaler, ny l'union de la Trinité, ny l'union hypostatique, mais neantmoins elle tient le haut bout

La troisiéme qualité de la bonne mort.

de

de toutes les unions creées, comme elle qui a été unie à Dieu dessors qu'elle vivoit au monde, de la plus élevée, & de la plus auguste façon que les esprits des plus hauts Seraphins pourroient penser; c'est ce qu'a dit divinement S. Bernard: *Elle est entrée dans un profond abysme de la Sagesse divine, de sorte qu'elle a esté unie à la lumiere inaccessible autant qu'il est loisible à une creature, sans arriver à l'union personnelle de Dieu.* D. Bern. serm. in signum magnū

En disant cecy je ne parle point seulement de l'union qu'elle a eu en qualité de Mere de Dieu, estant une même chair, & une même substance avec son Fils; mais de l'union de contemplation, de devotion, de soubmission aux volontez de Dieu, laquelle seule estoit le centre de la felicité, ainsi que temoigne S. Augustin, *Ma mere, que vous appellez heureuse, tire son bon-heur, non point tant parce que le Verbe a esté fait homme en elle, que parce qu'elle a gardé le Verbe Dieu qui l'a fait, & qui depuis s'est allié à la nature humaine dans ses entrailles.* Comme s'il vouloit dire, que nostre Dame estoit plus heureuse d'avoir conçeu Dieu en son cœur, & d'avoir gardé perpetuellement l'union spirituelle avec lui, que de l'avoir enfanté une fois selon la chair. Aug. tract. 10. in Ioann.

Nous ne pouvons pas arriver à cette sublime union de la Mere de Dieu; mais pour le moins au dernier periode de vostre vie; apres avoir fait l'adieu du monde; & tiré le rideau entre vous & les creatures, taschez de vous unir le plus parfaitement qu'il vous sera possible au Createur. Premierement par une bonne & parfaite Confession des principales actions de toute la vie. Secondement, par une tres-religieuse participation du Viatique en presence de vos amis, avec une façon la plus mesurée, la plus reglée, & la plus edificative que

vous

vous pourrez. En troisiéme lieu recevant de bonne heure l'Extreme-Onction, répondant vous-même, s'il est possible, aux prieres de l'Eglise, & vous faisant lire aux approches de ce dernier combat quelque partie de la Passion. Enfin par les actes de Foy, d'Esperance, de Charité, & de Contrition.

Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam. Marc. 9. Scio quod Redemptor meus vivit, &c. Iob. 19. Si ambulavero in medio umbra mortis non timebo mala: quoniam tu mecum es. Ps. 22. Quid mihi est in cœlo, &c. Ps. 72. Quare tristis es anima mea? &c. Ps. 23. Hieron. Epist. 27 ad Eustoc.

Ie n'approuve point la façon de quelques-uns qui font des remonstrances estudiées, à des personnes mourantes, comme s'ils estoient en une chaire de Predicateur, ny ceux-là qui leur cornent sans cesse aux oreilles des paroles importunes, & font autant de bruit de la langue que jadis les Payens en faisoient avec leurs chauderons dans l'eclypse de la Lune. Il faut laisser détacher paisiblement ces bonnes ames, sans les inquieter jusques dans l'ombre de la mort. Saint Augustin voulut mourir dans un grand silence, ne desirant pas qu'on l'importunast de cris, ny de visites dix jours durant; où ayant fait attacher quelques versets de Pseaumes autour de son lit, il arrestoit dessus ses yeux mourans avec une douceur toute paisible; & rendit ainsi son ame. Il est bon de dire:

Mon Dieu en qui je croy, aidez mon incredulité: Ie sçay que mon Redempteur est vivant, & que je le verray en cette même chair que je despoüille à present. Quand je cheminerois dans l'ombre de la mort, je ne craindray rien, parce que mon Dieu, vous estes avec moy. Qu'ay-je à desirer au Ciel, & qu'ay-je voulu hors de vous sur la terre? Ma chair & mon cœur se pasment pour vous; O Dieu de mon cœur, & ma portion à toute eternité. Pourquoy estes-vous triste, ô mon ame, & pourquoy me troublez-vous? Tournez vous à present du costé de vostre repos, parce que Dieu vous a fait misericorde.

Voila comme est morte la Vierge Nostre-Dame, voila

voilà comme eſt mort un S.Loüis, voilà comme eſt paſſée une ſainte Paule, de laquelle S. Jerôme dit, La ſainte Dame en quittant la vie, mettoit encore le doigt ſur la bouche, comme y voulant imprimer le ſigne de la Croix, & convertiſſoit les abois de la mort, & le dernier ſouffle de l'ame aux loüanges de Dieu qu'elle avoit ſi fidellemẽt ſervi.

MAXIME XVI.

De l'Immortalité de l'ame.

LA COUR Profane.	*LA COVR Sainte.*
Qu'il ſe faut peu ſoucier de l'état de ſon ame aprés la mort, moyennant qu'elle ait ſon compte en cette vie.	Que nous avons un eſprit immortel, capable d'un bonheur, ou d'un malheur éternel.

VN homme qui doute, & qui queſtionne ſur l'immortalité de l'ame, montre d'abord qu'il n'a quaſi plus d'ame, & que s'il en retient la ſubſtance pour endurer, il en a perdu les lumieres, qui le devoient couronner. Jamais on n'en vient à ces penſées, ſans faire un tombeau de chair à ſa raiſon, & ſans flatter tellement ſont corps qu'on oublie toutes les excellences de ſon eſprit. Il faudroit ſuivre ici le conſeil des Sages anciens, quand un Libertin veut cenſurer une verité qui eſt ſi connuë par la ſeule lumiere de la nature; il ne ſeroit pas beſoin de répondre à ſes abſurditez; mais

Arrest contre les impies.

Eiicient te ab hominibus, cum bestiis, ferisque erit habitatio tua. Daniel. 4.

mais de le ranger au nombre des bestes, en luy disant la sentence que le Prophete Daniel prononça contre Nabuchodonosor : *Vous serez desormais banny de la compagnie des hommes, & vostre demeure sera avec les animaux, & les bestes sauvages.*

Tout parle, & tout dispute pour la Maxime de la Cour saincte ; & quoy que nous en devions avoir l'obligation toute pleine à la Foy qui nous a mis en un haut jour cette verité, y attachant toute la conduite de nostre vie, & la principale felicité que nous esperons, si est ce que nous ne sommes pas petitement esclairez de tant de belles pensées que la doctrine nous fournit là-dessus, & que je tascheray de racourcir, comprenant beaucoup en peu de paroles. Le Lecteur judicieux remarquera, s'il luy plaist, qu'apres avoir fait marcher en teste les authoritez humaines & divines, les plus triées & les mieux choisies, je descens aux raisons, & n'en obmets aucune qui soit signalée, que je ne touche, mais j'ay décry plusieurs choses en peu de periodes, qui se pourroient estendre par Traitez & Chapitres.

La Foy de l'immortalité de l'ame invincible.

III. Ie diray donc pour vostre consolation, qu'il est arrivé qu'un heretique perdu de science & de conscience, aprés avoir combattu la Foy du Purgatoire, comme l'heresie est un chemin tout frayé à l'infidelité, en est venue jusques à ce point de folie que de se vouloir persuader à toute force, que la mort finissoit toutes choses, & que tous ces devoirs de prieres & de ceremonies que nous rendons à la memoire des morts, estoient rendus à des ombres. Il a fait tout ce que pouvoit faire un méchã hõme pour s'arracher de soy-même, & dementir ce que Dieu l'avoit fait naistre : mais il luy a esté du tout impossible, comme vous verrez en considerant les

trois

trois chambres de Justice, où il a été condamné. Il entra premierement au parquet, & au tribunal de la nature, & il lui sembloit voir un gros escadron de tous les plus sçavans hommes de la terre, & de toutes les nations de l'Univers, que venoient fondre sur sa tête comme une puissante nuée armée de feux & d'éclairs.

Condamnation de l'impieté, tribunal de la nature.

Mon Dieu, disoit-il, qu'est ceci? le grand Tertullien l'a dit, & il est vrai que les veritez qui vont dans le sentiment cōmun de tous les hommes, de sorte qu'elles sont reconnuës, avoüées & confessées de toutes sortes de nations doivent étre crûës, cōme un arrest de la nature. L'exéple en est tres clair, car tous les hommes du monde croyent fermement que le tout est plus grand que sa partie; que le nombre superieur excede le nombre inferieur; qu'il faut honorer ses pere & mere & les autheurs de sa naissance; qu'il ne faut pas faire à son semblable ce qu'on voudroit n'étre pas fait à soy même. Et d'autant que chacun entend & proteste ceci par la lumiere de nature, on estimeroit celui-là bête ou enragé qui le voudroit cōtredire. Or d'où vient que la creance de l'immortalité de l'Ame tiét le même rang que ces maximes generales quoy qu'elle soit tout autrement relevée par dessus tous nos sens. Si je regarde le cours du temps, & la revolution des siecles depuis le commencement du monde, on n'en peut assigner un seul, où cette foy n'ait été publiées de paroles, d'actions correspondantes à la vie de l'autre monde: Et si quelques esprits corrompus en ont douté, ils ont été entierement dementis par la voix publique, par les loix, & les ceremonies, les coûtumes, les protestations des Republiques, des Empires, & des Royaumes où ils avoient pris naissance. Si je contemple toutes les

Tertull.

Tertull. de testam. anima. nations de la terre qui sont éloignées de climats, si separées de commerce, si differentes en inclinations, si contraires en opinions, elles se rencontrent toutes dans ce rayon de la lumiere de nature qu'il y a une vie des ames separées, qu'il y a des peines & des recompenses à la sortie du corps.

C'est la croyance des Hebreux, des Chaldéens, des Perses, des Medes, des Babyloniens, des Egyptiens, des Arabes, des Ethiopiens, des Scythes, des Grecs, des anciens Gaulois, des Romains, & ce qui est le plus admirable, apres qu'on a rodé l'Europe, l'Asie, l'Afrique, si on entre dans ces nouveaux mondes que la nature a separée de nous par un si grand amas de mers, d'écueils, de rochers, de monstres, on trouve que la foy de l'immortalité de l'ame y a commencé aussi-tost que les hommes. On remarque qu'elle a été si publique chez les Anciens, qu'on en portoit les marques jusques sur les habits, & qu'on l'escrivoit jusques sur les tombeaux.

Les plus qualifiez des Romains avoient de petits croissans sur leurs souliers, dit Castor, pour signifier que leurs ames étoient venuës du Ciel, & devoient retourner au Ciel apres la mort du corps; & partant qu'il falloit que tout fust celeste en eux jusques à leurs pas. On trouve mesme encore des tombeaux où l'on voit des portes ouvertes gravées dessus, pour montrer qu'apres la mort tout n'étoit pas fermé à l'ame, mais qu'elle avoit ses issuës dans l'eternité. *Plutarc. Probl 17. Camer.*

Tous les plus éminens Philosophes, suivans l'éclair de la lumiere naturelle, quoy qu'éloignez par le cours des âges partagez de sectes, divisez en tant d'autres maximes differentes ont conspiré en celle cy, comme Mercure Trismegiste, Pythagore, Platon,

ton, Aristote, Xenocrate, Seneque, Plutarque, Maxime de Tyr, Jambrique, Themistius, Epictete, & Ciceron : ainsi qu'on peut voir par tant d'excellens textes, que je pourrois raporter au long, s'ils n'étoient assez connus. Que si on trouve quelquefois dans Aristote & Seneque des passages douteux là-dessus, ne vaut il pas bien mieux les juger par tant de sentences claires & nettes, qu'ils ont sur la vie de l'autre monde, que de les censurer sur quelque parole qui s'est coulée insensiblement dans leurs discours, dans laquelle si on découvre quelque chose repugnante à nôtre doctrine, cela s'entend de l'ame sensitive & vegetative, non de la raisonnable & intelligente, que ces Auteurs mettent toûjours à part, comme étant celeste & divine.

III. Jamais, dit Plotin, il ne s'est trouvé un homme de bon sens parmi tant d'Ecrivains, qui n'ait combattu pour l'immortalité de l'ame. Si quelqu'un d'entr'eux l'a impugnée, même dans les tenebres de la gentilité, on a remarqué qu'il y avoit toûjours quelque desordre & impureté dans sa vie, qui lui faisoit renier cette opinion pour divertir l'apprehension des peines dûës à ses crimes. C'est ce que disoit Minutius Felix. *Je sçay bien que plusieurs pressez de la mauvaise conscience de leurs crimes, souhaittent plûtôt de n'être plus rien aprés leur mort, qu'ils ne se le persuadent: car ils aimeraient mieux perir tout à fait, que d'être reservez pour leur supplice.* Enn. l. 7. cap. 10.

Ce seroit faire une annotation, & non pas un discours, qui voudroit ici alleguer toutes les autoritez de ces anciens, qui sont tres-connues. Je me contente d'un passage tres-rare du sage Quintilien, lequel au progrez du sepulchre enchanté, a compris toute la doctrine des Gentils sur cét article, lors qu'il a dit :

Nôtre ame venoit du même lieu d'où nous vient cét esprit éternel, autheur, & pere de toutes choses, c'est à sçavoir, le vray Dieu, & que cette ame ne pouvoit ni se corrompre, ni mourir, ni ressentir même la moindre atteinte de la mortalité commune aux choses corruptibles : mais au sortir de cette prison du corps qu'elle étoit purifiée par le feu, & qu'aprés cette purgation elle montoit au Ciel pour y vivre bienheureuse. Ce qui se doit entendre des bonnes ames ; car les sales & impies sont livrées aux supplices éternels, selon le consentement de ces sages de la Gentilité.

Voilà un homme qui en peu de mots a ramassé la creance de plus de quarante siecles qui l'avoient precedé, touchant l'immortalité de l'ame, le Paradis, le Purgatoire, l'Enfer, & cela dans les termes de la lumiere de nature. Platon dit de même.

Plato. 1. de legib.

Que nôtre ame porte les livrées du Pere Eternel, qui la rendent incorruptible.

Algazel au livre de la nature.

Que cette ame étant separée du corps, subsistera avec la premiere intelligence.

Maxime de Tyr.

Que ce que nous appellons mort, étoit le commencement de l'immortalité.

Marcell. in l. cùm quidam l. 23. de annuis legatis. Theodosii, & Valent Novella de Sepulchris, tit. V.

Denis le Geographe n'a pas oublié en la description du monde *l'Isle blanche*, en laquelle on tenoit que les ames des Heros étoient conduites.

Les Jurisconsultes n'ont pas ignoré ceci ; car lors qu'il est parlé des legs qui se doivét distribuer au jour natal du testateur ; ils asûrent que ce sont legs qui se doivent donner à perpetuité, tous les ans au jour de la naissance, à raison *que par la mort nous entrons en un autre nativité*, qui est celle de la gloire. A ceci même se rapporte la loy des sepulchres, qui dit : *Nous sçavons, & nôtre foy n'est point vaine que*

que les ames délivrées des corps ont du sentiment, & que l'esprit qui est celeste retourne à son origine.

D'où vient ce consentement si grand, si universel, si authentique, en une chose si relevée, si éloignée des sens, si éminente, sinon de l'esprit de Dieu. Disons avec Tertullien au Livre du Témoignage de l'ame, *D'où vient que ceux qui ne veulent ni voir, ni oüir les Chrétiens, tiennent le langage des Chrétiens. Ie tiens pour suspet ce consentement des paroles dans une si grande disconvenance de conversation.*

Tertull. de test. anima.

Arrest de Dieu sur l'Immortalité de l'ame.

IV. Je suis condamné en cette premiere chambre de Justice, disoit ce libertin ; mais allons au tribunal de la lumiere surnaturelle, & voyons ce que nous dira la Sagesse divine. Suivons le conseil de S. Ambroise. *Que celui-là qui a fait le Ciel nous enseigne les mysteres du Ciel. A qui croiray-je touchant les veritez de Dieu, sinon à Dieu méme ?* Et pour dire vrai, voici l'avis que Dieu nous a donné pour nous resoudre aux choses douteuses, qui est de suivre quelque grande & puissante authorité, qui arrache de main forte nôtre esprit de tant de labyrinthes. Sans cela, dit S. Augustin, il n'y auroit au móde, ni repos, ni lumiere, ni Sagesse, ni Religion. Et s'il faut choisir une authorité decisive, où en trouverons nous une plus asseurée que celle d'un Homme-Dieu dont les paroles n'ont été que Propheties, la vie que sainteté, les actions que miracle, qui par des voyes secrettes & incomprehensibles, a planté la Croix sur le Capitole, & donne une face nouvelle au monde universel ?

Ambr. in Symmac. Cœli mysterium doceat nos Deus ipse qui condidit. Cui magis de Deo quàm Deo credam ?

Vide August. c. 24. ad Vincent. Tertull. de anima.

Or sans parler maintenant du Pentateuche, d'où le Verbe, de sa propre bouche a tiré des raisons pour l'immortalité de l'ame contre les Saducéens, je pourrois alleguer le Livre des Rois où l'ame d'un petit enfant retourne en son corps à la parole

3. Reg. 17.

d'Elie. Je pourrois produire la vraye ame de Samuël qui revient des Lymbes, & parle au Roy Saül; comme le Sage même nous rend cette apparition indubitable, ainsi que je montreray. Je pourrois faire mention du Livre de Tobie, qui distingue deux lieux pour les ames en l'autre monde, l'un de tenebres, & l'autre de lumieres; mais écoutons l'Ecclesiaste, puis que les Infidelles veulent faire flêche contre nous, ou aprés les propositions des impies, qui sont raportées dans ce Livre pour être refutées (ce qu'il faut bien remarquer.) le Sage decide, & conclud :

Eccl.46. 23.

Tob.4.11.

Eccl.2.7. *Que le corps retourne en terre d'où il est venu, & l'esprit à Dieu qui l'a donné.*

Ecoutons la Sapience, où il écrit :

Sap.3. 1. *Que les ames des Justes sont en la main de Dieu, & qu'elles ne serõt point touchées du tourmẽt de la mort.*

Dan.12. Ecoutons le Prophete Daniel, qui dit :

Que les vrais Sages reluiront comme la splendeur du Firmament, & que ceux qui instruisent plusieurs à la Justice, seront comme des étoilles à toute éternité.

Matt. 30. 28. Ecoutons enfin le Sauveur qui nous parle clairement, & intelligiblement du sang de tous les Martyrs, *Ne craignez point ceux qui tuent le corps, & ne peuvent tuër l'ame.*

Il veut que nous tenions cette doctrine de l'Immortalité, de sa bouche plus que de toutes autres raisons, il nous la fait passer en article de Foi, il établit là-dessus toute nôtre beatitude : qu'avons-nous à pointiller & regratter aprés la decision du Verbe de Dieu?

Preuves tirées de la raison. V. Je sçavois bien, disoit cét impie, que cette seconde chambre me condamneroit; mais je n'en suis point encore content: aprés la nature, & la Foi, j'en appelle à la raison; je veux entrer jusques au fond

de

de moy-même pour sçavoir des nouvelles de moi-même. Quelle fureur d'appeller des arrests de Dieu à la raison ? & neanmoins cét infame fust encore condamné à ce parquet. Car comme il eut demandé à son ame où iras-tu ? Que deviendras-tu apres la mort de ton corps? Ne luy tiendras-tu pas compagnie au trespas, comme tu as fait durant la vie? Moy mourir, repliqua cette ame; il est autant possible que la lumiere du Soleil devienne la nuit, & que le feu devienne la froidure, comme il est possible qu'une ame humaine qui est la source de la vie, & de l'intelligence, soit sujette à la mort.

Car d'où viendroit cette mort & cette corruption ? Si tu as tant soit peu de raison, tu vois bien ce qu'a dit le grand S. Thomas, & tous les Sages de l'Univers. Une chose ne peut mourir, & se corrompre qu'en trois façons, ou par l'action de son contraire, comme le chaud, le froid, l'humide & le sec, corrompent nos corps par leurs entrechoquemens, & batailles continuelles ; ou par le manquement du sujet qui luy sert de base, & de fondement, ainsi la veuë meurt, quand l'organe de l'œil est corrompu : ou bien par le défaut d'assistance de la cause qui influë sur elle: ainsi la lumiere manque en l'air quand le Soleil se retire. En quelle façon de ces trois là me voudrois-tu corrompre ? Seroit-ce par l'action du contraire ? Je ne suis point sujette aux impressions des corps : mais seulement à celles de l'esprit, qui sont plûtôt pour me perfectionner que pour me corrompre. Je ne suis point composée des elemens, je ne suis ny chaude, ny froide, ny humide, ny seche, je n'ay rien de contraire. Mais lors que je comprends en mon entendement le blanc, le noir, l'eau, le feu, la vie, & la mort, j'accorde tous les contraires. La mort,

S. Thom. l. 2. contra Gentes, cap. 7. 9.

S. Th. l. 2. contra Gent. cap. 55.

dit Lucrece, n'est faite que pour les choses qui ont une assemblage de parties & je suis tres simple. Me veux-tu ruiner par le manquement du corps ; je suis d'une autre nature que le corps, il a été quelque temps sans moy, & je seray aussi long-temps sans lui, car je ne dépends point de lui que par accident, & par rencontre ; je prends quelque chose de lui comme une hôtesse en cette vie : mais je le gouverne comme Maîtresse pour l'éternité : je me sers des organes des sens, mais je corrige les sens : & quand ils me disent que le Soleil n'est large que d'un pied, je leur prouve par vives raisons qu'il est plus grand que le rond de la terre. Si j'emprunte de l'imagination des fantômes, j'en fais des veritez : & en ce qui est d'entendre, de vouloir & de juger, qui est mon vrai mêtier, je n'ay rien proprement à demêler avec le corps, comme le Philosophe Aristote a tres-bien recónû, disant que je ne pouvois étre devant le corps ; mais que je pouvois demeurer aprés la mort du corps, & étre separée de lui comme les choses éternelles sont separées des corruptibles, paurce que j'ay une action demêlée du corps, qui est la contemplation. Tout ce qui est oisif deperit en la nature : mais moy je n'ay point de mort, d'autant que je n'ay point d'oisiveté. J'ay un mêtier qui est d'entendre, & de vouloir & d'aimer, ce que j'exerce maintenant au corps : mais qui ne dépend pas absolument du corps. Je me sers de mes sens comme de mes fenêtres, quand ils ne seront plus, & que les vitres de ma prison seront cassées, je ne perdray pas pour cela la vûë : mais je verrai avec plus de facilité. Ne vois-tu pas comme dés à present jamais je ne suis plus sçavante que quand je me replie au fond de moy-même, & que je me separe

Æneſius Platonicus. Lucret. l. 1. mors cœlum diſſipat. oll.

Ariſt. l. 2. de anima, c. 2. ext. 21.

separe du commerce des sens; car je suis une Maistresse, disoit S. Augustin, qui voit mieux par mes propres yeux que par ceux de mon serviteur.

Me voudrois-tu destruire par le manquement d'une cause influente? Il faudroit que Dieu manquât si je venois à manquer de ce côté là, puisque Dieu ayant creé une chose, jamais il ne la reduit au neant. Les creatures materielles se corrompent en se changeant en une autre nature, & se reduisent aux elemens: Moy qui n'ay point de matiere, je subsiste par necessité toute entiere, & toute incorruptible, sans experimenter ces changemens.

Interroge encore ton entendement, & il te dira l'axiome des Philosophes à l'œuvre on reconnoit l'ouvrier, à l'operation de chaque chose on découvre sa nature: d'où il s'ensuit, que si la façon que ton ame tient en ses fonctions & operations, est toute spirituelle, il faut avoüer qu'elle est tout esprit, toute indivisible, & toute incorruptible. Or où est-ce qu'elle n'agit avec une delicatesse & spiritualité merveilleuse? Premierement dans les separations qu'elle fait des natures universelles, dans les nombres, les relations, & proportions, les ordres, les correspondances, les harmonies dans les choses eternelles & divines. Secondement, dans les jugemens, les discours, les raisonnemens, les comparaisons, les applications qu'elle forme sur chaque chose. En troisiéme lieu, dans les considerations, & les reflexions qu'elle a sur soy-même, & sur toutes ses actions quasi jusques à l'infiny. Si elle n'agissoit spirituellement, comment logeroit-elle en sa memoire tant de mers & de rivieres, de montagnes, de vallées, de villes & de chasteaux? Comment mettroit-elle tant de lieux en une place sans tenir aucune place? Si elle n'agissoit spirituellement

Operations de l'ame merveilleuses.

ment & indivisiblement, comme seroit-elle toute en chacune de ses actions ? Le corps pource qu'il est corps, & étendu, est divisible ; ce qu'il fait d'une partie, ne le fait pas necessairement de l'autre : ce qu'il touche de la main, il ne le touche pas necessairement du pied. Mais l'ame est toute en son action ; si l'ame entend, toute l'ame entend ; si l'ame veut, toute l'ame veut : si l'ame endure, toute l'ame endure ; car elle est en un point. C'est ce qu'a dit judicieusement S. Augustin. *L'ame est toute en chacun de ses mouvemens.*

August. lib. de spiritu & anima. 19. Anima in cujusque suis motibus tota est.

Manilius l. 4. Astr. nam nusquam natura latet, pervidimus omnem.

Les choses mortelles ne peuvent rien faire d'immortel ; mais nostre ame pour nous apprendre son immortalité, fait des ouvrages merveilleux, qui ne craignent point la faulx du Temps, la roüe de l'Inconstance, ny l'empire de la Mort, qui vivent plus que les pierres & les metaux, que les pyramides d'Egypte, & les sept miracles du monde. C'est une chose étrange de voir un esprit humain qui leve le voile à la nature, & la voit jusques aux fonds, & la penetre jusques à la moüelle. Il entre dans ces grands labyrinthes d'essences, il definit, il divise, il distingue, il partage, il approprie, il fait des dissections merveilleuses, il monte par dessus les routes du Soleil, & des temps, il marque le cours du Ciel, les periodes des astres, il déchiffre les eclypses à point nommé, & previent par son intelligence ces grands corps celestes, qui ont les mouvemens plus rapides que les vents, & que la foudre. De là il se promene dans les airs, pour y voir souffler les vents, fondre les pluyes, gronder les tempestes, allumer les esclairs, naistre l'Iris, & les couronnes. Il descend dans les profondes cavernes de la terre, pour y étudier les metaux ; il vogue sur les mers, il compte les vei-

nes

nes des abîmes, il tient le registre de tant d'oiseaux, & de poissons, de tant d'animaux terrestres, de tant d'insectes, & de serpens, de tant d'herbes, & de plantes. Tout ce grand état de la nature passe par sa consideration, depuis les Cedres du Liban jusques à l'hyssope : il fait les sciences, il invente les arts, il trouve une infinité d'expediens, il gouverne ces grands corps des Royaumes, & des Republiques, avec des ressorts d'une prudence incomparable. Les armes & les loix, les guerisons des maladies, le commerce, les navigations, les industries des mécaniques, & enfin un million de raretez sont produites des sources d'un esprit d'homme, qui ne peut encore reconnoître sa dignité.

D'ailleurs qu'y a-t'il de plus spirituel, de plus independant de la matiere, que l'action de la volonté, que ce franc-arbitre, qui porte le principe de son mouvement, & de son effort chez soy : sans l'emprunter de personne: Qu'y a-t'il de plus divin? que de voir un cœur plus capable que les abîmes, qui ne peut étre rassasié de toutes les choses du monde? La plante se contente d'un peu de rosée, le cheval d'un peu d'avoine & de foin, d'autant que la nature animale & vegetative est limitée à certaines petites mesures. Mais l'ame immaterielle, comme elle est en quelque façon infinie, elle va dans l'infini, elle parle du Ciel comme de sa maison, & de Dieu comme de l'objet de sa felicité; elle desire vivre toûjours, elle prend un soin nompareil de la posterité, elle s'interesse dans le tems à venir: ce qu'elle ne feroit jamais s'il n'étoit de son domaine. Le sommeil qui dompte les lions, ne la peut dompter, elle apprend son immortalité jusques dans l'image de la mort, c'est là qu'elle agit *Tertull. de testimon. animal.*

incessa

incessamment, qu'elle voyage par terre, & par mer, qu'elle negotie, qu'elle converse, qu'elle jouë ; qu'elle se rejoüit, qu'elle souffre, qu'elle chasse aprés mille objets bons & mauvais, & qu'elle sçait, dit Eusebe, que n'ayant point de fin en son mouvement, elle n'en a point en sa vie.

Et pour conclure en un mot, qu'y a-t'il de plus ravissant pour la preuve de nôtre immortalité, que cette Synderese, cette conscience qui est dans le corps, contraire au corps, & ennemie perpetuelle de la nature sensuelle, qui plaide, qui querelle, qui nous remord dans la souvenance du peché ? Qu'y a-t'il de moins corporel qu'une ame qui peut voir brûler & tenailler son corps, déchirer ses membres l'un aprés l'autre, pour garder & conserver une creance qu'elle juge étre veritable, comme ont fait tous les Martirs ; Jamais verroit-on un tel combat entre l'ame & le corps, si ce n'étoient deux pieces toutes differentes, dont l'une est sublime, spirituelle, immortelle ; l'autre basse, caduque, & mortelle.

Nous voyons encore tous les jours comme l'ame retirée toute dans soy-même; ainsi qu'il arrive aux puissantes speculations & ravissemens, est plus forte & plus sçavante que jamais, étant touchée par quelque rayon du cōmerce des Intelligences, avec qui elle a tant de rapport : nous experimentons comme sur l'âge penchant lors que le corps diminuë, elle a beaucoup plus de vigueur en ses conseils, & ses jugemens, ce qui nous fait asûrer qu'elle ne peut aucunement participer à la corruption de la chair. Quiconque voudra considerer les effets de l'ame en trois choses principales, qui sont l'intelligence, la sainteté, & le courage, trouvera que tout y est divin ; & si les impies en étouffant ces dons de

Claud. Mamertus lib. 3. de statu animæ l. 3.

de Dieu , se veulent mettre de gayeté de cœur au rang des bêtes, ne sont-ils pas bien dignes de celui des Demons ?

Enfin disons que nous avons un esprit immortel, parce que Dieu, le peut, & le veut faire tel. Il le peut, car il est tout-puissant, & ce ne lui est pas une chose plus difficile de conserver des ames qu'il a creées, que de les retirer hors du neant. Il le veut, parce qu'il engage sa parole eternelle pour nous donner cette asseurance; il le veut, parce que cela nous est manifesté par la lumiere de nature. On ne peut croire un Dieu, qu'on ne le croye juste, & il est impossible de l'estimer juste sans la creance d'une ame immortelle, ainsi que raisonne S. Clement, aprés son Maître le grand S. Pierre. Car quelle stupidité de penser que ce Pere des esprits, qui assortit les plus petits animaux dans toutes les commoditez de la nature, ait negligé l'homme jusques à ce point que de lui donner une connoissance tres-vive, & une soif tres-ardente de l'immortalité, qui paroît principalement aux ames les plus saintes, & les plus illustres, pour tenir un cœur à la gehenne, sans jamais lui donner aucun moyen de s'étancher ? vû que dans toute la nature il ne baille jamais aucune inclination à quelque creature que ce soit, qu'il ne la ménage pour son accomplissement.

Conviction manifeste.

Clem. 1. con. Ruff.

Mais qui plus est, dans quel esprit de Tartare peut tomber cette imagination, qu'une cause souveraine, tres-intelligente, bonne, tres-puissante, se plaise ici à brûler la vertu à petit feu, à la dechirer dans les épines ; la tenir sur les roues, pour égaler aprés l'ame du plus vertueux homme de la terre, à celle des assassins, des Sardanapales, & des Ciclopes ? jamais ces pensées infames prendroient-

elles

elles de l'empire sur le cœur d'un homme, s'il n'avoit abruti sa prison par des grands pechez, & noyé son ame dans la masse du corps?

Qu'on mette un peu ces esprits profanes sur la preuve de leur opinion, & qu'on considere les raisons de Pline, de Lucrece, de Panece, & de Soran. Ce ne sont pas des hommes qui parlent, mais des Pourceaux qui grondent. Ils vous disent qu'on ne voit point cette ame au sortir du corps; comme si l'œil temporel étoit fait pour voir une ame spirituelle. Voit-il l'air & les vents, & les odeurs? & les spheres du feu, que nôtre ame surpasse incomparablement en delicatesse? Ils demandent que fait cette ame separée, où est sa vûë, son oüye, son plaisir, son goût, son toucher, & quel bien peut-elle avoir sans l'aide des sens? Esprits acharnez à la matiere, qui ne se sont jamais donnez le loisir de reconnoître les delicates operations de l'ame dans l'intelligence, & l'amour, où elle vit de son bien propre. Ils recherchent curieusement où l'on logera tant d'ames, comme si l'Enfer n'étoit pas assez grand pour contenir tous les Athées.

Plin. l. 7. cap. 55.

Enfin ils ajoûtent que c'est tyrâniser un esprit que de le faire vivre aprés la mort. Qui ne voit que c'est la frayeur qu'ils ont du jugement de Dieu qui les fait parler de la façon. Et ne sont-ils pas bien dignes de tous les malheurs, puis que de gayeté de cœur ils se font ennemis d'un éternel bonheur?

Coupons le fil à tant d'autres raisons, & disons maintenant que cecy nous devoit apprendre à traiter avec les morts par voyes d'un grand respect, & avec des charitez tres-tendres, comme avec des personnes vivantes; il nous devoit apprendre à ménager nôtre ame comme une substance éternelle.

Que nous serviroit de gagner tout le monde, & perdre celle que Dieu a bien daigné rachepter par sa mort? Quittons toutes ces basses & frivoles pensées qui nous clouënt à la terre, & nous attachent si lâchement au soucy dereglé de nos corps. Cultivons nostre ame, polissons-la comme un fonds propre à recevoir les impressions de la Divinité : preparons la à ce grand jour, ce jour de Dieu, qui doit faire la separation d'une partie si divine d'avec ses membres mortels. Laissons mourir tout ce qui peut succomber à la mort: laissons dissoudre cette tissure d'humeurs, & d'elemens, comme des foibles ouvrages de la nature. Le soin qu'il faut avoir de son ame.

Mais regardons cét esprit victorieux, qui s'échape des chaines du tems, & des loix de la mort. Méprisons les restes d'un âge déja tant de fois entamé par la corruption, entrons dans cette university des tems, & dans la possession de l'eternité. Ce jour que nous apprehendons, comme le dernier de nostre vie, est le premier de nos felicitez : c'est la naissance d'un autre jour éternel, qui nous doit tirer le rideau ; & nous découvrir tous les secrets de la nature ; c'est ce jour qui nous doit enfanter à ces grandes & divines lumieres, que nous regardons de l'œil de la Foy dans cette vallée de larmes & de tant de miseres ; c'est ce jour qui nous doit remettre entre les bras du Pere, apres le cours d'une vie prodigue, battuë de tant d'orages, & de tant d'inquietudes. *Senec. ep.102.*

Disposons nous tous les jours à cette sortie, comme à l'entrée de nostre bon-heur ; gardons cette ame innocente comme un dépost de la Divinité ; ne trahissons point son honneur ; ne ternissons point sa gloire, n'effaçons point le charactere que Dieu luy a donné. Nous sommes à present dans le

le monde comme dans le ventre de la nature, petits enfans destituez de l'air, & de la lumiere, que respirent & que contemplent ces ames bien-heureuses. Quel plaisir de sortir d'un cachot si obscur, d'une prison si étroite, de tant d'ordures & de miseres pour entrer dans ces grands temples de splendeurs éternelles, où nostre estre n'aura plus de fin, nostre connoissance plus d'ignorance, & nostre amour plus de changement.

EXEMPLE XVI.
Sur la seiziéme Maxime.

Du retour des Ames.

Dieu qui donne des mesures au Ciel, & des bornes à la terre, ordonne aussi son lieu à chaque creature sortablement à sa nature, & à ses qualitez. Le corps apres la mort est rendu à la terre d'où il a été tiré, & l'ame s'en va au lieu qui luy est destiné, selon son merite, ou demerite. Et comme il n'est pas loisible au corps mort de quitter son tombeau pour venir converser avec les vivans, aussi n'est-il pas permis à l'ame de sortir des limites que la Justice de Dieu luy a données pour se mesler dans les affaires du monde. Neantmoins comme la puissance Divine a operé souvent à la resurrection des morts, pour la confirmation de nostre foy; aussi ordonne-elle quelquefois le retour des ames pour preuve de leur immortalité.

Je ne voudrois aucunement favoriser en ce point toutes les imaginations creuses qui quali-

fient

fient du mot de *vision* les folles apprehensions de l'esprit ; mais il est certain qu'il n'y a region dans le monde ; ni âge dans les siecles, qui n'ait fourny quelque grave exemple de l'apparition des esprits, par des témoignages notoires & par les jugemens des plus grands personnages. S. Augustin tient que c'est une doctrine qui est appuyée sur l'Ecriture, sur l'experience, & sur la raison, qu'on ne peut pas dementir sans quelque marque d'impudence (quoi qu'il nie fort bien qu'à tous les songes qui nous viennent des morts, ce soient toûjours leurs ames qui retournent.) Telle a été la creance des Apôtres dans S. Luc, sans qu'elle fût corrigée de nôtre Seigneur, qui étoit la regle de leur foy : Telle la verité de l'apparition de l'ame de Moïse sur la montagne de Tabor. Je n'insiste pas maintenant sur la preuve, mais sur l'exemple, me contentant d'en produire un ou deux d'une si grande multitude qui se racontent dans les Autheurs.

Mitti quoque ad vivos aliquos ex mortuis Scriptura testatur de cura pro mortuis, c. 15. &c. 10.

Luc. 22.

Matt. 17.

Quant au premier : je maintiens que l'apparition de l'ame de Samuël est tres-formelle en l'Ecriture, à qui voudra considerer toute la suite de ce narré. L'histoire nous dit, que le Roy Saül, aprés la mort de Samuël, étoit sur le point de donner une grande bataille contre les Philistins ; & que s'étant premierement addressé à Dieu par les moyens ordinaires, pour apprendre la conduite qu'il y tiendroit, voyant qu'il n'avoit aucune réponse, ni en songe, ni par la vive voix des Prophetes ; il fit ce que font les desesperez, & les infidelles, qui tachent de tirer du diable ce qu'ils ne peuvent obtenir de Dieu. Il commanda à ses serviteurs de lui chercher une Sorciere, quoi que lui même les eût bannis de son Royaume par ses Edits. Les serviteurs qui sont toujours assez prests de servir leurs

Apparition de l'ame de Samuël. 2 *Reg.* 28.

maîtres en de mauvais offices, quand il y va de leur interest, trouvent une fameuse Magicienne, que les Hebreux disent avoir été une Damoïselle de bon lieu, qui par une detestable curiosité s'étoit rangée à ce mêtier. Saül pour couvrir son jeu, & pour ne la point étonner, s'y transporte de nuit en habit déguisé, accompagné seulement de deux Gentils-hommes: & aprés avoir salué la Damoiselle, lui demande l'exercice de son mêtier. Mais elle qui étoit rusée, & qui se gardoit des surprises, répond, Comment, Monsieur, vous joüez donc à me perdre, & vous aussi? Ne sçavez-vous pas les Edits du Roy? Saül replique là-dessus, qu'il sçavoit tout ce qui s'étoit passé, mais qu'elle fit hardiment, s'assurant qu'il la garantiroit, & que là où elle se figuroit des peines, elle ne trouveroit que des recompenses. Comme elle doutoit encore & demeuroit dans la méfiance ordinaire à toutes les méchancetez, il engagea sa parole avec de grands sermens, protestant qu'il ne lui arriveroit aucun mal de tout ce qui se passoit sur l'heure entr'eux deux. Là dessus s'étant resoluë de le contenter, elle lui demanda si ce n'étoit pas son dessein de parler à l'ame d'un mort, & à qui il en vouloit.

Cela estoit assez ordinaire à toutes ces Necromanciennes, de susciter des spectres, & des fantômes au lieu des vrais esprits des morts. Ainsi Apollonius fit voir Achille paroissant sur son tombeau, comme un geant de douze coudées. Ainsi Santabarenus montra à l'Empereur Basile l'ame de son fils Constantin. Ainsi Jamblique fit paroître en certains bains de Syrie deux figures de petits enfans, qui étoient cõme des Cupidons. Tout cela n'avoit rien de réel à proprement parler, & ce n'est pas de merveille si ceux qui ont pensé que Samuël

Philostrat. in Appollon

Zonaras.

Eunapius Sardianus.

avoit

avoit été suscité par la Pythonisse, ont cû que c'étoit un spectre. Mais qui voudra bien peser les termes de l'Ecriture, & considerer comme cét esprit de Samuël parut soudainement devant que la Pythonisse eût usé de ses évocations ordinaires, montrant bien qu'il venoit purement par le commandement de Dieu, & non pas par les charmes de la Magicienne, il changera facilement d'opinion.

De fait, la Necromancienne fut fort étonnée; voyant que ce mort étoit venu contre l'ordre des autres, & s'écria hautement comme une personne éfrayée, *Sire, vous m'avez trompé, vous étes Saül*, se doutant bien que c'étoit à lui que Samuël en vouloit. Le miserable Roy, qui tâchoit par tous moyens de l'asseurer, Ne craignez point, dit-il, je vous garderay la foy promise, qu'avez vous vû? Elle répond, DEOS VIDI ASCENDENTES DE TERRA. Voulant dire, selon la Phrase Hebraïque, qu'elle avoit vû une personne venerable, semblable à un Ange, ou à un Dieu, qui s'élevoit de terre. Comment est il fait? replique le Roy. C'est un vieillard honorable, dit elle, habillé d'un manteau de Prophete. Lors Saül saisi de respect se prosterne en terre, & fait une profonde reverence à Samuël qui lui parle, & lui dit: QUARE ME INQUIETASTI UT SUSCITARER? Pourquoi m'as tu inquieté pour me faire retourner au monde? La necessité m'y a contraint, répond Saül; je suis en une perplexité d'affaire, & ne puis tirer aucune réponse du Ciel. A quoi Samuël repartit. *Homme abandonné de Dieu, pourquoy m'interrogez-vous? ce que j'ay prédit arrivera, vôtre armée sera défaite par les Philistins, & vous avec vos enfans serez demain avec moy*, c'est à dire, censez entre les morts, comme je suis maintenant: Eccl. 46.

ce qui arriva. Or l'Ecriture sur ceci louë Samuël d'avoir prophetisé aprés sa mort : que si ce n'étoit le vrai Samuël, mais un spectre, qui ne voit que ce seroit dire un mésonge, & louër l'œuvre du diable?

Mais afin qu'on voye que cette creance a été tenuë des Nations comme par un arrest de nature, Joseph au dix-septiéme livre de ses Antiquitez Judaïques, rapporte l'apparition de l'esprit d'Alexandre fils du grand Herodes, & de Marianne, lequel se fit voir à sa femme Glaphyra, lors qu'elle fut remariée au Roy de Mauritanie, pour lui reprocher son ingratitude, & l'oubliance de son premier mary. Ce qu'ayant deduit amplement au premier Tome de la Cour Sainte, en la dixiéme Edition, dans une instruction addressée aux Vefves, je m'abstiens de le repeter ici.

Philostrate au huitiéme de la vie d'Appollonius, fait aussi mention d'un jeune homme qui étoit fort inquieté sur l'état des ames en l'autre vie, & dit qu'Appollonius lui apparut, l'asseurant que l'ame étoit immortelle, qu'il n'avoit que faire de s'en mettre en peine, vû que c'étoit plûtôt l'affaire de la Providence divine que la sienne.

Je passe volontiers une quantité d'autres exemples, pour vous dire que Phlegon un bon Autheur qui florissoit environ cent ans aprés la Nativité de Nôtre Seigneur, & qui n'étoit point de nôtre Religion pour favoriser nos sentimens, quoi qu'il soit honorablement cité par Origene, Eusebe, & S. Jerôme écrit une étrange histoire reconnuë par le témoignage d'une ville entiere, dans laquelle il étoit pour lors Gouverneur. Il dit qu'à Trailles ville de Phrygie, il y avoit une jeune Damoiselle nommée Philenion, fille de Democrate & de Chariton, laquelle, comme montre assez son histoire, étoit une

une fille d'amour, qui faisoit la gentille, aimoit la braverie, se plaisoit dans une conversation trop libre, & suivoit les folâtres plaisirs du monde, de vrais jardins d'Adonis qui font montre au commencement de petites fleurs, & ne portent enfin que des épines.

Dieu qui poursuit les ames voluptueuses à la trace jusques dans l'ombre de la mort, lui envoye une maladie qui aprés avoir moissonné la fleur de sa beauté, n'avoit quasi plus laissé qu'une carcasse vivante, pour la donner en proye à la mort. La miserable fille avoit les ardeurs cuisantes de la fiévre en tout le corps, sans perdre les flammes de l'amour qu'elle nourrissoit dans son cœur. Elle brûloit de deux feux sans pouvoir éteindre ni l'un ni l'autre; & n'ayant plus qu'un petit souffle de vie sur les lévres, elle donnoit à l'amour ce qui étoit déja tout acquis à la mort, soupirant pour un jeune Gentilhomme absent, sans oser declarer pleinement sa passion.

Enfin la mort emporte la dépoüille de sa vie avec celle de ses pretentions. Le Pere & la Mere la pleurent avec des larmes sans consolation, lui font des funerailles fort honorables; & comme elle avoit ardemment aimé ses atours, & son petit cabinet, ils enterrerent avec elle tout ce qui lui restoit de plus precieux. Six mois étoient déja passez, depuis son enterrement, quand le Gentilhomme qu'elle affectionnoit nommé Machates arrivant à Trailles, vient à loger en la maison du Pere de son amie. Cet esprit de la fille qui étoit de la qualité de ceux que Platon appelle amateurs des corps, tenant encore les affections avec lesquelles il étoit sorti du sien, apparut un soir à ce Machates, avec des paroles d'affection, des embrassemens, & des caresses, qui

montroient assez que c'étoit un esprit dãné & un orgãne du diable, lequel tourmentoit l'une pour brûler l'autre. Le jeune homme avoit au commencement une étrange frayeur de ces procedures: neanmoins s'apprivoisant peu à peu, il s'étoit déja rendu ce spectre assez familier. Il arrive sur ces entrefaites qu'une vieille servante, envoyée par sa maîtresse pour voir ce que faisoit leur hôte, trouve Philenion assise auprés de lui avec le même visage, & les mêmes habits qu'elle avoit durant sa vie: dequoi extremement étonnée, elle court au Pere & à la Mere, pour leur annoncer que leur fille étoit vivante. Eux la tancerent aigrement comme une écervelée, & une méchante femme qui vouloit faire de nouvelles ouvertures à leur playe qui saignoit encore. La servante se justifie, & répond, qu'elle n'avoit point perdu le sens, & qu'elle disoit la pure verité. Surquoi elle échauffa tellement la curiosité de sa maîtresse, qu'elle se transporta secrettement de nuit en la chambre, sans toutesfois rien appercevoir qui fut capable de la resoudre.

Le lendemain, comme elle étoit extremement piquée de la curiosité de sçavoir ce qu'elle devoit croire de cette apparition, elle se jette aux pieds de Machates; & le conjure de lui dire le nom de cette jeune fille qui conversoit avec lui. Le Gentilhomme se trouva d'abord fort surpris, & chercha des échapatoires pour lui donner le change; mais enfin soit par compassion de la mere qu'il voyoit en état de suppliante, soit par la vanité de sa passion, il délia facilement sa langue, & confessa qu'il étoit marié avec Philenion sa fille, que c'étoit une affaire faite par la volonté des Dieux, où il ne falloit plus rien regretter; & disant ceci, il tira un

pe tit

petit escrit, où il montra, un anneau d'or que lui avoit donné sa fille avec le linge duquel elle couvroit sa gorge, asseurant qu'elle étoit sa femme, tant il étoit seduit par les artifices du malin esprit.

La mere, ayant reconnu les marques de la defunte, tomba à terre d'étonnement, & étant revenuë à soi, elle baisa un million de fois, tantôt sa bague, tantôt le linge, l'arrosant de ses larmes, & mettant en pleurs toute la famille qui étoit accouruë à ce spectacle. Puis embrassant derechef Machates, elle signifia que ce lui seroit une faveur du Ciel de l'avoir pour gendre ; mais qu'elle demandoit de courtoisie une consolation, qu'il ne devoit point refuser à une mere affligée, qui étoit de voir encore une fois sa fille qu'elle tenoit pour morte.

L'autre lui promet de lui donner toute satisfaction, & comme Philenion vint en cachette à l'accoûtumée pour traiter avec lui, il dépêche secrettement son laquais à la mere, qui en advertit son mary, & tous deux de compagnie viennent à la chambre de Machates, où ils surprennent leur fille : dequoi ils furent si ex asiez, que ne pouvant dire une seule parole, ils se jetterent sur son col, l'embrassant étroittement, & l'arrosant des larmes qui tomboient de leurs yeux. Mais la fille d'un visage morne & abbaissé, tirant un profond soûpir de sa poîtrine : *Helas*, dit-elle, *mon pere & ma mere, que vôtre curiosité vous coûtera cher, car vous me pleurerez pour la seconde fois :* & là-dessus elle tomba morte, laissant une horrible puanteur en la chambre, ce qui remplit la maison de frayeur, de gemissemens, & de heurlemens, de sorte que les voisins

arrivent au bruit, & en suite toute la ville y accourut pour voir ce corps.

Le Magistrat émerveillé d'un cas si épouventable deputa quelques Bourgeois des plus apparens pour faire ouverture du tombeau où l'on ne trouva plus de corps de Philenion, mais bien une coupe, & un anneau qu'elle avoit reçû de ce Gentilhomme. Cette charogne demeurée en la chambre du pere fut jettée par Arrest du Senat à la voirie, la ville purgée : & quant à Machates il fut tellement accablé de honte, & de confusion qu'il se tua de sa propre main. Voilà ce que raconte un Autheur éclairé seulement de la lumiere de la nature, lequel a écrit cette histoire aprés en avoir été spectateur à dessein d'envoyer un homme exprez à l'Empereur Adrian pour lui en faire le recit, comme il dit dans sa lettre qu'il dresse à un sien amy. J'aurois quantité de choses à dire sur toutes les circonstances qui ne sont point repugnantes à ce que les Autheurs Ecclesiastiques racontent sur d'autres apparitions des damnez ; mais pourtant je ne veux pas exceder les loix des histoires, & c'est assez d'avoir fait voir ici la creance de ces anciens, & la punition de Dieu sur les ames abandonnées au peché.

MAXIME



MAXIME XVIII.

Du Purgatoire.

LA COUR Profane.	*LA COVR Sainte.*
Que la mort est le remede de tous les maux, & que l'ame separée du corps n'a plus rien à souffrir.	Que l'ame qui n'a pas satisfait en ce monde à la Justice de Dieu, doit passer en l'autre vie par le Purgatoire.

AVez-vous bien consideré en la Genese un Ange de feu qui avec son glaive flamboyant garde la porte du Paradis Terrestre, étant planté comme un Huissier à l'entrée de cette delicieuse sale, laquelle preparée de Dieu pour festoyer le premier homme du monde, aprés avoir été le theatre de sa gloire, s'est faite comme l'échaffaut de ses supplices? Procope remarque que le pauvre Adam au point de son bannissement fut mis vis à vis de ce Cherubin, & que ce satellite du Dieu des armées n'avoit pas plûtôt levé le coutelas, qu'il lui faisoit couler la frayeur & la glace dans les os, & à mesure que les éteincelles voloient de cette épée de Iustice, les craintes & frayeurs s'emparoient du cœur de ce criminel, qui meurtrier de sa race avant que d'en étre le progeniteur, avoit enfanté mille morts par le mords d'une pomme.

Genes. 2. Le Purgatoire comparé au glaive de feu du Cherubin.

Helas! si le déplorable Adam avoit une telle horreur de l'acier du Cherubin, qui lui donnoit dans

la vûë, quels devroient être nos ressentimens, quelles nos apprehensions quand nous pensons à ces flammes du Purgatoire, allumées du souffle de l'amour, & de l'ire de Dieu. Tant d'ames y trempét maintenant aprés avoir conversé autrefois parmy nous dans ce mortel sejour, & nous y devons peut-étre demeurer long tems pour brûler & consommer tant de roüillures que nôtre ame amasse journellement dans les amours du monde, si tant est que nous évitions tous l'éternité de supplices.

J'ay de l'horreur quand je regarde sur ce point la lâcheté des Catholiques, tant à pourvoir leur seureté, qu'à soûlager les ames de leurs freres, & quand j'ay bien consideré le cours, & les progrez de cette grande negligence, je trouve qu'elle a deux sources, la premiere s'appelle *l'infidelité*, la seconde, *la stupidité*, que j'ay resolu de combattre aux deux points de ce discours.

Il est vrai qu'aprés que cette funeste heresie, soufflée de l'haleine du serpent infernal, a combattu depuis un siecle les veritez de nôtre Foy, outre les ames perduës qu'elle emporte tous les jours dans le torrent de la corruption, elle a coulé dans l'esprit des Catholiques des langueurs, & des infidelitez qui agitent aujourd'hui les cerveaux irresolus sur plusieurs articles, & nommément sur celui qui nous est maintenant en objet. *Le Purgatoire* ? (dira quelque Libertin parmi la fumée du vin, & des viandes) *il n'y fait pas si chaud qu'on crie* ; *qui en est revenu pour en dire des nouvelles* ? *Dieu est si misericordieux, pensez-vous qu'il se plaise à brûler ses enfans, & rogner le prix de la Passion de son Fils, qui a satisfait pour tous nos pechez* ? Les jeunes ames entendent cela, & succent le venin par l'oreille, qui étouffe leur croyan-

ce, & amortit les exercices des bonnes œuvres.

Que dirai-je contre ces infidelitez & ces opinions flotantes des foibles Catholiques? ce n'est pas mon dessein de me jetter sur une menuë controverse, qui ne fait que deçà & delà tirailler la verité. Je ne veux point perdre le tems à piquotter quelques passages, je dis en fonds seulement deux raisons tirées de deux lumieres, celle de la nature & celle de la Foy, qui sont capables d'arracher la confession de la verité d'un homme qui a tant soit peu de pudeur & de cervelle.

II. C'est chose étrange de voir ce grand consentement de tous les siecles, qui se rencontre en la creance des purgations de l'ame, si forte, & si puissante, que ces lumieres de nature parlent aussi intelligiblement, que si elles étoient écrites avec le rayon du Soleil. Tous ces Gentils, qui ont vêcu hors de la loy, n'ont pû dementir cette doctrine; car ils sentoient la noble extraction de leur ame, & connoissoient qu'elle étoit tachée par le corps, & par les œuvres sensuelles. Voilà pourquoi ils s'attachoient à de foibles élemens, pour la purifier, tantôt se lavant dans le courant des fontaines, tantôt passant par les flammes, & tantôt cherchant d'autres manieres de se nettoyer des soüilleures de la chair; mais c'étoit chose pitoyable qu'ils trouvoient la profanation jusques dans le sacrifice. Ils ne se contentoient pas de se purger en cette vie; mais ils étendoient cela jusques sur les ames des morts, croyant fermement qu'elles avoient besoin de remedes, pour se dérouiller des tâches du corps.

Le Purgatoire prouvé par la lumiere de la nature.

L'opinion des anciens touchant la purgation des ames.

Theophile Patriarche d'Antioche, au livre qu'il écrit à un nommé Antholique, dit que les Gentils ont pris de l'Ecriture tout ce qu'ils ont écrit des peines

Aug. 21. de Civit. Dei, 13.

peines de l'autre vie. Et S. Augustin remarque, comme ayant cette idée que toutes les taches de l'ame venoient de la terre, ils employoient les trois autres élemens à les purger, ainsi qu'il preuve par les textes de ces anciens. Synesius même a pensé qu'il demeuroit certaines taches visibles en l'ame, qui faisoient paroître quels étoient les crimes dont elle s'étoit soüillée dans le corps ; ce qui toutesfois ne s'accorde pas bien avec la verité que nous tenons de la spiritualité de la même ame; & je trouve qu'il a parlé dans ce texte plus en Platonicien qu'en Chrêtien.

Synes. ep. ad Ioan.

Morus de Missa.

Belle remarque sur la croyance du Purgatoire chez les Hebreux.

Apoc. 21. 16. Civitas in quadr. posita est.

Les Hebreux, les Egyptiens, les Grecs, & les Romains, tous combattent pour les prieres des morts, & la verité du Purgatoire. Les Hebreux celebroient trois fois l'année la fête des ames separées, & leur Prêtre montant en une chaire faite expressément & ceremonialement en carré, pour representer la Cité des Bienheureux, selon S. Jean, recitoit les noms des morts pour les recommander aux prieres de l'assistance : prieres si familieres entr'eux, qu'ils les écrivoient même sur les tombeaux comme des Epitaphes en ces termes, SIT ANIMA EJUS COLLIGATA IN FASCICULO VIVENTIUM, *Que son ame soit enfilée au bouquet des vivans :* Comme voulant dire que toutes les ames des Saints étoient comme un bouquet odoriferant, dont chaque élû faisoit une fleur. Qu'est cela si ce n'est faire parler les pierres contre l'impieté ?

Purgation notable des Egyptiens.

Que diray-je des Egyptiens qui s'étoient tellement imprimé l'opinion, que les ames devoient étre purgées en l'autre vie, pour avoir trempé dans les voluptez de la chair, qu'aux funerailles des trépassez, aprés avoir ouvert le corps, ils prenoient l'estomach

l'estomach du mort, & l'enfermoient dans un petit coffret, puis sur le bord du Nil où étoient ordinairement les tombeaux, un Heraut tenant ce coffret, & le montrant aux yeux du Ciel protestoit devant toute l'assistance, que le defunt, dont il étoit question, avoit vécu dans la pieté, & dans les loix de ses Peres : Que si l'avoit offencé par la volupté du corps, ils demandoient que cette ame fut aussi bien purgée comme ils alloient purger cét estomach, instrument des voluptez du vivant, & là-dessus le jettoient dans le Nil. Voyez ces pauvres Payens comme ils sont touchez d'une touche de Dieu, laquelle ne peut mentir, qui leur dit, qu'il faut purger les morts; mais du reste ils ne sçavent rien. *Plutarch. in convivio sapientum.*

Parleray-je des Grecs? Et ne sçavons-nous pas que Platon le premier homme de leur nation, au Phedon, a parlé si clairement du Purgatoire, qu'il semble avoir été nourry à l'école des Chrêtiens; Concluray-je par les Romains? Hé pouvons-nous ignorer qu'au premier siecle de l'Eglise, sous l'Empereur Domitian, lors que quelques Apôtres vivoient encore, Quintilien un Orateur tres renommé, haranguant en la ville de Rome, en un certain plaidoyé d'un sepulchre que l'on avoit enchanté par magie, protesta en termes si exprés la verité du Purgatoire, disant : *Que l'ame étant purgée par le feu alloit prendre place dans le Ciel* comme nous avons montré en la seiziéme Maxime. Si vous demandez encore les authoritez des Payens, qui ont vû ce que pratiquoient les Chrêtiens, ajoûtez à tout cecy que Jule Autheur fort ancien parlant de la mort d'une Dame nommée Podon, remarque en termes exprés, que son mary qui étoit un des plus anciens Chrêtiens, faisoit des offrandes pour elle, qu'il appelle δῶρα ψυχῆς ῥύσια, *Dons pour la rançon* *Quintii Decad. 10.* *Julius Florileg. lib. 5.*

Tertull. in exhort. ad Castitatem. Iam repete apud Deum pro cujus spiritu postulet, pro quo oblationes annuas reddas.

Damones credunt & contremiscunt.

çon de l'ame, conformément à ce qu'écrit Tertullien, que c'étoit la coûtume de l'ancienne Eglise de prier pour les esprits des morts, & de rendre même pour eux des offrandes annuelles.

Il ne faut pas dire pour échapatoire, que c'est Platon, que c'est Quintilien qui parle : mais il faut confesser ce que dit Aristote, quand on voit un accord universel en une proposition, ce n'est pas un homme qui parle ; mais la bouche du Ciel qui exprime cette verité. Quand S. Jacques nous prononce qu'il faut craindre Dieu,& le preuve par l'exemple même des diables, il ne dit pas qu'il faut craindre Dieu,pour ce que les diables le craignent,mais si quelqu'un le méprise, il est pire en cela que les Demons : De même quand les Saints Peres apportent l'exemple des Payens, ce n'est point pour nous instruire par les Payens ; mais pour montrer que branler en la foy des choses qu'ils ont tenu universellement par arrest de nature, c'est être pire que Payen.

Seconde preuve, tirée de la lumiere & de la foy.

III. Je dis pour second argument, que toutes & quantesfois qu'on prouve aux Catholiques une verité par l'universel consentement de l'Eglise, & de tous les siecles,si quelqu'un vient à la revoquer en doute,c'est un signe évident, ou qu'il a l'esprit devoyé,ou qu'il est malicieux en fait de Religion.

Unde hæc quia ad faciendæ sunt disputare, insolentissima insania est.

Cette proposition est fondée sur l'axiome de S. Augustin,lequel en l'Epître qu'il écrit à Janvier,nous asseure que lors qu'on trouve des traces d'une coûtume observée generalement par toute l'Eglise, il est clair,ou qu'elle vient des Apôtres, ou de ceux à qui Dieu a donné une plaine authorité en l'Eglise, & que de la vouloir dementir & quereller, c'est passer de la folie jusques à l'insolence.

Or est-il que la verité du Purgatoire est établie

par

par le sentiment, la pratique, les Arrests,& Decisions de toute l'Eglise, en telle sorte qu'il n'y a verité de nôtre foy plus fortifiée. Comment cela? Commencez-vous par nôtre France; voilà le Concile de Châlon sur Saône pour la priere des morts, & la verité du Purgatoire. Allez vous en Espagne? voilà celui de Braga. En Allemagne? Voilà celui de Vvorm. En Italie? Voilà le sixiéme Concile tenu à Rome sous le Pape Symmaches. En Grece? Voilà un nombre de Synodes recueillis par Martius. En Afrique? Voilà le troisiéme de Cartage. Enfin voilà les trois Oecumeniques de Latran, de Florence & de Trente, qui disent le même. Cela suffit-il pour establir une verité en la cervelle d'un homme qui a tant soit peu de sentiment?

Nos adversaires qui abbayent contre cette verité, comme font les chiens aprés la clarté de la Lune; lors qu'ils ont dit que JESUS a fait la purgation des pechez, & qu'il a été dit au bon Larron, *Tu seras aujourd'hui avec moy en Paradis*, ou qu'ils ont produits quelques autres objections frivoles, ils ont épuisé toute leur suffisance.

Je vous laisse peser un peu les belles consequences. JESUS *a fait la purgation des pechez, donc il n'y a plus de Purgatoire.* N'avons-nous pas sujet de dire en la même façon, JESUS a prié pour la remission de nos pechez, donc il ne faut plus d'oraison, ny penitence, & c'est en vain que S. Luc a dit, *Qu'il falloit que* JESUS *endurât, & que la penitence fut preschée en son nom?* Comme l'Oraison de Nôtre-Seigneur ne détruit point nos prieres, aussi sa satisfaction ne renverse point les nôtres, il a prié pour nous faire prier; il a satisfait pour donner la force & le merite à nos satisfactions, qui seroient mortes & inutiles si elles n'étoient animées de son sang.

sang. *Que sert de dire que le bon Larron soit passé droit en Paradis, sans experimenter le Purgatoire,* comme si nous disions qu'il fut necessaire à tout le monde d'y passer. Faites vous un grand Saint, & vous n'en aurez que faire. Purgez toutes vos fautes par un amour si ardent, que les flammes purifiantes n'y trouvent plus rien à dérouiller. Celui qui a payé ne doit rien, & qui a satisfait en ce monde, trouvera dedans l'autre une pleine liberté.

Mais pensez-vous que dans une vie qui accueille tant de taches, une ame soit capable d'étre élevée incontinent sur le Ciel des Cieux à la vision de Dieu, devant qu'elle passe par les purgations que la Justice Divine ordonne à chacun selon ses fautes ? On tâche à vous étourdir les oreilles de chicanes, & de disputes inutiles, pour vous faire croire que le Purgatoire est une invention des Prêtres interessez; il semble que cette doctrine soit venuë au monde depuis deux jours; mais lisez les Ecritures & voyez les Peres qui les interpretent, vous verrez fondre sur vous comme une nuée de preuves pour la confirmation de cette verité.

Basil. in Isa. cap. 1. Non exterminium, minatur, sed purgationem innuit. Ambros. hic ostendit pœnas igni passurum.

Quand S. Paul en la premiere aux Corinthiens, Chapitre troisiéme, a dit que le jour de Dieu, c'est à dire, du jugement, soit general ou particulier, se manifestera par le feu; qui mettra à l'épreuve les œuvres d'un chacun; & que celui qui sur ces fondemens de JESUS, aura bati de bois, de paille, ou de foin, c'est à dire d'œuvres vaines & legeres *sera sauvé comme par le feu*, il a declaré nettement la doctrine du Purgatoire, si vous n'étes plus illuminez que S. Basile, & S. Ambroise, qui l'ont ainsi jugé: le premier dit, *Qu'il menàce l'ame, non de destruction, mais de purgation:* l'autre declare apertement, *Qu'il parle des peines du feu, que Dieu a destinées pour purifier*

rifier les esprits. Et c'est une foible resistance d'objecter qu'il a dit, *comme par le feu, & non pas par le feu* : car c'est une maniere de parler en l'Ecriture qui ne diminuë rien de la realité des choses: autrement il faudroit dire que quãd S. Jean écrit au premier Chapitre de son Evangile; *Que les hommes ont vû* Jesus *comme l'unique Fils de Dieu*, qu'il n'en seroit que la figure, & non pas la verité. Et quand S. Paul aux Philippiens, Chapitre second atteste, *Qu'il a été trouvé comme homme*, il faudroit inferer qu'il ne seroit pas homme. Ne voyez vous pas comme ces menuës pointilles de paroles attaquent directement la verité? Quand S. Matthieu au Chapitre douziéme fait mention, *d'un peché qui ne sera remis, ni en ce monde, ni en l'autre*, S. Bernard Homelie soixante-sixiéme sur les Cantiques, insiste fortement sur ce passage, & le prend comme une preuve infaillible de nôtre doctrine. Quand le même Evangeliste touche le discours *de ce prisonnier qui sera mis en un lieu d'où il ne sortira pas qu'il n'ait payé jusques au dernier denier* : S. Cyprien dit apertement : *Autre chose est d'étre purgé long-tems pour ses pechez par le tourment de feu : autre chose de la purification qui a été faite par la Passion de* Jesus-Christ. Quand dans le même Autheur il est parlé des diverses peines de la colere qui sont deduites au Chapitre cinquiéme, S. Augustin au premier livre du sermon fait en la montagne, interprete tout cela des peines de l'autre vie. Quand dans le quatriéme Chapitre de Tobie il est écrit du pain qu'on doit mettre sur la sepulture des morts, S. Chrysostome Homelie trente-deuxiéme sur S. Matthieu, rapporte ce passage à la coûtume de l'ancienne Eglise, qui appelloit les Prêtres, & les pauvres, à dessein de prier pour les Trépassez.

Cyprian. l. 4. epist. 2.

providence de Dieu, & du ministere des Anges.

Quant aux peines, il est bien asseuré que la premiere consiste en la suspension de la vision de Dieu, laquelle est fort douloureuse à une ame qui estant hors du corps, & encore éloignée de son principe, est, comme seroit le globe de la terre, s'il étoit hors de son lieu, ou comme un feu enfermé dans les entrailles de la montagne de Gibel: elle desire naturellement se joindre à Dieu, & le moindre retardement qu'elle sent à une telle felicité luy est tres-sensible. Elle gemit de se voir privée d'un bien infiny au point que sa soif en est plus allumée, & s'en voit privée par sa faute; par une faute qui se pouvoit facilement éviter. La seconde est la peine du sentiment qui s'exerce par le feu, grand executeur de la Iustice de Dieu, & quelquesfois aussi par autres voyes, qui sont contenuës à sa Providence, selon que nous apprenons de S. Bonaventure, & de Beda. Si vous dites que vous ne pouvez comprendre comme une chose materielle agit sur une spirituelle, je vous demande, cette ame qui est dans vostre corps, est-elle d'autre espece que celles qui sont en Purgatoire? Et neanmoins ne voyez-vous pas comme elle endure tous le jours au corps? *Miris, sed* ne voyez-vous pas que toutes les douleurs de la *veris mo-* chair mortelle réjaillissent par une amoureuse sym- *dis. Aug.* pathie, & un contre-coup du tout necessaire jusque au fond de vostre ame? Et puis vous demandez comme elle peut endurer? N'est il pas vray que nostre ame contient en soy la racine d'intelligence, & de tous les sentimens qui se forment & s'accõplissent par le moyen des organes du corps? N'est-il pas vray qu'estant au corps, elle entend, & sent avec dependance du corps. Mais separée qu'elle est, perd-elle cette racine d'intelligence

& de ſentiment? Nenny, car elle entend alors avec independance du corps: auſſi pour parler ſelon l'opinion de quelques uns, peut-elle ſentir hors du corps non ſeulement par une connoiſſance nuë & intellectuelle, mais connoiſſance experimentale; aucunement ſemblable au ſentiment qui s'exerce au corps. *Mais il n'y a plus d'organe corporel, qui eſt comme le chariot du ſentiment.* Qu'importe? Dieu par ſa puiſſance ne peut-il pas ſuppléer l'organe du corps, & neceſſiter l'ame immediatement à reſſentir l'acrimonie du feu, comme ſi elle étoit encore au corps? & qui plus eſt, quelques Theologiens eſtiment qu'il n'y auroit point d'inconvenient de dire, que cette ame ſeroit reveſtuë de Dieu d'un cœur d'air comme d'un habillement, avec lequel elle auroit la même ſympathie qu'elle avoit auparavant avec le corps qu'elle informoit, & ce corps eſtant incorruptiblement brûlé, comme celuy des damnez, feroit rejaillir une douloureuſe qualité pour la tourmenter: ce que toutefois je n'eſtime pas tant probable. Mais je croirois plutoſt que le feu n'étant pas contraire de ſa nature à l'eſprit, ſeroit neantmoins choiſi & deputé par une ſinguliere diſpoſitió de la Providence divine pour étre à l'ame un ſigne affligeant en ce qu'il luy repreſente dans ſes flammes la colere d'un Dieu offencé, ainſi qu'il ſera dit en la Maxime ſuivante.

Coninch. du Purgatoire. 529.

Contre la ſtupidité de ceux qui ne l'apprehendent pas.

Helas! Chreſtien, Dieu faſſe que nous ignorions ce feu eternel, & temporel, & que nous ſoyons plûtoſt purgez en cette vie que d'attendre en l'autre. V. Quand je viens au ſecond point de ce diſcours, je ne me ſçaurois aſſez eſtonner de noſtre ſtupidité & de noſtre lethargie; nous croyons le Purgatoire, & nous dementons nôtre croyance par nos œuvres. Que pouvons-nous eſperer en l'autre vie venant

avec

avec tant de negligences, & de laſchetez?Dieu eſt miſericordieux voilà nôtre refrain:Mais ne voyons-nous pas aux Eſcritures la main de Dieu armée de tempeſtes ardentes ſur les infames villes de Sodome & de Gomorrhe,& ces corps,qui s'eſtoient immolez dans les flammes d'une monſtrueuſe luxure, roſtis & grillez ſous le ſouffle de l'ire du Tout-puiſſant ? Ne voyons-nous pas un monde entier enſevely dans les eaux du deluge, les flots de l'Ocean bondiſſans,comme dans une ville forcée ſur les reſtes criminelles,la Mer,qui ſe fait tout enſemble le bourreau & le tombeau des pecheurs ? Ne voyons-nous pas ces beaux Anges ſi cheris de Dieu , & ſi dignes d'eſtre cheris,qui ſortoient encore tous eſclatans de ſes mains , perdus par une pensée d'orgueil,& precipitez dans les conciergeries de flammes eternelles ?

Penſons-nous eſtre plus à Dieu que ces villes pleines d'une infinité d'ames,qu'un monde entier, que des legions d'Anges ? Il ne faudroit point ſe charoüiller par une preſomptive confiance d'une miſericorde qui n'eſt point deuë à une negligence ſi lâche & ſi diſſoluë.

La verité eſt qu'il n'entre point de ſoüillure dãs le Paradis. La verité eſt, que les yeux du ſouverain Iuge ne peuvent ſupporter d'ordure;que s'il y en a, il les faut deroüiller infailliblemẽt avec la lime de la juſtice.Ce tourment du Purgatoire s'exerce avec des aigres & perçantes douleurs,puiſque cét imperieux element qui fait tous les tintamarres dãs nôtre monde y tient rang d'officier.Sa durée eſt longue par certaines revelatiõs,que quelques ames y ont paſsé pluſieurs années.Sa perſeverance & activité effroyables,puiſque l'ame eſt immortelle & incorruptible en ſes ſupplices. Cela fait dreſſer les

Iob. 3. 1. Semper enim quasi tumentes super me fluctus timui Deum & pondus ejus ferre non potui.

cheveux en teste à tous les Saints. Et quand ce grand homme Iob tout composé d'innocence, & de sainteté pense à cette justice de Dieu, il luy est advis qu'il est comme un petit poisson tapy dans la mer, qui entend rouler toutes les tempestes sur sa teste. Saint Augustin qui avoit blanchy dans mille valeureux combats pour la deffence de l'Eglise, apprehende le Purgatoire, & ces ames esleuës qui bâtissent tout en or, en argent, & en pierreries, craingnent l'espreuve du feu, & nous avec nos bastimens de chaume, de paille & de foin, nous allons la teste levée comme si nous avions toutes les asseurances de nostre salut.

Quis poterit habitare de de vobis cum igne devorante?

Où sommes-nous, si ce flambeau de Iustice ne nous esveille? Peut-estre avons-nous passé une transaction avec ce feu & ces supplices, ou que nous sommes faits à l'espreuve pour ne les pas sentir. Y a-il personne qui ait appris à faire sa demeure dans les brasiers? Nous sommes si fluëts, si minces, si impatiens, si grands amateurs de nous mesmes, qu'un once de mal nous pese une livre. O mondains, qui pleurera sur vous, d'autant que vous ne sçavez vous pleurer vous mêmes? Vos corps sont delicats de nature & de nourriture, vos ames le sont encore davantage, vous ne pouvez souffrir la picqueure d'une abeille la lancette d'un Chirurgien, seulement la voir vous donne le frisson: & neantmoins tous les jours vous vous empestrez dans mille vanitez, mille muguetteries, & mille amours du monde, qui enrouïllent vostre ame, & qu'il faudra deroüiller en l'autre monde bien cherement. Nous sçavons comme ces Chrestiennes de l'Inde nouvellement converties, quand elles sentent quelques tentations contraires à la loy de Dieu, elles courent à leur foyer, & passent la main par les

les flammes, disant, *Pecke, mon ame, si tu peux endurer le feu ; si tu ne peux, arreste toy.* Faites en de même, touchez, si non d'effet, pour le moins par consideration, ces flammes devorantes de la Iustice de Dieu si elles vous semblent fortes, & ne vous y engagez point par vos mondanitez.

Rigueur des vivans envers les ames de Purgatoire.

VI. De ce peu d'apprehension que nous avons du Purgatoire, arrive une autre stupidité fort desraisonnable, c'est que nous sommes peu officieux envers les esprits des morts, qui est chose fort damnable, pour deux principales raisons. La premiere est, que la Providence de Dieu, qui dispose toutes choses avec une tres-grande suavité, a comme attaché le salut de ces bonnes ames à la faveur de nos prieres, & nous a voulu faire comme mediateurs & intercesseurs de leur felicité, qui est bien l'un des grands tiltres d'honneur que nous sçaurions recevoir. C'est un tiltre de Divinité de pouvoir obliger des hômes, disoit un ancien & il n'y a point de plus court chemin à une gloire eternelle: or Dieu nous a donné le moyen d'obliger, non des mortels, mais des ames immortelles & les obiger à un sujet si grand & si relevé, que si tous les thresors & toutes les vies du monde estoient fonduës en une masse; elles ne pourroient arriver au moindre degré de la felicité que vous pouvez procurer à ces fidelles esprits. En les obligeant sur ce point vous faites des amis eternels, qui n'auront aucunes pensées qui ne tendent à vous rendre la pareille, & vous porter dans le sein de la beatitude, & cependant cela vous estant tres-facile, comme une chose qui consiste en quelques prieres, aumosnes, & bonnes œuvres; vous les negligez, n'est-ce pas une prodigieuse lascheté ?

Plin. lib. 1. cap. 7. Deus est mortali benefacere mortalem & hac ad aeternam gloriam via.

La seconde raison est; qu'en usant d'une telle

Matth. 12. cap. 11. Quis erit ex vobis homo qui habeat ovem unam, & si ceciderit hac Sabbato in foveam, nonne tenebit, & levabit eam? Hier. Thr. De excelso misit ignem in ossibus meis, & erudivit me, &c. Vigilavit jugum iniquitatum mearum. O vos omnes qui transitis per viam, attendite & videte si est dolor sicut dolor meus. Quoniam vindemiavit me, ut locutus est Dominus, in die furoris sui.

negligence nous trahiſſons nôtre ame, qui tend naturellement à la douceur & miſericorde que nous exerçons mêmes envers les bêtes. C'eſt l'argumét duquel ſe ſervoit le Fils de Dieu; ſi un cheval, un bœuf, une brebis, tombe dans une foſſe il n'y a Fête, ni Dimanche qui tienne, chacun qui peut, lui tend la main, on la retire: & voici non pas une bête, mais une ame creée à l'image de Dieu, enrayonnée des plus excellens pourfils de ſa beauté, qui doit vivre éternellement avec les Anges, qui eſt tombée dans la foſſe, tombée dãs une fournaiſe ardente, qui s'afflige, qui ſe tourmente, qui implore le ſecours de tout le monde, & on marchande à la ſecourir, elle dit ces paroles pleurantes de Jeremie.

Helas! Dieu juſte vengeur des crimes & des offenſes commiſes contre ſa Majeſté, a coulé le feu dans mes os pour me châtier; me voilà dans le filets de la Juſtice, me voilà maintenant deſolée, triſte & déconfortée nuit & jour. Tout m'afflige en cette triſte demeure; mais rien ne m'eſt ſi fâcheux que le fardeau de mes iniquitez, & de mes ingratitudes: ce m'eſt un joug qui me peſe ſur le col cõme plomb, & qui m'atterre dans des ſupplices dont je ne puis ſortir ſans vos charitez. O vous mes chers parens, amis & alliez, qui paſſez par ce cimetiere que vous avez fait depoſitaire de mes os, conſiderez & voyez des yeux de la Foy, s'il y a douleur comparable à la mienne, puiſque Dieu m'a vendangé au jour de ſa fureur, d'un bras puiſſant & inévitable. O fils ingrat & déloyal, c'eſt l'ame de ton pere qui te parle en cette façon, & qui te dit: Mon fils, j'ay paſſé ma vie comme l'araignée, toûjours filant, toûjours travaillant aprés les biens du monde, toûjours épuiſant ma propre ſubſtance pour vous enrichir, j'ay vécu de fiel & de ſoucis pour vous faire vivre

dans

dans les delices ; j'ay couru les terres & les mers pour faire un trône d'argent à vôtre fortune, vous placer sur les fleurs de lys, & dans les charges du Royaume où est le gré que vous m'en sçavez?

Mon fils, je ne me plains pas de ce qu'ayant l'œil fermé, mon corps vous étoit à charge dans vôtre maison, & ne le pouviez supporter, c'étoit une voirie qu'il falloit rendre à la terre : mais je me plains que vous étant bien informé que vôtre pere avoit une ame immortelle, laquelle vous pouvez soulager par vos bonnes œuvres, vous employez prodigalement l'argent dont les pauvres n'ont été que trop frustrez, à entretenir vos vanitez, & vous engraisser de plaisirs: où sõt vos liberalitez? où sont vous aumônes envers tãt de miserables corps, qui meurent de mesaise sur le pavé? Gardez la Justice, & faites vôtre aprentissage sur mes desastres.

Mary, c'est cette femme que tu as tant cherie, qui te parle, & qui te dit: Hé bien, mon cher amy, où est cette foy jurée en la face de l'Eglise? où sont ces fidelles amours qui ne doivent avoir autres bornes que celles de l'Eternité? La mort ne m'a pas plûtôt éloignée de vos yeux, que l'oubli m'a ravy de vôtre cœur. Je ne me plains point que vous viviez heureux & fortuné dans vos nouvelles amours; car je suis en un état où je ne puis envier, ni haïr personne: mais je me plains que non seulement aprés ma mort, ces enfans qui sont les gages de nôtre amitié, vous ont été à degoût; mais que vous avez perdu totalement la souvenance d'une personne qui vous étoit si chere, & que vous deviez aimer Chrêtiennement par delà le tombeau. Ouvrez-lui encor une fois les entrailles de vôtre charité, & soulagez par vos aumônes & par vos bonnes œuvres une ame qui doit attendre ce secours de vous, ou de personne.

EXEMPLE

EXEMPLE XVII.

Sur la dix-septiéme Maxime.

De l'apparition des ames de Purgatoire.

LEs Histoires qui se racontent de l'apparition des Ames du Purgatoire, sont si frequentes que qui en voudroit tenir le compte, il compteroit aussi tost les estoilles du Ciel, & les feuilles des bois. Mais il ne faut point estre de trop facile creance à tout ce qui se pourroit dire là dessus, aussi faut-il avoir une forte impudence pour nier tout ce qui s'en dit, & dementir l'authorité de tant de grans personnages, aussi bien que la memoire de tous les siecles.

Qui ne croit rien par dessus la nature, ne croira pas un Dieu de la nature. Combien y a-t'il de choses extraordinaires, dont l'experience apprend les effets, & Dieu nous cele les raisons? Le Philosophe Democrite disputant avec les Sages de son temps, touchant les secrettes puissances de la nature, tenoit ordinairement en main la pierre nommée la *Catbocite*, qui s'attache insensiblement à ceux qui la touchent. Et comme ceux-cy ne luy en pouvoiét rendre la raison, il inferoit de là qu'il y avoit quantité de secrets, qui sont plutôst pour humilier nos esprits, que pour contenter nostre curiosité. Qui dira pourquoy le Theamede, qui est une espece d'aymant, tire le fer d'un côté, & le repousse de l'autre? Pourquoy les branches fourchées du coudrier se tournent du côté des mines d'or & d'argent? Pourquoy les Abeilles meurent souvent dans les

Solinus Poly. hist.

Iul. Scal. A porta. Camerar.

les ruches apres la mort du maistre de la maison, si on ne les transporte ailleurs ? Pourquoy un corps mort jette du sang en la presence du meurtrier ? Pourquoy certaines fontaines portent au cours de leurs eaux, en leur couleur les presages des saisons, comme celle de Blomuze, qui rougit quand le pays est menacé de guerre ? Pourquoy tant de nobles familles ont-elles de certains signes qui ne manquent point d'arriver lors qu'il y doit mourir quelqu'un de la maison ? Le commerce des vivans avec les esprits des morts est bien chose extraordinaire ? mais il n'est point impossible au *Pere des esprits* qui tient toute la nature entre ses mains. *Dietmarus. Petrus Albinus.*

Pierre de Clugny sur-nommé le Venerable, & regardé de son temps comme l'oracle de la France, estoit un homme qui procedoit en ses affaires-cy avec bien de la consideration, sans avancer rien de frivole ny de leger. Voilà pourquoy je me serviray volontiers de son authorité. Il raconte qu'en une Bourgade d'Espagne, nommée l'Estoile, il y avoit un personnage de condition appellé Pierre d'Engebert, qui estoit fort estimé dans le monde pour ses belles qualitez, & ses grandes richesses.

Neantmoins que l'esprit de Dieu luy ayant fait reconnoistre la vanité de toutes les choses humaines, lors qu'il estoit déja assez avancé sur l'age il se rendit dans un Monastere de l'Ordre de Clugny pour y passer le reste de ses jours plus saintement, comme on dit que le meilleur encens vient des vieux arbres. Il parloit assez souvent entre ses Freres d'une vision, qui luy estoit arrivée lors qu'il estoit encore dans le monde, & qui n'avoit pas servy d'un petit motif pour moyenner sa conversion. Ce bruit vint aux oreilles du venerable Pierre, qui

estoit son General, qui pour les affaires de son Ordre s'estoit alors transporté en Espagne, voilà pourquoy comme il ne permettoit jamais qu'on avançat des discours de choses extraordinaires s'ils n'estoient biens verifiez, il prit la peine d'aller jusques en un petit Monastere de Nazare, où estoit Engebert, & de l'interroger en la presence des Evêques d'Oleron, & d'Osme, le conjurant en vertu de la sainte obeyssance de dire exactement la verité touchant cette vision, qu'il avoit veu estant encore dans la vie seculiere. Celuy-cy qui estoit homme grave, & fort consideré en tout ce qu'il disoit, luy dit ces paroles, que l'autheur de l'histoire a couché en ces propres termes.

Du temps qu'Alphonse le jeune heritier du grād Alphonse, faisoit la guerre en Castille contre quelques factieux qui s'estoient desunis de son obeyssance: il fit un Edit, que chaque maison de son Royaume seroit tenuë de luy fournir un homme de guerre. Ce qui fit que pour obeïr aux commandemens du Roy, j'envoyay à l'armée un de mes domestiques qui se nommoit Sancius. Depuis la paix estant faite, & les troupes congediées, il retourna dans ma maison, où apres avoir sejourné quelque temps, il fut atteint d'une maladie qui l'emporta dans peu de jours en l'autre monde. Nous luy rendismes les devoirs qu'on a coustume de rendre aux morts, & quatre mois s'estoient déja passez que nous n'avions appris aucune nouvelle de l'estat de son ame: Quand voicy qu'une nuit d'hyver estant dans mon lit bien éveillé, j'apperçois un homme qui remuant les cendres de mon foyer, découvrit les braises ardantes qui le firent voir avec plus d'avantage. Quoy que je me sentois assez estonné de la veuë de ce spectre, Dieu me donna la hardiesse
de

de luy demander, qu'il estoit, & à quel dessein il venoit descouvrir mon foyer; mais luy, me répond d'une voix assez basse; *Mon Maistre ne craignez point, je suis Sancius vostre pauvre serviteur: Ie m'en vay en Castille, avec bonne compagnie de Soldats, pour expier mes pechez au lieu même où je les ay commis.* Ie luy replique fermement, si le commandement de Dieu vous appelle-là, à quel propos donc estes-vous venu icy? Mon maistre, dit-il, ne le trouvez point mauvais, car cela ne se fait pas sans la permission Divine. Ie suis en un estat qui n'est point desesperé, & auquel je puis être secouru de vous, si tant est que vous ayez quelque bonne volonté pour moy. Sur cela, je m'informe quelle étoit sa necessité, & quel secours il pretendoit de moy. Vous sçavez, respond-il, mon Maistre, qu'un peu devant ma mort vous m'aviez envoyé en un lieu où l'on n'a pas coustume de se sanctifier. La liberté, le mauvais exemple, la jeunesse & la temerité, tout conspire à perdre l'ame d'un pauvre Soldat, qui n'a point de conduite. I'ay fait des excez en la guerre derniere, volant & pillant jusqu'aux biens des Eglises pour lesquels je suis à present griefvement tourmenté. Mais, mon bon Maistre, si vous m'avez aymé en la vie comme une chose vostre, ne m'oubliez point apres la mort: Ie ne vous demande rien de vos grandes richesses: mais seulement de vos prieres & quelques aumônes en ma consideration, qui aydéront beaucoup à soulager mes peines. Ma maistresse me doit encore environ huit francs du reste d'un compte qu'elle passa avec moy, qu'elle employe cela, non plus pour le corps qui n'en a aucun besoin, mais au soulagement de mon ame, qui attend cela de vos charités.

Ie ne sçay comment je me trouvay enhardy par

ces discours: Mais j'avois plus de desir de l'entretenir, que je n'avois de crainte de cette apparition. Ie luy demande s'il ne sçavoit point de nouvelles d'un de mes compatriotes, nommé Pierre Deiaca, qui estoit mort depuis peu de temps : à quoy il fit réponce que je n'avois que faire de m'en mettre en peine, & qu'il estoit deja au nombre des bienheureux, veu que les grandes aumosnes qu'il avoit faites en la famine derniere, luy avoient acquis le Ciel. De là j'entray en une autre question, & je fus curieux de sçavoir ce qui estoit arrivé à ce certain Iuge que je connoissois fort bien, & qui étoit passé assez fraischement en l'autre vie. Il me replique là-dessus : Mon maistre, ne parlez point de ce miserable, car l'Enfer le possede pour les corruptions de la justice qu'il a exercées par de dãnables practiques, ayant l'honneur, & l'ame venale au prejudice de sa conscience. Ma curiosité monta plus haut pour s'enquerir qu'estoit devenuë l'ame du Roy Alponse le Grand, lors que j'entendis une autre voix qui venoit d'une fenestre, laquelle étoit derriere ma teste, qui dit assez intelligiblement : Ce n'est pas à Sancins que vous devez demander cela, d'autant qu'il ne peut rien sçavoir encore de l'estat de ce Prince : Mais j'en puis avoir plus d'experience que luy, estant mort depuis cinq ans, & m'estant trouvé à une rencontre qui m'a donné quelque esclaircissemẽt là-dessus. Ie fus surpris entendant inopinément cette autre voix, & me tournant, je vis à la faveur de la clarté de la Lune qui donnoit dans ma chambre, un homme appuyé sur ma fenestre, que je suppliay de me dire où donc estoit le Roy Alphonse. Surquoy il repartit qu'il sçavoit bien qu'au sortir de la vie il avoit esté fort tourmenté, & que les prieres des bons Religieux luy avoient

avoient bien servy, mais qu'il ne pouvoit pas dire à present en quel estat il estoit, & apres qu'il eut dit cecy, il se retourna vers Sancius, qui s'estoit assis auprés du feu, & luy dit, Allons il est temps de partir. A quoy Sancius sans luy rien répondre, se leva promptement, & redoubla ses plaintes d'une voix pitoyable, disant: Mon maistre, je vous supplie pour la derniere fois, souvenez-vous de moy, & que ma maistresse execute la requeste que je vous ay faite.

Le lendemain Engebert apprit de sa femme ce que cet esprit lui avoit dit, & se mit en devoir de satisfaire promptement, & charitablement à tout ce qu'il avoit demandé. Que pouvons-nous dire sur tout cecy, sinon la conclusion de S. Augustin, qu'il a laissée au livre du soin qu'il faut avoir des morts, chapitre quinziéme.

Les saintes Escritures nous tesmoignent que les morts quelquefois sont envoyez aux hommes vivans, comme au contraire S. Paul fut d'entre des vivans élevé dans le Ciel. Nous ne sçavons pas ordinairement ce qui se passe en la personne des morts. *Aussi devōs nous confesser que les morts ne sçavent pas tout ce qui se fait au monde, à l'heure qu'il se fait: mais qu'apres ils l'apprennent de ceux qui passent de cette vie en l'autre, & s'en vont avec eux. Toutesfois ils n'apprennent pas toutes sortes d'affaires: mais celles qui peuvēt leur estre dites, & qu'on a permis de demeurer en la memoire de ceux qui les racontent aux esprits qui les doivent sçavoir. Les Anges qui assistent aux actions d'icy bas, peuvent aussi découvrir aux trespassez ce que le souverain Arbitre à qui toutes choses sont sujettes, juge devoir venir à la connoissance des uns & des autres.*

MAXIME XVIII.

Du malheur Eternel.

LA COUR Profane.

Que nous ne pouvons être miserables lors que nous ne sommes plus.

LA COVR Sainte.

Que les impies n'étans plus pour la vie presente, sont à jamais pour les peines des damnez.

Creance d'un jugement tres-general.

I. QU'il y ait un Jugement de Dieu inévitable, des damnez, du feu, des tenebres, des prisons éternelles, ô ame profane, & libertine, ce n'est point une proposition qu'il faille prouver avec quantité de raisons, & de preuves, c'est le sujet de tous les livres, le discours de toutes les langues, la confession de tous les peuples, la grande voix de la nature, que l'oubli ne peut effacer, que l'impieté ne peut éteindre, que la mauvaise conscience ne peut étouffer. Les Hebreux, les Grecs, les Latins, les Chaldéens, les Perses, les Arabes, les Abyssins, les Africains, les Indiens, & sans parler des autres, tous les peuples les plus reculez de nous de region, les plus sauvages en mœurs, les plus étranges en coûtumes ont crû, publié, protesté, croyent, publient, & protestent par tous les siecles cette verité ? Et quoi qu'ils soient differens dans l'estime des conditions, tous neanmoins s'accordent en cette Foy d'un Dieu vivant, qui sçait qui voit, qui juge des bien-faits, & des méfaits de cette

Natura pleraque suggeruntur, quasi de publico sensu Tertull.

cette vie, qui ordonne des recompenses à la vertu, & des supplices à l'impieté.

Ordre de Dieu.

C'est l'ordre de Dieu, qui gouverne le monde avec deux mains, qui sont la Justice & la Misericorde ; si vous luy en ostez une, vous l'estropiez. C'est l'estat des choses humaines, & divines, où les contraires sont toûjours contrebalancez par les contraires, disent les Philosophes. S'il y a un Paradis pour les vertus, il faut un Enfer pour les crimes. L'enfer ne contribuë pas moins à publier les grādeurs de Dieu, que le Paradis. Comme le Ciel est orné de ses estoilles, l'enfer le sera des damnez ; & la Justice du Souverain ne paroistra pas moins en la condamnation des coupables, qu'en la defence des innocens. Je ne sçay qui a fait dire au Docteur Tostat, que Platon avoit mis l'Enfer dans la sphere de Mars, il le met fort bien au creux des abysmes dans son Phedon, le Trismegiste au Pimandre n'a point obmis de faire mention des flammes vengeresses deuës aux impietez. Les Stoiciens traittent entre leurs secrets, l'incendie generale du monde, comme témoigne Clement Alexandrin en ses Tapisseries. Et les autres Philosophes, au rapport de Tertullien, parlent d'un feu secret, qui doit servir d'instrument à la vengeance divine. Les plus stupides l'ont veu, les plus insolens en ont fremy, les abandonnez en ont pris l'épouvante.

Parole notable de S. Thomas. *S. Thom. opusc. 64. Non est infernus prior cœlo. Sicut cœlum sideribus sic infernus damnatis ornabitur.*

Sentiment des Philosophes. *Trismegistus in Pimandro. Cl. Alex Strom. 3. Inconsumptibilibus flammis corpus allambentibus ardere, in proprior adipe frixas tendines bullire, &c.*

Et veritablement c'est une horreur de contempler seulement sur le papier ce que dit l'auteur des œuvres Cardinales de Jesus-Christ. *Brûler dans ces flammes qui ne consomment jamais, & jamais ne sont consommées, estre investy par tout le corps de brasiers irremediables, être grillé tout vif dans la graisse, & grillé avec les taches de ses impudicitez sās qu'elles soient pour cela effacées, ne voir plus que des puits de*

feu des fourneaux ardãs sans rafraichissement, sans remede, sans mutation, ny diminution de la sentence.

Comment brule le feu d'Enfer.

Neanmoins, ô Libertin, tu demandès, *Comment ce feu materiel brûle des ames spirituelles!* C'est la plus infortunée des sciences, de n'apprendre jamais l'Enfer que dans ses propres experiences, de disputer de l'action d'un feu aussi veritable que la bouche de Dieu ? & nier infidellement sur terre, ce qu'il faut apprendre eternellement dessous la terre : *Algazel l'Arabe, & Ancienne, disent qu'une ame dãnée n'a autre douleur que l'obiet de son eternelle perdition.* Algazel, & Ancienne : voilà des beaux autheurs pour s'opposer à la Sapience du Verbe eternel ; je suis d'advis que nous apprenions des Diables comme il faut croire en Dieu, & que nous tirions nostre Theologie de la bouche des Impies, & nostre creance de l'infidelité, comme si on prostituoit une Vestale à un homme perdu. Helas ! chetif esprit, que vous estes digne de compassion quand ne vous contentant pas de faire en vos mœurs l'Epicure, vous voulez debiter vostre libertinage avec de la Philosophie. Si ce discours qui doit estre devoüé à une sainte horreur des jugemens de Dieu, permettroit de pointiller davantage, on pourroit montrer avec ce grand Evesque de Paris, qu'une ame damnée detenuë en une prison de feu a tous les mêmes sentimens, comme si elle estoit avec son corps au milieu des flammes, veu que nous experimentons en cette vie de telles vivacitez de l'imagination seule, qu'elle produit en nous les mêmes effets que fait la presence des objets : & ce même Docteur témoigne qu'il a veu & connu des hommes, à qui il ne falloit point d'autre purgation que la veuë d'une medecine. Que si la seule idée fait cela, que fera sur une ame

Guill. Paris. de universo.

la

la réelle impression du feu, lequel élevé par la puissance Divine au dessus de son pouvoir ordinaire, laisse une forme & un caractere, comme si un fer ardent étoit imprimé sur la chair. On pourroit dire avec S. Thomas, Turrecremata, Cajétan, Holam, Ocham, les pressantes douleurs d'une ame qui se sent comme emprisonnée dans une cage de feu, & qui enrage là dessus se voyant non seulement privée de la douce liberté, mais tourmentée par un élement imperieux, qui est destiné de Dieu à son suplice, par des voyes extraordinaires, par un supplémét de l'antipathie des sens, & qui la gêne honteusement, comme si une personne d'éminente qualité étoit gourmandée par un esclave venu des Mores ou de l'Arabie.

On mettroit encor en avant avec d'autres Theologiens cette qualité d'une laideur prodigieuse, causée par le feu, élevée au dessus de sa portée, laquelle afflige extremement un esprit immortel, lors principalement qu'il reconnoit les belles qualitez dont Dieu l'avoit doüé; les faveurs, & les gloires qu'il pouvoit pretendre dans cette éternité bienheureuse. On avanceroit avec d'autres Docteurs modernes, que l'ame étant la racine des facultez sensitives, n'est pas moins tourmentée des objets disconvenables aux sens, que si le sens étoit present, & qu'elle a un sens spirituel, par le moyen duquel elle épreuve, & ressent le feu d'une connoissance experimentale, & toute semblable à l'action du sentiment.

Voyez S. Augustin 21. d. la Cité. S. Gregoire au 4. de ses Dial.

Toutes ces opinions se pourroient disputer avec quantité d'instances & de raisons; mais cela n'étant pas selon les procedures de ce dessein, je dis en un mot, ce qu'a dit S. Gregoire le Grand; *Qu'il se fait en l'ame, d'un feu visible, une ardeur*

S. Thom. con- tra Gent. l. 4. cap. 90. Suar. p. 3. & le R. P. Theophile Raynaud en sa Theologie naturelle qui a dignement traité cette question.

& *une douleur invisible*. Il'est bien vrai que l'ame separée du corps n'a pas une naturelle antipathie & disconvenance avec le feu ; mais ce que cét element imperieux ne peut avoir demeurant dans les termes de la nature, il l'obtient par une particuliere ordonnance & disposition de Dieu qui le choisit,& depute expressemẽt pour lui servir d'instrument & de signe en cette action, & pour être comme un messager éternel de sa colere à une ame damnée. Or comme le Iuge souverain de l'Univers ayant donné la vie à Caïn pour supplice,ainsi que dit S. Ambroise,grava par même moyen sur sa personne une marque desastreuse, qui mettoit en vûë continuellement à ce fratricide l'image de son crime, & la Justice divine : de sorte que s'ennuyant souvent de la vie dans les miseres & confusions de son esprit abruty, aussi-tôt qu'il se representoit ce signe, il reconnoissoit l'arrêt de Dieu qui lui prolongeoit ses jours pour étendre ses calamitez. De même cette main divine, toute-puissante en ses effets, imprime sur l'ame damnée le feu comme le vrai signe de sa Iustice, le caractere de son courroux, le satellite, & l'executeur de ses volontez éternelles, qui porte la face d'un Dieu irrité, avec tous ses arrêts dans ses propres flammes, qui presse, & qui pese sur cette miserable, separée de la vûë de Dieu, & livrée à la vie des demons pour un malheur éternel.

Fondement de l'éternité des peines des damnez.

II. Vous devez ici entendre, mon Lecteur, que cette verité touchãt l'éternité des peines des damnez, confirmée par les textes exprez de la sainte Ecriture, & la decision de l'Eglise universelle, par tous les siecles, est fondée sur la justice de Dieu, toûjours adorable à nos volontez, quoi que moins penettable à la foiblesse de nos esprits. Et pour cõ-

firmation

firmation de ceci, j'estime que nous ne devons pas obmettre les raisons de S. Gregoire, de S. Bernard, & de S. Thomas, devant que de produire celle qui me semble la plus formelle; parce que si elles ne sont toutes necessaires en leurs conclusions, elles ne laissent pas toutesfois de fournir bien de l'éclaircissement, & de donner matiere d'une grande pieté, qui est le but que nous pretendons en ce discours. Tu demandes, ô pecheur, pourquoi un peché mortel est frapé, & puni d'une peine éternelle: Je te répond premierement avec S. Gregoire le Grand, que si on trouve une malice éternelle au peché, la Justice exige par toutes les voyes de raison, que le châtiment en soit éternel: car une éternité de crimes doit être contrebalancée par une éternité de miseres: Or est-il que le peché est en quelque façon éternel, & qu'en certaines manieres il s'étend par delà nôtre vie, qui seule est capable de merite & de demerite. Car dites-moy, ces grains & pepins des grenadiers, des pommiers, & des autres arbres, qui furent creées en la premiere semaine du monde, étoient-ils temporels, ou éternels. Temporels me direz vous? car ils tomberent même devãt l'arbre, & neanmoins les voilà qu'ils se sont provignez jusques à nôtre tems, & qu'ils vivent en autant d'arbres, qu'il y en a sur la terre de leur espece, depuis cinq mille ans, ou environ. Il en va de même des actions que vous faites maintenant: car elles vous semblent passer en un moment; neanmoins ce sont autant de semences de l'éternité. Lecteurs, entendés bien ce que je dis; voici un secret pour acquerir tous les jours un riche tresor de merites, faites-moy toutes vos vertus aussi éternelles par la sincerité de vos intentions, & que de fait, elles sont telles en leur suite. Quand vous

1. Raison de S. Gregoire.

Non transeunt opera nostra ut videtur, temporalia quaqua, velut aeternitatis semina, jaciuntur. Bernard. D. convers. ad Cler. epist. 15.

faites une bonne œuvre, soit priere, soit aumône, soit autre charité, faites-la fortement; en telle sorte,& en telle disposition que si vous étiez éternel sur la terre, vous voudriez éternellement renoncer au mal,& faire le bien. C'est ainsi que font tous les Justes,& c'est ainsi qu'ils éternisent toutes les bonnes,& loüables actions. Mais les pecheurs qui passent de cette vie en peché mortel,sont tellement faits, que si vous pouviez entrer dans leur cœur,vous y trouveriez de tels ressorts de malice, de tels caracteres de pechez, imprimez cōme avec brûlure du feu,qu'ils voudroient vivre éternellement,pour pecher éternellement;leur vie est mortelle; mais les affections qu'ils ont au peché,sont immortelles; & pour ce la Justice de Dieu exige que ceux là ne soient jamais sans tourment, qui n'ont jamais voulu vivre sans peché.

Vellent sine fine vivere; ut possent sine fine peccare. Districtus autem Iudex corda pensat & affectus, non facta. Ad magnam justitiam judicantis pertinet, ut nunquam careant supplicio, qui in hac vita nunquam carere voluerunt peccato.

Et ne me dites point, voilà ce miserable pecheur surpris par la Justice divine dans la chaleur de son crime; il n'est pas croyable qu'il eût voulu toûjours persister en cét énorme forfait, les boüillons de la passion se fussent évaporez,& son esprit se fût remis dans le calme, & la raison dans son trône. Tant s'en faut,un pecheur qui meurt dans le peché, à la racine des actions qui est le cœur, tellement envenimée,que tous ses germes ne sont qu'abomination; & quand il vivroit cent mille ans,si quelque crainte servile n'arrestoit le torrent de la corruption,il les voudroit consommer en ces desordres.

III. La seconde raison se tire de S. Thomas, qui dit que la nature du peché mortel est une privation de vie spirituelle, comme la mort est une privation de vie corporelle. Voilà un arbre qui a été autresfois touffu, & fleurissant, il est maintenant

rosty & seché, sans vigueur, & sans vie ; laissez-le en cét estat, il y demeurera une eternité, sans retourner à sa premiere vigueur. De même voilà un homme qui a tué la charité dans son cœur, qui est la racine de la vie spirituelle, par un crime tres-grief, il meurt en cét état: il est impossible de toute impossibilité, qu'en l'autre monde, qui n'est plus capable de merite, ni de demerite, ils se puissent changer ; toûjours la mort y regne, qui est la coulpe, & la coulpe toûjours y regnant merite sans intermission estre punie: toûjours il est chastié, & jamais il n'est expié, dit S. Bernard.

Semper puniri potest, nunquam potest expiari. S. Bern. de consid. l. 5.

Et pour vous faire bien concevoir cecy, representez vous une belle pensée d'un des grãds esprits qui ait jamais fleury, c'est Pic de la Mirande au livre qu'il a fait de la dignité de l'homme : Nous sommes en ce monde comme en la boutique d'un Sculpteur, qui travaille en statuës de metail: voilà la fournaise ardente, voilà le metail tout boüillant, voilà divers moules tous prests. Dites luy, maistre, faites-nous quelque bel ouvrage digne de vous, faites-nous un genereux Lion, faites un Aigle, faites un Roy triomphant, cela est maintenant en vostre puissance. Que si ce maistre par malice, & rusticité disoit je n'en feray rien, je m'en vay faire de tout ce metail fondu des vases d'ignominie, & qu'il le fist ainsi: n'auriez-vous pas sujet de luy dire, qu'avez vous fait ? vous avez tout gâté, il n'est plus temps de vous en repentir, la fonte est jettée. Je dis de mesme apres ce grand personnage : Nous voilà en cét Univers comme en une maison de Fondeur, & de Graveur : nostre entendement c'est l'ingenieur qui s'étudie à la recherche de mille inventions : nostre volonté c'est la maistresse, qui tient le metail encore tout boüillãt,

Belle pensée de Pic de la Mirande.

Tui ipsius quasi arbitrarius honorariusque plastes & fictor, quam malueris tu tibi formam effinge, poteris in inferiora, qua sunt bruta, degenerare, poteris in superiora qua sunt divina, ex animi tui sententia regenerari. Picus Mirand. de dignit. hominis, p. 108.

& le metail c'est nostre vie, & nostre ame indeterminée. Dieu nous dit, sus mon amy, courage, tu te peux faire un petit Dieu formé parfaitement à ma semblance, tien voila le moule, jette hardiment. Je n'en feray rien, dit le pecheur, je m'en vay faire un pourceau, un hibou, un serpent, un monstre effroyable, & en effet, le voilà tout formé à l'heure de la mort, la fonte est jettée; la repentance est inutile, puisque l'enfer regorge de bons desirs, & n'a point de felicitez. Tu as fait un monstre, & tu demeureras monstre tant que tu seras en cét estat, qui est immuable, le feu te sera aussi annexé pour te ronger, que le ver est au bois pourry.

5. Raison, tirée du droit de Dieu, & de la nature du peché.

Adjoustez pour troisiéme instance que Dieu qui est tout infiny a le droit de nous obliger à l'observance de sa loy sous une peine infinie, veu la grandeur de ses perfections, & de ses bienfaits. On ne mesure point la durée de la peine à la durée des actions. On pend un homme, qui demeure toûjours étranglé pour un larcin qui a passé en un tournemain. Si cela se fait tous les jours pour reparation de l'honneur, & des biens d'un autre homme, qui est offensé, quoy qu'il soit une creature, chetive & miserable, que penserons-nous des offenses commises contre la Divinité? Ne faut-il pas confesser que le peché de sa nature & par la seule consideration de sa propre malice, merite une peine infinie, puis qu'il a une méchanceté respectivement infinie? Et comme il a fallu l'Incarnation, la Mort, & la Passion d'un Verbe infiny, pour le laver sur la terre, aussi faut-il une peine eternelle, pour l'expier sous la terre; que trouvez vous étrange en cette procedure?

Je dis que ce n'est point l'Enfer qui nous doit mettre le frisson & la glace dans les os: ce n'est point

point la peine que nous devons trouver estrange, mais le peché. Ce n'est pas un mal d'estre puny; mais de se rendre digne de la peine: vous vous plaignez qu'on loge le peché aux Enfers, où voulez-vous qu'on le mette au Ciel? C'est bien la raison de porter le bourbier dans le Palais du Roy.

Puniri, non est malum, sed fieri pœna dignum. Peccatum non potest residere ad perpetuum nisi in inferno.

Les Cieux, au rapport de Job, sont plus forts que le fer, & que la bronze: & neantmoins vous voyez comme ces corps celestes capables de porter toute la gloire de Dieu, n'ont peu supporter un seul peché, tant il est pesant, tant il est insupportable. Aussi tost que ces Anges rebelles ont conceu une pensée d'orgueil, le Ciel crie au meurtre, & ne les peut soustenir; les voila qui tombent de ce Palais de gloire plus viste que les floccons de neige, & que la gresle d'un jour d'hyver. Où voulez-vous qu'on loge ce peché mortel? sur la terre? Et ne voyez vous pas aux Nombres, comme apres la rebellion de Coré, Dathan, & d'Abiron, cette terre qui est le fondement & la base de l'Univers, change sa nature, est ébranlée d'effroyables secousses, & ouvre son sein large & beant pour engloutir ces desastreuses creatures? Où logera-t'on ce peché? sur les eaux? Et voilà que les eaux ne peuvent endurer une seule desobeïssance de Jonas: tout l'air est en feu, tous les vens sont en haleine, toute la mer en rage, & en furie, tant qu'elle est sous le poids de ce pauvre pecheur. Il faut le jetter au ventre d'une Baleine, encore le vomit elle sans le pouvoir digerer. Dieu même, & Dieu tout-puissant, dedans la main duquel tous ce grand monde n'est qu'une goutte de rosée, se plaint qu'il ne peut supporter le peché. Où le mettra-t'on donc, sinon au fond des Enfers.

Dionys. c. 4. de Div. non. Solidissimi, quasi ære fusi sunt. Iob. 37.

Griefveté de peché.

Num. 16.

Labor sub-stinens. Iob. 1.

Mais pour le moins si cette peine avoit quelque

fin.

fin. Et ne voyez-vous pas comme le peché n'a ny fin, ny bornes en son enormité? Helas! qui le sçauroit, helas! qui ouvriroit les yeux pour contempler ce que je vay dire, & ce que je vay taire, il se mettroit plutost entre les bras de l'Enfer, estant dans l'innocence, qu'entre les imaginaires felicités, dans le crime, & dans le peché. Si vous l'ignorez, ô Chrestiens, c'est un mal infiny, pource qu'il heurte en chef une Divinité infinie; & chose horrible à penser, autant qu'il luy est possible, il aneantit Dieu, & toute la fontaine des essences, des felicitez & des misericordes. Ne considerez vous pas comme un forfait croit à mesure que la personne interessée est de grande & eminente qualité: Autre chose est d'offenser un Païsan, autre chose un Marchand, autre chose un Juge, autre chose un Roy: mais qui offenceroit tous les Rois, & tous les Juges de la terre, & qui mettroit le coûteau en la gorge à des millions d'hommes, ne vous sembleroit-il pas grandement criminel? Neantmoins quand toute la grandeur, la grace, la majesté de cent mille mondes seroit fonduë, & quintessentiée en un corps, que seroit-ce en comparaison de Dieu, sinon un grain de sable? Et puis se prendre à Dieu, dans sa volonté, casser & aneantir la Divinité! ô l'abysme de confusion! dire à Dieu tout-puissant, tout bon, tout saint qu'il est, Vous me voulez donner la loy, & je feray le petit Poulain eschappé, je la prendray de moy même, je ne veux point de Legislateur: vous m'avez creé pour vous, je veux vivre pour moy, & estre le souverain bien de moy-mesme: vous avez fait un monde pour mon usage, & je le veux peupler de monstres, qui seront mes pechez: vous m'avez rachepté, & reconcilié par le sang de vostre Fils, & j'en feray litiere, & le fouleray

Ducunt in bonis dies suos & in puncto ad inferna descendunt. Iob. 21. 13.

Enormité du pecheur.

Irritam quis faciens legem Moysi sine ulla miseratione moritur, quanto magis putatis deteriora mereri supplicia qui filium Dei conculcaverit, & sanguinem Testamenti pollutum duxerit. Heb. 10. 28.

leray aux pieds. Je n'oserois user de ces paroles si saint Paul ne m'avoit prevenu. Vous voulez faire le Juge pour me châtier, & je fais autant de cas de tous vos foudres, comme des brisures de festus. Mépriser Dieu comme Legislateur, comme Createur, comme Pere, comme Redempteur, comme Juge, comme Dieu, comme Tout, puis dites que Dieu a tort d'avoir fait un Enfer.

V. Voilà sa Justice établie, contemplez maintenant son effet, en la qualité & condition des peines des damnez. Qu'est-ce que l'Enfer? Il est appellé silence, pour montrer qu'il n'en faut parler qu'en se taisant, tout ce qu'on dit de l'Enfer est moindre que l'Enfer. L'histoire sacrée des Anachoretes d'Egypte écrite par Palladius, raconte un accident fort prodigieux, arrivé au grand Machaire; qui dit, qu'un jour cét admirable homme, qu'on appelloit vulgairement le Dieu des Moines, cheminant par les affreuses solitudes de l'Egypte, toûjours bandé d'œil & de cœur sur la contemplation de la vie future, rencontre une tête de mort par le chemin, & sans y penser il va planter un bâton de palme qu'il tenoit en main tout droit dessus, & voilà qu'au même instant (comme il est advenu en d'autres rencontres) il entend sortir de cette tête de mort une voix triste & effroyable; cela eût tiré l'ame de frayeur au plus hardy; mais le Saint, comme il étoit tout fait à ces apparitions d'esprits, & armé à l'épreuve contre toutes les illusions de Satan, s'arrête court, & demande, *A qui és tu?* la tête répond, je suis la tête d'un damné. Il lui replique, *Qui t'a précipité en cét extrême malheur? deux choses* (repartit ce mort) *la mécreance & le vice.* Puis interrogé sur les tourmens qu'il enduroit, il replique, *L'ame fait*

Qualité & condition des peines des damnez.

Estrange narré de Palladius.

fait l'Enfer, l'ame endure l'Enfer; & l'ame ne peut pas assez comprendre que c'est l'Enfer. Qu'avez-vous de plus odieux en terre, que d'horribles tenebres, & pour ne dire rien de nos brasiers, rien du reste de nos maux, voilà nôtre plus grand rafraichissement. Cet esprit malheureux ayant tranché ces paroles, se teut, & le saint homme levant la tête de terre, la prit en sa main, puis soûpirant amerement avec les tranchées d'une vive & perçante douleur, se prit à dire: O quel rafraîchissement! ô quel rafraîchissement, que des tenebres éternelles! Monde aveugle, monde prostitué, monde desesperé, si tu sçavois, si tu le sçavois, mais ton malheur t'a mis un bandeau devant les yeux.

Je voudrois finir ici ce discours, je voudrois substituer en ma place ce sacré vieillard, l'œil, & l'honneur de ses deserts, tenant cette tête de mort entre ses mains, je le prierois de lui demander encore qu'ont servi aux damnez les honneurs, le credit, les richesses, le luxe, les voluptez, les delices, ces gluaux malheureux qui ont empêtré les aîles de cette ame, & l'ont plongée dans l'abîme des infelicitez? Je le prierois de nous dire quel monstre c'est que le peché mortel, puisque pour le punir il a fallu bâtir ces effroyables prisons de gehennes, & de tortures: il diroit cela d'une voix de tonnerre, accompagnée de ses larmes & vous iriez transir, glacer, & pleurer auprés de lui avec tous les Justes, qui ne pensent jamais à l'Enfer sans frissons, ni sans larmes.

Definitions de l'Enfer. *Arcani ignis subterraneus ad pœnam*

O hommes brutaux, & sensuels qui vivez dans un continuel mépris de l'ire de Dieu! Demandez à ce grand Tertullien, qu'est-ce que l'Enfer; & il vous répondra, l'Enfer c'est un tresor de feu allumé du souffle de Dieu pour la peine des damnez: l'Enfer

l'Enfer c'est une basse & profonde sentine, & un cloaque où toutes les ordures des siecles se vont rendre. Demandez à Hugues de S. Victor ce que c'est que l'Enfer, & il vous repliquera, un fond sans fond, qui ferme la porte à toutes les esperances & l'ouvre à tous les desespoirs. Demandez à S. Jean que c'est que l'Enfer, & il dira clairement: l'Enfer, c'est le grand lac de l'ire de Dieu, c'est un grand étang de feu, & de soulfre, toûjours embrazé de fortes & vigoureuses haleines du Tout-puissant. Et que font là les damnez? Ils brûlent, & fument. Dequoi vivent-ils? du fiel des Dragons: quel air respirent-ils? celui des braises ardentes: quels astres ont-ils, & quelles clartez? le feu de leurs tourmens? quelles nuits? des tenebres palpables? quels lits? les couches des aspics & des basilics: quelles langues parlent-ils? des blasphemes: quel ordres ont-ils parmi eux? la confusion: quelle esperance? le desespoir: quelle patience? la rage. O l'Enfer! ô l'Enfer! arriere, ô ver mordant, arriere, ô mort vivante; arriere mort, qui ne meurt jamais; arriere vie, qui meurt toujours sans mourir.

thesaurus. Abstrusa in visceribus terra profundis, &c. Tertull. de anima.

Profundum sine fundo, ubi nulla spes boni, & nulla desperatio mali. Hugo Victor in lib. de anima. Lacus ira Dei magni, stagnum ignis Apoc. c. 14. & 20.

Je ne m'arrête point ici sur la peine du sens, qui s'exerce par cét impitoyable élement, lequel agit sur les ames, de la façon que je vous representois au commencement de ce discours. Ie laisse passer ce monde de supplices qu'on se figure par des vautours, des gibets, des tortures, des couleuvres, des tenailles ardentes, & par tous les instrumens de terreur; je parle seulement de cette peine qui tourmente les damnez, par la privation de la vision de Dieu. Imaginez-vous en l'esprit une haute pensée de ce grand Prelat de nôtre France Guillaume de Paris, lequel en un traité qu'il fait de l'Univers, montre pertinemment que comme

Vie des damnez.

Horreo vermem mordacem, & mortem vivacem: horreo incidere in manum mortis vivntis, & vita morientis.

le Paradis est la maison de toute felicité, aussi l'Enfer doit être le repaire de toute misere & calamite. Or est-il que les Bienheureux, outre la beauté de la gloire de leurs corps, le contentement de joüir d'une si belle & si triomphante compagnie, ont un bien du tout infiny en la vision de Dieu, qui est le point de leur felicité essentielle : de même à proportion les damnez doivent avoir quelque objet triste & funeste incomparablement douloureux, & selon sa nature infini, qui ramasse comme en un point toutes leurs infelicitez. Et quel est cét objet? Quelqu'un s'imaginera que c'est l'aspect de ce grand étang de feu, & des effroyables legions des Demons. Cela est horrible, il est vray; mais ce n'est pas encore le point de leur souveraine infelicité. Et quel est-il donc ? Je m'asseure que vous serez étonnez d'abord de ce que je veux dire, & le tiendrez comme un paradoxe, mais c'est une verité. On apprehende grandement les tenebres de l'Enfer comme un mal intolerable, & à juste raison: Neanmoins je dis que le plus grand tourment des damnez, & le point de leur souveraine calamité, c'est la lumiere : je dis la lumiere de science, & de connoissance. Pour entendre cecy, vous devez remarquer un passage du Prophete Ezechiel au Chapitre premier, où lors qu'il dépeint la Majesté du Seigneur des armées, qui s'aprête pour châtier les méchans, il nous le represente semblable à un miroir de crystal horrible, c'est à dire, que Dieu plante une idée de soy-même en l'ame d'un damné, à guise d'un miroir de crystal, & d'une terrible lumiere, dans laquelle & par laquelle elle voit tres-clairement & tres évidemment le bien qu'elle a perdu en perdant Dieu, & le mal qu'elle a encouru, s'enfonçant dans ce

Guill. Paris. de Univers. p. 2. cap. 55. Locus puræ felicitatis nihil habet quod non addat felicitati: locus puræ miseriæ nihil habet quod non addat calamitati.

L'ame damnée est tourmentée par ses lumieres.

Aspectus crystalli terribilis.

triste

triste sejour des reprouvés elle voit comme en perdant Dieu elle a perdu un bien delicieux, fructueux, infiny, eternel, incomprehensible, un bien pour lequel elle estoit creée & formée des mains de Dieu, un bien qu'elle perd purement & absolument par son infidelité, ingratitude, méchanceté, obstination perverse dans le peché, un bien qu'elle pouvoit reparer en un petit moment de temps, qu'elle ténoit n'agueres dans ses mains, & le voilà maintenant irreparablement perdu pour jamais. Elle voit de surplus, & sent par une desastreuse experience, le mal auquel elle s'est enferrée par son opiniastreté. Et ce qui est encore de plus terrible, c'est que comme Dieu est remply d'une tres-pleine & tres-abondante felicité, d'autant qu'il a tous ses contentemens ramassez comme en un point: aussi l'ame damnée par l'apprehension tres-vive & tres perçante qu'elle a de l'eternité de ses peines contemple les maux qu'elle doit endurer de là à cent millions d'années, & les a tous comme presens en sa pensée. De ces deux lumieres, & de ces deux connoissances, qui sont en cette ame perduë naissent comme deux couleuvres attachées de costé, & d'autre à son cœur, qui lui succent incessamment & inconsomptiblement tout le suc & la moëlle de sa substance Le saint homme Boëce, l'œil du Senat Romain & l'ornement de l'Eglise, nous fait entendre quel est ce supplice des damnez, lors qu'il dit qu'il ne faudroit ny rouës, ni tortures ny gibets pour punir les meschants. Qui leur pourroit monstrer seulement en forme d'un esclair, la beauté de la vertu, & leur dire: regardez desastreux, voilà ce que vous avez perdu par vostre faute: ce regret qu'ils auroient de leur perte leur seroit si sensible, qu'il n'y auroit rasoir tranchant, flammes devoran

Quid demū flouidis mentibus impreer. &c.

devorantes, vautours bequerans, qui leur fit endurer un plus cruel supplice.

Or je vous laisse à penser si les méchans en cette vie pour une seule idée de la vertu, qui passeroit en un moment, concevroient un tel remord, que peut faire une ame damnée qui voit dans ce cristal horrible, non pour un moment, mais pour tous les momens de l'Eternité, le bien infiny qu'elle a perdu, le malheur infiny dans lequel elle se voit enveloppée pour un jamais; c'est alors, & c'est perpetuellement qu'elle est rongée, tenaillée, & roulée dans un grand torrent de douleurs inexplicables, qui la font éclater en furies & en rages inutiles.

O Palais de Dieu, dit-elle, que j'ay perdu! ô tristes répaires des Dragons, où je me suis precipitée! ô clarté de Paradis, qui ne me seras plus rien! ô tenebres palpables qui me feront un eternel heritage! ô belle & triomphante compagnie des ames esleuës, avec lesquelles je devois vivre eternellement, si mon malheur ne m'eust bandé les yeux! ô faces infernales des demons enragez, qui seront desormais mes rencontres, & mes compagnies perpetuelles! ô torrent de delices, qui vas dégorgeant sur ces esprits bien-heureux, comme je t'ay changé en un estang plein de poix, de soulfre, de flammes cuisantes, allumé du souffle de l'ire du Tout-puissant! ô couche du Roy Salomon, comme je vous ay donnée pour un lit de brasiers! ô Dieu! ô Dieu! que j'ay perdu, & que je ne puis perdre; je l'ay perdu en qualité de souverain bien, & je l'ay toûjours present comme l'objet & la cause de mes peines? ô éternité! est-il donc vray, que d'icy à dix millions d'années mes maux ne feront que commencer? Méchant atheisme & infidelité du siecle, tu as voulu plûtost experimenter ces tourmens, que les

les croire ; n'étois tu pas bien enragé ? cruelle ambition tu m'as donné le coup de la mort ! Richesses desastreuses vous avez forgé les ceps qui m'enfertent maintenant : Amours!petits vipereaux des cœurs humains, vous n'avez cessé de souffler, & d'allumer les étincelles qui m'ont fait ces brasiers. Perverses compagnies, compagnies charmantes, compagnies traîtresses, vous avez été les chaînes de ma ruïne. O que la matrice maternelle, qui a servi de premier lit à ma conception, n'a telle servi de sepulchre à ma naissance! o que les astres qui ont presidé à mon arrivée dans le monde, au lieu de leurs favorables regards, ne m'ont-ils lancé des traits de venin! Pourquoi la terre ne m'a t'elle englouti dés le berceau ? Falloit-il vivre un seul moment, pour vivre ennemy de Dieu éternellement ? ô Dieu, quel abîme de vos jugemens! Tirons, tirons le rideau du silence, vôtre esprit ne me sçauroit plus supporter, & ma plume ne peut soûtenir les pensées de mon cœur.

VI. Il me semble que c'est assez dit pour montrer l'horreur du peché mortel, qui seul est la cause & l'ouvrier de l'Enfer. Pensez serieusement à tout ce que j'ay dit, & tout ce que j'ay teu, & si vous desirez éviter ce malheur extrême d'une creature raisonnable, que je vous ay exposé, gardez-moy perpetuellement & inviolablement ces choses que je voudrois, si je pouvois écrire sur vôtre cœur, en caracteres ineffaçables. La premiere est, que vous devez diligemment observer, de vous prémunir contre une certaine liberté de cœur, qui ne craint ni peché, ni enfer, ni les maux de l'autre vie ; liberté de cœur qui regne aujourd'hui parmi le monde, de laquelle Satan se sert pour émousser tous les traits du Ciel, & tous les aiguillons de la

crainte de Dieu, comme étant un vrai chemin à l'Atheïſme & une vraye marque de damné. Tout au contraire, faites vous une conſcience qu'on appelle *timorée*, une conſcience filialement & amoureuſement craintive, qui apprehende ſans ſcrupule, & inquietude, même les petites offenſes & imperfections : la crainte eſt la mere de ſeureté ; & le moyen de n'avoir point de crainte de l'Enfer, c'eſt de le craindre toûjours. En ſecond lieu, vous devez apprehender vivement la frequente recidive aux pechez mortels, qui eſt la ſeconde marque de reprobation : car quand même une creature retourne ſouvẽt dans les pechez griefs, & jouë comme entre le Paradis & l'Enfer, c'eſt un ſigne qu'il y a dans ce mauvais cœur, un mépris de Dieu tout formé, & une racine éternelle de peché, dont le germe eſt un ſupplice éternel. En troiſiéme lieu, vous devez tous les jours vivre en l'état auquel vous voudriez mourir, & ſouvent demander compte à vôtre ame de vos actions. Hé quoi mon ame, s'il falloit tout à cette heure déloger de ce monde, étes-vous en état pour être repreſentée devant le trône inévitable du Juge ſouverain ? N'avez vous point quelque conſcience de peché mortel ? N'y a-t'il point quelque reſtitution à faire, quelque ſatisfaction qui n'eſt point accomplie ? Ne reſte-t'il point dans ce cœur quelque tache des mauvaiſes compagnies & de l'amour mondain, qui retarde vos deſſeins ? Rompons, rompons ces chaînes, il n'y a plaiſir, ni argent, ni honneur qui tienne, il faut ſe ſauver, & dire, O Dieu de miſericorde, ô Sauveur tres debonnaire, j'embraſſe vos Autels, & j'implore vôtre clemence, delivrez ma pauvre ame des pieges de Satan, & de la mort éternelle à ce grand jour, où le Ciel & la terre s'enfuyront

Nemo ſæpius opprimitur, quam qui nihil timet : frequentiſſimum initium calamitatis nimia ſecuritas. Velleius.

fuyront devant vostre Justice. Je ne suis ny plus grand que David ny plus saint que S. Paul pour ne pas apprehender l'Enfer. Tous les membres m'en frissonnent, & le sang se glace dans mes veines, quand j'y pense. O Jesus, ô l'amour des montagnes eternelles! ne livrez point à cette beste infernale une ame, qui ne veut plus avoir de bouche que pour vous loüer, & confesser; plus d'yeux que pour vous contempler, plus de pieds que pour courir à vos commãdemens plus de mains que pour vous servir.

EXEMPLE XVIII.
Sur la dixhuitiéme Maxime.

Du Jugement, & des peines de l'Enfer.

TOutes les affaires du monde se terminent dans une grande affaire de l'autre vie, qui est celuy du Jugement que Dieu fera de vostre ame à la sortie du corps. Un cœur qui n'en a point d'apprehension, s'il n'a quelque revelation extraordinaire de sa gloire, est infidelle ou stupide au dernier point.

Les simples idées de ce jour font fremir les plus hardis; il n'y a pas jusques aux tableaux qui n'ayent donné de la crainte, & si quelque étincelle de connoissance, touchant ce qui passe à ce Tribunal de Dieu, est venuë jusques à nous, elle a toujours produit des bons effets dans les ames qui avoient quelque disposition à la pieté.

Curopalates rapporte, que Theodora tenant l'Empire de Constantinople avec son fils, qui étoit encore en bas âge, un nommé Methode excellent *Curopalates Scilizza.*

Peintre, Italien de nation, & Religieux de profession, se transporta à la Cour du Roy des Bulgares, nommé Bogoris, où il fut reçeu avec beaucoup de courtoisie. Ce Prince estoit encore Payen, & quoy qu'on eust essayé de le convertir à la Foi, on n'avoit pas pourtant reüssi, d'autant que son esprit occupé pour des plaisirs, & des affaires du monde, donnoit fort peu d'accez à la raison. Il se plaisoit excessivement à la chasse, & comme on agrée de voir en peinture les choses qu'on ayme, il commanda à Methode de faire une chasse merveilleuse en un Palais qu'il bâtissoit de nouveau, & de n'oublier pas d'y peindre quelques animaux affreux, & quelques figures espouvantables,

Le Peintre voyant qu'il avoit belle occasion de frapper son coup pour la conversion de cét infidele, au lieu de lui peindre une chasse, lui fait une exquise peinture du Iugement dernier. Là d'une part on y voyoit le Ciel en dueil, & de l'autre la terre en feu, la mer en sang, le trosne de Dieu suspendu dans les nuës, environné d'une infinité de legions d'Anges, de nombres innombrables d'hommes résuscitez, attendant avec frayeur l'arrest de leur bonheur ou malheur dernier. Plus bas estoient les Demons en diverses effigies de monstrueux animaux, qui estoient tous prests d'exercer des supplices estranges sur les ames abandonnées à leur fureur. L'abysme des Enfers estoit ouvert ; & jettoit force flammes, avec une vapeur capable de couvrir le Ciel, & d'infecter la terre. Comme ce tableau se preparoit, le Peintre tenoit toûjours le Roy en suspens, disant qu'il luy elabouroit une tres-rare piece, & qui seroit peut-estre le dernier chef-d'œuvre de sa main.

Enfin le jour assigné estant venu, il tire le rideau

&

& fait monstre de son ouvrage. On dit que d'abord le Roy demeura long-temps pensif, ne se pouvant assez estonner de ce spectacle. Puis se tournant devers Methode, Hé quel tableau, dit-il, est cecy? Le Religieux Peintre prit sujet là-dessus de lui parler des jugemens de Dieu, des peines & des recompenses de l'autre vie, dont il fut tellement esmeu qu'il se rendit dans quelque temps à Dieu par une heureuse conversion.

Si les traits, & les couleurs ont cét effet, que ne font les visions, & les revelations certaines, qui ont esté communiquées à plusieurs Sanits, des affaires de l'autre vie? Chacun sçait la sagesse & l'authorité de S. Boniface Martyr, qui convertit les Allemagnes, envoyé par Gregoire II. & qui florissoit il y a plus de neuf cens ans. Ce grand Apostre des parties Septentrionales a laissé de beaux escrits à la posterité, comme il estoit tres-sçavant, & nous avons encore aujourd'huy quelques Epistres de lui, tirées des bonnes Bibliotheques.

En la vingt & uniéme de ses lettres qu'il escrit à Aldeburge, il fait mention d'un homme qui fut ressuscité de son temps, le miracle estant fort notoire, & verifié devant tout le monde. Car celuy cy pour monstrer qu'il avoit donné bien autant dans les communications de l'autre vie, avertit quelques personnages notables des pechez les plus secrets qu'ils n'avoient jamais declaré à homme vivant, & les exhorta de la part de Dieu à une bonne penitence. Il predit aussi la mort de Ceelredus Roy des Mercions, qui regnoit avec beaucoup de tyrannie, & de concussion, dont il reçeut le salaire. *S. Bonifac. epist. 21.*

Ce grand Prelat S. Boniface, qui estoit pour lors en Allemagne, se voulut particulierement informer de cette merveille, & depuis a couché en l'Epitre

preallegüée les discours qu'il eut avec ce nouveau ressuscité. Comme il lui faisoit plusieurs questions, sur les evenemens qui lui estoient arrivez en ce passage si épineux, il lui enfila le narré; & lui dit la larme à l'œil :

Helas ! que nos connoissances sont bien autres à la separation de l'ame d'avec le corps, qu'elles ne sont à present dans cette vie. Nous voyons icy seulement par deux petits trous, qui sont nos deux yeux, l'écorce des objets, avec fort peu d'estenduë, mais à l'article de la mort, nous découvrons de toutes autres veritez. Representez vous, disoit-il, un aveugle qui n'a jamais rien veu, si on venoit à luy lever une taye, & lui rendre la veuë, alors il verroit les choses dont il a entendu parler, d'une toute autre façon qu'il ne s'estoit imaginé. Il m'arriva de même: car mon ame estant sortie du corps sur la minuit, je vis à l'instant le monde tout entier, avec l'étenduë de ses terres, & des mers qui l'arrousent, comme s'il eust esté racourcy dans un tableau. Quoy qu'à vray dire, ce n'estoit pas l'Univers, qui estoit abbregé : mais la veuë de l'esprit dilatée par le détachement du corps.

Ce monde étoit tout environné de feu, qui me sembloit d'une grandeur excessive, & prest d'engloutir tous les elemens, si son cours impetueux n'eust esté arresté par les mesures de la main de Dieu. Au même temps j'apperçeus le Sauveur en qualité de Iuge, environné d'une infinité d'Anges, doüez d'une merveilleuse clarté, & d'une excellence beauté, & d'autre part les Demons en des façons horribles que je ne puis pas maintenant bien figurer, depuis que mon ame est retournée au corps. En ce même instant les ames fraischement déliées des corps arriverent de toutes parts, en nombre si

prodigieux, que je n'eusse jamais crû qu'il y eût tant de creatures dans le monde. On commença à faire un rigoureux examen des crimes de la vie passée,& je vis fort peu d'ames qui avoient saintement vêcu, lors qu'elles étoient encore dans cette chair mortelle qui s'envoloient au Ciel chargées de palmes,& de couronnes. D'autres étoient reservées pour être purgées, comme l'or dans la fournaise; & suivre aprés le pas de ces heureux guerriers qui les avoient devancées.

Quant à celles qui étoient sorties de cette carriere hors de la grace & en état de peché mortel, c'étoit chose horrible de voir la tyrannie avec laquelle les Demons les traittoient; car j'apperçûs en des lieux dessous terre des puits qui vomissoient feu,& flâmes, sur le bort desquels je vis ces ames en la façon que nous voyons quelques oiseaux funestes,qui pleuroient & lamentoient leurs desastres,avec des plaintes épouvantables, qui eussent été capables de fendre les marbres, & les rochers. Puis elles étoient jettées dans ces precipices de feu,disant un long adieu à tous les plaisirs, sans aucune esperance de voir jamais la face de Dieu,ni la douce lumiere du Soleil; n'ayant plus d'autre clarté que des flâmes de leurs tourmens.

Moy qui voyois ces étranges issuës,je vous laisse à penser avec quelle frayeur j'attendois le dernier arrêt de mon Juge, les malins esprits commencerent à m'accuser avec toute violence, vous eussiez dit qu'ils avoient compté tous les pas de ma vie, tant ils censuroient rigoureusement les moindres actions; mais rien ne m'étoit insupportable alors que ma propre conscience: car les pechez que j'avois estimez autresfois legers, m'étoient representez en l'esprit comme des fantômes épouventa-

bles, qui sembloient me reprocher mon ingratitude envers Dieu,& me dire, *Ie suis la Volupté, à qui tu as obey. Ie suis l'ambition dont tu étois esclave. Ie suis l'Avarice, qui étoit le but de toutes tes actions. Voilà tant de pechez qui sont tes enfans, tu les as engendrez, tu les as tant aimez que de les preferer à ton Sauveur.* Chose étrange! que je vis même le spectre d'un homme que j'avois autrefois blessé, quoi qu'il fût encore en vie, il me sembloit assister à ce Jugement,& me demander compte de son sang.

Toutes ces horreurs m'avoient déja abîmé dans une tristesse inconsolable, n'attendant plus autre chose que le coup de tonnerre,& la sentence de mon Juge, lors que mon bon Ange se mit à produire quelques bonnes œuvres que j'avois faites par le passé.

On ne peut dire ni croire la consolation qu'une ame reçoit alors en la memoire des vertus qu'elle a exercées dans le corps. Heureuses mille fois les mains qui sement les aumônes en terre, pour en faire la recolte dans le Ciel. Il me sembloit voir autant d'astres d'une favorable influance, quand je vis ce peu de bien que j'avois fait avec la grace de Dieu.

Enfin l'arrêt fut prononcé, que pour l'instruction de plusieurs, je retournerois encore envie. Il faut que je vous confesse que parmy tant de troubles d'esprit, tant de craintes,& de frayeurs que j'endurois devant la decision de mon affaire, aprés les demons,& l'Enfer je n'avois rien en si grand horreur que de voir mon corps, auquel on preparoit la sepulture. Est-il possible, disois-je en moy-même, que pour servir cette charogne, j'aye tant de fois quitté mon Dieu? Est-il possible que pour engraisser ce fumier j'aye méprisé mon ame? Que j'aye
tellement

tellement adoré ma prison, & mes fers que de les mettre en balance avec la Croix & les cloux de Mon Seigneur JESUS? Pource, j'avois quelque repugnance à r'entrer dans ce corps qui me sembloit un petit Enfer; mais mon ame y étant revenuë, je demeuray l'espace de sept jours tout stupide, & ay fait de tels efforts que j'ay même jetté du sang par les yeux, comme n'ayant point de larmes plus capables pour pleurer mes pechez. Me voilà pour dire & témoigner à tous les mortels par un exemple authentique la parole du Sage, qui dit MEMORARE NOVISSIMA TUA ET IN ÆTERNUM NON PECCABIS. *Souviens-toy de ce qui se passera à ta derniere heure, & tu ne pecheras jamais.*

Je supplie le Lecteur, qui lit ces lignes, de mettre ordre aux affaires de sa conscience, & s'il aime quelque chose au monde, l'aimer pour la vie éternelle.



EXEMPLE XIX.

Du Bonheur souverain.

LA COUR Profane.	*LA COVR Sainte.*
Que c'est une simplicité de quitter des plaisirs certains, pour une beatitude incertaine.	Que la gloire du Paradis est tres-certaine aux gens de bien.

NOus vivons ici parmi les gemissemens des creatures; chacun sent bien qu'il n'est pas en sa bonne assiette: tout le monde se tourne d'un costé,

costé, & d'autre, comme fait un malade dedans son lit; & si quelqu'un s'arrête, c'est plus par impuissance de se mouvoir, que par la rencontre du repos. Nostre ame connoît bien qu'elle est fille de bonne maison, qu'il y a quelque autre lieu qui l'attend, & quelque autre vie qui l'invite, elle voit quelque éclat de felicité dans la masse du corps; mais elle a de la peine à le suivre, tant d'illusions la trompent d'une part, & tant d'obstacles la combattent d'un autre.

Ce grand flux & reflux d'inquietudes perpetuelles, nous montre que nous sommes faits pour quelque chose de grand, puisque de tant d'objets il n'y a rien qui nous contente, ni parfaitement, ni longtems. Nous apprenons nostre bonheur par le continuel changement de nos miseres & nostre grand appetit, par le dégoût de toutes choses. L'amour qui, selon Platon, est fils de l'indigence, ne se trouve jamais si mal qu'avec sa propre mere, dont il n'apprend rien que sa pauvreté, qui lui donne un fort aiguillon pour s'acheminer à la richesse.

Quand je lis S. Gregoire de Nazianze, dans cét ouvrage qu'il a fait des divers chemins de la vie, il me semble que je vois un homme au commencement d'un labyrinthe, tout étourdi, qui veut, & ne veut pas: qui desire, qui seche, qui transit, & qui pâlit même au côble de ses delices. Il me semble que la nature le promeine par tous les coins de son Royaume, & qu'elle lui dit. O homme que demãdes tu? & que veux-tu pour te rẽdre heureux? voilà que je te cõduits par toutes les places de mon domaine, à dessein de te donner la felicité que tu recherches pour épouse. Veux-tu donc le mariage? Nenny, répond-il, car il y a trop de hazard au rencontre: le celibat? il est penible: des enfans? ils donnẽt trop de soucy:

Que le choix des conditions de la vie est hazardeux.

soucy;la sterilité?elle n'a point d'appuy:les richesses ? elles sont infidelles à leur maistre,& plusieurs ont esté en hazard de perdre la vie,pour avoir trop de dequoy vivre : les charges & les honneurs ? ils courent trop,& au reste ce sont des arbres steriles, les Austruches y montent aussi bien que les Aigles: la faveur ? c'est une fusée qui se creve en l'air, & ne nous laisse rien que du papier brûlé & de la fumée:que si les Cours des Grands ont de bons fruits, il y a souvent quantité de mauvais oyseaux qui les mangent. Tu vivras donc en subjection, dit la nature,puisque tu ne peux commander. L'homme replique,qu'il ne sçauroit obeyr. Ie te feray pauvre, dit-elle, pour t'apprendre l'humilité. Autant vaudroit,repart-il, me mettre sur la rouë. Tu auras de la beauté?c'est le piege de la volupté:de la jeunesse? c'est une ebullition du temps : de la force? les taureaux en auront plus que moy ? de la noblesse?elle est trop licentieuse : de l'eloquence ? elle est trop vaine. Apprends à plaider?il y a trop de chiquane: à porter l'espée au côté?c'est vivre homicide,ou victime de la mort. Retire toy en solitude?c'est languir:en condition?c'est se mettre en captivité. Trafique? il y a tant de dangers & de peines. Voyage? il y a trop de tracas:va sur mer? il y trop de tempestes:demeure sur terre?il n'y a que trop de miseres. Apprens un mestier?tout est plein de mestiers,& je n'en trouve point de Bon. Laboure la terre:les reins me font mal : vis en oisiveté?c'est pourrir tout vif. On ne sçait de quel costé se tourner dans le monde,les petites conditions sont accablées sous leurs miseres,les grandes branslent,emportées du poids de leur propre grandeur. Nous experimentons assez comme nous vivons icy une vie penible, amere, & corruptible, qui est feconde en miseres,

Obteruntur humilitate depressa, nutant celso fastigio. S. Eucherius.

sçavante

Misere de la vie presente.

sçavante en tout ce qu'il faut ignorer, qui n'est souvent puissante que pour mal faire : une vie sur qui les elemens dominent, que les ardeurs brûlent, que les froidures gelent, que les humeurs enflent, que les maladies bourrelent, que l'air même & les viandes, dont elle vit, ne cessent de corrompre : une vie que les amours tyrannisent, que les esperances chatoüillent, que les soucis devorent, que les facheries assomment, que les joyes rendent toute dissoluë. Une vie que l'ignorance aveugle, que la chair tente, que le monde trompe, que le peché empoisonne, que le Diable pipe, que l'inconstance roule, que le temps desrobe, & que la mort dépoüille.

Consequence necessaire.

Bonum omnes quarunt maximè verò principalissimum. Arist. polit. l. 1. cap. 1.

Or qui est l'esprit si brutal, & si dénaturé, qui considerant d'une part comme Dieu accommode tous les animaux, jusques aux plus petits moucherons, dans toute l'estenduë de la fecilité que leur permet leur nature; & d'autre part voyant ce grand abysme de miseres où nous roulons dans cette vie, ne juge que Dieu, qui de sa nature est tres-sage, & tres-bon, n'a pas donné le Roy des animaux tellement en proye aux injures, & aux calamitez, qu'il ne lui ait reservé une vie des esprits, puis qu'il est esprit, pour le contenter par la felicité intellectuelle.

Opinion des Sages

Summum hominis bonum est perfectio per sua intellectiva.

II. Ces Sages de la Gentilité, ont envisagé cette verité, par le seul rayon de la lumiere naturelle: car si nous consultons l'Arabe Alpharabieus, il nous dira que la souveraine felicité de l'homme consiste dans le parfait assouvissement des fonctions de son esprit, tant celles qui touchent l'entendement que celles qui dependent de la volonté. Si nous demandons au Philosophe Heraclite, qui pouvoit essuyer ses yeux tant de fois noyez dans ses larmes? il nous dira que c'estoit la contéplation d'un bien

non

non imaginable, qui attendoit les ames en l'autre vie. Si nous desirons sçavoir les sentimens de Metrodore, nous apprendrons que l'ame doit monter jusques à tant qu'elle voye le temps en sa source, & l'infinité du premier estre. Si nous sommes desireux d'oüyr Platon là-dessus, n'asseure-t'il pas dans son Phedon, comme l'esprit recueilly dans soy-même, monte à la Divinité, dont il porte l'image, & que dans sa joüissance il assouvir tous ses desirs? N'est-ce pas aussi la doctrine de Trismegiste en son Pimandre? Ne vous enseigne-t'il pas comme l'ame apres la mort du corps retourne en sa nature, ainsi qu'une eau trouble qui se purifie lors qu'elle est rassise? Et Plotin ne triomphe-t'il pas sur ce sujet, en publiant comme les esprits bien-heureux au sortir de ce corps s'en vont à la premiere beauté qui a ce pouvoir de rendre ses spectateurs beaux & aymables? C'est là, dit-il, que nous vivrons desormais au Palais de la verité, qui est la mere, la nourrice, la nourriture, & l'essence de nostre ame. C'est là que le tout est tout, & que chaque partie devient un tout. C'est là que le bonheur est infatigable, & que la plenitude ne se dégouste jamais de celuy qui la possede. Et qui ne sçait les ravissemés de Seneque, quand en l'Epistre cent deuxiéme il parle de cette ame qui sort du corps comme d'un miserable tonneau, pour entrer dans ces grands Temples d'intelligences, & de lumieres, tirant son aliment, & ses accroissances du lieu méme où elle a pris son origine? Ne faut-il pas avouër, que cette verité professée, si hautement par des gens qui vivoient dans une autre creance que la nostre, est une voix publique de la nature humaine, touchée du rayon de la felicité?

Ascendo donec saeculum, & rerum videas infinitatem.
Plato in Phedone.
Mercur. Trismeg. Pimand. cap. 1.
Plotin Ennead. 1. l. 6. & Ennead. c. 5. lib. 8.
Senec. ep. 102.

Les Theologiens nous aprenent que nostre appetit

Infinité de nos appetits.

appetit est finy en son essence, infiny en ses productions. C'est un miracle de voir un cœur si petit, étre gros de tant de desirs, & aller toujours comme une roüe enflammée de ses ardeurs, ou plutost comme nu feu qui fait sa proye de son chemin, & se nourrit de sa faim. C'est une nuée, dit S. Gregoire, qui est enflée de vapeurs, agitée par les vents, dissipée par la chaleur. Il avorte tous les jours de mille enfantemens, & quand il pense avoir tout, il se trouve dans le neant.

Nubes ad alta levatur, densata vento impellitur ut curratis, calore dissolvitur ut evanescat, &c. Greg. in Iob l. 8. cap. 10.

Ecol. 12. 7.

Belle Enigme du Sage.

Le Sage parlant de la mort, dit que c'est elle qui *fera briser la cruche à la fontaine, & la roüe sur la cisterne*: Les uns expliquent cecy literalement des veines, & du cerveau; mais j'ayme mieux dire à present, que cette cruche est le cœur humain, qui ne cesse d'aller à l'eau; mais à cette eau de la Samaritaine dont parloit nostre Sauveur, quand il disoit: *Celuy qui boira de cette eau, ne sera pas desalteré.* C'est une eau qui n'étanche jamais la soif, & qui sert quelquefois d'allumettes aux desirs insatiables: & la cruche tant de fois remplie de cette eau sans effet, le cœur tant de fois abbreuvé de ces voluptez caduques & perissables, se rompra contre le rocher de la mort, étant encore sur la fontaine de concupiscence.

Omnis qui biberit ex aqua hac sitiet iterum. Ioan. 4.

Je veux dire encore, que le cœur est une roüe sur la cisterne de la vie, qui ne cesse de tirer des sceaux remplis de vent, tantost courant apres un objet, tantost apres l'autre, sans trouver son contentement; & au dernier des jours la roüe sera cassée sur la cisterne, quand l'homme, s'il n'y prend garde, sera pris dans l'embarrassement de ses desseins, & la confusion de ses esperances.

III. Or considerez la Sagesse de Dieu, qui nous ayant donné un appetit infiny, ne la voulu borner

que par soy même : il a voulu étre nôtre bien, & ne pouvant étre la fin de soy-même, pource qu'il n'a point de fin, il veut étre la nôtre, pour nous rendre en quelque façon infinis. Il ne veut pas que nous mettions nôtre felicité aux charges, & aux honneurs, parce qu'ils ressemblent souvent à cette Idole de Moloch, qui étoit d'or au dehors, & de mortier au dedans : & parce que l'honneur est plûtôt en celui qui honore, qu'en celui-là même qui est honoré, il ne veut pas que nous l'établissions sur les richesses: car ou ce sont des pierreries, qui sont l'écume des élemens; ou de metaux, qui sont les nids de la roüille, & les allumettes de la convoitise ; ou des habits, qui sont la nourriture des tignes, ou des maisons, qui sont des montagnes composées des os de la terre : ou des fruits, & des animaux, & tant d'autres productions, qui ne nous peuvent faire heureux, puisque outre leur caducité, elles sont d'une nature servile, étant faites pour le ministere des hommes, & non pas pour leur gloire. Il ne veut pas que nous placions nostre bonheur sur les voluptez ; d'autant que tous les biens des sens ne vont point par delà les sens, & que leur condition est, ou d'affamer les hommes par leurs sterilitez, ou de les étouffer par leur excez. Comme la meilleure partie de nous même est l'esprit, il nous veut remplir de lui, qui est le premier des esprits. C'est lui, disoit le Prophete Isaïe, qui est la couronne de la vraye gloire, & le bouquet de toutes les joyes ; la couronne, parce que la felicité est toute arondie, & toute remplie comme le cercle, sans avoir aucun manquement : le bouquet, d'autant qu'en sa seule essence il comprend tous les biens des creatures, qui sont comme les petites fleurs de ce grand parterre.

Providence de Dieu aux bornes de nôtre appetit.

Dieu ne nous veut remplir que de lui-même.

Grandeur de Dieu. *Isa. 28. Corona gloria & sertum exultationis.*

In unum necesse est summitas magnitudinis eliquetur. Tertull. lib. 1. ad lib. 5. de cap. 3. Ber. lib. 5. de consid. 6 5.

Il est necessaire, dit Tertullien, que toutes les grandeurs & beautez soient allembiquées en un seul, qui est la premiere grandeur, & la premiere beauté. Il aime comme la charité; il connoît comme la verité; il est assis, comme l'équité; il domine, comme la Majesté, il regit, comme le principe; il defend, comme le salut; il opere, comme la vertu; il releve, comme la lumiere; il assiste, comme la pieté; il fait tout en toutes choses, & tel qu'il est il se donne à nous. Je vous demande si celui-là ne merite pas étre éternellement mécontent, qui ne se peut contenter de Dieu.

Encore ce qui rend ici sa communication plus parfaite, & plus admirable, c'est que les Theologiens remarquent comme quoi il y a deux sortes de felicitez au Ciel; l'une d'objet, & l'autre formelle: celle d'objet, c'est le bien par lequel nous sommes heureux: & la formelle est la possession du même bien. La felicité d'objet est celle qui regarde Dieu sans faire autre reflexion sur nous, la felicité formelle est celle qui le regarde comme nôtre bien propre. Nous pouvions voir Dieu, comme on verroit un miroir étranger, qui ne seroit pas à nous, & qui n'auroit point la puissance de nous faire beaux. Nous le pouvions aimer d'un amour de bienveillance par la seule consideration de ses perfections. Nous pouvions nous réjouïr de son bien, sans avoir égard à nos propres commoditez; mais la bonté de Dieu n'a pas voulu nous faire seulement heureux de la felicité de nostre objet: mais par la beatitude formelle, il ne veut pas que nous le voyons d'une vûë oisive, & sterile; mais d'une vision qui nous rende semblables à lui-même.

Similes ei erimus quoniam videbimus eum sicuti est. Ioan. 1 3.

Il ne veut pas que nous l'aimions seulement d'un

d'un amour de bienveillance, mais d'un amour de concupiscence comme nostre bien, & nostre repos. Il ne veut pas que nous nous rejouyssions seulement de ce qu'il est Dieu; mais de ce qu'il est nôtre Dieu, nostre fin, & nostre contentement.

IV. Le point de cette beatitude consiste en une parfaite union de nostre ame avec Dieu, qui est la fontaine des esprits, l'objet de tous les amours reglez, & le cercle de la felicité. Tant que nous sommes en ce monde, dit l'Apostre, nous sommes comme pelerins en une nation estrangere, separez des douceurs de nostre tres-chere patrie, de cette aymable vision de la souveraine cause. Nous sommes, dit Synesius, comme de petites veines d'eau écartées de leurs fontaines, qui ne demandent qu'à se reünir à leur principe, quand bien vous leur donneriez des vases d'ambre, & de crystal pour les retenir, elles ne sont jamais si bien que dans leur source. Nous avons une inclination tres-forte, qui nous porte à connoistre, aymer & admirer cét Estre souverain, qui fait éclorre le monde de ses grandes idées avec plus de facilité, que le Soleil ne produiroit un rayon.

Le point essentiel la beatitude. Union avec Dieu.

Synesius hist. 3.

Or il faut icy remarquer, qu'il y a plusieurs sortes d'unions : l'une de dependance, qui fait que la creature dépend du Createur, comme la lumiere de son astre, & la chaleur du feu qui l'a produit, l'autre de presence, & de penetration tres-intime, par laquelle Dieu penetre toutes les creatures par ses admirables infusiós, à raison de son immensité, & de sa subtilité, la troisiéme de grace, par laquelle nous sommes sanctifiez, & faits participans en quelque façon de la nature divine : la quatriéme, de gloire ; qui est celle proprement qui accomplit ce que la grace avoit commencé, & met le seau à la

Diversité d'unions.

plenitude de toutes les felicités. Cela estant ainsi divisé, il est clair que l'union dont nous parlons icy, est cette union glorifiée, ineffable, qui porte la creature raisonnable au plus haut point du commerce qu'elle peut avoir avec la Divinité.

Il est bien difficile d'expliquer comment cela se passe en nostre ame à cause de la foiblesse de nos esprits, qui sont maintenant si attachez à leur chair. Quelques Theologiens refutez par le Chancelier Gerson, & entre autres le Docteur Almaric & Henry, ont pris cecy bien-haut, quand ils se sont imaginez que Dieu venoit fondre comme un éclair en l'ame du bien-heureux, l'occupoit de sa presence, de sa force, & de son amour, la possedoit tellement qu'il la convertissoit tout en soy-mesme, de façon que de l'estre creé elle passoit à l'estre increé, retournant aux idées de Dieu, & en l'estat qu'elle avoit eu devant la creation du monde.

Anima perdit esse suum & divinum.

Cette opinion a éte rejettée & condamnée comme une chimere: car Dieu ne nous veut pas beatifier en nous ruinant, & détruisant; mais il veut que nostre felicité soit tellement toute de luy, qu'elle soit toutesfois toute à nous, & il n'y a point d'apparence que nostre ame, qui est immortelle & incorruptible, soit aneantie par l'abord de Dieu, duquel elle doit tirer son étre, & sa conservation.

Union de gloire, quelle.

V. Il faut donc recevoir cecy tout autrement, & croire que cette union de gloire, qui fait nostre beatitude, consiste en la vision, en l'amour & en la joye de Dieu, qui est cette jouyssance que S. Thomas appelle le baiser ineffable. Imaginez vous que vous voyez une aiguille, laquelle en presence du diamant ne court pas à l'ayman, comme étant liée, & garrotée par la force de cét obstacle; mais si vous ostez ce diamant qui l'enchaînoit, elle va de roi-

deur

deur,& d'impetuosité à son aiman,qui l'arrête au lieu de son repos par ses charmes ordinaires. Je trouve quelque chose de semblable en l'état où nous sommes ; nôtre pauvre esprit tend naturellement à Dieu , comme à la premiere cause , & ne peut avoir de plaisir que dans son union : neanmoins il est ici arrêté par le poids du corps , par l'amorce de la concupiscence , & par le nœud des sens;mais aussi-tôt que ces empêchemens sont levez,& qu'il sent les vigoureuses infusions de cette lumiere de gloire , qu'il lui donne des aîles pour s'élever à son souverain bien par dessus toutes les voyes de la nature,il va d'essor comme un trait empĺumé au but de ses desirs,il s'enfonce,& se plonge au sein de Dieu , & là il se contente par trois actes,qui composent essentiellement sa beatitude. Les trois actes de la beatitude.

Le premier est la vision,qui est la racine de ce bonheur si souverain , qui nous fait voir de l'œil de l'entendement tres-épuré par les rayons de la lumiere de gloire,ce grand Dieu face à face,avec toute l'immensité de son essence , la longueur de son éternité , la hautesse de sa Majesté , l'étenduë de toutes ses excellences, la fecondité de ses émanations éternelles, les productions de toute la nature & les secrets des plus hauts mysteres. Nous le verrons, dit S. Jean, comme il est,& de là ajoûte S. Augustin,nous tirerons necessairement une ressemblance de Dieu, parce que la connoissance rend ici principalement celui qui connoit, semblable à la chose connuë. *Ioan.* 1 3. *Aug. l.* 9. *cap.* 10. *Omnis secundum spiritum otitia simiis est rei, &c.*

De cette vision se forme necessairement un grand brasier d'amour divisé, lors que Dieu, ainsi qu'un miroir ardent opposé à l'ame glorifiée,la réplit de ses ardeurs,qui nous seront à jamais adorables. Et de cét amour vient cette joye excessive

qui s'appelle la loy de Dieu. La vision fait en nous une expression de Dieu ; l'amour une inclination delicieusement violente à la presence de ce souverain bien ; la joye un profond repos, qui semble épandre sur nos cœurs un grand fleuve de paix, de benedictions, & de felicitez. Alors cette ame beatifiée ne pouvant pas étre ce qu'est Dieu par nature, le devient en quelque façon par faveur: de sorte que S. Gregoire a bien osé dire que nôtre esprit se fait un petit Dieu, qui meine des triomphes éternels au sein du grand Dieu. C'est proprement alors que l'homme par un écoulement amoureux se fond tout en son principe, & sans perdre ce qu'il est, devient un même esprit avec lui, non par nature, mais par sentiment & affection. Il veut non seulement ce que Dieu veut, mais il ne peut vouloir autre chose que ce que Dieu veut ; il prend part à tous ses interêts, toutes ses grandeurs, & toutes ses joyes, étant incorporé si divinement dans la famille, & dans le sein de ce Pere des essences. Il se réjoüit de la beatitude de tous les élûs, comme de la sienne propre ; il se pâme d'admiration, tantôt sur la beauté du lieu, tantôt sur les delicieuses liaisons de cette grande compagnie; tantôt sur la durée inalterable de sa bienheureuse éternité, tantôt sur les atours de gloire que doit avoir son corps, & par tout il voit naître des sources d'allegresse, qui ne peuvent jamais tarir.

Trois grãds effets de la beatitude.

Le grand bonheur d'être impeccable.

VI. De cette faveur, outre tant d'autres merveilles, je vois réüssir trois excellens éfets : le premier est l'impeccabilité; le second, la verité de nos cõnoissances, qui n'auront plus d'erreur ; le troisiéme, la tranquillité de nôtre amour, qui ne sçaura plus ce que c'est de blessure, ni d'interruption. Et premierement considerez quel bien, c'est d'être impeccable;

ble ; puisque non seulement nous serons sans peché,mais hors de tous les dangers de peché. Tout ce qui afflige ici le plus les ames nettes,ce n'est pas d'être exposées à tant de miseres , & de persecutions : car elles sçavent que les gens de bien sont ici bas comme les fleurs de lys , qui s'engendrent de leurs larmes , & qu'en la même façon elles se produisent à la beatitude , par leurs propres afflictions : mais c'est de se voir en état de pouvoir perdre la grace de Dieu , & de pouvoir être separées de la premiere des vies , par une action de mort. C'est ce qui faisoit que Job étant sur le fumier semblable au fumier même , comme sur le trône de la patience deploroit sa condition, & disoit, *Pourquoi m'avez-vous fait,puisque je suis contraire à vôtre divine Majesté ; c'est ce qui me rend insupportable à moy-méme.*

Plin. 21. 5. Lilium, lacrima sua seritur.

Quare me voluisti contrarium tibi: & factus sum mihi metipsi gravis.

Or il y aura dans la beatitude une impuissance de pecher,d'autant que dans la pleine vûë du souverain bien , il sera impossible de pancher au moindre mal, & au moindre desordre sans lequel il n'y peut avoir de peché.

D'abondant,comme nos connoissances sont ici chetives & affamées,il n'y a si sçavant homme au monde,qui pour une goute de science n'ait un tonneau d'ignorance , & qui parmi ce peu qu'il sçait, n'ait toûjours beaucoup d'erreurs, qui s'attachent à la science comme le ver au bois,& la tigne sur le drap. Or là dedans, le rayon de la lumiere increée qui sera vû dans son plein jour,dissipera toutes les foiblesses de l'entendement, toutes les inconsiderations , toutes les fautes, & nous remplira d'une verité tres-éclatante , de sorte que nôtre ame sera semblable à cette Pyramide d'Egypte, qui batuë à plomb du Soleil, ne rendoit point d'ombre.

Excellence de la science beatifique.

In lumine tuo videbimus lumen.

Beauté de l'amour beatifique comparée à la noblesse de l'amour mondain.

Enfin nous voyons comme nôtre amour est mal mené en cette vie voyagere, il s'attache à tant de frivoles objets qui sont les ardens par lesquels il est souvent conduit au precipice : il se prend par les yeux à des biens qui n'ont rien de plus certain que leur perte ; des biens que nous laisserons toûjours par la mort, s'ils ne nous laissent par disgrace. Etant pris il s'agite là dedans, & va continuellement à tout ce qui nourrit ses douleurs, & tout ce qui écarte ses contentemens. Tout ce qu'il peut le moins, c'est ce qu'il desire le plus : tout ce qu'il recherche, c'est bien souvent ce qui le suit. Il perd sa peine à courir aprés un fantôme volant, & s'il s'arrête, ce n'est que par le desespoir de ne pouvoir attraper tout ce qui le tuë. Que s'il vient à posseder ce qu'il aime, il s'ennuye incontinent de son bonheur : & n'ayant plus à se travailler dans ses desirs, il se moisit dans sa propre joüissance ; il veut qu'on lui resiste pour rallumer son feu, & la resistance le met en rage, comme la possession en dégoût. C'est ce qui me fait dire que la terre étant faite pour nous, nous ne sommes pas faits pour la terre, & qu'il faut aller au lieu où l'amour n'a plus d'offense, ny d'interruption. Je dis d'offense ; car il a un objet qui contente tout le monde, & n'offense personne. Je dis d'interruption : car si nous cessons d'aimer en Paradis, cela viendra de Dieu, ou de nous-mêmes : si c'est par le commandement de Dieu que nous cesserons d'aimer, nous cesserons en aimant, & en cessant nous aimerons toûjours, puisque nous cesserons par amour. Cette cessation ne peut venir de nous : car nous aimerons sans obstacle, & par necessité le souverain bien, qui pour ses infinitez ne veut être aimé que dans l'infiny.

O

O quel plaisir de n'avoir plus qu'un plaisir ! & quelle joye de puiser toutes les joyes dans leur source! Pourquoy ne dirons-nous pas avec S. Augustin, O fontaine de vie! ô veines des eaux vivantes, quãd viendray-je à vos delices & à vos douceurs eternelles? Ie souspire icy bas apres vos beautez, ô sainte Ierusalem, en une terre brûlée des ardeurs de la sensualité: ô quand sera-ce que j'arriveray devant la face de mon Dieu? Pensez-vous pas que je verray ce jour fortuné, ce jour d'allegresse & de triomphe, ce jour que Dieu a fait, & qui prend son Orient de ses yeux? O le beau jour qui n'a point de vespre, & qui ne sçait que c'est de couchant! Quand pensez-vous que j'entendray cette parole: Entrez en la joye de vostre Maistre, entrez dans une joye inaccessible aux tristesses, où sont tous les biens avec un bannissement eternel de tous les maux. C'est là où la jeunesse ne vieillit point, où la vie n'a point de borne, où la beauté ne se ternit jamais, où l'amour ne sçait que c'est de se refroidir, où la santé ne se sçauroit flestrir.

O chere Cité, nous te regardons de loin avec des yeux larmoyans, tes pauvres bannis, mais aussi tes enfans racheptez du Sang de celuy qui te fait bien-heureuse par ses regars. Tendez-nous les bras ô debonnaire Sauveur, regardez-nous du port dans ces orages de la vie, & nous faites tenir des routes si asseurées que nous puissions parvenir au lieu, où vous vivez & regnez à toute eternité.

EXEMPLE XIX.

Sur la dix-neuviéme Maxime.

Des plaisirs de la beatitude.

LEs joyes de Paradis sont sans exemple : & comme elles sont maintenant par dessus nos experiences, aussi vont-elles au delà de toutes nos pensées. On peut bien toutesfois s'imaginer quelque chose du contentement qu'auront les corps ressuscités des objets qui les rassasieront de delices eternelles.

Quand apres un long hyver, qui nous avoit couvert de tenebres, & ensevely dans les neiges, nous voyons renaistre un nouveau monde sous les faveurs du Printemps, & en suite ces jours dorez de l'Eté, nous sentons épanouïr nostre cœur, qui prend deja quelque avant-goust du repos des bienheureux.

Quelle douceur de jouyr des delices de la campagne avec un corps sain & un esprit bien épuré : Quel contentement de contempler ces beaux Palais, où l'on voit un cócert admirable de la nature, & de l'art, de tát de salles si bié parées au dedás, tát des riches tapisseries, tant de tableaux des plus exquis, tant de marbres & de dorures: & au dehors des montagnes qui font un theatre naturel, tapissé sans art pour surpasser tout artifice, des forests qui semblét nées avec le monde, des palissades mignonemét tenduës, des allées, & des labyrinthes où les yeux, & les pieds se perdent, des rivieres qui serpé-

tent

tent à plis argentez autour des parterres émaillez des plus rares fleurs; des antres remplis d'une horreur toute sacrée, des grottes, & des fontaines qui concertent en coulant avec le gazoüillement des oyseaux, & tant d'autres spectacles, qui étonnent d'abord les esprits & ne les rassasient jamais. Tout cela n'est qu'un petit atome, je ne dis pas du plaisir essentiel des bien-heureux qui est ineffable, mais du seul contentement des sens d'un corps glorieux, qui ne se peut aucunement exprimer.

S. Iean pour s'accommoder à la foiblesse de nos conceptions en a fait un tableau dans son Apocalypse, où il depeint cette belle Cité des Bienheureux avec un artifice singulier. Et c'est chose agreable de considerer comme Lucian, qui est une bonne plume, & un mauvais homme, ayant mis le nez dans nos mysteres a dressé à son imitation dans ses idées la vie des citoyens *de l'Isle Fortunée*, où il dit tout ce qu'il peut pour nous representer des delices inoüyes; mais il est aussi éloigné de ce que nous voulons, & ne pouvons dire, que le Ciel l'est de la terre.

Comme vous approchez dit-il, *de ce lieu, vous descouvrez les murailles de longues étenduës qui sont toutes basties d'esmeraudes, dont l'éclat est vif & agreable au possible, les portes sont d'un bois precieux & odoriferant, qui vous jette à l'entrée des exhalaisons fort delicieuses.*

Quand vous êtes entré, vous rencontrez un pavé tout d'yvoire, & des maisons toutes d'or, façonnées de riches ouvrages, les temples y sont faits de grandes Berylles, *qui sont des pierres precieuses de la couleur de la mer & les Autels, d'amethyste. Toute la ville est environnée d'une belle riviere, qui coule toute embeaumée, large de trois cens coudées, & profonde autant*

qu'il est necessaire pour se baigner. Il y a d'autre costé des estuves, qui sont de grandes maisons de verre, où l'on fait aussi des bains exquis, où l'on ne brusle jamais autre bois que du bois de canelle, & au lieu d'eau, on garde une certaine rosée, qui est souveraine pour la santé du corps.

C'est un plaisir de voir les habitans de cette ville fortunée, car ils ont des corps que vous ne diriez pas étre corps, mais des ames nuës, qu'on regarde à la faveur de quelque petit voile. Neantmoins ils sont debout, & ils sont assis, ils marchent, ils voyent, ils écoutent, ils parlent, ils respondent; jamais ils n'ont rien de grossier & de terrestre, comme nous: leurs habits sont de couleur de pourpre, & d'une soye aussi deliée que les toiles d'araignée.

Personne ne se plaint là dedans, ny de la pauvreté ny des maladies, ny des passions de l'esprit, ny des miseres du monde. Personne n'y vieillit, & tous ceux qui ont la faveur d'y entrer, y demeureront incorruptibles. Iamais ils n'ont d'hyver, ny de nuit, mais une saison temperée, & un jour qui semble étre toûjours dans son aurore. Il ne faut pas demander s'ils ont des vergers, des parterres, des fleurs, & des fruits, car jamais on ne vit semblables delices, leurs vignes portent douze fois l'année, & quelques arbres fruitiers jusques à treize; leurs bleds sont extrémement beaux, & ont au sommet de l'épy de petits pains tous faits qui sont tres-savoureux.

Je contay dans la ville jusques à trois cens soixante cinq fontaines d'une eau crystalline, autant de miel, cinq cens d'eau de senteurs, sept rivieres de laict, & huit d'un vin tres-exquis. Il font fort souvent des festins hors de la ville dans un riche parterre, qui s'appelle proprement l'Elisée, qui est tout remply des plus rares beautez de la nature, & tout autour il est couronné

ronné d'un grand bois qui leur donne suffisamment de l'ombre. Ils sont assis dans des lits qui sont tous bâtis de fleurs qui ne ternissent jamais : & quand ils sont à table, les vents ont le soin de leur apporter toutes les plus precieuses commoditez, horsmis le vin dont ils n'ont pas besoin ; car il y a là méme des arbres de crystal, qui portent des fruits faits comme les verres, & les couppes dont nous nous servons, & à mesure qu'ils les cueillent, ils les trouvent remplis d'une agrable liqueur.

Cependant les rossignols, les linotes, les tarins, & les pinçons volent dessus leur tête, & aprés avoir jetté sur la table par mignardise des fleurs qu'ils ont cueillies aux prairies prochaines, ils leur font une admirable musique. Les nuées aussi qui se sont enflées des vapeurs qu'elles tirent de ces fontaines odoriferantes, expriment une petite rosée pour les laver & recreer. Enfin ce qui est fort recommendable parmi eux, c'est qu'ils ont deux fontaines, l'une de joye, l'autre de ris, où ayant une fois puisé ils sont imprenables à toutes les tristesses.

Voilà tout ce qu'a pû faire un bon esprit pour nous décrire une vie fort contente. Nous sçavons bien qu'il n'y a rien en Paradis quasi de tout cela, mais nous n'ignorons pas aussi qu'il y a plus que tout cela, & que qui auroit seulement la faveur d'être une heure parmy le Soleil & les Astres, il trouveroit de si grands spectacles, que toutes ces mignardises que cét homme a si jolimenr dépeintes, ne lui sembleroient non plus que font ces petits taudis de verdures pendus aux fenestres, en comparaison des Tuilleries.

Les bienheureux auront le plaisir des yeux en l'aspect de l'humanité de nôtre Sauveur, de la tres-sainte Vierge, de tant de corps plus lumineux que le Soleil, de tant de beautez, qui ne cesseront jamais

d'être beautez. La recreation des oreilles dans les devis & les cantiques de triomphe, qui se chanteront à la loüange de la tres-adorable Trinité. Le contentement de l'odorat en la bonne odeur, qui sortira d'une chair glorifiée. L'exercice du goût, non pas au vin, ni aux viandes, mais en une subtile humeur, dont le palais sera toûjours imbu à raison du noble temperament du corps. La satisfaction du toucher, au maniment des corps celestes. Tout cela se peut en quelque façon concevoir par la figure que nous avons ici representée. Mais cette joye de Dieu, & cette beatitude essentielle, de laquelle j'ay parlé dans le discours, ne peut tomber sous nos sens. Encore toutesfois pouvons nous imaginer les sentimens de joye, qu'a un homme, qui sort inopinément d'une longue & fâcheuse prison, ou qui gaigne un grand procez & grandement desesperé; ou qui joüit d'un parti extremêment recherché, & se voit lié par un chaste mariage à une épouse mille fois desirée? ou qui est élevé à quelque grand Office, & quelque excellente dignité, qui le doit mettre en une haute consideration, & lui apporter quantité de biens; ou qui voit subitement, & aprés longues années une personne cherie comme soy-même, lors qu'il la pensoit en l'autre monde. L'esprit quelques fois est si saisi de joye, que le corps ne la peut plus supporter, & demeure accablé comme sous les roses.

Gel. lib. 3. On sçait ce qui arriva à ce bon Vieillard Diagoras, tant celebré dans les histoires, qui nous font foy, qu'en une assemblée de jeux Olympiques, qui étoit le theatre de toute la Grece, comme il eut vû trois de ses fils couronnez publiquement par le Magistrat, il entra au commencement dans une grande allegresse, qui se multiplioit dans son cœur,
comme

comme la lumiere à la naissance du jour. Mais aussi-tôt que ces trois jeunes hommes se furent approchez de lui pour l'embrasser, & qu'ils lui eurent mis tous ensemble leurs couronnes sur la tête; ce bon homme pleurant de joye, dit,

Mes enfans, je ne suis pas pour voler au Ciel, & neanmoins j'ay consommé toutes les joyes de la terre en vous voyant aujourd'hui tous trois ensemble couronnez dans le sein de la gloire, & le comble de mes desirs : il est temps de mourir, puisque la vie ne peut pas accroître mon bonheur.

Et en disant semblables paroles, il s'extasia tellement en la consideration de sa bonne fortune, qu'il mourut sur la place.

Une honorable Dame de l'Isle de Naxos nommée Policrite, fut touchée de la même passion, qui lui ôta la vie, sans lui ôter la gloire. Car l'histoire dit que comme sa ville étoit assiegée par les Erythréens, & menacée de toutes les calamitez qu'on peut attendre d'un siege, elle fut suppliée par les principaux du lieu d'aller en Ambassade pour pacifier les troubles. Ce qu'elle fit volontiers, & comme elle étoit l'une des belles femmes de son tems, & tres-bien disante, elle eut tant de pouvoir sur le Prince Diognete, qui gouvernoit ce siege, qu'elle fléchit son esprit à tout ce qu'elle voulut : de sorte qu'étant sortie dans la crainte & la confusion de tout le peuple, elle retourna avec la paix, & l'assûrance du repos. Cela fit que tout le monde la vint recevoir aux portes de la Cité, avec des grands applaudissemens, les uns lui jettant des fleurs, & les autres des couronnes, & tous lui rendant graces comme à leur souveraine *Liberatrice*. Elle en reçût tant de joye qu'à même heure elle expira dans ces honneurs à la porte de la ville, & au lieu de

Plutarch. de clar. mulierib.

de la porter au trône,il la fallut conduire au tombeau avec une extréme douleur de sa patrie. Je vous laisse à penser si les allegresses humaines ont un si fort aiguillon,que sera-ce de cette grande joye de Dieu, de ces spectacles inouïs, de ces triomphes continuels,de ces forces inépuisables? Ne faut-il pas avoüer que nous y laisserions l'ame à tous momens dans les excez du plaisir, n'étoit que le bonheur y est conjoint avec l'immortalité?

MAXIME XX.

De la Resurrection.

LA COUR Profane.	LA COVR Sainte.
Que nous ne devons point épargner le bon temps à nos corps, puis qu'ils doivent pourrir.	Que nous devons traiter nos corps côme les Temples de Dieu, puis qu'ils doivét ressusciter

La resurrection prouvée plus que tout autre mystere.

IL faut avoüer qu'il n'y a mystere en nôtre Foy, que Dieu nous ait voulu enseigner & prouver plus efficacement,que celui de la Resurrection;car cela étant bien verifié,que nôtre salut consiste en la connoissance de trois principaux articles qui sont, celui de la Trinité,celui de l'Incarnation,avec son extensiõ qui se fait au Sacremét de l'Autel,& celui de la Resurrectiõ,quoi qu'ils soiét tous de pareille necessité,si est-ce qu'il semble que Dieu se mettãt plus dans nos interêts que dãs les siens,nous a largement éclaircis sur ce dernier mistere qui concerne davantage nôtre propre utilité. Il est bien vray que

que pour la doctrine de la Trinité, de l'Incarnatió, du Sacrement de l'Autel, il s'est contenté d'en donner quelques figures au vieil Testament, sans en monstrer pleinement les effets : mais pour la Resurrection, il l'a voulu établir même devant son advenement au monde, reellement, & de fait, en ressuscitant plusieurs morts par les merites d'Elie, & d'Elisée, comme nous apprenons par l'histoire des Rois. On sçait assez qu'ayant departi aux anciés des connoissances fort obscures de la Trinité, & de l'Incarnation, pour la seule Resurrection, il a fait parler la loi de Nature, la loi Mosaïque, l'ordre du Monde, l'ordre des Republiques, la Loi Evágelique, si intelligiblement, qu'il ne se peut rié dire de plus illustre.

Dans la Loy de Nature, j'entends le premier Escrivain de l'Univers, Job, qui crie sur le fumier : *Je sçay que mon Redempteur est vivant, & qu'au dernier jour du monde je dois ressusciter de la terre, & que je verray Dieu en ma propre chair, que je dois revoir moy-mesme en personne, & que mes yeux le contempleront & non autres : Cette esperance est gardée comme un depost dans mon sein.* Un homme qui vivoit il y a environ trois mille ans devant tous les livres, tous les Docteurs, & toutes les Echoles, parler en des termes si clairs, & si pressans, n'est ce pas un prodige ? *Scio quod Redemptor meus vivit, & in novissimo die de terra surrecturus sum, &c. Iob. 19.*

En la loy Mosaïque, outre les passages formels du Prophete Ezechiel, *j'ouvriray vos tombeaux, & je vous tireray de vos sepulchres :* outre la genereuse confession des Machabées, nous avons au Pentateuche un passage allegué pour preuve de la Resurrection par le Fils de Dieu même, qui pour cét effet doit étre tenu comme un argument necessaire & inexpugnable. Il est dit tant de fois le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. Or est-il qu'il n'est *Ecce ego aperiam tumulos vestros, & educam vos de sepulchris vestris. Ezech 37. Matth. 22*

point,

Matth. 22. D.Th. hic art.1. ad 2. supplem. q.75.

point le Dieu des morts, mais des vivans, & partant il faut que ces Patriarches soient vivans, & non seulement dans l'immortalité de leur ame, car l'ame ne fait pas un homme entier dans la future Resurrection.

Tertull. de Resurrect. c.12. & 13. Greg. Mag. 14. Mor. 50. Cyril. Cathe. 18. Macar. hom. 5. de Resurrect. Niss. Ora. 1. de Pascha. Theod. ser. 9 de Prov.

En l'ordre de la nature nous avons cette renaissance des astres, & des jours, des saisons, des planettes, des oyseaux, qui font une perpetuelle image de la Resurrection dans le monde ; sur laquelle les saints Peres s'estendent avec bien de l'eloquence. Dans l'ordre des Republiques & la police de l'Univers, nous remarquons ce grand soin que toutes les nations les plus barbares ont eu de sa sepulture des corps, n'avoir esté que par un instinct & une estime de la Resurrection. Ce que les premiers hommes de la Gentilité ont professé publiquement notoirement : & quoy qu'ils ayent eu de bien foibles connoissances des autres mysteres de nostre foy, & en ayent parlé avec bien de l'obscurité, pour celuy de la Resurrection, ils se sont expliquez tres-distinctement & tres-expressement.

Mercure Trismegiste, au Chapitre premier du Pimandre, asseure la Resurrection des corps comme une chose infaillible. Le grand Athenagore monstre que ç'a esté la doctrine de Pythagore & de Platon, les deux premieres lumieres de la Philosophie ; & de fait, nous avons encore les escrits de Platon, qui témoignent comme les impies seront jugez & condamnez aux enfers en corps & en ame, qui est un passage allegué par S. Iustin du dixiéme de la Republique. Et qui plus est, ce grand homme pour nous apprivoiser à cette creance, a couché un axiome bien notable dans son Phedon, où il dit, que tout ce qui est vivant dans le monde, vient de quelque chose morte. Democrite, qui a esté, au rap-

Plato in Phædon.

port

port d'Hippocrate, l'un des plus sages hommes du monde, a recommandé qu'on traitât honorablement les corps des trépassez, en consideration de la Resurrection, ce que Pline n'a pû dissimuler. Phocylide a dit le même en des vers écrits comme avec le rayon du Soleil. Si nous voulons encore consulter les tombeaux des morts, nous trouverons qu'il n'y a eu que quelques méchans esprits, & extrêmement debordez, qui ont renoncé aux biens de l'autre vie, comme par profession publique la faisant même graver sur leur tombeau. Ainsi fit Sardanapale, le plus infame des hommes, duquel Aristote ayant lû l'Epitaphe, dit hautement qu'il étoit plus convenable à un Pourceau qu'à un Roy. Ainsi fit cette perduë Bresse, de laquelle on voit encore le monument dans les Antiquitez, qui a fait mettre sur ses cendres: Plin. lib. 7. cap. 55.

Qu'aprés la mort de son mary elle n'avoit été ni vefve, ni mariée, & que sa maison étoit restée pour servir de piege aux amours. Au reste qu'en son vivant elle n'avoit jamais rien crû que la vie. Ainsi fit une Julia, qui fit encore écrire sur ses os: *Qu'elle avoit vécu vingt-sept ans, sans faire autre peché que de se laisser mourir.* *Viro, & ultra vitam nihil credidi.* *Nihil unquam peccavit, nisi quod mortua est.* *Bress. Formul.*

Mais au contraire, vous remarquez quelques-uns de la Gentilité qui ont professé les biens de l'ame en l'autre vie, & la Resurrection, jusques sur leurs sepulchres. On lit encore à Rome l'epitaphe de Lucius & de Flavius, deux amis qui témoinent, *Qu'ils n'ont voulu qu'un cercueil en terre, puisque leurs esprits ne sont qu'un dans le Ciel.* Et celui d'un Aulus Egnatius, qui fait mention *comme toute sa vie il n'apprit autre chose que vivre & mourir, d'où il tire à present les joyes de la beatitude.* Et celui de Felicié, qui ayant mené une vie solitaire, dit, *qu'il l'a fait* *In cœlo spiritus unus adest.*

Vt in die censorio sine impedimento facilius resurgam.

ὁ καλὸν ἁρμονίω ἂν ἀλνέμιν ἀνθρωποιο ταχαγὸ ἐκ γαίης ἐλπίζομεν ἐς φάος ἐλτεῖ λείψαν ἀποιχομένων.

pour ressusciter avec plus de facilité, étant sans empéchement au jour du Iugement. Où les Interpretes sous ce nom *d'empéchement* entendent la femme. Quelle voix de nature est-ce là ? quelle touche de Dieu ? quelle impression de la verité ?

En la loy Evangelique outre les passages de saint Matthieu 22. de S. Jean 5. & de S. Paul 1 aux Corinthiens 15. le Sauveur du monde a demeuré quarante jours sur terre depuis sa Resurrection, pour se faire voir, & revoir, toucher, manier, & manifester à plus de cinq cens personnes assemblées, comme écrit S. Paul au lieu preallegué, à dessein d'enraciner tres-profondement au cœur des fidelles le mystere de la resurrection.

II. Et quant à ce qui concerne la raison, cette creance a été reconnuë si plausible, & si conforme au sentiment humain, que jamais on n'a trouvé personne qui en ait douté, si ce n'ont été quelques Heretiques furieux, infames, & endiablez, comme les Gnostiques, les Carpocratiens, les Priscillianistes, les Bardesanites, les Albigeois, & semblables gens, ennemis de Dieu, & de la nature, ou des Epicuriens, & Libertins, qui se sentans coupables d'une infinité de crimes, ont plûtôt desiré qu'ils ne se sont persuadé la fin des âmes & des corps, pour ensevelir leurs peines avec leur vie. Pour ce ils ont forgé des raisons grossieres, & sensuelles touchant cette verité, blasphemans indignement ce que leur esprit de chair ne pouvoit comprendre.

Raison de la possibilité.

Quelle impossibilité y auroit-il en la Resurrection, à une main toute-puissante ? Il faudroit necessairement dire qu'elle viendroit, ou de la matiere, ou de la forme, ou de la fin, ou de la cause efficiente. Elle ne peut venir de la matiere, puisque nos corps étans consommez par la mort, la premiere

matiere

matiere demeure toûjours,& depuis qu'une chose est une fois creée, jamais elle n'est purement reduite au neant. Sera-il dit que Dieu, qui t'a fait de rien, ne te puisse refaire des restes d'une matiere, & qu'il ait moins de credit sur la poudre que sur le neant ?

Le Philosophe Heraclite dit, que la naissance est un fleuve qui ne tarit jamais, d'autant que la nature est dans le monde, comme un ouvrier dans sa boutique, qui avec l'argille molle, fait & défait tout ce qu'il veut. Pensons-nous que le Dieu de la nature ne pût avoir la même puissance sur nostre chair, que la nature a sur le monde ?

L'empeschement vient de la forme? Il ne peut pas, puisque l'ame, qui est la forme du corps, demeure incorruptible, & a une tres-forte inclination à sa reünion. Viendra-il de la fin? Non, puisque la Resurrection est tellement la fin de l'homme, que sans elle il ne sçauroit obtenir la beatitude, pour laquelle il est creé, la parfaite felicité estant le bien non seulement de l'ame, mais de l'homme entier.

L'obstacle naistra dont de la cause efficiente? Et n'est-ce pas une indignité de denier à la souveraine puissance de Dieu la restauration d'un corps qu'il a fait, veu que nous voyons tous les jours tant de merveilles en la nature, dont nous ne pouvons rendre raison? *Levin. 1. de mirac. c. 52.*

Pourquoy une liqueur exprimée des herbes par certaine distillation, ne pourrit-elle point? Pourquoy l'eau sept fois purgée n'est-elle plus sujette à corruption? Pourquoy l'ambre enleve-il un festu, que d'autres matieres repoussent? Pourquoy la lie du vin mise à la racine des vignes les rend-elle fertiles? Pourquoy avec des ingrediens si chetifs fait on des verres si beaux, & si admirables? Pourquoy *Merveilles de la nature.*

les hommes par le moyen d'un fourneau, & d'un alembic, font-ils tous les jours de choses mortes & putrefiées, des essences si ravissantes? Quelle prostitution d'esprit de penser que ce grand Architecte ayant fait passer nos corps par cette grande fournaise du monde, & par toutes les estamines que la Providence aura ordonné, ne les pourra rendre plus beaux, & plus resplendissans que jamais? qui l'empescheroit? la longueur du temps? il n'y a point de prescription pour lui: la multitude des hommes? cela ne le lasse non plus que les millions de flots font l'Ocean, puisque toutes les nations devant lui ne sont qu'une goutte de rosée.

L'Estat des corps glorieux.

III. Considerez-moi cét estat des corps glorifiez; & remarquez, qu'il y a ordinairement quatre choses facheuses à un corps mortel; la douleur, la pesanteur, la foiblesse, & la déformité. Ces quatre fleaux de nostre mortalité cesseront en la Resurrection, estans bannis par des dons tous contraires à leurs defauts. Il faut advoüer qu'entre les miseres du corps il n'y en a quasi point de comparable à la douleur, & aux maladies, qui sont si diverses en nombres, si longues en leurs durées, si aiguës en leurs impressions.

Ce n'est pas sans raison qu'un ancien disoit, que la santé est la premiere des divinitez, & un bien incomparable; car qu'est-ce d'une ame qui est contrainte d'habiter perpetuellement en un corps maladif, sinon une Reine dans un Palais tremblant, & ruineux, sinon un oyseau de Paradis dans une mauvaise cage, & une intelligence attachée à la

garde

garde d'un mal ? Comme le corps bien sain sert à l'ame d'une maison de plaisance, aussi celuy qui est continuellement malade, est une perpetuelle prison. Or notez que contre les atteintes de toutes sortes de douleurs, & maladies, Dieu communique aux corps glorifiez le premier don, qui est l'impassibilité par laquelle ils seront exempts, non seulement de la mort, mais de la faim, de la soif, des infirmitez, & de tous les mesaises de cette vie caduque & perissable. O Dieu quelle faveur que le bannissement de tant de pierres, de gravelles, & de gouttes, de colique snephretiques, de sciatiques, de tant de maux de dents, de teste, de cœur, tant de pestes, & tant d'accidens de maladies, qui ravagent un corps humain !

Apoc. 21. Abstergat Deus omnem lachrymam ab oculis eorum, &c.

Ce bien seul, s'il est meurement pesé, sera jugé tres grand par ceux qui ont quelque experience des incommoditez de cette vie. Adjoûtez encore à cecy une belle raison Theologique, que ce don ne sera point en nous par une simple privation, comme dans le non être, que s'imaginent les Epicuriens, mais par une florissante qualité, qu'elle sera communiquée de Dieu à nos corps, & aura cette vertu d'exclurre toutes les choses contraires, & affligeantes, admettant seulement les impressions favorables de la lumiere, des couleurs, des melodies, des odeurs, & autres choses agreables aux sentimens. Notez que je dis qualité; car je n'ignore pas que les Theologiens disputent touchant la vraye cause de l'impassibilité d'un corps glorifié, & que les uns la mettent seulement en une vertu & protection externe qui leur sera donnée de Dieu, pour arrester l'effect des causes nuisibles. De sorte que selon l'opinion de ces Docteurs, les corps glorieux seront impassibles comme étoient les trois enfans dans la four-

Isa. 49. Non esurient, neque sitient, neque percutiet eos æstus.

Scot in 4. dist. 49. quæst. 17. Durand. d. 44. q. 4. Num. 13.

naiſe de Babylone,non pas que leurs corps fuſſent impenetrables au feu; mais parce que Dieu empéchoit l'action des flammes ſur leurs corps. Tant s'en faut,j'aime mieux dire avec S. Thomas, que cela ſe fera par une qualité interne, & adherente au corps du Bien-heureux; d'autant que cette façon outre qu'elle eſt douce,facile, & ſortable à la magnificence de Dieu,elle eſt plus noble,plus naturelle, & plus approchante de la condition des corps celeſtes.

3.p.q.97. art.1.

Contre la ſeconde incommodité du corps mortel, qui eſt cette peſanteur terreſtre,nous aurons la ſubtilité,qui eſt un don extremement deſirable,& qui combat auſſi la beſtiſe,& la ſtupidité,laquelle donne inſenſiblement de l'averſion à la nature raiſonnable,& intellectuelle. On ne peut pas ignorer que pluſieurs Theologiens mettent la ſubtilité des corps glorieux en une vertu qu'ils auront de penetrer les objets les plus maſſifs,ſans briſure ny rupture,à la façon d'un eſprit,& ce ſeroit une erreur de dire,ou que cela fuſt impoſſible à la puiſſance Divine, ou qu'il n'euſt pas été fait par nôtre Seigneur lors qu'il ſortit du ventre de ſa Mere,ou qu'il entra dans le Cenacle. Toutesfois j'eſtime que cette penetration des corps doit étre jugée comme extraordinaire à un corps Bienheureux, ſans qu'elle ait une neceſſaire dependance de ſa condition: mais je croirois plûtoſt avec le Docteur Durand, ſaint Thomas, & le Catechiſme Romain, que ce don de ſubtilité, dont il eſt queſtion, conſiſtera en une grande vigueur des ſens,provenante d'une parfaite diſpoſition des organes,& d'une delicateſſe des eſprits; & de plus, en une entiere ſujettion,& ſoupleſſe admirable du corps à l'ame, & des appetits à la raiſon; choſe que j'eſtime davan

Damaſc. l.4.de fide c.ulti. & Ambroſ. lib.10. in Luc.c.ult.

Durand. in 4.d.44.q.5. D.Thom.in 4.d.4.q.2. art.2. & 5. q.23.art.2.

davantage que la penetration des murailles de Semiramis.

La troisiéme tache de nos corps, qui est cette foiblesse, & infirmité, sera excluse par une grande force & agilité, qui fera que les Bienheureux pourront aller d'un lieu à l'autre, non pas par une simple habilité, & gentillesse d'un mouvement de pas, & de progrez, comme est celui des animaux; mais d'impetuosité, comme seroit celle d'un Aigle, qui fondroit sur la proye, ou d'une flé he décochée par une puissante main, selon l'opinion de S. Augustin. Le Docteur Scot pense que cette agilité viendra de la force de l'ame avec la subtraction de la pesanteur, qui sera pour lors ôtée au corps dans cét état d'immortalité. Les autres estiment que cette pesanteur sera seulement suspenduë, & interdite en son effet, non pour toûjours; mais pour le temps que voudront les Bienheureux; qui outre cette legereté admirable, auront de grandes & vives forces.

August. lib. 22. de civit. cap. ultim.

Vbi volet spiritus hic protinus erit & corpus.

Isa. 40. Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem.

Enfin, le quatriéme accident de cét état mortel, & corruptible, est la deformité, qui a quelquefois été si ennuyeuse à plusieurs ames peu courageuses, & grandement infidelles, qu'on en trouve dans l'antiquité Payenne qui se sont volontairement privez de la vie, pour se délivrer de la honte & de l'ennuy qu'ils avoient d'être nez en un corps notablement difforme.

La beauté, quoi qu'elle soit souvent décriée, depuis qu'elle a commencé à servir d'amorce, & d'instrument au peché, neanmoins il faut confesser que lors qu'elle contracte une bône alliance avec l'esprit & la vertu, nommément celle de chasteté, elle a des qualitez si aimables, & des excellences si Royales, que sans armes ni satellites elle exerce

De la beauté.

un Empire jusques dans le cœur des Monarques. Zenon disoit que la grace du corps étoit *une voix de fleur, & une fleur de voix*, voix de fleur, d'autant qu'elle attire à soy l'amitié comme la fleur d'un parterre, sans crier, ni se tourmenter ; une fleur de voix, d'autant que c'est l'une des plus fleuries eloquences qui soit dans les attraits de la nature. Les souverainetez de la terre employent souvent tous les ressorts de leur puissance pour se faire aimer, sans en pouvoir venir à bout ; mais celle-cy entre comme le rayon du Soleil, sans rompre ni porte, ni fenêtre, se fait faire place au cœur humain, & sans alleguer autre raison, ni donner la patience de se resoudre, elle enleve un esprit qui vit plus en ce qu'il aime, qu'en ce qu'il anime. Et neanmoins qu'est-ce de la beauté temporelle, sinon un charme passager, une illusion des sens, une posture volontaire, une esclave de la volupté, une fleur qui n'a qu'un moment de vie, une montre qu'on ne regarde jamais que quand le Soleil luit dessus ? Qu'est-ce de cette humaine beauté sinon un fumier couvert de neige, un ver peinturé de fausses couleurs, une proye qui a plusieurs chiens aprés soy, une dangereuse hôtesse dans une fresle maison, un fruit de sucre en un festin, que les uns n'osent toucher par respect, & les autres gourmandent par sensualité ? Allez-vous fier à un bien si perissable ; allez-vous prendre à un piege si malheureux, allez attacher vos contentemens à un nœud si coulant, que vous arrivera-t'il autre chose, sinon de courtiser un fantôme, qui s'échapant de vos prises, ne vous laissera rien que le regret de vos illusions ?

S'il faut aimer les beautez, aimons-les en l'état où elles ne cessent jamais d'être beautez : aimons les dans la gloire de la Resurrection, où elles seront

sont placées comme des Reines dans leurs trônes.

Cette beauté des corps glorifiez, dit le Theologien Durand, consistera en trois choses. Premierement, en une pure & éclatante couleur, conjointe avec une tres-parfaite & tres-distincte proportion de tous les membres, sans aucune tache, ni vice capable de donner la moindre aversion. Secondement, en une singuliere politesse, comme seroit celle d'un miroir, qui recevroit avec avantage les rayons du Soleil. Troisiémement, en une lumiere interieure, laquelle, comme ajoûtent les autres Docteurs d'un commun consentement, se répandra sur le corps avec un éclat nompareil, si ce n'est que les Bienheureux, pour se manifester aux yeux foibles, & mortels, arrête le cours de ces rayons de gloire, comme fit le Sauveur dans la conference qu'il eut avec les deux Pelerins d'Emaüs.

Durand. in 4. d. 44. q. 8.

Dan. 12. Qui docti fuerint, fulgebunt tanquam splendor firmamenti, &c. Matth. 13. Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris eorum.

O beautez qui ne ternissez jamais! ô lumieres, qui ne sçavez ce que c'est de tomber en eclipse! O maison de Dieu! ô temple de paix! Quand viendra ce grand jour qui déroüillera tout ce que nous avons de mortel, pour nous mettre au sein de l'immortalité!

Mais il faut confesser qu'entre toutes les considerations qu'on apporte sur ce sujet, nous n'en avons point de plus douce, ni de plus efficace que la triomphante Resurrection de nôtre Seigneur, qui est la racine, & l'esperance de la nôtre. Si nous voulons adoucir les amertumes de la vie, & remplir nos cœurs de l'avant-goût de nôtre immortalité, faisons un Pâque perpetuel en nôtre ame, & regardons nôtre Jesus, nôtre Phœnix, qui sort du tombeau au jour de ses triomphes.

Que

Que la Resurrection de Iesus-Christ est le fondement de la nôtre, & qu'il faut contempler ses douceurs & ses gloires, comme les sources de nôtre éternité.

IV. La nature, qui est une expression de l'entendement divin, n'est jamais si grande ni si admirable, que dans ses contrarietez, & il semble qu'elle ait une complaisance de tirer de certains accords discordans, les plus belles harmonies du monde. Nous admirons au Ciel des mouvemens contraires, qui composent une éternelle paix; en l'air un oiseau qui tire la vie de sa mort, & la beauté de son plumage d'un tombeau de cendres; en terre des Abeilles qui prennent naissance dans la gueule d'un lion mort, & trouvent la vie parmi une odeur capable de les faire mourir; en mer un poisson nommé le poisson sacré, lequel à ce que disent les histoires, prenant son origine dans le Royaume des tempêtes, ne laisse pas de faire le calme par sa presence; & parmi les fontaines nous ne pouvons assez nous émerveiller d'une eau de Dodone, dans laquelle un flambeau entre tout éteint, & en sort tout allumé.

La nature se plaît aux contrarietez.

Accords discordans du monde.

Ael. l. 8. de animal.

S. Isidor. de font. Epiri. & Solinus.

Jesus autheur de la nature, porte tous ces miracles en sa personne, pour faire un miracle en nos cœurs, & les tirer de la poussiere & des tenebres dont il a tiré nos corps. C'est ce grand Ciel, qui par les mouvemens de sa vie saintement contraires, unanimement divers & discordans harmonieusement, a fait les accords de l'Eglise militante & triomphante. C'est l'oiseau d'Orient, dont parle Isaïe, qui glorifie son tombeau, & anime sa mort pour tuër la nôtre. C'est l'Abeille du Pere celeste, qui

Miracle de la personne de Iesus.

Isa. 46. 11.

qui ayant de toute eternité sa ruche au cœur du Pere, s'est essoré en une region de mort, pour s'asseoir sur des fleurs mourantes qui luy ont osté la vie, & l'ont mis dans la gueule d'une lionne, d'une mort qui devorant tout, se trouve devorée, comme dit l'Apostre, de ce gouffre, qui ne rendoit rien, sort une vie pour estre la semence de toutes les vies. C'est le divin poisson des Sibylles, sacré par tant de tiltres, pour consacrer toute la nature intelligente qui apres la rage d'une passion si turbulente, fait un grand calme dans l'Univers, qu'il affermit par sa chute, qu'il vivifie par sa mort, qu'il lave par son sang, & qu'il glorifie par ses supplices. C'est ce flambeau qui étoit entré mort dans ce fleuve de Cocyte, dont parle le S. Job, & il en ressort tout vivant, & tout entouré de flammes d'une triomphante gloire. *Iob. 21. 33.*

Disons donc que Dieu, qui gouverne par sa providence, & par une predestination singuliere, l'état des creatures intellectuelles, dans la parfaite elevation, & l'accomplissement de la beatitude, a tellement attachez la gloire au merite, & le merite à la gloire, qu'il n'a pas voulu glorifier les Anges sans leur donner quelque moment d'une vie voyagere, & quelque exercice d'actions meritoires, pour emporter la couronne, & la consommation de la felicité. *Iesus entre en sa gloire par son merite.* Et suivant les mesmes procedures, il est bien vray que la tres-sainte Humanité du Sauveur du monde, dés le premier point de son origine y fut inseparablement unie à la Divinité, mais non pas aux clartez & splendeurs actuelles, qui devoient incessamment rejaillir de cette ineffable union du Verbe à la chair. Le Pere ordonna, & le Fils pour nôtre amour reçût & accepta volontairement une suspẽsion de lumiere de gloire par l'espace de prés *Suspension de la gloire actuelle au corps de nostre Seigneur.*

trois

trois ans;& quoy qu'il en avoit le fond & la racine dans soi-méme, l'exercice en étoit arresté, & luy étoit proposé au bout de la carriere comme la recompense de sa vie souffrante, & des travaux indicibles de sa mort.

Il desiroit naturellement cette gloire de son corps, comme nostre ame engluée dans le sang & dans la chair, souhaite avec passion une pleine liberté de ses fonctions intellectuelles,& voicy que dans ce mystere son desir s'accomplir, & que cette humanité obscurcie pour un temps d'une longue nuit de vie, cachée & ensevelie dans les tenebres d'une ignominieuse mort, en vient à sortir comme le Soleil de la nuée,& fait une transfusion de soi-même dans le sein des lumieres ineffables qui sortent du sanctuaire de la tres-auguste Trinité : de sorte que c'est comme une seconde naissance de la tres-sacrée Humanité qui estant née à la communicatiõ de la subsistance divine, naist icy à la gloire.

V. Trois proprietez de l'éclair, en la Resurrection de nôtre Seigneur.

Flos delectationum amœnitas, deliciarum, & veri amoris initium. Aug. hom. l. in exsurr. Maria.

Psalme remarquable.

Or remarquez, s'il vous plaist, que tout ainsi que l'éclair, qui parut en la face de l'Ange, messager de la Resurrection, a trois propriétez, la premiere est, que c'est une subtile portion des Elemens, embrasée; la seconde, qu'il est doüé d'une splendeur & d'une beauté estincellance qui éblouit les yeux humains; la troisiéme, qu'il va d'un pole à l'autre, avec une extreme vivacité,& un son éclatant. Aussi trois choses sont remarquables en cette gloire que le Sauveur épouse à sa Resurrection. La premiere est, que ce corps tiré de l'argile d'Adam, & de la matiere des elemens, demeure à un instant tout investy des douces & honorables flammes de la Divinité. La seconde qu'il paroit avec une ravissante beauté, qui fait que S. Augustin lui donne ce tiltre; *La fleur des plaisirs, & le plus épuré plaisir de toutes les*

les delices, la racine des saintes amours. La troisiéme consiste en l'éclat de ce grand nom, qui est allé de l'Orient en l'Occident, du Midy au Septentrion, remplissant l'Univers de ses merveilles.

Psalmus David quando ei terra restituta est, alii, quando fundata est terra. Dominus regnavit, decorem indutus est, &c.

Il semble que cecy a été divinement prophetisé au Psalme 92. qui porte un tiltre bien remarquable : c'est un Psalme que David chante au Messie le jour que *sa terre luy a été restituée*, c'est à dire, que son corps a été rejoint à son ame dans la possession de la gloire. & pource, il dit selon la Paraphrase: *C'est aujourd'huy vrayement que le Seigneur commence un Empire eternel, & une Monarchie supreme en son Eglise Militante & Triomphante. C'est aujourd'huy qu'il s'est revestu d'un corps doué d'une florissante beauté, avec la beauté il a pris une force invincible, qui a penetré jusques aux Enfers,* comme parle divinement Eusebe Emissene: les nuits eternelles de l'Enfer ont été visitées du rayon de Dieu, les plaintes & clameurs ont cessé, les chaînes funestes sont tombées, les bourreaux ont été estonnez, & tout ce domicile devoüé aux peines eternelles a tremblé sous les pieds de cét admirable Conquerant. Le Prophete poursuit, *Le domicile de gloire, ô Sauveur, vous étoit preparé de toute eternité, & vous y faites une entrée victorieuse, & triomphante, apres un si grand deluge de souffrance. Tous les flots des persecutions ont grondé sur vostre teste, & vous ont ensevely dans les amertumes de la mort. Tant plus cette mer des passions s'est enflée par dessus toute mesure, d'autant plus vous paroissez esclatant dans la souveraine eminence de vostre gloire, & de vos triomphes.*

La triomphante gloire de la Resurrection.

Emiss. hom. 1 in diem Pascha, Æterna nox inferorum, Christo descendente, resplenduit, siluit stridor ille lugentium, catenarum, & disrupta ceciderunt vincula damnatorum, &c.

VI. Portez de là vostre consideration, à l'effet de la glorification du Sauveur, qui consiste au repos, & en la fermeté, representée par cét Ange qui parut à la Resurrection assis sur la pierre ferme: c'est veritable

La douceur du repos de Iesus, & de tous les esleûs dans l'estat de la Resurrection.

Complevitque Deus die septimo opus suum quod fecerat, & requievit die septimo ab universo opere quod patrarat, & benedixit diei septimo & sanctificavit illum Gen. 2.

Rapport de la Resurrection à la Creation.

Minutius Felix.

Beauté du monde.

ritablement ce grand jour que nous pouvons appeller le mystique Sabbath,& le repos eternel de IESUS. Il est dit au mystere de la Creation, que Dieu se reposa au septiéme jour,& que jettant l'œil sur tous ces grands ouvrages qu'il avoit tiré du neant, il en prit de la satisfaction en son esprit, & les marqua tous comme du seau de son approbation. A parler selon nos sentimens,c'estoit une allegresse nompareille au cœur du souverain Createur,de voir en six jours un si beau monde, où regnoit auparavant un grand vuide imaginaire, accompagné d'une triste horreur de tenebres, & de considerer comme un neant entre les mains du grand Ouvrier,estoit une puissante chose qui avoit servi comme de fond à la grandeur,& à la beauté de l'Univers.

Quel contentement de voir un Ciel estendu comme un pavillon sur toutes les creatures, qui rouloit déja avec tant d'impetuosité, & de mesure; de le voir emaillé d'un si grand nombre d'estoilles dans le paisible silence de la nuit ; & le jour,le voir esclairé d'un Soleil,qui est l'image visible de Dieu invisible l'œil du monde. le cœur de la nature, le thresor de la chaleur,de la lumiere, & des influences, qui anime, illumine, & vivifie toutes les parties de ce grand ouvrage. De voir une Lune servir de Soleil à la nuit ; si constante en son inconstance, si reglée en ses accroissemens & diminutions, si mesurée en toute sa carriere, si efficace, & si feconde aux impressions qu'elle fait sur la nature. De voir des jours, & des nuits retourner en nostre Hemisphere à point nommé, s'accorder comme freres, & sœurs, se prester du temps l'un à l'autre, & le rendre,qui en Esté,qui en Hyver, avec tant de fidelité, que tout y va par com-

pas,

pas. De voit l'ordre des Saisons,un Printems delicieux tout parsemé de fleurissantes beautez ; un Eté avec ses moissons,un Automne avec ses fruits, & un Hyver, qui est comme le depositaire de la nature mourante,pour la faire revivre aux premiers rayons du renouveau. De voir la mer si spacieuse en son étenduë,si fertile en ses productions si bien enfermée dans ses bornes:de voir le flux,& reflux de l'Occean,le tombeau de la curiosité,les courses impetueuses des rivieres, les veines éternelles des fontaines,la hauteur des montagnes,la profondité des vallées,la sinuosité des collines,l'étenduë des campagnes. De voir une si prodigieuse quantité d'arbres,d'herbes,de fleurs si excellentes en beauté, si salutaires en leur utilité, si diverses en leur multiplicité.De voir voler tant d'oiseaux peinturez dans les airs qu'ils remplissent de leur musique naturelle ; tant de poissons nager dans le crystal des eaux ; une si étrange varieté des animaux armez qui de cornes,qui de dens,qui d'aiguillons, qui de serres qui de griffes. Enfin un homme qui ramasse en soy tous les traits,& les ouvrages de la main divine,qui racourcit le monde dans ses perfections,& porte le plus animé caractere du Dieu vivant.N'est-il pas vrai,que Dieu considerant tout cela, avoit un certain plaisir, comme auroit un grand Pere de famille,s'il voyoit une maison qu'il auroit euë de long tems en dessein, se lever en nuit toute parfaite,toute meublée, & totalement assortie des choses qui concernent la necessité, & la beauté?

Les joye du cœur de Jesus au premier moment de sa Resurrection.

Elevez ici vos pensées par dessus tout ce qui est mortel & perissable. Imaginés-vous la joye ineffable du cœur de Jesus, & le profond repos de son esprit, quand au premier point de sa Resurre-

Le beau monde qu'il vit dans ses idées au jour de sa Resurrection.

ction il se representa, non pas des animaux, des élemens, & des plantes, & un monde corruptible; mais un monde d'intelligence, de sagesse, d'amour, de beautez, de force, & de felicitez, une Eglise qui venoit de prendre la naissance de son sang, la vie de sa mort, & l'esprit des plus deliez esprits, de son cœur. Il vit deslors cette Eglise comme un grand temple divisé en deux parties, dont l'une faisoit le chœur, & l'autre la nef; dans le chœur il co. templa une infinité d'Anges, qui chantoient un chant triomphant en l'honneur de ses victoires. Il vit en son idée le nombre des élûs, qui venoient faire compagnie à ces magnifiques legions d'Intelligences. Il vit autour de soy ces sacrées premices des immortels qu'il avoit tiré tout fraîchement des Lymbes, & se considera lui-même à la tête de tant d'ames nettes, & épurées, se réjoüissant de tenir la terre occupée à la memoire de ses triomphes, & de faire le Ciel bienheureux par ses regards.

Ecce equus albus, & qui sedebat super eum vocabatur fidelis & verax. In capite ejus diademata multa & vestitus erat veste aspersa sanguine. Apoc. 19.

Il se vit comme en un tableau en la même façon que S. Jean le represente en son Apocalypse, tout chargé de couronnes, vêtu d'un habillemẽt blanc, parsemé de precieuses goutes de son sang qui lui donnoit un éclat mille fois plus honorable que celui des diamans, & des rubis, & aprés soy un nombre innõbrable de Cavaliers celestes qui suivoient le triomphe de la Resurrection. Il entendit des acclamations qui lui donnoient le titre de veritable, & de fidelle, des voix de trompettes d'eau & de tonnerre, qui ne cessoient d'entonner *Alleluya*. O quelle source de joye inondoit alors sur cette poîtrine de Dieu, tresoriere des chastes delices !

Du chœur il jetta ses yeux sur la nef de son grand temple, & vit dãs ses magnifiques idées tout l'état de l'Eglise militante, qui est comparée à la nef, c'est, à dire

à dire,au Navire, d'autant qu'elle est encore dans les ondes de cette mer orageuse;il la regarda d'un œil d'amour, & de compassion, voyant qu'à son exemple elle croissoit de ses dommages, s'élevoit dans ses ruines,& se glorifioit par ses persecutions, & considera cette petite poignée de Chrestiens, qui se multipliant fil à fil, s'en alloit peupler l'Asie,l'Europe, l'Afrique, & se répandoit au monde nouveau,& inconnu,prenant pour son habitation les mêmes mesures que le Soleil a pour son cours. Il apperçeut des nations abysmées dans des profondes tenebres d'ignorance, qui n'avoient plus rien d'homme que la figure,se transformer aux premiers rayons de l'Evangile, en une vie toute celeste:des Temples profanes renversez sur leurs Dieux, des Idoles brisées en mille pieces, des cavernes de larrons pleines d'horreur,& de sang, & de tenebres,purifiées par sa doctrine, & les instrumens mêmes de ses douleurs honorez,& arborez sur la cyme des Capitoles.Il contempla des Eglises dressées de tous côtez à son honneur, des Monarques, & des Reynes qui mettoient leurs couronnes, & leurs diadémes à ses pieds,des loüanges,des sacrifices,& des festes eternelles.

D'autre part, il se representa tant de Docteurs sçavans, comme des oracles, & purs comme ces Anges,qui devoient étre les trompettes de sa gloire: tant de Vierges innocentes, qui devoient escrire sur leurs corps d'un caractere immortel, la ressemblance de sa tres-Auguste pureté; tant de Confesseurs,qui alloiét graver jusques sur les plus affreux rochers des deserts la hauteisse de son nom, l'imitation de ses jeûnes,de ses veilles, de ses abstinences,l'image de sa deïfiante conversation, & enfin plus de onze millions de Martyrs qui devoient

Cruciate, damnate, atterite, innocentia nostra probatio iniquitas vestra, crudelitas illecebra est secta, plures efficimur quoties metimur à vobis; sanguis Martyrum semen est Christianorum. Tertull. Apol. 50.

tous les supplices, affrontoient les bourreaux, bravoient la mort, & marquoient de leur sang le chemin sacré de leur gloire.

VII. Je vous laisse à penser, ce qui ne se peut assez penser, le repos, & l'allegresse de la sainte ame de Jesus, quand elle contemploit en son idée tout ce grand Royaume, qui venoit d'estre enfanté dans son sang & étably dans sa Resurrection; & de surplus que son Empire seroit un Empire eternel, qui n'auroit jamais de fin, de mort, ny de tenebres. La sagesse humaine se voulant établir dans les Empires par le vice, la finesse, & la tyrannie, trouve par tout des sceptres de verre, des couronnes de vapeurs, & des thrones de glace, qui se brisent, & se dissipent, & se fondent au neant sous les pas du tems, & sous l'œil de la Providence divine; mais cét Empire de Jesus, qui prend sa naissance en terre & porte ses conquestes dans le Ciel, a confié son sceptre dans le sein de l'eternité.

Royaume de Iesus.

O quel torrent de plaisir decouloient sur cette belle ame du Sauveur dans ces considerations; les Peintres ayment naturellement leurs ouvrages, les hommes sçavans leurs escrits, les Legislateurs les Polices, les Guerriers leurs victoires & leurs conquestes: tous les hommes du monde ont une ioye sensible de voir leurs desseins conduits à la perfection. Salomon s'épanoüissoit de contentement en considerant l'accomplissement du Temple de Jerusalem: Justinien ne pouvoit voir qu'avec un ravissement de joye l'Eglise de sainte Sophie, qu'il avoit bastie. Constantin avoit jusques à des songes tres delicieux sur la ville de Constantinople, qui étoit comme sa creature. Et qu'est tout cela sinon des phantosmes, en comparaison de ce grand ouvrage de l'Eglise, accompli par la Resurrection

du

du Sauveur du monde? N'avons nous pas sujet de dire : C'est à vous, ô Jesus, c'est à vous qu'appartiennent les joyes du S.Esprit, joyes pures, celestes, divines, alembiquées du cœur de Dieu, qui est le foyer des amitiez eternelles ? Entrez en vostre repos apres un si grand tumulte de guerres & de batailles, il est temps, dit l'esprit de Dieu, que vous reposiez vostre Arche sur le pavillon de la Majesté eternelle, apres tant de travaux, & l'effusion de tant de sueur & de sang.

VIII. Affermissons-nous de plus en plus dans cette illustre creance qui charme tous les ennuis de cette vie, adoucit toutes les rigueurs, espure toutes les intentions, anime toutes les vertus, & couronne tous les merites. Courage, ô Chrestien, une immortalité, une Resurrection, une vie eternelle, une vie de Dieu; Jesus te l'a conquestée par ses travaux, par sa sueur, & par son sang, & il t'appelle maintenant en la societé & communication de cette gloire. Quelle resolution veux-tu prendre, ô homme de fange & de mortier ? pourquoy panches tu encore devers la terre, de qui tu as fait herissé le dos de tant d'espines par tes pechez ? On ne te dit point maintenant, *Tu es poudre, & tu retourneras en poudre*, mais on te parle de l'immortalité. Les tombeaux des Alexandres & des Cesars tous parsemez de mensonges & des doruies, portent un *Cy gist*, mais le sepulchre glorieux du Sauveur, *Il n'est pas icy.*

IX. O Chrestien, que tu deviens enfant de bonne maison, si tu sçais connoistre ta noblesse ! Que tu es Illustre, que tu es Auguste, d'entrer en une gloire qui est commune avec Dieu : Ton pays n'est plus en terre, quitte, quitte moy l'amour de ces petites cabanes, de ces petites fourmilieres, qui asservissent

Luc. 10. 21. In ipsa hora exultavit Jesus Spiritu Sancto.

Psalm. 131. Ingredere in requiem tu & arca sanctificationis tuæ.

A modo jam dicit spiritus ut requiescant à laboribus suis. Ap. 14. 13.

Les joyes & les fruits que nous devons tirer de la Resurrection à l'imitation du Sauveur.

Pulvis es & in pulverem reverteris.

Surrexit non est hic.

Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt sapite non quæ super terram.

tant d'esprits dénuez de ses divines semences,qui germent sous les genereuses poitrines. Regarde un grand globe tout rempli d'astres & de lumieres, qui enferme dans son étenduë toutes les terres & les mers, cette grande maison de Dieu, où tant de belles Intelligences, partie sont occupées aux loüanges du Tres-haut, partie roulent les astres,demeurant infatigablement bandées sur leur action: c'est le Palais que Dieu a conquis pour toi, une si grande & si florissante compagnie chargée de couronnes,te tend les bras,& tu regardes encore les petites bagatelles de ce terrestre sejour,pour y attacher tes affections.Entre ame fidelle,dans les replis & contours de l'Eternité; toutes les années sont à toy,tous les siecles te sont ouverts, toute la grandeur du Ciel, si tu veux estre fidelle à ton Maistre,se trouve dans tes mains.

O quand viendra ce beau jour, qui te rendra ton corps pour le rendre à Dieu! ton corps, non plus une masse de terre caduque, pesante & perissable;mais un corps immortel,agile, incorruptible, avantagé des faveurs,& doré des clartez du corps de Jesus. Eleve-toi ame fidelle,dans les souffrances & les travaux de cette vie,ne succombe point aux tentations & persecutions,qui te veulent arracher des mains une si avantageuse couronne.Tout l'attirail du monde,toute cette vie, tout ce qui ravit icy,& passionne les cœurs,n'est qu'un petit prelude de ce grand jeu,de ce contentement inexplicable qui se passe en l'Eternité.

O homme,tu as été autrefois un enfançon dans le ventre de ta mere,entre le sang & l'ordure, enveloppé de pellicules,emmaillotté de langes,& des liens que t'avoit fait la nature,on te tenoit là-dedans pour te preparer à ce monde,à cette vie où tu

respires

respires maintenant l'air avec toute liberté: sçache que ce monde est un second ventre maternel, en comparaison du Ciel: tu es encore dans la prison dans l'obscurité dans les chaînes, jusques à la venuë de ce grand jour, où Dieu te donnera un corps nouveau, un corps glorieux, un corps spirituel.

Avec cette esperance, la mere des petits Machabées voyoit trencher & voler par pieces les corps de ses enfans sous le fer sanglant de la persecution. Avec cette esperance, les saints Anachorettes ont remply les deserts de leurs larmes, ont marché sur les sables ardents, ont foulé aux pieds les dragons, ont estouffé dans les neiges & les espines, les concupiscences de la chair. Avec cette esperance, les Martyrs se sont immolés en autant de supplices qu'ils avoient de membres. Ils ont presché sur la Croix, chanté dans les flammes, triomphé sur les rouës; & pour meriter cette gloire tu ne veux pas te resoudre à quitter cette compagnie qui a volé ton cœur, & deshonoré le caractere de ta profession. Tu ne veux pas te resoudre à supporter une petite injure, une petite souffrance. Tu ne veux pas accomplir tes vœux, acquitter tes obligations, te mettre dans quelque train d'une pieté reglée? Et que pouvons-nous penser de toy, ô ame tant de fois ingrâte, & desloyale, si le Ciel ouvert aux recompenses, ne peut encore ouvrir ton cœur à l'amour de celuy qui te les presente.

EXEMPLE XX.

Sur la vingtiéme Maxime.

Diverses observations sur la durée de la vie, & le desir de l'estat de la Resurrection.

CE n'est pas mon dessein de m'estendre ici sur le narré de quantité de Resurrections, dont tous les exemples sont assez notoires, tant au vieil qu'au nouveau Testament, & dans les actes des Saints, où il n'y a siecle qui n'en fournisse un bon nombre. Ie m'arreste seulement sur quelques observations qui monstrent evidemment les desirs passionnez, qu'a la nature humaine de ce bien-heureux estat, qui nous est proposé dans la Resurrection.

August. lib. 22. Dei, c. 11 Omne corpus fugiendũ ex Platonicis.

2. Cor. 5. 4. Qui sumus in hoc tabernaculo ingemiscimus gravati, eo quòd nolumus exspoliari, sed supervestiri ut absorbeatur quod mortale est à vita.

Les Platoniciens disoient, que la presence de la felicité, estoit l'absence du corps, & qu'il le falloit fuir comme une prison, pour entrer dans la liberté de la beatitude. Mais l'Apostre a bien mieux dit, *Que nous gemissons dans ce tabernacle, & que nous sommes grandement travaillez, non pas que nous desirions d'estre despoüillés, mais d'estre mieux vestus, à ce que tout ce qui est mortel en nous, soit comme englouty par la vie.* De fait, nous avons un amour tendre pour nos corps, & ceux-là même qui les tourmentent le plus, ne le font à autre dessein que pour les mettre un jour à leur aise. Nous respirons sans y penser apres cette Resurrection, & cette immortalité, dont nous ne trouverons jamais la joüissance que dans le Ciel. Dieu nous a donné ce desir,

pour

pour nous apprendre, que nous sommes faits pour cela; mais il n'en donne pas icy l'execution, pour nous signifier qu'il la faut chercher ailleurs. Nous desirons long-temps vivre, & vivre commodément: la briefveté de la vie nous oste l'un, & les maladies continuelles nous desrobent l'autre. Tant de gens ont recherché leur Resurrection en la terre, & ils n'y ont trouvé que leur destruction. Nostre corps dans le declin de l'âge n'est plus le feu des Vestales qu'on reparoit eternellement. Tout s'y perd, & tout s'y fond; que si quelque chose s'y restablit, ce n'est pas à la mesure de sa premiere vigueur. Les esprits, sans lesquels nous ne pouvons vivre, ne cessent d'alterer, nostre vie, & l'air même que nous respirons nous succe, & nous devore.

Il y a des hommes qui ont fait montre en cette vie d'un grand âge, comme s'ils eussent possedé déja quelque eschantillon de cét état de la Resurrection; mais ils ont été tres-rares, & à parler sincerement, ils ont enduré long-temps, & peu vêcu, puis qu'il n'y a rien de long dans un bon-heur duquel on trouve la fin. C'est chose remarquable que le plus âgé de tous les Patriarches de la Genese, qui étoit Mathusalem, n'est pas arrivé jusques au temps que saint Pierre appelle un jour de Dieu. *Mille ans*, dit ce grand Apostre, *devant Dieu ne sont qu'un jour*: Et pas un de ces premiers hommes du monde, avec tant d'années, n'est monté jusqu'à la milliéme de son âge. Encore est-ce une chose bié digne de remarque, qu'en ce dénombrement que fait l'Escriture des années des Patriarches, l'âge des fémes n'y entre point, & Bacon trouve que la Bible n'a jamais compté les jours & les années des femmes, si ce n'est de Sara, de Judith, & d'Anne fille de Phannuel: pour apprédre que nos vies sont courtes

Petri. 2. 3. 5. Unus dies apud Dominum sicut mille anni, & mille anni sicut dies unus.

puisque celles d'Eve la mere des vivans, & de tant d'autres meres dont les hommes sont sortis, n'entrent point en ligne de compte dans la Chronique de Dieu. Nous ne sçavons combien a vêcu la premiere femme du monde ; mais nous sçavons bien qu'elle est retournée en poudre, & que nous prendrons le même chemin.

Phlegon, de rebus mirabil. c 17.

La Grece, qui est la mere des Fables, a voulu traiter la posterité comme on traitte les enfans, elle s'est plû à nous faire peur avec des comptes admirables de grands corps, & de longues vies, mais nous avons plus de difficulté à les croire, qu'elle n'a eu de facilité à les inventer. Phlegon un rare Autheur dit qu'il a leu dans Apollonius le Grammairien que les Atheniens voulant fortifier *l'Isle longue*, qui étoit proche de leur ville, comme ils jettoient les fondemens de leurs fortifications, trouverent un sepulchre long de cent coudées avec cét Epitaphe, qui disoit, *Macrosiris est icy enterré dans l'Isle longue, apres avoir vescu cinq mille ans accomplis*, Ce sont des impostures & des rodomontades qui veulent braver les siecles, & ne peuvent braver les vers, ny se defendre de la corruption.

Tout ce qui est autour de nous est capable de nous faire une leçon de la briefveté de nôtre vie. Le blé dont nous vivons meurt tous les ans jusques à la racine. La vigne sent autant de morts que d'hyvers, & quoy qu'elle se renouvelle chaque année, elle ne peut pas attendre jusqu'à l'âge mediocre de certains beuveurs. Cinquante ou soixante ans font son âge, comme celuy des pommiers, des poiriers, des pruniers, des cerisiers, & autres arbres semblables, dont en mangeant les fruits nous devons penser que le bois qui les porte ne vit pas plus que nous. Les animaux domestiques qui sont toûjours

parmy nous,vivent assez peu,l'âge du cheval pour l'ordinaire se termine à vingt ans, c'est tout si le chien peut aller jusques à ce nombre. Le bœuf se contentera bien de seize, & la brebis de dix, les chats sont entre le dix & le six,les pigeons,& tant de volailes ne meurent point tard,& on les mange toûjours assez tôt,comme si tout cela nous vouloit dire, *Que faisons-nous tant au monde, puisque tout ce qui nous sert le plus arreste si peu?* L'or,& l'argent durent beaucoup,mais ils durent fort peu entre nos mains; & quoy qu'on le garde tant qu'on peut, il ne garde pas toûjours un même maistre. S'il y a des animaux qui vivent plus longuement, ils se reculent de nous, comme les cerfs, les corneilles, les cygnes, vous diriez qu'ils sont honteux de participer à nostre caducité.

Les Grands de la terre ont fait de tout temps tout ce qu'ils ont peu à dessein de prolonger leurs jours,tant nous sommes naturellement desireux de cét état de la Resurrection; mais souvent ils les ont abbregez à force de les vouloir estendre. Garcias rapporte qu'un Roy de Zilam ayant appris que l'ayman avoit cette vertu de conserver la vie, ne voulut plus manger,ny boire, que dans une vaisselle qu'il fit faire de pierre d'ayman,par une grande bisarerie d'esprit, mais il ne laissa pas de trouver la mort dans ces vases imaginaires d'immortalité. On fait état de voir des hommes, fort vieux, on les regarde avec admiration;mais si quelqu'un desire parvenir jusques à leur âge, personne n'en veut les miseres,& les incommoditez.Ce Phlegon dont nous parlions à cette heure, qui a été l'un des plus curieux Autheurs de son siecle, a fait un livre des hommes de longue vie,où il confesse qu'il a recherché exactement les registres de l'Empire Romain

Romain pour y trouver des vieux & des vieilles de cent ans,& à peine en a-t'il trouvé pour en remplir une bonne feüille de papier. Mais s'il eust voulu tenir le nombre de ceux qui estoient morts devant l'âge de 50.ans que ces anciens appelloient *la mort exterminante*, il eust employé quantité de gros volumes. Pompée prit plaisir à la dedicace de son theatre, de voir joüer une Comedienne nommée Geleria Capiola, qui comptoit 99. ans depuis la premiere entrée qu'elle avoit fait sur le theatre. C'estoit une belle farce de la vie,en une personne qui dansoit sur le bord de son tombeau:mais combien en a t'on compté de semblables?Les peuples entrent au tombeau comme les goutes d'eau dans la mer,sans qu'on y pense. On remarque davantage tout ce qui est souverain,& on trouve qu'entre tous les Empereurs qui ont esté depuis tant de siecles,il ne s'en est pes trouvé un seul qui ait attaint l'âge de cent ans,& quatre seulement sont arrivez à quatre vingts ans,& quelque peu au de là. Gordian le vieil est venu jusques à ce point,mais à peine avoit il goûté l'Empire,qu'il fut accablé d'une mort violente. Valerian à l'âge de 76.ans fut pris par Sapor Roy des Perses,& vécut sept ans dans une captivité si honteuse,que son ennemy se servoit de son dos comme d'un marche-pied lors qu'il vouloit monter à cheval. Il fut d'abord plus grand dans l'estime des hommes,qu'il n'estoit en vertu,& chacun l'eust jugé digne de l'Empire, s'il n'eust esté Empereur. Anastase homme venu de peu,& petit de courage, qui avoit plus de superstition que de Religion,alla jusques à 88.ans,lors qu'il fut touché de la foudre du Ciel. Iustinien en comptoit 83.qui le firent blâchir dans un extréme desir de la gloire,quoy qu'estant un peu méprisable en sa personne, il estoit heureux

Baron.in historia vitæ & mortis.

heureux en Capitaines. On parle bien d'un Roy Arganthon, qui regna jadis dans l'Espagne l'espace de 80. ans, & vescut cent quatre ans, mais cela est plus dans les Fables, qu'il n'est d'ans les vrayes Histoires. De tant de Papes qui ont esté depuis S. Pierre, pas un n'a tenu le Siege vingt-cinq ans, & à peine en trouve-t'on 4. ou 5. octogenaires. Iean XXII. du nom, un esprit remuant, & thesaurizant, estoit âgé d'environ nonante ans, quand la mort luy enleva la tiare. Autant en avoit Gregoire XII. qui fut créé devant le schisme; mais son Pontificat fut aussi court que sa vie fut longue. Paul III. avoit gaigné un an par dessus quatre vingts, & estoit au reste un homme autant paisible d'esprit que de grand conseil. Paul IV. severe, imperieux & eloquent, parvint jusqu'à quatre-vingts & trois. Gregoire XIII. en vesquit autant, qui estoit un Prelat sage, humain, prudent, liberal, qui resta encore trop peu en vie, au gré de l'Eglise, pour laquelle il ne pouvoit finir que trop tost. Si nous parlons des Bien-heureux, S. Iean, S. Luc, S. Polycarpe, S. Denys, S. Paul l'Hermite, S. Antoine, S. Romual, tant d'autres grands Religieux ont long-temps vescu: & il semble qu'il y a plusieurs choses en la Religion qui favorisent la longue vie, comme sont la contemplation des choses divines, les joyes non sensuelles, les esperances nobles, les craintes salutaires, les tristesses douces, le repos, la sobrieté, & les justesses du reglement de toutes les actions. Mais que tout cela est petit en comparaison de ce divin estat, où les corps non seulement ne doivent jamais finir, mais vivre à toute eternité, impassibles comme des Anges, subtils comme des rayons de lumieres, agiles comme la pensée, & lumineux comme les astres.

CON

CONCLUSION DES Maximes par un Avis contre le Libertinage, où tout le monde est exhorté au zele de la vraye Religion, & à l'amour des choses eternelles.

De l'obscurité & de la persecution de la Verité.

I. L'Incredulité est une maladie immortelle, qui a regné dés le commencement des siecles, & qui ne peut finir, si ce n'est avec le monde. On croit souvent les mensonges, parce qu'ils s'insinuent dans le cœur avec des charmes, mais la verité, qui ne veut rien mandier hors de soi-méme, n'a que trop de peine à se faire reconnoître; & si elle est une fois reconnuë, on l'aime quand elle luit, on la craint quād elle pique.

Quatre choses fort cachées.

Il y a quatre choses qui ont toûjours été fort cachées dans le monde, le temps, le vent, le Paradis terrestre, & la verité. Le temps est une merveilleuse creature, qui roule perpetuellement sur nos testes, qui compte tous nos pas, qui mesure toutes nos actions, qui court inseparablement avec nostre vie, & si nous avons bien de la peine à le connoître, tant en sa nature qu'en ses progrez. C'est bien merveille qu'il y en a qui se promettent de compter les

années,du monde,comme d'un vieillard de soixante ans, & neantmoins nous sçavons par l'experience de tant de siecles que c'est un grand labyrinte où toûjours l'on commence pour jamais ne finir.

C'est pour cela que les anciens mettoient sur les hautes tours des figures de Tritons avec des queuës extremement entortillées pour nous representer l'embarassement des plis & concours du temps: & c'est pour cela même que dans le Prophete Isaïe les Seraphins couvrent de leurs aisles la face & les pieds de Dieu, pour nous apprendre, dit S. Hierôme, que nous sommes fort ignorans aux choses qui sont passées devant le monde, & en celles qui arriveront à la fin des siecles. *Hadrianus Iunius.* *Isa. 6.*

Si nous considerions d'autre part le vent, nous ne connoissons que trop ses commoditez, & incommoditez, qui ont fait douter les sages, s'il étoit expedient qu'il y eust des vents en la nature, parce que si leurs influences sont bonnes en quelques choses, leurs coleres sont extremement redoutables. Nous voyons comme d'une part les vents font noyer les grands vaisseaux chargez d'hommes & de richesses : d'autre part ils arrachent des arbres, & d'autre part, sils ruïnent & renversent les maisons. Aussi experimentons-nous comme par leurs faveurs ils portent les nuées pour partager les pluyes à tout le monde, ils purgent l'air, ils font une bonne temperence dans les elements, ils sont cause du commerce & des navigations, pour rendre communs les biens de tout l'Univers. Nous ne pouvons pas ignorer leurs effets, mais pour leurs causes, les uns font battre des atomes, les autres en attribuent la production au Soleil qui subtilise l'air; les autres aux vapeurs & exhalaisons; les *Non est vestrum nosse tempora & momenta quæ Pater posuit in sua potestate. Act. 1.* *Senec. nat. q. lib. 5.*

les autres disent que ce sont des esternuëmens de ce grand animal qu'on appelle le monde : les autres pensent que l'element de l'air se meut de soy-même,& nous ne pouvons quasi rien dire de plus certain,que ce que dit le Prophete, *Que Dieu produit les vents de ses thresors.*

Qui producit ventos de thesauris suis. Ps.134 7.

Quant au Paradis terrestre, c'est une dispute des Theologiens qui ne finit jamais, & qui donne un continuel exercice à tous les Interpretes de la Genese. Elias Thesbites a bien osé dire que non seulement ce Jardin de delices étoit encores en état, mais que plusieurs sans doute y étoient allez, & que l'entrée leur avoir été ouverte:mais que charmez des beautez & des douceurs qui se trouvent dans ce lieu, ils n'en étoient pas revenus:ce qui se peut refuter avec la même facilité qu'il est inventé. Origene & Philon suivant leurs allegories,ont fait un Paradis mystique,& de vraies idées de Platon,en quoy ils ont été suivis de Psellus,qui dit, que le Paradis Chaldaique(ainsi l'appelle-t'il,n'estoit autre chose qu'un chœur des celestes vertus qui environne le Pere souverain, & des beautez de feu sorties des fontaines du premier ouvrier.

Elias Thesbites in verbo Paradisus.

Les uns le remetrent en l'Inde, les autres en la Mesopotamie,où l'on a toutes les peines à bien accorder ces quatres rivieres,si ce n'est qu'on aye recours aux ravages du Deluge.Il faut confesser qu'il y a beaucoup de choses inconnuës, où Dieu veut exercer nostre Foi,& non pas contenter nostre curiosité:Mais rien n'a été de tout tems si caché,& si inconnu que la verité. Le Philosophe Heraclite disoit que son Autel étoit dans une caverne sombre, toute couverte d'ombres,& de tenebres, où l'on abordoit rarement;& de fait nous voyons,que depuis que les sciences ont été inventées, l'espace

de

de tant de siecles on n'a veu que chiquanes,& que guerres de Philosophes,qui voulant faire la dissection de ce grand corps de l'Univers,se sont entrechoquez tous pour la defense de la verité a ce qu'ils disoient: mais plusieurs en la defendant l'ont si mal traittée qu'ils l'ont quasi demembrée, & pour un corps solide n'ont enfin retenu qu'un phantosme dans les mains. Il n'appartenoit qu'à Dieu de la produire,& de la faire connoistre aux mortels, ce qu'il a fait à divers tems par une extreme bonté. Mais les hommes aveuglez à la façon des Geants, ont toûjours persecuté cette pauvre verité par un certain esprit d'incredulité & de contradiction, qui est la peste & le venin de la sagesse.

Non credent mihi, neque audient vocem meam.

Depuis que cette Sagesse eternelle a pris une bouche de chair pour nous reveler les secrets du Ciel,quatre escadrons l'ont furieusement combattuë: l'un des Iuifs, l'autre des Gentils, le troisiéme des Mahometans, le quatriéme des Heretiques: & aujourd'huy apres les Heretiques il y faut adjoûter un cinquiéme,qui est celuy des Libertins.

La definition du Libertinage, sa description, sa division, & les diverses sectes des Libertins.

II. LE Libertinage n'est autre chose qu'une fausse liberté de creance,& de mœurs, qui ne veut avoir autre dependance,que celle de sa phantaisie & de sa passió. C'est à la verité un merveilleux móstre duquel il me semble que Job a fait la peinture sous la figure de *Behemot*; qui veut dire un animal cóposé de toutes sortes de bestes,dont il porte le

le nom. Auſſi le libertinage eſt un peché formé de toutes ſortes de pechez, dont il a les effets pour en avoir les miſeres. Behemot, dit-il, mange du foin comme un bœuf; & le Libertin, de la table des Anges eſt reduit à l'étable des beſtes, n'ayant plus autre ſoucy que de farcir ſon ventre de viandes corruptibles, apres avoir mépriſé la manne incorruptible. L'un a ſa force aux reins, qui ſont les parties dediées à la volupté; & l'autre n'eſt fort que pour l'impureté. L'un a les os de bronze, & l'autre a le cœur d'arain. L'un fait montre de quelques fauſſes vertus morales, & ce n'eſt qu'iniquité. Les montagnes portent des herbes pour nourrir l'un & les tables des riches de l'abondance pour entretenir l'autre. L'un dort aux lieux humides à l'ombre des roſeaux, & l'autre dans les cabarets, & dans la faineantiſe. L'un nous menace d'engloutir le Jordain, qui eſt la riviere de la terre Sainte, & le Libertinage veut aneantir la plus ſincere partie du Chriſtianiſme.

Nous pouvons dire de tous ces impies, ce que S. Cyprien a dit des Demons.

Spiritus inſinceri, & vagi, non deſinunt perditi, & depravati errorem pravitatis infundere.

Ce ſont des eſprits impurs & vagabonds, qui s'étant plongez dans la ſenſualité, & ayant perdu la vigueur du Ciel par la contagion de la terre, perdus & corrompus qu'ils ſont, ils ne ceſſent de perdre & de corrompre.

Or notez qu'ils ne ſont pas tous égaux en malice, ny en qualité; mais quand je conſidere de plus prés leur état, je trouve qu'ils ſont diviſés en ſix ordres. Le premier comprend quãtité d'eſprits qui ne ſont pas des plus mauvais, étant aſſez paſſablement fondez ſur les principaux points de la Religion, mais autant qu'ils ont de manquemẽt en ce qui concerne la ſoûmiſſion d'eſprit, autant ſont-ils

amou

amoureux de leurs sentimens, & prodigues de la langue.

Cela procede souvent, ou de la naissance, ou de la nourriture, ou de la conversation trop libre, ou de quelque passion, ou de l'opinion de la propre suffisance, qui fait qu'ils tranchent, & taillent fort librement en plusieurs choses qui touchent le respect de l'Eglise, & l'œconomie de la Religion. Tantost ils heurtent l'authorité du Pape, tantost ils se jettent à corps perdu sur la multiplication des Religions; tantost ils censurent tous les Ecclesiastiques, sans épargner personne, ne voyant pas qu'on a toûjours commencé la subversion des Religions par l'avilissement des Prestres. Tantost ils drapent les Confessions, & frequentes Communions; tantost ils piquotent la doctrine du Purgatoire; tantost ils en veulent aux Indulgences; tantost ils dédaignent les Saints, les Images, & les Reliques; tantost ils declament contre d'autres ceremonies & usage de l'Eglise : ils disent ordinairement qu'un Jesus-Christ leur suffit, & qu'apres le saint Sacrement il ne faut plus se mettre en peine d'autres devotions.

Ce qui les irrite encore davantage & qui les fortifie en ces creances, est qu'ils en voyent d'autres lesquels ne suivant pas les voyes les plus nettes de l'Eglise universelle, se font des devotions qui panchent fort du costé de la superstition; car negligeant les grandes & essentielles maximes de nôtre Foy, ils s'attachent à de petites inventions de leur esprit, & vous diriez quasi que le Pere, & le saint Esprit, & même le Verbe de Dieu ne leur sont rien en comparaison des devotions particulieres de quelques Saints, ou d'autres menuës observances qu'ils pratiquent selon leur propre jugement. Que

s'il arrive qu'on les heurte là dessus, ils s'en offensent rustiquement, & estiment que ceux qui leur parlent avec raison, ne sont pas dans les justes sentimens de la Foy. J'advouë que ces façons de faire ne procedent point selon l'ordre de l'Eglise, laquelle regardé tous les Saints, & même la Vierge sacrée, en un degré infiniment plus bas que la Majesté Divine, & ne les honnore que pour honnorer Dieu en eux & par eux.

Mais si quelques-uns abusent des mysteres, faut-il pour cela renverser les Autels? Si quelques esprits populaires étans mal-instruits sont superstitieux, faut-il pour cela devenir Libertin? faut-il perdre l'innocence à force de haïr les coupables? C'est chose pitoyable de voir de bons esprits qui font profession de la Religion Catholique, & qui ont en certaines choses de bons sentimens de pieté, se licentier tellement en paroles, qu'on ne sçait pour qui les prendre. Ne devroient-ils pas considerer qu'autre chose est un erreur populaire, autre chose est un dogme de l'Eglise? Si quelques particuliers introduisent des devotions extravagantes, qu'ils les rejettent, qu'ils les blâment, qu'ils les condamnét, nous n'entreprenons pas de les defendre, ny de les justifier. Mais quand on parle de l'invocation des Saints, de leur reliques, des canonizations, des Indulgences, de l'authorité de nostre S. Pere, de l'institution des Religions & de tant d'autres choses semblables, qui sont autorisées par les Conciles generaux, & par la creance de toute l'Antiquité, un bon jugement ne voit-il pas que de vouloir combattre ces Maximes c'est faire ce que dit S. Augustin, se laisser aller à une folie qui va jusques au point de l'insolence. Qui rogne un navire, le perd: qui divise la Religion, n'en a plus: qui fait état de

croire

croire cecy,& de rejetter cela, ne croit plus rien. Tout ce qui vient d'une même auctorité,doit étre creu avec toute égalité. Nostre Foi n'est pas fondée sur le jugement naturel,sur l'esprit, & sur les raisonnemens : mais sur la soûmission que nous devons à Dieu,& à l'Eglise,qui est l'interprete de ses conseils. Qui en demeure là,demeure dans la vraye sagesse;qui sort hors de là,ne trouvera qu'une mer d'inquietudes,& le naufrage de sa Foy.

Le second rang des Libertins est celui des neutres,bransians,defians, qui sont quasi sur l'indifference des Religions,& tiennent leur Foy comme on tiendroit un oyseau sans loges ; elle s'envole déja , & les quitte pour remplir de meilleurs cerveaux,& des ames plus capables. En ce nombre là vous avez plusieurs dégoutez, qui y cherchent maître au fait de la creance,qui sont extremément avides de toutes sortes de nouveautez , & s'il y a quelque esprit hardy, qui avec des raisons sensuelles censure les mysteres de nôtre Religion,celuy-là est à leur goust un gallant homme, & ses livres meritent d'estre reliez en or, & en azur , la Bible n'est pas assez sçavante pour eux, leur esprit de rebellion y trouve des fautes,& des contradictions: ils sont en la recherche de la caballe,comme si c'étoient des Argonautes,qui allassent conquester la toison d'or,& si l'Alcoran de Mahomet se peut recouvrer,ils ne manqueront pas de le lire pour s'embarasser davantage dans le labyrinte de leur erreur. Apres avoir tout couru,tout sondé,tout feuilleté,ils se trouvent vuides, & n'ont rien de plus certain,que l'incertitude , & rien de plus asseuré que la perte de leur Foy , qu'ils ont quasi toute transformée en une maudite neutralité , qui est la pante d'un horrible precipice.

Le troisiéme rang comprend les frippons, les gens de gueule, & de cuisine, qui portent en leur enseigne pour devise, celle qu'on tient avoir esté escrite sur le tombeau de Sardanapale. *Bois, mange, soüille-toy dans les ordures de la chair, n'estime rien à toy que ce que tu donnes à ta sensualité.* Ils disent tous avec Epicure: Pour moy je ne puis comprendre aucune felicité, si elle n'est au palais, aux levres, aux oreilles, au ventre, & en tout ce que nous avons de commun avec les animaux. Ceux-cy ne sont pas tant en peine que les autres, ils ne se soucient, ny des secrets de nature, ny des livres curieux, ny de la cabale, ny de l'Evangile, ny d'Alcoran, ils ont trouvé leur Dieu en eux-mêmes & n'en veulent point reconnoistre d'autres que le ventre; leur occupation continuelle est de luy dresser des tables, qui sont ses Autels; & lui offrir des plats, & des sauces en sacrifice.

La quatriéme region contient les malins, couverts & épians, qui ont encore quelque crainte de la seule fumée du fagot, voilà pourquoy il n'osent pas se declarer en termes manifestes. Ils entrent en la bergerie comme des loups couverts de la peau du mouton, & font entendre aux brebis qu'ils sont bien affectionnés à leur conservation; mais qu'il faut oster ces chiens qui ne font qu'estourdir les oreilles en aboyant jour & nuit. Ce sont ceux-là qui sement des propositions à double entente, & qui ont toûjours une arriere-boutique pour se cacher: ceux-là qui disent que la Catholique est une bonne Religion, si elle estoit purgée de tant de superstitions; ceux-là qui piquent la jeunesse sous couleur de doctrine, & quand ils ont trouvé un esprit curieux, qu'ils estiment capable de tenir une chose bien secrette, ils tirent le rideau, & lui reve-

lent

lent les mysteres d'iniquité. Ce sont ceux là qui font des feintes, & des querelles, ausquelles personne n'a jamais pensé, & font combattre la verité contre l'atheïsme, avec des armes si foibles, qu'elle seroit trop mieux defenduë, si on la laissoit dans sa nudité ; ceux-là qui ont un magazin de mauvais livres, plus impurs que l'étable d'Augée, d'où ils tirent toutes leurs profanations, battans les oreilles des simples de mille objections faites toûjours au nom d'une tierce personne, qui n'y a jamais songé ; enfin ceux-là qui batissent sourdement la Babylone d'execrables confusions.

La cinquiéme bande embrasse ceux-là qui ont vendu leur ame à l'ambition, & à l'interêt, & n'ont rien de la Religion que le masque, & que les ceremonies. Ce sont ceux-là qui ne feindroient pas de planter le pied sur la gorge de leurs meilleurs amis pour voir leur fortune de plus haut; ceux qui vivent grassement de l'Autel, étant quelquefois ennemis des Autels; ceux qui poussent leurs enfans avec un bras d'argent à toute sorte d'injustice par dessus les testes des hommes, & font de l'Eglise une proye de leur ambition ; ceux qui assistent au service divin avec des postures de bateleur ; ceux qui vont à la parole de Dieu comme on iroit à une Comedie pour voir & pour estre veus, plus pour Adonis, que pour Jesus, & qui tournent enfin toute la pieté en risée, n'en retenant qu'un phantôme pour servir à leur interest.

La sixiéme maniere est de ceux qui sont tout à fait impudens en paroles, & en actions libertines, dont le grand S. Jude a fait une naïfve peinture. Certains hommes se sont coulez parmy nous, esprits reprouvez, impies, qui appliquent tous les talents de grace, & de nature, à la volupté, & à renier

Subintroierunt quidam homines, &c.

Et hi carnem quidem maculant, dominationem autem spernunt, Majestatem autem blasphemant. Hi sunt in epulis suis maculæ, &c.

celuy qui les a fait, c'est à sçavoir, Nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, Maître, & Seigneur unique de tout l'Univers. Puis il ajoûte: Ce sont ceux qui souillent leur chair, & se revoltent contre les puissances legitimes, ceux qui blasphement la Majesté divine. Ce sont des ventres goulus, cruels & effrontés, qui pensent seulemẽt à se saouler de la faim des autres; des nuées sans eau, agitées de vents tourbillonneux, des arbres d'Automne, arbres infructueux, arbres deux fois morts, arbres déracinez du terroir de l'Eglise. Ce sont des flots d'une mer enragée, qui n'écume que des confusions, des cometes errantes, à qui Dieu reserve une tempeste de tenebres.

Les causes du Libertinage, bien remarquées par l'Apostre S. Jude.

Iud. Epist. Iob 20.

III. NOtez que ce grand Apôtre touche icy quatre sources de l'infidelité, qui sont bien considerables. Le principe & l'origine de cette corruption est une volupté brutale, qui se déborde, tant aux plaisirs de gorge que de l'impudicité, avec grande infamie. C'est ce qu'il a voulu signifier par ces paroles, quand il a dit; *Que ces impies non seulement commettoient des ordures, mais qu'ils estoient les mesmes ordures.* Car les Libertins sont de vrais Borborites, ainsi appelloit-on certains Heretiques, comme qui diroit les embourbez, d'autant qu'ils se plaisoient naturellement à la saleté. Ce sont gens dissolus qui n'ont autre Dieu que le ventre, la bonne chere, & l'amour effrené. D'où vient que leur entendement obscurcy des plaisirs du corps, s'épaissit, & se rend du tout inhabile aux choses divines.

Hi sunt in epulis suis maculæ.

divines. *Le peuple autrefois bien aymé s'est engraissé, & a regimbé, il a delaissé son Createur*, disoit Moyse.

Tertullien appelle tres bien la gourmandise la paralysie de l'entendement; car comme un corps est privé du sentiment, & du mouvement par la paralysie corporelle qui oppile les nerfs; aussi l'esprit opprimé par la sensualité, demeure tout offusqué sans sentiment de Religion, & sans aucun mouvement aux œuvres qui concernent le salut. *Vivre grassement, c'est se fermer la porte de la sagesse; il y a une paralysie des voluptez corporelles, qui prodigue l'esprit, & une phthisie qui conserve.*

Oecumenius découvre encore quelque chose plus mysterieuse, quand interpretant ce mot *macula*, selon le Grec σπιλάδες, il dit, que ce sont certains rochers cachez sous les flots qui surprennent les Nochers, & font faire d'horribles naufrages. Cela convient fort bien aux Libertins, & on les peut appeller selon ce qu'a dit une autre version, *Des rochers scabreux, des pierres creuses, & des écueils, qui sont causes de tant de cheutes.* Ils sont dans les festins, comme des gouffres dans l'Ocean: & surprennent sans y penser les esprits déja occupez des vapeurs du vin & de la viande, lors qu'ils sont épandus en une folle allegresse. Ah! combien de jeunes gens pipez par ces imposteurs, apres avoir fait naufrage de la raison dans un cabaret, y ont ajoûté le naufrage de leur Foy. *Il a esté mené comme un bœuf à la boucherie, ou comme un agneau sautillant sans prevoir sa captivité, devant que la flesche mortelle luy eust percé les entrailles*, dit le Sage.

La seconde cause de l'infidelité, est une grande sterilité d'esprit, & de jugement dans la conduite des vertus Chrestiennes, & nommément de l'hu-

Incrassatus est dilectus & recalcitravit, dereliquit Deum factorem suum. Deut. 31.

Opimitas sapientiam impedit; exilitas expedit; paralysis mentem prodigit, phthisis servat. Tertull. de anima. c. 20.

Confragosa in mari saxa cavernosas rupes & tenias. *Bos ductus ad victimam, agnus lasciviens & ignorans, quod ad vincula stultus trahatur donec transfigat sagitta guttur ejus.* Prov. 7. 22.

mité des bonnes œuvres, des loüables occupations, & en suitte une enflure de presomption, de suffisance imaginaire, de vanitez, & un desbordement d'oisivetez, ce qui est grandement aidé par la mauvaise naissance, la nourriture molle, la conversation trop libre, & l'abord des mauvaises compagnies, qui rendent un homme tout à fait sterile.

Nubes sine aqua.

C'est ce qui est tres-bien signifiée par ces mots, *Ce sont des nuees sans eau*, des arbres tels que l'on les voit en Judée sur l'Automne, dégarnis de fruits, & dépoüillez de fueilles, deux fois morts, c'est à dire, tout à fait pourris. La Foy veut être cultivée par les exercices de pieté, par l'assistance à l'Office divin, par l'observãce des jeûnes, par les aumônes, & par la hantise des Sacremens. Or ces impies occupez par les voluptez, & les mauvaises compagnies, quittent toutes les marques de leur Christianisme, ce qui les fait peu à peu tomber dans une grande oubliance de Dieu, dans un orgueil dédaigneux, dans des lâchetez insupportables, & dans les maledictions sorties de la bouche du Sauveur contre l'arbre infructueux. C'est alors qu'on entend cét Arrest du Ciel, *Terre, terre, terre, escoute la parole de Dieu. Le Seigneur a dit: Escoutez cet homme, comme homme sterile, qui ne prospera jamais durant sa vie.*

Ier. 22. 26. Terra, terra, terra, audi sermonem Domini. Hac dicit Dominus. Scribe virum istum sterilem, virum qui in diebus suis non prosperabitur.

La troisiéme source, est un tumulte de passions enragées, *lesquelles sont les flots de la mer qui vomissent leurs confusions.* Car ces esprits là sont dans des inquietudes perpetuelles, & la mer n'a point tant de flots, qu'ils ont d'agitations: l'orgueil les enfle: l'ambition les precipite: la haine les ronge: les delices les corrompent: la colere les brûle: la fureur les emporte, la dureté de cœur, les rend sauvages, & l'impudence insupportables. Et ne pouvant retenir leurs

Fluctus feri maris, despumantes confusiones suas.

leurs passions enfermées dans eux-mémes, ils les jettent comme une bave de flots, & une écume de confusions. C'est ce que disoit S. Ambroise, interpretant un passage de Hieremie, *C'est à cette heure que cette ignominie, ton adultere, ton hennissement, & l'estrangeté de la fornication sera veuë de tout le monde sur les montagnes.*

Nunc videbitur ignominia tua & adulterium & hinnitus, & alienatio fornicationis tuæ supra colles. Ambr de Abraha.

Enfin la quatriéme racine qui rend leur mal fort desesperé, est une inconstance perpetuelle, qui est tres-bien comparée dans le passage de l'Apostre aux feux volages qui se forment en l'air des exhalaisons de la terre. Ces gens-là peut-étre auront des qualitez qui leur donneront quelques lustres selon le monde & les feront paroître comme des étoiles dans ce Firmament de l'honneur mondain, ce qui fera que quelques uns les regarderont avec admiration de leur esprit, de leur eloquence, & de leur accortise; mais ce sont à proprement parler, des étoilles de terre & de fumée, semblables à celle que S. Jean appelle l'étoille d'absynthe, qui n'étant pas de ces astres qui sont enchassez de la main de Dieu dans les globes celestes, mais de ces flammes volantes allumées de quelques grosses exhalaisons sorties peut-estre d'un fumier, retomber en terre dont-elles sont venuës. S'ils prennent par fois quelques apparences de vertu & de penitence, ils n'ont pas de fermeté en leurs bons propos; s'ils sont touchez & élevez par quelque bonne inspiration, ils ne sont pas constans; mais ayant semez quelques petits rayons d'esperance, ils tombent derechef dans leur bourbier & en tombant ils jettent la peste & le venin dans les compagnies.

Apoc. 8.

Crinitaque volantia sydera cadunt.

Adjoûtez encore à ce raisonnement de l'Apostre deux causes essentielles de nos malheurs. L'une est que ce desordre & cette impureté des creances, étant

étant assez ordinaire aux jeunes hommes qui sont enfans des riches bien qualifiez: les peres au lieu de reprimer le desbordement par un retranchement de l'abondance,& de la superfluité, qui est la nourrice de l'impieté, n'ont autre soucy que de les mettre dans les moyens jusques par dessus la teste, & de les pousser aux dignitez dans la foiblesse de suffisance,& la plus grande force des passions. De là vient qu'ils se regardent comme des petits Dieux,& qu'ayant secoüé le joug de l'obeyssance des hommes, ils s'emancipent tant qu'ils peuvent de celle du souverain Maître, n'ayant autre guide que la temerité,& autre loy que la liberté de tout faire. Les blasphemes qui en la bouche des mediocres seroient estimez des monstres, passent sur leurs levres comme des galanteries; & ceux qui viennent pour adorer leur fortune, sont contraints par raison du monde, de presenter de l'encens à leurs vices. C'est en quoy les peres se sont rendus grandement criminels de leze Majesté divine, d'avoir si mal employé leurs travaux & leurs veilles, que d'avoir amasé jour & nuit des richesses, qui servent pour lors de nerfs à l'impieté & de scandale au public.

L'autre cause qui fomente extremement les blasphemes & les irreverences contre la Religion, est que comme les oreilles sont molles pour les écouter, les loix sont fort desarmées pour les punir. On se contente de venger ses injures particulieres, & reserver à Dieu la vengeance des siennes. Les paroles prophanes qui faisoient autrefois voler en pieces les habits des fideles, tant ils avoient horreur de les entendre, étant maintenant debitées avec quelques faceties, chatoüillent les esprits, & ne pouvant avoir d'approbation de la verité, elles en prennent

prennent de la gentillesse des hommes. Il est à craindre que Dieu ne permette cecy pour la vengeance de quelques grands crimes,& qu'il ne tire tout à fait la foy de ces esprits perdus pour la placer chez des ames plus nettes.

De l'ignorance & de la brutalité du Libertinage.

IV. JE ne trouve rien de plus insupportable que de voir l'impieté se flatter du pretexte de capacité,de doctrine,& de bonté d'esprit,veu qu'elle est toûjours accompagnée de deux mauvaises qualitez qui sont l'ignorance & la brutalité Quelle lumiere d'entendement y pourroit-il avoir en un Libertin, qui fait profession de cracher contre la source des lumieres? *Dieu*, dit l'Escriture,*c'est le Seigneur des sciences, & de luy dépend le bon ordre de toutes nos pensées.* Tant plus on a de commerce avec l'Estre divin; d'autant plus a t'on de clarté, ainsi que ces anciens Philosophes nous asseurent. Nous ressemblons ces statuës qui parloient à mesure que le rayon du Soleil leur donnoit par la bouche;nous ne pouvons pas seulement ouvrir les lévres,pour parler dignement de Dieu, si Dieu qui les a faites ne les délie pour sa plus grande gloire.

J'estime fort cette sentence de S.Diadocus,qui dit,qu'il n'y a rien de plus necessiteux,ny de plus ignorant, qu'un esprit qui veut parler de Dieu au delà de Dieu, c'est à dire, qui étant hors des lumieres de la Foy, & de l'innocence, ose entreprendre de toucher un si haut point que celuy de la Divinité. Or nous sçavons par experience comme les impies sont éloignez de pensées, & de mœurs

Ignorance & brutalité des Libertins.

Reg. 1. 2. *Unumquodque tantum habet de luce, quantum retinet esse divini immemor. rer. diffic.*

Diado. perfect. spirit. c. 7. Nihil egentius, ea mente qua de Deo extra Deum philosophatur.

mœurs de cette souveraine sainteté, & partant nous pouvons asserter avec toute verité, qu'ils sont tres-incapables des sciences, & nommément de celles qui sont divines, étans ennemis jurez du Dieu des sciences.

Notable parole d'Avicenne. *Immaterialitas radix spiritualitatis. Avicenn. apud Capreolum.*

D'abondant s'il est vray ce qu'a dit le Philosophe Avicenne, que l'immaterialité est la racine de la spiritualité, & que tant plus une chose est détachée de la matiere, d'autant plus est elle capable d'intelligence. Quel raisonnement d'homme peut-on tirer d'un esprit qui est perpetuellement offusqué des vapeurs de la volupté ? Heraclite aux secrets de la doctrine demandoit une ame seche, pour la rendre capable des pensées les plus épurées de la Philosophie: & nous estimerons qu'un esprit qui a fait de son corps une prison en nourrissant sa chair avec toute la delicatesse possible, nous declarera les mysteres des sciences cachées? N'est-ce pas attendre qu'on cueille les raisins des épines, les figues des buissons, & les grains d'or de la paille ? Et quand bien il y auroit quelque apparence de sobrieté & de modestie, ne sçavons-nous pas que l'orgueil est un obstacle formel à la pureté des grandes & belles sciences, parce qu'il aveugle incontinent les hommes de la presomption de leur suffisance! Ignorons nous que plusieurs fussent devenus grandement sçavans s'ils n'eussent pensé l'étre tout-à-fait. Or qu'y a-t'il de plus hautain, & de plus arrogant qu'un esprit libertin, lequel si d'avâture il a quelque petite teinture de lettres, s'enfle tellement de l'opinion de sa capacité, qu'il lui semble avoir dormy dans l'antre de la Sibylle pour prononcer des oracles, & juge que le reste des hommes est composé de superstitieux, & d'idiots.

Les grands esprits ont ravy le monde en ad-

miration, ressemblent ces fleuves qui roulent avec une majesté paisible, sans inquieter personne de leurs vagues; mais ces petits broüillõs gazouillent comme des ruisseaux, & importunent tout le monde de leurs caquets; s'il arrive qu'il soient parvenus à quelque perfection dans les sciences humaines (ce qui est assez rare) ils ne peuvent ménager leur esprit, qui ne veut point d'autre chemin que des precipices: de sorte qu'aux choses mêmes, où ils s'estiment raffinez par dessus les autres, ils font des fautes & des cheutes tres-honteuses.

Grands esprits modestes.

Arrogance du Libertinage.

C'est bien l'opprobre & le tombeau du jugement humain, de voir cette barbare censure qui regne parmy ceux qui font les deliés: car ils estiment que tant de grands Personnages qui ont penetré jusques aux abysmes des plus hautes sciences, sont des ignorans du païs Latin: & si S. Augustin, & S. Thomas retournoient au monde, ils seroient traitez dans ces delicates Academies comme des valets. Mais s'il y a quelqu'un qui sçache faire un ode, un sonnet, une lettre, qui sçache faire le gentil dans une compagnie, & qui debite des blasphèmes avec de la Philosophie, & de l'affaiterie, c'est le Dieu des lettres, & le Monarque de l'eloquence. Que si une personne de capacité vient à sonder ces raffinez, bon Dieu, que de chambres vuides dans ces grands cerveaux! que de tenebres, & que de confusions! On trouve qu'ils ne sçavent pas un seul principe de vraye science, & que toute leur doctrine est semblable à une maison qui a des portaux dorez, & des chambres remplies d'Araignées. Pensez donc quelle honte, que des homme de qualité, qui veulent avoir la reputation d'estre judicieux, prostituent leur esprit à ces dieux de paille, & de fumier, & pour la cadence d'une rhyme perdent

toutes

Son ignorance.

toutes les harmonies de la conscience,& de la Foy.

Tous les Heretiques qui ont fait gloire d'attaquer l'Eglise depuis tant de siecles, ont fait aussi mine d'apporter à ce combat quelques qualitez recommandables. Les uns sont venus avec les pointes de Dialectique, les autres avec la science des choses naturelles,les uns avec de l'éloquence, les autres se sont vantez d'être profonds aux écritures, les autres d'être versez en la lecture des Conciles,& des saints Peres. Ceux qui n'ont eu rien d'excellent ont contribué une mine austere, & des apparences de vertus morales:mais ceux-cy n'ont rien que l'ignorance avec la brutalité que la bouffonnerie, que le langage & le vent des paroles infames.Puis il leur sied bien de parler de la Bible,& de questionner sur la sainte Escriture, & sur les mysteres de nôtre Religion. Fermez,fermez vos oreilles à ces questions,si vous ne pouvez fermer leur bouche.

Tert. l.2.ad Marc.c.2. Censores divinitatis dicentes: sic non debuit Deus, & sic magis docuit, &c.

C'est bien à propos de voir un homme chetif & infame se faire le censeur de la Divinité, & le correcteur de l'Escriture. Dieu devoit faire cecy, & cela en telle & telle façon (disent-ils) comme si quelqu'un connoissoit ce qui est en Dieu, sinon l'esprit de Dieu même, qui n'est jamais si grand que quand il paroît petit aux sentimens humains.

Tertull. de prescript. contra haret. lib. 1.

Il n'y a qu'un mot, dit Tertulien, pour vuider toutes les disputes avec semblables gens, il leur faut demander s'ils sont Chrestiens. S'ils renoncent leur Baptesme, & leur Christianisme, qu'ils prennent le Turban, ou qu'ils aillent au pays des Deistes,& des Gentils: mais s'ils font profession d'un même Christ, & d'une même Religion avec nous, pourquoy dementent ils leurs creance par l'impudence de leur paroles effrenées.

La

La Foy, selon S. Zenon n'est plus Foy quand on la cherche. Nous n'avôs pas besoin de curiosité apres IESUS-CHRIST, de recherche apres l'Evangile, disoit ce grand Maistre de saint Cyprien. Quand un Ange du Ciel nous parleroit, nous n'avons rien à changer en nôtre creance, nous avons pris party chez la verité, nous avons une loy que le Verbe nous a annoncée, que dix millions de Martyrs ont signée de leur sang, que la meilleure partie du genre humain professe, que les plus sages testes du monde ont esclaircie par les lumieres de leurs écrits. A qui la voulons nous abandonner? à un chetif esprit, qui n'a rien de grand que le peché, rien de specieux que l'illusion, rien de veritable que la perte de son salut?

S. Zen. ser. de fide. Non est fides ubi quaeritur fides Tertull. Nobis curiositate opus non est, post Christum. nec inquisitione post Evangelium.

Des effets du Libertinage, & la punition des impies.

V. LA méconnoissance de Dieu est la crainte de toutes les méchancetez, il n'y a rien d'entier en une ame qui est depoüillée de la crainte de la Divinité. L'impieté cause de tres-pernicieux effets aux Estats. Premierement, en ce qu'elle ravage toutes les bonnes mœurs, ne laissant pas une seule étincelle de vertu: Secondement, en ce qu'elle attire la vengeance de Dieu inévitable sur les Royaumes: & sur les Republiques que laissent fortifier ce monstre à leur desavantage.

Tableau de Philon, des mœurs du libertin.

Philon au livre qu'il a fait de ne recevoir le salaire d'une femme impudique au Sanctuaire, a fort sagement jugé quand il a monstré, que qui est Libertin & voluptueux, n'ayant plus d'autre but au monde que les contentemens de la nature, est necessairement entaché de toutes sortes de vices.

Il

Il devient, dit-il, *hardy, trompeur, débordé, insociable, fascheux, colere, opiniâtre, desobeyssant, malicieux, injuste, ingrat, ignorant, perfide, vagabond, incõstant, bouffon, deshonneste, cruel, infame, arrogant, insatiable, sage à son propre jugement, vivant pour soy-mesme, & ne voulant plaire qu'à soy-mesme, tantost prodigue, & tantost avare, calomniateur, charlatan, insensé, rebelle, fourbe, pernicieux, malveillant, envieux importun, incivil, grand parleur, grand vanteur, insolent, dedaigneux, glorieux, querelleux, mordant, seditieux, refractaire, effeminé, & sur tout grand amateur de soy mesme.*

Il s'étend encore davantage sur semblables epithetes fort judicieusement, & nous monstre comme les semences de tous les maux viennent de cette maudite liberté.

Punition de Dieu sur le Libertinage.

Or je vous laisse maintenant juger, si au dire même de Machiavel, le moyen de ruiner bien-tost un Estat, c'est de le remplir de mauvaises mœurs, qui ne voit que le Libertinage trainant avec soy tout ce grand attirail de vices & de corruption, va tout droit à l'extréme desolation des empires? Mais outre cela on a remarqué de tout temps d'horribles punitions de Dieu, causées par l'impieté sur les villes, les Provinces, les Royaumes & les Republiques qui ont fomenté ces desordres.

Et pour vous bien éclaircir sur ce point, j'ay pour cette heure seulement deux considerations à vous representer, tirées de deux modelles. Au premier, vous verrez la justice que Dieu a exercé devant l'Incarnatiõ sur les pechez d'infidelité, & d'irreverence aux choses sacrées. Au second, vous contemplerez les rudes chatimens de ceux qui depuis

Num. 11. l'Incarnation se sont élevez contre l'estre du Sauveur du monde. Quand Dieu voulut corriger l'infame

fame Balaam qui étoit un Patriarche des Athées, & des impies; il ne lui fit pas parler un Ange, d'autât que c'étoit un Docteur peu sortable à un esprit de chair; mais il suscita une anesse pour l'instruire, d'autant qu'il étoit devenu pire que beste. Aussi est ce perdre le tems que de traiter avec les Libertins par des preuves subtiles, tirées des Escoles & de l'invention des sciences, il leur faut faire parler des hommes brutaux comme eux, qui leur diront le chemin qu'ils ont tenu, & le salaire qu'ils ont reçeu de leurs impietez. Premieremẽt, j'établis cette Maxime pour ceux, ou qui ne sont pas encore endurcis, ou qui sont trop condescendans & tolerans dans les mauvaises compagnies qu'il n'y a pechez que Dieu ait puny si subtilement, & plus exẽplairement que ceux qui ont été commis contre la Religion. Le Prophete Ezechiel captif en Babylone sous le Roy Nabuchodonosor, découvre parmi les tourbillons & les flammes, ce merveilleux chariot qui a servi de question à tous les curieux, d'escrime à tous les Doctes, & d'admiration à tous les siecles. Je dis que le grand Justin Martyr a touché le sens de bien prés quand il a dit, qu'aux quatre figures, dont l'une étoit de Bœuf, l'autre d'homme, la troisiéme d'aigle, la quatriéme de lion; Dieu vouloit signifier les divers châtimens qu'il exerceroit sur le Roy Nabuchodonosor; en tant que d'homme raisonnable il deviendroit brutal, mangeant l'herbe comme un Bœuf, & le poil lui croîtroit cõme le crin d'un lion, & son corps deviendroit chenu comme les plumes d'un aigle cassée de vieillesse. J'ajoûte encore à sa conception, que Dieu par ces representations des quatre animaux lui sembloit dire: O Nabuchodonosor, tant que tu as seulement peché contre les hommes, je suis

Justin. in ep. ad Orthodoxos, quæst. 44

Remarque sur le chariot d'Ezechiel.

venu à pas de bœuf pour chastier tes offenses, je t'ay supporté avec beaucoup de douceur comme homme;mais depuis que tu es devenu superbe,impie, Atheiste, & branlant en la connoissance de la Divinité,j'ay fondu sur ta teste couronnée,comme fait l'Aigle sur la proye, te reduisant en une vie brutale.& si tu poursuis, je te mettray en pieces, comme si tu avois passé par les dents du lion.

Cela me fait dire que Dieu tolere souvent quelque temps les pechez,mesmes qui sont de leur nature assez enormes:mais quant aux impietez, ou il les chastie promptement dans la chaleur du crime, ou il les reserve à des vengeãces inexplicables.Ne voyez vous pas dans l'histoire des Rois, comme il
2.*Paralip.* 19.18. supporte David soüillé d'un meurtre & d'un adultere,neuf mois entiers,sans qu'il reconnût sa faute; mais aussi tost qu'Ozias prit l'encensoir pour faire un acte de sacrilege& d'impieté,le voilà frappé de la lepre sans attendre un seul moment,en la partie la plus eminente de son corps. Pourquoy cela? d'autant que les autres pechez se commettent souvent par infirmité, par emotion, & par fragilité;mais celuy-cy qui heurte l'état de Dieu vient d'une malice meure & deliberée:voilà pourquoy, Dieu fait flesches de tous bois & vengeance de toutes les creatures pour punir selon son demerite.

Observation sur le chastiment de l'impieté.

Adjoûtez encore icy une preuve fort remarquable qui est, que le souverain Juge, quoy qu'envoyant souvent les Propheres pour arrester des crimes d'adultere,d'oppression,d'injustice,& d'autres sẽblables,il les ait laissé aller d'un cours ordinaire : quand il a dépeché des messagers pour confondre l'idolatrie&l'impieté qui étoit suscitée en
Reg.3.13. Bethel par Jeroboam,il les a fait voler comme des Aigles,& comme des tourbillons. Pour preuve de

cecy

cecy il est dit, Jeroboam Roy d'Israël commençoit à encenser les idoles, lors qu'un Prophete sort de Jerusalem & arrive (comme remarquent les Interpretes) en Bethel, devant que l'encensement fust achevé, ce qui se passoit en fort peu de temps. Si on demande comment cét homme de Dieu en moins de l'espace d'un sacrifice, fit environ six lieuës? car il y avoit bien autant de chemin de Jerusalem en Bethel: on répond que Dieu le portoit comme sur les aîles des vents, d'autant qu'il alloit à dessein d'étouffer l'Atheisme & l'impieté, qui s'étoit formée parmy les Israëlites. Et de fait étant arrivé devant ce sacrilegue Autel il crie tout haut en face de Jeroboam: Autel, Autel écoute, car il vaut mieux parler à ces pierres, qu'à un Atheiste, Dieu le dit, & il arrivera? Un enfant naistra de la maison de David appellé Josias, qui immolera les Prestres qui encensent maintenant les idoles sur leurs propres autels, & là même il mettra leurs os en poudre. Ce qui fut depuis executé.

Altare, Altare, hæc dicit Dominus, &c.

Je demande maintenant si le Pere celeste a procedé avec de telles rigueurs sur ceux qui ont alteré quelque ceremonie de l'ancienne loy, qu'il ne s'est pas contenté de fondre sur eux promptement plus viste que les aigles & les tempestes; mais a fait tirer les ossemens des morts du sepulchre, où le droit de nature les avoit confinez, pour les brûler & consommer sur l'autel qu'ils avoient profané: que sera-ce de ceux qui depuis le venerable Mystere de l'Incarnation du Fils de Dieu, se laissent aller à d'horribles pechez d'infidelité, & fouler aux pieds le sang du Testament? Peut-étre ne concevez-vous pas encore assez la grandeur de ce crime, & je la veux faire voir par une raison puissante. S. Denys Areopagite dit, que l'estre est la plus intime, la plus ne-

Dionysius c. 1. de Divinis nominib.

cessaire, la plus universelle, & la plus parfaite de toutes les choses, d'autāt qu'il contient en eminẽce toutes les perfections qui ne sont que des participations de l'estre: Et si cét estre est si fort enraciné en toutes les creatures qu'il n'y a que Dieu qui les puisse aneantir, que sera-ce de l'estre du souverain Createur, qui contient originairement toutes les essences, Dieu à proprement parler, n'estant autre chose que son estre, il ne faut pas douter que c'est une excellence du tout incomprehensible. Or il faut necessairement inferer, que tant plus une chose est excellente, tant plus les crimes qui l'attaquent sont punissables. Voilà pourquoy on ne sçauroit quasi trouver de peines sortables à l'Atheisme, & à l'impieté, qui en veut à l'estre de Dieu.

Horrible traitement des Impies.

J'Insiste & je dis davantage, si en un temps, où la Divinité n'étoit pas encore pleinement publiée, elle a neanmoins exigé des peines épouvantables, & des vifs & des morts, qui l'avoient autrefois offensée, que sera-ce apres la publication de l'Evangile, & la venuë du Verbe Incarné, qui nous fait parler pour la confirmation de sa loy & de sa parole le sang de tant de millions de Martyrs, qui sont morts pour la defense de la verité, qui nous a ouvert en terre autant de bouches d'Apostres, d'Evangelistes, de Docteurs excellens en sagesse, & en sainteté, qu'il y a d'estoilles au Ciel, qui donne même la paroles aux pierres & aux marbres de ces anciennes Eglises pour nous instruire de nostre Religion. *La pierre criera du milieu des murailles,* dit le Prophete Habacuc.

Habacuc. 2.11. Lapis de pariete clamabit.

Ie demande encore, lequel est le plus supportable, ou de mespriser Ioseph dans les fers de la servitude, ou luy faire un affront sur le chariot Royal de Pharon ? Tout homme de jugement me dira qu'il n'y a point de comparaison, & que celuy qui ne rendoit point d'honneur à Ioseph captif, ne sembloit pas punissable: mais luy denier le respect lors que Pharaon l'ayant monté sur un carosse de gloire faisoit crier par un Heraut d'armes, *Abrec, Abrec, que tout le monde flechisse le genoüil devant Ioseph*, c'estoit un crime de leze-Majesté. Inferons maintenant, si les Iuifs pour avoir méconnu IESUS-CHRIST dans les liens, dans les opprobres, dans les tourmens, & le supplice de la Croix, ont esté punis de punitions effroyables à tous les siecles, que pouvons nous attendre de ceux qui crachent contre le Ciel, & deshonorent IESUS-CHRIST dans le chariot de son triomphe, apres avoir veu & connu manifestement comme par des voyes qui n'estoient rien moins qu'humaines, il a mis toute la gloire la puissance, la sagesse, & la sainteté de l'Univers, à ses pieds, ayant eu de tout temps, & ayant encore maintenant apres seize cens ans, & davantage par toutes les parties du monde habitable des Autels & des sacrifices où il a receu les services, & les hômages de tant de tiares, de sceptres, & de couronnes, de sages, & de Saints, qu'on compteroit plustost les sables de la mer, que d'en tenir le compte. Que si vous doutez encore de la punition des Iuifs pour le peché d'impieté, vous n'avez qu'à lire les histoires & divines & humaines, pour en estre suffisamment informez.

Le peuple Iuif estoit auparavant le peuple esleu, & il est devenu le peuple reprouvé, Dieu pour luy avoir tapy les flots de la mer rouge, & l'avoir fait

marcher entre deux eaux à pied sec, & comme entre deux voutes de cristal, & depuis, pourquoy l'a-t'il noyé tant de fois dans les rivieres de son sang, avec des carnages si horribles, qu'au seul siege de Ierusalẽ sous Tite Vespasien, on compta, selon le calcul de Ioseph, onze cens mille morts? Dieu lui avoit ouvert le flanc des roches pour étancher sa soif; & depuis pourquoy a-t'il tary les mammelles des fẽmes qui voyoient mourir leurs petits entre leurs bras, sans leur pouvoir plus fournir une goute de lait? Dieu pour luy avoir fait pleuvoir la manne; & les nuës de cailles; & depuis pourquoy l'a t'il affligé d'une famine si cruelle, & si enragée, que les mains des meres misericordieuses ont tué & rosty sur les charbons, & mangé leurs propres enfans, pour rassasier leur ventre? Dieu l'avoit porté par les deserts comme sur les aisles des Aigles, & pourquoy depuis l'a-t'il abandonné aux Aigles, & aux Vautours, qui ont fait tant de fois curée des corps de ses enfans? Dieu luy avoit donné une terre si grasse & si feconde, qu'elle couloit tout en miel & en lait; & depuis pourquoy s'est-elle faite des entrailles de fer, déniant la nourriture aux vivans, & le tombeau même aux morts? Dieu lui avoit communiqué une force qui estoit comme un feu devorant, devant laquelle les nations estoient de paille, & depuis pourquoy a t'il esté le joüet des armes des Infidelles? Dieu luy avoit cõsigné la liberté pour partage: & depuis pourquoy n'a-t'il pas seulement rencontré une servitude raisonnable? Pourquoy au siege de Ierusalem, entre tant de milliers de prisonniers méprisoit-on tellemẽt de se servir d'un Iuif, que n'y ayant plus de Croix pour les crucifier, on les reservoit aux bestes pour les faire devorer plûtost que d'en tirer quelque service? Dieu leur avoit

départy

departy la ſcience,& depuis,pourquoy ſont-ils devenus niais,frivoles,& hebetez en toute leur doctrine ? Dieu leur avoit donné l'aſſiſtance, & la protection des Anges,& depuis,pourquoy ont-ils abandonné leur Temple criant à haute voix, *Partons,partons d'icy ?* Dieu leur avoit deſtiné la Royauté, & l'Empire des nations voiſines : & depuis pourquoy n'ont-ils pas eu un poulce de terre en leur diſpoſition, & principalement de la terre où étoit auparavant bâtie Jeruſalem, s'ils ne l'achetoient au prix de l'argent,ſeulement pour en jouyr une heure ou deux l'ânée & pleurer deſſus,& l'arrouſer de l'eau de leur teſte, apres l'avoir tant de fois arrousée de leur ſang ? Dieu leur avoit étably la preſtriſe : depuis, qu'eſt devenu Jeruſalem la ſainte ? Qu'eſt devenu ce Temple de Salomon le miracle du monde?Où eſt le Propitiatoire,la table des pains de Propoſition,le Rational,qui étoit auparavant l'Oracle du peuple?Où eſt la majeſté des Pontifes, la bienſeance des Preſtres,la perpetuité des Sacrifices?D'où vient qu'il y a plus de quinze cens ans,que cette miſerable nation s'en va vagabonde par toutes les regions de la terre, comme abandonnée à un eternel exil ſans Pierres, & ſans Temple,ſans Sacrifice,ſans Prince,ſans Roy &ſans conduite? O Dieu eternel ! comme vous avez rejeté l'eſcabeau de vos pieds! O Dieu de Juſtice ! comme vous avez deſolé voſtre Sacerdoce Royal! O Dieu de vengence,comme vous avez laiſsé profaner voſtre Sanctuaire!qui a jamais oüy parler de telle punition?Ce ne ſont point des adulteres, des rapines,& des concuſſions, des gourmandiſes, & des idolatries même que Dieu a vengé de la façon: une captivité de ſoixante & dix ans expia tous ces pechez ; mais celle-cy qui eſt depuis quinze cens

ans, à quel peché la peut-on attribuer, sinon à la méconnoissance de l'estre du Verbe Incarné. Depuis que le Fils de Dieu ferma ses yeux trempez en larmes & en sang sur la miserable Jerusalem, il ne les a jamais ouvert pour leur faire misericorde. Un Seigneur si doux, si humain, si clement, qu'il a élevé les voleurs quasi du sang, & du brigandage, au thrône de gloire en un instant, pour avoir reconnu & confessé son nom, châtier si rudement par l'espace de tant de siecles la méconnoissance de son authorité que veut dire cela, sinon que c'est un crime du tout horrible, & espouvantable, que de se bandet contre l'estre de Dieu ?

Issuës tragiques des impies.

Courez tant que vous voudrez les Histoires de l'antiquité, repassez en vostre memoire toutes les experiences que vostre âge vous peut fournir, & si vous voyez les impies faire une bonne fin, dites qu'il n'y a point sujet de craindre. Caïn leur Patriarche, banny de la face de Dieu, vécut long-tems comme un loup-garou parmy les forests, avec un perpetuel tremblement, jusques à tant que Lamech luy arracha la vie du corps. Les Cainistes furent tous abysmez dans les eaux du deluge : Pharaon submergé dans la mer rouge : Nabuchodonosor tourné en beste : Holoferne tué dans son lit par la main d'une femme: Senächerib perdit cent octante cinq mille hommes pour un blaspheme : Antiochus fut touché d'une horrible maladie : les oyseaux mangerent la langue de Nicanor, & sa main fut penduë vis à vis du Temple : Heliodore fut châtié visiblement par les Anges: Herode Agrippa porté du theatre au lit de la mort : Le President Saturnin aveuglé: Hermain rongé des vers en son Pretoire : Leon IV. couvert d'apostemes, & de charbons: Bamba couronné d'un diadéme de poix,

apres

apres avoir eu les yeux crevez : Julien l'Apostat frappé d'une flesche celeste : Michel, l'Empereur qui avoit à sa suite un tas de jeunes frippons, qui contrefaisoient par risée les ceremonies de l'Eglise, fut dechiré comme une victime par ses propres serviteurs : Olympius foudroyé dans un bain : & si nous regardons les temps plus voisins, Ruggery traîné à la voirie : Vanin brûlé à Tholose : Alsan Calesat partagé au feu & à l'eau, & tué de sa propre main.

Grand œil de Dieu qui est toûjours ouvert sur les crimes de la terre, qui pourroit se dérober à vos esclairs ? Grande main de Dieu qui tonnez, & éclairez perpetuellement sur les testes rebelles, qui pourroit resister à vostre Justice ?

Avis à la Ieunesse, & à ceux qui tolerent trop facilement l'Impieté.

O Jeunesse infortunée, qui apres avoir reçeu la premiere teinture d'une bonne instruction, aprés avoir été eslevé avec tant de soin, & d'honneur par ceux ausquels tu dois ta naissance, trahis les larmes de tes Peres, & les travaux de tes Maîtres, & toutes les esperances du public; Comment peux-tu t'embarquer dans ces perfides, & ignominieuses compagnies? Comment peux-tu cheminer parmy tant d'écueils, & de precipices sans ouvrir seulement les yeux pour voir l'abysme que tu as sous les pieds? Tant de testes écrasées sous la vengeance Divine sont comme des mats brisez & des pieces du naufrage plantées sur la pointe des rochers, pour t'advertir de tant de deplorables issuës qu'ont fait ceux dont tu veux suivre encore les exemples? Tu le regardes les bras croisez & tu

jouës dans le peril comme une fole victime qui s'en va sautant parmy les haches & les coûteaux.

Dieu m'est témoin, que j'escrits ces lignes avec un esprit de compassion pour tant d'esprits, qui abusent si dissolument des dons du Ciel;& si quelqu'un tombe sur cette lecture, je le prie pour l'amour de son salut, de ne mépriser point un cœur qui a tant de sinceres affections pour le bien de son ame.

Un homme qui a tant soit peu de raison,ne doit-il pas raisonner à part soy,& dire : veritablement la conspiration de tant de siecles qui ont tenu, & reveré une Religion innocente,pure & sainte,n'est pas un jeu. Les punitions si horribles de ceux qui se sont voulu emanciper de l'hommage deu à la Divinité de Jesus - Christ, ne sont pas fables: puisque nous voyons encor les vestiges de leurs ruïnes. Les lumieres & les esclairs de la Divinité, qui m'investissent de tous costez,ce sont des langues non muetes: le consentement de tant de sages & de saints Personnages qui sont encore vivans sur la terre,n'est pas un petit témoignage.Ces hommes-cy qui tâchent à semer des maximes dãgereuses dans nos esprits,sont hõmes de peu d'authorité,de mauvaises mœurs,& d'une conversatiõ ou insolente, ou couverte. Ils ne sont ny Apostres, ny Prophetes, il n'est pas croyable que la verité se soit si long-temps cachée pour se découvrir à eux parmy leurs ordures.Ils n'ont ny sainteté, ny miracles,ny raison : ils ne sont riches qu'en paroles libertines,& en blasphemes. Tout ce qu'ils me peuvent promettre n'est autre chose qu'un petit contentement de nature en cette vie,encore ne me le peuvent ils pas donner : car parmy ces plaisirs illicites je sens ma conscience fort inquietée,& tra-

veisée

versée de remedes. Quand je craignois Dieu, je trouvois que cette crainte bannissoit toute autre frayeur de mon esprit; maintenant j'ay celle & des hommes, & des loix, & des bestes même: il me semble à chaque accident qui me survient que toute creature sert d'épée, & de flesche à Dieu pour punir mes mauvaises pensées & licétieuses actiõs, s'il n'est pas vray ce que ces hommes promettent, comme ils ne me donnent point de demonstration de leur dire; me voilà donc convaincu du plus horrible crime qui ait jamais esté: me voilà l'objet de toutes les execrations, qui ont tombé sur la teste de ceux qui ont pris Dieu à partie: me voilà enfermé dans des peines eternelles, & inexplicables, que je n'éviteray ny vif, ny mort. Tout homme sensé joüe toûjours au plus seur. Ie voy que suivant le sentiment que mes peres ont eu envers la Religion, il ne me peut arriver autre mal, que d'estre homme de bien, de remplir mon cœur de bons desirs, mes pensées de delicieuses esperances, mes mains d'œuvres de Iustice, & me consommer doucement, comme un flambeau de bois aromatique dans une vie contente de soy-même, & loüable à la posterité, où cheminant avec ceux cy je chemine sur les épines, & sur la glace dans une nuit profonde, sans sçavoir celuy qui me poursuit par derriere. Allez, nouveautés, allés maudites impietez, allez infames Atheismes, allez libertez execrables, vous ne me serez jamais rien. O jeunesse, si tu sçavois bien prendre ces paroles, que de repos, que de contentement, que de gloire tu aurois acquis! O mal-heureuse jeunesse, qui adheres à ces compagnies impies; & libertines, que diras tu, quãd le tẽps t'aura levé le bandeau qui te couvre maintenant les yeux, & que tu verras le chastiment de Dieu, qui te suivra

vra en toutes tes entreprises, la misere à tes costez, les tourmens & les supplices devant toy, & l'execration des peuples sur ta teste? Mais vous tolerans, & my-partis, qui endurez avec des oreilles molles, & flexibles des blasphemes indignes cõtre Dieu sous ombre d'esprit, & de gentillesse: si vous aviez encore une veine du Christianisme dans tout vostre corps, ne devroit-elle pas bondir, & jaillir contre ces bouches criminelles, qui dans la chaleur du vin & des banquets, drapent en vos presences sur la verité d'une Religion que vos peres vous ont laissé avec tant de sueurs, tant de vertus & tant de bons exemples? Si vous qui estes gens de qualité, & d'authorité, persecutez jusques aux portes d'Enfer ceux qui vous ont une fois offensé, & endurez laschement qu'ils deshonorent celuy qui a imprimé de son doigt le rayon de Majesté sur vos visages, ne vous rendez-vous pas coulpables de tous les crimes qui se commettent par vos froideurs, & par vos negligences? Dieu a conservé depuis tant de siecles, conserve & conservera ce Royaume par la pieté de nostre grand Roy, par le zele de son Clergé, par la prudence de son Conseil, & des ses bons Officiers, & par la devotion des peuples, qui est aussi sincere en France qu'en lieu du monde, qui soit esclairé des rayons de la Foy? Mais c'est par l'impieté que les couronnes sont arrachées, & que les sceptres volent par éclat, & que les Empires ont passé de tout temps de nation en nation. *C'est moy*, dit ce grand Dieu, *qui rend les Conseillers fols, & les Iuges stupides, moy qui change les ceintures dorées des Rois en une corde, moy qui jette la confusion sur le front des Prestres, moy qui supplante les Grands, lors qu'ils s'efforcent de supplanter la vraye pieté.*

Adducet Consiliarios in stultum finem, & Iudices in stuporem.

L'Edit d'un Roy Payen, d'un Darius, qu'il fit en faveur

faveur du temple des Hebreux, porte des mots effroyables, qui disent, *Que tout homme qui sera si hardy que de changer & alterer le commandement que j'ay fait pour la structure du Temple de Dieu, qu'on luy fasse un gibet du bois mesme de sa maison, qu'on le plante en la ruë, & que là il soit attaché, & sa maison confisquée.* Cela nous appréd que c'est un grand malheur de faire sa maison aux dépens de la maison de Dieu; les chevrons, & les poutres de semblables edifices ont servy tant de fois d'instrument de supplice à ceux-là même qui les ont élevez, les faveurs des Grands, les fortunes de glace, les richesses inépuisables, les creances, les amis, les confidens, les facteurs, les estafiers, les bouffons, tout cela les a quitté comme des hannetons qui s'envolent de la main d'un enfant: ils sont tombé par le peché d'impieté, qui a fait éclipser leur fortune, & leur vie, dans le plus beau lustre de leur grandeur.

Omnis homo qui hanc mutaverit jussionem, tollatur lignum de domo ipsius, & erigatur, & configatur in eo, & domus ejus publicetur. Esdr.

Que le remede de nostre mal consiste au zele qu'il faut avoir pour la Foy.

LE remede des maux qui nous travaillent, est tout entre nos mains, & la guerison de nos playes depend de nos volontés. Les bons exéples. & les fortes loix peuvent tout sur les esprits qui n'ont pas encore renoncé totalement à leur bien, & il n'y a si desespeté lequel ne se prenne, ou par les mains de la vertu, qui sont toutes d'ayman, ou qui ne craigne de tomber dans les chaînes de la Justice. Que les Ecclesiastiques, à qui Dieu a fié son sang, sa parole, & ses Sacremens, commencent tous les premiers à jetter les rayons de sainteté dans ce

firma

firmament d'honneur où Dieu les a placez : Que ceux qui dans la vie seculiere sont aux dignitez & aux éminentes fortunes, s'affectionnent au zele de leur Religion : que ceux qui sont avancez en âge portent le flambeau devant la jeunesse : Que les Dames s'étudient de cultiver la pieté qui est l'ornement de leur sexe : Que les enfans soient bien conduits, & retenus dans les loix de la modestie: Que la doctrine de Jesus-Christ soit seellée du seau des bonnes mœurs, il n'y a Libertinage qui ne créve à l'aspect d'une vie menée selon les loix du vray Christianisme: car c'est un miroir qui tuë les basilics par la reverberation de leur propre venin. Que si les blasphemateurs sont encore si impudens que de vomir des paroles impures, & injurieuses à la Religion que nous professons, les loix qui sont en la puissance des Princes souverains de la terre, & des Ministres de leur Estat, ne sont-ce pas des mains de fer capables d'arrester les plus fortes impudences.

Aux Grands de toute la Chrestienté.

Je vous appelle icy, ô Pontifes sacrez, ô Monarques, Princes & Seigneurs, qui estes au monde, comme ces grandes Intelligences qui font mouvoir les Cieux, & qui par la diversité de vos aspects faites les serenitez, & les orages dans ce bas element où nous vivons. Je vous demande, où pensez vous que la gloire laquelle vous aymez naturellement, a planté son thrône, & son état, si ce n'est dans le sein de la vraye pieté? Par quels degrez ces esprits immortels de vos ayeuls sont-ils mõtez dãs les joïes, & dans les delices de Dieu, apres avoir réply la terre de la veneratiõ de leur memoire, si ce n'a été en faisant marcher l'honneur du Souverain Maistre à la teste de tous leurs desseins, & n'estimans rien à eux que ce qui étoit acquis à la Majesté divine.

Souvenez

Souvenez vous que vous n'étes pas du tout semblables à cét Ange de l'Apocalypse, qui porte le Soleil, & l'Arc-en Ciel,& tous les atours de la gloire sur ses pieds de bronze:vous avez des dignitez & des excellences qui ravissent les Grands, qui éblouïssent les petits, qui entraînent les peuples,qui tirent de l'honneur & de l'admiration de tout le monde:mais considerez,s'il vous plaît, que tout cela n'est soûtenu que sur des pieds de terre & de mortier. Le temps vous change, les soucis vous rongent,les maladies vous attaquent,la mort vous ravit & vous dépoüille; ceux qui vous adorent dans les thrônes,vous peuvent un jour fouler aux pieds dans les sepulchres.

Helas!s'il vous arrivoit de porter tous vos interests avec une violente passion au plus haut de vos pretentions,& de tenir la Religion & la gloire de Jesus en un continuel mépris, que répondroit un jour vôtre ameau sortir de ce corps à la voix tonnante d'un Dieu vivant, quand il vous diroit ce qu'il disoit au Roy Cyrus dans Isaïe: *Assimilavi te, & non cognovisti me.* Isaïe, 45. Je t'ay appellé par ton nom,je t'ay rendu si semblable à moi-même, je t'ay fait un petit Dieu sur la terre,& tu m'as méconnu.J'ay tant de fois marché devant tes étendarts, tant de fois j'ay humilié pour toy les plus glorieux de la terre.J'ay rompu des portes de bronze, & levé des barrieres de fer pour te donner des thresors cachez, & les richesses des siecles, que la nature te gardoit dans son sein. Le Soleil ne sembloit luire au monde que pour éclairer tes grandeurs,les mers couloient pour toy, & la terre étoit pour toy toute en respect & en obeyssance.

Admirateur de toy-mesme,& ignorant des œuvres de Dieu,tu as si mal ménagé mes biens,que tu

les

les as changez tous en maux. Je te donnois des rayons & tu en faisois des flesches pour tirer contre moy. T'avois-je mis sur le thrône pour y faire regner tes passions? T'avois-je imprimé sur le visage le caractere de ma grandeur pour faire authoriser tes crimes? Tu avois un foible pretexte de Religion, & tu en negligeois les effets. Tes interests regnoient, & mon honneur servoit en ta maison : Que faisoit chez toy cette ambition si forte d'aisle, & si foible de cerveau, qui ne pensoit qu'à éviter tout ce qui étoit au dessus, pour opprimer tout ce qui étoit au dessous d'elle? Que faisoit cette avarice brûlante, ce luxe dissolu, cét esprit de sang & de chair, qui ne s'occupoit qu'à l'avancement de ta maison dans le mépris de la mienne? Pour un poulce de terre, un chetif gain, un phantôme d'affront, une jalousie qui ne subsistoit qu'en un corps de fumée, il falloit remuer tous les elemens, tirer les hommes & le fer à la vengeance, prodiguer le sang de tant de mortels; & pour mon Nom qui étoit blasphemé, il suffisoit de remuer le doigt, & de montrer seulement une mine froide, un petit trait de cette grande authorité, & toutes fois j'étois negligé sans autre faute que d'avoir accablé l'ingratitude de bien-faits.

O Grands qui étes assis au gouvernail des Eglises, & des Estats temporels, que vous serez redevables à la Justice de Dieu, si vous ne mettez son hôneur au premier rang de toutes vos intentions! Helas! ne devriez-vous pas épouser un zele de feu pour la Religion que nos peres nous ont consignée avec tant d'exemples de pieté, que le Ciel n'a pas plus d'étoiles que nous avons de lumieres devant nos yeux. Pouvons nous-bien endurer que les verités & les maximes de Dieu, que les Prophetes

nous

nous ont predites, que les Apostres nous ont annoncées, que les Confesseurs ont publiées, que les Martyrs ont defenduës dans les demembremens de leurs corps, parmy les peignes & les griffes de fer, les poëlles ardétes les rouës armées de rasoirs tranchans, soient aujourd'huy le jouët de certains esprits folets, & soient la butte des bouches prophanes, qui osent attaquer sans cervelle & sans honte les choses sacrées ? N'est-ce point pour cela, ô France bien-aymée de Dieu, & la perle du monde, que tu as veu naistre dans ton sein tant d'hostilitez de cōtagions, & de famines, de monstres & de ravages? que si le bras de Dieu ne t'eust soûtenuë, tu fusses deja abysmée dans les confusions irremediables O vous qui portez le glaive de Iustice, & qui avez l'authorité entre les mains, ne direz vous point un jour, *Tous ceux qui auront le zele de la Loy, & de la pieté de nos Peres, nous suivent courageusement, car nous voilà prests de venger les querelles de Dieu, & de tenir en terre sa gloire dans le rang que les Anges la tiennent dans le Ciel.* C'estoit la pensée de ce valeureux Machabée, Prince du peuple de Dieu, qui ayant veu un Apostat de sa nation offrir de l'encens à une Idole, le tua de sa propre main sur l'Autel même, & puis dit tout haut. *Qui a le Zele de la loy qu'il me suive ? Mal-heur à moy, puis que je suis né pour voir la desolation de mon peuple ; les choses saintes sont en la main des étrangers ; le Temple a été traité comme on traiteroit le plus chetif homme de la terre, nos mysteres, nostre beauté, nostre gloire sont desolez. A quelle fin vay-je trainant encore cette vie miserable ?* Peres ne famille de diriez-vous pas à vos enfans ce que disoit celuy-cy aux siens : *Mes enfans, soyez emulateurs de la Loy, & donnez vos ames pour le testament de nos peres.* Enfans ne

respondrez,vous pas ce que respondoient les saints Machabées par la bouche de leur frere aisné: *Mourons dans la vertu pour nos freres,& ne soüillons point nostre gloire d'aucun crime qui nous puisse estre reproché.*

La guerre soit declarée aux libertins, & aux blasphemateurs qui veulent encore persister de malice deliberée en leur impieté. Que ces bouches infernales soient fermées, & condamnées à un eternel silence, que l'étendart de la Croix soit adoré de toutes les nations; que les ennemis de Jesus soient dissipez comme la cire qui fond sur les flammes d'un ardent brasier, comme la fumée qui se perd dans les airs; qu'on voye par tout fleurir un culte de Dieu chaste & sincere,& que les sacrifices de loüanges montent au Ciel, pour en remporter les benedictions sur la terre.

Mais vous,Monseigneur,qui approchez de plus prez la personne du Roy, apres lui avoir rendu tant de preuves de vôtre prudence,de vôtre courage,& de vôtrefidelité,il me semble que vous luy parlez de cette même bouche qui tient les oreilles enchainées par les charmes de vostre eloquence,& que vous luy dites ce que luy dit toute la France.

Grand Roy pour qui nos autels fument toûjours en sacrifices, & pour qui nos levres ne cessent de porter au Ciel le remerciement des prosperitez. Les monstres ne sont pas encore tous abbatus,voicy la derniere teste de l'Hydre que Dieu a reservée à cette espée triomphante, que la Croix gouverne, que la valeur anime,que la Iustice modere,& que les astres couronnent. Il faut que l'impieté creve encore sous ces pieds, qui ont déja foulez tant de dragons, & qu'elle soit liée de cent chaisnes de fer aux pieds de ces Autels que nous remplissons tous de nos vœux.

Quand

Quand la balance, qui est l'astre de vôtre naissance, se leve, le belier se couche. N'est-il pas temps, ô Monarque des fleurs de lys, que vous paroissant au lit de Iustice, la balance en main, tout étincelant de ces rayons de gloire, qui vous environnent apres tant de combats terminez par des victoires, vous abaissiez les cornes de ce Belier, de cette Impieté tres-insolente, qui oze bien choquer de paroles & d'actions la Religion, qui vous couronne, l'esprit qui vous possede, & la puissance de Dieu qui vous gouverne !

Helas, SIRE, *que serviroit d'avoir marché sur les ruines fumantes de tant de villes rebelles? Que profiteroit d'avoir terrassé en une Rochelle tant de rochers sourcilleux, avec l'ayde d'un si grand, si fidelle, & si heureux Conseil, & y ouvrant une porte à vostre entrée, en avoir fermé mille aux factions & aux guerres civiles? Quel contentement auroit vostre Majesté d'avoir essuyé dans les Alpes les sueurs que vous avez gaignez sur l'Ocean, & d'avoir cueilly des Palmes toûjours verdoyantes pour vous, aussi bien dans les glaces de l'hyver, que dans les ardeurs de l'Esté, s'il falloit voir encore à vostre retour la Religion que vous avez tant de fois defenduë, foulée aux pieds de l'impieté, blessée par des langues infames, outragée par des blasphemes, & soüillée par des esprits insolents, qui ne reconnoissent Dieu que pour le deshonnorer ? Elle se presente encore à vous les sanglots au cœur, & les larmes aux yeux: Elle vous monstre cette robbe que Clouis, & S. Louys vos predecesseurs lui ont donnée avec tant d'éclat, qui est maintenant déchirée avec tant de violence; elle implore vostre secours, elle attend vos pouvoirs, elle respire un air plus doux dans la confiance qu'elle a en vostre zele, & en vostre courage.*

I'atteste ce grand Ange qui vous a mené par la main à tant de conquestes, & à tant de triomphes,

nerre que la nouvelle de cette maladie ! quel effroy parmy toutes les villes ! quel estonnement dans tous les Ordres: quelle blessure au cœur de tout le Royaume ? Vostre pauvre France se souvenoit de ce vingt-septiéme jour de Septembre, qui avoit esté sacré par vostre Royale naissance, elle consideroit que cette nativité avoit fait à son Estat ce que l'infusion de l'ame fait au corps : Elle vous voyoit enlever du monde au méme temps que vostre Majesté y estoit entrée. Elle regardoit toutes ces grandeurs, & toutes ces joyes qui s'alloient enfermer dans vostre tombeau. Les Reines abysmées dans ce grand düeil ne nous pouvoient plus parler que par leurs larmes, & par leurs sanglots ; vos bons Officiers fondoient en pleurs aux pieds de vostre lit, qui estoit comme l'Autel de la douleur. Toutes les esperances humaines estoient trenchées par la violance du mal, on n'attendoit plus que ce coup fatal que le monde deploroit & que personne ne pouvoit empescher.

Mais qui ne sçait maintenant, SIRE, que Dieu a permis tout cecy pour faire voir vos vertus par leur beau visage ? Il faut laisser un peu amortir l'esclat des belles peintures, devant que d'en pouvoir juger. Nous ne connoissions pas assez vostre Majesté dans tant de bons succez de ses armes, il falloit un Charactere du Dieu des affligez, & une marque de la Croix de Iesus pour achever tant de belles qualitez. Et quel cœur ne fut alors saisi d'admiration, quand on vit un jeune Roy, si grand, si florissant, si redoutable, envisager la mort d'un œil asseuré, l'attendre d'un pas ferme, la recevoir les bras ouvers d'un esprit extremement paisible : apres s'estre fortifié des Sacremens de l'Eglise avec une devotion tres-exemplaire, & dit les derniers adieux à ses bons Sujets, sortir du monde, & de tous ses grands Estats aussi joyeusement qu'un autre so-ui-



TABLE

DES MATIERES PLUS remarquables contenuës en ce Livre.

A

ACtions notables d'un Roy d'Ethiopie. page 254
Actions notables d'un Ambassadeur. 38
Actions notables de Noë. 344
Agrippa petit fils d'Herode, 61. sa flatterie. 65. son issuë funeste. 69
Aglaé Dame Romaine. 181. Boniface son Intendant. *là mesme.*
Amitié des Grands sterile. 62
Le soin qu'il faut avoir de son Ame. 383
L'Amour s'affoiblit par trop de facilité, 184. son desordre, *là mesme*
Antioque esprit politique qui n'avoit autre Dieu que l'Ambition. 34. son ambitiõ, 36. sa punitiõ. 42
Artifices des hommes du monde. 227
Arrests de Dieu sur l'immortalité de l'ame. 373
Apparition de l'ame de Samuel. 385
L'Ame damnée, ses tourmens par ses lumieres. 430

B

BAssesse des amours du monde. 164
Beauté de l'esprit. 54
Beau trait de Louys XIII. à François I. 62

Beau trait de clemence, 291
Belles paroles du Chancelier Gerson. 195
Belle pensée de Pic de la Mirande. 423
Bonté & indulgence de Charlemagne. 293
Bonté de Dieu. 129
Boniface martyrisé. 186

C

CAtherine d'Angleterre, 223
Changement de fortune admirable. 68
Changement de fortune fait le changement de mœurs. 113
Cleopatre, sa prudence contre les finesses de son frere. 37
Complaisance masquée. 39
Combat d'Eleazar. 40
Comment brûle le feu d'enfer. 48
Contre la necessité qu'on infere de la prescience. 100
Premiere Conclusion contre ceux qui maudissent la fortune. 104
Conclusion contre la fatalité. 106
Conversion admirable. 133
Consideration remarquable. 275
Constance de la Foy. 357
Creance d'un Iugement tres-general. 416

D

DEscription de Tertullien. 21
Devotion muguette. 168. *& suivez.*
Devotion vraye. 211
Desirs furieux des biens du monde. 359
Dieu ne nous veut remplir que de luy même, 447 *& suivez.*
Dieu nous est plus connu que nous mêmes. 24
Diverses opinions de la Divinité. 44
Diversité de Dieux.

Diverses

Diverses Dames excellentes en pieté. 210
Dispositions à l'amour, qu'il faut eviter. 183
Doctrine vraye de la predestination. 112
Doctrine des plus anciens Peres sur la predestination. 126

E

EQuité du Senat Romain au suport des vefves. 8
Eecebele hypocrite. 156
Effets de l'amour des ennemis dans la loy de nature. 276. & suivez.
Estrange témoignage de la Gentilité. 146
Esclavage des femmes. 304
Epines & miseres d'un dissimulé. 260
L'Empire de la verité. 253
Epicure & sa Philosophie en vogue dans le monde 296 contre cette maxime de volupté. 297. & suiv.
Excellence de la simplicité & universalité de Dieu en comparaison du monde. 52
Excez des vefves. 182
Excellence de la science beatifique. 453. & suivez.
Exhortation pour les personnes delicates qui craignent de mourir. 350. & suivez.
Excellence de la fidelité. 255
Excellence de l'amour. 272

F

FEmmes bonnes, de mauvais maris. 223
Femmes artificieuses. 256
Fidelité d'une Femme envers son mary. 63
Finesse de Iulien pour envahir l'Empire. 159
Foiblesse de la sagesse humaine. 103
La Foy de l'immortalité de l'ame invincible. 368

G

GEnereuse action d'Antonia. 365
Gentillesse de Theodora. 262

Grande providence de Dieu en l'établissement de la Foy. 6
Grands esprits ennemis de la chair. 300
Griéveté du peché. 425
Guillaume de Paris, sa belle doctrine. 96
Guerre contre Ptolomée. 243. elle se termine par un mariage. 243

H

Hormisdas, & la force de son esprit. 16
l'Homme a plus du non étre que de l'étre. 51
Horrible issuë d'une devotion creuse. 196
Horreur & confusion de la vengeance. 281

I

Jesus un assemblage de perfections. 168
Jugement de Theodoret. 15
Jugement de S. Gregoire de Nazianze. 157
Instructions belles des enfans. 18
Ingratitude de l'homme envers Dieu. 32
Imposteurs surpris. 267. le faux Alexandre decouvert. 267
Issuës funestes des trompeurs. 260

L

Lacedemoniens, leurs artifice. 192
L'argent rend des oracles. 232
S. Louys tableau de la plus solide devotion. 216
Lumiere de Dieu invisible. 29
Luxe d'une Dame Venitienne & sa punition. 361

M

Magnificence de Ptolomée. 141. sa Bibliotheque. 142
Malheur de l'impieté. 94
Merveilleuse constance. 19
Mercure Trimegiste, & ses raisons. 25
Mere des Machabées. 41
Miseres de la vie presente. 444

Miseres d'un homme endebté. 64

N

NEcessité de la Foy. 5
Notables avis du Docteur Gilbert. 196

O

OUvrage des Gentils. 166
Ouvrage de Dieu singulier. 167
Opinion sur l'autre vie. 339. vie, & mort, les deux poles du siecle. ibid. diverses sortes de vies. 339. & suivez.
Operations merveilleuses de l'ame. 377
Opinion des Anciens touchant la purgation des ames. 395
Opinion des Sages. 444
Ordre de Dieu. 417

P

PAuvreté le premier de nos fleaux. 63
Parole notable d'Avicenne. 302
Parole notable de Philon sur l'état de Moyse. 358
Persecution horrible des Hebreux. 39
Perfections de Dieu. 55
Pourquoy la devotion est sujette à tant d'illusions. 191
Providence de Dieu aux œuvres communes de la nature. 87
Providence particuliere sur les diverses regions. 88
Providence sur les Empires. 90
Providence sur l'Eglise. 91
Propheties excellentes touchant le Sauveur. 145
Proüesses de Julien és Gaules. 159
Pratique de l'amour de Jesus, reduite à 3. chefs. 175
Prudence des Romains. 35
Preuve manifeste de la Providence. 72
Purgatoire comparé au glaive de feu du Cherubin. 493. & suivez.

Puissances

Puissantes operations de nostre Religion. 7
Punition remarquable de la flatterie. 46

Q

Qualitez de Iulien qui monstrent que sans la vraye Religion tout est inutile. 153. son escole, 156. punitions remarquables. 162
Qualitez belles de IESUS-CHRIST. 167
Qualitez & conditions des peines des damnez. 427

R

Railleries dangereuses.
Raisonnement de Scotus sur les sens. 301
Resolution des grands courages dans la pauvreté. 239
Remarques sur Isaïe. 301
Belle Resolution sur les evenemens du monde. 105
La Resurrection prouvée plus que tout autre mystere, 462. la nature se plait aux contrarietez. 474. miracle de la personne de IESUS. 474. *& suivez.*
Rigueurs des vivans envers les ames du Purgatoire. 507
Richesses meres des vices & de l'oubliance de Dieu. 111

S

Sentiment des Platoniciens. 303
Science de Dieu. 80. sa bonté 82. sa puissance. 83
Stratageme de Charez. 263

T

Tentation violente d'une femme, 16
Temple de Iustinien. 174
Theophile Empereur carnassier, 285. donne bataille à Charles d'Aniou. 287. son procez, & sa mort 288. *& suivez.*
Tyrannie de la volupté. 363

V

VAnité de l'Astrologie. 97
Vertus d'un bon pauvre. 111
Vengeance de Theodosia. 145. Son estrange changement. 137. sa prison & son martyre. 138
Voix de la Prophetie. 148

Z

ZEle qu'on doit avoir pour sa Religion. 11

FIN.

